

G.-A. Amaudruz

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier I

2

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEMBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Nota bene de 2000 :

Le présent ouvrage comportant un très grand nombre de pages, l'auteur s'est résolu à le publier en plusieurs cahiers, si le temps qui lui reste à vivre le permet.

Dans le cas contraire, il appartiendra à ses amis de faire le nécessaire, dans la mesure du possible.

Pour le reste, il faut prévoir que le présent ouvrage s'adressera surtout aux survivants des grandes catastrophes du XX^e siècle.

© Courrier du Continent, C.P. 2428, CH-1002 Lausanne, 2000.

A TOI, EUROPE !

Comme une plante arrachée du sol avec toutes ses racines bouleverse celui-ci et le fait saigner au regard, j'ai arraché de mon âme ce mot : "Europe", pour le mettre sur un livre. A chacune des mille fibres s'attache encore la terre.

Diable, murmureront certains, ce ton symbolique et pathétique va-t-il durer ?... - Ne refermez pas ! rassurez-vous : il fallait en trois lignes justifier le titre - d'autant plus que les premiers chapitres paraîtront ne concerner en rien notre malheureux continent. Le lecteur lira, mais ne comprendra pas ce que, au nom du ciel, l'Europe vient faire ici. Peut-être saisira-t-il à la dernière page...

AVERTISSEMENT

En publiant ces pages, l'auteur n'engage en rien l'organisation politique à laquelle il appartient. Celle-ci ne lui interdit pas d'avoir une opinion sur les questions ici traitées, et il fait usage de ce droit. En revanche, il n'entend pas se prévaloir de son activité dans la dite organisation pour donner plus de poids au présent livre.

PREFACE DE 1952

Ce livre a été écrit entre 1944 et 1947. Afin de ne pas devoir attendre le jour lointain d'une édition imprimée, je commence un modeste tirage pour mes amis.

Relisant des textes vieux de cinq ou six ans, je me rends parfaitement compte que la plupart seraient à remettre sur le métier. Malheureusement, mes activités actuelles ne m'en laissent pas le loisir. Bornons-nous donc à signaler des lacunes, de manière à permettre au lecteur, prévenu, de mieux les combler.

Il y a d'abord le caractère rapide et fragmentaire des développements. On fera bien de lire avec lenteur et de beaucoup réfléchir entre les lignes, de manière à rétablir les textes non écrits.

Il y a ensuite un trop grand souci de simplifier le travail du lecteur. Des formules apparemment claires masquent parfois la complexité du sujet. De même, le ton frivole pour des thèmes habituellement sérieux. Que le lecteur, mis en garde, ne s'y trompe pas et persiste dans la lenteur et dans la réflexion.

Il y a encore la jeunesse de l'auteur. Déjà quelques années révèlent ce défaut qui éclate un peu à chaque page, à l'improviste, au détour d'une phrase. Le temps manque d'y porter remède. Et le faut-il vraiment ? Maladresses dans le détail, dans le choix des exemples, exagérations ou manque de fermeté - on voudra bien ne pas chicaner sur les points secondaires, mais considérer l'ensemble.

3

Chacun, bien évidemment, trouvera beaucoup d'autres choses à redire. Mais je ne veux pas lui prendre les critiques de la bouche ni en mériter une de plus : d'avoir été trop long dans la présente préface.

Après cela, je suis plus à l'aise pour parler avec franchise : le sujet, tout compté, est le plus important qui se puisse trouver. Les plus graves problèmes pour la pensée, pour l'âme, pour notre humanité, pour notre culture s'y rencontrent. Si je n'avais la certitude d'apporter des solutions valables je n'aurais rien écrit. Et si, maintenant, plusieurs années après, je publie le manuscrit, c'est que mon opinion à ce propos n'a pas changé.

PREFACE DE 1995

Contrairement aux intentions, ces textes de jeunesse n'ont même pas vu le jour en un tirage limité à l'intention des amis. Aujourd'hui, en tant que vieil homme étonné d'être encore en vie, je devrais - tout pesé - les récrire entièrement. En aurais-je le temps ? C'est problématique. Aussi me suis-je borné à finir les derniers chapitres et, pour parer au plus pressé, j'ajouterai çà et là des notes visant à rectifier ou à compléter.

Au cours des cinquante dernières années, aux côtés de camarades connus ou inconnus, j'ai tenté d'enrayer la décadence. Comme il apparaît à l'heure actuelle, c'était vouloir arrêter un camion de six tonnes à la force des bras. Mais j'ai au moins essayé, et cela me donnera bonne conscience sur le lit de mort. Enfin, peut-être.

Arrivé au terme, je reconnais que la vie est indiciblement belle et indiciblement triste. A moins d'un miracle, le rêve de l'homosapiens de race blanche touche à sa fin. Platon, Kant, Nietzsche et bien d'autres qui ont cherché à nous montrer le chemin, Molière Shakespeare et Goethe, Beethoven et Wagner, tous ces braves gens qui ont cru à l'avenir des peuples européens, se sont efforcés de laisser un héritage immortel - mais qui va mourir en même temps que le dernier héritier. Certes, le rêve fut sublime. Selon toute probabilité il n'en restera rien dans la termitière humaine de demain.

Si l'homme blanc disparaît, c'est pour avoir voulu braver les lois de la nature. Trop sensible, il a voulu épargner aux siens la sélection indispensable à la vie saine. Ses effectifs se sont alourdis d'éléments malades : les dégénérés. Et à présent, il est en train de crever dans une pourriture atroce.

A la violation de ses lois, la nature répond par des catastrophes qui balayent des peuples entiers. Et les échéances tragiques semblent imminentes.

N'y a-t-il donc aucun espoir autre qu'un nouveau départ après des siècles ou même des millénaires de termitière ? Si, un seul. Il faut que les lignées saines des peuples blancs aient beaucoup d'enfants et remplacent les lignées malades en voie d'extinction.

Table des matières

Introduction

LIVRE PREMIER - CRITIQUE DU COGITO

Pourquoi parler du cogito

Première partie - La forme archaïque du cogito . . .

Deuxième partie - Les autres interprétations . . .

Chapitre I : Analyse du "je pense, donc je suis" . .

Tableau-résumé de l'analyse

Chapitre II : L'absolutisme temporel

Chapitre III : Le cogito-raisonnement

A - Le cogito-syllogisme

B - Le cogito-hypothèse

C - Le cogito-équation

Chapitre IV : Les autres cogito

A - Le cogito-constatation

B - Le cogito par l'absurde

Chapitre V : L'être du "je"

Conclusion - La véritable portée du cogito

LIVRE DEUXIEME - L'IMPASSE SOLIPSISTE

Prologue

Première partie - Représentation et transcendance . .

Préambule

Chapitre I : Le résidu critique

Chapitre II : Examen des principes logiques

Chapitre III : L'absurdité, impasse solipsiste . . .

Chapitre IV : Premiers pas

A - Prémisses

B - Critique de la division sujet-objet

Deuxième partie - Théorie de la connaissance

Préambule

Chapitre I : Le phénoménisme pur

A - Le dualisme

B - Principe de classification

Chapitre II : Etude de l'immanence

Chapitre III : La nécessité de transcender

Conclusion - Le chemin parcouru

LIVRE TROISIEME - PERSPECTIVISME

Programme

Première partie - Le carrefour des perspectives . . .

Préambule

Chapitre I : L'immanence divine

Chapitre II : L'instant éternel

Chapitre III : Le perpétuel devenir

Chapitre IV : La transcendance maximum

Deuxième partie - Métaphysique de combat

Préambule

Chapitre I : Fondement moral

A - Nécessité d'une métaphysique de combat

B - Considérations sur la morale

C - Thérapeutique

D - Les valeurs irrationnelles

Chapitre II : Etude critique

Chapitre III : Premiers jalons

Chapitre IV : Réalité empirique et idéalité transcen-
dante

Troisième partie - Les échecs

Préambule

Chapitre I : Fondement métaphysique

Chapitre II : Conséquences affectives et morales . .

Conclusion - Où l'on esquisse plusieurs livres

LIVRE QUATRIEME - LA PERSPECTIVE HUMAINE

Introduction

Première partie - Les éléments constitutifs

Préambule

Chapitre I : La construction antinomique

A - Rationalisme

B - Pragmatisme

C - Concordances, antinomies et conciliations . . .

Chapitre II : Le hiatus

A - prolongement scientifique

B - Synthèse

Deuxième partie - Appréciation

Préambule

Chapitre I : L'individualisme

A - Les valeurs

B - Décadence et épanouissement

C - Considérations esthétiques

Chapitre II : L'individualisme et le hiatus

A - L'hérédité

B - La volonté de puissance

C - Le racisme

D - Déclin et ascension

Chapitre III : La race

A - Notion

B - Origine et répartition

Troisième partie - Buts suprêmes

Préambule

Chapitre I : La réalité politique

A - Dangers biologiques et culturels

B - Dangers politiques et économiques

Chapitre II : Ce pourquoi il faut lutter

A - La race et la culture

B - L'indépendance et le pain quotidien

C - L'épanouissement culturel

D - La sélection

E - La justice sociale

F - L'honneur

Quatrième partie - Moyens et conditions de réalisation

Préambule

Chapitre I : Les mesures de sélection

Chapitre II : La question sociale

A - Considérations générales

B - La stabilité des prix

C - L'adaptation de la production aux besoins

D - La sécurité sociale

E - A la conquête du temps libre

Chapitre III : La question religieuse

A - Le christianisme

B - Renaissance européenne

C - La culture

Chapitre IV : La question juive

A - Qui est Juif ?

B - Le problème

C - La ou les solutions

Conclusion - Ce qui subsiste

CONCLUSION GENERALE DE 1995

Moron, ce livre n'est pas pour toi !

SCENE I - MORON

Jusqu'au revoir, pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime :

Philis est l'objet charmant

Qui tient mon coeur à l'attache,

Et je devins son amant

La voyant traire une vache.

Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable.

Ouf ! cette idée est capable

De me réduire aux abois.

Ah ! Philis, Philis, Philis !

Ah ! hem ! ah ! ah ! ah ! Hi ! hi ! hi ! hi ! Oh ! oh !
oh ! oh !

Voilà un écho qui est bouffon ! hom ! hom ! hom ! Ah !

ah ! ah ! ah ! ah !

Uh ! uh ! uh ! Voilà un écho qui est bouffon !

SCENE II - Un Ours, MORON

MORON - Ah ! Monsieur l'Ours, je suis votre serviteur de tout mon coeur. De grâce, épargnez-moi ! je vous assure que je ne vauds rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois certaines gens là-bas qui feraient bien mieux votre affaire. Eh ! eh ! eh ! Monseigneur, tout doux s'il vous plaît. La, la, la, la ! Ah ! Monseigneur, que votre Altesse est jolie et bien faite ! elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du

monde. Ah ! beau poil ! belle tête ! beaux yeux brillants et bien fendus ! ah ! beau petit nez ! belle petite bouche ! petites quenottes jolies ! ah ! belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits !... A l'aide ! au secours ! je suis mort ! miséricorde ! pauvre Moron ! ah ! mon Dieu ! et vite, à moi, je suis perdu !

(Les chasseurs paraissent.)

Eh ! Messieurs, ayez pitié de moi ! Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là ! O ciel, daigne les assister ! Bon ! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête et se jette sur eux. Bon ! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage ! ferme ! allons, mes amis. Bon ! poussez fort ! encore ! Ah ! le voilà qui est à terre ; c'en est fait, il est mort ! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. Serviteur, Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête ; maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever et en triompher avec vous.

MOLIERE

(Deuxième intermède de
la Princesse d'Elide)

Introduction

Le dilettante passe pour un être inutile et prétentieux. Si l'on songe qu'à peu près chacun, aujourd'hui, se proclame spécialiste de quelque chose, on soupçonnera ce jugement-là de plaider pro domo. En revanche, on entend chuchoter, une fois par année bissextile, que les spécialistes, tout en s'avérant bien utiles, ont une certaine propension à faire chacun de sa branche la clef de tous les problèmes et que, bien réfléchi, la prétention risquerait fort de se trouver ailleurs qu'on ne l'imagine. Cette voix émanera de quelque dilettante antédiluvien ne parvenant pas à se rendre compte que son époque est révolue.

L'auteur a bien l'impression d'appartenir à cette espèce fossile... Il s'est demandé si par hasard un enfant n'a pas en mains les éléments pour répondre à cette éternelle question : "Qu'est-ce que la vie et que dois-je y faire ?" Il s'est demandé si, sur ce point, l'impuissance ne provenait point de ce que le savoir étouffait trop tôt la pensée. L'auteur, dis-je, au risque de se faire accuser de puérilité - ce qui serait effroyable ! - a décidé de fuir avec soin toute érudition. Il désire - vœu vraiment bizarre - ne pas substituer à la réflexion un fatras sonore de faits impertinents et de phrases creuses. Il sait tout le scandale d'une pareille entreprise, toute l'atteinte portée aux bonnes mœurs. Il n'ignore pas combien c'est indécent d'obliger le lecteur à un effort d'un genre inhabituel. Oui, il est impardonnable. Du haut de sa petite culture, il a résolu d'entretenir le grand public - qui aime tant la poudre aux yeux - de quotidiennes rêveries. Comment n'aperçoit-il pas le caractère insensé de ses projets ?

Bref, un démon le poussant, il demeure sourd au sens commun. Il se propose même de remplacer le moins possible les arguments par des citations ou par des références à une autorité supérieure. Autrefois, on disait : Aristote; aujourd'hui, l'on répète : Bergson, Einstein.

La citation offre les inconvénients suivants. À côté de l'idée à illustrer ou à exposer, la citation contiendra le plus souvent des éléments hétérogènes, dont le lecteur devra - s'il le peut - se débarrasser afin de suivre le développement de façon correcte. Ces parties hétérogènes alourdissent l'exposé. Il est rare de découvrir un texte

qui soit comme un trait de lumière, qui enrichisse un livre sans l'encombrer.

La référence à une autorité supérieure représente le stratagème classique de qui sent le sol se dérober. On prononce alors d'un ton péremptoire un nom célèbre, mais en se gardant de reproduire en deux mots l'opinion du grand homme qu'on vient d'assener sur le crâne du contradicteur. Ce dernier serait mal venu d'insister, car on sourirait, et ce sourire signifierait : "Se peut-il que vous soyez à ce point innocent ?" Les discussions dégénèrent alors très vite en un combat obscur d'allusions où chaque antagoniste mobilise à son profit le plus possible d'hommes consacrés par la gloire et les envoie à l'assaut du camp adverse. Il est évident que le succès récompensera la meilleure des deux mémoires en présence. À remarquer d'ailleurs que le champion d'une idée un peu nouvelle se trouverait, à ce jeu, bien mal parti.

Non, Messieurs, mille fois non, l'auteur n'est point un philosophe - s'il faut entendre par ce terme un être se déclarant détenteurs de vérités. Il ne sait pas ce qu'est une vérité; il ne sait pas si le présent ouvrage en contient. Mais s'il faut entendre par philosophe un être élaborant une conception du monde, alors il se peut que l'auteur le devienne un jour, car ce volume représente un premier pas dans cette direction. Par là, le dilettante peut se rendre utile, quoi qu'en disent les spécialistes. Ces derniers n'ont pas le temps de mûrir une vision du monde; ils n'ont que trop à faire pour dominer leurs disciplines. Dès lors, s'ils s'inspiraient un peu des réflexions du dilettante, ils auraient d'une part moins tendance à s'élever plus haut que la semelle, de l'autre ils remédieraient un peu à la platitude qui règne en eux, dans leurs paroles et dans leurs écrits.

En un mot, le lecteur est invité à réfléchir entre les lignes.

Livre premier

CRITIQUE DU COGITO

Pourquoi parler du cogito

1

Il m'advint de rencontrer un homme simple que précisément sa simplicité me rendit sympathique. Je lui demandai si Dieu existait. Devant cette question, sur laquelle de nombreux penseurs ont écrit de longs chapitres - bien entendu sans se mettre d'accord - et ont bataillé autour des arguments ontologique, cosmologique, physico-théologique, devant cette question qu'allait faire notre brave homme ? Allait-il confesser son ignorance ? Pas du tout. Il trancha d'un oui convaincu. Sur quoi je ne lui demandai pas ce que c'est qu'exister, car il eût ouvert de gros yeux, puis m'eût regardé de cet air inquiet dont on observe les personnes un peu dérangées. Je cherchai simplement à savoir pourquoi il croyait en Dieu. - "Mais, voyons, cette belle nature... elle ne s'est pourtant pas faite toute seule !" Connaissant l'argument, il me fut facile d'acculer l'adversaire aux plus douloureuses contradictions. Croyez-vous qu'il capitula ? Avec une héroïque ténacité, luttant contre les ténèbres de ses pensées, il avançait n'importe quoi, inventait à mesure, mais ne lâchait pas... Poursuivant l'interrogatoire, j'abordai les principaux problèmes éternels. Toujours le même résultat : rarement une hésitation, mais un oui ou un non catégorique. Quant aux arguments, ils sentaient l'improvisation...

Les croyances de la plupart de nos semblables ont le même aspect arbitraire. Péremptoires leurs affirmations ou leurs

négations. Mais ils s'efforcent après-coup de les justifier. Quant aux convictions politiques, si nous avons lu la feuille quotidienne de qui nous parle, nous ne serons pas dupes.

Le commun des mortels traîne toute sa vie un cortège d'opinions reçues, un bric-à-brac confus, constamment à la merci, par exemple, d'une campagne de presse. - Cela, Messieurs, n'est autre chose que du dogmatisme, sous forme incohérente, certes, mais du dogmatisme quand même.

On aura compris que par ce terme il faut entendre une attitude consistant à adopter une série d'assertions. Les mêmes propositions, hypothétiquement présentées, ne constituent pas un dogmatisme, mais bien ce que plus tard nous appellerons une perspective. Ce n'est pas tout. Pour qu'il y ait dogmatisme, le jugement incriminé doit être arbitraire. On ne doit pouvoir le déduire d'autres également admis ni le vérifier par l'expérience. Cette limitation est importante. Elle exclut les jugements - faux ou vrais, là n'est pas la question - portant sur la réalité intuitive, sur ce qu'le livre prochain nous nommerons la représentation, bref sur tout ce dont nous "avons conscience". (1) En effet, pour cette réalité intuitive, ou subjective, ou relative (autant de

(1) La "représentation", empruntée à Schopenhauer, comprend les "phénomènes" de Kant, c'est-à-dire non seulement les données sensorielles mais tout ce qui est pensée, sentiment, souvenir, imagination, volonté, bref contenu de conscience.

termes synonymes, mais soulignant tel ou tel aspect de la dite réalité), la vérification est possible, car le regard intérieur se trouve en mesure de comparer le jugement et son objet. (Exemple : "J'ai mal aux dents".) Sont aussi exclues du dogmatisme les propositions mathématiques. Conventionnellement admises, elles portent sur l'espace et le temps idéaux, sur une partie de la représentation. (1) Il ne reste donc pour le dogme que les assertions construisant une réalité "extérieure".

Résumons. Le dogmatisme consiste à admettre des jugements assertoriques et arbitraires, dont l'objet est une réalité extérieure à la représentation. On se rend compte que le dogmatisme est toujours un "réalisme" (terme pris ici dans une acception transcendante)... La critique, elle, montrera finalement que ces termes sont synonymes.

La pensée philosophique connaît deux courants : le dogmatisme et le criticisme. Le premier, en vertu d'une autorité, ou en posant souverainement des principes intangibles, ou encore en les introduisant subrepticement, bâtit des systèmes sans se préoccuper outre mesure de la légitimité des prémisses et sans s'inquiéter de savoir si le dit système conviendra ou non à ceux qui en seront affligés. Ces malheureux s'y sentiront à leur aise comme s'ils sortaient d'un magasin où l'on vendrait un seul numéro de chaussures pour n'importe quels pieds. Usons d'une comparaison plus relevée : Le système dogmatique ressemble au lit où le géant Procuste élongeait ou raccourcissait les passants trop petits ou trop grands.

Le criticisme exige de chaque certitude ses lettres de créance; il s'occupe à déterminer de degré et la sphère de validité des "certitudes". De même que, dans un syllogisme, la conclusion est en général moins sûre que la majeure (vu le doute apporté par la mineure), de même le criticisme subordonnera la validité des différents systèmes à celle de leurs principes. Puis il passera à l'examen de ces principes par une mise en doute progressive des opinions reçues. En cela, le criticisme est un mouvement sceptique.

Je crois avoir, en bref, assez opposé les deux courants pour qu'on aperçoive leur antagonisme et la nécessité à chaque instant de choisir entre les deux. Certes, un même philosophe, et Descartes en est l'exemple typique, peut relever de l'un et de l'autre, mais cela à des moments différents. Le lecteur, au début de ce livre, se voit placé devant un choix semblable, car nous allons suivre un itinéraire critique. Ce choix ne peut se résoudre par des arguments - c'est une question de nature. Ceux qui ne se sentent pas à l'étroit dans les opinions ramassées au hasard de leurs lectures, de leurs écoles, de leurs parents, ceux qui n'ont pas le désir de trouver leur monde

(1) L'espace et le temps idéaux, parties de la représentation, ne préjugent en rien d'un espace et d'un temps "réels" ou cosmiques. Les premiers ne se conçoivent que comme infinis dans leurs dimensions (deux pour le temps, trois pour l'espace).

et leur loi, ceux qui n'en ont pas la force ou l'audace, ceux là je ne les convaincrs pas. Je ne peux rien en leur faveur. Le meilleur pour eux est d'arrêter ici la lecture.

...Vous qui avez maintenant choisi, vous êtes déjà moins nombreux. Depuis l'entrée de ce livre, j'ai déjà renvoyé passablement d'individus à qui je n'ai rien à dire. Quant à nous qui demeurons, nous pouvons reconnaître que le doute méthodique constitue le mérite le plus éclatant de Descartes.

Du bric-à-brac remplissant la tête d'un brave homme sans méfiance se dégage une conception du monde dans le cadre d'un "espace" et d'un "temps" - et ce n'est pas exclusivement le cas de non-intellectuels (concierges, épiciers, etc.). Nous aurons par la suite l'occasion de distinguer plusieurs espaces et plusieurs temps. Précisons donc l'espace et le temps où le monde de tel concierge évolue de façon confuse. L'espace de cette excellente personne s'étend autour d'elle de toutes parts et se meuble d'une foule d'objets - parmi lesquels figure cette excellente personne. Ces autres objets, notre homme les pense en dehors de lui-même, et c'est d'eux que lui viendraient les impressions sensorielles. Cet espace, ainsi, débordé la représentation. Les objets qu'il contient existent d'une manière spéciale; et comme nous distinguerons deux modes d'exister, appelons absolue ou cosmique cette existence en dehors de la représentation. Par analogie, appelons absolu ou cosmique cet espace où l'existence est absolue ou cosmique. Remarquons en passant qu'on pourrait me reprocher d'avoir choisi le mot "absolu", vu les acceptions différentes qu'il prises jusqu'ici. Veillons simplement à ne pas confondre. J'aurais pu me rabattre sur le terme "transcendance"; mais j'ai compté souligner plus loin la parenté qu'il y a entre la réalité absolue à laquelle croit notre Cerbère et la vérité absolue, la Vérité, la fameuse Vérité. Au reste, prenant modèle sur celle-ci et par simplification, nous écrirons Espace avec une majuscule quand il sera absolu ou cosmique, afin d'éviter de fastidieuses répétitions.

Tout cela pour fixer brièvement le milieu où le doute méthodique va opérer. Nous verrons plus loin les démarches de ce doute; pour l'instant, soulignons l'énorme difficulté à critiquer le pêle-mêle des opinions reçues. "Je ne peux pourtant pas douter que je sois né telle année !" s'écriera un tel dans un sursaut de révolte. Et parce qu'on ne parvient pas à abandonner momentanément quatre ou cinq convictions, toutes les autres demeurent inextirpables, tant elles sont enchevêtrées. Que Descartes ait apporté le balai capable d'éclaircir la situation, voilà son grand, son inoubliable mérite.

Toutefois, il faut s'entendre sur la portée du doute cartésien. Le penseur lui-même n'a pas vu cette portée, et cela nous instruira particulièrement... A une époque où le dogmatisme catholique régnait de manière redoutable et quasi exclusive, où il était encore admis, exigé, que la philosophie demeurât la servante de la théologie, Descartes n'a pas su se défaire des chaînes qui pesaient sur tous. Il a cru découvrir dans le doute un moyen de discerner la ou les propositions absolument vraies parmi la foule de celles qui prétendaient à ce titre. Certaine selon lui serait la proposition dont on ne pourrait douter. En vertu de quelle loi mystérieuse une telle

impossibilité est-elle un critère du vrai ? - Descartes néglige de nous le dire. Ce critère offre d'abord le danger de légitimer les croyances aux racines plus fortes que la main chargée de les extraire. Quoi donc, parce que je ne parviens pas à rejeter certains jugements qui se donnent pour exacts, je devrais les admettre pour ce qu'ils paraissent ! Il suffirait donc à un imposteur d'être habile pour mériter notre confiance ! Ceci est bien humain en vérité : ériger sa propre impuissance en critère du vrai ! faire une vertu de sa faiblesse ! Ainsi, moins je serai capable de critique et moins mon esprit sera pénétrant, plus nombreuses seront les vérités auxquelles j'atteindrai !... - Ce critère de l'impuissance contient un second péril, moins apparent, celui de conférer une portée Existentielle aux relations purement idéales. Les relations mathématiques bravent la mise en doute; le jour où nous pourrions concevoir que deux et deux fassent autre chose que quatre ne viendrait jamais. La méthode cartésienne, dans son application abusive, menace de faire accorder quelque réalité absolue par exemple aux chiffres deux, quatre - ou un. - Descartes a surestimé l'arme par lui forgée. Il en a aussi méconnu le rôle véritable. Notre impuissance à mettre en doute certaines propositions ne nous apprend qu'une chose : notre impuissance. Mais cela est énorme. Nous apprenons quels sont les jugements les plus liés à notre nature, ceux qui forment le squelette de notre esprit. La méthode dubitative constitue un moyen d'investigation psychologique - psychologie n'étant pas pris ici dans son sens spécial et moderne. Chacun comprendra par la suite - à la fin de ce livre et au cours des suivants - toute l'importance d'un tel moyen.

Le doute méthodique et les quatre préceptes cartésiens, soit la clarté, la division des difficultés, la progression du simple au composé, les dénombrements complets, constituent un instrument d'analyse irremplaçable.

2

Il y a en Descartes quelque chose d'étrange et de fatal. Autant le doute méthodique a rendu de services au mouvement critique, autant le cogito lui a été funeste. N'était l'influence inouïe de cette formule magique, je me dispenserais d'un pareil examen, car la réfutation du cogito est un travail bien monotone. On peut le tourner et le retourner, l'interpréter de vingt manières : contre chacune les mêmes arguments, à quelques variantes près, restent valables. Pour justifier donc l'ennui que vont distiller ces pages, il convient de montrer toute la gravité du débat.

En effet, si le cogito est aussi arbitraire que les autres propositions Existentielles - ce qui est à démontrer - il représente un abandon prématuré du doute, une reconstruction trop hâtive, un retour au dogmatisme.

Le cogito a servi de bouée de sauvetage au Réalisme.

De même que, dans le catholicisme, la tendance mystique

fut le péril majeur pour l'autorité pontificale, tendance qui par la transposition symbolique vidait le credo de sa Réalité, de même le doute méthodique fut un attentat contre le Réalisme. Mais celui-ci subsiste dans le cogito. On pouvait douter de toute Existence, sauf de la sienne propre. Par là, le Réalisme triomphait. Avant Descartes, les sceptiques anciens se trouvaient éliminés mais invaincus. Désormais, on crut leur déchéance définitive, car on avait enfin déterré un jugement que leur esprit retors ne parviendrait pas à contredire. Bien plus : Jusqu'ici le Réalisme était réduit à des démarches dogmatiques; maintenant, le voilà mis sur le trône par l'adversaire lui-même ! Pour apprécier pleinement l'ampleur de ce triomphe, précisons provisoirement la notion d'existence, déjà effleurée plus haut.

En premier lieu, remarquons ceci : L'existence est une de ces notions courantes dont personne, à peu près, ne saurait préciser le sens et la portée. Questionnons-nous le premier venu sur le sujet, nous découvrons en lui la confusion la plus réjouissante. Et cette notion se trouvant à la base de celle de vérité, il s'ensuit que l'on pérorer sur une entité dont on ne sait pas au juste ce qu'elle veut dire. Mais qu'importe ! on a en revanche ému un auditoire lequel a senti poindre dans ses cent cinquante cerveaux cette obscure clarté qui tombe des chaires philosophiques.

N'ayant par d'auditoire à émouvoir, je puis examiner ces points qu'une sorte de pudeur défend d'aborder en public. Ici, comme souvent d'ailleurs, la clarté dépend d'une distinction. Il faut distinguer entre la représentation et la transcendance - ce qui oblige à anticiper sur le livre suivant. Nous nous mouvons maintenant dans une "perspective quotidienne", dans ce qu'il y a de plus banal et de plus communément admis : le fonds inépuisable des conversations ordinaires; seule la critique nous éloignera peu à peu de cette "place de marché". En partant de la perspective quotidienne, nous comprendrons en première approximation ce que signifie "représentation" et son corollaire "transcendance". D'abord un détail, il sera plus facile de généraliser ensuite.

Nous avons dormi et rêvé. Cela peut se considérer de deux façons. - Le rêve, en tant qu'aventure fabuleuse, nous ne lui accordons aucune existence "en dehors de nous". Le bateau sur lequel nous nous sommes embarqués cette nuit "n'était qu'une image", mais n'a jamais vogué sur quelque océan de "notre planète". Et pourtant ce bateau existe comme image. A ce titre, il est une partie de la "représentation". Disons que ce navire a une existence "pour soi" ou relative (ou subjective, ou phénoménale). - Notre rêve, du point de vue de notre vernis scientifique, consistera en une activité des cellules cérébrales, navire compris. Les dites cellules sont situées à un endroit précis du globe terrestre, lequel occupe telle place dans l'Espace. Voilà l'existence "en soi" ou absolue de notre rêve (ou objective, ou nouménale).

Le cas du songe est précieux par le hiatus - dans la perspective quotidienne - entre l'existence absolue et relative. Il permet de faire comprendre ces deux modes. Si je passe maintenant du bateau de cette nuit à la table de ce matin, où le déjeuner m'attend, je peux distinguer, bien que ce soit plus dé-

licat, entre l'existence "pour soi" et "en soi". Comme le navire, la table est une image. La seule différence réside dans l'opinion que nous en avons, nous croyons que la table-image se double d'une autre table qui, en face de notre corps, se dresse en tel lieu de la Terre. La table "en soi" ressemble dans sa forme à la table-image - la perspective en moins. - Passons maintenant de la table à ce jugement-ci : "La terre est ronde" (ellipsoïdale pour les tatillons). "Pour soi", il n'est plus une image, mais une impression spéciale que nous nommons pensée et qui, nous le verrons, fait aussi partie de la "représentation". Mais, comme la table, ce jugement possède, s'il est vrai, un corrélatif en dehors de la représentation : un énorme globe. La "Terre" est tantôt un concept et à ce titre douée d'existence relative (ou idéale), tantôt un objet extérieur à nous, douée de ce fait d'existence absolue.

Nous avons séparé en première approximation les deux modes d'être. En même temps, nous avons déjà suggéré quelque chose par "représentation". La table-image, la table-concept relèvent de la représentation; la table en soi, la Terre en soi relèvent de la transcendance.

Encore ceci : Définissons le Réalisme comme une attitude consistant à construire une réalité absolue.

On conçoit tout le triomphe du Réalisme. Grâce au cogito, il semble se fonder, non plus sur d'arbitraires prémisses, mais sur une certitude granitique. Car le "je" cartésien parut jouir d'une existence absolue et non point strictement relative (au reste les deux modes n'avaient pas été séparés...). Le Réalisme pouvait espérer asseoir ses systèmes sur cette base, étroite sans doute, mais réputée indestructible... Les tentatives n'ont pas manqué ! Notre rôle est d'arracher les masques, de mettre à nu l'ancien, le vieux dogmatisme.

3

S'il n'y avait que l'importance fatale du cogito, il serait utile de l'attaquer, mais cette attaque ne s'intégrerait pas dans le présent ouvrage. La présente critique a encore pour but de rendre plus facile l'accès au problème de la connaissance, d'une part en déblayant le terrain encombré par le cogito et les préjugés rationalistes qui s'y rattachent, d'autre part en permettant de préciser en cours de route une série de notions indispensables.

On le sait, la définition classique par le genre prochain et la différence spécifique présuppose un matériel minimum. Quand il s'agit de jeter des bases, il faut d'abord définir par suggestion.

Le lecteur devra être mis en mesure de trouver lui-même, intuitivement, le sens des notions les plus fondamentales. A cette fin, on peut chercher à extraire celles-ci de la perspective quotidienne par approximations successives; on peut aussi, avec témérité, faire appel à la culture philosophique du lecteur; on peut enfin engager

ce dernier à observer certains phénomènes de conscience auxquels il ne prend ordinairement pas garde et qui constituent le complexe à définir ou font partie de celui-ci.

Après la suggestion, on définira par relation, on indiquera les rapports de tels termes avec ceux qu'on a posés, sans qu'il soit encore question de genre prochain et de différence spécifique.

...En outre, la critique du cogito, en montrant combien celui-ci est arbitraire ou insignifiant, permettra de poursuivre jusqu'au bout le doute méthodique, trop tôt abandonné par Descartes.

1999 : Mieux vaut rabâcher que de laisser d'importants points dans l'ombre. Le mot "espace" revêt une triple signification. L'espace subjectif, formé par l'ensemble des phénomènes, autrement dit la place occupée par la représentation, est fini, puisque ses éléments le sont. L'espace idéal, celui de la géométrie est infini dans ses trois dimensions. C'est lui qui nous sert à nous représenter le monde extérieur, le cosmos. Enfin, l'espace cosmique ou absolu que nous écrirons "Espace", nous le dotons de réalité puisqu'il englobe les substances que nous y supposons, des atomes aux galaxies. Cet espace nous l'espérons semblable à notre espace idéal, sans quoi il devient incompréhensible, inconcevable. Notre esprit ne peut se représenter une quatrième ou cinquième dimension. Il ne peut se représenter l'Espace comme fini. Quand des astrophysiciens nous parlent d'un univers fini, ils veulent dire que les substances y sont en nombre limité, mais nous ne pouvons imaginer une limite à l'Espace : un mur ? une sphère comme chez les Grecs ? Mais quoi là-dedans ?... Univers fini ? Soit. Mais nous sommes obligés de penser un vide infini dans les trois dimensions. Les savants qui soutiennent autre chose confondent simplement l'Espace avec la place occupée par les substances... Quant au temps, nous trouverons un temps subjectif (sentiment du devenir, perception du mouvement, reconstruction d'un passé par le souvenir). Puis un temps idéal celui de la mécanique pure, qui nous sert à penser les mouvements des substances, du "big bang" à la mode jusqu'à nos jours. Et enfin un temps réel, cosmique, le Temps - que nous espérons semblable à notre temps idéal qui est infini dans les deux dimensions. Nous ne pouvons nous représenter un début du Temps (qu'y avait-il avant ?) ni une fin du Temps (qu'y aura-t-il ensuite ?). Quand un savant nous parle d'un début du Temps, il veut dire qu'à un instant les substances se sont mises en mouvement (big bang), alors qu'elles se tenaient immobiles auparavant.

Première partie

La forme archaïque du cogito

4

On trouvera dans le "Discours de la méthode" et dans les "Méditations métaphysiques" cette forme primitive. Résumons et expliquons toutefois l'essentiel.

Descartes recherche une proposition indubitable, dans l'idée, arbitraire nous l'avons vu, qu'une telle proposition ne saurait être fausse. Pour y parvenir, le philosophe s'efforce de mettre en doute le témoignage des sens comme celui de la raison; cela veut dire qu'il abandonne, momentanément et progressivement, ses certitudes touchant à une réalité absolue, soit extérieure aux phénomènes.

Pour faire exploser la Réalité garantie par les sens, Descartes use de l'argument redoutable du rêve... Le dogmatisme le plus féroce n'a pas été jusqu'à attribuer aux images oniriques un corrélatif "en soi" qui leur ressemble. En ce sens, il soutient le caractère faux, trompeur des songes. Il n'est en effet pas possible de ranger sous une même étiquette les images de la veille et celles du sommeil; on se verrait aussitôt submergé de contradictions, d'interférences fantastiques, et l'on se verrait incapable de vivre correctement. On se précipiterait par exemple par la fenêtre, en toute sécurité, parce qu'on a pu le faire impunément la nuit précédente. Mais nous savons que l'utilité d'une distinction ne garantit pas son exactitude. Aussi Descartes est-il en droit de relever les ressemblances entre les songes et la vie diurne. Il se demande quelle preuve nous avons que le rêve éveillé recouvre davantage de réalité que le rêve endormi, et n'en découvre point.

Voilà pour le témoignage des sens. Pour pulvériser celui de la raison, il y a l'argument de l'erreur. Le propre de l'erreur est de ne se dévoiler qu'après-coup. De prime abord, rien ne la distingue d'une vérité. Donc le fait que, comme Réaliste, on ait dû constater des défaillances de sa raison doit engager à se méfier.

Descartes parvient ainsi à douter de l'Existence de toutes choses, sauf de l'"existence" du "je". Il arrive à se passer provisoirement de toutes les certitudes construisant la Réalité, sauf d'une : "Cogito ergo sum".

Le philosophe ne s'attarde pas beaucoup à analyser ce point de départ; il se hâte de restaurer l'édifice momentanément ébraté. Dans la "Méditation deuxième", il y met

plus de formes - mais on y constate une anomalie. Il y manque, détail, bagatelle, il y manque le "je pense, donc je suis" ! La proposition résistant au doute est désormais : "Je suis, j'existe". Chacun verra, dans la conclusion, l'importance de cette seconde manière... Après examen seulement, le philosophe décide que la caractéristique indubitable de cette existence, c'est la pensée. - - Le flottement entre les deux variantes n'aura échappé à personne. Ici, le "sum" découle du "cogito"; là, il est immédiatement affirmé. (1)

Jusqu'à cet endroit, nous avons pu marcher sans trop de peine. Au-delà, nous perdons pied rapidement. "La proposition : je suis, j'existe est vraie chaque fois que je la conçois en mon esprit"; ou bien : "je connus que j'étais une substance dont l'essence ou la nature n'est que de penser"; ou encore : "mon existence ne dépend point de ce que je puis mettre en doute"; autant de révélations mystérieuses où n'apparaît aucun lien avec le cogito qui semble les avoir engendrées - et je ne dirai rien de l'argument ontologique par lequel Descartes fait entrer Dieu dans l'univers et lui octroie un brevet de perfection.

Ayant passablement perdu pied dans la "Méditation deuxième" emportés par le courant, nous nous rendons compte, soudain, que le philosophe étend peu à peu la notion de pensée. Au début, c'était douter et émettre des jugements. Maintenant - caoutchouc de l'abstraction ! - c'est aussi : vouloir, imaginer et sentir. En fin de "Méditation", nous retrouvons la pensée triomphante s'annexer jusqu'aux impressions des sens. Tout cela se soutient au prix d'une extension démesurée. Pensée finit par ne plus rien signifier, mais...

Coupons ici le résumé explicatif, nous sommes déjà si loin du cogito !

5

Nous ne nous empêtrons pas outre mesure dans cette forme primitive. Les ravages du cogito sont trop généralisés et se font trop diverses pour qu'il vaille la peine de s'éterniser sur le premier aspect. De plus, la forme cartésienne est

(1) 1999 : Il y a là une anticipation sur Hegel, qui prend comme point de départ une identité entre la pensée et l'être. Hegel reprend en fait le cogito, mais en faisant l'économie du "je", encombrant et inutile.

si vague, si confuse, qu'il faudrait, pour critiquer efficacement, envisager plusieurs interprétations - ce qui relève de la partie suivante. Et il suffira, ici, de montrer que le cogito se fonde sur des prémisses équivoques et débouche sur des conclusions arbitraires.

Mais auparavant touchons à une question plus générale intéressant la validité du cogito. J'ai lu - et entendu de personnes fort autorisées en la matière - que le seul fait de penser implique déjà un parti pris philosophique, à savoir que la "réalité" est pensable. (1) Examinons avec soin ce jugement qu'on prétend implicitement admis, car nous y soupçonnons l'entrée en contrebande d'un dogmatisme. Celui-ci se trouverait alors invisiblement contenu dans le "je pense"; par conséquent le "je suis" s'avérerait moins miraculeux qu'il ne semble. Bref, on a peut-être introduit dans la prémisse tout ou partie de la conclusion souhaitée...

La "réalité" est pensable : Voilà un jugement un peu mystérieux, les deux termes de celui-ci voulant être élucidés. Si nous recourons à l'idée généralement reçue que la "réalité" signifie tout ce qui existe, nous pouvons opérer une substitution et écrire : "Tout ce qui existe est pensable". Mais cela ne nous avance guère, nous avons toujours à nos trousses deux douces questions : "Qu'est-ce qu'exister ?" et "Qu'est-ce qu'être pensable ?"...

L'esquisse déjà faite de la notion d'existence permet de pressentir qu'il n'est pas indifférent de savoir si cette "réalité" jugée pensable jouit d'une existence absolue ou relative (transcendante ou immanente). Comment savoir quelque chose d'une réalité "en soi" (transcendante) ? En existe-t-il même une ? Grave problème... Quant à la réalité "pour soi" (immanente), c'est-à-dire la représentation, elle nous est donnée; décréter qu'elle existe serait superflu.

Qu'est-ce qu'être pensable ? demandions-nous encore. Après m'être consciencieusement creusé la tête, je me suis dit : Etre pensable, c'est être ainsi constitué que notre raison soit en mesure d'émettre des jugements sur la chose pensable tels que les attributs de la chose-concept soient bien les mêmes que ceux de la chose réelle. Ouf ! oui, vous avez bien le droit de respirer; mille pardons ! j'ai fait au plus court, je le jure !... Le lecteur s'étonnera qu'en disant : "Ce potage est bien bon !" il commette une opération comportant une définition aussi longue. On serait fondé de lui répondre que c'est là un des moindres mystères de la métaphysique; mais, grâce au ciel, on n'en est pas encore réduit à ce triste expédient. Il se peut que la croyance à la pensabilité du réel, croyance impliquée nous dit-on par toute

pensée, se trouve en nous latente, confuse, obscure. Il serait en effet plaisant d'imaginer un nourrisson qui, pour première opération intellectuelle, décréterait : "Je crois à la pensabilité du réel" !

Après ces considérations terminologiques vient la véritable question. Le jugement : "La réalité est pensable" est-il catégorique ou hypothétique quant au sujet ? Avons-nous donc :

a) S'il existe quoi que ce soit, tout ce qui existe est pensable; ou bien :

b) 1. Il existe des choses

2. Ces choses sont pensables

?

Interprétation a) (hypothétique)

Les interprétations changent du tout au tout suivant que l'on parle d'une activité phénoménale ou nouménale (immanente ou transcendente); aussi convient-il d'envisager chaque variante à ce double point de vue.

Si l'on envisage l'existence "pour soi" (immanente), la tournure hypothétique quant au sujet est une prudence inutile. Nous pouvons tranquillement affirmer une pareille existence, car nous avons conscience de quelque impression sensorielle, de quelque pulsion ou de quelque idée. La représentation est carrément affirmable comme existante - par définition !!... puisque l'acception relative (immanente) du verbe être est tirée de la représentation. Poser la représentation est aussi superflu que de la supposer - elle s'impose sans avoir besoin le moins du monde d'un tel jugement. - - Passons maintenant à la relation énoncée : "La réalité est pensable". Il appartient à chacun d'en examiner l'exactitude ou l'inexactitude. Quoi qu'il en soit, soulignons que si l'on donne au "je pense" cartésien une existence relative (immanente), il est interdit d'extraire sans autre du "je suis" une existence absolue (transcendante).

Mais si c'est au contraire une existence absolue (transcendante) que l'on accorde à "réalité", en ce cas la prudence hypothétique est de rigueur tant qu'on n'aura pas démontré qu'il y a quelque chose hors de la représentation. Bien entendu, il serait inadmissible d'appuyer une telle démonstration du Réel sur le cogito et de vouloir ensuite soutenir le cogito par la pensabilité du Réel : cercle vicieux. - - Quant à la relation de pensabilité énoncée, elle laisse rêveur dans cette variante hypothétique. Comment diable peut-on savoir le Réel pensable, si l'on ignore même son existence ? S'il n'y en a point, tous les jugements énoncés à son sujet sont nécessairement faux puisque ne correspondant à rien, et le Réel n'est pas plus pensable que le néant. S'il y a un Réel, par quel miracle obtiendrait-on des renseignements à son sujet, sans être au moins fixé sur sa présence effective ? Serait-ce que notre esprit se trouverait à même de déterminer a priori les conditions d'existence de toute Réalité possible ? Il faudrait pour cela déjà admettre une certaine concordance entre celle-ci et notre esprit, c'est-à-dire admettre par avance la pensabilité à démontrer ! (1)

(1) Ce que les scientifiques admettent généralement sans autre

(1) Pour les rationalistes, le cosmos (la transcendance) évoluerait dans une Espace semblable à notre espace idéal, infini dans ces trois dimensions. Ce n'est pas ce que nous racontent certains astrophysiciens à la mode : leur univers bizarre obéit plus à la magie noire qu'à la logique terre-à-terre de nos cerveaux humains.

Interprétation b) (assertorique)

Considérons-nous l'acception relativiste, nous pouvons sans crainte affirmer la représentation, bien que cela soit inutile. Comme déjà vu, la relation de pensabilité est à examiner pour chacun, et le cogito ne saurait en extraire sans autre la moindre parcelle d'absolu.

En revanche, dans l'acception absolutiste (transcendante), Nous protestons. La proposition "il existe une ou des choses" (en dehors de la représentation, remarque pour ceux qui ont de la peine à suivre) est ou bien posée comme un dogme, et le vieil adversaire se voit une fois de plus démasqué, ou bien elle se fonde sur quelque chose. S'il pouvait s'agir d'un autre appui que le cogito (voir plus haut les inconvénients), il conviendrait de le connaître et d'en éprouver la solidité. - - En ce qui concerne la relation de pensabilité, il ne suffit pas, pour la prouver, de savoir que hors de la représentation il y a une ou des choses, il faut encore posséder d'autres renseignements. Nous pourrions cas échéant nous instruire auprès d'une personne ayant ses grandes et petites entrées dans le domaine de l'"en soi", mais ce serait recourir à la béquille "autorité" de cet excellent dogmatisme. Peut-être serons-nous alors tentés d'y aller, en nous attribuant à cette fin je ne sais quel sixième sens qui serait une vraie fenêtre sur l'absolu; nous irions y coller le nez et proclamerions : "Tiens, tiens ! le Réel est pensable !" - Hélas, hélas trois fois ! la fenêtre ne s'ouvrira jamais que sur une partie de nous-mêmes, une partie de la représentation, et il est bien à craindre que cette partie soit un amas confus de préjugés tenaces; la question cardinale, celle de savoir si ces préjugés recouvrent une réalité extérieure, demeure intacte... Bref, dans l'interprétation assertorique (pas plus d'ailleurs que dans l'hypothétique), on ne voit pas comment fonder la pensabilité du Réel.

On remarque donc que le cogito réaliste absolutiste ne doit attendre aucun secours de la proposition "impliquée par tout acte de pensée". Le "ceci ou cela" pensé par l'Égo cartésien ne peut se rapporter qu'à des parties de la représentation. Le concept Dieu, par exemple, comprendra une série d'expériences intérieures et une série de jugements dont l'un attribuera à Dieu une existence absolue. Quant à déceler si ces parties de représentation correspondent ou non à quelque transcendance, le problème, je le répète, demeure intact. (Entre parenthèses et hors de propos, cette considération nous montre aussi le vice principal de l'argument dit "ontologique").

Mais revenons au cogito archaïque.

6

Le cogito serait vrai, selon Descartes, parce que clairement et distinctement conçu.

Deux mots d'abord de ce préjugé français par excellence.

Le nombre de critères du vrai est impressionnant. Nous avons ceux de l'induction scientifique, le critère de l'évidence, celui de la cohérence, celui de l'intuition... et enfin celui de la clarté. On peut, à première vue, parler de conception claire lorsqu'on aperçoit exactement et la portée d'un jugement et le sens du ou des concepts. Sous cette forme le critère de la clarté s'avère insuffisant. "La Terre est carrée" (cubique pour les tatillons), voilà une proposition fort claire; le sujet, l'attribut et la relation sont distinctement concevables; et pourtant l'induction scientifique vient la contredire. D'autre part, la proposition : "La terre est ronde" (ellipsoïdale) offre les mêmes avantages de clarté; comment choisir ?... En multipliant les exemples, on verrait que de vastes domaines échappent entièrement à la compétence de ce critère. En outre, celui-ci permet de faire autant d'erreurs que l'on veut; preuve : "La sensation de brûlure est agréable - or je viens de constater à mes dépens l'inexactitude momentanée de ce jugement - par ailleurs fort clair !... - - Si l'on part de l'idée que la vérité réside dans la concordance entre un jugement et la "réalité", on se rend compte que les critères ne peuvent se borner au seul jugement, ils doivent fournir un moyen de contrôler l'"objet". Pour satisfaire à cette condition, le critère de la clarté doit être étendu; il doit être non seulement une conception claire du jugement en question, mais encore une "appréhension" certaine et claire de l'"objet", afin de déterminer si oui ou non l'on se trompe - et nous avons là ce que j'appelais de critère de l'intuition. Cette vision certaine - pas toujours claire - de l'objet n'a lieu que pour la représentation ou les parties de celle-ci; quant à la transcendance, par définition, la vision manque. E ce sens relatif, on peut parler d'un critère de la clarté.

A ce titre, le cogito primitif n'est ni clair ni distinct.

Il n'est pas clair, car les termes dont il se compose ne se voient précisés à aucun moment. On ignore ce que Descartes entend au juste par "penser" - et je rappelle ici le glissement de sens au cours de la deuxième "Méditation". Nulle part, la notion d'existence n'est abordée; on ne sait pas si le "je" est un phénomène ou un noumène, ou les deux à la fois. C'est seulement après coup que ce "je" se révèle une "substance" - expression que l'auteur juge superflu d'élucider, mais dont l'acception ordinaire est absolutiste (transcendante). Nous examinerons celle-ci à la partie suivante. Cependant, même dans l'interprétation phénoméniste, le "je", au sens quotidien du terme, et un de ces "on ne sait quoi" dont on a un sentiment très vif, mais qu'on serait bien emprunté de décrire.

Le cogito primitif n'est pas distinct. On ignore finalement si l'Égo, la pensée et l'existence ne sont pas synonymes. En outre, on ne sait où prendre ce cogito sous sa forme authentique. Choisissons-nous le "je pense, donc je suis" ou le "je suis, j'existe... et cette existence est pensée". La première formule ayant eu davantage de succès, c'est sur elle surtout que portera l'examen ultérieur. Mais il serait injuste envers Descartes de ne point considérer, lors de la conclusion, la seconde formule qui, parce que plus nuancée, apporte de précieux enseignements - autres, il est vrai, que ceux que notre penseur en tire.

Passablement enlisés sans les prémisses équivoques, nous sombrerons tout à fait dans l'abîme des conséquences arbitraires.

Ces dernières peuvent se formuler comme suit :

Première conséquence : l'Égo est une substance

On se rappelle le caractère sibyllin du mot "substance" qui a généralement une portée transcendante, absolue, car Descartes paraît y voir quelque chose qui, pour exister, n'a besoin de rien d'autre, propriété généralement accordée aux noumènes (tels les atomes). C'est évident, seule une interprétation absolutiste du cogito permet d'envisager cette première conséquence. Et encore y aurait-il une démarche arbitraire. L'Égo existât-il "en soi", il faudrait déterminer s'il s'agit d'un noumène en personne (tel l'éther lumineux) ou seulement d'une activité nouménale (telles les ondes lumineuses). Descartes semble donc opter pour la solution nouménale.

Deuxième conséquence : cette substance est pensante

Il s'agit d'une simple comparaison algébrique avec le premier membre du cogito (si le "je" est une "substance" et si le "je" pense, alors le "je" est une substance pensante). Voilà une opération élémentaire, d'une évidence que personne ne cherchera à contester. Malheureusement, elle a incité Descartes à la première conséquence arbitraire. Au lieu de séparer les démarches successives, au lieu de dire : "L'Égo est une substance; cette substance est pensante" - ce qui aurait mis en évidence la faiblesse de la première proposition - Descartes fait accepter la première - et même la troisième - à la faveur de la deuxième; il déclare : "Je connais par là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser." (!!!)

Troisième conséquence : la nature de cette substance n'est que de penser

La simple comparaison algébrique précédente ne répond pas à la question de savoir si l'Égo, à part la pensée, a ou n'a pas une ou deux activités accessoires. Descartes tranche ce noeud gordien par l'ingénieux "ne... que..." de tout à l'heure, condamnant ainsi l'Égo, pour tout potage, à penser; et si vous voulez savoir pourquoi, ne cherchez pas dans le "Discours de la méthode"; vous ne trouverez pas; essayez plutôt - bon courage ! - de saisir l'argumentation de la "Méditation deuxième" sur ce point. Il y est dit que nous pouvons feindre n'avoir point de corps; par conséquent l'Égo n'a rien à voir avec le corps ! L'Égo ne marche pas ni ne se nourrit; en conclusion, il est uniquement pensée, car voilà la seule nature de l'Égo dont on ne puisse douter ! - Singulière application du doute méthodique, n'est-ce pas ? Et Descartes ajoute encore : "Il est très certain que la connaissance de mon être, ainsi précisément prise, ne dépend point des choses dont l'existence ne m'est pas connue; par conséquent elle ne dépend d'aucune de celles que je puis feindre par mon imagination!!"

- Le lecteur aura compris, je veux le croire, tout l'arbitraire de cette troisième proposition.

Quatrième conséquence : cette substance est distincte et indépendante du corps

Ce jugement s'appuie en partie sur le précédent, en partie sur rien du tout. Il ne suffit pas que l'Égo ait comme seule activité la pensée pour conclure qu'il n'a rien à voir avec le corps. Le philosophe admet ici, de façon implicite et gratuite, que la pensée ne dépend pas du corps. Et cela toujours en vertu de l'application bizarre du doute méthodique. Pouvant feindre n'avoir pas de corps, mais ne pouvant pas feindre ne pas être, nous connaîtrions par là que notre moi est distinct et indépendant de notre corps. Est-il besoin, comme à l'école, de souligner combien cette inférence n'est pas évidente ? - il se peut en effet que la connaissance que nous avons de notre pensée, incomplète, ne s'étende pas jusqu'aux conditions de cette pensée, et il se pourrait que les fonctions corporelles fussent l'une de ces conditions.

Cinquième conséquence : les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies

Oui Messieurs, le critère de la clarté ! Le cogito est vrai parce qu'indubitable. Tel est son premier titre - usurpé comme nous le montrerons, et sans valeur comme nous l'avons montré - à notre croyance. Mais Descartes se demande en quoi consiste cette certitude et trouve que dans le cogito la seule garantie de vérité réside dans la clarté. Donc celle-ci peut être prise comme critère du vrai. Ce critère-là se trouve à la fois un soutien du cogito et une conséquence de celui-ci. Parce que le cogito est limpide (une erreur, comme on l'aura remarqué), sa vérité est confirmée. Mais parce que le cogito est vrai, la clarté peut être adoptée comme critère ! - Il importe de mettre fin sans délai à cette équivoque vicieuse. Ou bien notre critère ne dépend pas du cogito, et alors il doit, pour rester admissible, subir la transformation indiquée précédemment - et il ne parvient pas à étayer un cogito transcendant. Ou bien notre critère dépend d'un cogito supposé vrai, et alors il est quand même inadmissible pour les raisons suivantes. Je suppose donc le cogito transcendant vrai et clair (dernier point réalisable au moyen d'une analyse dont Descartes s'est dispensé). Ce serait un grossier sophisme que de prendre un aspect présenté par une proposition vraie comme critère de la vérité. Accordons à Descartes que toutes les propositions vraies soient claires (ce qui est faux car la représentation offre certains aspects si complexes qu'à leur sujet des jugements clairs sont à peu près exclus) Mais cela ne veut pas dire que toutes les propositions claires soient vraies ! On s'étonne de rencontrer un pareil sophisme. On s'étonne encore plus de son succès.

Sixième conséquence : il existe un Dieu parfait

Ici, le rapport avec le cogito est déjà lointain. Il permet une nouvelle variation sur le fameux argument ontologique. Après Kant, il est permis de se taire.

Ainsi, la forme archaïque du cogito, équivoque dans ses prémisses, arbitraire dans ses conséquences, demande de sérieux replâtrages pour mériter vraiment l'attention.

Deuxième partie

Les autres interprétations

Chapitre premier

Analyse du "je pense, donc je suis"

8

"Je..."

En face de ce mot, dont à chaque instant nous avons besoin, il faut se demander s'il correspond à un concept ou à autre chose : car il peut signifier autre chose.

Nous pouvons avoir affaire à un simple sujet logique. Pour Kant, le "je" pensant impliqué par tout acte de pensée - c'est fou ce que le seul acte de penser implique ! - n'est à ce titre qu'un sujet logique sans lequel l'unité de l'entendement ne saurait se concevoir. L'égo se comprend alors comme un jugement par lequel l'acte de pensée est déclaré faire partie de l'entendement ou, de façon plus générale, de la représentation. Ainsi, le "je pense" signifierait : "Tel acte de pensée fait partie de la représentation", jugement dont l'exactitude ne peut s'établir que par un contrôle intuitif, et le "je suis" serait uniquement en droit de confirmer cette exactitude. L'égo n'est ici qu'une simple relation d'appartenance entre la représentation et telle pensée. Sous cette forme, le "je pense" est admissible, mais il est interdit d'attribuer au second "je" un rôle de concept, et le "je suis" voudra dire : "Cette pensée existe de la même existence que la représentation (soit de façon relative ou immanente)".

Le sujet logique est toutefois interprétable d'une autre manière. En présence d'un jugement, on suppose qu'il a été formulé par un "je", cela en vertu d'une application automatique et peu consciente du principe de causalité - et ici l'égo devient un concept : celui de "cause de pensées". Mais le procédé par lequel il a été obtenu montre bien qu'il s'agit d'une commodité pour la réflexion, d'une "hypothèse de travail"; on n'est pas autorisé à la prendre au sérieux lors du second égo. Quoi donc, parce que la routine m'arrache dans le langage de tous les jours un "je" causal, j'aurais le droit de bâtir sans autre sur lui et sur le principe de causalité tout un néo-dogmatisme ! Ce ne serait plus de la philosophie, mais de l'escroquerie !

A noter que sous une de ses formes (nous en distinguerons plusieurs dans des livres ultérieurs), le principe de causalité tire sa force de la croyance à un Espace (cosmique) où des substances provoquent telles impressions sensorielles. Si nous jouons au billard, la nécessité d'un résultat ne s'impose que si nous croyons à des boules réelles situées à tel endroit de la Terre provoquant par le truchement de la lumière les images qui nous permettent de réussir notre coup. Le calcul se déroule dans l'esprit du joueur. Le processus se déroule en dehors de lui, déterminé par divers paramètres (position des boules, masse, élasticité, gravitation, etc.) dont le joueur tiendra compte pour calculer son coup. La nécessité du résultat repose en fin de compte sur la foi en un monde extérieur, en un Espace cosmique possédant les mêmes caractéristiques que notre espace idéal. Dès lors, introduire par routine le principe de causalité, c'est introduire du même coup, en contrebande, la réalité du monde extérieur, de la transcendance.

Puisque nous en sommes arrivés à l'égo comme concept, il y a lieu de voir s'il est défini ou non. Dans le premier cas, nous chercherons autant que possible à en préciser le sens.

L'égo peut fort bien ne rien signifier au départ, équivaloir à un X. Le sens apparaîtrait en cours de route, grâce aux termes "pense" et "suis". On apprendrait ce que cet X fait, puis quel il est. Notons-le pour l'instant : Cette indétermination de l'égo appelle une précision rigoureuse des termes dont il dépend, soit "penser" et "être".

Les diverses significations du "je" sont divisibles en trois groupes : d'abord un égo extérieur à la représentation, ensuite un égo à la fois extérieur et intérieur à celle-ci, soit un être ayant un pied dans le relatif et un pied dans l'absolu, enfin un égo purement phénoménal.

Groupe de l'absolu

On a coutume de penser l'absolu (la transcendance) dans le cadre de notre espace idéal (et de notre temps idéal), supposé doublé d'un espace absolu, cosmique. Cet Espace, infini

dans les trois dimensions, infiniment divisible, homogène, en un mot euclidien, sert d'appartenance à une série d'objets qui y subsistent par eux-mêmes : les noumènes, qu'on appelle aussi substances. Ces noumènes, disposant de la place voulue, se livrent à toutes les évolutions imaginables, que nous nommerons activités nouménales ou accident.

- - Semblable vision de l'absolu nous paraît la seule bonne, parce que la seule dont nous soyons capables. C'est là de nouveau un sophisme de l'impuissance ! Dans ses grandes lignes, nous ne concevons l'absolu que d'une seule manière, et c'est pourquoi nous imaginons que celui-ci existe et se conforme à nos vues... Nous imaginons les "choses en soi" broutant dans les prairies d'un espace euclidien ! Or, en discutant la pensabilité du Réel, nous avons vu que rien ne garantissait celle-ci; et voici que ce préjugé reparaît dans la conception courante de l'absolu ! Jusqu'à plus ample informé, j'ignore si l'espace "en soi" ne ressemble pas aux espaces étranges où se meuvent les géométries de Riemann ou de Lobatschewski... - - A supposer que l'on parvienne à surmonter les difficultés précédentes et à justifier sa vision de l'absolu - cela par des moyens que je n'entrevois pas - l'égo serait encore susceptible de deux déterminations : 1) comme noumène (un "je" formé d'atomes constituant la "matière grise"); 2) comme activité nouménale (un mouvement d'atomes, le travail cérébral). Ces deux déterminations se divisent à leur tour chacune en deux, à savoir : a) l'égo a une existence "en soi", mais n'est pas doué de conscience; b) l'égo a une existence "en soi" et une existence "en soi et pour soi"; c'est-à-dire que, situé hors de la représentation à laquelle il est lié par le cogito, il aurait conscience d'une représentation différente de la nôtre et extérieure à celle-ci; l'égo serait un "subconscient" ignorant du conscient, mais à qui nos pensées seraient dues.

Groupe de l'absolu et du relatif

Dans ce groupe d'interprétations, l'égo, tout en faisant partie de la représentation, se trouve également situé hors de celle-ci, cet égo aurait une partie transcendante, une partie immanente. A ce titre, il serait la bouée de sauvetage du Réalisme, car il permettrait de passer de l'existence relative à l'existence absolue. - - Pour la partie transcendante, on se reportera au groupe précédent; pour l'immanente, au groupe suivant. - - Remarquons ici que les deux premiers groupes, étudiés par souci d'analyse, n'offrent guère d'utilité pour le cogito. Si nous savons déjà au départ que le "je" renferme de l'absolu, il est bien inutile de le proclamer dans la conclusion. Pour que le cogito ait l'importance qu'on lui donne, il faut que la conclusion nous apprenne quelque chose sur la nature du "je". Au départ, l'égo serait ou bien totalement indéterminé, ou bien uniquement chargé d'un sens phénoménal, et l'on apprendrait - mais à la conclusion - que le "je" relève de ce miraculeux groupe de l'absolu et du relatif.

Groupe du relatif

L'égo, strictement phénoménal, peut servir de point de départ pour aboutir éventuellement au groupe précédent. Afin de fixer diverses déterminations du "je" relatif,

procédons à un examen de conscience. - - Je ne sais, de prim abord, à quoi faire correspondre ce pronom "je" si constamment employé. S'il a une existence "pour soi", je dois pouvoir en prendre conscience. Or j'ai parfois un sentiment assez fort : "Oui, c'est bien moi, j'existe pour de bon !" Mais je ne parviens pas à l'isoler comme tel phénomène visuel ou auditif. Je le constate accompagnant une impression sensorielle ou une pensée. Si le lecteur est autrement fait, s'il peut se percevoir lui-même en dehors de tout phénomène concomitant il a beaucoup de chance, mais cela ne changera rien pour lui à la validité ou à la non-validité du cogito... Dans un livre ultérieur, "Métaphysique de combat", je parlerai d'un certain "sentiment du devenir", qui ressemble à ce "je" obscur et phénoménal, consécutif à des impressions antithétiques (ce qui expliquerait qu'il ne soit pas isolable). - - A d'autres moments, je me sens tenté de rapprocher l'égo du terme "conscience" (amoral). Certes, ce terme est fortement lié à la distinction (peut-être fautive) "sujet"- "objet", qui pose la conscience comme l'activité du sujet appréhendant l'objet. Elle correspond pourtant à un donné relatif quand elle désigne ce quelque chose de commun entre toutes les impressions et dont dépend l'unité de la représentation malgré les différences au sein de celle-ci. L'égo, ainsi conçu, caractériserait de façon générale toutes les impressions et ne se distinguerait pas de ce qui constitue l'existence "pour soi" ou relative de la représentation. - - La confusion entre ces deux "je" phénoménaux (le "je"-sentiment et le "je"-existence relative) fournit en quelque sorte le schéma subjectif du cogito et explique qu'en présence du "je pense, donc je suis" nous nous sentions en face d'une évidence; et il faut beaucoup de ténacité pour l'ébranler. - - On trouverait encore d'autres déterminations à l'égo phénoménal. Au fond, celui-ci est un mot, d'abord sans objet, dont je puis me servir pour désigner tel ou tel aspect de la représentation non encore baptisé de façon claire et définitive. Ainsi, tout ce qui est indistinct et confus se pressera autour de ce vocable... - - Ce caractère flou, fantasmagorique, de l'égo relatif est une grave objection contre le procédé consistant à prendre cet égo comme point de départ d'une philosophie; mieux vaudrait encore partir d'un "je" totalement indéterminé...

9

"...pense..."

Une portée absolutiste (transcendante) du terme ne semble guère intéresser le cogito. On n'irait pas très loin en partant d'une pensée signifiant : activité de cellules cérébrales. Nous avons affaire ici à la pensée phénoménale.

On a rarement vu mot plus élastique. Voyons, au hasard, quelques variantes.

1 - Sens strict.

La pensée consiste uniquement en des rapports entre concepts, énoncés au moyen du langage. Nommons-la : pensée conceptuelle explicite. Ainsi, les concepts eux-mêmes se trouveraient exclus de cette acception restreinte; peu importe à ce propos que les concepts présupposent ou non des jugements an-

térieurs : c'est là une question de genèse, historique, dont la solution offrira un degré de certitude bien inférieur à celui des constatations formant la définition présente. Quant au concept, nous pouvons l'obtenir par le "mot", en considérant ce qui, dans le mot, dépasse la simple impression visuelle ou auditive. Par une semblable définition, il est possible de séparer, au sein de la représentation, ce qui est pensée de ce qui ne l'est pas.

2 - Première extension.

Elle dérive d'une théorie. Partant de l'absolutisme temporel, elle soutient que les concepts, incarnés dans les mots, dérivent de jugements antérieurs; les premiers jugements s'entendent comme des actes volontaires mettant en relation des impressions sensorielles ou des phantasmes. Il en résulte que les concepts eux-mêmes font partie de la pensée dont le domaine, maintenant, recouvre celui du langage.

3 - Seconde extension.

Vu la priorité, éventuellement affirmée, du jugement sur le concept, la théorie peut prendre le jugement comme critère de la pensée. Dès lors, il n'est rien dans la représentation qui ne puisse remplacer le concept et devenir objet de pensée : le langage n'est pas indispensable. Déjà la simple objectivation, soit l'acte par lequel nous isolons tel phénomène, représente une ébauche de jugement. Par cette seconde extension, toute la vie intuitive se voit pratiquement incorporée à la pensée. Il devient proprement impossible de ne plus penser, car l'objectivation, parfois volontaire, le plus souvent involontaire, automatique, se trouve liée à tout ce qui est intuition. On objective comme on respire.

Il va sans dire que le sens plus ou moins large accordé au terme penser a son importance dans l'appréciation du cogito. Entend-on par "penser" énoncer des rapports entre concepts au moyen du langage ? Y ajoutera-t-on les concepts eux-mêmes ? Ira-t-on jusqu'à inclure tous les phénomènes ?

Considérons comme restreintes les deux premières acceptations ainsi que toute autre qui ne permettrait pas de prétendre que nous pensons toujours. - En faire le second terme du cogito se heurte aux critiques de Nietzsche dont voici l'essentiel. Le point de départ du cogito est déjà douteux. Entre chaque pensée, un monde de passions et d'instincts intervient. "Penser, comme le posent les théoriciens de la connaissance, cela ne se produit jamais; il s'agit d'une fiction entièrement arbitraire, obtenue en isolant un élément du processus et en faisant abstraction de tous les autres, - soit une préparation artificielle dans le but de s'entendre..." ("Volonté de puissance", aphorisme 477). On imagine d'abord un acte qui ne se produit pas du tout, "penser", et un acteur tout aussi imaginaire, le "je"; et ce serait là le fondement d'une métaphysique ! (Que Descartes ait eu vaguement conscience d'une telle critique expliquerait sa restriction : "Cette proposition est vraie toutes les fois que je le conçois en mon esprit" !!)

Dans son extension démesurée, la pensée envahit toute la représentation. Elle devient pratiquement synonyme de celle-ci. Mais à mesure que la pensée étend son empire, le cogito pâlit. Dire par exemple d'un "je" phénoménal qu'il pense équivaut alors à soutenir qu'il fait partie de la représentation : truisme. Avec un "je"-sujet logique dans sa première acceptation, le résultat serait encore plus désastreux; on découvrirait cette vérité essentielle que la représentation fait partie d'elle-même ! Quant aux déterminations absolutistes de l'égo, nous avons vu qu'au départ elles n'offraient guère d'intérêt pour le cogito : A quoi bon celui-ci, du moment qu'on a déjà en mains l'absolu ! L'extension démesurée du terme penser représente donc une variante stérile. Et pourtant, seule cette variante échappe à la critique de Nietzsche ! Résoudra cette antinomie qui voudra ! Poursuivons.

Cette pensée, deuxième terme de la proposition cartésienne d'une portée purement phénoménale, est ou bien affirmée, ou bien supposée. Ce qui nous donne deux grandes variantes : le cogito-constatation (intuition) et le cogito-hypothèse.

Le cogito-constatation, avec une pensée prise dans un sens restreint, vient donner tête baissée sur la critique nietzschéenne de tout à l'heure. Pour tenir compte de l'arbitraire qu'il y a à vouloir "isoler" la pensée, la forme hypothétique semble indiquée : "Si je pense, je suis". - Le cogito-constatation avec une pensée hypertrophiée au point de signifier "représentation", est légitime, mais, nous l'avons vu, sans intérêt aucun. Quant à la forme hypothétique, il serait hautement ridicule d'envisager avec prudence la possibilité d'une lapalissade.

10

"...donc..."

La première impression, devant un "donc", est que voilà une conclusion de raisonnement. En ce cas le cogito s'avère incomplet. Faut-il le prendre pour un syllogisme de majeure : "Tout ce qui pense est" ? ou bien découlant de quelque équation du genre : douter = penser = être ? - Autant de possibilités à voir.

Si, devant certaines difficultés, on renonçait à cette première interprétation du "donc", resterait le sens d'un "c'est à-dire". On affirmerait par là une relation entre la pensée et l'existence. S'il s'agit d'une existence en tant que pensée, nous obtenons le pitoyable cogito tautologique. S'agit-il d'une existence "pour soi" (au sein de la représentation), le cogito, moyennant certaines réserves, peut être admis. Mais si la moindre parcelle d'"en soi" s'y cache (penser c'est être et tant qu'activité cérébrale, voilà qui ne se constate jamais; une telle pensée implique d'abord la croyance à d'autres hommes, puis une série d'expériences physiologiques en vertu desquelles nous essaierions de découvrir le processus "objectif" de ce que chez ces autres individus nous supposons être de la pensée), si la moindre parcelle d'absolu, dis-je, se cache dans cette relation entre pensée et existence, nous pourrions une fois de plus démasquer le dogmatisme.

Troisième possibilité : le "donc" ne signifie rien, il est impertinent. Le "je pense" n'aurait rien à voir avec le "je suis", et ce dernier terme pourrait admirablement se passer du premier. Descartes s'est-il rallié à cette façon de voir dans sa deuxième méditation avec son "je suis, j'existe" ? Cela ferait honneur à sa lucidité...

11

"...je..."

Si le donc n'est pas entièrement impertinent, si quelque relation subsiste entre les deux membres du cogito, il importe que ce second "je" ait le même contenu que le premier, à part l'enrichissement dû au terme penser. Si nous sommes partis d'un "je" implicitement nouménal, il ne faut pas prendre le second dans une acception phénoménale, sophisme introduisant un absolu à la faveur d'un "je suis" relatif et évident. Si nous sommes partis d'un "je" phénoménal, il faut éviter d'accorder au second quelque portée absolutiste - sophisme inverse tendant au même résultat (à moins, bien entendu, qu'on ne déduise cette existence en soi de la pensée). Si nous sommes partis d'un sujet logique, il faut se garder d'aboutir à autre chose qu'une relation d'appartenance et d'existence semblable entre pensée et représentation (premier sens du sujet logique) ou d'arriver à autre chose qu'à notre tendance, par commodité ou par habitude, à donner aux pensées une cause, une même cause : l'égo (deuxième sens du sujet logique). Enfin, si nous sommes partis d'un "je" indéterminé (=X), il faut que le second ne contienne rien de plus qu'il n'a reçu entre temps du terme "penser", sinon il serait trop facile à l'absolu de prendre pied dans le cogito en cours de route...

Le "donc" est-il entièrement absurde, nous pouvons alors laisser le cogito de côté, vu les graves difficultés qu'il rencontre (chiffre 9), et examiner le "sum" pour lui-même. Je compte le faire à la conclusion.

12

"...suis..."

Voici le terme du voyage. Il y aura lieu, dans la critique proprement dite, de voir ce que nous en rapportons : une existence absolue ou relative. Nous vérifierons une fois encore cette vieille expérience critique selon laquelle une conclusion ne peut fournir davantage qu'il n'a été donné aux prémisses, et si l'on trouve une existence absolue au bout du trajet, c'est qu'on l'a introduite au départ ou en chemin. Ces introductions se révéleront toujours ou entièrement arbitraires ou dépendant d'un tiers principe qui, à son tour, devra se blanchir. Le regressus ad infinitum semblant dépasser les moyens limités de l'homme, nous tomberons chaque fois sur un dogme ou sur un cercle vicieux.

Ce triste spectacle contiendra un enseignement positif : de montrer en quoi les propositions strictement phénoménistes échappent à ces inconvénients. Au lieu de remonter à un dogme, on remonte à un donné intuitif, soit quelque chose de limpide et de démontré pour qui en a conscience...

13

Tableau-résumé de l'analyse

Je	est un concept	Indéterminé = X.		sujet logique		comme nouménal	
		dé- tence en soi	en soi	deuxième sens et autres acceptions du "je"	comme activité nouménale	en soi & pr soi	en soi
Je	con- mi- né.	doué d'existence en soi et d'existence en soi	doué d'existence pour soi	le "je"-sentiment et le "je"-représentation, etc.	voir existence en soi et voir existence pour soi.		
	activité nouménale						
pense	acti- té phé- nomé- nale.	sens strict première extension	sens restreint large	pensée affirmée	pensée supposée	admissiole	sans intérêt
	est une conclusion						
donc	signifie c'est-à-dire	la pensée existe	comme pensée comme représentation comme absolu				
	ne signifie rien	examen du "sum"					
Je	Le "donc" a un sens - voir le ler "Je" et le terme "pense"						
	Le "donc" est impertinent - voir examen du "sum"						
suis	voir les autres termes	existence	en soi				
			pour soi				

Chapitre deuxième

L'absolutisme temporel

14

Que chacun veuille bien, pour ce chapitre, redoubler d'attention. Je ne demanderais pas mieux, les dieux m'en soient témoins, que de faire un exposé aussi facilement accessible qu'un roman policier; mais la matière, hélas ! particulièrement complexe et délicate, exige un effort du lecteur. On m'accordera la grâce de ne pas m'en vouloir à mort pour autant, car j'ose croire n'être point de ceux qui recherchent l'obscurité sous prétexte de profondeur. Evidemment, c'est là beaucoup prétendre...

On aura compris, en gros, ce qu'il faut entendre par absolutisme spatial : le fait de croire que les impressions sensorielles et nombre de concepts possèdent des corrélatifs existant en dehors de la représentation, dans un espace absolu, cosmique. Cet espace, nous le supposons pareil à notre espace idéal. L'image concrète "table" et le concept "table", nous les croyons doublés d'une table réelle, sise quelque part dans l'Espace. - - On aura déjà commencé à s'en rendre compte, une telle croyance est arbitraire. On l'apercevra mieux encore au cours des livres suivants. Le criticisme, inlassable, s'occupe à établir que rien ne garantit l'existence de la table absolue.

L'absolutisme devient spatial et temporel lorsqu'il nous raconte les événements survenant ou survenus dans l'Espace. Exemple : reportage sur les vicissitudes de la table, ou narration de la bataille de Cannes. Il en est de même de nos souvenirs : Pour l'absolutiste, la représentation est seulement un aspect d'un être qui la transcende (elle peut être, répétons-le, l'activité d'un cerveau); le souvenir est alors un reste, une survivance d'une représentation antérieure à celle d'à présent et différente de celle-ci, mais appartenant au même être transcendant; l'absolutiste, comme pour la table, place derrière le souvenir un corrélatif extérieur à la représentation : une représentation passée. Ici, il ne faut surtout pas se laisser abuser par l'identité des termes. Seule la représentation immédiatement donnée m'a servi à préciser ce qu'est l'existence "pour soi" ou relative. La représentation passée, dans la mesure où elle est abolie, est devenue extérieure - dans le temps ! - à la représentation présente; dans la mesure où elle subsiste, elle est devenue présente. La représentation passée n'est donc pas immédiatement donnée et, par suite, elle jouit d'une existence "en soi", dans le temps. Elle échappe à nos investigations, car rien ne nous garantit que telle image du souvenir est bien la même que celle d'une représentation antérieure s'il y en a une. Et rien ne permet de prétendre

que la partie abolie de cette dernière a seulement existé ("pour soi" à ce moment-là) ou, à plus forte raison, a revêtu tel ou tel aspect. Notre esprit, qui construit tout un monde extérieur dans l'espace, contient tout un passé : un monde extérieur dans le temps. Il se peut que l'un et l'autre correspondent à une réalité absolue, mais alors par chance, vu l'absence de garantie pour notre échafaudage. (1)

L'absolutisme devient strictement temporel lorsqu'il se borne à inventer un passé pour la représentation. Celle-ci n'est plus considérée alors comme un donné relevant de la seule connaissance intuitive, elle est posée dans le cadre de notre temps idéal. Derrière une certaine classe d'impression: les souvenirs, et derrière les concepts s'y rattachant, on place des représentations supposées différentes de la présente et antérieure à elle; en un mot, on attribue au souvenir un corrélatif extérieur dans le temps.

Non seulement par leurs méthodes architecturales, les deux absolutismes s'avèrent rigoureusement symétriques, mais par les arguments en faveur de leur légitimité. - - Nos impressions sensorielles, affectives, intellectuelles ont lieu dans le cadre d'un espace relatif (qualifiable aussi de subjectif par opposition à l'espace absolu ou objectif). Cet espace est donné au même titre que l'ensemble des phénomènes. A ce stade il diffère encore fortement de notre espace idéal. Il n'est pas infini, car il cesse où cessent les phénomènes. (2) Il n'est pas infiniment divisible, car une tache foncée sur un fond clair, par exemple, doit avoir une grandeur minimum; au-dessous de celle-ci, elle disparaît. Le nombre des dimensions de l'espace relatif, en outre, n'est pas facilement précisable. Néanmoins, si nous isolons l'espace subjectif dit visuel nous faisons un pas important; et en étendant ses trois dimensions à l'infini, en le décrétant infiniment divisible, nous obtenons l'espace idéal. En posant celui-ci hors de nous et en nous posant nous-mêmes à un endroit déterminé de celui-ci, nous arrivons enfin à l'espace total (absolu + relatif).

(1) 1999 : La confiance en notre mémoire est plus profondément enracinée que notre croyance au monde extérieur; ébranlée par l'expérience du rêve. Cette confiance, qui nous révèle des antécédents constants, conduit à une ébauche du principe de causalité, lequel tirera toute sa force de la croyance à un monde extérieur, cosmique.

(2) 2000 : A rapprocher des conceptions de certains astrophysiciens, qui nous parlent d'un espace fini, de telle ou telle forme (!), donné par l'ensemble des substances constituant un univers fini. Oublieux de l'espace infini des géométries, ils confondent l'espace cosmique avec la place occupée par les substances... A noter que nous ne pouvons imaginer un espace cosmique fini.

- - Cette différence devrait interdire de justifier l'espace absolu par l'intuition de l'espace subjectif - et c'est pourtant ce que fait le commun des mortels; il ignore cette différence; il est persuadé qu'en ouvrant les yeux il contemple l'espace absolu; vouloir lui faire saisir la nuance est peine perdue; si par miracle on y parvient néanmoins, alors, de toute évidence l'espace subjectif implique pour notre homme l'espace objectif. Par bonheur, cette évidence-là a passablement été battue en brèche. Mais ce n'est pas le cas de l'absolutisme temporel. - - Ce qui nous est intuitivement donné, c'est le mouvement subjectif, soit un sentiment spécial accompagnant certaines impressions. Le mouvement diffère du temps absolu au moins autant que l'espace relatif de l'espace absolu. Si nous isolons le mouvement visuel, celui-ci nous donne une direction ou un parcours. Ce parcours, dans le cas d'impressions animées d'un mouvement dit rapide, est visible de la façon la plus concrète, sous forme de traînée laissée par l'objet et subsistant en "surimpression". Dans d'autres cas (mouvements dits plus lents), nous inventons un parcours à l'aide de positions fournies par notre mémoire immédiate. Ce trajet est le schéma rudimentaire du temps, il permet de classer les différents souvenirs de sphère rouge mobile suivant un ordre spatial, une direction aboutissant à la sphère rouge actuelle; et cet ordre, nous le déclarons chronologique. Le temps subjectif réside dans le classement des souvenirs "suivant une ligne". Mais dès l'instant où nous posons hors de nous ce temps, où nous concevons la représentation comme l'aboutissement d'une ligne sur laquelle d'autres représentations se trouvent classées les unes derrière les autres, où nous prolongeons cette ligne dans ce que nous appelons le futur, où nous décrétons que la représentation se déplace sur cette ligne en se modifiant sans cesse, nous avons posé le Temps, le temps absolu. - - Malgré cette différence, le commun des mortels croit avoir conscience du Temps comme de l'Espace. Si l'on parvient à lui faire comprendre que les seuls donnés sont le mouvement et les souvenirs, il soutiendra comme une évidence que le mouvement implique le Temps et que les souvenirs - voyons donc ! - correspondent bien à un passé véritable.

Les critiques ont jusqu'ici porté presque exclusivement sur l'absolutisme spatial. C'est pourquoi je crois indiqué de m'arrêter un peu à l'absolutisme temporel.

Deux mots d'abord sur le témoignage du mouvement et des souvenirs. - - De même que les images du rêve se distinguent de celles de la vie éveillée uniquement par la croyance en la réalité de ces dernières, de même les souvenirs se distinguent des fictions par la seule opinion que nous avons d'eux. Libre à nous d'imaginer une épopée dont nous serions les héros; nous sommes certains de ne l'avoir jamais vécue; en revanche, nous ajoutons foi à tel autre phantasme et le considérons comme un souvenir

d'enfance. Objecter ici que nous savons avoir inventé le premier phantasme, mais que le second s'impose de lui-même serait une vulgaire pétition de principe. On introduirait subrepticement le Temps que l'on veut démontrer. Oui, nous croyons avoir inventé cette image-ci; oui, nous croyons que celle-là s'est imposée d'elle-même. Mais ces croyances, comme toutes les croyances, peuvent être... des erreurs ! A ce propos, remarquons que des auteurs pourtant réalistes admettent le faux souvenir comme caractérisant une certaine aliénation mentale. Un malade se souvient clairement d'avoir assassiné une personne - qui se porte à merveille. La suggestion hypnotique peut conduire au même résultat : faire croire à un sujet qu'il a accompli telle action dont on sait qu'elle n'a pas eu lieu ou au contraire lui faire oublier d'importants moments de sa vie. Ces défaillances de la mémoire devraient engager le réaliste à se méfier... Je répète : ce qui différencie le souvenir de l'imagination, c'est l'opinion à leur sujet. Intuitivement, l'un et l'autre sont les mêmes impressions vaporeuses insaisissables, qui semblent se superposer à nos espaces sensoriels, qui paraissent d'autre part extérieures à ces espaces et se mouvant dans des zones de clair-obscur, zones doublant de façon affaiblie nos espaces sensoriels... Seulement, nous collons sur certaines de ces impressions l'étiquette "souvenir" : elles se trouvent accompagnées de jugements les déclarant survivances de représentations antérieures. Ces jugements sont-ils exacts ? là gît la question - insoluble comme la plupart des questions. - - Un témoignage plus impressionnant en faveur du Temps réside dans le mouvement, et avant tout dans le mouvement visuel. Or un mouvement absolu n'est pas "donné"; le Mouvement ne peut se constater (il en va ainsi de tout absolu !). Les corps réputés en mouvement, si nous avons les yeux fixés sur le fond, nous apparaissent déformés, voire multiples (par rapport à l'image "normale" que nous nous faisons d'eux). Si nous attachons le regard à ces corps, c'est alors le fond tout entier qui se déforme, voire se multiplie. Mais tout cela est statique. Une comparaison. Chacun connaît le procédé des caricaturistes pour donner l'impression du mouvement; au lieu d'une main donnant une giffe, le dessin portera cinq ou six mains, éventuellement en pointillé pour suggérer la rapidité du geste; et de pareils dessins donnent une nette, incontestable impression de mouvement. Qui nous garantit que la "représentation en soi" ne soit pas aussi immobile que la caricature ?... Le mouvement subjectif est une manière d'être de la représentation, une idiosyncrasie. Dans une perspective psychologique, l'intuition du mouvement, comme celle de l'espace, peut être qualifiée de sentiment... Mais n'anticipons pas trop sur les livres suivants.

Ces considérations sur le mouvement nous conduisent à l'hypothèse de l'instant éternel. Descartes a lancé le défi : "Cette vérité : "je pense, donc je suis", était si ferme que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler". Ce gant jeté au scepticisme, je me permets de le relever.

L'arme principale de la critique philosophique est l'antithèse. Il est en effet impossible de critiquer un dogmatisme quelconque en partant d'un doute universel. Le seul moyen : opposer à la thèse dogmatique une thèse contraire - qui ne se

ra pas dogmatiquement affirmée, mais dont on montrera qu'elle a en sa faveur autant d'arguments que la thèse elle-même. Après quoi, l'on peut l'une et l'autre les renvoyer dos à dos.

L'antithèse à l'absolutisme spatial n'est pas le relativisme (ou solipsisme problématique), ce n'est pas le solipsisme radical (= en dehors de la représentation, il n'y a rien) qui est l'antithèse à l'absolutisme spatial ou temporel. L'antithèse à l'absolutisme spatial se trouve dans l'absolutisme temporel exclusif (= en dehors de la représentation, il n'y a point d'Espace, mais uniquement un Temps; c'est-à-dire : il n'y a pas de noumènes, mais des représentations antérieures). Appelons cette antithèse le perpétuel devenir. C'est au nom d'une représentation douée d'un passé et d'un avenir que l'on peut critiquer le plus commodément l'absolutisme spatial et montrer le mieux que l'Espace et ses noumènes pourraient fort bien ne pas être. Mais cette antithèse de l'absolutisme temporel demande à son tour à être critiquée, car elle fait partie d'un dogmatisme. La marche à suivre se montre ici tout à fait symétrique. La meilleure antithèse à l'absolutisme temporel réside dans l'absolutisme spatial exclusif (= en dehors de la représentation, il n'y a point de Temps, mais uniquement un Espace; c'est-à-dire : il n'y a pas de représentations antérieures, mais des noumènes immobiles). Appelons cette antithèse l'instant éternel. C'est au nom d'une représentation doublée de noumènes dans l'Espace que l'on critiquera le plus commodément l'absolutisme temporel et montrera le mieux que le Temps et ses représentations antérieures pourraient ne pas être. - - Ce travail fait, il ne restera plus qu'à opposer le solipsisme radical à l'absolutisme spatial ou temporel, opposition formant l'objet du livre suivant.

Voyons donc l'instant éternel.

Je suppose un Espace meublé de noumènes immobiles. Dans un tel univers, le Temps n'existe pas, car Espace et Temps ne peuvent s'unir que par des substances (occupant un certain espace) en mouvement (occupant un certain Temps). La Durée résulte alors de la mesure d'un mouvement par un autre. Si l'on veut une formule pour la négation du Temps, nous dirons : De toute Eternité, pour toute Eternité, l'Univers est immobile. Poursuivons l'hypothèse. Un certain complexe de noumènes se trouve ainsi disposé qu'il cause (principe de causalité spatial) une représentation. Les noumènes ne bougent pas d'un cheveu, la représentation sera la même de toute Eternité, et pour toute Eternité. Achéons l'hypothèse : cette représentation, c'est... la nôtre ! En ce cas, souvenirs, mouvement, sentiment du mouvement, prévisions et espérances - tout cela est parfaitement illusoire. De toute Eternité, pour toute Eternité, j'étais, je suis, je serai condamné à gribouiller ce mot sur cette feuille de papier. - Je viens, semble-t-il, d'écrire le mot précédent !... Non, illusion ! Le mot précédent a toujours été là, tout comme ma croyance - erronée ! - que je viens de l'écrire. - Mais je vais, semble-t-il, écrire le mot suivant !...

Non : illusion ! Le mot suivant ne sera Jamais écrit. Il y a une Eternité que je suis persuadé d'écrire sous peu, et éternellement je me croirai sur le point de tracer le mot suivant. INSTANT ETERNEL ! L'instant présent a toujours été là (tant mieux s'il est beau, tant pis s'il est laid; désirer ou espérer un changement est inutile, sans objet; d'ailleurs, ce désir ou cette espérance a toujours été là, etc... etc...). La représentation a toujours été la même; il n'y a jamais eu d'autres représentations, des représentations antérieures...

Si l'on a bien compris et admis la possibilité de l'instant éternel, alors le dogmatisme de l'absolutisme temporel est tombé en poussière.

Cet anéantissement est indispensable pour se débarrasser du réalisme de l'absolu et le démasquer sans cesse comme un dogmatisme. Sinon, ce réalisme se réintroduira constamment - et à peu près de la manière suivante. - - Nous avons conscience de notre propre existence dans le Temps, comme quelque chose de permanent au milieu des fluctuations phénoménales (préjugé de l'absolutisme temporel). Or cette permanence est davantage que la simple perception, car nous avons conscience de quelque chose (nous-mêmes) qui n'appartient pas exclusivement à la représentation présente, mais aussi à toutes celles écoulées, lesquelles sont maintenant extérieures dans le Temps à la représentation présente. Nous sommes donc doués d'existence absolue. En outre le critère de réalité résidera dans le caractère permanent, stable, inébranlable dans le Temps, au sein des fluctuations phénoménales. Or le "je" n'est pas seul à bénéficier de ce caractère stable, inébranlable. Certaines impressions sensorielles ont la même propriété, du moins toutes les fois qu'elles se produisent. Elles ont donc aussi une réalité absolue dans le Temps. Ainsi, plusieurs phénomènes privilégiés existent en soi, dans le Temps et... au même moment ! Or on se souvient qu'une pluralité simultanée n'est imaginable que... dans l'Espace !

Sans aucun doute, on pourrait relever ici un sophisme... Mais il faudrait expliquer que la pluralité simultanée peut fort bien ne rien impliquer de plus qu'un espace relatif ou subjectif !...

16

L'objet de la présente partie étant d'examiner différentes interprétations possibles du cogito, j'ai cru indiqué d'aller voir ce qu'un moderne en pensait. J'ai trouvé dans "Philosophie spiritualiste" d'Arnold Reymond tout un chapitre d'arguments en faveur de la proposition cartésienne. Je m'attacherai à y répondre, mais non de façon exclusive pour ne point restreindre le débat.

Dans le "cogito-intuition", A. Reymond se fonde, sans justifier autrement cette démarche, sur la notion de "temps", disant que l'intuition exige le contraste entre le "déjà vécu" et le "présentement éprouvé". Puis il se borne à user du dit contraste pour affirmer que l'intuition se trouve toujours accompagnée d'opérations intellectuelles, et il réduit par là le cogito-intuition au cogito-raisonnement dont il se fait le champion.

Par là, il laisse passer, à mon sens, une occasion de défendre un cogito - à portée intuitive, il est vrai - au moyen du dit contraste. Recherchons donc le rôle possible de cet argument dans la défense du cogito.

J'aperçois un double processus.

Le premier vient d'être esquissé à la suite de l'instant éternel. A. Reymond introduit sans autre l'absolutisme temporel par son contraste entre le "déjà vécu" et le "présentement éprouvé". Ce processus aboutit à l'existence absolue dans le Temps - éventuellement dans l'Espace - du "je". Cette existence ne se voit pas déduite ou induite par un quelconque procédé logique, mais donnée intuitivement. Eh oui ! Le grand miracle métaphysique est réalisé : une existence absolue, en dehors de la représentation se trouve "intuitivement donnée". La fameuse fenêtre sur l'absolu s'ouvre toute grande !... Ce beau spectacle masque une difficulté : La représentation étant l'ensemble de ce que nous percevons, comment diable pouvons-nous percevoir autre chose ? Mais qu'importe, pour une fois la logique aura tort, et le penseur se sent pousser des ailes d'ange idoines à l'exploration des Espaces nouméniaux.

Le second processus est le suivant. On verra encore que l'un des piliers possibles du cogito est le principe de causalité. Comme je ne vois pas un, mais plusieurs principes de causalité, il convient d'analyser. 1) Première forme. C'est le principe par lequel nous mettons derrière chaque impression un corrélatif dans l'Espace (des cellules cérébrales, par exemple). Cela n'implique pas forcément une action causale dans le Temps : le phénomène est considéré comme la partie visible d'une chose se trouvant dans l'Espace. En d'autres termes, la représentation est une des qualités des noumènes. S'il s'agit de matière, à côté de l'étendue, de l'impénétrabilité et de la gravitation, un certain complexe de substances jouirait de représentation... Ce principe de causalité spatial préside à la projection dans l'Espace d'une série de concepts relatifs aux phénomènes. 2) Deuxième forme. C'est le principe selon lequel nous mettons derrière chaque souvenir une représentation antérieure et différente. Le "souvenir" est le phantasme sur lequel nous avons collé cette étiquette. Par ce principe causal deuxième forme, nous situons dans le passé une représentation différente de la présente et dont le phantasme "souvenir" serait une survivance. Cela n'implique pas un Espace ni une équivalence causale dans l'Espace : cette antériorité signifie simplement identité ou forte ressemblance entre le souvenir et telle partie d'une représentation passée. Ce principe de causalité temporel préside à la projection dans le Temps d'une série de concepts relatifs aux souvenirs. 3) Troisième forme. C'est le principe d'après lequel un phénomène apparu à un moment donné a été précédé d'un autre phénomène ou d'une activité nouménale en vertu de quoi il est ce qu'il est. Ce principe implique le Temps et l'Espace. C'est d'eux qu'il tire sa force convaincante. 4) Quatrième forme. En ajoutant le principe de l'homogénéité du Temps, nous obtenons : "Les mêmes causes

produisent toujours les mêmes effets." - - Cette brève analyse montre que, pour les formes deuxième, troisième et quatrième, la croyance à un temps absolu est de rigueur. On comprend dès lors pourquoi il importe aux réalistes de faire accepter, fût-ce subrepticement, le Temps. Celui-ci est le soutien majeur du principe de causalité (dangereux surtout sous ses trois premières formes). Or ce principe est un des arguments en faveur du cogito. Donc - - -

Du point de vue phénoméniste pur, le temps n'est qu'une impression, et cette impression est ou bien un préjugé (consistant à poser un temps objectif) ou bien un sentiment (temps subjectif). L'un et l'autre peuvent ne correspondre à aucun temps absolu. Il n'y a jamais que des contenus de conscience présents, même s'il s'agit d'images ou de concepts pour lesquels nous inventons tout un passé, et le souvenir serait un duperie. Le Mouvement n'a jamais lieu. Ce qui lui correspond est ou bien une altération des phénomènes par rapport à l'image dite "normale" que nous nous faisons de ceux-ci, ou bien un sentiment ou encore une interprétation d'impressions. Par exemple, si je déplace lentement ma main, je vois une image peu altérée et immobile; mais mon souvenir fournit dix, vingt ou cent images de main dans des positions différentes; ces contrastes fondent le sentiment du mouvement; s'agit-il de grandes distances, l'interprétation doit intervenir pour classer les souvenirs à plus longue échéance suivant la direction du mouvement, et ici, le mouvement devient une idée. Mais, comme déjà vu à propos de l'instant éternel, on aurait tort de vouloir en tirer une justification du Temps.

Du reste, même en admettant ce Temps, une représentation ou une conscience (termes phénoménalement synonymes) ne peut contenir que des impressions présentes, sous peine de ne plus être une; en effet, la même conscience se trouverait simultanément à deux endroits temporels différents, si l'on veut qu'elle saisisse le dit "contraste" entre le "présentement éprouvé" et le "déjà vécu"; nous nageons ici en pleine absurdité. Ou alors on admettra la pluralité des consciences pour un même individu, mais la question se déplace. Il faut, pour que le contraste entre deux représentations des instants A₁ et A₂ se produise, que l'une et l'autre soient à leur tour perçues au sein d'une représentation unificatrice, nécessairement postérieure, soit de l'instant A₃ - les deux consciences, dans ce cas supposé, n'ayant servi que d'antichambres, et alors toutes les impressions seraient finalement de l'instant A₃ et la conscience A₃ n'a aucune garantie de l'antériorité de telle ou telle catégorie d'impressions. Donc, même en supposant le temps objectif, nous n'aurions aucun moyen de le démontrer. Autrement dit, du point de vue phénoméniste, il n'y a jamais contraste qu'entre le "présentement éprouvé" et le "présentement éprouvé". Seulement, on décide que l'un des termes est "déjà vécu".

Par conséquent, le "je" est cru permanent et identique au sein des fluctuations; cette croyance peut être un donné intuitif, mais le cogito voudrait le fait de la permanence...

La négation du Temps, contenue dans l'hypothèse du mouvement illusoire, est intimement liée à la critique du principe de causalité, surtout sous sa troisième forme. Cette forme a coutume de se présenter dans l'absolutisme spatial et temporel où le Temps est, avec l'Espace, le fondement du principe causal.

En effet.

Précisons d'abord, rappelons pour certains, la notion de Temps dans cette perspective mixte : Temps et Espace. Le premier, à la différence du second, ne saurait exister par lui-même; il n'existe que dans la mesure où il y a un devenir (phénoménal ou nouménal, peu importe). Cette perspective admet donc une priorité de l'Espace. La mesure du Temps s'obtient par le choix d'un mouvement servant d'étalon : la rotation de la terre par exemple. L'existence absolue du Temps a un double aspect : elle est un rapport quantitatif entre un Mouvement-étalon et les autres, ce qu'on pourrait appeler la durée; elle est aussi un ordre de succession entre les divers complexes instantanés présentés par l'univers. Entre deux instants fournis par le mouvement-étalon, il y a place pour une infinité de complexes intermédiaires. Ainsi le Temps est engendré par le mouvement, même si, pour l'esprit, le mouvement ne se conçoit que dans le cadre du Temps. Dans un Espace où les objets seraient immobiles, le Temps n'existerait pas. Notre notion de Temps resterait sans emploi, tel un cadre vide. Aucune succession, mais la même configuration de noumènes et de phénomènes de toute éternité, pour toute éternité. C'est pourquoi j'ai choisi le terme d'"instant éternel" pour un pareil univers.

Ayant précisé, rappelé la notion de Temps dans l'absolutisme mixte, voyons comment celle-ci appuie le principe causal troisième forme. Ce dernier implique le Temps, vu que, par définition, il affirme une relation de nécessité entre des états successifs; l'esprit se refuse à croire qu'un événement ait surgi du néant; il persiste à vouloir "quelque chose qui aurait précédé et en vertu de quoi l'événement s'est produit", en mot une "cause". C'est en vertu du principe "nihil ex nihilo" que les premiers adversaires du matérialisme ont soutenu l'existence de Dieu, en tant que cause du monde (qui n'a pas pu soudain sortir du néant); le matérialisme a nié la naissance du monde, affirmé l'immortalité, l'éternité de la matière à travers ses modifications, afin de pouvoir se passer de Dieu. - Ce principe "nihil ex nihilo" n'est autre chose que le "pas d'effet sans cause".

Il est deux moyens d'y répondre : ou bien nier le principe "nihil ex nihilo", ou bien, comme les matérialistes l'ont fait pour la matière, affirmer l'immortalité, l'éternité du complexe présent, c'est-à-dire l'immobilité de l'univers. L'inexistence du Temps, l'illusion du mouvement ramené à l'idiosyncrasie d'un sujet, en soi aussi immobile que le reste du monde. Nous voyons à cette seconde réponse, comment la négation du Temps vient ruiner purement et simplement la causalité.

Le principe "nihil ex nihilo" s'explique par le désir, vu le Temps, de faire entrer dans une même réalité des instants différents, d'introduire une continuité dans le devenir. En effet, l'absence de lien causal entre les complexes nouménal et phénoménal, leur simple succession qui équivaut à une apparition constante ex nihilo présente un aspect rebutant, car il n'y a rien à comprendre dans un monde aussi absurde. Le Temps lui-même, sans la causalité, devient discontinu : la ligne se transforme en un pointillé; il n'y aurait plus de mouvement continu, mais une succession d'états immobiles - comme au cinéma ! Si l'on pose, avec l'Espace et le Mouvement, l'éternité de la matière, on pose du même coup le principe causal "nihil ex nihilo"; la matière représente l'élément immuable au travers des modifications, qui explique le "nihil ex nihilo"; c'est par le canal de la matière par exemple, des substances pour prendre un terme plus général, qu'une activité causale produira son effet de façon nécessaire. Ainsi, pour nier le principe de causalité tout en conservant le Temps, il faudrait nier la matière, du moins lui retirer ses propriétés essentielles : éternité, étendue, impénétrabilité. Ainsi, à côté du Temps, l'Espace avec les substances (matière) est un second pilier, moins visible du principe causal. Nier ce dernier exige éventuellement une révolution totale dans nos notions d'Espace et de matière. Mais moyennant cette révolution - pas à la portée de chacun, j'en conviens - il est possible de critiquer le principe "nihil ex nihilo".

Quant à l'affirmation de l'instant éternel - qui impliquerait une matière immobile, si matière il y a - sache, nous l'avons vu, le pilier Temps du principe causal.

En conclusion, le cogito, dans la mesure où il s'appuie sur la causalité troisième forme, se voit sérieusement ébranlé. Nous montrerons plus loin combien il serait grave d'appuyer le cogito sur ce principe; signalons ici que, ce faisant, on part déjà d'une croyance à des noumènes, car seules des substances en mouvement peuvent donner au dit principe sa rigueur; on pose donc dans les prémisses ce qu'avec le cogito l'on veut démontrer : l'existence absolue.

Résumé

L'absolutisme temporel, le pendant de l'absolutisme spatial encourt des objections symétriques. L'hypothèse de l'instant éternel vient donner le coup de grâce.

Si l'on invoquait encore en faveur du Temps que lui seul peut expliquer la présence au même endroit de phénomènes différents et, par là, contradictoires : des impressions de blanc et de noir par exemple, nous dirions que dans l'instant éternel un même endroit ne connaît pas des phénomènes différents, que les phénomènes différents se trouvent à des endroits différents - mais crus identiques ! Ainsi, les souvenirs évoluent dans un espace spécial imitant, de manière affaiblie et en partielle surimpression, les espaces sensoriels. Le changement, la modification n'impliquent pas le temps absolu. La modification est un sentiment, ou un jugement qui correspond à une disposition particulière de phénomènes dans l'espace subjectif - dans les espaces, donc à une idiosyncrasie de la représentation. Pour la présente hypothèse, tout l'absolutisme temporel n'est que l'interprétation, dans la fiction du Temps,

de cette idiosyncrasie. Le temps est donc uniquement le symbole d'une réalité intuitive des plus complexes. Les réalistes n'ont pas vu le symbole...

*

Ce chapitre admis, l'esthétique transcendantale de Kant subit d'étranges bouleversements, et les passages

réalistes sont battus en brèche. D'où en partie les divergences d'interprétations de l'oeuvre kantienne.

*

En une formule : le "Temps" constitue phénoménalement une "dimension" de plus des espaces subjectifs, ou une "qualité" de plus des phénomènes.

Chapitre troisième

Le cogito-raisonnement

A - Le cogito-syllogisme

19

Dans "Philosophie spiritualiste", Arnold Reymond pose le dilemme : Ou le cogito est une intuition, ou il est un raisonnement. Sous cette forme, impossible d'y souscrire. A. Reymond l'avait d'ailleurs mieux formulé de prime abord en se demandant avec Hamelin : Le cogito est-il une affirmation immédiate ou un raisonnement ? On voit sans peine qu'ici la disjonction est parfaite, tandis qu'entre intuition et raisonnement, il y a place pour de tierces interprétations : par exemple le cogito-dogme, le cogito-absurdité, le cogito-a priori (comme condition implicite de la pensée) - autant d'aspects que l'auteur n'envisage pas, car il ne seraient guère réjouissants pour un défenseur du "je pense, donc je suis".

Ce point précisé dans l'intérêt d'une première vue d'ensemble, reconnaissons que le cogito-raisonnement représente l'une des grandes variantes. Et l'interprétation la plus simple consiste à tenir le cogito pour un syllogisme de majeure sous-entendue, à savoir : "Tout ce qui pense est". Cette éventualité offre des inconvénients dont Descartes lui-même semble s'être rendu compte, puisqu'il nie l'origine syllogistique de sa formule - sans apporter d'ailleurs toute la clarté désirable quant au vrai fondement de cette formule.

L'ennui, en cas de syllogisme, vient de ce que le point de départ n'est plus le "je pense", mais la majeure "tout ce qui pense est". De sa validité dépend celle de la conclusion. Or l'ennui revêt un double aspect :

1) L'existence posée par la majeure est une existence en tant qu'activité de pensée. Cette portée tautologique ne permet pas de sortir du phénoménisme. Il faut en outre se garder comme du feu de chercher à extraire du "tout ce qui pense est" l'existence de pensées autres

que celles constatées : il y a longtemps que les universelles n'impliquent plus l'existence ! Ainsi, même un égo strictement phénoménal n'est pas en droit de croire de cette manière à d'autres égos.

2) L'existence posée par la majeure dépasse la seule activité de penser. Alors on est contraint de recourir, pour justifier la majeure, à quelque principe métaphysique qu'il faudra à son tour justifier - et ainsi de suite. Un regressus ad infinitum s'impose, chose assez désagréable en matière de raisonnement, car nous ne disposons pas, semble-t-il, de l'éternité voulue pour remonter la chaîne. D'ailleurs, même si nous avions cette éternité, l'ennui, le dégoût risqueraient de nous faire renoncer à un pareil itinéraire. Au reste, dans l'hypothèse de l'instant éternel, nos pensées, parce qu'en nombre limité, ne permettent, pour le spectateur fictif, un regressus ad infinitum que sous forme de cercle vicieux...

Restons-en donc à la majeure, déjà terriblement branlante. Qu'en pouvons-nous tirer ? - Ceci seulement (et je veux être décapité si l'on arrive à autre chose) : "Si je pense, j'existe". Que le lecteur note bien ces mots, car ils constituent l'hypothèse qu'Arnold Reymond entend vérifier. La majeure "tout ce qui pense est" servira de "définition" à la dite hypothèse. Dès lors, nous verrons comment les critiques adressées à la majeure se retrouvent lors de l'examen de l'hypothèse et de sa définition.

Laissons donc là notre variante "syllogisme" qui paraît bien n'être pas la plus forte.

B - Le cogito-hypothèse

20

Considération intermédiaire sur le doute radical

A. Reymond ne cherche pas à défendre le cogito-syllogisme ; au contraire, il l'accable, mais c'est pour mieux arriver à son cogito-hypothèse. Il part du fait que le cogito représen-

te l'aboutissement du doute radical. Ce doute néanmoins, si radical soit-il, impliquerait nécessairement la foi dans le pouvoir de déduction de la raison, pouvoir symbolisé par les mots "si... alors...", et A. Reymond donne divers arguments. Le pouvoir déductif, lui, impliquerait une matière du raisonnement qui, sous l'effet du doute, devient objet d'hypothèses. L'hypothèse serait la seule forme de raisonnement permise au sein du doute méthodique et l'on peut formuler la suivante : "Si je pense, je suis" - dont la vérification s'impose "invinciblement".

Tout cela est bel et bon, mais appelle quelques critiques.

Que signifie d'abord ce pouvoir déductif de la raison ? - Est-ce le fait de tirer des conclusions, les prémisses une fois posées - et de les tirer suivant des lois précises ? En ce cas, rien n'empêche d'admettre ce pouvoir. Mais il n'y a pas là de quoi se vanter; ce pouvoir ressemblerait étrangement à une "puissance digestive" de l'estomac qui pourrait bien être une impuissance à faire autrement... Cette première interprétation, hélas, ne permet pas de poser l'hypothèse comme un instrument de connaissance, car rien ne garantit la pensabilité du Réel. - Ce pouvoir déductif signifie-t-il une quelconque concordance des hypothèses avec la réalité, voire des vérifications possibles, alors le doute radical n'implique pas nécessairement confiance en la raison déductive. S'il est vrai que le raisonnement du doute emprunte la forme déductive, une grosse différence le sépare de la déduction constructive, du réalisme, du dogmatisme. Ce dernier érige des thèses et déduit; mais il est fort possible que les thèses ne correspondent en rien à la Réalité, s'il y en a une. Comme Kant l'a montré, le dogmatisme est thétique. Le doute radical, en tant que dialectique, est antithétique. Il érige des antithèses, mais sans les affirmer dogmatiquement; cette opération veut simplement montrer qu'il y a autant d'arguments pour l'antithèse que pour la thèse, et renvoyer l'une et l'autre dos à dos. Ainsi, la déduction dialectique ne se fonde pas sur une existence absolue, mais sur le "degré de certitude" offert par les jugements critiqués. Il n'est donc pas indispensable de croire ici à une concordance entre le supposé et le réel.

Remarquons encore que la matière du doute n'est pas la Réalité, mais une série de jugements; la Réalité posée par ces jugements peut n'avoir qu'une existence idéale (existence idéale et empirique seront deux modes de l'existence "pour soi").

En conclusion, la valeur constructive du "si... alors..." paraît faible, aucun des si n'étant vérifiables. On se voit condamné, comme pour les mathématiques, à rester dans l'idéal. Le "si" de la déduction constructive introduit des objets ou des activités qui n'ont rien à voir avec l'expérience : "Je suppose une pierre occupant une certaine étendue de l'espace cosmique, et je ne vois jamais qu'une tache de telle forme tenant une certaine place dans l'ensemble de mes impressions, c'est-à-

dire dans mon espace subjectif". - "Je suppose une action occupant une certaine durée dans le temps absolu, et je n'ai que le souvenir d'un phénomène, c'est-à-dire une impression présente que je déclare antérieurement vécue."

En un mot, le doute radical ne conteste pas la "valeur de la raison", ce qui supposerait une opération intellectuelle "valable" (par exemple pour prouver l'inexistence ou l'irrationalité du Réel), mais se borne à suspecter cette "valeur". Tant qu'il subsiste l'ombre d'une certitude touchant à l'En-soi, le doute, mis en mouvement, est inarrêtable. L'apprenti sorcier crie en vain "cogito ergo sum" pour endiguer la catastrophe. L'esprit évoqué reste sourd. Il s'en ira seulement lorsqu'il n'y aura plus rien à détruire.

21

Husserl

A. Reymond, pour asseoir son interprétation, critique Husserl, et il résume en quelques mots la position de ce dernier. Je soupçonne, il est vrai, A. Reymond de n'avoir pas reproduit exactement la pensée husserlienne qui aime, semble-t-il, à s'envelopper d'un certain voile... Je ne jurerais pas que Husserl ait soutenu les thèses ci-dessous dans le sens indiqué; j'aurai l'occasion, au livre suivant, de revenir sur le sujet. Admettons néanmoins pour l'instant le résumé d'Arnold Reymond, puisque nous en sommes à son cogito-hypothèse.

Husserl contesterait le droit de mettre en doute radical l'"existence" du "monde extérieur", car celui-ci posséderait une existence différant profondément de celle de la "conscience". C'est pourquoi il ne faudrait "mettre en suspens", "entre parenthèses", que le mode d'être de ce monde extérieur. Cela n'empêcherait pas d'étudier les phénomènes et d'isoler le "je". Pour ce "je" se produirait une "perception immanente" en vertu de laquelle l'égo se connaîtrait comme pensant. Il y aurait donc identité entre les affirmations "ego sum" et "ego cogito".

Ce schéma, simplifié à l'extrême, permet cependant de voir qu'une liaison nécessaire manque entre la thèse interdisant le doute radical et celle qui isole le "je". La seconde pourrait se passer de la première et s'accommoder admirablement du doute radical : Puisque l'étude des phénomènes permet d'isoler l'égo, il importe assez peu que l'existence du monde extérieur soit mise en doute ou seulement "entre parenthèses". Cette indépendance des deux propositions fait tomber les arguments d'Arnold Reymond contre la seconde, arguments fondés sur l'illégitimité de la première... Il convient donc de les examiner séparément.

L'"isolation" du "je" représente un tour de force qui me remplit d'envie. Certes, Husserl est bien heureux ! Pour moi, pauvre profane, je n'ai jamais été capable d'"isoler" mon égo au même titre que ce réveil-matin ou ce porte-plume. Et il me semble que, si je devais me voir brusquement dépourvu de phénomènes autres que le "je", je me trouverais fort emprunté. J'ai le vague soupçon qu'il ne demeurerait pas grand-chose.

- - Admettons que nous puissions, en nous concentrant bien, soustraire de la représentation les impressions sensorielles et affectives - hormis le sentiment bizarre intitulé "je" - et considérer le reste de façon "isolée", nous obtiendrions le "je" (phénoménal, premier sens, voir l'analyse du cogito) et... les pensées ! Mais de là à conclure que la nature du "je" est de penser, il y a de la marge. Nous nous sommes simplement montrés incapables de soustraire les pensées de la représentation - comme nous l'avons fait pour les impressions sensorielles et affectives et d'obtenir en résidu l'égo. D'ailleurs l'expérience inverse est fort possible. Il suffit de soustraire pour commencer les pensées et les impressions affectives - hormis le "je"-sentiment - et de considérer uniquement les impressions sensorielles, de s'absorber dans celles-ci. Nous obtiendrions le "je" et... les sensations. D'où nous pourrions conclure à la Husserl ou à la Descartes que la nature du "je" est d'avoir des sensations. - - Enfin, même à supposer l'égo isolable (par quelque incantation dont je ne possède pas le secret), on n'appréhendera jamais qu'une existence phénoménale, lui donnât-on le titre pompeux de "perception immanente".

Ce n'est donc pas sur cette variante relativiste du cogito qu'on pourrait fonder une réalité absolue, un "monde extérieur". - - Certes, Husserl dira peut-être que nous pensons toujours. Mais c'est là, à mon sens, étendre exagérément la notion de pensée à tout phénomène de conscience ou perdre de vue que chacun n'est pas philosophe... (Voir l'analyse du cogito, chiffre 9.)

Quant à la thèse interdisant le doute radical, nous n'aurions pas à l'examiner, puisqu'elle n'apporte aucun secours au cogito. Cependant, elle attaque le fondement même de la critique philosophique. S'il n'est pas permis de mettre en doute l'existence du "monde extérieur", mais uniquement entre parenthèses son mode d'exister, alors convertissons-nous sur le champ à un dogmatisme chrétien, islamique ou judaïque ! Nous conserverions avec Husserl le dogmatisme de Kant qui, prisonnier d'habitudes gramaticales, ne parvenait pas à admettre une "apparition" sans une "chose" qui apparût. Assurément, les "objets" rendent de grands services pratiques : ce sont d'excellents casiers pour classer les impressions; mais tout examiné, ils sont seulement des fictions qui, tout à fait par hasard, correspondront à des objets véritables, s'il y en a - ce que rien ne garantit. - - Cette proscription du doute radical est motivée d'une manière pour le moins étrange : parce que l'existence du "monde extérieur" diffère profondément de celle de la "conscience" !... Mais justement cette différence (soulignées par les antonymes "en soi" et "pour soi") autorise ce doute. Précisément parce qu'une réalité est posée en dehors de la représentation, cette première peut se voir suspectée. Si elle en faisait partie, nous serions bien obligés de l'admettre dans son existence relative, sous peine de contredire - sans pouvoir nous illusionner - le témoignage de notre intuition !... C'est alors que le doute serait interdit !...

*

Ainsi, l'interprétation husserlienne, telle que résumée par Arnold Reymond, peu concluante pour les dogmatismes, doit être attaquée par d'autres arguments que ceux de Reymond, lesquels ne sauraient justifier a priori le cogito-hypothèse.

L'hypothèse

L'hypothèse, en général, comprend deux moments : l'élaboration sur le plan logique; puis la vérification. On énonce entre différents termes un lien nécessaire pour notre esprit. Puis on s'efforce d'établir si oui ou non la "réalité" y correspond. Le doute méthodique a le droit de porter selon A. Reymond, sur toutes les vérifications sauf une. Il serait une hypothèse privilégiée dont la vérification s'impose immédiatement : "Si je pense, je suis" (puisque par définition tout de qui pense est); or, en fait, je pense (car je doute, et douter c'est penser); donc "je suis". Et Reymond remarque qu'il s'agit d'un syllogisme hypothétique - d'où le parallélisme entre les présentes critiques et celles de tout à l'heure adressées au cogito-syllogisme (stricto sensu).

Voyons d'abord l'hypothèse : "Si je pense, je suis". En faveur de cette relation, on nous dit qu'elle est "irrésistible", car nous ne saurions concevoir "une activité de pensée qui se manifesterait sans être posée par là même comme existante". Ce qu'il nous faut penser de ces relations "irrésistibles", les chapitres cinquième et sixième nous le diront; bornons-nous ici à demander ce que veut dire cette hypothèse - car on cherche à nous abuser à la faveur d'un manque d'analyse.

Première interprétation

Je suppose un Etre, un noumène, un objet ou un ensemble d'objets occupant un certain Espace, et je suppose que cet Etre pense. La conclusion, à savoir que cet être existe "e soi", en tant que noumène, est une lapalissade, voire un pléonasme, et il était en tout cas parfaitement superflu de faire penser cet Etre pour arriver à ce beau résultat. La conclusion, à savoir que cet Etre existe "pour soi", dépend de la définition du terme penser qui doit se voir posé comme partie de la représentation; - mais partir d'une existence absolue pour aboutir à une existence relative est justement l'inverse de ce que d'habitude on demande au cogito ! D'ailleurs cette démarche est tout aussi arbitraire. Un complexe de noumènes qui bouge, à la bonne heure ! Mais qui "pense", des atomes qui "pensent"... Qu'est-ce que c'est ? une espèce de mouvement ?...

Deuxième interprétation

Je suppose une activité de pensée : "cogito". Conclusion "sum", c'est-à-dire : cette activité existe. - - Que voilà une conclusion équivoque ! Quelle est la nature d'une telle existence ? L'activité de pensée existe-t-elle en tant qu'activité de pensée ? Nous obtenons alors une tautologie et n'avons comme précédemment rien ajouté à la définition. Mais peut-être cette activité existe-t-elle en tant que ma-

nifestation d'un noumène ou conséquence d'une autre activité... Dans ce cas, la certitude disparaît, car on recourt à un principe lui-même exposé aux assauts, le principe de causalité (sous ses trois premières formes; voir chiffre 16). L'hypothèse deviendrait ceci : "S'il y a une activité de pensée, il y a une cause, différente de l'activité, car il n'est point d'effet sans cause, et cette cause, appelons-la "je". - - Le fait de passer à l'hypothèse généralisée : "Si X pense, il existe" ne change rien à l'affaire. Cette hypothèse est ou bien stérile (on répète une existence posée par la définition du X plus le fait de penser), ou bien on ajoute quelque chose, et la rigueur s'en va : on introduit un élément nouveau, discutable, tel le principe causal. - - Du reste, sur le plan purement logique, on dira aussi bien avec Gassendi : "Si X marche, il existe"; et il existera soit comme Etre agissant, soit comme activité, suivant qu'on aura défini X comme une cause supposée agir ou qu'on aura donné le nom de X à une action. - - "Si X agit, il existe" ne peut valablement que rester improductif et se ramène au principe d'identité $A = A$, principe qui peut fort bien être une condition de la pensée raisonnée, mais n'avoir aucune application en dehors de celle-ci, c'est-à-dire dès qu'on veut l'appliquer à l'expérience ou à l'En-soi. - - Ces critiques de l'hypothèse conduisent à la même conclusion que pour la majeure "tout ce qui pense est". On ne se soustrait pas à la tautologie ou au regressus ad infinitum.

23

La vérification

L'hypothèse une fois prononcée, la vérification du cogito s'impose invinciblement selon A. Reymond. En effet, je constate mon activité de pensée ("puisque j'émet des hypothèses et que je doute de leur vérification"), donc "je suis". C'est tout. Pas un argument de plus. Si ce n'est le "car je doute, et douter c'est penser"...

Ces arguments appartiennent au chapitre suivant, sur le cogito-constatation qui, également nous condamnera au phénoménisme...

Toute autre "vérification" est d'ailleurs impraticable. En fait, on ne constate pas, en disant "je pense", un noumène pensant, car un noumène ne se constate pas; mais on perçoit tout au plus une pensée dont on peut, à tort ou à raison, rendre un noumène responsable. Cela, par exemple en vertu du principe de causalité, et de nouveau il y aurait matière à critique. Ainsi donc, on ne peut affirmer l'existence que de la constatation faite, soit d'une pensée, c'est-à-dire d'une impression, d'un phénomène. Une existence "pour soi" et non "en soi". On ne peut s'affranchir du subjectivisme.

Quant au caractère "invincible" de la vérification, nous prononcerons :

- un oui mitigé de sérieuses réserves (car, comme le montre Nietzsche, la pensée pure ne se produit pas), s'il

s'agit de la portée quasi-tautologique du cogito : "Je constate une pensée, donc celle-ci existe en tant qu'impression" (= partie de la représentation);

- un non décidé, s'il s'agit d'établir un lien entre la pensée et l'être au sens absolutiste. (1)

C - Le cogito-équation

24

Deux mots encore sur le cogito-équation (voir chiffre 10).

Le "je pense, donc je suis" ou le "si je pense, je suis" pourraient se fonder sur l'équation suivante : douter c'est penser, et penser c'est être.

Peut-être cette équation répond-elle au souci de ne point proclamer vraie une proposition parce qu'elle a résisté au doute méthodique, au souci de ne point recourir au critère de l'impuissance, mais d'extraire plutôt du doute radical lui-même la formule cartésienne.

Encore une fois et avec une monotonie désolante, il convient d'analyser. - - Nous avons défini le doute critique comme une attitude en face de jugements construisant une réalité absolue. Et il consiste à dire : "Peut-être cette Réalité n'existe-t-elle pas" et à rechercher les arguments possibles en faveur de cette non-existence. Le jugement "douter c'est penser" donne à la pensée une acception très restreinte limitée à certains jugements conceptuels, fort éloignée de ce panrationalisme qui, afin d'octroyer à l'Etre une assise large au possible, envahit jusqu'aux impressions sensorielles. Le jugement "penser c'est être" ne saurait, pour les considérations vues à plusieurs reprises et qu'il serait fatigant de ressasser, poser qu'une phénoménalité. - - Cependant, même sous cette forme, l'équation rendrait un sérieux service au cogito-intuition en lui enlevant son caractère flou, fantasmagorique - s'il n'y avait pas là une démarche fautive.

Le doute, en effet, n'est pas un phénomène de conscience affirmé comme tel, ce qui reviendrait à poser la pensée pure, mais une attitude dialectique. Le doute radical présente des antithèses aux thèses dogmatiques. Pour ce faire, il faut admettre, comme règle du jeu, la pensée et les principes logiques. Mais cette attitude de combat contre l'absolutisme (dogmatisme) n'est pas utilisable comme point de départ d'un savoir phénoménal, car elle contient une falsification - conventionnelle - de la représentation.

(1) Ce que semble vouloir Hegel dans la "Phénoménologie de l'Esprit". C'est en tout cas ce qu'ont retenu Marx et les matérialistes. Mais il y a, pour Hegel comme pour Kant, diverses interprétations. Mentionnons, parmi les hégéliens, Benedetto Croce et Giovanni Gentile. Le premier deviendra un théoricien du néo-libéralisme, et le second, un philosophe du fascisme. Comme quoi l'hégélianisme mène à tout... (Note 2000.)

A - Le cogito-constatation

25

L'intuition désigne un mode de connaissance directe, par opposition aux modes indirects : inductif et déductif. Elle signifie qu'une réalité ne nous est pas donnée par l'entremise d'un jugement, mais de façon immédiate. Nous connaissons intuitivement "tout ce dont nous avons connaissance à un moment donné".

Si l'on a critiqué les modes indirects, on se rabattra peut-être sur le mode direct. Et il semble à première vue que nous obtenions des certitudes satisfaisantes. En effet, un phénomène est ou n'est pas pour notre regard intérieur. Mais peut-on en faire le point de départ d'une métaphysique ou d'une science ? (Et y a-t-il un point de départ possible ?)

On devrait pouvoir relier entre elles les diverses intuitions, nouer des liens de coordination ou de subordination, de manière à obtenir une "géographie" et une "histoire" des phénomènes. Mais voilà qui serait de la connaissance indirecte; on poserait la représentation dans les cadres de l'espace et du temps idéaux; puis on opérerait une classification - déformante, car on séparerait ce qui se présentait uni, et l'on unirait ce qui se trouvait disjoint; enfin, par la fiction du Temps, on établirait des liens de subordination entre des intuitions très éloignées les unes des autres. Sans doute, l'intuition permet de vérifier ou de démentir - "momentanément" - certains jugements concernant la représentation, cela par une intuition "simultanée" du jugement et de son objet. Toutefois, cela n'est plus de l'intuition pure, car cette vision aboutit à un jugement : "concordance" ou "non-concordance" et nous préférons employer ici le terme de constatation... La constatation fait figure d'intermédiaire entre l'intuition et l'induction. Le fait que la constatation est très proche de l'intuition (elle est une intuition explicitée) lui confère un degré de certitude assez élevé pour que le scepticisme ne puisse pas sans autre s'en défaire. L'appréciation "concordance" ou "non-concordance" est accompagnée d'un sentiment très vif qu'il en est bien ainsi. Bref, la constatation se présente comme une "évidence". Ce n'est pas là un argument décisif; mais il est assez fort pour qu'on s'en occupe.

Hélas, les constatations, parce que tirées d'intuitions, partagent le sort de celles-ci : Elles perdent leur caractère "certain", dès qu'on veut les coordonner ou les subordonner les unes aux autres.

Le cogito-constatation, comme essai de partir d'une origine intuitive, doit échouer dès les premiers pas ou rester lamentablement tautologique. Et pourtant, la présente interprétation est la plus sérieuse. C'est à elle que Nietzsche s'attaque au Livre III de "Volonté de puissance". Je me permets de reprendre et de développer ces critiques.

Voici le point de départ : On constate une activité de pensée. Ainsi, dans le "je pense", le "je" est indéterminé et le "pense" pris dans une acception phénoménale. Ici, la question se pose de savoir si la pensée a un sens restreint qui fait d'elle une partie de la représentation ou si elle est synonyme de cette dernière. L'une et l'autre interprétation étant possibles, il convient de les considérer toutes deux. Outre cela, l'absence d'une majeure catégorique ou hypothétique transforme le "donc" en un "c'est-à-dire".

Si de cette prémisse nous tirons triomphalement : "donc il a des pensées" (je suis = l'activité de pensée existe en tant qu'activité de pensée, et nommons-la "je"), alors on a énoncé une tautologie, rapprochable tout au plus du principe d'identité. On ne peut même pas affirmer l'identité de cette pensée avec elle-même au cours du Temps, car la constatation ne se peut faire que "présentement" - le Temps étant une fiction. Piètre résultat ! Pour ceux que le mot tautologie choquerait, disons que la présente variante est à classer parmi les mille et une définitions de l'égo. - Si pensée équivaut à représentation, le cogito-tautologie apparaît sous son jour le plus pitoyable : On parvient, oh miracle de génie, à découvrir que la représentation est douée d'existence phénoménale ! On retrouve la définition de l'existence relative ! - Si "pensée" possède un sens restreint, la tautologie interdit même de conclure que cette pensée fait partie de la représentation ! Pour affirmer chose aussi élémentaire, il faut une constatation nouvelle... En outre, la pensée au sens restreint est soumise à la critique de Nietzsche, relatée lors de l'analyse du terme "penser".

Si de la prémisse "on constate une activité de pensée", nous voulons tirer davantage, deux variantes s'ouvrent :

1. donc cette pensée offre un caractère de permanence au cours du Temps;
2. donc les pensées sont des choses qui, dans l'Espace, transcendent le phénomène.

En d'autres termes, il y a une activité nouménale ou un phénomène antérieur qui cause cette activité de pensée.

Variante de l'absolutisme temporel

Pour qu'il vaille la peine de considérer à nouveau l'absolutisme temporel, il faut que celui-ci apporte des arguments nouveaux en sa faveur. Nous l'avons envisagé indépendamment du cogito, afin de détruire avec lui un pilier éventuel de la proposition cartésienne. Mais nous n'avons pas touché l'interprétation consistant à extraire du cogito l'absolutisme temporel. Voici cette interprétation.

Nous avons posé, avec le "je pense", une pensée phénoménale et un égo indéterminé. Accordons à "penser" un sens strict, limité aux jugements conceptuels - et ne nous occupons pas de la critique nietzschéenne relevant l'arbitraire d'une isolation pareille. Prenons maintenant un jugement quelconque : "La Terre est ronde" (ellipsoïdale, pour les fanatiques de précision). La thèse à examiner soutient qu'un tel jugement implique le temps absolu.

"La Terre est ronde" présuppose trois étapes distinctes : l'une où la Terre est posée sans l'attribut de la rondeur; l'autre où ce concept, sujet de jugement, se voit mis en rapport avec l'idée de rondeur, et le dernier où l'on aboutit au concept de Terre ronde. Si ces trois stades n'existaient pas, le concept final gerait donné d'emblée et il n'y aurait pas de jugement. La négation du Temps comporte la négation des jugements. Or il y a des jugements, du moment que nous avons constaté une pensée - limitée aux jugements conceptuels. Donc le Temps est démontré.

Après quoi l'on affirme la permanence de la pensée au sein du devenir phénoménal, on appelle "je" cet élément permanent, on prend la permanence comme critère du Réel et l'on arrive à l'absolutisme spatial. Alors, le "je suis" cartésien, terme du voyage, possède un sens nouménal (transcendant); et pourtant l'on est parti d'une pensée purement phénoménale !

Cette argumentation est assez séduisante, et les sophismes assez voilés pour mériter toute notre attention. La question roule, chacun le pressent, sur la nature de la pensée. Nous sommes en présence - pas pour la première fois ici-bas - d'une tentative d'identifier "pensée" et "Être" (un être absolu).

Nous sommes partis d'une constatation avec toute l'infériorité que la constatation a sur l'intuition dont elle tire sa certitude - désormais diminuée... L'infériorité réside dans la "mise en mots", en formules, de l'intuition initiale. Cette dernière, donnée dans le cadre de l'espace subjectif et douée de mouvement subjectif, risque bien, outre l'"isolation" arbitraire, d'être posée dans l'espace et le temps idéaux, et elle va par là au-devant d'une dénaturation radicale.

Ce qui est constaté, c'est une pensée intuitivement donnée. Le jugement "la Terre est ronde" est une intuition - sur la nature de laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Mais le jugement dont on soutient qu'il implique trois phases se trouve déjà projeté dans le temps idéal. Dès lors, "jugement" cesse d'être un donné immédiat : il devient un concept !! Un concept construit dans le temps idéal. Et la simple analyse de ce concept permet d'en extraire ce temps. Puis, au lieu de considérer ce temps résiduel pour ce qu'il est : une forme idéale, on en fait à son tour, par un second sophisme, un objet de pensée, dont la réalité, croit-on, se trouve garantie par la réalité "intuitivement donnée" de la "pensée" phénoménale. Ainsi, grâce au double glissement de sens, le relatif parvient à garantir l'absolu !...

Reste à montrer que le jugement conceptuel est fort possible dans l'hypothèse de "l'instant éternel", c'est-à-dire qu'il n'implique pas nécessairement le Temps.

Nous avons l'habitude de ne reconnaître à peu près aucun espace subjectif aux phénomènes de l'esprit. Habitude qui se retrouve en partie pour les impressions auditives. Il faut toute une critique - fondée notamment sur le fait que nous percevons simultanément plusieurs sons - pour nous faire admettre un espace auditif divisible. Cet espace nous est bel et bien donné, mais nous avons toutes les peines du monde à le constater, vu la différence le séparant de l'espace idéal, ce proche parent de l'espace visuel ! Il en va de même des pensées. Leur ayant refusé l'espace subjectif qu'elles méritent, nous les précipitons dans le temps objectif. Et comme nous sommes ici dans une zone si différente de l'espace idéal, nous ne parvenons pas à "constater" de façon "évidente" si oui ou non nous pouvons avoir simultanément plusieurs concepts. Il faut une introspection soutenue pour trancher par l'affirmative; voici pourquoi. Le concept, au sens large, peut se présenter comme un phantasme visuel ou comme un phantasme auditif, comme une image ou comme un mot. Ou bien je vois en esprit un chien (très schématique), ou bien j'entends en moi le mot "chien". Dans le premier cas, je puis voir à la fois un chien et un chat; dans le second, en cherchant à évoquer à la fois les deux mots, je risque de ne rien entendre du tout. Néanmoins, je suis arrivé, en prononçant intérieurement "chien" d'une voix grave et "chat" d'une voix aiguë, à percevoir les deux. La simultanéité des concepts semble donc hypothétiquement admissible, en tout cas avec autant de droit que la non-simultanéité. Je puis donc, comme antithèse dialectique, user d'un espace spirituel divisible (comme d'un espace auditif, visuel, etc.).

Nous avons critiqué le témoignage du mouvement, des souvenirs en faveur du Temps. Par l'instant éternel, nous avons réduit le mouvement à une altération statique des phénomènes par rapport à l'idée normale que nous en avons; le souvenir a été réduit à un classement de phantasmes suivant une direction, ou une ligne idéale. Passons de même à la réduction statique du jugement.

L'espace spirituel, posons-le comme pourvu de lignes de classement : les enchaînements. A gauche d'une ligne, pour parler concret, nous avons le concept "Terre" sans la rondeur; à droite, le concept "Terre ronde". Cela avec les stades intermédiaires.

res qu'il vous plaira. Toutes les parties du jugement se trouvent simultanément présentes - de toute éternité, pour toute éternité - mais dans une zone ainsi constituée que nous avons une impression de succession temporelle.

Le jugement est donc également plausible sans le Temps, mais dans un espace subjectif divisible.

Par suite, il est arbitraire de tirer un temps absolu de la pensée "constatée". L'absolutisme temporel ne saurait s'appuyer sur le "je pense" phénoménal. Les autres appuis contestés, nous pouvons aussi lui interdire de servir de pilier à quelque "je suis" transcendant.

Variante de l'absolutisme spatial

Rappel : On constate une activité de pensée, donc les pensées sont des choses qui, dans l'Espace, transcendent le phénomène.

Cette variante pourra heureusement être traitée en quelques mots; après Kant, Schopenhauer, Nietzsche et Vaihinger, les paralogismes de l'absolutisme spatial sont devenus visibles aux regards les plus myopes.

Contrairement à l'interprétation précédente, celle-ci se fonde sur l'absolutisme spatial et son principe de causalité qui, derrière les phénomènes, place des noumènes, sans que le cogito puisse secourir cet absolutisme. Le caractère indicible de l'espace spirituel ne permet guère d'en tirer, fût-ce en accumulant les sophismes, l'espace absolu. Pour trouver à l'Espace une justification symétrique à celle que le cogito donne du Temps, il faut partir d'un "je vois, donc je suis", où le "je" se trouve indéterminé, la vision prise dans un sens restreint et le "donc" posé comme un "c'est-à-dire". Amusons-nous à suivre pas à pas cette symétrie, cela fera mieux ressortir l'arbitraire de la variante temporelle de tout à l'heure. Prenons une vision quelconque : celle de bassin de fontaine par exemple. La thèse à examiner soutient qu'une telle vision implique l'espace absolu.

"Bassin de fontaine" présuppose trois zones différentes : la surface liquide, les bords du bassin et le filet d'eau qui l'alimente. Si ces différentes zones n'existaient pas, la vision "bassin de fontaine" se trouverait donnée de façon globale, et nous ne pourrions en discerner les différentes parties. Or cette fragmentation est possible, puisque nous avons constaté les trois parties d'une vision - limitée au "bassin de fontaine". Donc l'Espace est démontré.

Cette thèse, rigoureusement symétrique de la précédente, paraît cent fois plus arbitraire, parce que l'absolutisme spatial a été beaucoup plus critiqué. La discussion se montre en tout point parallèle.

Nous sommes partis d'une constatation - inférieure à l'intuition originelle, laquelle va au devant d'une déformation.

Ce qui est constaté, c'est un bassin de fontaine intuitivement donné. Mais celui dont on soutient qu'il implique trois zones se situe déjà dans l'espace idéal. Par là, "bassin de fontaine" cesse d'être un donné immédiat : il devient un concept ! La simple analyse permet d'en réextraire l'espace. Mais au lieu de considérer cet espace résiduel pour ce qu'il est : une forme idéale, on en fait à son tour, par un second sophisme, un abjet de pensée dont la réalité, croit-on, se trouve garantie par la réalité "intuitivement donnée" du bassin de fontaine phénoménal !

Reste à montrer que la fragmentation des visions est fort possible dans l'hypothèse du "perpétuel devenir" (absolutisme temporel exclusif), c'est-à-dire qu'elle n'implique pas forcément l'Espace. Et ici, je me permets de renvoyer à la perspective du "perpétuel devenir", objet d'un livre ultérieur.

Ainsi donc, on ne voit pas comment justifier le principe de causalité spatial, qui double les phénomènes de noumènes. Par suite, mettre des noumènes derrière le phénomène "pensé" est arbitraire.

D'ailleurs, ce processus ouvrirait, comme toujours, la question de savoir si les noumènes supposés ressemblent aux phénomènes. Pour les pensées, avons-nous un agrégat d'atomes ou des idées douées de vie dans le cosmos ?

Une question de plus dont nous sommes délivrés.

Variante de l'absolutisme spatial et temporel

Rappel : On constate une activité de pensée, donc il y a une activité nouménale ou un autre phénomène qui cause cette activité.

On remarque ici l'intervention du principe de causalité troisième forme "nihil ex nihilo", "pas d'effet sans cause". Chose curieuse, ce slogan de l'absolutisme spatial et temporel a des racines si fortes qu'il semble généralement plus "certain" que la causalité strictement temporelle ou strictement spatiale. Nous parvenons à la rigueur imaginer que nos souvenirs ne sont pas la survivance de représentations antérieures, que ces dernières n'ont jamais eu lieu; nous arrivons à supposer que les impressions sensorielles possèdent le même caractère "trompeur" que les rêves. Bref, les deux premières formes du principe causal nous en imposent moins que la troisième. Peut-être s'agit-il, comme Nietzsche l'a relevé, d'une habitude grammaticale dont nous sommes affligés dès la plus tendre enfance et qui à toute action veut un acteur. La présente variante est donc liée à la valeur du troisième principe causal, le cogito consistant à appeler "je" la cause de l'activité intellectuelle constatée.

Ce principe, nous l'avons vu, s'appuie sur les piliers Temps et Espace. D'eux il tire sa force, son évidence. Comme nous les avons déjà critiqués (chiffre 18), nous pourrions nous débarrasser de cette causalité. Voyons seulement comment le Temps et l'Espace engendrent ce principe redoutable.

Ouvrons un oeil (fictif) dans l'Espace. Devant nous, une unité de matière, donc un noumène, fait sa sieste. Du fond de l'horizon, en voici un second qui arrive ventre à terre. Messieurs, nous sommes à l'instant A₁, et cette arrivée représente l'activité causale. A l'instant A₂, le noumène galopant vient heurter en plein le noumène au repos. Le premier repart en sens contraire avec une vitesse diminuée (effet partiel), tandis que le second se met en branle dans le sens du choc (effet partiel). (1)

Vu l'impénétrabilité dont nous avons doué la matière, nous ne pourrions concevoir que la collision n'altérât en rien la marche ou le repos de nos noumènes. De même, la fuite en sens contraire de ces deux unités nous fait rechercher une cause telle qu'une collision préalable.

Dès lors, le lien causal entre deux phénomènes consécutifs se comprend comme suit. Nous trouvant dans l'absolutisme spatial et temporel, nous avons placé derrière chaque phénomène une activité nouménale. Le phénomène est l'"aspect" dans notre "conscience", d'une telle activité. Ce mouvement de noumènes, qui représente une cause, provoque, suivant le mécanisme esquissé plus haut et par le canal des noumènes, une activité postérieure, soit l'effet. Cela en vertu d'une propriété nouménale (impénétrabilité, gravitation, etc.). Pour peu que cet effet soit aussi le corrélatif d'un phénomène, il y a lien de "nécessité" entre deux phénomènes, ce qu'il fallait démontrer. Nous sommes donc les spectateurs d'un drame se jouant en coulisses et que nous devons suivre d'après la seule conversation des confidents.

Voilà pour la rigueur du principe "nihil ex nihilo". Cette rigueur a lieu si l'on a implicitement admis l'absolutisme spatial et temporel - et sous forme exclusive. C'est-à-dire en doublant tous les phénomènes, sans exception, d'une activité nouménale. (2)

On s'en rend compte, la critique de cet absolutisme double sape le principe causal troisième forme.

(1) 2000 : Le billard donne un exemple semblable, mais agrandi : au lieu de neutrons, des boules, au lieu de l'Espace une table. Le joueur combinera et réussira son coup en tenant compte des masses, des élasticités, des impulsions. Un jeu avec la causalité.

(2) En d'autres termes, le principe de causalité "nihil ex nihilo" s'appuie sur la croyance préalable à un Temps et à un Espace. Quant à la rigueur, elle provient de ce que nous leur avons prêté les caractéristiques de notre espace idéal (infini dans les trois dimensions) et de notre temps idéal (infini vers l'avenir comme vers le passé). Le principe causal hérite donc en partie de la rigueur de la géométrie et des mathématiques. Mais cette rigueur va diminuer dès qu'on l'appliquera à un cosmos supposé réel et où les propriétés des substances laissent place à toutes sortes d'impondérables. (2000)

Il serait très grave de justifier le cogito par le principe causal, car on a inversement cherché à fonder le principe causal sur le cogito, sur une "expérience intérieure", où il a paru "évident" que la volonté "causait" certaines réactions, que le plaisir et le déplaisir étaient aussi des moteurs. Mais de Biran va jusqu'à déclarer que le moi se connaît comme une cause agissant sur une "matière" qui résiste (alors qu'une cause, parce qu'antérieure, ne se constate jamais !). Toute cette causalité psychologique n'est que de l'induction et sans la précision que la mesure permet dans les sciences de la nature. Quant à déduire le principe de causalité du cogito réaliste, le cercle vicieux apparaît clairement, si l'on a appuyé au préalable le cogito sur le principe de causalité.

- A moins qu'on n'appuie le cogito sur le dernier argument, à peine mentionné jusqu'ici : l'absurdité de toute proposition cherchant à le contredire.

B - Le cogito par l'absurde

29

D'une façon générale : Il serait étonnant qu'un critère logique, semblable à celui de l'énoncé ci-dessus, permette d'appréhender une réalité extérieure à la pensée. Il faudrait pour cela étendre à toute réalité ces normes de notre esprit, en un mot poser la pensabilité du réel et se heurter par là aux obstacles déjà vus.

Mais cette preuve par l'absurde ne prend guère des proportions redoutables. Après tout le chemin parcouru, nous apprécierons facilement ces prétendues démonstrations. - Si l'on dit que des êtres existants ne pensant point sont concevables, mais que des êtres pensants qui n'existeraient pas sont une absurdité, nous apercevons d'emblée le misérable jeu de mots qu'on nous présente. On pose hors de la représentation, comme concevables, des êtres existants ne pensant point et, ce faisant, on prend le terme "exister" dans un sens absolutiste. Par contre, en posant hors de soi, comme inconcevables, des êtres pensants qui n'existeraient pas, on opère une simple multiplication de soi-même par analogie. Et cette multiplication porte sur une existence strictement relative ! Mais le seul fait de multiplier sa propre existence confère aux "autres êtres" une existence absolue : cette multiplication précisément est une hypothèse entièrement gratuite ; l'existence introduite est toute à fait facultative. Seule notre propre pensée est donnée ; c'est donc son existence "pour soi" qu'il serait absurde de nier. Cela parce que nous avons défini l'existence pour soi par l'immédiatement donné et qu'en vertu du principe de non-contradiction nous ne devons pas nier la définition posée. - On prétendra aussi qu'on ne saurait nier le cogito sans se rendre coupable d'une absurdité dans les termes : "Je dis que je n'existe pas". Et voilà l'argument populaire par excellence ! Mais le lecteur se souviendra que le premier "je" désigne seulement un sujet logique, c'est-à-dire ou bien une simple relation d'appartenance entre pensée et représentation ou bien la simple habitude

gramaticale qui partout met des "causes". Le second "je", en revanche, représente l'égo cartésien. Et c'est en confondant les deux sens que l'on parvient à accuser d'absurdité les détracteurs du cogito.

Le long et fastidieux examen qui s'achève nous a fait rejeter les interprétations dépassant d'une manière ou d'une autre le phénomène. Seul celui-ci a pu "tenir", parce que directement donné et non posé par une opération de l'esprit. Mais en tant qu'intuition, le phénomène n'est point pensable; pour le devenir, il doit s'altérer, se conformer aux lois de la pensée, c'est-à-dire aux principes logiques. Alors surgit naturellement la question de savoir si la représentation peut être soumise aux dits principes sans falsification irrémédiable. Car, à moins d'identifier pensée et immanence (et en ce cas, on ne comprendrait plus la connaissance indirecte, inductive ou déductive), les lois de la pensée ne sont pas applicables sans autre au reste du réel. Nous assistons au même processus que pour la critique de l'"En-soi". Si la pensée n'est qu'une partie de la représentation, le reste de celle-ci devient pour elle une TRANSCENDANCE; et elle n'a aucun moyen de s'assurer de la pensabilité du reste. Poser la valeur ou la non-valeur des lois logiques n'est pas du ressort de la seule pensée. Une telle décision exige une vision synthétique de l'immanence, englobant intuitivement le rationnel et l'irrationnel. Par malheur, ce regard d'ensemble a le sort de toutes les intuitions : les expliciter, c'est déjà peut-être les trahir. Ainsi, cette grave décision dépend d'un acte mystique, suprarationnel et parfaitement indicible.

Nietzsche a écrit sur le sujet des remarques qui auraient dû faire réfléchir l'humanité pensante :

"Nous ne sommes pas en mesure d'affirmer et de nier une seule et même chose : cette proposition dérive d'une expérience intérieure, elle n'exprime pas une nécessité mais seulement une impuissance.

"Si le principe de non-contradiction, à en croire Aristote, était le plus certain de tous, s'il était le dernier et le plus fondamental, celui auquel toutes les démonstrations remontent, s'il contenait en puissance tous les autres axiomes : alors il conviendrait d'examiner d'autant plus sévèrement les affirmations qu'il présuppose. Ou bien l'on affirme avec lui quelque chose concernant l'être, comme si on le connaissait déjà par ailleurs; à savoir qu'on ne peut pas lui accorder des attributs contradictoires. Ou bien ce principe veut dire que des attributs contradictoires ne doivent pas lui être accordés. Alors la logique serait un impératif, non pour connaître le vrai, mais pour poser et apprêter un monde que nous devons considérer comme vrai."

("Volonté de Puissance", aph. 516.)

Ainsi, nous ne pouvons concevoir le contradictoire; mais cela n'implique pas que la réalité (et seule une réalité relative, comme représentation, entre en ligne de compte) respecte le principe de notre impuissance, ou celui qui nous permet de créer un monde intelligible mais peut-être fictif (fût-il affirmé de façon seulement phénoménale).

Quant au principe d'identité $A = A$, cet A identique à lui-même peut ne pas exister : pas de noumènes, rien que des apparences insaisissables. La logique, comme les mathématiques n'aurait qu'une rigueur idéale.

En effet, s'il n'y a que des impressions indifférenciées, où prendriez-vous le droit de considérer celle-ci, de la détacher du reste pour en faire l'objet d'un jugement : première limitation arbitraire et déformante. Ensuite, quel jugement pouvez-vous valablement formuler si, par hasard, l'impression se modifie constamment ? Il faut que vous lui fassiez correspondre un concept fixe, un mot, donc également déformant puisque suggérant la stabilité du phénomène symbolisé. Dans cette hypothèse du perpétuel devenir, la logique n s'applique qu'à des fictions : les concepts. La logique, nous dit Nietzsche, ne manie que des formules correspondant à des choses stables. La logique, toutefois, étant assez nécessaire à la pensée, on comprend qu'il soit difficile de perdre la foi en une réalité soumise à la logique. Mais on peut ne point trop s'y fier, se rendre compte que la "nécessité" réside dans notre pensée et non dans le réel. (1)

Encore Nietzsche :

"Or nous mettons dans les choses des discordances et des problèmes, parce que nous pensons en la forme du langage, et que par là nous croyons à la "vérité éternelle" de la "raison" (par exemple au sujet, à l'attribut, etc.).

"Nous cessons de penser, si nous ne voulons pas le faire sous l'empire du langage, nous parvenons tout juste à nous douter qu'il y a là une frontière. (2)

"La pensée raisonnée est une interprétation d'après un schéma dont nous ne pouvons pas nous débarrasser."

("Volonté de Puissance", aph. 522.)

(1) 2000 : Ces considérations seront développées dans les livres suivants.

(2) 2000 : Il y a toutefois quelques exceptions. Ainsi le joueur d'échecs peut penser "visuellement". Il verra en imagination l'échiquier et les pièces évoluer suivant les variantes envisagées. (C'est aussi le principe des parties jouées à l'aveugle.) De même, le joueur de billard qui calcule son coup. Chacun trouvera d'autres exceptions encore. Ces exceptions toutefois confirment la règle : la terrible emprise du langage sur la pensée. D'où aussi l'avantage de pratiquer plusieurs langues. Suivant le cas, une pensée s'exprimera mieux dans telle langue que dans telle autre.

Chapitre cinquième

L'être du "je"

32

Que rapportons-nous du voyage critique : une existence absolue ou relative ?

Par l'examen de l'absolutisme temporel, nous avons montré la symétrie entre celui-ci et l'absolutisme spatial, aussi bien dans leur nature que dans leurs procédés. Pour l'un et l'autre, les mêmes démarches arbitraires se retrouvent et les même argument s'y opposent. En ce sens, l'hypothèse du perpétuel devenir a résorbé l'Espace, celle de l'instant éternel a effacé le Temps - et j'ai soutenu que le souvenir et le mouvement n'excluaient pas

cette dernière hypothèse... L'absolutisme temporel peut servir d'appui au cogito de deux manières : en fondant la "permanence" du "je"; en étayant le principe de causalité dont j'ai distingué jusqu'ici quatre formes : trois d'entre elles exigent un temps absolu. Il importe donc d'être au clair sur le Temps. Même dans un temps absolu, une conscience ne peut contenir que des impressions présentes, instantanées; par suite, elle se trouve hors d'état d'appréhender jamais le Temps.

Par l'examen du cogito-raisonnement, nous écartons bien vite l'interprétation syllogistique : On ne peut sortir du phénoménisme sans s'exposer à une régression sans fin. L'interprétation hypothétique, assise sur une idée arbitraire du pouvoir rationnel déductif et du doute radical, n'échappe pas aux mêmes objections. En outre, le contrôle n'est possible que du phénoménal. Quant au cogito-équation, lui non plus ne saisit pas une réalité "extérieure"; il contribue même à falsifier l'immanence.

Puis, avec l'aide de Nietzsche, nous avons enfermé le cogito dans un cruel dilemme : la tautologie ou l'arbitraire. Le principe causal lui-même n'apporte aucun secours. Enfin, le cogito par l'absurde s'est montré superficiel à tous égards. Au surplus, il conduit à de graves questions mettant en jeu la validité de la pensée.

Insignifiant ou arbitraire, tel nous est apparu le cogito.

33

L'analyse que Kant fait de la formule cartésienne porte essentiellement sur la nature du "je". Elle tend à nous placer devant l'alternative : Ou bien l'égo est un simple sujet logique exprimant l'unité de la pensée et alors le cogito a une portée bien minime, d'ordre psychologique, ou bien l'égo est transcendant, extérieur aux phénomènes, et alors il est inaffirmable, car il faudrait, pour pouvoir le poser, une intuition que nous ne possédons pas.

Laissons de côté le détail de l'argumentation, parce que Kant, dans son "Esthétique transcendantale" sacrifie trop au dogmatisme. Certes, il soutient que les phénomènes ne nous renseignent en rien sur les "choses en soi", mais il croit à l'existence de ces dernières - sans apporter d'ailleurs d'autre preuve que la prétendue absurdité d'une proposition affirmant les phénomènes et niant les noumènes. Or nous savons que penser de ces "absurdités" ou de ces "évidences" qui s'évanouissent à l'examen... Dès lors, une partie des arguments kantien contre le cogito ne sont guère utilisables ici. En outre, l'inconvénient majeur est que la disjonction : sujet logique - égo transcendant n'est point parfaite. Sauf preuve du contraire, que nous ne trouvons pas dans la "Critique de la raison pure", il y a place entre les deux branches de l'alternative pour tous les égos irrationnels et phénoménaux - et Dieu sait s'il y en a ! Notons le "je"-sentiment d'existence, le "je"-volonté, le "je"-sentiment du devenir, le "je" de chaque désir et de chaque crainte... bref, la fantasmagorie confuse déjà signalée. Cela permettrait, à la faveur de la confusion, de réintroduire un absolu. D'autant plus que Kant, dans sa critique d'un moi transcendant, vise surtout l'acceptation cartésienne faisant du "je" une "substance". Mais il reste encore l'activité nouménale, tout aussi inaffirmable que le noumène et contre laquelle les arguments kantien valent aussi. Le dogmatisme a donc son chemin tout tracé. Il s'agit d'unir un égo phénoménal à quelque activité nouménale, cela sans trop préciser pour ne point attirer l'attention sur le tour de passe-passe.

A. Reymond, partisan du cogito-hypothèse, doit naturellement s'occuper de la critique de Kant. Il relève la disjonction imparfaite et dit qu'entre les deux extrêmes, il y a encore place "pour la notion d'un moi réel défini comme le sujet un et actif de ses pensées..." - On admirera le doux mélange de termes suggérant à la fois une portée phénoménale et absolutiste : le "moi réel", le "sujet actif". Ce dernier surtout possède le caractère équivoque nécessaire à la réintroduction silencieuse d'un absolutisme temporel et éventuellement du principe de causalité ! Plus loin, Reymond ne souscrit pas au sens cartésien du mot substance. Pour lui, le "je" substance pensante est "l'unité vivante et synthétique qui caractérise l'être du sujet pensant". Là de nouveau, j'admire le lyrisme de l'auteur, mais j'avoue ne pas pénétrer l'être du "je". Toutefois, cette phrase semble plutôt relativiste. Mais plus loin, il écrit : "Ainsi, en posant le "je pense donc je suis" la raison affirme un sujet réellement existant, doué d'une modalité d'être caractéristique, à savoir la pensée; et si par phénomène on entend un état particulier de conscience, s'opposant à un autre état, le "je" du cogito n'a pas ce caractère. Il possède par rapport au phénomène une substantialité indéniable se manifestant dans le fait que la pensée consciente est irréductible à autre chose qu'à elle-même." - En dépit de

plusieurs passages mystérieux, on doit, semble-t-il, accorder une portée absolutiste à ce discours. Ce "je" réellement existant, qui n'a pas le caractère du "phénomène", mais une "substantialité indéniable" par rapport à celui-ci, c'est bien le diable s'il ne dépasse pas la représentation ! Et pourtant, en prenant "phénomène" dans un sens strict, fragmentaire, A. Reymond oppose celui-ci à représentation ou à existence relative - qui dépassent le phénomène isolé. Dès lors, un "je"-représentation ou un "je"-existence relative jouiraient de cette substantialité indéniable, sans cesser d'être phénoménaux (= relatifs, subjectifs), car ils dépassent "chaque phénomène", mais non pas "tous les phénomènes" ! Donc, une fois encore, nous ignorons la nature du "je".

Le "je"-sujet logique et le "je" nouménal étant écartés, reste à savoir si oui ou non A. Reymond dépasse le phénoménisme. Si oui, l'égo a comme existence absolue une activité nouménale, ou bien une "permanence" au sein du devenir. Alors on se demande comment cet absolu a pu être introduit. La permanence de l'égo relève de l'absolutisme temporel vu plus haut; on voudra bien s'y reporter. L'activité nouménale, elle, ne saurait guère se justifier que par le principe causal troisième forme déjà examiné... - Si, en vertu de je ne sais quel tabou, l'on maintenait ce principe dogmatiquement, il en résulterait un fait assez curieux. En appliquant tout aussi valablement le principe de causalité, je demande : "Puisque le "je" est lui-même une activité cause de pensée, quelle est ou quelles sont ses causes ?" Le regressus ad infinitum nous attend. Comment échapper au déterminisme, à moins de faire intervenir un Dieu libre pour arrêter la régression.

Bien entendu, les partisans du cogito s'efforceront de le trouver aussi riche et aussi lourd de conséquences que possible. Ces richesses et ces conséquences dépendent évidemment de la nature du "je", et c'est pourquoi nous les examinerons ici.

On a dit que le cogito nous apprenait la possibilité d'existence d'autres êtres que le moi pensant. - Bien des choses sont possibles. Je n'y contredirai point. Il se peut même que le "monde extérieur", les noumènes, Dieu - pourquoi non ? - existent... Derrière un monde, il y a toujours place pour un autre monde.

On a vu une autre richesse dans le pouvoir rationnel impliqué par le doute radical. Comme déjà dit, pour se voir impliquée par le doute, cette puissance déductive ne peut posséder la moindre portée transcendante, mais doit se borner à tirer des conclusions, les prémisses une fois admises. S'il fallait que le doute, pour mériter l'épithète flatteuse de "radical", s'attaquât à ce pouvoir ainsi restreint, ce dernier serait plutôt une incapacité de penser en doutant radicalement. Mais ici, la pensée est prise dans une acception très étroite qui, dans l'hypothèse du perpétuel devenir, n'exige pas que

nous pensions toujours. L'impuissance de penser en doutant radicalement ne signifie pas impossibilité du doute radical, c'est je puis ne pas penser. En effet, je me souviens (nous nous trouvons, je le répète, dans une perspective où le souvenir fait autorité), je me souviens, dis-je, d'instantanés où je ne pensais pas, "penser" étant pris, j'insiste, en un sens restreint. - Et lorsque j'applique le doute radical, j'en viens assez vite à l'état ci-dessus, c'est-à-dire que le cogito phénoménal lui-même se trouve dépassé par l'arrêt de la pensée.

On peut encore chercher à extraire autre chose. Quand du "je pense" je passe au "je suis", je prends conscience de deux opérations de pensée qui se lient (au prédicat pensée se substitue le prédicat être), mais dont le sujet (le "je") reste le même. Cela veut dire que la pensée qui pense le premier jugement se sait être la même que celle du second. Ainsi, le moi qui pense se distingue sans se séparer de ce qu'à chaque fois il pense. Donc : 1) Le cogito permet de saisir un lien entre un acte de pensée et une existence. 2) Le cogito révèle la permanence du "je" qui pense à travers la série de ses actes. 3) Le cogito révèle la synthèse temporelle qui est une succession constamment rapportée à la permanence de la pensée - - Ce processus représente une construction cohérente sur la base de l'absolutisme temporel et montre combien il était nécessaire de critiquer ce dernier. Voyons à la lumière de l'instant éternel ce que devient cette superbe architecture. - - Je ne passe à aucun moment du "je pense" au "je suis"; il y a simple relation spatiale subjective, donc idiosyncrasique entre les deux jugements qui sont concomitants (de toute éternité, pour toute éternité). L'identité du "je", c'est précisément cette idiosyncrasie, ou bien c'est un tiers jugement si elle est explicite. Le "je" se distingue sans se séparer de "ce qu'à chaque fois il pense", de chaque jugement, car les relations spatiales subjectives des jugements entre eux et avec l'acte de la représentation se distinguent sans se séparer de chaque jugement isolé. Voyons à présent les quatre conséquences : 1) Le cogito ne permet de saisir rien du tout, le lien entre l'acte de pensée et l'être phénoménal est ou bien donné (de tout temps pour tout temps), ou bien il n'existe pas et n'existera jamais. 2) Cette permanence du "je" tombe avec l'absolutisme temporel; elle devient une idiosyncrasie, un tiers jugement, ou rien du tout. 3) La synthèse temporelle de même se voit ramenée à une idiosyncrasie liée à certains complexes de jugements et d'impressions sensorielles. 4) Quant à l'existence de liaisons logiques (à interpréter spatialement dans la présente perspective), point n'est besoin du cogito pour s'en apercevoir, n'importe quel jugement est aussi révélateur.

Pour ce qui est d'une construction fondée sur l'absolutisme spatial (l'égo est une substance, etc), rappelons simplement l'examen du cogito archaïque et renvoyons à Kant pour le surplus.

Plutôt qu'à d'indestructibles certitudes, la critique du cogito nous ramène aux thèses de Gorgias, à quelques nuances près.

1. J'ignore s'il existe un Etre ("en soi").
2. S'il en existe un ("en soi"), il est inconnaissable.
3. Quant à l'être "pour soi", fût-il connaissable, la connaissance n'en serait pas communicable.

Conclusion

La véritable portée du cogito

36

Si le lecteur admet les critiques de ce livre, il ne reste pas grand-chose pour lui de cet impressionnant cogito : interdiction d'utiliser ce dernier dans un sens absolutiste spatial ou temporel ; portée phénoménale imprécise et falsificatrice ou bien tautologie pitoyable.

Il serait toutefois injuste de reprocher à Descartes l'emploi abusif qu'on a fait de sa formule, jetée en toute hâte dans le "Discours de la méthode". Le fait que ce penseur ait par la suite changé l'énoncé de sa proposition ne semble pas avoir été suffisamment remarqué. Dans la "Méditation deuxième", elle se ramène à : "Je suis, j'existe... et cette existence est pensée."

Cette deuxième manière est plus sérieuse, à condition de n'y point voir le point de départ d'une métaphysique, mais simplement d'une psychologie. Dans ce cas, nous admettons sans autre un temps absolu, postulé pour l'étude des phénomènes de conscience. Car, nous le verrons, seule cette fiction du Temps permet de faire autre chose qu'une classification rudimentaire des impressions. La psychologie, au sens introspectif du terme, se meut dans l'hypothèse du perpétuel devenir.

Le "sum" cartésien représente alors la constatation d'un fait de conscience important, accompagnant presque toujours les phénomènes particuliers, un sentiment spécial qu'on pourrait appeler "sentiment de l'existence". Celui-ci se trouve intimement lié à un "sentiment du devenir" qui correspond assez bien à l'égo de Descartes.

"...et cette existence est pensée", bien que trop exclusif, désigne une grande polarité de la représentation entre les sens et la pensée. L'un et l'autre pôle tend à

englober toute la représentation, en se répandant en celle-ci à la manière d'un "dégradé". Il n'y a pas de séparation nette, mais des zones de prépondérance : les espaces sensoriels, l'espace spirituel ; et une zone intermédiaire : les concepts, les souvenirs, les phantasmes. Nous verrons encore un troisième pôle : l'affectivité qui est autre chose que le simple mélange des deux premiers.

Précisément les mérites psychologiques du cogito nous expliquent son néant quant à la critique de la connaissance. Cette dernière, en effet, n'a pas le droit d'admettre sans autre les postulats que la psychologie, en tant que science, est autorisée à poser.

Note 2000 :

Les sciences obéissent à leurs règles du jeu : la foi en un cosmos réel et en un temps réel, ce que précisément la critique de la connaissance doit remettre en question. Dès lors, après ce que nous en avons déjà dit, elles se fondent sur un principe de causalité qui non seulement a presque acquis l'évidence des démonstrations géométriques, mais a permis les inventions humaines, jusqu'aux ordinateurs et aux fusées spatiales.

Il est clair, désormais, que les sciences de la nature reposent toutes sur des a priori, même si les savants eux-mêmes ne s'en rendent pas toujours compte et transforment leurs disciplines en autant de religions. Il incombe à la critique de la connaissance de leur dire : "Pas plus haut que la semelle !"

G.-A. Amaudruz

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier II

2

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Nota bene de 2000 :

Le présent ouvrage comportant un très grand nombre de pages, l'auteur s'est résolu à le publier en plusieurs cahiers, si le temps qui lui reste à vivre le permet.

Dans le cas contraire, il appartiendra à ses amis de faire le nécessaire, dans la mesure du possible.

Pour le reste, il faut prévoir que le présent ouvrage s'adressera surtout aux survivants des grandes catastrophes du XXI^e siècle.

© Courrier du Continent, C.P. 2428, CH-1002 Lausanne, 2000.

Livre deuxième

L'IMPASSE SOLIPSISTE

Prologue

HERMES

Il me revient que les hommes ne croient plus en toi.

ZEUS

Je le sais, hélas ! La seule hypocrisie me vaut encore des sacrifices. Vive l'hypocrisie après tout : sans elle, plus de fumée délectable et je serais condamné à vivre de nectar et d'ambrosie.

HERMES

Mais ton prestige, père ? Chacun te plaisante. Tu sers à peine à effrayer les petits enfants. Ne voudrais-tu pas accomplir quelque miracle, déchaîner quelque catastrophe ?

ZEUS

Peine perdue ! Ces mortels trouveront toujours moyen de l'expliquer comme phénomène de la nature.

HERMES

Tu devrais, dans toute ta majesté, leur apparaître, venant du fond des cieux, et leur parler.

ZEUS

Alors chacun se croira devenu fou.

HERMES

Que faire ?... A tout hasard, je vais dicter notre conversation au premier homme venu, lui laissant le soin de la publier.

ZEUS

C'est encore ce qui a le plus de chances de succès...

Nota. Ici s'interrompt le texte. Il faut croire à une malchance extraordinaire d'Hermès, puisque le premier homme venu, comme le nom figurant au bas du parchemin en fait foi, a été un arrière-arrière-petit-fils de Tirésias, qui devait mourir en prison, enfermé pour de multiples escroqueries dont la principale fut probablement sa prestigieuse généalogie.

Première partie

Représentation et transcendance

Préambule

La recherche d'un point de départ valable, voilà le plus douloureux problème de la pensée humaine.

Ce problème surgit de la discussion avec un contradicteur astucieux. Il vous demande si vous parlez dogmatiquement ou si vous vous fondez sur autre chose. Dans le premier cas, il vous opposera des antithèses dialectiques; dans le second, il vous interrogera sur les propositions-mères. Et ainsi de suite. Force vous est d'amorcer un regressus.

Il semble exclu de s'embarquer dans une régression sans fin. Certes, on pourrait dire : "Je suis éternel; j'ai toujours pensé, et chacune de mes pensées trouve en la précédente sa justification !" Mais il devrait y avoir un nombre infini d'idées pour éviter le cercle vicieux. En fait, une telle exigence paraît dépasser nos moyens. Si nous n'arrêtons pas la régression, nous en venons à employer comme justificatif l'un des éléments à justifier.

Il y a donc lieu de s'arrêter à un point de départ.

Schopenhauer est d'un autre avis. Il reconnaît d'ailleurs, en termes voilés, que tout son système constitue un immense cercle vicieux. Seulement, il n'y voit pas d'ennui. Moi non plus. Mais le contradicteur retors à qui l'on répond de la sorte dira : "Pour vous qui vivez et respirez dans votre cercle, tout s'appuie réciproquement; je conçois que votre certitude se montre inébranlable. Mais pour moi, qui suis en dehors du cercle, qui doute précisément de vos affirmations, je ne puis admettre pour celle-ci une justification par elles-mêmes."

Bien sûr, si votre adversaire est X ou Z, vous pouvez l'envoyer promener en lui disant que vous ne tenez pas outre mesure à la convertir. Mais cette attitude rencontre quelques difficultés, si cet adversaire se trouve être vous-mêmes, votre propre esprit critique qui vous prend à la gorge et réclame une réponse. Difficulté également si vous désirez persuader autrui.

Le choix du point de départ est arbitraire. Car, suivant la sentence proclamée et à partir de laquelle vous remontez de chaînon en chaînon, vous aboutirez à autre chose. En outre, vous pouvez faire halte ici ou là. Ainsi, l'on remontera par exemple à Dieu, à la matière, aux impressions sensorielles...

Les raisons d'un choix entre ces différents éléments varieront avec chacun. Les goûts, les aspirations, les phobies auront leur mot à dire. Tel qui se fonde sur Dieu le fait dans l'but de conclure à son immortalité personnelle, car il a peur de mourir...

Si l'on espère convaincre son prochain, ou renverser les opinions de celui-ci, on aura soin de jeter une base admise par cet adversaire. Pour un chrétien, on partira de la toute puissance divine pour montrer que la bonté de Dieu est incompatible avec l'existence du mal... Mais désire-t-on davantage désire-t-on satisfaire les exigences de son propre esprit critique - à supposer cet esprit vraiment exigeant -, alors il faut partir de la notion de représentation ou d'immanence. En effet, seule la représentation jouit d'une existence certaine. Tout le domaine transcendant, parce qu'indirectement donné, peut se voir nié problématiquement. Il est de même désavantageux de s'appuyer sur des phénomènes isolés. La pensée a été

niée ou réduite à des impressions de type sensoriel. Inversement, ces dernières se sont vues niées ou réduites à une activité de l'esprit. Seule l'intuition globale échappe à ces inconvénients.

Malgré tout, il subsiste bien des obstacles.

On est en droit de se demander si la représentation est légitimement formulable, s'il est permis d'en faire un concept. Et si de ce concept on peut tirer grand-chose.

A ces deux questions, je n'aperçois aucune réponse rationnelle. Veut-on coûte que coûte une telle réponse, alors il faut point bâtir sur une représentation immédiatement donnée mais sur une pensée identique à l'être. Qu'on s'adresse à Hegel. Toutefois, pour qui revient de Hegel, désabusé, fatigué du brassage monotone de concepts vides, il n'est d'autre solution que de lever les obstacles par l'irrationalisme.

*

Chapitre premier

Le résidu critique

37

Après un livre horriblement sérieux - j'en demande humblement pardon au lecteur - s'ouvre un autre presque semblable. Et je n'ai plus la vergogne de m'en excuser. Mais je promets solennellement de la variété pour les suivants, des péripéties dignes d'un film américain.

Maintenant que, comme je l'espère, il ne reste plus miette du cogito, le terrain se trouve assez déblayé pour une étude de la représentation.

Cette dernière, en tant que directement donnée, est indéfinissable; en tant que notion fondamentale, elle n'est susceptible - sans arbitraire - d'aucune détermination rationnelle. Voilà pourquoi, tout au long du premier livre, j'ai tenté de suggérer le sens de ce terme. "L'ensemble de ce qui est directement donné", "les perceptions", "les impressions", "la conscience", "les phénomènes", "le relatif" - autant de mots dont la synonymie voulue apporte un premier contenu, approximatif, à la notion envisagée.

Mais ce seul procédé ne suffirait pas s'il ne s'alliait à un examen critique excluant de la représentation, comme indirectement donnés, ce Temps et cet Espace où l'on place les noumènes et les événements constituant la transcendance. Autrement dit : Temps et Espace sont phénoménalement considérés en leur qualité de notions. De cette manière seulement, ils sont directement donnés. Ils font partie de la représentation, à titre d'idées, d'où leur idéalité. Le jugement selon lequel ce Temps et cet Espace seraient davantage que des notions ou des formes phénoménales demeure problématique.

Semblable démarche critique se fonde donc sur une distinction entre connaissance directe et indirecte

*

38

On le sait, il est deux modes de connaissance indirecte : inductif, déductif.

La méthode inductive part de l'"expérience" pour en extraire la "vérité"; la méthode déductive part de prémisses admises comme "vraies" pour en tirer des conséquences touchant la "réalité". Or, on l'a vu, la critique limite fortement dans leur validité l'une et l'autre méthode. La déduction offre à l'esprit une rigueur parfaite, mais s'applique à un univers contenu dans notre esprit, univers peut-être inexistant hors de notre esprit - d'où l'arbitraire du Réalisme. L'induction s'applique à un monde dont l'existence pour nous est certaine : nos impressions, mais les propositions induites perdent, par leur seule formulation, une partie de la certitude initiale; la formulation fausse une réalité trop riche et trop complexe pour ne point dépasser les moyens du langage. J'ai nommé "constatation" cette première démarche inductive. Les suivantes, issues de la comparaison des jugements induits aux fins d'établir des rapports, des lois, usent constamment d'extrapolation et, par là, introduisent un notable élément de probabilité qui vient encore affaiblir la certitude du débat. - - Aucune des deux méthodes indirectes ne permet d'appréhender une réalité "qui me serait extérieure" - tel est le morne résultat critique, de Kant à nos jours. De plus, l'une et l'autre méthode falsifient la "réalité intérieure" par l'emploi des principes logiques qui le affligent toutes deux des faiblesses inhérentes à ces principes.

S'oppose à cette connaissance indirecte la connaissance directe, soit l'intuition. Le monde intuitif, ou représentation, diffère du monde idéal par le fait que le second se trouve contenu dans des jugements, tandis que le premier contient les jugements eux-mêmes. A la différence du second, le premier n'a besoin d'aucun jugement pour se poser; "il est là", y compris les contenus rationnels. En une autre formule : Tandis que la pensée discursive se rapporte à des ob-

jets censés différents d'elle, l'intuition trouve en elle-même son objet. Et l'on ne saurait mettre en doute - comme pour le monde "extérieur" - l'existence de cette représentation, car cette dernière est "donnée". Elle constitue la "conscience", elle existe aussi bien qu'une image de rêve ou un souvenir - abstraction faite du préjugé posant derrière ces phantasmes une quelconque "activité cérébrale". Que dis-je, il est possible de douter de la représentation mais par un jugement faux, en désaccord criant, évident, avec la réalité intuitive. La seule mise en doute consisterait dans sa - suppression ! Car pour la représentation, exister et être est une seule et même chose.

La difficulté réside, comme déjà dit, dans le passage de la connaissance directe de l'immanence à sa connaissance indirecte.

Une solution serait de considérer les "phénomènes" comme l'émanation, la pensée d'un "moi". Mais on s'évade à nouveau dans l'absolu. Toute ma critique du cogito veut réfuter cet idéalisme transcendant qui, parce que transcendant, est un Réalisme. Il n'y a aucune différence entre le matérialiste et l'idéaliste, si ce n'est celle-ci. Au sein du "pour soi", une série d'impressions se rapporte à ce qu'on appelle les "objets", une autre à ce qu'on appelle le "sujet". Le "réaliste" au sens habituel du terme transcende du côté des objets. L'"idéaliste" le fait du côté du sujet. La nuance pouvant se négliger, appelons-les l'un et l'autre des Réalistes.

Cette solution "émanation d'un moi" serait-elle donc intenable ? Non, à condition de suivre Fichte. Alors, ce que nous appelons représentation émane d'un "moi", car Fichte et les heureux mortels qui lui ressemblent possèdent un sens dont nous sommes dépourvus et grâce auquel ils perçoivent ce "moi" dans son activité constructrice du "réel". Le système est dès lors dans ses grandes lignes inattaquable, mais valable seulement pour les détenteurs de ce "sens" miraculeux. Mais nous autres qui sommes privés de ce "regard dans les coulisses", nous devons compter avec la difficulté énoncée plus haut.

Il conviendra de ne pas la passer sous silence.

Donc, la notion de représentation, que j'espère de plus en plus précisée, n'est pas uniquement le symbole d'une réalité intuitive globale, elle est aussi le résidu critique, le seul point de départ valable de toute théorie de la connaissance.

J'insiste. Il ne faut pas justifier cette notion par sa qualité de résidu critique, mais exclusivement par l'intuition que chez le lecteur j'ai cherché à évoquer par des procédés divers - dont la critique. Cette dernière joue un rôle négatif : expulser de la dite notion

les éléments rationnels : le sens introduit par des jugements plus ou moins explicites. Ce faisant, la critique reste dans son domaine; elle n'essaie pas, comme le doute cartésien, de transformer sa propre impuissance en un critère du vrai... Après avoir fait crouler par la suspicion les échafaudages érigés dans le Temps et l'Espace, elle se trouve devant une frontière : au-delà s'ouvrent les steppes du suprarationnel. Tout ce que la critique peut encore faire, c'est d'interdire - sous peine de dogmatisme - de poser ce suprarationnel, soit la représentation dans les cadres spatial et temporel absolus. Le reste relève d'une instance précisément suprarationnelle.

On aurait tort, ai-je dit, de fonder la notion étudiée sur la critique, sur la distinction entre connaissance directe et indirecte, cette dernière sur autre chose, et d'amorcer par là un regressus ad infinitum dont on sait le caractère lamentable. Tout cela n'a servi que de moyen pour fixer cette notion - qui est la base, qui ne repose sur aucun autre élément rationnel. Son bien-fondé réside dans le fait que pour la représentation exister et être connue revient au même, c'est-à-dire dans le fait mystique de l'intuition.

Et ce n'était pas trop de tout le premier livre pour évoquer ce monde intuitif. Je viens ici, avant l'examen de détail, d'apporter les derniers éléments hypnotiques capables de faire surgir derrière le mot la chose.

Il serait à ce point faux d'appuyer la notion d'immanence sur la critique de l'absolu que c'est au contraire cette critique qui s'appuie sur la notion fondamentale en question. Donc, après avoir lu le premier livre pour saisir cette notion, il faut maintenant le relire pour le comprendre lui-même. A présent seulement, on se trouve en mesure d'apprécier à leur juste portée les reproches lancés au cogito, à l'absolutisme, car, à présent seulement, on voit où commence la transcendance.

Et il est nécessaire d'avoir assimilé le premier livre avant de poursuivre celui-ci.

L'indémontrabilité des options métaphysiques, leur dogmatisme déplaisant pour un esprit d'indépendance, l'illégitimité des principes logiques comme moyen d'atteindre à une vérité objective appellent une théorie de la connaissance répondant aux exigences du scepticisme et de la critique philosophique. Il faut le constater : Kant, Schopenhauer et Nietzsche ne sont pas allés assez loin. Le premier a conservé de la superstition réaliste la chose en soi, le deuxième l'oppositio sujet-objet, le troisième une foule de perspectives (hypothèses de structure) qu'il ne donne pas toujours pour problématiques.

La notion de représentation pose deux problèmes :

L'univers se borne-t-il à cette représentation où est-il quelque chose de plus ? - Voilà le domaine de la métaphysique. Comment cette représentation est-elle constituée ? - Voilà le domaine de la description phénoméniste.

Après ces deux redoutables questions, qu'il soit permis de respirer un peu.

De nombreux systèmes sont partis d'un concept fondamental, afin d'éviter le cercle vicieux - mais pour choir dans le dogmatisme. Au reste, leur réalité-mère a toujours été très vague : Dieu, l'indéterminé, l'Un, l'Absolu (sens différent du nôtre). Cela parce que toute précision demanderait ses lettres de créance : on eût simplement reculé le point de départ au risque d'erreurs de choir dans le cercle vicieux. (1)

Ces systèmes sacrifient au dogmatisme dans la mesure où, pour leur réalité initiale, ils n'ont pas identifié exister et être connu, dans la mesure donc où ils ont posé quelque chose de plus que la représentation. Kant lui-même, le destructeur de dogmes, n'a pas échappé à ce mal. Selon lui, la connaissance directe ou intuition n'a lieu que si un "objet" nous est donné; l'action de cet "objet" sur notre "Gemüt" (âme comme ensemble de sentiments et d'aspirations) produit une "impression" dont le contenu est le "phénomène" (et dont la forme est l'espace ou le temps). On aperçoit ici que le "phénomène" correspond à une partie de la représentation, mais aussi que l'"objet" et le "Gemüt" transcendent celle-ci.

A cet égard, Schopenhauer peut sembler en meilleure posture. Oui, sembler ! Ne proclame-t-il pas une représentation dont - à tort ou à raison - il déduit une "volonté" ? - L'ennui est que, tout compté, l'on ignore sur quelle base repose la pensée du philosophe. Comme l'a très justement relevé Alfred Rosenberg - un des plus grands esprits que nous ait donnés l'Allemagne - Schopenhauer déclare que le monde est représentation, il admet avec Kant l'idéalité du temps et de l'espace, puis il nous montre comment la "volonté", s'objectivant dans la nature, se révèle dans les plantes, les animaux et finalement dans l'homme, dans le cerveau humain... siège de la représentation qui, par l'idéalité, est le support de l'espace et du temps, elle-même apparue dans l'Espace et le Temps ! J'écris ces derniers avec la majuscule qu'ils méritent, afin de bien montrer le dogmatisme larvé de Schopenhauer. Et Rosenberg ajoute plaisamment : "Cela rappelle la vieille histoire où la poule est d'abord sortie de l'oeuf, mais où l'oeuf est néanmoins d'abord sorti de la poule..."

...Ayant respiré quelques secondes, reprenons le collier. La double question de tout à l'heure ouvre toute une étude. Comme pour toutes les études, le problème des méthodes, des moyens d'investigation est capital. Car

(1) On retrouve ce procédé en politique avec des points de départ doctrinaux imprécis : les droits de l'homme, la dignité humaine, la discrimination raciale, l'exclusion, la multiculture, l'esprit d'ouverture, les vraies valeurs, les valeurs démocratiques, la personne humaine, etc., etc.

il s'agit de savoir si ces méthodes conviennent à notre objet, afin de ne pas ressembler à celui qui voudrait utiliser en anatomie comparée les règles échiquiennes du petit roque ou de la prise en passant ! Or les seuls moyens d'investigation que le livre précédent n'ait pas détruits - tout en faisant pressentir la présence d'une des plus graves énigmes pour la pensée humaine - consistent dans les principes logiques.

Il y aura lieu de voir si et dans quelle mesure ces principes sont adéquats à l'étude des deux questions posées plus haut.

Voici la dernière étape de notre itinéraire critique.

Nous avons suggéré la notion d'immanence, réduit toute la transcendance à l'incertain, à l'arbitraire. Nous avons voulu le désert. Bien. Il faut encore le chaos.

J'ai déjà énoncé la difficulté soulevée par le terme "représentation".

Voyons cette difficulté.

Mais au moins, s'écriera-t-on, la notion de représentation demeure intangible, claire, lumineuse !

Croyez-vous ?

Ce concept, s'il se veut clair, repose sur une fiction, à savoir que son objet serait quelque chose de différent de lui-même - alors que tout concept, tout jugement fait partie de la représentation ! Si nous n'"isolons" rien au sein de celle-ci, si elle s'offre au regard dans son unité, alors les pensées, les notions, se noient dans cet ensemble. En d'autres termes : Si le concept de représentation nous apparaît clairement, nous sommes fort éloignés de l'intuition globale mais si nous sommes en proie à cette intuition, alors le concept s'est fondu en l'inexprimable expérience de la représentation.

Telle est l'antinomie dernière à laquelle nous nous heurtons.

Pour bien faire comprendre l'enjeu, usons de comparaisons.

Parabole temporelle

Tout se passe comme si, au moment où nous élaborons le concept incriminé, nous nous rappelons un état antérieur où s'est produite l'intuition globale. Et à ce souvenir nous faisons correspondre le mot "représentation", en décrétant qu'il embrasse tout ce qui est directement donné. Chacun touche ici la contradiction fondamentale. "Représentation" correspond ici à un souvenir, c'est-à-dire... à une partie de la représentation !

Parabole spatiale

Tout se passe comme si un autre que nous, un Pierre ou Paul quelconque, se trouvait perdu dans une contemplation d'ensemble et comme si, à son insu, nous ouvrons un oeil au fond de sa conscience, puis baptisons ce spectacle de "représentation", en décrétant qu'il embrasse tout ce qui est directement donné. De nouveau, contradiction fondamentale. "Représentation" correspond à un donné dont le concept se trouve exclu, soit encore une fois - à une partie de la représentation !

Si nous abandonnons cette fiction, alors le concept de représentation - le dernier qui soit resté debout dans le déchaînement critique - s'effondre à son tour ! Voyez :

Parabole solipsiste

Il n'y a pas de Temps, il n'y a pas d'Espace... Voici l'ensemble inexprimable. Au sein de celui-ci, un phénomène : la notion de représentation. En vertu d'une idiosyncrasie inexpliquée, cette partie symbolise le tout. A tort ou à raison ? Qu'importe : cela est.

Et ainsi le concept de représentation lui-même se résorbe dans l'irrationnel.

Sans doute, le concept "phénomène" n'offre pas la même difficulté, car le phénomène n'englobe pas forcément son propre concept. Mais alors, contrairement à la représentation qui est un tout, l'"isolation" du phénomène est arbitraire.

Seuls demeurent encore les principes ou axiomes logiques. Mais la critique ne s'arrête pas.

A eux le tour ! A bas la raison !

Ici, le lecteur ne réprimera pas un sourire ironique. L'auteur n'a-t-il pas constamment recouru aux principes en cause ?

Certes. C'est pour cela qu'il les renversera en dernier lieu. S'il l'avait fait plus tôt, il se serait enlevé le droit de formuler la plus légère objection aux dogmatisme les plus éhontés. La critique se fût sur-le-champ trouvée paralysée.

Au reste, le seul fait d'écrire un livre implique une série de préjugés, dont notamment la foi en l'absolutisme temporel - que j'espère avoir sérieusement mis à mal au livre premier. En effet, je pars de l'idée qu'on lira ces pages les unes après les autres et non toutes à la fois. Sinon, je devrais remplacer le livre par une immense feuille de papier, afin que le lecteur, d'un seul regard, puisse en appréhender le contenu. Mais cela n'est encore rien. Comment diable voulez-vous que je remplisse ma feuille géante si l'hypothèse de l'"instant éternel" est exacte. Je serais à jamais condamné à mettre tel point sur le i de "critique" sans pouvoir passer au mot suivant - de toute éternité, pour toute éternité. Que dis-je, aux

yeux du lecteur, le présent livre n'existe pas, n'a jamais existé. Il n'y a que la page maintenant ouverte. Et encore est-elle un vague gribouilli dont se détache seulement le mot "lu" - de toute éternité pour toute éternité.

Le seul fait d'écrire exige donc des fictions. Mais celles-ci, par là même, ne sont rien d'autre que des procédés didactiques ou, si l'on veut, des figures de style. Dès lors, il m'est permis de les attaquer en leur qualité de dogmes et la contradiction où je me jette est seulement apparente.

Vouloir l'éviter mènerait - au silence.

Note 2000 :

Les fictions jouent un rôle important dans la pensée humaine, comme le montre Hans Vaihinger dans "Die Philosophie des Als-Ob" (La philosophie du "Comme-Si"), un ouvrage écrit en 1876-78 mais publié seulement en 1911.

Sont des fictions les hypothèses problématiques momentanément acceptées, même les fausses ou les irréelles, tel notre oeil au fond de Paul ou Jacques, si utile dans l'étude de la représentation, ou telle la statue de Condillach en psychologie, ou telles encore les erreurs volontaires en mathématique mais permettant des solutions justes. Les fictions peuvent même se révéler contradictoires, comme l'antinomie déterminisme libre arbitre. Toutes se justifient par les services rendus, ce qui, en dernière analyse, justifie la pensée humaine tout entière, notamment dans la perspective qui considère le cerveau des êtres vivants comme un moyen de résoudre les problèmes de survie.

D'ailleurs, toutes les hypothèses de structure peuvent être des fictions, sans rapport avec les structures cosmiques réelles. Ainsi la cosmologie de Ptolémée, remplacée aujourd'hui par celle de Copernic, a longtemps rendu service en expliquant le mouvement apparent des planètes.

Dès lors, les fictions accompagnant le seul fait d'écrire n'ont plus rien d'extraordinaire. Elles ressemblent aux nombreuses fictions inhérentes à l'usage du langage et qui du reste peuvent varier d'une langue à l'autre.

46

La question n'est pas de savoir si les axiomes logiques sont ou non indispensables à la pensée. On peut fort bien admettre leur rigueur idéale - sans les avoir justifiés pour autant. La question est de savoir s'ils conviennent à l'étude d'une quelconque réalité - de la représentation par exemple... La pensée peut adopter la morale qui lui plaît, cela nous indiffère. Mais ouvrons l'oeil, dès que cette pensée veut appliquer sa morale à autre chose qu'elle-même.

Je ne profiterai pas ici de l'occasion pour écraser le lecteur sous une étude logique d'au moins cinq cents pages où je montrerais les "principes" à travers les âges, où je commenterai Aristote et Leibnitz, comparerais Wundt, Siegwart, Lotze, pour arriver finalement à une confusion telle que je ne saurais conclure; je n'hésiterai pas entre vingt formulations différentes, ni ne chercherai à découvrir si les dits axiomes se déduisent ou non les uns des autres. On me saura gré d'entrer au plus tôt dans le vif du sujet, d'en réduire les éléments au strict nécessaire.

47

Limitons à trois le nombre des axiomes à examiner :

- le principe d'identité;
- celui de non-contradiction;
- celui du tiers exclu.

Formulons-les ainsi :

1. Un concept, au cours d'un jugement, d'un raisonnement, doit rester le même, à part les attributs reçus en chemin de par le jugement ou le raisonnement. $A = A$.
2. Un même concept ne doit pas présenter l'attribut B et l'attribut -B.
3. Un concept doit toujours posséder l'attribut B ou l'attribut -B.

48

Le tiers exclu

Trçons, pour symboliser le monde des concepts, une circonférence. En vertu de la "non-contradiction", aucun concept ne doit posséder l'attribut B et l'attribut -B; on doit donc pouvoir séparer les porteurs de l'un ou de l'autre attribut... Dessinons un diamètre donnant une région B et une région -B. Le principe du tiers exclu stipule que les concepts sont tous classables dans l'une ou l'autre zone.

Ouvrons, dis-je, l'oeil, si notre circonférence veut maintenant symboliser le monde des réalités,

Si nous considérons l'immanence, notre axiome signifie que sur chaque phénomène je peux coller l'étiquette "rouge" ou "non rouge". Or j'ai plutôt l'impression qu'à côté de certains phénomènes nettement rouges (le sang) et d'autres nettement "non rouges" (la note ré), il en est au sujet desquels j'hésite. Ils me paraissent légèrement teintés; mais non.. en fin je ne sais. Pour une représentation où les qualités se dégraderaient insensiblement, ou bien pour une représentation où chaque phénomène posséderait toutes les qualités (seules les proportions variant), le principe du tiers exclu devient sans objet. Exemple du deuxième cas : le sang est rouge, la note ré évoque le rouge, la note do aussi, plus faiblement peut-être, de même que chacun de nos sentiments, et ainsi de suite. J'en viens à me demander si ce n'est pas mon cas; je croyais que non, mais que ne croyais-je pas ?

LE PRINCIPE DU TIERS EXCLU, APPLIQUÉ, PRESUPPOSE QUE LA REALITE EST POURVUE DE FRONTIÈRES INTERIEURES SEPARANT UNE QUALITE DE CE QUI N'EST PAS ELLE.

C'est là un élément de falsification, ou en tout cas d'arbitraire.

Assurément, nous pourrions envisager l'immanence ET la transcendance. Ici, la frontière paraît moins arbitraire. Mais la validité de notre axiome est alors liée à l'existence effective de la transcendance, elle est donc problématique. S'il n'y a point de transcendance, nous avons simplement opposé l'être au non-être, soit deux termes idéaux dont nous nous désintéressons.

Soulignons triplement, quadruplement, quintuplement que : LA FOI EN CE TROISIEME AXIOME INCLINE A ADMETTRE UNE TRANSCENDANCE.

Quant à vouloir l'appliquer à la transcendance, tracer des frontières au sein de l'"en-soi", l'arbitraire de cette opération saute à l'esprit, vu l'absence de renseignements sur ces "Au-Delà" des phénomènes.

49

La non-contradiction

Je prends un A quelconque. Celui-ci, de par le principe d'identité, a l'obligation de rester le même dans les deux jugements suivants : $A = B$ et $A = -B$. Selon le principe de non-contradiction, la pensée se doit abstenir de l'un de ces jugements.

Ouvrons l'oeil, si notre A cherche à symboliser un réel.

Un phénomène, Messieurs ? Bien. Voici. J'en découpe un dans

la représentation... Il m'est donc interdit de le déclarer "rouge" et "non-rouge". Mais malheur, trois fois malheur, j'ai découpé la note ré. Elle est "non-rouge". Et pourtant...

Bref, nous retrouvons l'argument de tout à l'heure. Lorsqu'une qualité donnée ne se trouve pas enclose par une frontière, il y a une foule de cas-limite. On peut dire : c'est "rouge" et c'est "non rouge", aussi bien que ce n'est ni "rouge" ni "non-rouge".

LE PRINCIPE DE NON-CONTRADICTION, APPLIQUÉ, PREJUGE LUI AUSSI QUE LE REEL POSSEDE DES FRONTIERES.

Essayons autre chose. - La représentation a des qualités, bien des qualités. Les couleurs, les douleurs, la lumière du soleil, l'obscurité des pensées... Vu notre méfiance pour toute classification, appelons d'un mot ces mille et une qualités : l'idiosyncrasie. Notre principe défend de dire que la représentation a l'idiosyncrasie B et celle -B. Ah ha ! triomphera-t-on : voilà enfin le cas particulier où le principe joue !!

Pardon... Où voyez-vous le principe de non-contradiction ? Il n'y a ici que le principe d'identité - non encore critiqué. Idiosyncrasie de la représentation et représentation sont synonymes. En effet, nous ne pouvons concevoir un objet que comme la somme de ses qualités. Et "idiosyncrasie" additionnerait simplement ces dernières. Nous obtenons que A ne doit pas être lui-même ET autre chose - puisque A doit être lui-même.

Pour que le principe de non-contradiction apporte quelque chose, la qualité B ne doit pas être synonyme de l'objet A. Exemple : cette feuille de papier ne doit pas être rouge et non rouge. Voir plus haut les inconvénients.

La seule utilisation correcte de la frontière la moins arbitraire, c'est de dire : une réalité ne doit pas à la fois faire partie de la représentation et de la transcendance. (Tout au plus : telle réalité a une partie immanente et une partie transcendante.)

Ici encore, la validité de notre axiome est liée à l'existence effective de la transcendance. A souligner quintuplement.

Inutile enfin de relever l'arbitraire qu'il y aurait à étudier les noumènes à la lueur de ce principe...

L'identité

Nous avons coutume de considérer la pensée comme une activité, un processus, se déroulant dans le temps. Le lecteur s'en souvient : nous attribuons au jugement trois phases, trois moments. D'abord le concept de départ, le sujet; ensuite la mise en relation du sujet avec l'attribut; enfin le concept d'arrivée, soit le concept enrichi des qualités accordées par le jugement.

Cela expose le principe d'identité à une objection qu'il ne mérite pas et qu'il faut réfuter pour mieux mettre en valeur l'objection véritable.

Si le jugement exige une certaine Durée, le principe d'identité stipule une Permanence du concept au cours des différentes opérations dont il est l'objet. Mais si le concept, cet A quelconque, prétend s'appliquer au réel, alors attention. On préjuge que ce réel possède dans le Temps une certaine Permanence; au moins assez pour pouvoir formuler un jugement. Or il se peut que tout soit en mouvement, en devenir de façon telle que n'importe quel jugement sera faux avant même d'être énoncé.

Ce célèbre argument du devenir ne démolit pas le principe, mais bien - l'absolutisme temporel en lui interdisant l'emploi de ce premier axiome.

En effet, nous pouvons poser le jugement dans le cadre d'un espace spirituel subjectif, l'interpréter de façon "instantanée" ou "éternelle". Le jugement n'est alors qu'une relation idiosyncrasique spatiale entre deux concepts situés à des endroits différents. Quant au concept d'arrivée, il se trouve à une autre place. Supposons-les disposés de "gauche à droite". Notre axiome veut donc que le concept de gauche soit semblable à celui de droite, à part ce que ce dernier a de commun avec l'attribut. Appliqué au réel, il signifie que le deux concepts se rapportent au même objet.

Et maintenant, ouvrons les deux yeux.

Prenons l'immanence.

Découpons d'abord un phénomène. Pour pouvoir décider que les deux concepts se rapportent bien au même phénomène, nous devrions savoir ce qu'est, pour un concept, "se rapporter à un phénomène", pour un mot "avoir un sens". Or il s'agit là d'une relation entre une partie de la représentation : un concept, et une autre : un phénomène objectivé (découpé). Cette relation "avoir un sens", d'ordre intuitif, échappe bien entendu à toute définition. Il incombe simplement à une vision suprarationnelle, mystique, de vérifier si les deux concepts sont bien en relation avec le même phénomène... Mais, vous le remarquez, le principe d'identité, lui aussi, présuppose une frontière : autour du phénomène "A".

Voyons à présent la frontière la moins arbitraire et symbolisons par A la représentation. Et nous voici de nouveau à la grosse difficulté déjà signalée.

Notre axiome présuppose encore une frontière ! A savoir entre le concept, partie de l'immanence, et l'immanence elle-même ! De nouveau, chacun touche du doigt l'antithèse entre connaissance indirecte et directe...

Et de nouveau, voyez s'effondrer la notion de représentation - qui se perd dans la suprarationnelle représentation !

Notons cependant quelques résultats.

Dans la mesure où la notion de représentation est admise, le principe d'identité est applicable à l'immanence. Seule l'immanence possède une frontière indiscutable, donnée par sa totalité.

Même dans l'hypothèse de l'absolutisme temporel, du perpétuel devenir, où le jugement exige trois phases, l'axiome, dans ce rôle exceptionnel, demeure valable : quelles que soient les modifications au sein de l'immanence, celle-ci aura toujours son unité, sa totalité, ou bien elle ne sera pas. Or cette unité, cette totalité, suffit à donner à notre A quelconque un contenu réel. Mais si la représentation cesse (pour toujours ou par intermittence), notre A ainsi que le principe d'identité disparaissent. Une application abusive de ce dernier est donc impossible.

La notion de représentation admise, il est aussi un emploi légitime pour le principe de non-contradiction : une réalité quelconque ne doit pas faire partie de la représentation et n'en pas faire partie.

Pour le principe du tiers exclu, appelons transcendance les réalités - s'il y en a - qui ne font pas partie de la représentation, et nous obtenons : toute réalité doit faire partie de la représentation, ou bien de la transcendance.

Toute autre application des principes logiques exigerait de plus amples postulats.

Note 2000 :

Nous verrons plus loin que les principes logiques peuvent se ramener à des propriétés de notre espace idéal : cet espace où nous logeons la géométrie.

Un espace qui confère aux sciences de l'esprit (géométrie, mathématiques, jeu d'échecs, etc.) des certitudes inaccessibles à n'importe quelle réalité. Il accorde une liberté incorpore de l'expérience concrète. On y joue avec des fictions : tels le point sans étendue et la ligne sans épaisseur. Et ces fictions précisément apportent la rigueur et la certitude.

Nous aurons l'occasion de rencontrer de nombreuses fictions et qui rendent d'inestimables services.

Chapitre troisième

L'absurdité, impasse solipsiste

Qu'avons-nous fait ? qu'avons-nous fait ?

Une voix angoissée semble nous interroger. Oui, la perspective quotidienne nous écrasait sous sa vulgarité tyrannique, mais - elle avait un sens ! Maintenant, partout cette indicible représentation; nous avons pulvérisé la matière; Dieu s'est évanoui; le moi, le "je", le "sujet" - cette autre forme de la transcendance - nous l'avons relégué dans le problème. Toujours plus vides, toujours plus hagards, les phénomènes nous contemplent. Derrière chaque image, il n'y a que l'Absurde. Son rictus immuable et bestial domine les forêts et les plaines. Il n'y a plus de forêts; il n'y a plus de plaines; - le rictus reste... Qu'avons-nous fait ?

Seules trois idoles demeurent. Voici les lettres gravées sur les piédestaux : "Je suis le principe d'identité" - "Je suis le principe de non-contradiction" - "Je suis le principe du tiers exclu". Et au-dessous, il était encore écrit : "Je suis vrai." Mais quoi ! une invisible main efface soudain ces derniers caractères... Cependant, dans

les nuages, au-dessus des idoles, s'inscrivent ces paroles flamboyantes : "Nous avons un sens". Hélas, la flamme pâlit et cette autre phrase se dessine, sombre, sur le ciel de cendre : "Qu'est-ce qu'avoir un sens ?..."

Où sont les idoles, ou sont les nuages ? Pourquoi ce rictus ?

Qu'avons-nous fait ?

Oh, laissez s'épancher cette musique nouvelle ! Soyez les bienvenues, vous, les âmes jusqu'ici ennemies et venez pour un soir oublier les haines éternelles. Venez dans ce fluide indiciblement bleu qui imprègne feuillages, nuages et prairies. Voyez : les contours s'effacent, l'étang devient songeur, une musique s'élève. Ô âmes hostiles, se peut-il que si longtemps vous ayez combattu ? Mais le Temps... - y a-t-il un passé ?... Joignez vos voix à l'invisible chœur, devenez - y a-t-il un devenir ? - un chant, le chant des haines

illusoires dans le crépuscule profondément bleu. Mille voix, mille cloches cristallines se mêlent aux violons et aux harpes. Une musique, une couleur : la symphonie du crépuscule.

"Alles Vergänglichhe
Ist nur ein Gleichnis
Das Unzulängliche,
Hier wird's Ereignis..."

Parcourez-vous le pays de rêve où croissent les fleurs étranges : nos espérances ? Combien pâle, combien gris, combien morne se dressait l'ignoble monde quotidien - et combien lourd ! Mais y a-t-il eu un pareil monde ? N'est-ce point un mauvais songe plutôt, ou un nuage sombre qui fuit vers l'horizon ?... et qui, comme un écrin de velours noir, entoure ce château de cristal où se brise éternellement le dernier soleil. Le château de notre divine solitude. Connaissez-vous les chemins pour y monter, des sentiers désolés dans la rocaïlle glissante ? Mais avez-vous vu du château le portail à deux battants devant vous s'ouvrir, respiré la lumière surnaturelle, la lumière de vie ? Qu'importe ici la menace des nuages !

Malheur, malheur ! Le rictus de l'Absurde...

Ecoutez, écoutez les plaintes dans la nuit.

- Rends-moi le passé ! Je veux comprendre, et les mots ont perdu leur sens. J'avais tant de bonheur à comprendre ; que faisais-je de mal, qui ai-je offensé ? Oh, rends-le-moi...

- JE NE SAIS PAS S'IL Y A UN PASSÉ.

- Ah, c'est ainsi ? Alors tremble ! Ce Temps que tu nies, s'il existe, se vengera. Tu t'es crevé les yeux en me détrônant et tu cours à une catastrophe que j'aurais pu t'éviter. Tremble... l'heure approche... Allons, un bon mouvement, je t'ai toujours fidèlement servi, rends-moi le passé.

- JE NE VEUX PAS.

Ecoutez, écoutez les plaintes dans la nuit.

- Pourquoi nous as-tu enlevé les choses ? J'avais tant de plaisir aux arbres, aux cailloux du chemin. Tu les as détruits, pourquoi ?

- J'avais tant de joie à la chanson du vent, aux voix des femmes. Tout est détruit. Pourquoi ?

- JE NE SAIS PAS.

- Le moindre grain de poussière me comblerait. Rends-nous les choses ; au moins quelques-unes.

- JE NE VEUX PAS.

- Il ne veut pas ! le tyran ! Allons, camarades, renversons-le ! Venez ! A l'assaut !

- A bas le tyran !

- On en a assez !

- Tu es perdu, lâche les leviers de commande !

- NON.

- Lâche-les ou nous t'assomons !

- ESSAYEZ.

Ecoutez, écoutez les cris dans le noir...

- Camarades, tous avec moi, je suis Peur-de-mourir. Camarades après la victoire, vous aurez la liberté entière. Toi, tu auras les femmes, que le tyran te refuse. Toi, tu auras les bons repas, l'ivresse. Toi, tu goûteras des paradis inconnus : héroïne opium. Tous vous serez libres. A mort le tyran !

- A mort !

- Messieurs, parlons bas. Je vais vous donner une première fo mule de guerre.

Ecoutez, écoutez le drame.

- Ouh ! ouh !

- Qu'est-ce ?

- Le vent, l'orage...

- L'éclair, le tonnerre...

- Où donc ?

- Là, autour de la sphère...

- J'ai peur, au secours !...

- Pan ! pan ! pan !

- Qu'est-ce ?

- On frappe à la porte !... J'ai peur.

- Pan ! pan ! pan !

- Qui êtes-vous ?

- Je suis Dieu.

- C'est Dieu. A genoux...

- La porte s'ouvre !... Détournez les yeux. C'est la mort de regarder Dieu en face.

- Il avance, je le sens...

- Ne regardez pas, c'est la mort...

- Il va vers le tyran, ne regardez pas !... Quelle chance qu'il ne m'ait pas vu !

- Ni moi !... Dieu soit loué.

- Dieu soit loué.

- QUELLE EST CETTE MAIN QUI S'AVANCE ?

- Je suis Dieu. Ta dernière heure est venue.

- POURQUOI LA MAIN DE DIEU RESTE-T-ELLE PRISONNIERE DANS LA MIENNE ?

- Tes forces s'en vont. Le levier est à moi. Je suis Dieu.

- BAS LES MASQUES !

- Je suis Dieu ! Tremble ! Repens-toi !

- J'AI ENCORE UNE AUTRE MAIN. LA, J'ABAISSÉ UN LEVIER.

- Maître, que désirez-vous ?

- QUEL EST CE PRISONNIER QUI PRÉTEND ÊTRE DIEU ?

- C'est le camarade Peur-de-mourir à qui j'ai fourni cette formule, parce que tu n'as pas voulu me rendre le passé.

- A TOUS : QUELQU'UN A-T-IL QUELQUE CHOSE À DIRE ? QU'IL LE FASSE !

- Maître, nous avons eu tort, mais rends-nous quelque chose !...

- La dernière que tu aies détruite...

- SOIT. D'AILLEURS ? DANS UNE CERTAINE MESURE, JE LE VEUX AUSSI.

56

On aura senti, je l'espère, le caractère symbolique de ces dernières pages. J'aurais pu vous les épargner et passer d'emblée à l'ordre du jour. Mais j'ai voulu suggérer autant qu'il se peut la justification suprarationnelle du point de départ. Il n'est pas indispensable que pour le lecteur le décor ressemble absolument à celui que je viens de brosser. Toutefois, on doit trouver en soi-même un équivalent si l'on veut faire ce premier pas - hypothétique et antinomique.

De même, j'aurais pu éviter toute la critique du cogito et partir, sans suggestion préalable, de la "représentation", appelée X. J'aurais dit : X est immédiatement donné. J'aurais traité de relative ou d'immanente l'existence en tant qu'X ou partie d'X, et ainsi de suite. Mais j'aurais affligé le lecteur d'une migraine dont il m'aurait gardé rancune. C'est pourtant ce que fait Ziehen en partant des "Gignomene". Heureusement pour lui - et pour nous - que des Kant, Schopenhauer et Nietzsche ont rendu suggestifs des termes tels que "phénomènes", "représentation", "apparence", synonymes du "Gignomen". Sinon toute l'"Erkenntnistheorie" de Ziehen nous eût paru de l'hébreu. Nous verrons par la suite d'autres difficultés dans lesquelles ce penseur, remarquable à bien des égards, s'est jeté pour n'avoir pas fait précéder sa construction d'une critique suffisamment acérée.

57

Voici la première démarche :

Thèse : CONSIDERONS COMME LEGITIME LA NOTION DE REPRÉSENTATION.

Le bien-fondé de cet impératif est d'ordre mystique. Bornons-nous à l'analyse.

Nous ne savons plus comment le mot "représentation" a pu acquérir un sens. Nous admettons que ce mot a un contenu : celui suggéré jusqu'ici. Les postulats sont les suivants :

1) Le concept "représentation" fait partie de la représentation, et il y a une frontière entre cette partie et le tout (constatation).

2) Le concept symbolise le tout en vertu d'une relation indéfinissable, idiosyncrasique. Et cela de telle façon qu'il ait ressemblance (?) entre le concept et son objet. En d'autres termes : la représentation est pensable (constatation douteuse).

3) Nous disons que le concept est différent de son objet ; c'est-à-dire : la pensée théorique qui va penser la représentation se place hors de celle-ci : nous ouvrons un oeil au fond de Pierre ou de Paul (fiction).

Le troisième postulat annule les deux premiers dont le rôle a été d'obtenir, par autonégation, cet troisième. Le monisme se trouve donc momentanément rétabli. Seulement attention ! La pensée théorique située hors de l'immanence n'a qu'une existence fictive. Elle n'appartient pas davantage à la transcendance. Elle se place au-delà des principes logiques dont elle se servira.

Le mérite de cette fiction est de rendre possible une théorie de la connaissance.

Telle est la portée de notre thèse. Elle fonde un rationalisme.

Mais la pensée critique nous dit : "Je ne sais pas dans quelle mesure une pareille fiction faussera ou ne faussera pas la réalité intuitive."

C'est pourquoi nous proclamons une antithèse irrationaliste :

Antithèse : IL EST ILLEGITIME DE "FORMULER" UNE QUELCONQUE REALITÉ INTUITIVE ; LA REPRÉSENTATION N'EST PAS PENSABLE ;

Synthèse

La représentation réelle, intuitivement donnée, n'est peut-être pas pensable. Mais l'idéale, posée par le concept "représentation" est pensable, puisqu'il y a ici identité entre pensée et être. Par notre thèse, nous considérons arbitrairement cet être idéal comme doué des mêmes propriétés que la réalité intuitive qu'il symbolise. Par notre antithèse, nous laissons ouverte la porte pour un retour à l'irrationalisme, à la contemplation, au silence.

Nous venons de faire un acte de foi - que la critique n'a pas à discuter, mais dont elle peut - dont elle doit - examiner la portée.

En posant le concept "représentation", nous avons créé une antinomie entre son caractère discursif et son caractère intuitif. D'une part, ce concept doit être différent de son objet, d'autre part, il en fait partie. Il est indispensable de négliger totalement le caractère intuitif du concept représentation pour le rendre valable. Sinon que d'ennuis ! La partie symbolisant le tout devrait aussi se symboliser elle-même et en particulier dans son rôle symbolisateur du tout; mais elle devrait aussi se symboliser elle-même dans son rôle symbolisateur d'un symbole du tout. Et ainsi de suite à en donner un vertige rappelant les prémisses du système fichtéen.

C'est pourquoi notre thèse exige que seul le caractère discursif soit considéré - d'où le troisième postulat niant les deux premiers. (Cf. n° 57.)

Mais il ne suffit pas de poser le concept d'immanence hors de l'immanence, il faut poser hors de celle-ci toute une pensée théorique - dont il est désormais interdit de faire valoir le caractère intuitif. Sinon chaque opération de pensée portant sur le concept "représentation" sera ou bien contenue dans ce concept, et alors le vertige de tout à l'heure recommence, ou bien exclue de ce concept qui dès lors ne correspond plus à son objet.

Ainsi, nous avons placé hors de l'immanence - et hors de la transcendance, donc dans une sorte de néant - une pensée permettant de travailler. Mais cette pensée, nous y insistons, est purement fictive, un simple postulat de notre thèse. En réalité, nous ne pouvons penser que phénoménalement; d'où la critique est en droit de conclure qu'une théorie de la connaissance, par ses concepts fondamentaux, doit nécessairement falsifier la réalité intuitive. C'est le rôle d'une théorie de la connaissance vraiment critique d'être au clair sur une telle falsification afin de pouvoir par la suite la corriger quelque peu en commettant à dessein des erreurs en sens contraire, comme le préconise Vaihinger dans son fictionnalisme.

Signalons encore un des moindres mérites de notre première fiction. Toute la partie didactique, rhétorique, où je dis : "nous venons de voir", "nous allons voir", y compris le "nous" ou le "je", relève de cette raison fictive : rien que des discours qu'elle tient dans l'irréel. Dès lors, des contradictions ouvertes entre la partie rhétorique et la partie matérielle sont admissibles sans autre. Exemple : "Je dis que je (égo cartésien) n'existe pas; ou bien : "Nous venons de voir que peut-être le Temps n'existe pas".

*

Le danger de semblables actes de foi, c'est d'admettre davantage qu'on ne le veut. Il convient toujours d'en restreindre la portée autant que possible.

Nous avons le choix entre deux attitudes : un irrationalisme conduisant au silence; un rationalisme laissant la pensée discursive considérer la représentation idéale comme un équivalent de la représentation réelle. Tout se passe comme si nos instincts combatifs dominaient aujourd'hui et qu'ils aient choisi la seconde avenue; mais, pour ne pas léser nos tendances contemplatives, nous n'oublierons pas le chemin du mysticisme. Qui sait ? s'il existe un Temps, nous désirerons peut-être, un jour, quelques instants de répit pour rentrer en nous-mêmes. Alors, nous devons nous souvenir de la route. Voilà un second motif pour l'antithèse irrationaliste.

En faisant de la représentation un concept, nous plaçons celle-ci dans le cadre de notre espace idéal. Si le lecteur parvient à penser un objet quelconque sans le mettre dans un espace à trois dimensions, tant mieux pour lui. L'auteur avoue ne pas atteindre à cette virtuosité et il va dire quelques mots pour ceux qui à cet égard lui ressemblent.

Notre oeil intellectuel peut voir l'immanence de plusieurs façons, et chaque fois un danger nous guette. D'abord en géométrie plane, abstraction faite de la troisième dimension. Nous symboliserons l'immanence par un cercle (à l'intérieur de ce cercle : l'intuitivement donné). Le seul fait qu'au-delà de la circonférence le plan idéal continue pousse à croire qu'il y a quelque chose hors de la représentation, ne serait-ce qu'un espace vide. Cette méchante erreur vient de ce que l'on confond l'idéal et le réel. Mais grâce à notre fable d'une raison théorique, nous voyons immédiatement que cet espace idéal appartient à la pensée fictive, inexistante, irréelle, et que nous ne saurions en tirer des conclusions réalistes. Cet espace sert à penser l'immanence réelle; un point c'est tout. D'ailleurs, sans notre fable, il serait interdit de placer la représentation qui est le tout dans l'espace idéal qui est une partie (un concept fondamental). Il serait interdit de penser la représentation... Afin de neutraliser une pareille tendance à l'erreur, une pareille tendance à transcender, créons le concept de "néant", un mot vide, absurde, incompréhensible. Nous dirons qu'au-delà de cette circonférence, il y a le néant - à moins que nous n'y mettions délibérément quelque chose (ne serait-ce que l'Espace). - - Notre oeil idéal pourrait aussi voir la représentation comme les parois intérieures d'une sphère - l'oeil étant au centre. L'espace hors de la sphère, infini et idéal, ne compte pas, c'est du néant, à moins que nous n'y mettions un espace réel. La zone entre l'oeil et les parois ne compte pas davantage, mais nous éprouvons plus de peine à l'anéantir. C'est là un préjugé visuel. Au centre d'une sphère opaque, le regard, intercepté, ne va pas plus loin, mais il voit la distance jusqu'à la cloison. Dans cette symbolisation sphérique, nous soupçonnerons l'au-delà d'être l'appartement des noumènes, l'en-deçà celui d'un oeil : le "je". D'où une plus grande facilité à nier les noumènes, les objets, que le "je", le sujet. Mais c'est oeil n'est autre que la fiction du 3e postulat !

Outre l'espace idéal qui pour notre esprit joue le rôle d'une "catégorie", il convient, au même titre, de mentionner le temps.

Nous plaçons, sans le vouloir, souvent sans le remarquer, les différents concepts dans le cadre du temps idéal, même lorsque nous les pensons comme instantanés ou éternels (c'est-à-dire dépourvus de tout devenir). Afin de ne pas falsifier par ce seul fait l'immanence, il est bon de la considérer comme "momentanée". Avant et après, il n'y a rien - à moins qu'expressément nous n'admettions un passé et un avenir.

Cette vision, ainsi corrigée, donne le "phénoménisme pur". Et ce point de vue correspond entièrement à l'hypothèse de l'instant éternel. Une seule différence : par l'"instant éternel", le moment est affirmé immuable, "depuis toujours" et "pour toujours"; par le phénoménisme pur, la question de l'immuabilité n'est pas touchée, il peut y avoir ou ne pas y avoir un devenir.

On procédera ainsi d'autant plus aisément que ce temps idéal n'est qu'une catégorie de notre "raison fictive". Le problème d'un temps réel demeure intact. Un instant sans passé ni avenir est inconcevable, mais cela n'a aucune importance. Il s'agit, comme pour l'espace, d'une erreur correctrice, par le concept de néant, l'erreur première, celle de l'acte de foi, ayant été de mettre la représentation dans le temps et l'espace.

On entrevoit le rôle joué par le "néant" ! Ceux qui le rejettent comme contradictoire ou absurde se privent d'un précieux moyen de défense contre les dogmatisme involontaires. Il n'a du reste aucune portée existentielle (semblable en cela aux deux "catégories" qu'il corrige); il fournit simplement une morale de la pensée, une logique - qualifiable de "critique".

Déclarer réels temps, espace ou néant, voilà un tout autre problème ! Deux mots à son sujet pour montrer ce qui n'est pas abordé ici.

Si la représentation n'existe pas, s'il n'y a pas de noumènes (substances), alors un Temps et un Espace vides ne se distinguent en rien du Néant. Il est parfaitement inutile de chercher à les séparer. Mais étant donné l'immanence, tout change. Temps et Espace, de par leur caractère infini (puisque ce sont là nos "catégories" prises "au sérieux") transcendent cette représentation. L'Espace désormais n'est plus vide, il contient la représentation (au moins elle !). Il devient l'espace "total" ou "réel" qui comprend l'espace relatif et l'espace absolu. Et alors, chose très grave, il semble doubler l'immanence d'un élément transcendant. Il fait croire qu'il resterait quelque chose, si la représentation perdait soudain son existence pour soi, son caractère d'un immédiatement don-

né, si elle s'"éteignait". Bref, l'espace total nous incline à admettre une quelconque chose en soi, un corrélatif à l'immanence. Ici, le mot "néant" prend une phosphorescence nouvelle. En signifiant "tout ce qui n'est pas représentation", il veut dire que la transcendance n'a aucune qualité : point de dimensions; elle ne peut servir de substrat à rien du tout.

Une considération parallèle vaut pour le Temps.

Toute la question est de savoir si la transcendance est ou n'est pas un néant.

Mais cela pour plus tard !

Note 2000

Le raisonnement par thèse antithèse et synthèse, à la mode depuis Hegel, remonte naturellement à la nuit des temps. Devant deux propositions également vraies mais ontradiatoires e avant de réviser leur égal fondement, il consiste à considérer la contradiction comme apparente et à lever celle-ci par une synthèse.

Pour que le procédé soit correct, il faut que le problème n'ait qu'une seule solution. Une synthèse et elle seule lève la contradiction et bénéficiera du même degré de certitude qu les propositions antinomiques.

S'il y a plusieurs solutions, en donner une seule est évidemment fautif. Il convient de les donner toutes et de laisser à la recherche le soin de les départager.

Cela ne dispense pas d'une révision des fondements mêmes de propositions antithétiques.

En effet, la révision constante et totale de tout notre savoir est le seul moyen de prévenir les démentis cuisants de l'événement qui balaie les châteaux de cartes des élucubrations trop audacieuses.

Pour améliorer les chances des futurs châteaux de cartes, le révisionnisme entreprend d'abord de caler la table.

A - Prémisses

62

Ces bases jetées, un second acte de foi s'impose pour pouvoir continuer - qui cette fois nous coûtera moins de peine, étant en quelque sorte contenu dans le premier : la confiance en les "applications légitimes" des principes logiques. Qu'on se reporte ici au chiffre 48.

On acceptera ce credo plus facilement encore, si l'on considère nos axiomes, non comme issus de la cuisse de Jupiter, mais comme formulant des propriétés de notre espace idéal, propriétés se révélant sitôt que nous y plaçons une totalité quelconque. Ce seraient là des définitions complémentaires de l'espace idéal.

Exemple en géométrie plane. Un cercle, soit une totalité. Ce cercle reste le même en quelque endroit que je le mette, quelle que soit la durée des opérations : principe d'identité. (Les espaces non homogènes des métagéométries n'ont donc rien à voir avec notre espace idéal.) Aucun point du plan ne se trouve à la fois dans le cercle et hors du cercle : principe de non-contradiction. Enfin, tout point du plan se trouve dans le cercle ou hors du cercle (les points de la frontière appartenant au cercle) : principe du tiers exclu.

En transformant les axiomes logiques en définitions partielles de l'espace, nous faisons un pas important.

Nous ne voyons plus dans les propositions géométriques de tout à l'heure une application de nos axiomes, mais l'inverse. Dès que, dans l'espace fictif (idéal), nous posons une réalité : la représentation, il s'agit de savoir si nous allons appliquer à cette réalité les caractéristiques "logiques" de l'espace - ou les exclure comme nous l'avons fait pour l'"infini". En les excluant, il ne resterait aucune caractéristique spatiale, si ce n'est la seule étendue, à conférer à notre concept. Celui-ci ne saurait faire l'objet d'un jugement, si ce n'est de celui d'existence - déjà prononcé !

Notre second acte de foi apparaît donc comme un corollaire du premier qui, isolé, demeurerait stérile.

A titre d'antithèse irrationnelle, disons que :

LES AXIOMES LOGIQUES FALSIFIENT TOUTE REALITE QU'ILS TOUCHENT.

63

Le principe d'identité permet toujours et partout de faire de la représentation le sujet d'un jugement.

Le principe de non-contradiction trace autour de l'immanence une impitoyable frontière.

Le principe du tiers exclu divise le monde en deux : immanence, transcendance. Division problématique, il est vrai, le second terme pouvant être un néant.

A présent, on saisit toute la portée des deux grandes questions :

- L'univers se borne-t-il à la représentation ou est-il quelque chose de plus ?
- Comment cette représentation est-elle constituée ?

64

Puisque nous partons d'une totalité : l'immanence, consacrons quelques lignes à l'attitude consistant à poser au départ, comme le fait Kant, une pluralité de phénomènes.

Par là, on préjuge d'une question que je laisse ouverte : à savoir si la représentation est homogène ou non. En partant d'une pluralité, on décide ipso facto qu'il y a des frontières entre les phénomènes.

Un autre inconvénient de la poussière d'impressions, c'est qu'on a une peine de tous les diables à reconstruire la "totalité", et dans cette reconstruction on oubliera des éléments importants. Vu que l'espace "réel", "subjectif", est donné par l'ensemble des impressions, on construira infailliblement cet espace trop petit. Puis on s'apercevra avec horreur qu'on ne peut y loger tous les phénomènes - situation pénible ! Soudain, un éclair : l'idée géniale salvatrice ! Mais cela démontre l'existence du Temps ! Et grâce à cette énormité, l'on se tire d'embarras.

Ziehen offre un exemple typique d'une pareille catastrophe

Il ouvre sa "Théorie de la connaissance" par quelques phrases rejoignant notre propos. "La chose est évidente, dit-il, la théorie de la connaissance n'a aucune raison, ni aucun droit d'exclure de ses bases un fait quelconque. Tout ce que nous vivons, ou plus exactement tout ce que vit l'individu dont la pensée parcourt les présents enchaînements doit servir de base à la théorie de la connaissance." Mais Ziehen appelle cet ensemble les "Gignomene". Ce seul mot vient déjà tout compromettre. Et c'est dommage, car Ziehen est un esprit remarquablement lucide et indépendant. On éprouve un plaisir extraordinaire à lire bien de ses aphorismes. Hélas, la catastrophe du début met en question l'importance, la validité de l'oeuvre entière... Néanmoins, de nombreux passages - et notamment les passages critiques - demeurent in-

tacts. En outre, la culture scientifique de ce médecin-philosophe fournit de précieux matériaux.

Ayant posé ses "Gignomene", les ayant classés en "Vorstellungs-" et "Empfindungsgignomene" (concepts et autres impressions), il déclare soudain au § 10 : "Le premier fait, c'est que les "Empfindungsgignomene" se modifient." Eh oui : se modifient ! Il n'écrit pas : "semblent se modifier", ce qui lui eût interdit d'affirmer plus tard la causalité comme partie intégrante des impressions sensorielles.

Je vous avais bien dit que les "Gignomene" mèneraient au désastre...

Kant, lui, a eu la sagesse de rester plus obscur. Il faut toutefois l'interpréter de façon terriblement symbolique pour éviter le gouffre. Il faut d'abord considérer l'"objet" et le "Gemüt" (âme et esprit) comme des procédés de style destinés à suggérer ce qu'est un phénomène. Ensuite l'"unité transcendantale de l'aperception" comme une expression compliquée signifiant que les phénomènes donnés appartiennent à un même tout - et excuser ce terme obscur par l'effort titanique d'une reconstruction à partir des phénomènes.

Mais, s'écrierait-on, en partant d'une totalité n'allez-vous pas vous enfoncer dans les difficultés inverses ? n'aurez-vous pas une peine de tous les tonnerres à sortir du monisme ?

Répondons à cette apostrophe.

65

La réponse sera simple.

Jusqu'ici, la question reste ouverte de savoir si l'immanence a ou n'a pas de frontières intérieures. En décider relève d'un acte intuitif, d'une constatation. Or toute constatation, parce que formulée, perd sa certitude intuitive. Elle se présente avec une certaine marge d'erreur, une certaine imprécision. Avant donc d'introduire cet élément suspect, il convient d'extraire de nos prémisses le plus précieux de leur contenu. Alors nous pourrions "constater" et, sachant les dangers de l'entreprise, faire aussitôt les réserves correctrices élémentaires.

Nous allons commencer par extraire le concept d'espace subjectif. De façon enfantine, si l'on songe aux efforts désespérés de Ziehen pour séparer la "localité" d'un "Gignomen" des autres caractéristiques de celui-ci.

L'espace subjectif, bien entendu, n'est pas définissable, mais il peut être suggéré de façon précise comme ce qui, pour la représentation, équivaut au cercle de tout à l'heure, abstraction faite du contenu, homogène ou différencié. Voyons un peu.

Si l'on a bien en mémoire les propriétés de notre cercle, les propositions suivantes ne sont qu'une traduc-

tion en langage phénoménal de propositions géométriques. - - L'espace subjectif est un espace fini. Sa grandeur et sa forme sont exactement données par l'ensemble de ses parties : par l'ensemble des phénomènes. L'espace subjectif est la qualité ou l'une des qualités communes à tous les phénomènes. Il se distingue des autres qualités par le seul fait que ces autres ne sont pas impliquées par l'espace idéal. Ces autres qualités doivent être ajoutées, c'est-à-dire qu'elles seront un contenu du cercle, qu'elles rempliront le cercle, mais ne seront pas celui-ci.

Ziehen, qui ne voit pas comment séparer la "localité" de n'importe quelle autre qualité commune à tous les phénomènes, affirme avec autorité que si par hasard toutes les impressions étaient bleues, du même bleu, nous ne percevrions plus ce bleu. Un moyen élégant n'est-ce pas ? d'écarter les obstacles...

Voici le problème.

Que la représentation soit uniforme ou différenciée, toutes les parties (l'esprit en isolera autant qu'il voudra) doivent avoir des qualités ou une qualité commune, ne serait-ce que celle de faire partie d'un même tout - soit la localité. Cas contraire, chaque phénomène isolé serait comparable à une "conscience" autonome ignorant tout de ses voisines. Que dis-je pour chaque phénomène, tous les autres appartiendraient à la transcendance. On retombe ici dans un monisme effarant, où la représentation, réduite à un phénomène isolé - à un "Gignomen" serait homogène, uniforme. A ce moment-là tout est dit, le dernier mot du savoir humain prononcé. Ce n'était pas la peine de faire deux actes de foi suspects pour s'arrêter ici.

Par voie de suggestion, j'ai défini, de façon précise je l'espère, l'espace subjectif. Y a-t-il à part cet espace une ou de qualités uniformes de l'immanence ? Y répondre relève avant tout de la constatation. Si par exemple toute l'immanence était bleue, et non pas d'un bleu inexistant (??), il serait facile, par simple soustraction de l'espace, d'obtenir, de suggérer le concept "bleu".

Je ne dissimule pas une difficulté avec laquelle - mais plus tard - nous devons compter. Il y a entre l'espace idéal et l'une des qualités communes aux impressions visuelles une ressemblance prodigieuse; aussi arriverons-nous sans effort à évoquer la localité de ces impressions visuelles. Pour les impressions tactiles, de manière plus vague, mais cependant fort honnête. Pour les auditives, olfactives, gustatives, de façon très floue, très lointaine. Quant aux sentiments et aux concepts, la concentration la plus soutenue est nécessaire pour dégager, par comparaison, l'espace dans lequel ils se meuvent. Cela explique que, généralement, on n'accorde aucune place à ces malheureux - qui se voient rejetés dans le Temps, c'est-à-dire dans la transcendance, c'est-à-dire dans le contradictoire, car on réalise le tour de force de les poser comme faisant partie et ne faisant pas partie de la représentation.

Cet espace subjectif est phénoménalement réel, puisque appartenant à la représentation. Seulement, sa séparation d'avec le reste des qualités homogènes, s'il y en a, est arbitraire, abstraite, fictive. Ce concept d'espace subjectif est à considérer comme un produit de la "raison fictive" (cet oeil au fond de Pierre ou Paul).

Et maintenant la constatation. Si je soustrais des qualités homogènes l'espace, il reste quelque chose - et ce n'est pas le bleu ou le rouge... Il reste quelque chose de parfaitement indicible et que nous appellerons "le fait d'être directement donné", ou "le caractère intuitif", ou "l'intuition". Tous les phénomènes, sans exception, possèdent cette qualité que nous nommerons le "résidu subjectif".

Ce fait confirme d'ailleurs que, pour tout phénomène, faire partie de la représentation et être directement donné sont synonymes... Chaque phénomène possède ces deux

B - Critique de la division sujet-objet

66

Nous avons en main les éléments voulus pour critiquer une absurdité philosopho-psychologique : la division sujet-objet, critique prolongeant celle du cogito. Ce travail de déblaiement accompli, le regard libéré verra de nouveau un peu d'horizon et s'orientera.

Historiquement, notre absurdité bicéphale est un avorton du dogmatisme, du Réalisme. "Sujet-objet" reproduisait fidèlement l'opposition confuse entre représentation et transcendance. La critique ayant pourfendu la transcendance, notre monstre s'est réfugié dans la psychologie où il a la vie dure. Mais précisément Ziehen me paraît lui avoir porté le coup mortel en montrant que rien dans les "Gignomene" ne ressemble à cet animal.

67

MA REPRESENTATION EST POUR MOI LE MONDE. - Cette proposition diffère de celle que Schopenhauer place au début du "Monde comme volonté et représentation" : "Le monde est ma représentation."

Cela veut dire que ma représentation est pour moi le seul "objet de connaissance certaine" - parce qu'intuitive - les modes indirects étant critiqués dans leur prétention à une certitude sur la transcendance, et même de l'immanence.

L'univers se borne-t-il à ce monde ? Je l'ignore. Je ne le saurai jamais, car il faudrait, pour le savoir, qu'une des méthodes indirectes fût sûre. Je ne puis, par exemple, affirmer un matérialisme à la Démocrite ni le nier; les matérialistes peuvent par hasard avoir raison, tout comme Schopenhauer pourrait être dans le vrai en déclarant initialement que l'univers entier est pure représentation.

Nous voilà bien avancés, direz-vous. A moins d'introduire des certitudes en contrebande, que pouvons-nous tirer de cette représentation ?

qualités (ou cette qualité divisible en deux). On peut appeler "existence relative" (subjective, phénoménale) cette qualité bipartite, ce qui se recouvre fort bien avec ce que jusqu'ici nous avons dit de l'existence. "Le rouge existe pour soi" signifie donc : "Il occupe une certaine étendue et il est donné directement."

Du même coup, par analogie, l'existence absolue (objective en soi) se précise. Elle est une qualité commune à tous les objets meublant la transcendance.

*

Pas grand'chose pour l'instant. En effet, je ne puis, sans un troisième acte de foi, classer et décrire des parties de l'immanence, car je devrais délimiter ces parties, chose arbitraire. Considérons donc d'abord la représentation en tant que tout.

68

MA REPRESENTATION EST POUR MOI LE MONDE, avons-nous dit, voulant signifier qu'elle constitue le seul "objet que je puisse connaître avec certitude".

Si maintenant j'oublie qu'une telle tournure traduit uniquement une intuition, je deviens victime d'un cauchemar grammatical. Vivons-en quelques pages.

Appelons sujet ce qui connaît l'objet, l'immanence.

Et voici se poser la distinction sujet-objet prétendument impliquée par toute connaissance, fût-elle directe, car il faut bien que quelque chose soit connu et que quelque chose connaisse. (Une évidence, Messieurs, qui comme ses semblables fondra sous le regard. Je ne sais rien de plus méchant que le "évidences").

Fondé sur cette condition logico-grammaticale de la connaissance directe, on a cru pouvoir affirmer une différence entre sujet et objet - parce que les mots étaient différents ! Schopenhauer, qui accorde une généreuse hospitalité à notre chimère bicéphale, reconnaît toutefois que sujet et objet ne sauraient exister l'un sans l'autre, vu le mode d'être de la représentation.

Celle-ci "existe pour moi", nous l'avons vu, en tant qu'objet d'intuition. Un phénomène cessât-il d'"occuper ma conscience" il n'existerait plus "pour moi". Ce phénomène pourrait continuer d'exister "pour lui-même", à le supposer doué d'une conscience autonome et par là exister en soi ("hors de moi"). Mais c'est pure supposition, aussi gratuite que celle des noumènes. L'existence en soi, répétons-le sans cesse, m'est inaccessible; je ne puis l'affirmer ou la nier. L'"objet" d'intuition ne peut donc exister sans le "sujet", sans "être perçu

par le sujet". Ainsi, ma représentation, "objet de mon intuition", "existe pour moi" qui suis le "sujet" et disparaîtra si je disparaissais. (Entre nous, il est assez pénible de louvoyer correctement dans une terminologie aussi corrompue. Mais courage, les résultats se dessinent !)

L'inverse est également vrai. Le sujet étant ce qui connaît, il faut qu'il y ait une immanence pour qu'il soit. La fin de la représentation entraînerait la suppression du sujet en tant qu'être connaissant.

Avant de montrer la solution que seule nous pouvons adopter, il convient, vu l'importance du débat, de critiquer les solutions proposées.

Critique des solutions possibles

Quatre solutions, dont deux s'éliminent d'emblée, s'offrent à l'examen.

A

Le "sujet" est une partie de la représentation. - Evidemment un tel "sujet" ne pourrait que faire des suppositions quant au reste de l'immanence - extérieure à lui ! Autrement dit, le "sujet" aurait une représentation réduite qui ne serait autre que le "sujet" lui-même. On le voit, le "sujet" doit nécessairement comprendre, englober, la représentation, celle-ci étant précisément le "contenu de la connaissance directe".

B

Le "sujet" est extérieur à l'immanence. Ce sujet n'aurait donc pas de représentation ! En tout cas pas la sienne ! Il ne saurait avoir quant à celle-ci que des certitudes arbitraires.

C

Le "sujet" comprend l'immanence, mais est davantage que l'immanence. Il n'est alors pas inconnaissable totalement comme le soutient Schopenhauer, mais seulement dans la partie de lui-même dépassant la représentation. Cette partie transcendante, constamment mystérieuse, différencie le "sujet" de l'"objet" et rend légitime l'emploi de ces deux mots.

Rien d'impossible à tout cela : un oeil ignoré ouvert sur l'immanence... (Toujours entre nous, je soupçonne Schopenhauer d'avoir trop pris au sérieux la raison théorique et fictive construite par notre premier acte de foi...) Cette possibilité ne contredit pas nos définitions, ni notre expérience. Mais la critique ne doit pas, ne peut pas s'arrêter ici.

En vertu de quoi puis-je affirmer la partie transcendante du "sujet", puisque cette partie est inconnaissable directement ?

Il s'agit d'une exigence logico-grammaticale. On veut trouver dans toute connaissance deux choses distinctes : ce qui connaît et ce qui est connu.

Quelle est la légitimité de cette exigence ?

1) On y voit une intervention surprenante d'un principe de causalité, comme dans le cogito cartésien. La critique sera la même. "Il y a des choses qui sont connues; cette activité je la constate; or il n'est point d'effet sans cause; donc cet effet a une cause : la partie transcendante du sujet." Renvoyons ici aux critiques du principe causal.

2) Pourquoi recourt-on à ce procédé sophistique ? Parce qu'on s'est mis dans une mauvaise posture en opérant une séparation arbitraire : d'une part "l'activité de connaissance", d'autre part la représentation "objet de connaissance".

Voici maintenant le couteau sur la gorge :

Ou bien je constate cette "activité de connaissance" et elle fait partie de la représentation, comme qualité homogène comme "forme" au sens kantien du terme et alors la séparation précitée est fautive; ou bien cette activité de connaissance diffère de la représentation, et alors je ne puis la constater ni, par conséquent, en parler valablement.

Or je constate bel et bien cette "activité de connaissance directe" ! que l'objet soit une impression isolée ou l'immanence entière. Ces derniers mots signifient, on s'en souvient, la qualité homogène qui demeure, soustraction faite de l'espace subjectif.

Recensons à présent les résultats obtenus.

a) L'"objet" de connaissance est uniquement la représentation, en tout ou partie.

b) L'"activité de connaissance directe" fait partie intégrante de l'immanence, dans la mesure où elle se constate.

c) Le "sujet", soit "ce qui connaît" et, par suite, "ce qui recueille le contenu de la connaissance directe" englobe l'objet.

Réserves. J'ignore si l'activité de connaissance se borne à celle constatée; un processus causal et incontrôlable demeure possible. J'ignore si le "sujet" dépasse la représentation ou s'identifie à celle-ci.

D

Il y a identité entre "sujet" et représentation, identité sujet-objet. Le "sujet" comprend l'"objet", mais se limite à celui-ci. Cette formule se rapproche du solipsisme dogmatique : en dehors de la représentation, il n'y a rien.

Notre présente démarche est solipsiste problématique. Nous ne choisissons pas entre la troisième et la quatrième solution. Mais, limités pour l'instant à ce qui est directement donné, nous pouvons dire que "sujet" et "objet" sont phénoménalement synonymes lorsque l'immanence est l'objet. Mais si c'est un phénomène (un "Gignomen" de Ziehen), l'"objet" est une partie du "sujet".

Que la troisième (idéalisme transcendant) ou la quatrième solution (solipsisme dogmatique) soit exacte, on peut déclarer avec Fichte : Il n'y a d'intuition que de soi et non de l'autre que soi.

*

Ainsi, la simple analyse conduit à déclarer illusoire l'opposition sujet-objet. Il n'est vraiment permis de prononcer le terme "objet" qu'en parlant d'un phénomène isolé, pour le distinguer du "sujet" (ou immanence) dont il fait partie. La distinction sujet-objet ne sera donc utilisable que lorsque nous aurons tracé des frontières au sein de la représentation.

*

"Je" suis moi-même la représentation, car je suis à la fois ce qui connaît et ce qui est connu. La proposition imitée de Schopenhauer devient donc :

LA REPRESENTATION EST POUR ELLE-MEME LE MONDE.

Cette phrase nous montre une fois de plus que la frontière autour de l'immanence est infranchissable.

Voilà où mène l'autopsie de notre avorton bicéphale.

Relevons ici un des grands mérites de Ziehen : avoir construit une théorie de la connaissance cohérente sans faire intervenir un "égo", un "sujet" transcendant. Le grandiose idéalisme de la pensée allemande a tout avantage à se défaire de semblables survivances dogmatiques.

Impertinente est d'ailleurs la réputation de réaliste faite à Ziehen. Certes, il s'est heurté à l'écueil de l'absolutisme temporel; certes, il admet l'existence d'autres "représentations", mais cela par des démarches quasi inconscientes. Et il se défend expressément des préjugés réalistes démasqués jusqu'alors. Qu'on lise par exemple les §§ 19 et 20 où il repousse le concept de "matière", qu'on lise la conclusion de son oeuvre. Si Ziehen est un Réaliste, c'est à la manière de Kant dans la mesure où sa critique a été insuffisante. Son Réalisme réside dans les préjugés qu'il n'a pas pu détruire, mais qui existaient - et combien plus nombreux ! - avant lui. Au reste en attaquant l'"idéalisme transcendant", il a porté au Réalisme un coup redoutable.

Deuxième partie

Théorie de la connaissance

Préambule

Théorie de la connaissance ! Voilà le grand mot lâché. Comme personne n'est d'accord sur sa signification, il convient d'éclairer notre lanterne.

Partons du criticisme.

Mais ici encore, on diverge furieusement sur le sens de cette attitude. Complétons donc au préalable le dessin esquissé au début du premier livre.

Pour moi, le criticisme n'est pas un examen de nos facultés intellectuelles, il ne consiste pas davantage à tracer a priori des limites à notre connaissance indirecte, il a encore moins pour mission de découvrir le fameux point de départ valable de la pensée humaine. Toutes ces variantes mènent à des situations inextricables dans lesquelles je n'empêtrerai pas le lecteur, car leur exposé n'est pas indispensable à l'enchaînement des différentes parties du présent ouvrage. Et puis, c'est un spectacle affligeant...

Pour moi, le criticisme est une attitude en face des propositions se donnant pour certaines. Il pose la question : "Sur quoi reposez-vous ?" Et lorsqu'on lui répond : "Sur rien" ou "Sur moi-même" ou "Sur l'évidence", il présente une antithèse tout aussi "justifiée" et considère la certitude comme démolie. La critique est une rage s'attaquant à tout jugement qui reste debout, une rage ne s'apaisant qu'après la destruction complète, qu'après avoir renversé les principes mêmes au nom desquels elle avait combattu. Ce qui subsiste pour finir, c'est seulement le procédé de l'antinomie dialectique, laquelle, vidée de la dernière thèse et de la dernière antithèse, simple forme logique, retombe dans l'idéal. La critique, noirceur suprême, va jusqu'à laisser un doute sur le bien-fondé de

toutes ses démarches. Elle aboutit au solipsisme mystique, à la contemplation...

Et voilà, outre la "table rase", son grand bienfait. Elle nous rouvre le chemin menant à nous-mêmes, le chemin de la vie intérieure, le chemin du royaume de Dieu qui est en nous. Mais cette attitude ne semble pas nous satisfaire, d'où la question toujours plus impérieuse : Comment reconstruire ? Afin de ne pas tomber à la merci du premier orage critique venu, il faut trouver un principe anticritique. Et c'est l'acte de foi.

On pose comme certaines des propositions "injustifiées" - ou tout aussi "justifiées" que leurs antithèses. La "raison" de ce choix est d'ordre "suprarationnel", elle réside avant tout dans la charge affective accompagnant la "thèse". Que la critique vienne ! On répondra : "Injustifiée ? Je le sais bien ! mais j'y tiens quand même." Ainsi, l'on peut jeter une base. L'acte de foi est pour la pensée une indispensable condition de fécondité. Oui, l'on a cru, l'on croit, l'on croira trouver sans arbitraire des bases valables, bref, on croit à l'immaculée conception...

Cela dit, "théorie de la connaissance" désigne le début de la reconstruction sur des bases ainsi fournies.

Chapitre premier

Le phénoménisme pur

A - Le dualisme

70

Le phénoménisme pur, un des aspects du solipsisme problématique, consiste dans l'étude de la représentation, abstraction faite de toute transcendance. Ni Espace, ni Temps. Le monde intuitif est considéré, non affirmé, comme un tout hors duquel il n'y a rien, comme un instant sans passé ni avenir.

C'est une démarche positiviste : on se refuse à spéculer. Mais n'allez pas m'accuser de positivisme ! Pour sacrifier à la superstition des "faits", il faudrait avoir oublié notre double acte de foi. Au reste, en montrant que cette étude phénoméniste ne saurait aller bien loin, j'illustrerai mon titre "Impasse solipsiste". Par ailleurs, il serait ridicule de vouloir, par une profession de foi positiviste, trancher une question qui se posera seulement plus tard, à savoir si les "faits" - le Temps étant admis - représentent une autorité suffisante ou s'ils ne sont pas arbitrairement choisis, voire construits. Cette suspicion ne pourra pas être levée, et il est bon de l'évoquer ici déjà - problématiquement - pour ne pas transformer le phénoménisme pur en un dogmatisme où la transcendance - voilée ! - se réintroduirait sous forme de "faits" divinisés. Car si nous voulons des dieux, nous en trouverons et de moins stupides, de moins épais que ces fétiches de notre modernité.

N'empêche que, vu notre point de départ, le positivisme est la seule voie, si nous voulons nous en tenir à la certitude, ou plus exactement à ce qui nous est devenu de la certitude. En effet, tout compté, nous avons moins d'argument contre la constatation que contre une déduction qui se prétendrait féconde sans acte de foi.

71

La question de savoir si l'immanence est homogène ou différenciée relève, nous l'avons dit, de la constatation.

Constatons donc que l'immanence est différenciée, qu'il est des qualités appartenant exclusivement à certaines parties de l'immanence, que bien des qualités sont réparties de façon discontinue ou sporadique dans l'espace subjectif. On est donc - à présent ! - fondé à poser les phénomènes. les impressions ou, comme Ziehen les "Gignomene".

Ziehen, qui commence d'emblée par cette démarche, se justifie en disant que seule la pluralité (das Manigfaltige) est donnée. Il avoue avec franchise son dualisme ou son pluralisme fondamental, faisant valoir contre le monisme un

argument déjà cité et assez suspect : Si le monde entier était bleu, nous ne percevrions pas le bleu. Cet argument tombe d'ailleurs, puisque nous avons constaté au n° 62 la qualité homogène de l'existence pour soi, c'est-à-dire l'espace et le résidu subjectifs. D'autre part, Ziehen reconnaît implicitement un certain monisme en ne niant pas que les "Gignomene" fassent partie d'un même tout. Sinon, ajouterons-nous, ils seraient disparates et l'on ne pourrait les étudier; ils différencieraient entre eux comme le "roi" perçu la Pierre et le goût de vanille perçu par Paul.

Néanmoins, il y a un élément profondément juste dans la position de Ziehen. Le monisme est stérile. Il signifie la mort de la pensée et, ne l'oublions pas, la répression de nos instincts combattifs. Le monisme doit être rompu constamment et constamment rétabli ! Le dualisme, par l'exaspération des éléments antithétiques, exige une nouvelle synthèse, un retour à nous-mêmes, à la vie intérieure, à la contemplation. Ainsi compris, ainsi traduit, Hegel prend une signification nouvelle - moins ambitieuse, mais aussi moins creuse que celle qui a mérité les sarcasmes de Schopenhauer (il y aurait là pour un spécialiste de Hegel un beau sujet d'étude.) Rosenberg, dans son "Mythe du XXe siècle", a mis en lumière cette polarité entre monisme et dualisme. Il vaut la peine de connaître cette oeuvre digne de "Faust" et de "Zarathustra".

... Cette digression, bien entendu, anticipe sur une perspective psychologique où le Temps est admis, mais elle a sa raison d'être : montrer les arguments affectifs en faveur de Ziehen, en faveur de son hostilité - outrée, certes - contre le monisme.

72

Puisque nous voici parvenus au "point de départ" de Ziehen, penchons-nous sur les débuts de l'"Erkenntnistheorie", afin de voir l'endroit où nos chemins divergent.

Les "Gignomene" posés, il s'agit d'en faire l'étude, de le classer. A cet effet, le philosophe choisit un principe de classification : la ressemblance et la différence, puis opère une première distinction entre "Empfindungen" (impressions sensorielles) et "Vorstellungen" (sans doute le reste de la représentation). La différence entre ces deux groupes résulterait du caractère vivace, concret des impressions sensorielles. La limite entre ces groupes est tracée par la psychologie.

Et le penseur commence par les impressions sensorielles,

négligeant les "qualités temporelles" de celles-ci, considérées comme données "à un seul moment" (heureusement pour nous, sans quoi nous devrions, ici déjà, le laisser à son absolutisme temporel). Alors les impressions sensorielles se caractérisent par la "qualité" (dans un sens restreint) et la "spatialité".

Ziehen prend la "spatialité" comme "variable indépendante", c'est-à-dire qu'en parcourant l'espace de façon continue, on constate une disposition irrégulière des qualités. Ce fait trace des frontières entre les "Gignomene". La zone enclose par des frontières constitue une "Koinade".

A ce stade, notre penseur a visiblement épuisé son phénoménisme pur et n'a toujours pas rendu compte du "mouvement" et des "modifications". Alors, coup de tête : Les impressions ne restent pas figées, mais se modifient ! Puis Ziehen saute à pieds joints dans le principe de causalité.

73

Ziehen choisit donc, pour classer les gignomene, le principe de ressemblance et de différence. Ici, quelques réserves s'imposent.

Si nous ne voulons pas voir l'origine de ce principe dans une génération spontanée, nous devons le rattacher d'une manière ou d'une autre à notre espace ou à notre temps idéaux.

L'axiome d'identité, selon lequel un tout quelconque posé dans notre espace reste toujours et partout semblable à lui-même, donnerait au plus un principe de classification d'après l'identité et la différence. On classera les phénomènes suivant une caractéristique : d'un côté ceux qui la possèdent, de l'autre ceux qui ne la possèdent pas.

Mais un tel principe ne mènerait pas loin. Pour l'observateur attentif, il y a presque partout des différences. Un vert rigoureusement semblable de deux objets est chose peu ordinaire. On aurait donc d'excellentes raisons de remplacer le terme "identité" par celui de "ressemblance". On permet une classification plus poussée... Hélas, on introduit aussi un facteur d'approximation : à quel moment y a-t-il ressemblance ? mieux : à quel moment la "différence" devient-elle assez faible pour être négligeable ? A défaut d'un critère - lequel ? - fixant une marge précise et indiscutable, il est clair que cette marge variera de comparaison en comparaison. C'est l'exemple des grains de riz : Combien en faut-il pour former un tas ? deux, trois, quatre, cinq, dix, vingt ?... Autrement dit, une classification selon la ressemblance sera nécessairement arbitraire : On pourrait, en faisant varier la marge, obtenir d'autres résultats... Le principe de Ziehen, en outre, crée de toutes pièces des "cas semblables" et rend (sans acte de foi explicite) la réalité plus pensable qu'elle ne l'est au présent stade de notre étude ; en un mot, il la fausse.

C'eût été une meilleure politique d'appliquer d'abord le principe d'identité et de ressemblance, d'en itérer le maximum, d'arriver au bout du rouleau et alors seulement d'introduire la marge d'approximation indéterminée.

D'ailleurs, à la suite de Ziehen, j'ai déjà utilisé le premier principe (propriété de notre espace idéal) en disloquant le donné (la représentation) en "Gignomene" (phénomènes) Il n'y a qu'à continuer.

Cette considération conduit à anticiper de nouveau sur la perspective psychologique. Pour Ziehen, ressemblance et différence constituent une "fonction catégoriale", soit une catégorie kantienne un peu estompée. La fonction catégoriale serait fonction de pensée. Par rapport à la pensée elle est a priori, mais nullement par rapport aux impressions sensorielles. En corrigeant et ramenant cette fonction au principe d'identité, nous devons lui reconnaître des racines plus profondes. Tout se passe comme si ce principe intervenait déjà dans l'objectivation (l'isolation) des différents phénomènes : un argument contre le sensualisme de Ziehen.

74

En vertu de la ressemblance et de la différence, notre penseur sépare les "Gignomene" en "impressions sensorielles" (Empfindungen) et en "impressions intellectuelles" (Vorstellungen), la différence résultant du caractère vivace, concret des impressions sensorielles.

Comme il fallait s'y attendre, semblable division est purement idéale. L'auteur la donnant pour réelle, réfutons-la.

Pour l'apport des sens, la vivacité varie. Les images au centre de mon champ visuel sont beaucoup plus nettes, plus concrètes que les autres. Il y a tout un dégradé. Par ailleurs, le souvenir, l'imagination peuvent se présenter de manière étonnamment vive... Prenons, puisque nous sommes des phénoménistes, un moment isolé. Je me suis placé devant un mur gris que je contemple. Et voici : je me rappelle le jardin de mon enfance, le grand cyprès, le baquet d'eau... Eh bien - le souvenir étant très vif - je vois tout cela en surimpression sur le mur, de façon fort concrète... N'examinons pas s'il y a autosuggestion, voire hallucination ; remarquons simplement que la division de Ziehen rejetant le souvenir dans les impressions intellectuelles dépourvues de vivacité concrète fausse encore une fois la réalité intuitive.

Le rêve, également, selon les moments, offre un dégradé : de l'image à peine tracée à l'hallucination la plus impitoyablement "réelle".

La limite de notre philosophe est empruntée - il le reconnaît - à la psychologie. Mais cela nous fournit l'argument décisif. La psychologie opère avec l'absolutisme temporel. La frontière en question a été dessinée pour des phénomènes successifs, et l'on observe en général une vivacité plus grande pour les impressions sensorielles. Mais le phénoménisme pur, lui, ne peut pas se débarrasser du cas particulier défavorable sous prétexte de sa rareté ! C'est une faute de méthode, ici, qu'une semblable distinction.

Sans doute, Ziehen prétend d'abord ne choisir cette division que dans un but pragmatique, didactique, et, toujours dans ce même but, il commence par l'étude des impressions sensorielles. Je n'aurais rien à dire si cette limite demeurerait "pragmatique", "didactique". Mais, progressivement, elle devient réelle. Pour finir, notre penseur déclare les impressions intellectuelles causalement dépendantes des impressions sensorielles : sensualisme.

75

Puis, comme nous l'avons vu, Ziehen, partant de la disposition irrégulière des qualités, constate des frontières entre les "Gignomene"; il en résulte des "Koinaden" de premier ou de second ordre.

Examinons un peu ces "Koinaden".

Saisissons ce papier. Voyez, c'est une gravure en couleurs : un vase avec des tulipes. Symbolisons par cette surface la représentation.

Toutes les parties de la feuille ont ceci de commun qu'elles appartiennent à un même plan et qu'elles sont en papier. Cela mis à part, nous constatons de fortes différences. Et si nous décrétons qu'il y a des frontières partout où survient une différence de qualité, notre gravure est pulvérisée en petites taches colorées. Voilà les "Gignomene", ou les "Koinaden" de premier ordre. Seule une de ces Koinaden parvient à une surface quelque peu respectable : ces huit ou dix centimètres carrés dans la draperie du fond. Ils sont d'un gris tout à fait uni. Le reste, encore une fois, c'est presque de la poussière. - Pourtant, objecterez-vous, ce dégradé du jaune au rouge sur ce pétale, on ne saurait y trouver de séparation précise. - Pardon, Partez du jaune. Y êtes-vous ? Bien. Vous allez vers le rouge. Parfait. A l'endroit précis où vous remarquez que vous n'êtes plus dans le jaune du début, arrêtez-vous et tracez une frontière. Là. Continuez maintenant jusqu'à la prochaine différence sensible... et ainsi de suite. Vous avez sectionné le dégradé en une série de bandes de couleur unie. Au sein de chacune, vous ne pouvez percevoir la moindre différence. Mais vous voyez la nuance la séparant de ses voisines. - Cependant, direz-vous, en partant du rouge pour aller au jaune, j'obtiens d'autres frontières... - Eh bien, les unes et les autres sont réelles, bien que le tracé soit irréel, idéal. Appelons positif le sens du premier voyage, négatif celui du second. Nous avons donc pour tout dégradé des frontières positives et des frontières négatives. - Tout cela me paraît bien artificiel, soupirez-vous. - Trente-six mille tonnerres ! Je vous dis que nous avons constaté des différences au sein de la représentation, des différences de qualité. Pour mener des frontières "réelles", je ne peux me fonder sur autre chose que sur des différences. J'en constate au sein du dégradé, il faut donc coûte que coûte y mettre des frontières. Parce que, non d'un chien, ou bien je trace des limites à n'importe quelle différence, à la nuance la plus petite, ou bien je n'en trace point ! Sinon, ce se-

rait la marge d'approximation indéterminée et toute la falsification qui en découle. Si vous ne fragmentez pas le dégradé, vous ne fragmenterez pas la gravure. Là, jetez un peu l'oeil sur cette limite si bien tranchée entre ce jaune et ce brun foncé. Observez donc ce minuscule dégradé, d'une fraction de millimètre, et si vous êtes myope il n'en sera que plus large. Toute frontière passera nécessairement à travers un dégradé. - Mais, reprendrez-vous d'une voix douce, cela ne montre-t-il pas le caractère idéal des dites frontières ? - Bien entendu. Seules les différences sont réelles, les frontières sont fictives, contrairement à ce qu'enseigne Ziehen. Seulement, de ces différences vous ne pouvez rien faire. Souvenez-vous que les axiomes logiques exigent des frontières autour des êtres auxquels ils s'appliquent. Une étude des phénomènes exige que vous leur dessiniez des contours. Lignes idéales, fictives, mais que vous devez tenir pour réelles, si votre phénomène veut continuer son chemin. D'accord ? Bien. Dès à présent décrétons réelles les frontières constituant la "Koinade" de premier degré : l'impression grain-de-poussière", l'"atome d'impression".

Quant à la "Koinade" du second degré, celle possédant des frontières intérieures, c'est de la fantaisie, du délire. Reprenez la gravure. Vous pouvez faire passer la limite du second degré où il vous plaît, réunir en un même tout une partie du pétale et une partie du fond. - Halte-là, criez-vous, il y a des "Koinaden" prédestinées : le pétale, la tige, la feuille... Ah oui ? pourquoi mettez-vous dans le même sac les cinquante-quatre "Gignomene" constituant le pétale ? - Parce que si je prenais le pétale entre le pouce et l'index et si je tirais, il se détacherait de la plante, mais demeurerait entier. - Eh bien, allez-y ! Voici la gravure. - Evidemment, je parle de la tulipe véritable, celle qu'on voit dans les jardins. Ici, ça ne va pas. - Il en est exactement de même de la représentation. Vous ne pouvez "arracher le pétale" sans quitter ipso facto le phénoménisme pur, sans faire intervenir l'absolutisme temporel, voire le principe de causalité. - Mais la tulipe, Monsieur, la tulipe, tout de même... - Qui vous autorise à fourrer dans une "Koinade" les huit cents quarante-trois "Gignomene" formant votre tulipe ? - Mais le fait que, si je la touchais, elle bougerait ; le vase et le fond resteraient immobiles... - Allez-y donc. Voici la gravure. - Vous recommencez votre rengaine... - Oui, Vos manipulations avec la gravure correspondent à des interventions de la raison théorique et fictive dans l'immanence - dont elle ne fait plus partie depuis notre premier acte de foi. Son rôle est d'élaborer une théorie de la connaissance, mais non de venir "arracher des pétales" ou "pousser des tulipes". Nous lui avons déjà permis, sachant la falsification consentie, de "découper" les phénomènes simples, les "Koinaden" du premier degré. C'est déjà bien beau, et il semble que la raison théorique devrait se montrer satisfaite. Sinon, rappelons-lui ce qu'elle est : une fiction.

*

Ainsi, dualisme inquiétant : d'une part la représentation, de l'autre la poussière de phénomènes. Il manque, pour une classification, des termes intermédiaires.

Comme déjà dit, il faut d'abord exploiter à fond le principe d'identité et de différence.

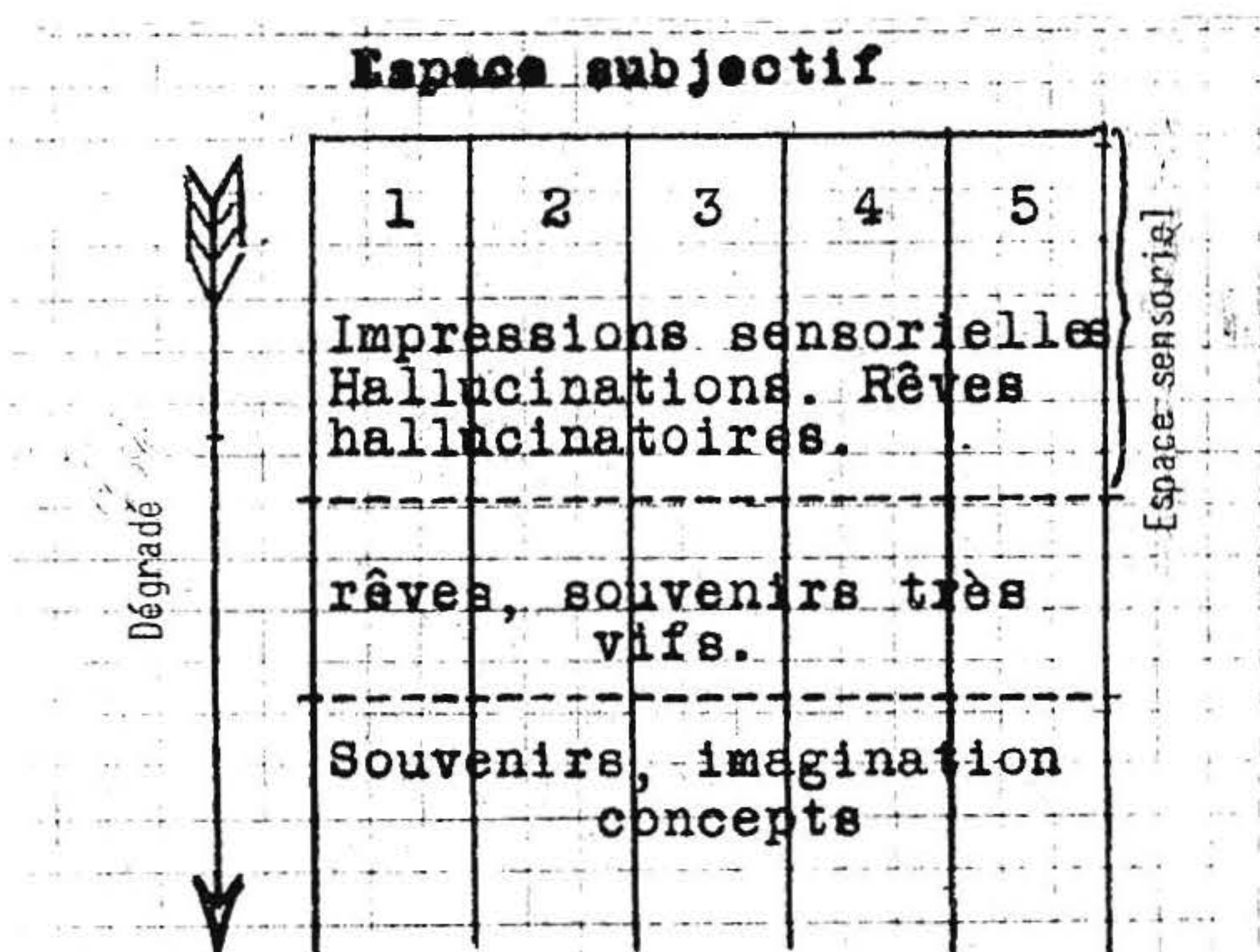
Il faut classer les phénomènes en grande catégories. Chaque catégorie sera donnée par une qualité commune à un certain nombre de phénomènes mais que les autres phénomènes ne possèdent pas. Toute la question réside dans le choix de la qualité classificatrice.

Si je choisissais, par exemple, les caractères "agréable", "indifférent" et "désagréable", je devrais, pour meubler ces casiers, prendre les impressions aux endroits les plus divers de mon espace subjectif. Autrement dit, le précieux concept d'espace subjectif ne servirait pas à grand'chose. Je ne pourrais pas tracer de belles et de simples frontières au sein de cet espace.

D'autre part, le caractère vivace fait passer la limite au milieu d'un dégradé, d'où son aspect artificiel. Evitons donc ce critère.

Retenons d'abord, en y apportant quelques retouches, les cinq sens.

Vous reconnaîtrez, si vous me ressemblez sur ce point, que les impressions de chacun des sens ont en commun une qualité dont celles des autres sens se trouvent dépourvues. Ici, il y a une "visuabilité", soit une luminosité minimum; là, une "auditivité", soit une force de son minimum; plus loin, une "tactilité", une "gustativité", une "olfactivité". Ces termes symbolisent des caractéristiques réelles, indicibles, indéfinissables, qu'il appartient à chacun de représer en lui-même. Je me dispense d'une suggestion plus poussée, persuadé que le seul nom de chacun des sens est suffisamment évocateur.



Observons ce schéma : un rectangle, laissé ouvert d'un côté pour ne pas trancher hâtivement la question de savoir s'il comprend ou non toute l'immanence.

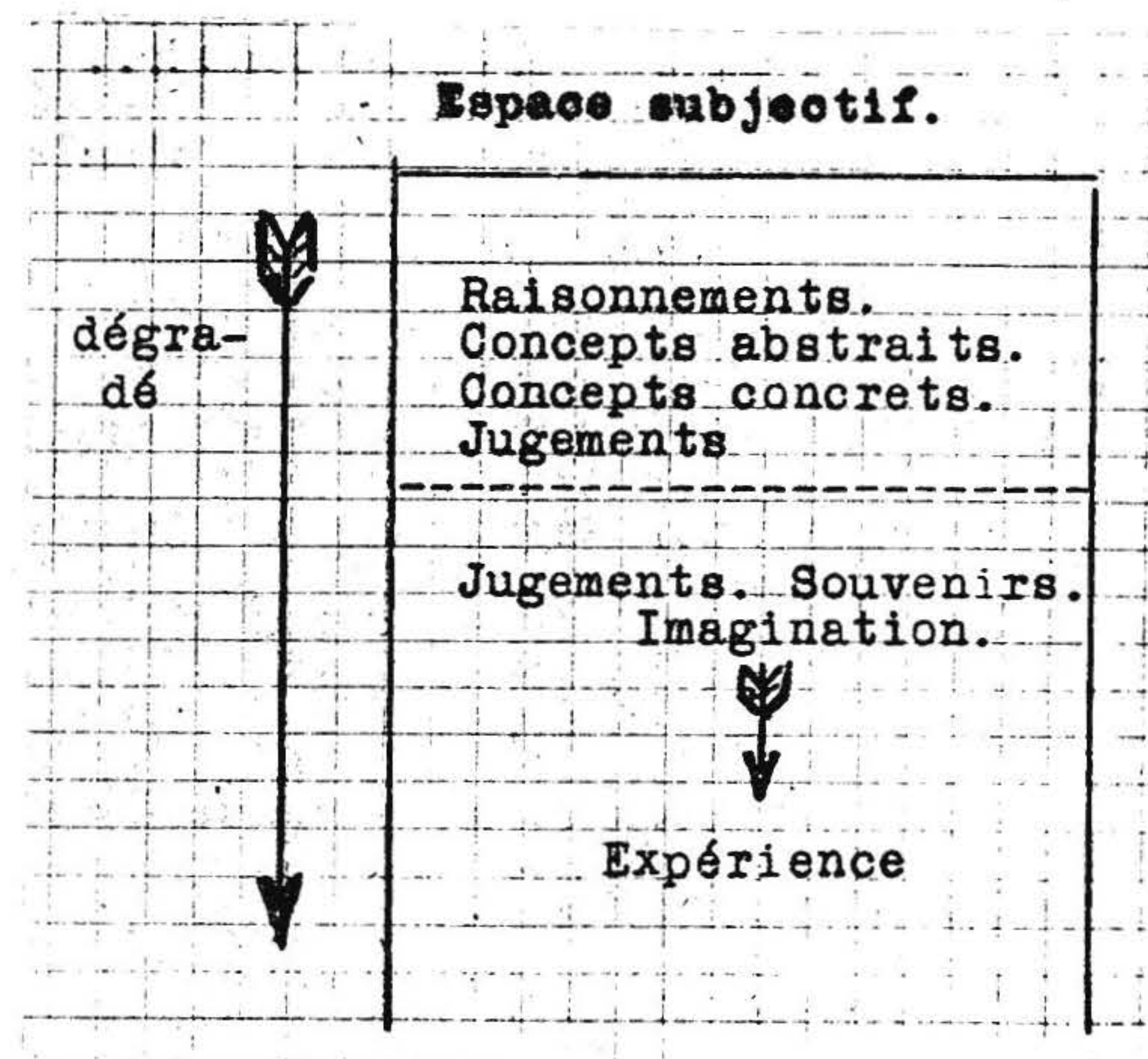
La flèche indique le dégradé subi par le caractère vivace, concret.

Fermer le rectangle poserait une question : Où sont les concepts, les jugements, la volonté, les phobies, les désirs ? Et bien, ceux-là, dans une classification sensualiste, se présenteront difficilement comme phénomènes indépendants. Il faudra les considérer comme des attributs, des qualités appartenant à des phénomènes. Ainsi, un désir se verra morcelé et réparti dans les casiers les plus divers.

Inutile de se le dissimuler : Notre schéma, sauf correction, risque de nous faire sombrer dans une psychologie sensualiste. Car nos habitudes logico-grammaticales subordonnent une qualité au terme qui la porte et non l'inverse.

Cherchons, afin de réviser le premier schéma, d'autres classifications possibles.

Que penser de ce tableau ?



Ce serait l'affaire du logicien de construire dans cet espace de savantes cloisons. Bornons-nous à examiner le procédé consistant à donner aux entités ci-dessus un espace distinct du schéma précédent.

Certes, jusqu'à un certain point, le sensualisme pourrait subsister. On considérerait les concepts comme des phantasmes, semblables aux souvenirs et aux images, mais se distinguant de

ceux-ci par le fait qu'ils se trouvent en relation avec des sons ou des hiéroglyphes : les mots (ou plutôt le souvenir des mots...). Les concepts abstraits se caractérisent par leur pauvreté encore plus grande en éléments sensoriels. Il y a le mot et puis - presque rien !... Les jugements, les raisonnements seraient d'indicibles, d'idiosyncrasiques relations entre concepts, éventuellement entre images ou entre souvenirs.

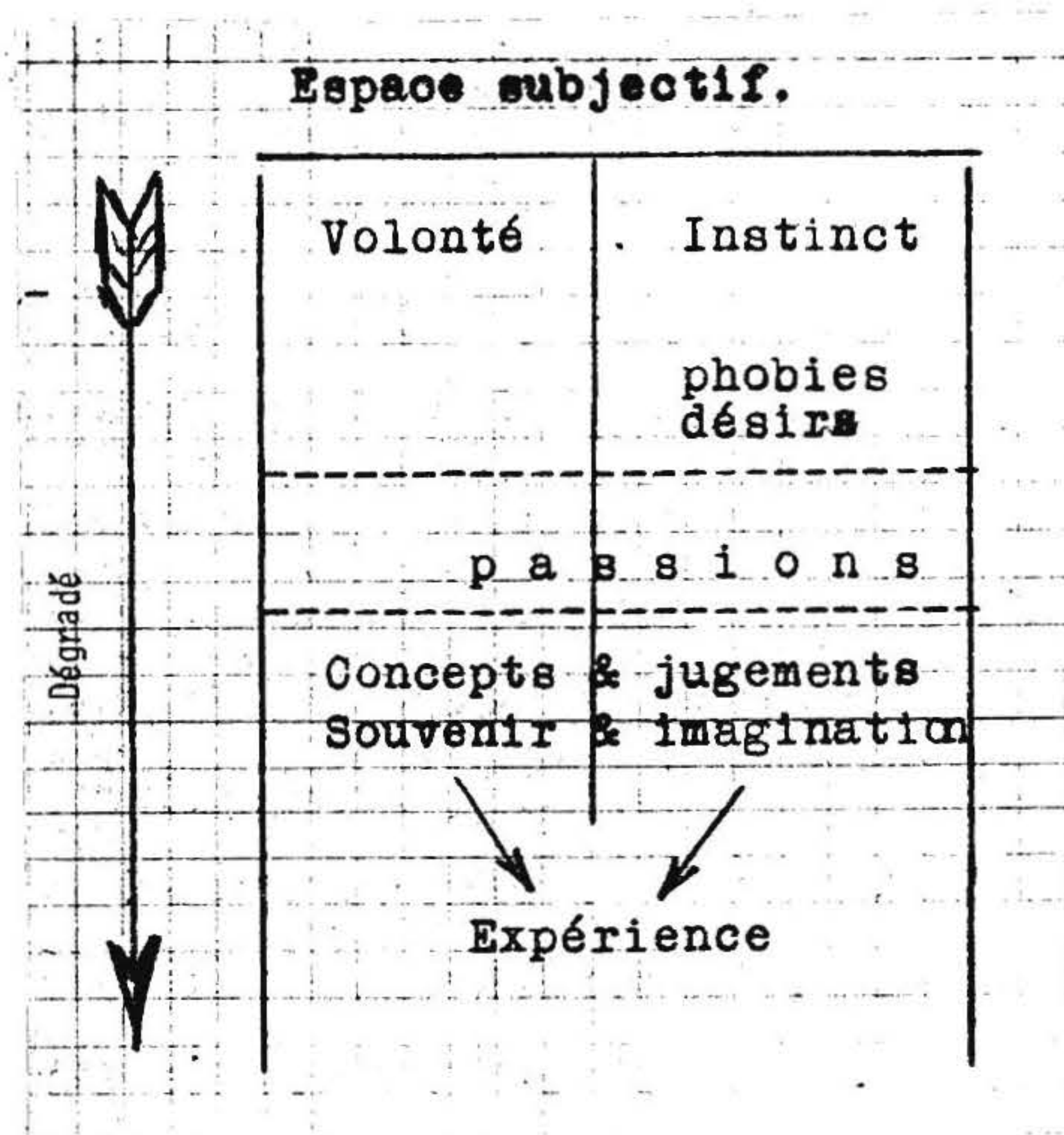
Cette position offre un inconvénient : l'aspect vaporeux, inconsistant, impalpable de la "pensée". Une étude de la représentation sur le seul schéma sensualiste risquerait fort d'ignorer l'essentiel des entités spirituelles. Le logicien sera particulièrement sensible aux insuffisances d'une telle description.

Accorder à la pensée un logement bien à elle dans l'espace subjectif ne peut que simplifier le travail. Sous quelques réserves toutefois. Dans la perspective psychologique - où l'on admettra le Temps - le présent schéma n'autorisera pas à parler d'une "pensée" pure, telle que la voient volontiers les logiciens. Nous tiendrons compte à ce moment de la critique de Nietzsche, vue au livre précédent. Au reste, il est tout aussi défendu de parler d'une sensation ou d'une volonté pure... - D'autre part, quel est ce dégradé indiqué par la flèche à gauche du rectangle ? Parler d'une diminution progressive de "spiritualité" ne signifierait pas grand-chose, ou du moins ne suggérerait pas grand-chose. Dire en revanche qu'il y a enrichissement croissant en éléments sensoriels suggère déjà davantage, tant il est vrai que l'apport des sens possède le plus grand pouvoir suggestif. Quoi qu'il en soit, le dégradé subsiste évidemment.

Ces réserves faites, je suis enclin à poser cet espace spirituel - au risque de lui voir faire double emploi avec l'espace accordé aux souvenirs et aux images. Il vaut mieux tailler l'espace subjectif trop large et avoir en fin de compte des casiers vides que de rester avec des phénomènes sur les bras et ne plus savoir où les mettre, pour finalement les rejeter dans la transcendance, dans le Temps !

Si nous anticipons sur la physiologie du cerveau humain et ses nombreux a priori, les entités spirituelles de notre schéma correspondraient à l'activité d'un réseau de neurones. Il y aurait donc un support spatial. Notre rectangle symboliserait le dispositif complexe des neurones actifs.

Bien entendu, il serait dangereux de refermer le rectangle. Nous risquerions de choir dans un rationalisme psychologique abusif, de croire à une prépondérance outrée du pôle rationnel. Si ce rationalisme a des arguments à invoquer, qu'il ne les tire pas de nos habitudes logico-grammaticales qui, sur la base de notre schéma, pousseraient à tenir la "spiritualité" pour le sens et le sel de toutes choses, alors que plus on va vers l'abstrait, le sens et le sel disparaissent. Souvent, les intellectuels perdent pied dans l'abstrait et ne remarquent pas qu'ils distillent du néant.



Que penser de ce schéma ?

Ici encore, refuser à ces tendances un espace propre conduit à les considérer comme des qualités appartenant à des phénomènes de l'un ou l'autre schéma. Le danger, c'est une psychologie leur accordant un rôle subalterne.

Les réserves à faire sont les mêmes que pour les autres schémas. Quant au dégradé que mentionne la flèche, il concerne l'affectivité, ou la charge affective. Les mots "tension" ou "poussée" seraient aussi suggestifs.

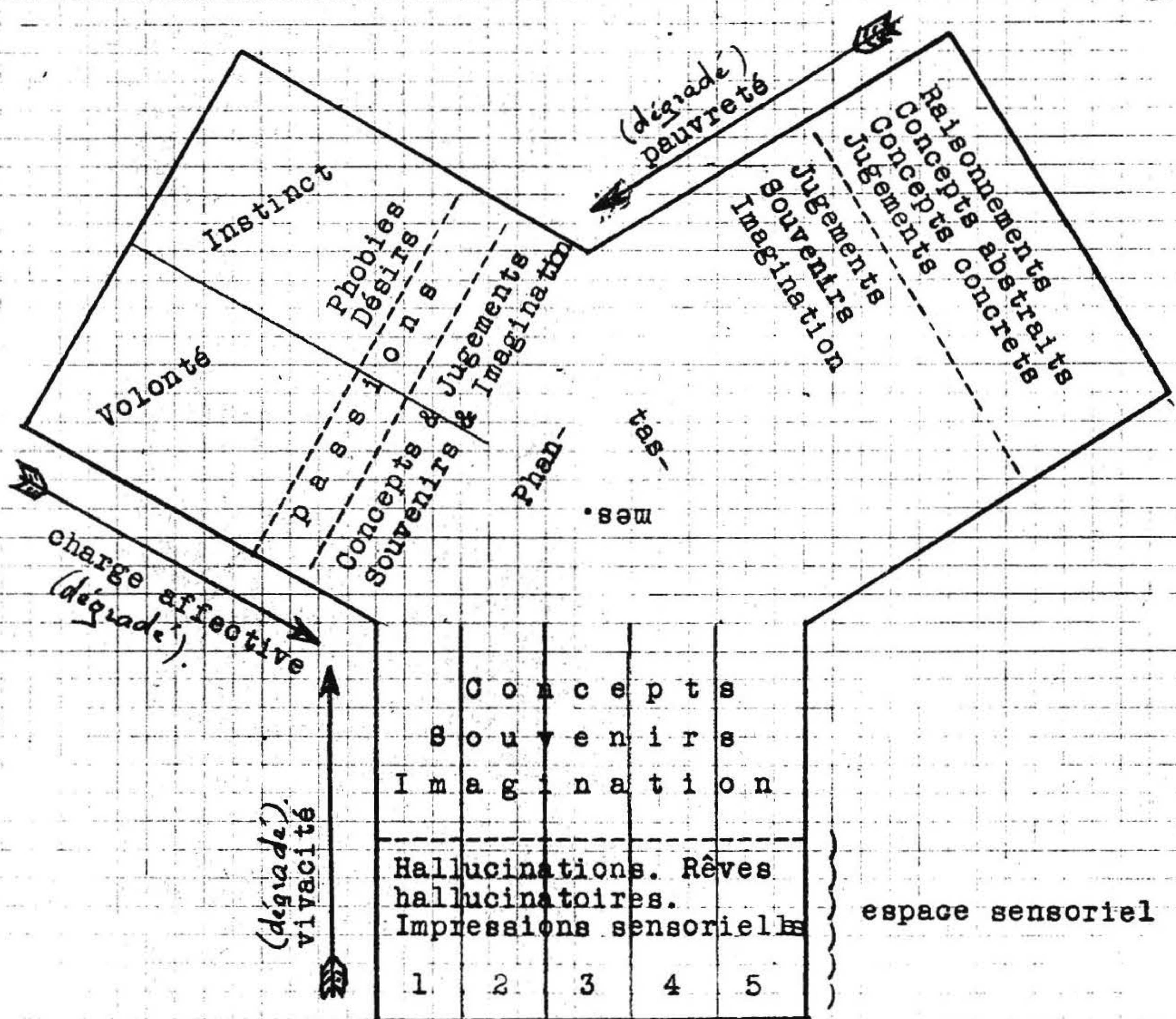
La limite entre instinct et volonté pose quelques problèmes. Elle est peut-être davantage psychologique que phénoméniste. Phénoménistes seraient plutôt les frontières séparant nos multiples tendances selon leurs objets ou complexes d'objets, c'est-à-dire selon les phantasmes revenant à chacun. Cela fournirait d'ailleurs le thème d'une étude plus poussée que je ne puis l'entreprendre ici. Vu l'ampleur du sujet, nous devons ne toucher qu'à l'essentiel, laisser partout de nombreuses questions ouvertes, nous contenter du minimum de matériaux indispensable à la construction.

A ce propos, je compte sur la reconnaissance du lecteur. Qu'il songe : A chaque problème éludé, à chaque détail négligé parce que négligeable, je lui évite plusieurs centaines de pages épuisantes et superflues. Et cette reconnaissance, il peut la témoigner par une lecture attentive, sachant bien que je ne lui sers pas à tout moment des digressions inutiles.

Chapitre deuxième

Etude de l'immanence

80



Dans l'idée qu'un schéma ne se justifie que par son utilité, cherchons à recueillir les avantages des trois tableaux précédents en les soudant en un seul, sous forme d'Y. Le caractère schématique, déformant, se révèle au fait qu'un même phénomène se trouvera à plusieurs endroits. Cela veut dire qu'il ne se trouve qu'à un endroit de l'espace subjectif, mais que notre schéma, un peu large, ne reflète pas exactement cet espace.

Car, Messieurs, l'espace subjectif est bel et bien réel. Il est intuitivement donné, et nous avons tenté, avec succès

je l'espère, de le suggérer par la comparaison entre l'espace idéal et l'immanence. Seule la limite entre cet espace subjectif et le "résidu", tracée en fonction de notre espace idéal, est fictive... La qualité commune aux phénomènes, on s'en souvient, est l'existence pour soi; en soustrayant de celle-ci l'espace subjectif, on obtient le "résidu". Ce résidu ne se peut penser que comme remplissant l'espace subjectif de façon uniforme, à part cela il est indicible. Dès lors, dans l'intérêt du phénoménisme, il convient de tailler l'espace subjectif assez large, afin

diminuer le "résidu", afin de transformer en relations spatiales les relations "idiosyncrasiques". L'intuition de l'espace subjectif touche donc à une réalité, mais en faire une "constatation" se heurte à des obstacles. Cette constatation n'est pas également claire pour toutes les parties de l'immanence, ce qui permet une certaine liberté, une certaine fantaisie dans la schématisation. L'inégale clarté vient de ce que la comparaison avec l'espace idéal ne joue vraiment bien qu'avec l'espace visuel. Pour les intuitions tactiles et auditives, l'intuition est encore assez précise. Mais pour le reste, tout en ayant un certain contenu positif, elle ressemble à quelque sentiment difficile à définir. A y regarder de près, poser des constatations sur ces bases est bien aventureux, et notre honnêteté nous ramènerait vite à l'antithèse irrationaliste proclamant l'impensabilité de la représentation, si le désir de penser cette dernière n'était pas le plus fort. Nous devons donc, à tout prix, poser toute l'immanence, tous les phénomènes dans l'espace idéal, c'est-à-dire reconstruire l'espace subjectif - réellement mais confusément donné.

Au reste, la reconstruction par la pensée d'intuitions difficiles à formuler est un procédé indispensable. Mais une critique vigilante restera de rigueur pour corriger constamment et dans la mesure du possible les effets déformateurs du schéma.

Nous avons deux dégradés certains au sein de l'immanence : pour la vivacité et pour la charge affective. Les impressions les moins sensorielles ont cependant une certaine vivacité. Les obscurs phénomènes du désir, de la volonté, ont une vivacité minimum, de même les concepts les plus abstraits. Parallèlement, les impressions les moins affectives présentent néanmoins une certaine "tension", qu'il s'agisse du plus glacial des concepts ou de la plus indifférente des impressions sensorielles. Ainsi, vivacité et affectivité minimales, voilà déjà le double visage du résidu subjectif. - On pourrait ajouter : "et spiritualité minimale", tout en sachant que ces termes demeurent des plus vagues...

Notre schéma met en évidence dans la représentation une triple polarité : les sens, la pensée, le domaine affectif. Nous verrons plus tard les avantages psychologiques d'une telle distinction. Relevons que ces pôles font l'objet de constatations fort satisfaisantes; en tout cas plus satisfaisantes que le détail même du cloisonnement de notre espace phénoménal. Si le lecteur me ressemble, il constate en lui, à l'aide de l'espace intuitif, confus mais réel, le triple dégradé. Quant au cloisonnement, il n'est vraiment vérifiable que pour les cinq sens; quant aux autres domaines, ils faut les "reconstruire" plus ou moins.

Notons-le : Un positivisme féroce nous eût infailliblement affligés du seul schéma sensualiste. La réflexion sur les insuffisances de celui-ci, aidée de nombreuses intuitions, a permis - espérons-le - de neutraliser les inconvénients les plus graves.

On ne saurait trop répéter que le phénoménisme ne doit effleurer aucun problème de genèse.

*

Le lecteur et moi sommes cette brave raison théorique, ce regard fictif contemplant la circonférence ou la sphère, l'oeil ouvert au fond de Pierre ou Jacques. Chacun l'aura compris.

*

LA REPRESENTATION EST EXISTENCE POUR SOI.

Rationnellement, cette phrase a autant de sens que "x est y". Intuitivement, elle contient une double suggestion. "Représentation" évoque et rassemble les phénomènes ou complexes de phénomènes, et apparaît alors l'immanence dans sa totalité. Je la perçois douée d'un caractère général appelé "existence pour soi". Ce terme contient la seconde partie de la suggestion, et alors, je vois se dissocier les éléments de l'immanence (l'espace, le résidu), puis s'objectiver les phénomènes et classes de phénomènes selon leur nature et leur position. Ma connaissance directe a une vue parfaite de l'ensemble et du détail; peu importe pour l'instant de savoir si notre Pierre possède ou non cette vue d'ensemble et de détail, si l'une ou l'autre présuppose ou non une intervention de la "raison" de Pierre. Ce problème causal n'intéresse pas le phénoménisme.

En effet, une difficulté surgit dès qu'on parle de connaissance directe et cette difficulté n'est qu'un faux problème. Si l'intuition porte sur l'immanence entière, comment expliquer la perception distincte d'impressions sans une opération analytique qui vient falsifier l'expérience ? Si au contraire l'intuition d'impressions individualisées se trouve à la base comment expliquer l'intuition globale sans une opération synthétique falsificatrice ? - Le problème est mal posé, parce qu'il est question d'une intuition primitive dont découleraient les autres. Pure spéculation ! Ce qui importe, c'est que l'intuition de notre conscience théorique et fictive (l'"oeil" porte autant sur le tout que sur le détail.

En reléguant le lecteur et l'auteur dans l'irréel, nous avons tranché le noeud gordien. C'est la conscience fictive qui dans sa théorie de la connaissance, part d'une intuition globale pour éviter l'inconvénient de partir d'une poussière de "Gignomene". C'est la conscience fictive qui, ensuite, constate ce fourmillement de phénomènes. Mais la question d'une origine réelle, d'une pensée réelle et de ses interventions réelles demeure intacte.

Le but est maintenant une morphologie de la représentation, et à ce propos deux mots à propos de Husserl.

Pour autant que je comprenne ce penseur - le langage de Husserl est un des plus difficiles; comme dans les méditations cartésiennes, on perd pied rapidement; on a alors une impression de somnambulisme; on glisse de terme en terme sans trop se rendre compte où l'on est, d'où l'on vient et où l'on va - pour autant, dis-je, que je comprenne ce penseur, son point de vue phénoménologique ressemble assez à notre phénoménisme. Sa "réduction phénoménologique" ressemble assez à notre traductio-

en langage spatial (momentané ou éternel) des phénomènes. Un spécialiste de Husserl pourrait-il nous dire jusqu'à quel point il y a parenté ?

Quoi qu'il en soit, la traduction phénoméniste représente une tâche de longue haleine; qu'on se souvienne de la traduction - à peine esquissée - du seul mouvement. Et il faudrait faire de même, par exemple des concepts, ce qui serait très délicat, car on a coutume de les poser dans le temps idéal.

Mon intention n'est pas de faire ici cette volumineuse étude. J'espère en avoir dit et en dire assez pour que sa possibilité soit admise. Dès lors, à quoi l'entreprise aboutirait-elle ? Un moment viendrait où la traduction phénoméniste serait aussi complète qu'il se peut. Alors, au bout de dix ou douze livres de 800 pages chacun, on aura une morphologie de la représentation fort honnête, mais - on se trouvera toujours dans l'impasse solipsiste.

- Rends-nous les arbres, les cailloux du chemin. Le moindre grain de poussière ferait mon bonheur. Rends-nous le passé !...

Au bout de la traduction phénoméniste, ces voix retentiraient, tout aussi désespérées. Nous n'aurions pas reconnu le moindre grain de poussière...

Mais nous nous trouverons à un carrefour...

Au préalable néanmoins, quelques généralités phénoménistes.

82

Espace subjectif et nature des phénomènes

Supposons que la représentation comprenne, entre autres, une surface verte avec deux taches blanches, bien délimitées. Qu'est-ce qui permet l'individuation des deux taches l'une par rapport à l'autre ? - Uniquement leurs positions respectives spéciales, c'est-à-dire le fait qu'elles se trouvent à deux endroits différents, sans se toucher - auquel cas elles se confondraient.

Voilà l'exemple type où l'espace sert à individuer les phénomènes. Et, du même coup, nous apprenons ce qu'est la "nature" d'un phénomène. Il y a identité de nature entre deux ou plusieurs impressions, lorsqu'elle se confondraient si elles se touchaient. La nature de nos taches, c'est le blanc et la luminosité de celui-ci. Il n'y a entre les taches qu'une différence de position, éventuellement de forme. Il n'en va pas de même de l'individuation des deux taches par rapport au fond vert. Vu la connexité, une différence de nature (blanc-vert) est indispensable.

Voilà le cas-type où la "nature" sert à différencier les phénomènes. Et par là nous précisons le concept de "nature". Il y a différence de nature entre deux ou plusieurs impressions chaque fois qu'elles resteraient individuées si elles étaient connexes.

Dans la différenciation, la nature joue le premier rôle, la séparation spatiale le second. En effet, si l'espace était rempli d'une seule qualité homogène, aucune distinction ne serait possible. Il faut donc des différences de nature. Dès lors, la séparation spatiale devient possible qui à son tour permet de distinguer des phénomènes de même nature.

Ces considérations valent pour tout l'espace subjectif, à cette réserve près que la séparation spatiale est moins nette, voire inexistante pour d'autres domaines que le visuel. Les sons par exemple. Supposons deux instruments semblables jouant la même note. Vous ne percevrez deux sons que s'il y a de grosses différences de "direction", si l'un "vient de gauche" et l'autre "de droite" (et encore faut-il une oreille exercée). Sinon vous n'entendrez qu'un seul son. Il existe dans ce domaine une connexité beaucoup plus grande et par conséquent les différences de nature (hauteur du son, timbre) jouent un rôle plus important. A remarquer une spécialité du domaine auditif : L'intensité, la force du son ne permet pas d'individuer; deux instruments semblables à votre gauche jouent la même note, l'un fort, l'autre doucement - vous ne percevez qu'un son; donc la force du son n'appartient pas à sa nature, contrairement à la luminosité pour le visuel. Pour l'espace affectif et spirituel, il semble y avoir connexité constante, avec uniquement des différences de nature. Pour le goût et l'odorat, l'espace paraît à ce point rétréci qu'on ne peut guère percevoir qu'un goût, qu'une odeur à la fois (je l'accorde volontiers, les spécialistes en la matière, notamment les gourmets, arrivent peut-être à une certaine polyphonie gustative ou olfactive).

Et voici une constatation intéressante.

Les différences de nature ne peuvent se produire qu'en des endroits différents. On ne peut voir à un même endroit du rouge et du bleu : Il y aura tout au plus du violet. Messieurs, nous retrouvons ici le principe de non-contradiction que nous avons introduit en séparant espace et résidu subjectifs d'après notre espace idéal, Il serait archi-faux d'y voir une confirmation empirique du dit principe. A noter d'ailleurs que cette constatation s'impose avec force seulement pour le domaine visuel, vu la clarté de l'intuition spatiale. Pour l'auditif, nous serions enclins à considérer deux notes distinctes mais "venant d'une même direction" comme situées au même endroit et non comme connexes. Mais nous voulons maintenir le principe de non-contradiction. Nous décréterons donc la connexité des deux notes; nous reconstruirons un espace auditif pourvu des propriétés de l'espace idéal.

De même pour toutes les autres régions.

83

Je ne reviendrai pas longuement sur la question du mouvement. Elle a été abordée au livre premier. Simplement ceci.

Du point de vue phénoméniste pur, le mouvement est un complexe spatial. Il consiste d'une part dans le fait que certaines impressions sensorielles, objectivées, apparaissent

déformées par rapport au concept "normal" que nous avons d'elles, d'autre part dans une relation indicible entre une série de souvenirs et une impression sensorielle objectivée : Ces souvenirs et cette impression "correspondent" à un seul concept, ce qui, nous l'avons vu, dessine une direction ou un parcours.

L'intellectualité du mouvement - le mouvement implique des concepts et des phénomènes objectivés - est donc bien établie.

*

Quant à l'objectivation des impressions sensorielles, voici ce que nous pouvons en dire.

Elle consiste dans le fait que des frontières existent dans la représentation. Non pas des frontières tracées par et pour nous qui sommes une conscience fictive, mais subsistant pour Paul ou Jacques lui-même. Elles sont là.

Regardons bien.

Partout où il y a ces frontières, nous remarquons un fait curieux. La région enclose par la frontière se trouve en relation idiosyncrasique avec une autre impression, également enclose d'une frontière. L'un des deux phénomènes, le plus pauvre en vivacité, est le "concept" au sens le plus large du terme. La relation indicible est le jugement, aussi au sens le plus large; si nous voulions la traduire, nous dirions : "Ceci et cela sont une seule et même chose." Ou bien : "Ceci symbolise cela."

Nous pouvons ouvrir notre oeil au fond d'Eusèbe ou de Théodule, toujours le même spectacle : nulle part de jugement sans deux impressions objectivées.

Qu'on s'en souviene pour la partie psychologique où nous devons admettre la concomitance du concept et du jugement, et non pas la primauté de l'un d'eux.

Remarquons aussi que nous avons là une acception très large de la pensée, qui n'implique pas nécessairement le langage ou les règles logiques. Cette acception n'est toutefois pas assez large pour prétendre, psychologiquement parlant, que nous pensons toujours. Le cas de l'intuition globale, sans isolation de phénomènes, donne une immanence dépourvue de "pensée".

Remarquons enfin que que neuf fois sur dix, les impressions sensorielles objectivées, entourées donc d'une frontière intuitivement réelle, ne sont autres que ces "Koinaden" du 2e degré (selon Ziehen) prédestinées contre lesquelles nous sommes partis en guerre dans la mesure où c'était la raison théorique qui voulait les tracer : la tulipe, le pétale, le cheval, l'arbre, etc. Cela est ici un fait que nous n'avons pas à expliquer : une idiosyncrasie qui, comme le mouvement ou le souvenir, donne peut-être lieu à une illusion. Le mouvement et le souvenir suggèrent un Temps réel. L'objectivation fait croire à des objets extérieurs.

*

Nous devrions poursuivre notre "esthétique subjective" par une étude de l'espace, des espaces. Mais laissons cela à quelque consciencieux "traducteur phénoméniste" et bornons-nous à effleurer les points suivants.

*

L'espace subjectif diffère de l'espace idéal par son caractère fini et sa divisibilité limitée. Si nous prenons comme unité le "Gignomen"-poussière de Ziehen, nous obtenons toujours pour la représentation tant de "Gignomene" et pas un de plus; et l'un d'eux sera toujours le plus petit de tous.

*

Je ne cacherai pas à mon phénoméniste consciencieux la difficulté de la présente étude. Car il s'agit d'abord de classer les impressions. L'ennui rencontré est celui de toute classification; un certain nombre de phénomènes trouveront facilement leur place; d'autres, en revanche, devront être plus ou moins arbitrairement morcelés pour entrer dans les casiers; nous appellerons ces derniers des complexes.

*

Nous sommes donc en présence d'un pêle-mêle, d'un fouilli d'impressions. Et je propose mon schéma comme offrant le moins d'inconvénients.

A ce propos, rejetons diverses classifications naïves, bien inférieures par exemple à celle de Ziehen, que nous n'avons pas cru devoir adopter.

La division monde extérieur - intérieur

Ce tire déjà prête à confusion, car, outre les résultats divergents où l'on peut aboutir, il est deux critères possibles pour effectuer la séparation. On peut les appeler le critère causal et le critère objectal.

Critère causal

On attribue à chaque impression une cause; à l'image table, une excitation de la rétine due à la "lumière" des astrophysiciens; au concept table, un acte de volonté évoquant le dit concept. Suivant que les causes choisies sont intérieures ou extérieures à notre corps (selon la conception que nous nous faisons de lui et du monde), les impressions en question constituent le monde extérieur ou intérieur. L'image visuelle "table" fera partie du monde extérieur, le concept "table" du monde intérieur, l'image rêvée "table" aussi du monde intérieur... Inutile d'attaquer ici le grossier absolutisme temporel et spatial. Quelques mots seulement contre ce "schéma". En pratique, le monde intérieur est plus restreint que la présente division ne le donne à penser. De plus, il y a une zone neutre entre les deux régions. Où classer un mal de dents, d'estomac, etc. ? C'est bien intérieur par rapport au "corps", mais extérieur par rapport à l'"âme" qui, de coutume, ne loge pas dans les dents ni dans

l'estomac... Il y aurait beaucoup à redire à une telle classification. Il s'agissait éventuellement d'en tirer profit... Nous n'avons mentionné qu'une de ses nombreuses insuffisances. Laissons-la pour l'instant de côté.

Critère objectal

Ici, l'on se sert des phénomènes pour construire la transcendance. On fait correspondre à divers complexes des objets meublant l'espace absolu et ressemblant à ces impressions. A l'image "table" correspondrait une table réelle. A l'espace et au temps idéaux, un Temps et un Espace... On le voit, la division est différente. Elle dépend de nos convictions quant à la transcendance. Pour le solipsisme dogmatique, il n'y a pas de monde extérieur. Mais voici à peu près la limite pour le commun des mortels : Outre le contenu presque total des cinq sens (à part ce qui symbolise le monde intérieur, tels les moyens de l'art lyrique), outre les phantasmes reliables à l'"extérieur", une bonne partie des concepts et des tendances relèveraient du monde extérieur. Resteraient pour le monde intérieur : la partie affective des tendances, les impressions agréables ou désagréables, les sentiments, les images ou les concepts les symbolisant... Ce critère objectal donne une limite plus nette; mais vu qu'elle varie selon nos plus ou moins nombreux préjugés sur la transcendance, laissons-la aussi de côté.

La division souvenir-imagination

Elle concerne les phantasmes. Il serait oiseux d'en souligner l'arbitraire. La mémoire comme l'imagination offrent des images. La différence réside dans la croyance de notre "Paul" à leur sujet. Sans une traduction phénoméniste préalable, cette division ne saurait donner des casiers valables.

85

J'ai commencé par décrire, à grands traits, le monde tel qu'il m'apparaît. Que personne ne vienne m'en contester l'exactitude : il ne peut se mettre dans ma peau. Si son univers diffère trop du mien, je conseille vivement au lecteur de faire sa description lui-même. J'ai toutefois procédé de façon très formelle : par ce moyen peut-être, ma construction vaudra pour d'autres que moi.

J'ai dit le monde tel que je le vois maintenant. La question de savoir si la représentation a un passé et comment elle est née ne se pose pas encore.

Le but morphologique poursuivi nous prescrit déjà suffisamment les méthodes. Il est d'usage, puisqu'on s'exprime par des mots, de définir ceux dont on se sert. Comment définirons-nous ? Les différents donnés de la vie quotidienne (qu'il faudra traduire phénoméniquement) seront définis par les circonstances dans lesquelles on les perçoit, afin de permettre au lecteur de les percevoir à son tour, s'il me ressemble assez, et de comprendre le sens du mot. Je prends mon lecteur, je le mène devant un fourneau et je dis "fourneau". Je suppose donc connus les mots aussi courants, aussi simples à suggérer. Pour d'autres, certes,

- qu'on se souvienne du mot "représentation" - il faudra des procédés plus indirects...

Nous obtiendrons ainsi, peu à peu, l'ensemble des matériaux à traduire en langage spatial subjectif...

Note 2000 :

Nous apercevons déjà que l'étude de la représentation va dépendre de nos hypothèses de structure et de genèse, c'est-à-dire des substances meublant l'Espace et des événements formant le Passé.

Dès lors, il s'impose de transcender avec prudence et méthode, pas à pas, à partir du plus vraisemblable. Nous resterons conscients de la nature problématique de notre démarche constamment prêts à réviser tout ou partie des hypothèses admises.

De cette manière, nous construirons l'univers au fur et à mesure des indices fournis par l'expérience, à la manière d'un enfant non encore scolarisé, non encore écrasé par des matières à accepter sans discussion. Et nous obtiendrons d'abord une vision du monde semblable à celle de l'homme des premiers âges.

Voilà le terrain le plus sûr, celui du bon sens "paysan" (dont les paysans d'aujourd'hui semblent bien dépourvus, à voir la manière dont ils se laissent manoeuvrer et gruger par les parasites des ploutocraties.

Voilà aussi la table sur laquelle les sciences vont construire les châteaux de cartes : leurs hypothèses.

Nous aurons l'atomisme moderne avec ses particules élémentaires toujours plus nombreuses : une véritable ménagerie. A tout moment surgissent de nouvelles particules qui, seules, expliquent tels traits dans des images de chambres à bulles.

Nous aurons la théorie de la lumière des astro-physiciens avec sa curieuse théorie à la fois ondulatoire et corpusculaire, avec un éther lumineux qui va onduler mais sans freiner les corps célestes. Bref un château de cartes peu rassurant...

On aura compris : Les enseignements les plus modernes des sciences seront les plus fragiles : les cartes supérieures de châteaux déjà vertigineux.

D'où l'utilité de bien "caler la table" et de se tenir prêts à une révision permanente de toutes les certitudes, même des plus solides en apparence.

Chapitre troisième

La nécessité de transcender

86

Comme annoncé, j'interromps l'étude phénoméniste, épargnant au lecteur les milliers de pages au bout desquelles il s'apercevrait qu'il se trouve toujours dans l'impasse. La représentation demeurerait toujours un ensemble incompréhensible.

Car comprendre, c'est autre chose que classer et décrire. Comprendre un mot, un concept, c'est savoir à quoi il se rapporte. D'une manière générale, notre pensée - et voilà son caractère discursif - ne "comprend" une chose qu'en la mettant en rapport avec une autre; - elle explique les x par des y. A y regarder de près, c'est peut-être idiot, mais cela est. Nous devons donc, si nous voulons "comprendre" la représentation, mettre celle-ci en relation avec autre chose qu'elle-même, avec la transcendance.

87

La traduction phénoméniste a aussi, bien entendu, pour objet les règles morales, les jugements de valeur.

Anticipons en deux mots le résultat. A part la différence purement formelle entre une proposition quelconque et le jugement de valeur, ce dernier se caractérise par sa charge affective plus grande. Il exprime une tendance. Mais, outre cela, il "est en relation" avec la zone affective appelée volonté.

Et cette relation, évidemment indicible, se présente ou bien sous forme de "concordance", d'"encouragement", de "camaraderie", ou bien sous forme de "contradiction", d'"interdiction", de "tyrannie".

Tout cela, bien entendu, en langage rigoureusement spatial.

88

Par la "traduction", la plupart des valeurs "perdent" leurs objets; cela veut dire que cet objet se voit tellement fragmenté, décomposé, que le lien avec la tendance se brise pour qui opère en lui-même cette traduction. Ce lien ne subsistera que pour les tendances dont les objets résistent en une certaine mesure, les objets déjà phénoménistes.

Nous avons entendu, dans la nuit, la lugubre plainte des tendances sans objets...

L'une des valeurs qui subsiste est le désir de compren-

dre, et elle est en rapport de "concordance", de "camaraderie" avec notre volonté. Une autre valeur est notre volonté de ne pas s'en laisser imposer par d'autres du genre "tyrannique".

89

Redevenons un moment l'homme de la perspective quotidienne.

Ce n'est pas par horreur de la mauvaise foi que nous avons attaqué les dogmatismes et notamment le cogito, mais parce que ceux-ci ne nous offrent guère que des valeurs "tyranniques", qu'elles rendent sans objet nos tendances les plus chères, les plus précieuses. A bas donc les dogmatismes ! Il faut de la place pour construire un monde qui offrira des objets à nos aspirations les plus sacrées.

Regardons encore l'aboutissement de notre itinéraire : l'impasse solipsiste.

Comme phénoméniste, mon désir de comprendre me pousse à transcender.

Comme homme quotidien, mon désir de rendre un objet à mes tendances préférées me pousse à transcender.

Comme mystique, mon désir de donner un objet à mes tendances suprêmes, inexprimables jusqu'ici, me pousse à transcender.

Eh bien, allons-y !

90

Et nous voici de nouveau devant la question : L'univers se borne-t-il à la représentation ou est-il quelque chose de plus ?

TRANSCENDANCE - ce mot surmonte un colossal portail. Devant nous, les battants s'ouvrent. Notre regard embrasse les immenses plaines de la métaphysique.

Franchissons le seuil.

Voyez, nous sommes à un carrefour. Quatre avenues s'offrent à nous. Consultons les poteaux indicateurs :

I - Immanence divine

II - Perpétuel devenir

III - Instant éternel

IV - Transcendance maximum

Et ce cinquième poteau derrière lequel il n'y a aucun che-

min, qu'indique-t-il ?

V - Irrationalisme transcendant.

91

Nous sommes revenus au concept de transcendance et décidons de lui appliquer les principes logiques.

Comme antithèse irrationaliste, nous poserons l'interdiction de transcender.

Et nous transcenderons quand même.

Une première disjonction se présente : ou bien l'En-soi est un néant, ou bien il n'est pas un néant.

S'il n'est pas un néant, sa réalité est ou bien pensable ou bien elle n'est pas pensable. Cette dernière éventualité étant complètement étudiée, épuisée, par sa seule énonciation, nous pouvons la baptiser "irrationalisme transcendant" et froidement la laisser tomber, bien qu'aucun argument, autre que nos tendances, ne permette de lui préférer sa rivale :

LA REALITE EST PENSABLE.

Pour être pensable, la réalité doit avoir au moins ceci de commun avec les êtres idéaux qu'elle se trouve dans un Temps ou un Espace semblables à notre espace et à notre temps idéal.

L'anthropomorphisme de ce "rationalisme transcendant" saute aux yeux. Mais cette objection ne nous gêne pas. A aucun moment, nous ne chercherons à dissimuler cet anthropomorphisme derrière un nuage de mots abstraits.

Alors s'ouvrent trois possibilités :

- ou bien la Réalité existe dans l'Espace, mais non dans le Temps (il n'y a point de Temps) et nous avons l'"instant éternel";
- ou bien la Réalité existe dans le Temps, mais il n'y a pas d'Espace, et nous avons le "perpétuel devenir";
- ou bien la Réalité existe dans le Temps et l'Espace, et nous avons la "transcendance maximum".

92

Voici le carrefour. Comment poursuivre le voyage ?

Nous verrons cela au livre suivant.

Note 2000 :

Comme on le pressent, la méthode va consister à construire notre château de cartes non pas à coup de dogmes, mais d'hypothèses dont nous n'oublierons jamais le caractère problématique. Nous n'entrerons pas dans des dogmes métaphysiques, mais dans des "perspectives" au sens que Nietzsche donne à ce mot.

Conclusion

Le chemin parcouru

93

Avant de quitter notre impasse, consacrons-lui une pensée reconnaissante.

C'est seulement pour notre esprit et pour notre désir d'action qu'elle était - une impasse. N'oublions pas qu'elle est le chemin de la contemplation, du recueillement, le chemin nous ramenant au dieu qui est en nous.

Maintenant que, jusqu'au livre prochain, nous voilà redevenus des hommes ordinaires, que pensons-nous ?

Non seulement cette impasse devait être parcourue pour trouver un principe anticritique, mais elle vaut encore la peine que de temps à autre nous y retournions. Pour

nous retremper à la source de vie. Pour puiser des forces nouvelles. Des valeurs nouvelles...

Elle vaut aussi la peine que nous la quittions. Pour agir. Pour lui faire de nos actions un temple de reconnaissance.

Non, nous n'oublierons pas le chemin. Et nous avons nos nombreuses antithèses irrationalistes.

Au revoir, chère impasse - nous reviendrons !

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier III

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Nota bene de 2000 :

Le présent ouvrage comportant un très grand nombre de pages, l'auteur s'est résolu à le publier en plusieurs cahiers, si le temps qui lui reste à vivre le permet.

Dans le cas contraire, il appartiendra à ses amis de faire le nécessaire, dans la mesure du possible.

Pour le reste, il faut prévoir que le présent ouvrage s'adressera surtout aux survivants des grandes catastrophes du XXI^e siècle.

Livre troisième

PERSPECTIVISME

Wer wäre das, der Recht dir geben könnte ?
So nimm dir Recht !

NIETZSCHE

Programme

L'essentiel a été dit au livre précédent. Il reste à tirer les conséquences, à poursuivre le voyage.

Immense, la forêt s'étend devant nous, mais il suffit d'un sentier pour la traverser. Si nous érigeons en principe, en méthode, de laisser ouvertes le maximum de questions, nous ferons route à bonne allure... Les métaphysiciens envisagent volontiers le monde comme un problème à résoudre entièrement. Nous envisageons de résoudre partiellement le problème, juste l'"important".

Evitons donc la frénésie habituelle des philosophes qui s'acharnent à abattre les arbres les plus séculaires afin d'ouvrir une avenue digne de leur carrosse professoral. Quoi d'étonnant qu'ils n'avancent guère !...

Notre sentier nous attend. Déjà le portail est franchi. Les battants se referment sur le phénoménisme, et le carrefour est là...

Nous allons donc explorer successivement les voies qui s'offrent à nous. En curieux, en éclaireurs, de manière à revenir rapidement au point de départ pour nous engager dans la direction suivante.

Ces explorations nous apprendront à sérier les problèmes, à découvrir des priorités. Nous verrons comment chacun des chemins révélera l'aspect différent d'une seule et même question.

Et nous discernons la plus ou moins grande solidité des "certitudes" qui, en foule, se pressent autour de nous.

Le jour se lève. En route !

Note 2000 :

Chaque science, chaque activité, chaque pensée comporte de a priori. Semblable aux ordinateurs, le cerveau ne peut fonctionner sans programme, c'est-à-dire sans un certain nombre d'a priori, de postulats ou, si l'on préfère, de dogmes. Mais à la différence des ordinateurs, le cerveau est capable de critiquer. Et même de se programmer, cependant toujours à l'aide d'a priori. La table rase, le départ à zéro sont irréalisables.

Nous verrons les a priori des perspectives de base. Nous verrons que, plus les a priori sont nombreux, plus ils renforcent les "certitudes".

Première partie

Le cartefour des perspectives

Preamble

Nécessité de transcender, tel a été l'aboutissement.

Afin de "comprendre" la représentation, il faut l'expliquer par autre chose qu'elle-même : par la transcendance. Nous appellerons métaphysique toute explication de ce genre. - Vu la manière dont nous posons le problème, une métaphysique ne saurait être davantage ou autre chose qu'une hypothèse explicative. D'où l'on doit s'attendre à une certaine diversité, car un même état de fait, ici l'immanence, peut s'expliquer de bien des façons. Intellectuellement parlant, chaque métaphysique se justifie, si elle rend compte des phénomènes et reste cohérente. C'est pourquoi nous les étudierons toutes, tant que nous n'aurons pas fait intervenir un motif de choisir. Et pour bien marquer le caractère provisoire, utilitaire, relatif des métaphysiques - qui sont des hypothèses, ou même des fictions - nous les désignerons du nom de perspectives.

Comprendre, expliquer... que voilà des mots lourds de fatalité, lourds de destinées, lourds d'illusions - et de désillusions. On s'en souvient, comprendre, c'est expliquer les x par des y. D'où il s'ensuit qu'il restera toujours un terme incompréhensible à l'aide duquel on expliquera les autres. Ainsi, par la traduction phénoméniste, on peut réduire les concepts, même les plus complexes, à de savants alliages de phénomènes, bref les traduire dans le langage de l'espace subjectif; on explique ces concepts par la représentation, on démontre du même coup l'existence idéale, par exemple de Dieu, du mouvement, de la matière, et ainsi de suite, sans préjuger de leur existence réelle. Mais la représentation, qui nous sert à comprendre, demeure incomprise... Si maintenant nous peuplons la transcendance d'atomes et qu'à l'aide de ces atomes nous fassions surgir causalement l'immanence, alors, soudain, nous comprenons celle-

ci. Mais l'élément dernier et absurde est devenu l'atome... L'atome idéal, celui que nous traduisons phénoménistement, expliqué, il est vrai, mais ne saurait à son tour faire comprendre la représentation; il ne prouve pas la réalité de l'Atome qui, nous le supposons, produit l'immanence. Identifier l'Atome réel et l'atome idéal équivaut à refermer un cercle - désormais vicieux. Comment expliquer l'Atome réel, si l'on ne veut pas s'arrêter ni mettre derrière lui un Dieu pour qui la même question se poserait ? On peut le faire en disant qu'il y a "ressemblance" entre les deux atomes. L'Atome réel, dans l'espace et le temps réels, aurait les mêmes propriétés que l'atome idéal, dans le temps et l'espace idéaux. A présent, l'Atome est compris, mais il reste un élément absurde, à savoir précisément cette mystérieuse "concordance", "ressemblance", cette "pensabilité". Comment en rendre compte ? Comment expliquer cet état de fait ?

On aura saisi : quelque loin que l'on pousse la construction métaphysique, il restera toujours un terme absurde. Et cela serait une condamnation définitive !... Ne vaudrait-il pas mieux en effet - et tel a été mon point de vue critique - garder comme terme absurde celui qui nous est donné, la représentation, et tout expliquer par elle ? Mais, ce travail fait, la traduction phénoméniste achevée, j'ai le désir de rejeter l'absurdité pénible de la représentation sur un autre terme, de rejeter ce absurde dans la transcendance. Le but nous prescrit nos démarches. Nous ne chercherons pas, dans la transcendance, à refouler cet absurde de terme en terme. Nous y serions encore au jugement dernier... D'autre part, nous tendrons à une simplicité maximale : principe d'économie - justifié chaque fois qu'une hypothèse ne prétend pas exprimer la "Vérité", mais seulement rendre compte de certains faits.

Notre seul désir de comprendre n'apporterait encore aucun motif de choix entre bien des perspectives. Mais nos tendances dominantes, qui réclament leurs objets pulvérisés par la tra-

duction, auront aussi leur mot à dire, et il se peut que ce mot se révèle décisif.

*

Cerrefour des perspectives...

Solipsisme dogmatique, si nous faisons de la transcendance un néant.

Irrationalisme transcendant, si nous posons l'En-Soi comme réel mais impensable.

Instant éternel, si nous situons la transcendance dans l'Espace mais non dans le temps.

Perpétuel devenir, si nous la situons dans le Temps mais non dans l'Espace.

Transcendance maximale, si l'En-Soi existe dans le Temps et l'Espace.

*

Deux mots de l'irrationalisme transcendant, puisque cette perspective est épuisée trop vite pour en faire un chapitre.

S'il n'y avait que notre désir de comprendre, l'irrationalisme transcendant fournirait sans conteste la solution la plus élégante : celle de Kant.

La transcendance, c'est-à-dire la "chose en soi" (l'"objet" le "Gemüt"...), existe. Mais elle est impensable, ne se trouvant pas dans un Temps ou un Espace semblables à nos entités idéales. Suivant une relation causale spéciale, relation dont nous ne pouvons saisir entièrement la nature (l'un des termes étant incompréhensibles), la transcendance produit l'immanence.

Par ce procédé, admirable d'économie, le rictus de l'absurde quitte les phénomènes pour se réfugier dans la chose en soi.

Mais la philosophie kantienne prouve encore ceci. Cette "métaphysique minimale" est moralement insuffisante. Elle ne satisfait pas nos tendances dominantes. Kant doit, dans la "Critique de la raison pratique", construire toute une transcendance "pensable".

Comme lui, nous pouvons juger notre désir de comprendre satisfait, et laisser tomber cette perspective qui ne répond pas à nos autres exigences. Nous pourrions d'ailleurs y revenir, comme à une attitude dialectique correcte. A ce titre, elle est une arme précieuse...

Signalons encore que la reconstruction dans la "Raison pratique", trop arbitraire, ne nous retiendra pas.

Chapitre premier

L'immanence divine

94

EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL N'Y A RIEN; A ELLE SE BORNE L'UNIVERS.

Telle est la formule.

Il serait erroné, relevons-le ici, d'élever contre cette perspective l'objection logique suivante : L'étude de l'immanence décompose celle-ci en un nombre fini de parties; dans sa totalité, l'immanence est donc finie. Au-delà d'une telle frontière, il y a quelque chose, ne serait-ce qu'un espace vide.

Nous avons déjà suffisamment pourfendu de semblables sophismes pour nous dispenser, au fond, d'y revenir. Mais comme bien des gens, sans aucun doute, eussent pensé à l'objection ci-dessus, je m'y attarderai, au risque de me répéter.

Nous posons l'immanence dans notre espace idéal, lequel est infini et infiniment divisible. C'est la raison fictive qui, pour l'instant, entreprend cette opération; d'où notre espace idéal doit par méthode être considéré comme totalement fictif. Or l'espace réel, subjectif (occupé par

les phénomènes) n'est ni infini ni infiniment divisible; voilà pourquoi nous concevons la représentation comme entourée d'une frontière au-delà de laquelle s'ouvre l'infini de l'espace idéal; mais et la frontière et cet au-delà sont une illusion logique liée à la structure même de notre esprit. Un seul espace nous est donné : l'espace subjectif. Mais nous voyons pas, nous ne sentons pas de frontière. C'est en remarquant le nombre fini de nos impressions que, par le mécanisme vu tout à l'heure, nous pensons cette frontière. Pour que celle-ci soit donnée, il faudrait que notre intuition portât également sur la zone frontalière de la transcendance, ce qui est une contradiction... D'ailleurs, pour corriger les erreurs dues à l'espace idéal, nous avons recouru au concept impensable de néant, dont le rôle est simplement d'annuler les zones superflues.

Il est donc possible que la transcendance soit un néant.

Solipsisme dogmatique !... Cette perspective est un réalisme négatif en ceci qu'elle nie toute réalité transcendante, cosmique. Et elle est dogmatique parce qu'elle énonce une affirmation arbitraire, incontrôlable : l'inexistence de toute transcendance...

Cette perspective ne satisfait point notre désir de comprendre, car, en niant la transcendance, elle écarte le terme sur lequel nous pourrions rejeter le caractère absurde, inexplicable, de la représentation. Mais le solipsisme dogmatique est l'une des deux réponses possibles à la grande question métaphysique : L'univers se borne-t-il à l'immanence ? Pour cette raison, nous l'examinerons encore quelque peu. En outre, le solipsisme dogmatique, nous l'avons aussi appelé : - l'immanence divine...

95

EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL N'Y A RIEN; A ELLE SE BORNE L'UNIVERS.

Cette formule a une résonance redoutable et, pour un chrétien par exemple, tant soit peu blasphématoire. Désormais, l'immanence n'est plus ce mystère indicible, cette contemplation, ce silence. La pensée lui donne une phosphorescence nouvelle; l'immanence flamboie de majesté : elle est devenue Dieu.

Si l'on réfléchit à ce qui confère à Dieu - et j'entends par là cet être tout puissant, infini, et créateur du monde - sa majesté. c'est-à-dire ce frémissement profond de l'âme devant son idée, on voit que cette majesté est liée au caractère suivant. Un tel Dieu est l'élément dernier, absurde, servant à expliquer le reste; mais, de plus, on a la certitude de ne jamais pouvoir l'expliquer par autre chose que lui-même, sinon l'on attenterait à sa toute-puissance, on le rendrait "dépendant" - ou bien il faudrait un autre créateur pour expliquer Dieu... La matière, les atomes, on peut espérer les réduire à autre chose, les expliquer par une inexplicable concordance entre la pensée et le réel, qui permettrait de poser pour ces atomes une série de rapports quantitatifs, si bien que leur "réalité", leur "substantialité", s'évanouirait peu à peu, laissant place à une autre divinité: le Nombre... La présente considération se confirme le mieux par les cas où un autre élément que Dieu sert à expliquer le reste et où on le proclame irréductible. Exemple : la Volonté de Schopenhauer; le lecteur de Schopenhauer, devant cette force absurde, omniprésente, éternelle, u n e malgré ses manifestations multiples, ressent cette même "présence divine". De même pour la "chose en soi" de Kant, à laquelle le temps, l'espace et la causalité ne sont pas applicables - et l'on se rappelle le mot de Nietzsche : "Déchéance d'un dieu : Dieu devint "chose en soi" !..."

Le solipsisme dogmatique déclare la représentation irréductible à autre chose : on ne pourra jamais la débarrasser de son aspect incompréhensible. Eternellement, irrémédiablement absurde, voilà ce qui la fait Dieu.

96

On est soi-même l'immanence, on est donc soi-même Dieu.

Perspective effrayante pour beaucoup, qui éprouveront le sentiment du sacrilège, sacrilège à l'égard du Dieu transcendant, créateur qu'on leur a enseigné et qui, peut-être, existe. Comment celui-ci pardonnerait-il jamais une semblable exaltation métaphysique de l'orgueil ?... Pour d'autres, mécontents d'eux-mêmes, ne supportant la vie que par l'espoir de l'Au-Delà, se sentant indignes du rang divin, pour d'autres, faibles parce qu déchirés de tendances disparates, champ de bataille de plusieurs âmes antagonistes, pour ceux-là le solipsisme dogmatique fait l'immanence une divinité démoniaque : le rire et la plainte de Satan, le Mal comme loi universelle; ou bien : l'Ennui morne comme univers; ou bien : la nostalgie avec le sentiment de l'impuissance, l'écrasante lourdeur de la vie.

Il est donc indiqué de ne pas envisager la perspective solipsiste dogmatique si l'on se trouve entre les griffes d'une ambiance dépressive du genre ci-dessus. Car on est ici condamné à soi-même et il vaut mieux, chacun l'admettra volontiers, que cette condamnation ne soit pas un châtement. Mais si l'on s'engage dans cette première avenue le cœur débordant de force, alors on a escaladé les cieux, détrôné les déités transcendantes et revêtu leur majesté, leur gloire, leur ivresse de puissance, car hors de soi il n'y a rien.

Perspective désormais prométhéenne. Chant de victoire et triomphe de l'orgueil. Source vitale où l'orgueil se retrempe et d'où il sort plus vigoureux que jamais... Le moindre reflet sur cette eau, la moindre feuille de cet arbre - eau et arbre, des symboles seulement - le moindre froissement du vent prennent désormais la place de ces constellations où roulaient des mondes à côté desquels disparaissait notre système solaire. L'Espace et le Temps ne sont plus. Toute leur grandeur et toute leur éternité imprègnent la plus humble de nos impressions.

Etant donné que le solipsisme dogmatique est propice à une exaltation de l'orgueil, il est utile à cette fin. Il sera donc judicieux d'y revenir quand on jugera bon de donner à l'orgueil un élan nouveau.

Bien entendu, la simple curiosité humaine justifie déjà l'exploration de ce qui est encore une impasse.

2000 : L'homo sapiens ne renoncera jamais à explorer les domaines les plus étranges, les plus dangereux de la pensée. Il y a en lui le lutteur qui s'attaque aux problèmes comme à un adversaire. Il y a par-dessus tout la curiosité. Même la crainte attise la curiosité. Le savant le plus timoré prendra le risque de faire sauter son laboratoire pour une expérience audacieuse, d'un attrait irrésistible. (Raison pour laquelle il convient de garder un oeil méfiant sur les scientifiques.)

*

* *

EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL Y A UN ESPACE SEMBLABLE A NOTRE ESPACE IDEAL : L'ESPACE ABSOLU.

Et comme, à l'intérieur de la représentation, il y a aussi un espace que la raison théorique construit sur le modèle de l'espace idéal : l'espace subjectif, nous pouvons, pour le subjectif et l'absolu, trouver un terme suprême : l'espace total. La représentation occupe donc une zone déterminée de l'espace total.

MAIS EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL N'Y A PAS DE TEMPS.

Cela veut dire que, pour le spectateur fictif situé dans l'irréel, les phénomènes meublant l'espace relatif sont immobiles. Et si cette raison théorique pense néanmoins dans le cadre d'un temps idéal - ce dont on ne saurait lui faire un reproche - elle dira que la représentation est immobile de toute éternité pour toute éternité, expression qui, bien entendu, est seulement une façon de parler.

Dans cette perspective, il y a deux possibilités :

1) L'espace absolu est vide. Cette variante diffère sur plusieurs points du solipsisme dogmatique. La première différence réside dans la frontière entourant l'immanence, frontière maintenant réelle. Seconde différence : En déclarant vide l'espace absolu et immobile la représentation, la raison théorique confond aisément cet espace absolu avec la majeure partie de son espace idéal. Or, dans l'espace idéal, le mouvement est possible; il suffit de meubler cet espace des êtres idéaux voulus. Bien que, dans un espace absolu, cosmique, vide, le mouvement soit inexistant, la dite raison a tendance à penser que le mouvement y est également possible, sans remarquer que le mot "possible" perd tout son sens. Dans le monde des réalités, rien n'est possible. Cela est ou cela n'est pas; cela a été ou cela n'a pas été, cela sera ou cela ne sera pas. Mais quant à considérer ceci ou cela comme possible, ce ne peut être l'affaire que de notre raison fictive, laquelle ignore au juste la structure exacte du réel. C'est pourquoi elle ne parvient guère à se défaire du préjugé temporel; elle considère comme possible un Temps engendré par un Mouvement possible... Si, contrairement à l'hypothèse, ce Temps était réel, cela signifierait que l'immobilité de l'immanence serait passagère (un "arrêt sur l'image"). Ce Temps n'existant pas, il s'ensuit que, pour notre raison fictive, la représentation est immobile "de toute éternité, pour toute éternité".

2) L'espace absolu contient un ou plusieurs noumènes. Cette variante, que l'on peut compliquer à l'infini, ne

diffère pas essentiellement de la précédente. On peut, pour des raisons didactiques, pour mieux faire comprendre l'immobilité de l'immanence, supposer un complexe de noumènes lié à la représentation de telle manière que, si la raison théorique modifiait ou supprimait ces noumènes, elle modifierait ou supprimerait la représentation, et aussi de telle façon que la raison théorique ne pourrait modifier les phénomènes sans modifier les noumènes y relatifs. Puis on déclare ces noumènes immobiles éternellement, d'où il résulte que la représentation est immobile. Le principe de cette déduction est important. C'est là une première forme du principe causal. Nommons-le : principe de causalité spatial. Son caractère fictif est évident. Il présuppose en effet une action impossible de la raison théorique sur la réalité. Du moment que tout est immobile, les suppressions ou les modifications vues plus haut sont uniquement le fait de cette raison théorique.

Revenons maintenant à notre désir de comprendre. A cet égard, la première variante, celle de l'espace absolu vide, ne satisfait pas, car elle n'explique pas entièrement l'immanence. Certes, un grand pas est fait en concevant l'espace subjectif comme une partie de l'espace total. Mais les phénomènes individués demeurent toujours des éléments incompréhensibles. En les doublant de noumènes, comme dans la seconde variante, un éclair semble traverser notre esprit : nous comprenons. L'immanence prend un sens; l'"inexplicable", en déroute, se réfugie dans les noumènes et momentanément dans certains complexes phénoménaux : les idiosyncrasies comme le temps et le mouvement subjectifs - jusqu'à ce que la traduction phénoméniste les ait révélés comme des illusions.

Nous pencherons donc plutôt pour la seconde variante.

L'IMMANENCE, REFLET DE NOUMENES IMMOBILES, EST IMMOBILE, DE TOUTE ETERNITE, POUR TOUTE ETERNITE.

Cette formule, pour qui sait l'entendre, a des accents tragiques. Non seulement la transcendance, comme une fatalité, se dresse en face de l'immanence, mais cette dernière est elle-même fatale : rien ne peut réparer ce qui est ou amener ce qui n'est pas. La représentation est elle-même et pour elle-même une éternelle récompense ou une peine éternelle. L'instant est-il beau ? - il restera toujours... L'instant est-il laid, effroyable, atroce ? - il ne s'en ira jamais.

Qu'est-ce que le tragique ? On peut sur ce point discuter à perte de vue. S'agissant là, d'une part, de définir, de l'autre, de sentir et d'apprécier - choses éminemment subjectives - adoptons souverainement la réponse. Pour obtenir le

"tragique", il faut : a) le désir de quelque chose qui n'est pas là (et voici le premier stade : la nostalgie); b) la certitude que le but est irréalisable (deuxième stade : la fatalité hostile); c) la persévérance à entreprendre (stade troisième : l'héroïsme).

Pour autant qu'il y ait dans la représentation une quelconque nostalgie, la perspective de l'instant éternel contient la certitude que cette nostalgie restera vaine. Les désirs, les craintes, les espérances également vaines, et les efforts les plus désespérés, inutiles... car la représentation est immuable. Mais ce savoir, souvent sinistre, supposons à présent qu'il appartienne à l'immanence. Alors, il ne mène à rien. Il ne produira pas le renoncement... car la représentation est immuable. Le rêve qu'on sait irréalisable, l'effort qu'on sait sans effet continueront pour toute éternité.

Et en même temps que le tragique : la grandeur, la grandeur du tragique.

Inutile ! En vain ! crie la fatalité.

Quand même ! répond le héros.

Et la lutte immortelle se poursuit.

99

On est soi-même l'immanence; on est donc soi-même le héros et soi-même une partie de la tragédie.

Perspective désolante pour qui ne sait supporter la moindre contrariété. Car l'instant, cru fugitif, espéré fugitif - on sait qu'il demeurera, accompagné du souvenir trompeur d'un instant qui aurait précédé et de l'attente illusoire d'un instant qui devrait suivre. Et ce savoir, ce sombre savoir est là depuis toujours. Jamais il ne s'en ira pour laisser à l'immuable représentation l'illusion du devenir. Néanmoins, souvenirs regrets ou espérances - ces mensonges - resteront. Rien ne sert de voir à travers leurs masques.

Retournons au carrefour maintenant, engageons-nous dans la quatrième avenue et considérons ce que nous appellerons

la perspective humaine et, de là, envisageons l'absolutisme spatial. La vision du monde où l'on est à la fois la destinée et une victime de la destinée, où l'on est "là", immortel, indestructible, immuable, cette vision est propre à exalter le courage fataliste, à balayer regrets et désirs. Voilà pourquoi, quand nous sentirons le besoin d'une sombre et méprisante indifférence envers les événements, ou lorsque notre cœur aura soif de tragédie, nous pourrions revenir à ce château, dont on ignore s'il n'est pas une tombe, au château de l'instant éternel.

*

Une remarque. L'appréciation peut porter sur une partie ou sur l'ensemble d'une perspective.

Dans le cas particulier où l'appréciation porte sur une perspective entière, cette appréciation se peut de deux façons : en fonction de la dite perspective ou en fonction d'une autre. Je puis dire : "Admettons que la réalité soit conforme à l'hypothèse A, alors cette réalité me plaît ou me déplaît." Ou bien : "Admettons que la réalité soit conforme à l'hypothèse B, alors la croyance à l'hypothèse A présente tels avantages ou inconvénients." On peut donc parler d'appréciation directe ou indirecte. Il va sans dire que seule l'appréciation directe est pertinente tant que l'on n'a pas choisi l'une des nombreuses perspectives. L'indirecte, elle présuppose un choix.

Cela étant, on se demandera pourquoi j'apprécie l'immanence divine et l'instant éternel en partie indirectement, en fonction de la perspective humaine.

- Parce que nous aboutirons à celle-ci. J'anticipe simplement, afin de n'avoir pas à revenir à ce moment-là sur les $n + 1$ hypothèses métaphysiques possibles.

2000 : A noter que nos premières perspectives sont des plus minimales. Nous transcendons prudemment, le moins possible, pour voir ce que cela va donner. Nous n'avons même pas rejoint l'univers d'un enfant non scolarisé, et nous aurons encore à rejoindre celui des troglodytes. Notre prudente démarche tend à laisser entrer au compte-gouttes, les a priori que n'importe quel scientifique accueille par wagons entiers.

Chapitre troisième

Le perpétuel devenir

100

EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL Y A UN TEMPS, SEMBLABLE A NOTRE TEMPS IDEAL : UN TEMPS ABSOLU.

A l'intérieur de la représentation, il n'y a pas un temps construit sur le modèle du temps idéal. Le phénomène traduit en langage spatial subjectif les complexes

composant notre notion temporelle. Posée dans le cadre du temps idéal, l'immanence occupe uniquement l'"instant présent" expression qui implique d'ailleurs une représentation et qui, dans la transcendance spatiale, demeurerait obscure : Qu'est-ce que l'"instant présent" pour les étoiles ? pour les atomes ?... (A moins de leur donner une conscience qui leur dise "Maintenant !") Le temps absolu : uniquement un ordre de suc-

cession, telle une ligne. L'immanence pose un point sur cette ligne, formée désormais de deux demi-droites : le passé, l'avenir. Un point mobile dévore l'avenir. Ainsi, le passé et le futur constituent le temps absolu, le présent constitue le temps subjectif. La somme des deux pourrait s'appeler "temps total"; mais ce temps total est égal au temps absolu, le présent étant, dans cette perspective, égal à zéro.

En effet.

La succession meublant le passé est, puisqu'il n'y a pas d'espace absolu, une succession de phénomènes. Cela signifie que nous posons comme des phases différentes de la même représentation des représentations différant de celle d'"à présent". L'immanence A comporte le phénomène g mais non le phénomène h, l'immanence B comprend le phénomène h, mais non le phénomène g. Il s'agit ici d'instantants différents de la même immanence, qui se transforment les uns dans les autres - avec ou sans transitions continues, la question reste ouverte. Une succession de phénomènes implique donc au moins deux immanences momentanées différentes, deux instantants. L'instant "présent", où toute succession est impossible, est bien égal à zéro.

Le problème, certes, se poserait différemment s'il existait en outre un Espace meublé de noumènes qui, durant l'"instant présent" auraient peut-être le "temps" d'évoluer... Mais cela relève d'une autre perspective.

Le perpétuel devenir signifie donc, pour le spectateur fictif (qui ouvre un oeil au fond de Paul) : l'univers se borne à une représentation (jusqu'ici solipsisme dogmatique); mais ce spectateur fictif possède une mémoire qui ne le trompe pas et il se souvient d'instantants écoulés où le monde se bornait aussi à une immanence. Ces diverses immanences diffèrent les unes des autres.

Au sein de cette perspective, deux possibilités : Le devenir se fait de façon continue ou discontinue. Ou bien une durée est formée d'un nombre fini de représentations immobiles, comme un film cinématographique, ou bien d'une "nombre infini", ce qui veut dire : "la représentation est réellement en mouvement". Dans le premier cas, le mouvement est une fiction dont la raison théorique se sert pour simplifier l'étude des différents "instantants"; dans la seconde variante, le concept de mouvement correspond à une réalité métaphysique.

101

Avec le Temps voici venir le principe de causalité, non seulement sous sa deuxième forme qui, derrière les souvenirs, met des représentations antérieures et qui, de ce fait, crée l'absolutisme temporel, mais aussi sous une cinquième forme non mentionnée jusqu'ici.

Au moment A : un phénomène ou un complexe de phénomènes. Au moment B : un autre phénomène ou un autre

complexe. Et la raison théorique demande : "B se reproduira-t-il si A se présente de nouveau ?" Dans l'affirmative s'est noué un lien de causalité cinquième forme entre les deux phénomènes.

On aura senti, je veux le croire, le caractère idéal de ce lien. En fait, il n'y a qu'une succession aboutissant à l'instant présent; l'"avenir" est un non-être, et toute affirmation à son sujet relève strictement de la pensée, mais ne peut avoir un corrélatif réel. Un lien ainsi constitué que B ressurgira si A se montre de nouveau n'existe que pour l'esprit. Tout ce que la réalité nous donne, c'est un certain nombre de cas où cette succession a eu lieu, peut-être même un grand nombre où sans exception B a suivi de près l'apparition de A; ce lien n'est pas une loi (car une loi implique un impératif), mais une description de structure du devenir. Seulement, notre esprit, par une extrapolation audacieuse, en considérant en quelque sorte comme existant ce qui n'est pas encore, de cette succession fait une loi. Pour distinguer ces deux aspects, nous pourrions parler du cadre ou de la loi causale cinquième forme.

Autre chose. Cette causalité est un élément d'explication. Nous comprendrons le devenir dans la mesure où il obéit à cette loi. Mais, par là, notre principe est devenu lui-même un fait incompréhensible. Pourquoi la nécessité de cette succession ? La question reste sans réponse dans la perspective du perpétuel devenir. La redoutable Absurdité a quitté l'immanence présente a quitté l'instant désormais chargé de sens, stade indispensable du processus. Mais le processus causal ? Il est là et c'est tout. Pour l'expliquer à son tour - pour expliquer le cinquième principe causal - il faudrait quelque chose en dehors du devenir : l'Etre. C'est-à-dire ouvrir les espaces nouméniaux, et alors nous obtiendrions la causalité troisième forme.

Nous apercevons donc clairement les limites de l'explication dans le perpétuel devenir : On ne peut expliquer que les différents instantants, à savoir dans la mesure où ils sont les "effet d'instantants antérieurs ou - causalité deuxième forme - dans la mesure où ils sont des survivances.

102

LE "TEMPS" SIGNIFIE QUE LES DIFFÉRENTES IMMANENCES, CONTEMPLÉES PAR LA RAISON FICTIVE, SONT DES INSTANTS DIFFÉRENTS D'UNE MEME REPRÉSENTATION.

Et comme le mot représentation, synonyme d'immanence, a un sens momentané, trouvons un ou des autres termes pour désigner cette "même représentation", cette "immanence permanente". En voici deux - car il est agréable de disposer d'équivalents, ne fût-ce que pour des raisons de style - : la "conscience" ou le "devenir". Ces vocables, à moins de se voir corrigés par l'épithète "instantané" ou "momentané", auront une portée absolutiste temporelle. Autre finesse. nous userons de l'expression "le devenir" parfois dans un sens tout autre; elle désignera, comme son sens apparent le suggère, le processus d'altération des divers instantants, et équivaldra à "modification". Qu'on ne s'effraie pas : le contexte permettra facilement de distinguer. Cela ne vaut-il pas mieux que d'écraser le lecteur sous des néologismes barbares et rébarbatifs ? D'ailleurs, nous employons à journée faite le verbe être dans trois sens différents et grâce

au ciel nous arrivons aujourd'hui à nous en sortir; il suffit de se méfier... Commençons sans retard.

On s'en souvient, j'ai déjà demandé si le devenir se produisait de façon continue ou discontinue (chacun remarque ici que "devenir" revêt son deuxième sens), c'est-à-dire si, entre les représentations A et B, il y a un nombre fini ou infini de stades intermédiaires. Montrons encore que la question n'a pratiquement guère d'importance. Tant que le devenir demeure immobile, l'instant (durât-il des siècles, s'il était des étoiles pour mesurer le Temps) demeure égal à zéro, car seule la modification engendre la durée pour le devenir (et chacun voit que le devenir a maintenant son premier sens, rien de plus facile). Une conscience ne peut donc pas savoir si elle évolue de façon continue ou non, car elle ne peut se voir du dehors... Et notre raison théorique, qui a son oeil ouvert au fond de Paul ou de Jean-Pierre, hélas, n'existe pas. La question soulevée a donc une importance uniquement spéculative; il faut donc la résoudre uniquement par la spéculation. Et fort simplement.

Si nous parlons de devenir discontinu, la conscience n'a qu'une existence idéale : un concept permettant d'additionner les mille et une représentations. Si nous parlons de devenir continu, la conscience a une existence réelle. Mais quelle que soit l'hypothèse, seule l'interprétation métaphysique des concepts utilisés changera. Mais non les relations entre ceux-ci. On peut donc opter pour la continuité du devenir, en tant que variante plus réaliste, plus simple. Du même coup, le Temps devient continu et, par là, semblable à notre temps idéal, ce qui rend la perspective plus facilement pensable.

Le perpétuel devenir, parce que mouvant, fuyant, protéiforme est une perspective plus riche que les précédentes. Les accords affectifs les plus éloignés se heurtent soudain. Le devenir oscille du cauchemar au rêve paradisiaque. Ou bien, tantôt fantasmagorie échevelée, tantôt rêverie inconsistante, il se mue d'un coup en un lourd mécanisme aux engrenages précis et meurtriers. Que dire de cette troisième avenue ? - Qu'elle demande, pour être vraiment goûtée - des artistes.

Appelons ici artistique l'attitude consistant à jouer, dangereusement cruel ou indifférent envers soi-même, avec les interprétations affectives, les émotions, les passions, les sagesse et les folies les plus disparates. L'attitude de l'enfant jouant avec l'homme comme avec un pantin. Et qu'importer triomphe, catastrophe, bonheur délirant ou effondrement du désespoir, si au-dessus de tout cela règne le sourire innocent et impitoyable de l'enfant !...

Le perpétuel devenir met tout un clavier affectif à disposition de l'artiste. En effet, la plupart des tendances, refoulées jusqu'ici dans la zone confuse de l'irrationnel, retrouvent quantité de leurs objets, enfin reconstruits. Indifférentes et souveraines, les mains arrachent au clavier des accents parfois tragiques, parfois ironiques profondément, parfois d'une douceur éperdue, parfois lourds, infiniment lourds d'inexprimable, parfois aériens comme la pensée matinale; et ces mains, ce clavier, cette musique, c'est toute notre vie.

On est soi-même l'auteur, le spectacle et le spectateur... Perspective qui nous appelle, lorsque nous désirons nous jouer de ces choses considérées comme "sérieuses", ou lorsque nous voudrions le rêve, la fantasmagorie - oh seulement l'apparence des images, les reflets, mais rien, rien derrière !

Chapitre quatrième

La transcendance maximum

EN DEHORS DE LA REPRESENTATION, IL Y A UN ESPACE ET UN TEMPS ABSOLUS.

Comme la variante laissant cet espace vide ou uniquement occupé par des Êtres immobiles, ou celle qui, tout en remplissant l'Espace d'agiles noumènes, laisserait l'immanence figée ressemblent trop aux perspectives de l'instant éternel ou du perpétuel devenir, nous décrétons que l'Espace comporte des noumènes en mouvement et que la représentation se modifie.

Au risque de nous répéter, précisons la structure de l'univers. Le monde évolue dans un "espace total". A un endroit de celui-ci se trouve la représentation, qui oc-

cupe l'espace subjectif, partie de l'espace total; le reste, les plaines de la transcendance, sont l'espace absolu.

Cette division, imposée par la saine logique, devra subsister quelles que soient les relations entre immanence et transcendance.

Voilà une vision de la raison théorique, vision dont le caractère idéal se trahit, comme ses semblables, par le fait qu'elle impliquerait, pour fonder des certitudes, une intuition de l'absolu, c'est-à-dire une contradiction.

La raison théorique, recourant à l'espace total, produit une vision avant tout spatiale, les phénomènes ou noumènes venant "remplir" les espaces. Cette raison fictive possède un triple regard : immanent (l'oeil au fond de Paul), transcendant (qui voit les atomes) et total (immanence + transcendance).

Bloquons d'abord l'univers à un moment donné, pour en contempler l'image figée.

Parce que les objets pensés se voient ipso facto entourés d'une frontière, nous devons poser les choses meublant l'espace total comme nettement délimitées. L'univers comprend donc deux zones. Appelons-les : les substances et le vide. Rien n'existe dans notre univers bloqué hors de ces deux termes. Toute proposition contraire repose sur une faute de logique; des mots comme la ou les "forces", comme l'"esprit" (dans la mesure où on lui refuse une forme géométrique précise) correspondent à des êtres proprement impensables. Et comme nous séjournons dans une perspective où nous avons admis la pensabilité du réel, nous nous interdirons ces concepts creux et contradictoires.

Le mouvement, lui, ne fait pas encore partie de notre vision théorique; il apparaît au moment où nous posons les substances également dans le cadre du temps idéal. Il en résulte que, à part les substances, le vide et le mouvement, IL N'Y A RIEN.

Par suite, la représentation sera ou bien formée de substances, ou bien elle sera un mouvement, ou bien les deux. Quoi qu'il en soit, il est inéluctable d'admettre la substantialité de l'immanence ou sa dépendance de substances (en tant que mouvement). Un esprit ou un Dieu "omniprésent" n'auraient aucune place dans la présente perspective.

Précisons maintenant le concept substance.

Ce concept désigne une zone occupée par une ou des qualités autres que les uniformes qualités de l'espace. Donc une substance dépourvue de qualités est une chimère à rejeter d'emblée.

Bien que la nature exacte de ces qualités ne se puisse déduire a priori, il en est une, privilégiée, qu'il serait difficile de ne pas postuler - surtout si l'on veut construire une cosmologie rationaliste. Il s'agit de l'"impénétrabilité". En effet, si l'on repousse le principe de la permanence des substances (autre formulation de l'impénétrabilité), rien ne permet alors d'affirmer qu'une substance ne saurait occuper la place d'une autre sans en expulser cette autre. Or de telles substances caoutchouc rendraient impossible une vision du monde claire et ordonnée, laquelle postule au contraire la conservation des substances, immuables dans leur volume, c'est-à-dire l'impénétrabilité.

Une autre question se pose : Symboliserons-nous les substances, en géométrie plane, par un cercle ou par un demi-plan :

vide

substances

ou bien: vide / substance

Dans le premier cas, le nombre des étoiles sera fini, dans l'autre éventuellement infini. Rien ne permet de trancher a priori la question. Aussi ne la tranchons pas ! A posteriori, rien ne la tranchera non plus : ce n'est pas en comptant les étoiles que nous en déciderons.

On a soutenu que seule des "séries réelles" finies étaient concevables. Peut-être. Mais qui nous garantit que la réalité respectera l'impuissance de notre cerveau ? L'argument ne vaut donc que pour une préférence rationaliste du premier cas

Quelques mots sur le concept force.

On a voulu faire des forces, de la gravitation par exemple, des êtres véritables. On a même voulu remplacer l'atomisme par une énergétique où des "centres de force" se substituent aux atomes de Leucippe. Quels que puissent être les avantages pratiques de cette théorie, il faut la rejeter ici comme incohérente.

Cela parce qu'une force telle que la pesanteur est censée s'étendre à l'infini dans toutes les directions, à partir d'un centre. Etant donné le grand nombre de centres habituellement admis, à chaque point de l'espace et à la fois toutes les forces se trouveraient présentes. En outre, comment nous représenter une force autrement que par ses "effets" ? à moins de la voir comme un halo se dégradant à partir du centre de force. Mais les problèmes les plus cruels se posent lorsque vous arrivez à la limite de deux champs de force. Vous devez vous arrêter - et pourtant la force s'étend à l'infini !

Et encore : Avec les centres de force, on admettrait comme réels des points géométriques, c'est-à-dire des êtres parfaitement contradictoires : des points sans étendue ! Qui rendent de si précieux services précisément par leur impossibilité ! Or ce qui est permis en mathématiques ne l'est pas en cosmologie. Ainsi l'énergétique se fonde sur deux fictions : la force s'étendant à l'infini et le point sans étendue.

La transcendance maximum représente une perspective trop complexe, trop riche de possibilités pour s'apprécier d'emblée.

Néanmoins déjà ceci. La transcendance prend une importance énorme. Que devient la représentation ? Un point perdu dans les espaces sidéraux, l'éphémère produit de quelques cellules nerveuses, ou l'impuissante créature de quelque Dieu tout puissant

Chacun le comprendra : Cette perspective est funeste aux âmes faibles; elle vont à l'écrasement sous la monstrueuse transcendance. Cette perspective, même pour le plus fort, n'est pas un séjour indiqué à toutes les heures de l'existence. Elle consomme trop d'énergie. Voilà d'ailleurs une des raisons d'apprécier le "perpétuel devenir" comme port d'attache.

La transcendance maximum, elle, exigera parfois l'héroïsme d'un Prométhée, dressé contre la transcendance de Zeus. Il n'y a qu'à l'aborder que si l'on en a vraiment la force... Comme l'"immanence divine", comme l'"instant éternel", la "transcendance maximum" demande du courage, mais aussi un grand désir d'action, une grande puissance d'agir.

Ici, en effet, l'ennemi numéro un se trouve à l'extérieur.

Deuxième partie

79

Métaphysique de combat

Préambule

La "métaphysique de combat" est une théorie psychologique effleurant la grave question d'une genèse de l'immanence, s'occupant d'établir des lois d'antécédence constante (causalité cinquième forme) entre phénomènes successifs. Or qui dit genèse, succession, pose un temps absolu.

Que veut dire "absolu" dans un monde existant seulement pour soi, comme la représentation ? Cela signifie une conservation subreptice de l'existence en soi. Cela signifie que, hors de la représentation présente (non dans l'espace, il est vrai, mais dans le temps), il y a quelque chose : les impressions passées, le vécu. Et ces impressions passées ONT EXISTE, même s'il n'en reste rien. On a gardé ainsi une existence en soi.

J'entends déjà un adversaire exultant à son idée me braire : "Ha ha ! Vous, l'ennemi de l'absolu, de l'en-soi, vous n'avez pu le supprimer ! Vous l'avez éliminé dans l'espace en niant que notre monde ait plus de réalité qu'un rêve; mais vous ne pouvez vous débarrasser du temps absolu. Vous ne pouvez nier que ce rêve ait une succession. Votre "rêve" a un mouvement; le mouvement implique le Temps; voilà votre absolu !"

Pauvre ami ! Ayant à présenter pour commencer une théorie - et je souligne "théorie" - génétique de la représentation, une science des antécédences constantes, soit une "histoire" et une "physique" psychologiques, je dois partir de certaines hypothèses (comme toute science, chère âme !) et l'hypothèse, ici, c'est le Temps. Allez faire de l'histoire sans affirmer le Temps ! Allez faire de la mécanique sans affirmer le Temps !

Nous nous trouvons simplement dans une perspective, peut-être dans celle du perpétuel devenir, peut-être dans

celle de la transcendance maximum. L'hésitation entre les deux apporte une saveur problématique particulière.

Comme critique, j'ai soutenu : Le mouvement n'implique pas le Temps. Le mouvement subjectif, le seul que nous connaissons directement, est possible dans un monde immobile, donc le Temps pourrait ne pas exister. "Les impressions sont en mouvement", c'est-à-dire "les choses paraissent bouger", n'est pas synonyme de "les choses bougent"; on ne saurait trop le répéter. Il n'y a, dans l'"instant éternel", qu'un temps "subjectif" n'ayant d'existence que pour soi; autrement dit, il n'aurait jamais de passé, malgré les souvenirs, et jamais d'avenir, malgré les prévisions.

Ces lignes font aussi le joint entre la présente métaphysique et le phénoménisme du livre précédent, où nous avons ébauché une étude de la représentation indépendamment de tout préjugé de Temps et d'Espace. Achetez cette étude et vous obtiendrez tout ce qu'il est possible d'affirmer sans recourir à un quelconque dogme quant à la transcendance. Mais après cela vous tombez sur le carrefour des perspectives...

Chacune entraîne un cortège de conséquences dont la validité - et c'est ici le résultat essentiel de la pensée critique - ne vaut que pour la perspective en question, mais vaut pour elle. C'est aussi le fondement de toute bonne dialectique; il est faux de prétendre qu'un argument lancé à un adversaire n'a aucune valeur, que cet adversaire peut en sourire à sa guise. S'il a adopté telle perspective, s'il n'est donc pas un sceptique fondamental, il demeure enchaîné par les conséquences de sa position. L'art consistera à lui mettre constamment sous les nez certaines conséquences incompatibles avec ses dernières assertions; car chaque perspective a sa logique, qui offre un caractère de nécessité dans la limite de sa sphère de validité.

Un sceptique fondamental, parce qu'irrationnaliste, doit être bon dialecticien. Il est bien beau de critiquer, il faudrait démolir. Comme critique, j'expose pourquoi je ne suis pas tenu de te croire. Comme dialecticien, pourquoi tu es tenu de ne pas te croire. Nuance.

Un bon dialecticien doit connaître les grandes perspectives et leurs conséquences.

Première conclusion : utilité de notre entreprise.

Seconde conclusion : valeur entière pour chacun du phénoménisme pur, tant qu'il ne nie pas le Temps et l'Espace.

Il représente le minimum positif à ne pas contredire. Il y a une vérité plus grande, une certitude plus forte de ce qui est strictement relatif (subjectif). En effet, il est sûr et certain que vous êtes dans le vrai en disant : "Je vois du rouge" alors que vous voyez du rouge. En disant : "Je vois du vert", vous énonceriez une blague à laquelle d'autres que vous pourraient croire, mais dont vous ne parviendrez pas à être dupes. A moins, bien entendu, qu'à la centième fois, l'autosuggestio aidant, vous ne finissiez par voir vert...

En un mot, la métaphysique de combat acceptera le minimum d'a priori nécessaire à la discussion.

Chapitre premier

Le fondement moral

A - Nécessité d'une métaphysique de combat

109

Il s'agit maintenant de trouver une attitude adéquate à la lutte qu'exige la perspective quotidienne, ou la perspective humaine (objet du livre prochain), attitude qui, par ailleurs, satisfasse nos tendances - telles que le recueillement nous les révèle.

Comme nous ne pouvons opérer dans l'abstrait avec des valeurs x, y ou z, prenons les nôtres à titre d'exemple, laissant à chacun le soin de procéder à la substitution et de voir si les présentes considérations valent pour lui.

C'est pourquoi ce chapitre jouera à la fois sur les perspectives phénoménistes que nous quittons et sur la perspective humaine vers laquelle nous nous dirigeons.

110

Autre façon de parler.

A peu près tous les philosophes commencent par poser gravement et d'un air désintéressé les principes d'une métaphysique, rigoureuse d'apparence, pour arriver comme par enchantement à la morale qu'ils avaient en vue. Sans prétendre pour autant au titre pompeux de "philosophe", procédons comme eux, mais avec cynisme. Déclarons ouvertement notre propos : une sorte d'individualisme altruiste ou communautaire (l'apparente contradiction de ces termes incitant à la synthèse). Goûtez-en; cela vous plaît-il ? Si oui, voici le système qui vous y conduira. Exprimons nos préférences sans détour, mais ne les adoptez pas à l'aveuglette. Ne cherchez qu'en vous le bien

et le mal. Ce point admis, le présent système peut vous être utile : il vous permettra de légitimer votre position, de la rendre cohérente. Comme il n'a qu'un but utilitaire, n'en soyez pas dupes outre mesure : il est approximatif, ni vrai ni faux, peut-être utile.

111

Les métaphysiciens envisagent volontiers le monde comme un problème à résoudre entièrement. Nous envisagerons ici de résoudre partiellement le problème, juste ce qu'il faut pour aboutir où nous voulons et faire face à la vie moderne.

112

On pourrait se demander sur quoi se fondent mes valeurs, puisque la "raison" ne sert qu'à la légitimer. C'est simple : sur tout le mode de sentir et de vouloir extra-rationnel. Elle sont somme toute "données" et non "dédites".

La "vie" paraissant consister en une lutte constante de volontés, en un entrechoquement de valeurs, nous utiliserons la "raison" comme moyen de combat, afin de ruiner les valeurs adverses. Celles-ci étant le plus souvent "dédites", la "raison" est une arme excellente. Notre adversaire se dit : "Etant donné la Liberté, la Justice, dans cette circonstance, je dois faire ceci." Nous aurons à lui faire venir du doute sur la rigueur de son raisonnement et, pendant qu'il restera à supputer le pour et le contre, il sera paralysé, nous agirons et vaincrons.

Et maintenant la contre-épreuve : nos ennemis attaquent notre système. Eh bien ! nous disputerons, contre-attaquerons, céderons s'il le faut, modifierons notre position, serons protégés-

formes. Et tout cela ne changera rien à notre ligne, qui ne dépendra pas de ce verbiage.

Quelle est donc la position la plus insaisissable, la plus indémolissable ? Le scepticisme remplit ces conditions; il est indémolissable, puisqu'il n'y a rien de construit.

Autre recette : Prenez une argumentation chez un de vos adversaires pour en combattre un autre. Très indiqué si les deux appartiennent au même parti ou au même courant de pensée... Par exemple, quand de deux antiracistes, l'un nie l'existence des races et l'autre veut les mélanger.

La science ? Respectons-là ! Inductive, elle n'apporte aucune certitude absolue et offre, comble de bonheur, des hypothèses pour tous les goûts.

La religion ? Tant qu'une religion défend les valeurs indispensables à la vie sociale, elle mérite le respect. L'important n'est pas sa cosmologie, mais ses impératifs. En 1945, les Eglises chrétiennes d'Occident, par la majorité de leurs dirigeants, se rallient à l'égalitarisme démocratique. Elle verseront peu à peu dans un antiracisme métis, tendant au génocide des peuples blancs... Reconnaissons néanmoins l'heureuse exception des intégristes dont Mgr Lefebvre. - Au reste, l'Eglise catholique, en cinquante ans, a beaucoup perdu de sa puissance politique tandis que l'Islam s'affirme en religion conquérante. Faut-il le combattre pour autant ? Pas sûr, vu ses aspects positifs, notamment dans la lutte antidrogue... Quant aux petites sectes, un examen attentif de leurs points forts s'impose.

Si nous voulons une métaphysique pour avoir dans nos arguments une unité gage de cohérence, donnons-lui des bases que nul ne pourra contester. (1) Fondons-la sur des faits incontrôlables ! Autrement dit, sur une expérience subjective. Nous pourrions toujours répondre que nul ne peut se mettre dans notre peau. Soyez tranquilles, le contradicteur ne prouvera rien. (2)

(1) 1995 : En d'autres termes, les cosmologies sont tout aussi fondées les unes que les autres, pourvu qu'elles restent cohérentes et en accord avec l'expérience. Ne l'oublions pas, la tâche principale des sciences consiste à énoncer des lois. Accessoirement, elles formulent des hypothèses de structure, c'est-à-dire des éléments de cosmologie qui, eux, comme toute métaphysique, demeurent problématiques... Dès lors, comme nous le montrerons, l'important pour les hommes de bonne race, n'est pas leurs convictions cosmologiques, mais leur convergence sur des postulats de salut public.

(2) On se placera donc de préférence dans la perspective du perpétuel devenir en transcendant le moins possible dans l'espace. Mieux vaut ici le réalisme naïf du paysan illettré que la finesse éphémère de l'atomisme et de l'astrophysique modernes. (1995)

Au chapitre suivant, nous étudierons quelques faits subjectifs. Si ces faits ne "jouent" pas pour vous, il faudra vous tailler une métaphysique "sur mesure".

Disons-le d'emblée, nous ignorons si ces faits se produisent ou se sont produits, obligés que nous sommes de travailler par analogie avec le souvenir que nous en avons. Semblables à un enfant de cinq ans, nous construisons notre monde dans la mesure compatible avec notre "expérience"...

113

Je voudrais maintenant décevoir certains lecteurs tout joyeux peut-être à la lecture des dernières pages.

Je ne parle pas, on devrait s'en douter, pour l'homme désireux de "faire carrière", aspirant à la richesse, se demandant toujours ce que "cela rapporte"... Celui-là pourrait croire à effet que je viens de lui tresser une couronne de fleurs. Ne se place-t-il pas au-dessus des "vérités", des "idéaux", joua avec ceux-ci pour autant qu'il y trouve un profit quelconque ? Prônerais-je cet ambitieux cynique et sans scrupules ?

Loin de moi l'idée de lui reprocher son cynisme ou son manque de scrupules; cela précisément confère à sa figure épaisse un semblant de grandeur. Je lui reproche son manque d'ambition. Contrairement aux sottises quotidiennes des lèche-pieds, il y a si peu de difficulté, si peu de mérite à être riche ou à s'enrichir qu'on voit couramment les imbéciles les plus désolants naviguer parmi les millions. En outre, cet arrivisme est à courte vue. Souvent, les buts poursuivis ne dépassent pas la durée ridicule d'une vie humaine.

Faisons cependant une exception honorable pour qui désire 1 millions comme force au service d'une grande cause...

114

Aujourd'hui ventru à chaîne d'or, notre arriviste a été, au temps de sa jeunesse, un de ces jeunes gens aussi énergiques que dépourvus de finesse pour qui tel condisciple resté fidèle à l'âme de son enfance est un "faible". Faible parce que rêve et vulnérable ?

L'arriviste s'est peut-être trouvé, au sortir de l'adolescence, devant un choix semblable, avec d'un côté les obstacles, les épreuves, les revers possibles et de l'autre une vie heureuse condition de "grimper". Le "faible", serait-ce lui ? Pourtant il a des allures énergiques ! Sa "dureté" pastiche volontiers Nietzsche et se manifeste fort généreusement à l'égard des autres; mais il ne sait pas être dur envers soi-même. (1)

(1) Vues typiques d'un jeune homme de vingt-deux ans à la recherche de sa voie, mais qui sait déjà où il ne veut pas aller. Les présentes pages sont anciennes, antérieures aux livres précédents, écrites en désordre, puis replacées ici. Elles insistent sur la priorité de la partie irrationnelle des valeurs sur l'ordinateur cérébral.

Comme on sait, Nietzsche critique avec vigueur les morales universalistes, ces véritables lits de Procuste.

Retrouvant dans mes papiers un écrit de ma seizième année, je le reproduirai, car même aujourd'hui j'aurais peu de chose à y changer à part les évidentes maladresses. Il s'agit d'une dissertation de gymnase qui, bien entendu, n'eut pas le don de plaire au professeur.

"Le bien et le mal étant essentiellement subjectifs, toute morale venant du dehors ne saurait avoir un sens!"

Autrement dit, la morale de Procuste peut valoir pour Procuste, mais non pour ses patients, élongés ou raccourcis.

"Chaque individu trouve, ou ne trouve pas, en lui-même le bien et le mal."

"Ainsi une morale venant du dehors, telle que la morale chrétienne, ne peut correspondre à de réelles valeurs que si ces valeurs se trouvent déjà dans l'âme de notre individu."

"Valeur" désigne ici la partie irrationnelle, affective des jugements moraux ou, si l'on préfère, la tendance qui de façon mystérieuse d'attache à tel ou tel jugement, ou encore l'inexplicable cause qui revêt de prestige, de splendeur certaines sentences.

Dès lors, pour être davantage qu'un amas de règles absurdes et tyranniques, une morale enseignée doit exprimer précisément les valeurs de Pierre ou Jacques. Ce qui exige ou bien un hasard invraisemblable, ou bien une parenté de nature entre l'enseignant et l'enseigné.

"Comment la religion se défend-elle ? Elle nous présente le bien et le mal comme objectifs. Mais que serait le mal, si aucun sujet n'était ?

"Le chrétien peut répondre : "Contradiction apparente. Le bien et le mal sont objectifs par rapport à l'homme, mais subjectifs par rapport à Dieu. Il est dit à l'individu : ceci est bien, ceci est mal, aux yeux de Dieu."

"Ainsi, pour justifier une morale venant du dehors, on est amené à admettre l'existence de Dieu."

Rien à ajouter à cet argument. Poursuivons :

"Mais cela suffit-il à fonder une morale ? Pouvons-nous dire : ceci est bon, car Dieu est ? Dieu ne pourrait-il pas être sans que cel fût bon ? Quelle garantie aurions-nous que cela fût bon aux yeux de Dieu, quand bien même nous ne mettrions pas en doute son existence ?"

Aujourd'hui, évidemment dans l'hypothèse d'un Yaweh comme Dieu, j'ajouterais simplement : "Et quand cela serait bon aux yeux de Dieu, pourquoi cela devrait-il l'être aux nôtres ?..."

"Le chrétien répondra : "La Bible est cette garantie."

"- La Bible dit-elle vrai à ce sujet ? Qui nous le prouvera ?

"- Personne, il faut croire..."

"- Dès lorsqu'il faut croire, pourquoi ne croirais-je pas exactement le contraire ?

"- Dieu se révèle directement à l'homme. Dans ce cas, la la question ne se pose pas.

"- Je n'ai jamais rien remarqué.

"- C'est que vous n'avez pas cherché Dieu."

"- Mais cette recherche implique déjà un parti pris ! Il faut commencer à croire pour croire !

"Le chrétien : "Celui qui cherche Dieu ne croit pas encore

"- Mais il admet presque l'existence de Dieu."

"- Même s'il en était persuadé, il ne croirait pas encore. La persuasion est du domaine rationnel, la croyance, du domaine du coeur, comme dit Pascal. Il faut humilier la raison avant de croire.

"- Pour humilier la raison, il faut être convaincu. Or rien ne me convainc jusqu'à présent.

"Le chrétien : "L'incapacité de la raison doit vous convaincre. Je peux vous poser quantité de questions auxquelles seule la foi peut répondre."

"- Cependant, les solutions contradictoires de la foi, les sectes, ne sont pas pour nous prouver que la foi atteint à des vérités absolues.

"- La raison et les diverses écoles philosophiques qui se contredisent n'en sont pas plus capables.

"- Je ne l'ai jamais prétendu. Aussi me borné-je à constater que la plupart de nos "certitudes" sont relatives... La foi, seul moyen, dit-on, de toucher à l'absolu, qu'est-ce ?

"Le chrétien : "C'est une chose que l'on constate sans la comprendre."

"- Je n'ai rien constaté qui y ressemblât. Je distingue : des sensations, des sentiments, de l'imagination, de la raison, de la volition, de l'instinct, de la mémoire... De la foi ? point, pas plus que de la conscience dont vous faites beaucoup état... (1)

(1) 1995 : A seize ans, la conscience morale ne se révélait pas encore dans toute sa force. J'en ai senti l'irruption vers ma vingt-sixième année... Quelle personne exigeante, invivable ! Vous ne pouvez vous en débarrasser ni la tromper, puis qu'elle est en vous. Pour vous soumettre, elle dispose de mille tortures, plus effroyables les unes que les autres. Mieux vaut encore lui céder. Chaque fois que, pour lui plaire, j'ai fourni les derniers efforts, que j'en ai "bavé", croyez-vous qu'elle m'eût félicité et trouvé un mot gentil ? Jamais ! Elle se borne à dire d'un air boudeur : "Tu aurais pu faire mieux. Et pourtant, sans elle, j'aurais manqué ma vie. A vingt-six ans, que m'avait-elle ordonné ? - D'entrer en guerre contre le Procès de Nuremberg !... Et il faut bien constater, au terme de ma vie, que cette guerre n'est pas terminée, qu'il faudra la léguer à plus jeune.

"- Vous ne pouvez pourtant pas repousser le témoignage de nombreux chrétiens, et les accuser de mensonge lorsqu'ils affirment que réellement ils constatent en eux de la foi.

"- Même en les croyant, je peux supposer qu'ils s'abusent et prennent pour un moyen de connaître Dieu ce qui n'a pas les propriétés ni la nature qu'ils croient. A-t-on le droit par exemple de considérer comme véridique une apparence peut-être illusoire ? Et si le contrôle est insuffisant ou impossible, ne convient-il pas de suspendre son jugement ?

"Le chrétien : "Mais il est nécessaire de se prononcer, car il faut une morale."

Messieurs, voilà, en désespoir de cause, Dieu comme "postulat de la raison pratique" !

"- A supposer établie la nécessité de croire sans preuves, on doit admettre chez les autres les opinions contraires, et trouver tout aussi justifiées les morales opposées.

"- Alors c'est la gabegie, cela autorise tout, cela rend la vie impossible !"

Chacun aura reconnu ici le Dieu-gendarme de Voltaire...

*

Cet écrit d'adolescent reflète les discussions que j'eus, vers treize ans, avec des pasteurs, alors que je refusais d'aller au catéchisme. Aucun effort ne fut épargné pour ramener au bercail la brebis égarée. Mais la brebis envoya paître les bons bergers.

C - Thérapeutique pour les âmes qui pourraient s'affranchir des normes de Procuste, rejeter les éléments hétérogènes et se développer selon leur propre loi

116

De la musique

Beethoven - Wagner - Richard Strauss - Sibelius - les maîtres russes. Résultat : Les fibres profondes sont touchées. L'individu souffre, avec nostalgie, du contraste entre ses aspirations et les normes qui l'encombrent.

Danger : éviter les mystiques du renoncement.

117

De la critique

Démolition patiente et impitoyable des certitudes, jusqu'à leur résorption par le doute, puis jusqu'à ce que la pensée se soit dévorée elle-même et n'ait plus lieu.

Les rationalistes (Descartes), puis Kant, Schopenhauer,

puis Nietzsche, Vaihinger... Cela pour la partie négative. Conséquemment, démolition des normes procustiennes qui, pour la plupart, se fondent sur des dogmes métaphysiques.

118

De l'introspection poussée...

a) ... afin de voir si les normes ayant résisté se fondent sur l'"âme" ou sur l'"extérieur"; dans ce dernier cas, danger que la norme soit "contraire". Ici, il faut avoir déjà fait la division "monde extérieur - intérieur". Cette division, arbitraire comme toutes, comment l'opérer ? Par la contemplation de l'univers (monde extérieur et intérieur); α) prise de contact du "je"-sentiment, prise de conscience des autres impressions; β) classification quasi-instinctive de ces impressions, selon qu'elles sont plus ou moins liées au "je"; γ) fixation de la limite entre monde extérieur et intérieur. (Le "je" et les impressions parentes formeront le monde intérieur, les impressions plus indépendantes formant le monde extérieur)

b) Après cette enquête, rejet féroce des normes contraires et mise en veilleuse des autres : on ne saurait trop prendre de précautions. Alors, exploration de l'âme; attente dans l'ombre et le silence que viennent les "valeurs"...

c) Lectures variées, panachées, un peu partout; en musique improvisations (si possible); écrire ses rêves; observer la nature.

119

Une fois les valeurs nouvelles apparues, travail rationnel constructif. Il faut un nouveau système de certitudes, mais adaptable à un changement d'évaluations. Nouveau système aboutissant a) à la division "monde intérieur-exérieur" déjà dessinée; il se peut aussi qu'on rejette cette séparation comme arbitraire, soit, mais en tout cas ne pas aboutir à une distinction différente, ce qui fausserait la vie intérieure. b) Système compatible avec les valeurs irrationnellement découvertes : qui fournisse des "objets" à nos tendances suprêmes

Une remarque. Après la critique, la démolition, la suspension des normes, il se peut que la division "monde intérieur-extérieur" ne se fasse pas (ce qui est sain, cette division et tout le reste d'une habitude). Alors, on constatera, au stade a) β) du chiffre précédent, un "dégradé" avec le "je" pour centre, dégradé qui n'apparaît clairement que dans la présente perspective où nous admettons le Temps (ce dégradé se trouverait trop morcelé, modifié par la traduction phénoméniste), dégradé suggérable par les expressions "parenté", "lien d'interdépendance". Les valeurs nouvelles pourront se classer comme plus ou moins "centrales". La tyrannie de Procuste consistait dans le fait que les valeurs "excentriques" s'imposaient à l'âme et écrasait des valeurs "plus centrales". Cette classification "dégradée" des impressions s'accorderait d'ailleurs avec une négation du "monde extérieur", de la transcendance spatiale : Un ensemble d'impressions gravite autour du "je"... L'échelle des valeurs se présente comme une hiérarchie

de fait et l'on aura souvent ce résultat : a) Si l'âme aspire à l'anéantissement, si la force de vie tombe au-dessous d'une certaine limite, les valeurs centrales occuperont le bas de l'échelle (cela traduit la décadence individuelle); et les valeurs excentriques occuperont le haut et régneront sous forme de normes absolues (tu dois). b) Si l'âme aspire à l'ascension, si la force de vie dépasse une certaine limite, les valeurs centrales domineront sous forme de normes subjectives (je veux).

D - Les valeurs irrationnelles

120

La "métaphysique de combat", nous l'avons dit, se justifie par son utilité comme position de défense. Elle cherche à suggérer, autant que possible, la justification suprarationnelle des choix, complétant ainsi l'esquisse du livre précédent.

Si l'on n'a plus besoin d'agir, d'argumenter, de polémiquer, on pourra reléguer aux accessoires la métaphysique de combat et redevenir un sceptique. Certitudes et principes redeviendront des hypothèses ou des fictions explicatives.

Voici qu'on me dit (assurément quelqu'un qui n'a pas lu la critique du cogito) : "Monsieur, vous ne sauriez être sceptique, le seul fait de penser l'exclut ! - Hein ?..." Et l'adversaire de renouveler l'objection. "- Ah oui ? Eh bien je l'étais tout à l'heure, car je ne pensais pas. - Comment, toute votre attitude se fonde sur le fait qu'on peut ne pas penser ? - Vous le voyez... - Mais c'est de la barbarie ! - J'ignore, mais en tout cas c'est de l'irrationalisme."

Ainsi le sceptique, qui attaque l'autorité de la "raison", ne peut vraiment l'être qu'au nom d'un principe supérieur. L'irrationnel secoue le joug de la raison. Le scepticisme ne s'accomplit qu'au moment où la pensée, s'étant dévorée elle-même, n'a plus lieu. Son mécanisme se bloque pour un temps. Certes, il s'agit de la raison "raisonnante", qui se prend au sérieux, de la "pensée logique", et non de la pensée spontanée, laquelle peut fonctionner chez le sceptique. Celui-ci sera même capable de converser, car les a priori de toute conversation joueraient le rôle d'une "perspective" au sens de "fiction de commodité". Il s'agit ici d'empêcher la "raison" de fausser la formation des valeurs, puisque celles-ci expriment des tendances dont les racines plongent au plus profond de l'âme. Nous voulons éviter de prendre pour valeurs authentiques les fantômes intellectuels qui nous encombreraient si nous n'y prenions garde. Nous voulons que les leviers de commande de nos êtres restent aux mains de notre âme.

Nous touchons peut-être ici à ce qu'il y a de vrai, de vécu dans l'"impératif catégorique" de Kant : L'important n'est pas la formulation précise de l'impératif (ni même

son universalisation possible), mais la tendance qui s'y exprime. C'est notre volonté la plus profonde qui parle et qui commande. Schiller met en scène un fugitif en danger de mort Guillaume Tell le sauve au péril de sa propre vie et dit : "J'ai fait ce que je n'ai pas pu m'empêcher de faire."

121

Ce que nous disons des valeurs est fragmentaire, car extra rationnelles en partie, elles échappent à la description discursive. La poésie, la musique permettrait de pénétrer plus avant.

Nous nous trouvons ici en deçà de toute systématique, en deçà même de la logique. Dans la perspective du perpétuel de venir, la logique comme morale de la pensée surgit de l'irrationnel au contact avec les événements, afin de les dominer. Un des traits de cette logique réside dans l'empirisme subjectif, dont nous verrons les conséquences au chapitre troisième. La phase maintenant décrite est fortement alogique. A présent, il s'agit de faits "intérieurs", qui valent pour nous mais qu'autrui ne peut contester faute de ressentir notre vécu.

122

Dessignons un schéma où, sous forme de valeur, l'irrationnel intervient dans le rationnel.

A la suite de l'événement x, je veux prendre connaissance de la situation, désormais bouleversée. La machine informative, mise en branle, élabore un tableau, qui ne donne pas satisfaction. Sur quoi, désir d'une décision. La machine re-fonctionne et offre sous forme disjonctive diverses décisions possibles. Et l'irrationnel choisit l'une d'elles. (A propos ou plutôt hors de propos, voilà le mécanisme qui pousse à croire au "libre arbitre"). L'être rationnel entend cette série d'ordres comme des "fais ceci"; l'être irrationnel, comme des "je veux ceci". En fait, c'est les deux à la fois, mais avec prédominance de l'un ou l'autre pôle. Même l'"impératif catégorique" prend des résonances diverses. De même la voix de la conscience ou celle de Dieu.

123

Parler de l'action des valeurs sur l'irrationnel équivaut à décrire la vie intérieure, entreprise difficile à la limite de l'incommunicable.

Les valeurs ne se révèlent pas spontanément; elles exigent un effort intellectuel de formulation : "Ne hais point, méprise !" Elle procèdent d'une vision. Vision du monde tel que nous le voudrions. Vision du monde tel que nous le voyons. Idéal et réalité. En outre, il y a le désir que le réel devienne le rêvé. De là procèdent les valeurs.

Le monde rêvé est "bâti dans l'irrationnel", mais avec des matériaux empruntés au rationnel. Plus strictement intellectuelle, la construction du "monde réel" a cependant permis

l'éclosion du rêve. Celui-ci obéit à un "plan" fourni par le plus profond de l'univers de chacun.

*

Ce que je dis là n'est rien, si ce n'est pas TOI-MEME qui le dis.

*

En effet, le langage rationnel et précis ne suffit pas. Au cours des dernières pages, j'ai simplifié, schématisé, falsifié. Ce domaine est infiniment plus nuancé, plus changeant, plus complexe.

Il s'agissait de justifier le scepticisme fondamental et la métaphysique de combat.

124

Une mise au point. La limite entre rationnel et irrationnel n'est pas nette. Ces deux termes se bornaient à suggérer des réalités du "monde intérieur".

Du point de vue critique, cette limite a aussi peu de valeur que la séparation entre le corps et l'âme, et bien d'autres. Si nous avons distingué entre rationnel et irrationnel, c'est que, sous des noms divers, cette distinction est assez courante, les uns prêchant une dictature du rationnel (souvent décadente), d'autres prêchant une dictature de l'irrationnel, certains croyant même entendre la voix d'un Dieu transcendant.

Chapitre deuxième

E t u d e c r i t i q u e

125

Nous nous trouvons donc dans le perpétuel devenir problématique. Nous croyons donc à un Temps, à une succession réelle et non seulement apparente des phénomènes, par conséquent - et ceci est capital - à une "véracité" du souvenir partout où des recoupements n'en infirment pas le témoignage. Mais c'est dire aussi que nous ignorons s'il y a ou s'il n'y a pas une transcendance spatiale; nous pouvons envisager à volonté l'une ou l'autre éventualité.

Tels sont les éléments constitutifs de la métaphysique de combat.

Je ne chercherai pas à démontrer ces propositions, car elles sont indémonstrables. Je les pose, comme le dogmatique ses dogmes, mais - différence essentielle - avec le sourire.

Limite arbitraire, disions-nous, qui revient, au fond, à poser cette "pensée pure" que nous avons passablement dénigrée au livre premier. En effet. Remarquons d'abord que l'irrationnel se définit négativement : tout l'individu, moins le rationnel. Il se déterminera donc en même temps que le rationnel. Or ce dernier peut avoir un sens strict et un sens large, susceptibles tous deux comme suit. Le sens strict se limite aux opérations de pensée régies par la logique et dont le contenu comporte des concepts. On pourrait parler de "raison raisonnée" ou de "raison logique" par opposition au sens large qui englobe aussi la "raison spontanée", c'est-à-dire la zone où les concepts s'élaborent et se réunissent par association. Mais le contenu des concepts du premier degré, se rapportant à un donné intuitif, est nettement irrationnel, et ce sont eux qui constituent les ingrédients dont le savant mélange donne toutes nos abstractions. Le "rationnel" au sens large n'est donc pas enclos d'une indiscutable frontière; peut-on vraiment séparer les concepts du premier degré des phantasmes mnémoniques ? Il en va de même pour le rationnel au sens strict, qui est difficile à séparer de la pensée spontanée; à quel instant précis deux concepts cessent-ils de former une "association" pour devenir un "jugement" ?

Cela dit et malgré les "dégradés", la polarité rationnel-irrationnel subsiste. Et les problèmes qu'elle pose subsistent aussi.

126

Au livre précédent, nous nous sommes déjà penchés sur l'"Erkenntnistheorie" de Ziehen, abandonnant cet auteur au moment où décrétant que les "Gignomene" se modifient, il est sorti du phénoménisme pur. Comme nous aussi, perspectivistes, admettons à présent ce devenir, voyons dans quelle mesure l'oeuvre de Ziehen vaut pour notre entreprise.

Le lecteur voudra bien se reporter d'abord à l'"Impasse soliste" et relire les chiffres 64, 69, 71 à 75, afin de me dispenser de les recopier ici et d'allonger inutilement mon ouvrage... Est-ce fait ? Fort bien. Poursuivons.

Ziehen, on s'en souvient, sépare les "Gignomene" en "Vorstellungen" et "Empfindungen" (impressions intellectuelles et sensuelles), et nous avons vu que cette distinction était phénoméniquement arbitraire. Pour notre conception présente - que par contraste nous appellerons phénoménaliste - nous pouvons admet

tre en une certaine mesure la séparation de Ziehen. On se souvient que celle-ci se fonde sur la plus ou moins grande "vivacité" des impressions. Or, face à la succession des phénomènes, il serait assez facile de constater qu'en général les impressions sensorielles jouissent d'une vivacité plus grande.

Ce qui nous intéresse à présent est la thèse de Ziehen déclarant les impressions intellectuelles causalement dépendantes des impressions sensorielles. Ce sensualisme s'imposerait-il pour notre perspective ?

127

Sitôt après avoir affirmé le devenir phénoménal, Ziehen divise les impressions en deux éléments : le "S-Bestandteil" (soit la partie qui "obéit" à une loi scientifique) et le "V-Bestandteil" (soit la partie qui n'"obéit pas" à une loi scientifique).

Cependant, Ziehen annonce déjà que les "V-B" dépendent des "S-B".

Les "S-B" obéissent à la loi de causalité, les "V-B" à une loi spéciale : celle de parallélisme. Reste à préciser ces deux lois, ce qui a lieu de la manière suivante :

Loi de causalité. Le complexe A modifie le complexe B; mais la suppression de A ne supprime pas B, elle arrête cependant la modification. Exemple : Devant vous un cube de glace. Vous constatez que la glace fond, et que la fonte cesse au moment où le soleil disparaît.

Loi de parallélisme. Le complexe A modifie le complexe B; mais la suppression de A entraîne la suppression de B. Soit A mes cellules nerveuses visuelles et B le cube de glace. L'intoxication de ces cellules par de la santonine colore le cube en jaune, tandis que la destruction du nerf optique, par exemple, supprime le cube, comme le reste des impressions visuelles : action parallèle.

Une remarque s'impose d'emblée.

On aura été frappé par l'intervention du "système nerveux" dans une perspective qui, semble-t-il, devrait encore ignorer celui-ci. Le système nerveux n'est en effet pas une impression sensorielle - je ne puis le voir ni le toucher - mais un concept uniquement. Ce n'est qu'en autopsiant mon prochain, ou tout au moins en lui ouvrant le crâne, que je puis voir et, si je veux, toucher sa matière grise. Mais celle-là, j'ai beau l'intoxiquer de santonine, je n'en verrai pas plus jaune... Parce que j'attribue à ce corps une représentation pareille à la mienne (Messieurs, je transcende ici dans l'espace de façon absolument interdite, contraire au perpétuel devenir problématique), parce que je suppose mon corps semblablement constitué, que je constate en autopsiant Paul les altérations dues à la santonine, que Paul m'a déclaré de son vivant voir soudain jaune, que prenant moi-même de ce produit je vois effecti-

vement jaune, pour toutes ces raisons je puis affirmer la modification parallèle de mes cellules nerveuses et du cube. Mais toutes ces raisons montrent aussi que la loi de parallélisme est inapplicable au stade actuel de la théorie de la connaissance, cela soit dit sans vouloir mettre en cause ses mérites psycho-physiologiques - lesquels appartiennent à une autre perspective. Il en résulte aussi que les "V-B" ne correspondent pour l'instant à rien de précis.

Voyons la causalité.

Dans une vision strictement temporelle, elle consisterait dans le fait que, le complexe phénoménal "1" étant apparu à un moment donné (soleil sur cube de glace), le complexe "2", au bout d'un certain Temps, apparaît à son tour (cube fondant); et cela non pour la première fois, mais pour la n^e, si bien que nous extrapolons : "Chaque fois que "1" surviendra dans telle condition, "2" suivra." - Causalité cinquième forme, on s'en souvient. Elle ne signifie pas que "1" soit "cause" et "2" "effet", termes qui ne revêtent un sens que dans un absolutisme spatial et temporel, mais veut dire que "1" possède la qualité d'être suivi de "2".

Seulement, "1" (complexe phénoménal antérieur) n'est pas supprimable. Dès lors, on ne saurait distinguer, dans le perpétuel devenir, entre action causale ou parallèle à la Ziehen Car toutes les fois que j'ai absorbé de la santonine, le cube est devenu jaune; d'où je conclus qu'il sera encore jaune si je récidive.

Ziehen procède ingénieusement en prenant pour A une partie de mon complexe "1" : le soleil, et en supposant implicitement le mien (soleil sur cube) : aucun écran entre l'astre et le glaçon, etc. Mais il choisit son A durable, capable de sur vivre à "1" (l'astre est encore là au moment où son rayonnement antérieur déclenche enfin la fonte). Cet A est donc parfaitement supprimable (coucher de soleil...) et il se trouve ainsi choisi que sa suppression empêche un complexe "3" de se produire (soleil sur un cube déjà diminué), complexe très semblable à "1", lequel "3" eût entraîné un "4" (glaçon encore plus petit) rappelant étrangement le "2". Ziehen a simplement pris un ingrédient important, commun à "1", "2" et "3". Et il fait de cet ingrédient son complexe A qui modifie B et dont la suppression arrête la modification.

On touchera du doigt le caractère incomplet de cette formulation en considérant qu'on pourrait choisir un autre A, à savoir l'absence d'écran opaque. Tant que dure cette absence, la fonte se poursuit gaillardement. Cette absence cesse-t-elle, notre glaçon arrête de diminuer. Cela revient bien au même de dire : "L'absence d'écran à gauche du cube provoque la fonte, pour autant qu'il y ait le soleil dans la dite direction"; ou bien : "Le soleil fait fondre la glace, pour autant qu'aucun écran ne s'y oppose". L'une et l'autre formules signifient : "Quand il y a du soleil sur le cube, celui-ci va fondre". Et voilà mes complexes "1" et "2" !...

Ziehen substitue donc à notre causalité cinquième forme un principe qui, nous le verrons, se rapproche davantage de la causalité scientifique supposant un "monde extérieur". Il ajoute aussi une "action parallèle" ressemblant assez à notre cau-

salité première forme (voir chiffre 16) qui présuppose l'Espace, à cela près qu'ici s'ajoute le devenir. On pourrait donc voir dans la loi de parallélisme un principe de causalité sixième forme.

*

Ziehen symbolise par E toutes les impressions sensorielles et désigne par $\mathcal{S}E$ et $\mathcal{V}E$ les " \mathcal{S} -B" et " \mathcal{V} -B" d'un E. Puis il pose cette formule instructive :

$$E = \mathcal{S}E \# \mathcal{V}E$$

Le dièze signifiant une relation qui n'est pas forcément celle du signe +. Autrement dit, si je comprends bien, on nous révèle :

"Toute impression sensorielle est composée d'une partie obéissant à la "loi causale" et d'une autre obéissant à celle de "parallélisme"; mais la question reste ouverte de savoir s'il y a ou non une troisième partie n'obéissant à aucune des deux lois."

En toute franchise, cela revient à peu près à nous apprendre que toute impression sensorielle est formée d'un x, d'un y et peut-être d'un z.

Il sera donc intéressant d'obtenir des détails sur les $\mathcal{S}E$ et les $\mathcal{V}E$.

128

Par sa loi causale et sa loi de parallélisme, Ziehen introduit l'élément "espace" - d'abord subjectif mais facilement absolu : par exemple, lorsqu'il fait intervenir mon système nerveux pour fonder son parallélisme; de même pour les complexes "A" tel le soleil de tout à l'heure dont on est dès lors plus ou moins obligé d'admettre l'action, donc l'existence (du moins celle de leurs " \mathcal{S} -B"), même s'ils quittent notre conscience : ainsi quand le soleil n'occupe plus mon champ visuel, mais que le cube de glace persiste à fondre, baigné de lumière solaire. Ces deux lois, dans le perpétuel devenir, restent extraordinairement vagues; mon système nerveux n'est qu'un concept, tout comme le soleil absent; leur accorder une réalité autre qu'idéale est impossible sans sortir de notre perspective. Mais ces deux lois prennent soudain un sens, dès qu'un espace absolu s'introduit en contrebande

Ziehen n'échappe pas à ce danger. On le voit qui distingue entre "transcender" et "transgresser" ! Le second, qui serait permis, construit hors de la représentation d'autres représentations ! Cela serait seulement une "généralisation scientifique" !

129

Du point de vue perspectiviste - point de vue se dégageant de la comparaison des diverses perspectives métaphysiques, point de vue qui à son tour est une perspective mais strictement dialectique ou, si l'on veut, qui est

celui de la raison fictive - du point de vue perspectiviste, dis-je, on peut considérer les diverses formes du principe causal (nous en avons énoncé six jusqu'ici, mais on en trouvera davantage) comme des incarnations d'un "principe discursif". Principe discursif qui veut expliquer toute chose par "autre chose" et qui, suivant la perspective ou la sous-perspective envisagée, produit telle ou telle forme de causalité. Ainsi, dans le solipsisme dogmatique, le principe discursif ne s'applique pas dès l'instant où les éléments d'apparence transcendante se réduisent à des phénomènes; l'immanence est alors irréductible à autre chose qu'elle-même; donc, aucune causalité. Dans l'instant éternel (2e variante), le principe discursif, doublant les phénomènes immobiles d'immobiles noumènes, produit la causalité première forme, celle qui, si l'on ajoute le devenir, s'appelle loi de parallélisme chez Ziehen (notre causalité sixième forme vue plus haut) : notre système nerveux n'est autre chose que ces noumènes. Dans le perpétuel devenir le principe discursif ne peut expliquer une impression que par des impressions antérieures, d'où deux grandes formes du principe causal : la deuxième, qui explique le souvenir comme une survivance (avec ou sans interruption), et la cinquième, qui relève les antécédances constantes. Dans la transcendence maximum, enfin, nous trouvons les aspects les plus connus : la troisième et quatrième forme notamment, où les phénomènes ressemblent à des confidents qui, sur scène, s'entretiennent du drame joué dans les coulisses.

Cette explication par le principe discursif peut, à son tour, être envisagée dans différentes perspectives. Dans le solipsisme dogmatique, elle devrait subir une notable traduction phénoméniste, mais montrerait vraisemblablement que les différences de formulation (les diverses causalités) vont de pair avec la différence des perspectives : ces complexes intellectuels; mais que l'élément commun à toutes les formes de causalité (le fait d'expliquer une chose par une autre) est lié à la structure même de notre esprit, éventuellement de notre espace spirituel... (Pour cette étude devrait intervenir la fiction de la raison théorique examinant Jacques, puis Pierre, puis Paul, et comparant, alors que l'univers se résout à une seule représentation.) (1) - Dans le perpétuel devenir qui nous occupe, toutes ces formes de causalité représentent les moyens dont les tendances maîtresses de la conscience se servent pour rationaliser la fantasmagorie du devenir, donc pour la dominer. Il n'en reste pas moins que pour le perpétuel devenir problématique seule la cinquième forme correspond à une causalité réelle (de même la deuxième forme). Une semblable concordance pour les autres variantes demeure ici - problématique.

Le perpétuel devenir - y compris l'autorité du souvenir - admis, il est une causalité particulière : Chaque fois que j lâche un caillou, celui-ci tombe par terre. On citerait sans peine de nombreux exemples plus ou moins liés à ce phénomène indicible appelé "volonté". Mais les plus impressionnants sont ceux d'où la volonté est absente : le ciel où s'allume ce soir la constellation d'hier, au même endroit semble-t-il; fort de

(1) Il y aurait ici un important sujet de recherches pour un spécialiste phénoméniste.

mes observations, je puis dire : demain, il en sera de même; et en effet; j'énonce alors un lien d'antécédance constante entre le coucher du soleil et l'apparition de telles étoiles à tel endroit - lien qui vaudra pour des durées de quelques jours. Une observation plus soutenue décèlera des rythmes à plus long terme. Toute cette causalité temporelle, qui paraît échapper à notre volonté, induirait facilement à poser une transcendance spatiale quelconque comme "support" à ces lois impressionnantes de précision et de fatalité. Ne réfutons pas ici le sophisme; nous voulions seulement montrer la facilité avec laquelle l'absolutisme temporel peut mener à l'absolutisme apatial. Bien entendu, pour le phénoménisme pur du livre précédent, les lois astronomiques perdent leur caractère miraculeux. - Regarde cette étoile, proclame une voix, elle se trouve exactement à l'endroit calculé ! - Pardon, je vois une étoile à tel endroit, et toi, Souvenir peut-être trompeur, tu me dis que je l'ai déjà calculé... - On a compris, tout le groupe "souvenir", éventuellement illusoire, perd son autorité pour le phénoménisme, et par là toutes les lois d'antécédance constante se voient mises en question.

130

Dès lors, la destinée des " φ -B" et des " ν -B" chez Ziehen ne surprendra plus.

On aperçoit peu à peu, au cours de l'"Erkenntnistheorie", que le " φ -B", censé faire partie de E, n'est autre qu'un concept.

Pour obtenir le " φ -B", il faut dépouiller E des " ν -B" (admettons cela, malgré la présence possible d'un tiers élément...). L'un des moyens, c'est le recoupement par les sens; l'objet que l'on voit, on peut le palper, l'entendre, le regarder après avoir changé de place ou à travers une loupe, etc., etc.; on fait ainsi varier le " ν -B", le " φ -B" étant censé pareil; dès lors on cherche ce qu'il y a de commun, et l'on approche du " φ -B" par approximations successives - sans y atteindre jamais entièrement, puisqu'on ne saurait éliminer tous les " ν -B" (élimination possible pour la couleur, le goût, l'odeur et autres qualités assez restreintes). Que reste-t-il ? Ou bien quelque chose de vague et indicible si l'on évite d'introduire un concept. Ou bien, en cas de contrebande, il reste le concept qui groupe les impressions sensorielles diverses en un seul objet (la tulipe !...). Que ce " φ -B" obéisse alors à la loi causale n'a rien d'étonnant; cela démontrerait à merveille l'idéalité de la causalité, idéalité que Ziehen combat farouchement; cela démontrerait que la causalité n'est pas inhérente à E mais à V (impression intellectuelle, concept); cela démontrerait que la partie des impressions sensorielles soumise au principe causal ziehénien, le " φ -B", c'est... le concept situé derrière ces impressions ! C'est dire que les impressions sensorielles, apprêtées, doivent se grouper autour d'un concept, pour obéir enfin et alors seulement à la causalité ziehénienne. D'ailleurs le penseur avoue lui-même - en passant ! - au § 40 : "Il nous faut apparemment accomplir la réduction

(l'élimination des " ν -B") de telle manière que les modifications causales des "Reduktionsbestandteile" (soit des " φ -permettent le plus possible l'établissement de lois." Encor un argument involontaire en faveur de l'idéalité du principe causal !!

Mais si l'on admet un pareil " φ -B" (par exemple la "matière" ou la "masse", que Ziehen appelle "Reduktionsvorstellung" (impressions intellectuelles de réduction), terme qui par la suite alterne avec celui de "Reduktionsbestandteile" (éléments de réduction), comme appartenant à E, alors il est simple d'aboutir au sensualisme.

131

Ziehen se sert, on l'aura remarqué, volontiers de lettres pour symboliser sa pensée, rabrouant ainsi les lecteurs qui n'ont pas la bosse des mathématiques. Il apporte du reste, au § 14, des arguments acceptables en faveur de ce langage. Néanmoins, je persiste à croire que celui qui en use est enclin à céder, inconsciemment peut-être, au désir de jeter de la poudre aux yeux. Je soupçonne ce fait dans l'argumentation suivante, empreinte de sensualisme.

On se souvient que :

- E = impression sensorielle.
- φ E = partie de E soumise à la causalité.
- ν E = partie de E soumise au parallélisme.

A cela s'ajoute :

- $E\zeta$ = complexe sensoriel correspondant aux "objets extérieurs".
- $E\nu$ = complexe sensoriel correspondant au système nerveux.

D'où :

- $\nu E\zeta$ = " ν -B" d'un $E\zeta$.
- $\nu E\nu$ = " ν -B" d'un $E\nu$.
- $\varphi E\zeta$ = " φ -B" d'un $E\zeta$.
- $\varphi E\nu$ = " φ -B" d'un $E\nu$.

De la formule déjà vue :

$$E = \varphi E \# \nu E$$

on peut extraire :

- $E\zeta = \varphi E\zeta \# \nu E\zeta$.
- $E\nu = \varphi E\nu \# \nu E\nu$.

Et voici quelque chose d'inquiétant; le philosophe conclut

$$\varphi E\nu = f^*(\varphi E\zeta) !!$$

Cela signifie : "La partie de mon système nerveux qui obéit à la loi de causalité est fonction notamment (l'astérisque signifie "notamment") de la partie d'un "objet extérieur" soumise à la loi de causalité."

Et comme les objets dits "extérieurs" sont en fait des impressions sensorielles, il en résulte que l'activité de notre système nerveux qui obéit à la loi causale dépend de la partie d'impressions sensorielles soumise à cette loi causale. Dès lors, de l'équation :

$$\nu E\zeta // \varphi E\nu$$

signifiant : "La partie de l'"objet extérieur" soumise au pa-

rallélisme est parallèlement dépendante de la partie du système nerveux soumise au principe causal", il est facile de tirer :

$$\forall E \exists // f^*(\exists E \exists).$$

Ce qui veut dire : "La partie de l'objet extérieur soumise au parallélisme est parallèlement dépendante de quelque chose qui est fonction notamment de la partie de l'objet extérieur" soumise à la causalité."

Cela donne une importance étonnante au $\exists E$ et fonde le sensualisme ziehénien.

*

Mais la formule $\exists E \forall = f^*(\exists E \exists)$!! me paraît plus que douteuse ! Comment diable a-t-elle été extraite des deux précédentes ? (Voir plus haut.)

Je veux être écartelé s'il y a une méthode algébrique de le faire.

132

Nous avons soulevé suffisamment de doute contre le sensualisme ziehénien pour ne pas considérer cette attitude comme inéluctable dans la perspective du perpétuel devenir problématique.

Chapitre troisième

Premiers jalons

133

Méthode : Nous avons posé un empirisme subjectif.

Critique de la méthode : Reprenons à notre actif les critiques de l'empirisme : ne fournit jamais de certitudes totales. En revanche, le subjectivisme expérimental a cet avantage de se référer à des faits que nul ne peut contredire, mais valables, il est vrai, pour le seul individu.

Méthode : Affirmations hypothétiques; puis les soutenir en invoquant une expérience subjective.

Critique : Cela ne vaut que pour l'individu. Cela vaudra pour un autre, si cet autre fait sienne cette expérience, et surtout s'il a envie d'adopter nos thèses.

134

Imaginons un homme qui n'ait encore aucun souvenir, soit qu'il ait commencé d'exister à la seconde A, soit que jusque là ses impressions aient sombré dans l'oubli, la mémoire ne fonctionnant pas : il pouvait avoir mille sensations; elles sont mortes pour lui.

Je me suppose maître de lui donner telle ou telle impression.

*

On reconnaît ici la fiction honnête, désireuse de rendre service et qui trouve dans son utilité sa seule et suffisante justification... On reconnaît aussi une édition revue de la statue de Condillac...

135

Palier I. De la seconde A₁ à A₂ (temps très court)

Dès l'instant A₁, une nouvelle mémoire fonctionne. De A₁ à A₂, notre homme voit une surface blanche, vaguement circulaire et, au centre, un cercle noir. Cette sensation domine toute autre, comparativement négligeable.

Question : A quoi se résume pour lui l'univers ?

Réponse : A son unique sensation de A₁ à A₂.

Voilà une première affirmation.

*

Expérience subjective

Je fais l'obscurité dans la pièce. Un écran de toile devant moi. Une lanterne magique y projette un cercle noir. J'ai bouché mon oeil gauche pour éviter l'impression de distance. Je m'assieds de façon que mes muscles soient au repos et m'oriente de manière à placer le cercle au milieu de mon champ visuel... Le premier point est acquis. Ma vision est celle de ma statue.

Second point : il s'agit de n'avoir que cette impression. Il faut progressivement laisser s'estomper toute pensée se calmer l'imagination, s'éteindre les souvenirs de la vie quotidienne, oublier le lieu, le jour et l'heure... C'est ce qui me réussit. Bientôt je n'ai, à côté de l'impression visuelle, que "la mémoire immédiate de l'instant qui vient de fuir", le sentiment de la durée. Effaçons ce sentiment; parfois il est fort, parfois plus faible et... soudain devient

imperceptible ou inexistant. Le temps n'existe plus durant un certain Temps (cosmique). Cela durera deux secondes ou trois minutes que je n'en puis rien distinguer.

L'expérience faite, je m'en souviens, la décris et constate au souvenir que, durant l'instant à étudier, le sentiment de ma propre existence était aboli. Ainsi, l'affirmation première se trouve fondée empiriquement et subjectivement.

*

Critique

Il est soutenu ici, que la suppression de la mémoire durant la période x abolit, durant cette même période, la pensée l'imagination, le sentiment de l'existence...

Première critique : Cette expérience ne vaut que si cette relation est bien établie.

Réponse : Toute impression autre que la visuelle a fui, et la "mémoire immédiate" en dernier lieu. Autrement dit, quand une pensée quelconque était là, la mémoire fonctionnait (concordance). Quand la mémoire eut disparu, plus rien n'était là (différence). Enfin, quand mon activité intellectuelle est appréciable, la mémoire immédiate fonctionne en proportion (variations concomitantes). - Ainsi, pour moi qui ai fait l'expérience, l'affirmation première a un grand degré de certitude.

Deuxième et impertinente critique : Nous connaissons cette expérience par la mémoire. Mais celle-ci peut être infidèle.

Réponse : Nous ne disputerons pas sur la valeur de la mémoire. Il fait partie de notre morale (suprarationnellement fondée) de lui faire confiance. (Le contradicteur n'a rien à répliquer.) - Voilà l'esprit dans lequel il s'agit de contre-attaquer.

Si maintenant vous ne voulez pas accepter la première thèse, voici la recette.

Vous n'avez qu'à ne pas faire l'expérience ou à la déclarer impossible pour vous. Vous n'arrivez pas à abolir la mémoire. Ou bien, la mémoire abolie, il restait quelque chose : le sentiment de l'existence, ou une idée a priori quelconque; libre à vous ! Mon affirmation vaut pour moi, la vôtre pour vous. Il n'y a pas de quoi disputer.

Si vous avez soutenu cette thèse et voulez vous en débarrasser, faites comme suit : "Pas de certitude, je crois plus à ma mémoire" - et vous sortez lestement du perpétuel devenir.

Si vous voulez faire confiance à votre mémoire et contester le fait, dites : "L'expérience ne peut fournir d'inébranlables certitudes; il me déplaît à présent de croire ceci, je laisse tomber."

En résumé, la proposition 1 peut être rejetée ou adoptée selon notre bon plaisir, les raisonnements du monde entier n'y pourront rien.

Nous décidons, vu nos valeurs irrationnelles, de soutenir cette thèse.

Considérations correspondant au palier I

Après avoir précisé la portée de notre proposition, relevons ce qui nous sépare d'autres conceptions.

Premier point : L'existence prend une teinte semi-relative semi-absolue. Une impression existe signifie : 1) elle fait partie de la représentation (relativisme spatial); 2) cette représentation est un stade du devenir (absolutisme temporel).

Deuxième point : La psychologie classique distingue le "sujet" de l'"objet" et oppose la conscience qui perçoit au phénomène qui est perçu. Qu'on se reporte d'abord à nos chiffres 66 à 69... - Le terme "conscience" désigne parfois l'agent de la "perception" (activité de connaissance directe). Pour nous qui, dans la métaphysique de combat, sommes toujours et encore adversaires des noumènes, soit de tout ce qui, hors l'Temps, dépasse la représentation, le mot "conscience" prend un sens différent. Nous l'avons défini au chiffre 102 comme l'ensemble des représentations successives, ce qui équivaut aussi à l'un des deux sens du mot "devenir". Quant au "sujet" et à l'"objet", nous voyons au palier I qu'ils se confondent. Aucun phénomène d'objectivation n'étant intervenu, il n'y a que le cas de l'intuition globale avec l'identité sujet-objet.

Troisième point : Le fait de commencer par une impression sensorielle (cercle noir sur fond blanc) ne doit pas induire en erreur. Nous ne construisons pas un sensualisme, c'est-à-dire un système où toute la vie psychique est fonction d'impressions sensorielles. Le fait de reconnaître que les sensations n'ont pas besoin du "fonctionnement concomitant de la mémoire" (ces mots exprimant une indicible expérience) ne leur confère pas pour autant une prépondérance écrasante. Anticipons encore ceci : Les impressions affectives (tendances ont besoin pour se manifester - autrement que par une "pression" inquiétante et parfois douloureuse - soit d'un concept soit d'un phantasme, soit d'une sensation préalable; elles interviennent un peu à la manière de "réponses". Cela étant, ces tendances n'ont besoin du souvenir que pour autant que leurs objets l'exigent. On pourrait fort bien envisager pour l'instant A₂ une réaction affective à l'image de cercle noir. Mais laissons cela de côté pour simplifier.

136

Palier II. De la seconde A₂ à A₃ (Temps très court)

Tout disparaît, impression d'obscurité.

Question : A quoi se résume l'univers ?

Réponse : A l'impression "présente" d'obscurité, plus l'impression "précédente" de cercle noir sur fond blanc, "rapportée par la mémoire immédiate".

Cette affirmation vaut au même titre que celle du palier I.

*

Expérience subjective

C'est la suite de celle de tout à l'heure. Un dispositif

éteint périodiquement la lanterne magique. Il arrive que cette obscurité se fasse précisément quand je suis au stade A₂.

*

Critiques

Les mêmes que plus haut.

*

Considérations correspondant au palier II

Par souci de clarté, nous pourrions dire que l'une des impressions est apportée par la vue, l'autre par la mémoire immédiate. En réalité, les impressions de A₂ à A₃ sont :

- 1) obscurité;
- 2) cercle noir sur fond blanc.

Ces deux impressions sont "contradictoires" ou, mieux, antithétiques; C'est-à-dire qu'elles nous forcent, nous les spectateurs désintéressés, nous la raison théorique, à rechercher une synthèse, à créer toute une mythologie psychologique, par exemple par les termes "vue" et "mémoire immédiate", dont on ne doit pas être dupe outre mesure.

Le fait que nous prenons au sérieux, dans le perpétuel devenir, les complexes évoqués par le mot "mémoire" est un inconvénient dont nous ne devons pas tenir compte, car il constitue une objection contre la perspective tout entière, montrant qu'un temps absolu, même existant, serait inconnaissable. La perspective, nous l'avons souverainement posée.

Nous pourrions dire aussi que l'impression n° 2 est le "prolongement" de la précédente... Ainsi la nouvelle est là sans que la précédente ait disparu, et elles s'"opposent".

En variant et en multipliant les exemples, on verrait :

- de A₁ à A₂, impression n° 1;
- de A₂ à A₃, impression n° 1 (souvent altérée) et impression n° 2.

Maintenant, qu'appelons-nous des impressions antithétiques ? - Des phénomènes qui, quoique différents, paraissent occuper la même place de l'espace subjectif, mais que nous, spectateurs fictifs, devons placer à des endroits différents de notre schéma en forme d'Y. (Cf. chiffre 80.)

Et nous remarquons ceci : quand les impressions 1 et 2 au stade A₂ - A₃ sont antithétiques comme dans notre exemple, nous aurons au stade III :

137

Palier III. De la seconde A₃ à A₄ (Temps très court)

Toujours l'obscurité.

Les impressions sont :

- 1) le rond noir sur fond blanc (thèse)
- 2) l'obscurité (antithèse)
- 3) un sentiment spécial (synthèse)

Considérations

Appelons ce sentiment le sentiment du devenir.

CE SENTIMENT SUIT LA PERCEPTION SIMULTANÉE DE DEUX IMPRESSIONS ANTITHÉTIQUES.

Appelons mémoire immédiate le mécanisme par lequel la sensation A₁-A₂ se prolonge et s'oppose à la nouvelle.

Ce sentiment spécial est évidemment indéfinissable; tout comme pour les couleurs et les sons, il faut l'avoir vécu.

Consiste-t-il dans la "prise de conscience" des différences entre l'impression 1 prolongée et la 11 ? En ce cas, le sentiment du devenir trahirait une première intervention, une réaction de la pensée qui, voulant mettre les deux phénomènes au même endroit de l'espace idéal, n'y parvient pas vu les différences, et les pose alors dans le cadre du temps idéal, d'où le sentiment bizarre suggéré par le terme "sentiment du devenir". Cela, certes, est une mythologie explicative. Mais pourquoi reculer devant de telles explications ? Toute psychologie est une mythologie d'un bout à l'autre. D'ailleurs, nous pouvons vérifier jusqu'à un certain point. En observant attentivement, je crois déceler en moi, dès le stade A₂, une pensée confuse; je crois avoir constaté les différences en question. Ce point, du reste, est secondaire.

Autre chose. Un nombre suffisant d'expériences montrera que l'"impression visuelle" peut être première, alors que le sentiment du devenir est toujours second.

Autre chose encore. Remarquons (comme les mots entre parenthèses au début du présent chiffre l'indiquent) que le sentiment du devenir ressemble à la synthèse dans le raisonnement par antinomie. Faut-il en conclure à l'intellectualité du sentiment du devenir ? Ou bien le dit raisonnement serait-il le rythme même de l'expérience ?

138

Considérations générales

Le "je"

Reprenons la distinction sujet-objet.

Au stade I, sujet et objet ne font qu'un : rond noir sur fond blanc.

Au stade II (deux impressions antithétiques), le sujet consiste dans la somme des deux impressions et l'objet dans l'un des deux. Nous constatons ici une première "objectivation", c'est-à-dire une première frontière subjective entre diverses parties de la représentation.

Au stade III, nous voyons une triple objectivation, mais dont les frontières tendent à s'effacer pour former une nouvelle intuition globale.

A quelque stade que ce soit, comme expliqué aux chiffres 66 à 69, le sujet comprend toujours l'objet.

Mais entend-on bien cela par "sujet" ?

Hum ! "Sujet" semble plutôt un mot philosophique pour tous les "je".

Le "je", qu'est-ce, d'habitude ? Ne s'identifierait-il pas plus ou moins avec le sentiment du devenir ? Songez-y, vous aurez les plus noirs soupçons.

Remplis de ces soupçons, songez au "cogito" qui affirme l'"existence" (?) du "je", étant donné une activité de pensée. On peut dès lors se demander si un sentiment lié à deux impressions antithétiques (il est vrai, le cas se produit constamment) a la solidité voulue pour servir de base à une métaphysique.

En somme, voilà de troublantes énigmes...

Comme il y a des raisons de considérer le sentiment du devenir comme un complexe de "réaction", affectif et spirituel, nous retrouvons la portée psychologique du cogito. Dans la mesure où le sentiment du devenir comprend des éléments intellectuels, telle une constatation des différences entre phénomènes antithétiques, on pourrait en partie identifier "égo" et "pensée". C'est d'ailleurs pourquoi, dans le langage courant, nous entendons par "je" un complexe assez permanent ou figurent de façon centrale le sentiment du devenir et la mémoire immédiate.

Le sentiment de la durée

Quand notre sentiment du devenir atteint son maximum, nous avons des impressions très antithétiques. C'est le cas de nos états d'âme "riches" - lorsque nous sommes préoccupés, vivement intéressés, quand notre vie est intense. Les fluctuations de notre sentiment du devenir sont faibles ou nulles, il touche à un maximum constant. Le sentiment de la durée, qui semble dériver de la "prise de conscience" des fluctuations du sentiment du devenir (et dont les éléments spirituels seraient par là mis en lumière), reste faible, les fluctuations à enregistrer étant faibles et peu nombreuses; au bout d'une heure à la montre, il semblerait que peu de temps s'est écoulé. "Déjà !" dirons-nous en consultant l'horloge.

Lorsqu'au contraire notre état s'âme est "pauvre", que nous nous ennuyons, les impressions sont moins antithétiques. L'intensité du sentiment du devenir sera au-dessous du maximum. Il peut fluctuer dans les deux sens, et le fait aussi, selon que les phénomènes s'opposent plus ou moins. Le sentiment de la durée sera fort : on enregistre beaucoup de fluctuations; on croira que beaucoup de Temps s'est écoulé. "Cette heure ne finira donc jamais !" dirons-nous en regardant la pendule.

*

Le sentiment de l'espace

Il est aussi un "sentiment de l'espace", consécutif à certaines impressions (visuelles, tactiles), sentiment dont l'intellectualité partielle est également probable.

Ce sentiment dérivant directement de sensations - tandis que celui du temps s'attache au sentiment du devenir,

il n'est pas étonnant que le concept Espace semble plus concret que le concept Temps.

*

Au vu de ce qui précède, on se demandera si j'admets l'innéité de l'espace et du temps idéaux.

Je répondrai que la question de la naissance humaine ne se pose que dans la perspective de la transcendance maximum (dont nous avons usé discrètement ces dernières pages, mais uniquement comme fiction explicative : temps à l'horloge...) Mais dans cette transcendance maximum, nous aborderions le problème tout autrement. Cependant ceci.

Il est un certain espace subjectif, appelé espace spirituel dans lequel se meuvent les concepts, espace qui n'est pas lui-même un concept, mais une réalité intuitive au même titre que l'espace visuel ou auditif. Il est donné en même temps que les concepts qu'il contient. Seulement, cette réalité se distingue mal des autres; c'est notre raison théorique qui l'isole. Tant que nous restons à ce stade, les concepts évoluent en désordre, de manière alogique.

Maintenant, le deuxième stade. La qualité commune aux impressions visuelles comporte les éléments espace et résidu subjectifs, et visualité. La qualité commune aux impressions tactiles : espace et résidu subjectifs, et tactilité. La qualité commune à tous les domaines subjectifs : espace et résidu subjectifs. Dès que cette qualité est objectivée, un concept dans l'espace spirituel les symbolise. Le concept "espace" se construit peu à peu. Il s'attache surtout à la qualité commune aux impressions visuelles, moins la visualité et le résidu. Il en emprunte les trois dimensions.

Troisième stade. Il semble que l'expérience ait montré à la longue l'utilité de traiter tous les concepts comme si leurs objets séjournaient dans un espace semblable à celui idéalement posé par le concept d'espace, et comme s'il s'était avéré bon de trahir le modèle visuel en décrétant l'espace idéal infini et infiniment divisible (ce qui comporte, il est vrai, d'autres inconvénients).

A ce moment les opérations logiques supérieures sont possibles. Au jeu désordonné des concepts succède un traitement de ceux-ci "comme si leurs objets séjournaient dans un espace ayant les propriétés de l'espace idéal" (dont le résidu s'est peu à peu retiré comme un élément superflu, mais n'est jamais entièrement absent). On va donc appliquer aux concepts les caractéristiques logiques de cet espace, c'est-à-dire les axiomes logiques.

Précisons que toute cette "formation" n'a aucune importance logique; l'espace idéal est construit de telle et telle manière, il a telle et telle propriété. Le logicien n'a pas à s'occuper de son origine.

Cette théorie de genèse, que l'on peut appuyer d'expériences subjectives, offre l'avantage de permettre déjà, sur la base d'un espace spirituel subjectif, intuitivement réel, le jeu de la "pensée spontanée" ou alogique, mais de subordonner la pensée logique à l'élaboration du concept d'espace idéal et à la décision de traiter les concepts "comme si... etc." On voit

aussi ce qu'il faut entendre dans la présente perspective par la formule "poser une réalité dans l'espace idéal". (1)

139

Le sentiment de l'existence

1) Le "je"

De même que notre calendrier compte les rotations de la Terre, notre sentiment de la durée s'attache aux évolutions du sentiment du devenir. Mais la mémoire immédiate et à longue échéance révèle la permanence du sentiment du devenir. Ce dernier, en effet, tantôt fort, tantôt faible, est quasi constant; il ne peut être aboli que par des pratiques presque hypnotiques (voir expérience subjective au palier I). Le contraste entre cette permanence et l'évanescence de la plupart des impressions donne le sentiment de l'existence du "je".

2) Les autres phénomènes

Le sentiment de l'existence a pour objet une impression objectivée - qui peut être le "je" - se présentant comme relativement permanente. Si le sentiment du devenir résulte des fluctuations, celui de l'existence dépend des "permanences relatives" (c'est-à-dire par rapport à des fluctuations plus grandes).

*

Ces pages ne veulent rien d'autre que poser les premiers jalons pour une étude phénoménaliste, laissant à chacun le soin de compléter, de multiplier les expériences. Comme pour le phénoménisme pur du livre précédent, nous interrompons nos considérations, dès que le lecteur pourra poursuivre le chemin tout seul.

140

Quand l'"objectivation" n'a pas lieu, l'immanence se présente indifférenciée, "en une intuition globale".

Nous considérerons, par un acte souverain indiscutable, que cette intuition unique, d'ensemble, ne résulte pas d'une "synthèse" des impressions diverses, mais que ce sont au contraire les impressions individualisées, "objectivées", qui résultent d'une fragmentation de l'intuition globale initiale.

Cette décision se justifie avant tout par les ennuis que la position contraire nous ferait rencontrer.

(1) Ces développements ne préjugent en rien de l'éventuelle innéité de l'espace et du temps idéaux. Un caractère inné peut fort bien apparaître tardivement, comme quelques secondes de réflexion vous en convaincront. Dans la transcendance maximum du livre quatrième, et alors seulement, cette question pourra se poser.

Donc, une impression globale.

Et maintenant intervient le devenir. L'impression globale est altérée, mais l'impression initiale se prolonge, fait constituant la "mémoire immédiate". Nous avons alors une impression bipartite avec une frontière réelle - pour autant que le mot "frontière" convienne vraiment à la réalité intuitive de ce deuxième stade. C'est alors qu'intervient le sentiment du devenir avec une triple objectivation, mais dont les frontières s'effacent bientôt, reformant une représentation indifférenciée. Processus qui se répète à chaque nouveau devenir.

Mais ces frontières d'objectivation sont mouvantes; nous avons affaire à des temps très courts. Cependant, nous constatons à journée faite des objectivations - souvent plus restreintes mais plus durables. Comment les expliquer ?

Chacun sait ce qu'il faut entendre par le mot "volonté" : ce complexe accompagnant la plupart de nos actions. Ce complexe comprend une partie affective et un objet : une impression sensorielle, un fantasme... Et tout se passe comme si la volonté avait pour effet, suivant son "mode", soit de maintenir fixe, soit de transformer l'objet en question. Cette puissance de la volonté est assez limitée pour les phénomènes sensoriels, ou bien elle doit passer par le canal de l'action physique. Mais notre volonté a un pouvoir considérable sur les fantasmes du souvenir, même immédiat. Alors qu'une image de souvenir spontané, abandonnée à elle-même, fluctue, le souvenir volontaire peut se montrer étonnamment fixe. Le plus souvent, la volonté conserve fixes et vivaces certains éléments seulement. Par exemple, je jette les yeux sur ma table avec la volonté d'y discerner mon réveil-matin. Eh bien, après un bref instant d'intuition globale, je vois se dessiner une frontière autour du dit réveil. La répétition de semblables expériences me montre que chaque fois la volonté a mis en évidence et fixé le souvenir immédiat du phénomène à objectiver. Et nous avons ici le cas du chiffre 83. Bref, lorsque le souvenir immédiat d'un phénomène est fixé par notre volonté, le dit phénomène se détache de son milieu, s'"objective". Je recommande particulièrement, pour bien se rendre compte du fait, de contempler des arabesques ou, à défaut, une tapisserie à dessins irréguliers...

Un processus semblable peut se produire pour le souvenir plus longue échéance; dont l'objet est disparu depuis longtemps. L'impression globale A peut se prolonger à travers les stades B et C; reparaître au stade S, après s'être évanouie au stade D. Elle peut aussi reparaître "fragmentairement". Cette réapparition peut aussi être "volontaire"... Je me promène, je me rends chez l'horloger pour acheter un réveil-matin semblable à celui que j'ai laissé tomber de mon quatrième étage. Il faudra donc me souvenir exactement de cet objet. Et en effet, mon oeil intérieur le voit "objectivé", c'est-à-dire vivace et précis sur un fond de grisaille tout à fait, mais dans une autre zone, ce qui a lieu pour l'impression objectivée.

*

On aura compris. La genèse des concepts abstraits va s'expliquer par le souvenir simplificateur et fixateur. Sans do

te qu'au cours du devenir l'utilité d'une telle fixation et simplification s'est fait sentir... Et voilà pourquoi notre volonté procède constamment à de telles opérations.

Mais cette genèse de concepts abstraits est inexplicable sans interventions intellectuelles de comparaison, d'identification, car une volonté aveugle ne saurait décidément se comporter de façon si sensée. L'exemple de l'horloger est peut-être un peu fort, mais il met bien en évidence la partie intellectuelle du souvenir volontaire.

*
* * *

Nous retrouvons ici, sur le plan de l'interdépendance psychologique, cette triple polarité entre les sens, la pensée et l'affectivité, avec cette différence que, comme nous l'avons vu, l'impression sensorielle peut se produire toute seule (cas du palier I), tandis que les phénomènes intellectuels et affectifs constituent des "réactions", à ceci près que des tendances sans objet peuvent se manifester sous forme d'"obscur pression", parfois "angoissante", parfois franchement "douloureuse". A ceci près encore que les concepts, une fois constitués, évolueront selon notre désir.

Nous voyons aussi qu'une théorie de genèse, pour ne point se jeter dans d'étranges épines, doit introduire dès le début les trois pôles psychologiques.

Chapitre quatrième

Réalité empirique et idéalité transcendente

141

Après avoir posé quelques jalons qui, je l'espère, suggéreront au lecteur la marche à suivre, faisons un bond en avant.

D'abord, des considérations terminologiques.

Appelons réalité intuitive l'ensemble des phénomènes, fourni par la traduction phénoméniste. Disons, par exemple, que la réalité intuitive de tel mouvement réside dans la déformation de l'image visuelle objectivée par rapport au concept "normal" que nous en avons.

Appelons idéalité transcendente l'ensemble des concepts dont les objets sont attribués à la transcendance. Nous dirons que l'idéalité transcendente de tel concept réside dans le fait que son objet est jugé extérieur à la représentation.

Par analogie, appelons idéalité immanente l'ensemble des concepts se rapportant à la réalité intuitive. Ainsi : l'espace et le résidu subjectifs, la visualité, les couleurs, l'intensité lumineuse...

Appelons réalité empirique l'aspect offert par les impressions sensorielles objectivées en "Koinaden du second degré", selon l'expression de Ziehen. Cette tulipe, ces lunettes, ce dictionnaire font partie de la réalité empirique. Au même titre d'ailleurs que les concepts, les souvenirs, les valeurs, les tendances, etc.

Examinons un peu cette réalité empirique.

*

142

Dans le solipsisme dogmatique ou problématique, il n'y a jamais qu'un nombre fort restreint de "Koinaden" (complexes sensoriels objectivés). Le perpétuel devenir, lui, en montre à chaque instant à la raison théorique. Pour cette dernière, qui enregistre et accumule, la réalité empirique devient à peu de chose près la perspective quotidienne. Cette réalité ne se distingue de l'absolutisme spatial que par ceci : elle n'est pas projetée dans l'espace absolu; il manque donc seulement quelques préjugés ou quelque bagage scientifique. Mais cette vaste réalité empirique, qui groupe sous le nom de "Lausanne" de nombreuses images et visages, cette réalité empirique est une fiction - dont nous pouvons nous servir au besoin comme d'un concept collectif fort pratique.

En fait et à chaque instant de la présente perspective, elle est constituée par les quelques impressions sensorielles objectivées et le souvenir d'objectivations antérieures - puisque le souvenir fait autorité. La réalité empirique est donc plus large que sous le solipsisme dogmatique ou problématique, sans atteindre toutefois à l'ampleur de la fiction théorique; elle comprend en effet, outre les impressions sensorielles, toute une catégorie de souvenirs. De plus, la mémoire nous donne, alors que nous ne réussissons de façon claire que quelques objectivations, l'illusion du grand nombre; cela de deux manières : a) en accompagnant ces quelques objectivations claires d'une foule indistincte, comme une compagnie de soldats en colonne de marche dont on ne distingue bien que les quatre premiers hommes; b) en nous murmurant (et j'esquisse ici un complexe mnémonique dont l'étude phénoméniste serait assez longue) : "A tout moment, je te présente d'autres objectivations, leur nombre est donc très grand."

Alors que pour le phénoménisme la question d'une origine de la réalité empirique ne se pose pas, il en va autrement pour le phénoménalisme. Le Temps étant admis, il est bien naturel de se demander si tel ou tel élément du devenir obéit ou non à la causalité cinquième forme, en d'autres termes si l'élément en question présuppose ou non l'intervention d'autres éléments. En ce qui concerne la réalité empirique d'un moment donné, on se demande si toutes ces objectivations, ces "Koinaden" prédestinées, ces frontières qui isolent le réveil-matin, comme d'habitude, sans le couper en deux, dépendent ou non d'éléments phénoménaux antérieurs, qualifiables alors d'"a priori".

Cette définition de l'"apriorité" en fonction d'un complexe momentané semble capitale, car elle permet de lever bien des difficultés engendrées par cette notion kantienne. Ainsi, tel élément - par exemple la foi en telle forme du principe causal - pourra être a priori par rapport à tel complexe phénoménal : sans lui, le dit complexe ne se serait jamais produit. Mais cette foi en le principe causal forme X, pourra fort bien se révéler a posteriori par rapport à tel autre complexe, c'est-à-dire qu'elle n'aurait jamais eu lieu sans lui.

Cette conception de l'apriorité expliquerait pourquoi Hume avait raison et pourquoi Kant n'avait pas tort, malgré l'opposition apparente de leurs thèses.

L'apriorité d'un élément (le terme "élément" a une portée phénoménaliste : il peut inclure une certaine durée, être tout un processus), cette apriorité nous est révélée par la mémoire qui nous fournit un nombre suffisant de cas où le complexe "effet" a suivi l'élément causal, et qui (voici la contre-épreuve) ne nous rapporte aucun cas où le complexe se serait produit sans être précédé de l'élément en question.

D'où l'utilité de l'expérimentation pour déceler l'apriorité, puisque l'expérimentation multiplie précisément les cas semblables que plus tard la mémoire nous offrira.

S'agissant d'étudier ainsi une réalité empirique donnée, il faut se souvenir de cas semblables, au besoin les provoquer afin de s'en souvenir ensuite. Par exemple, on contempera un dessin à divers moments de la journée : étant frais et dispos, ou très fatigué, ou en état d'ivresse, etc., pour voir si les objectivations viennent chaque fois de la même manière.

De nombreuses expériences subjectives, dont la description remplirait de bons et gros volumes, permettrait d'établir que la réalité empirique d'un moment, suivant sa structure, implique un nombre plus ou moins grand d'élé-

ments a priori. Vu la longueur de la démonstration, le lecteur me saura peut-être gré de la lui épargner. S'agissant d'une perspective - de combat - je peux sans trop d'inconvénients anticiper les résultats de la démonstration (qu'un psychologue spécialisé fournirait bien mieux que moi). Cela sur quelques points importants.

D'ailleurs, sur ces quelques points, la seule réflexion, aidée de l'expérience quotidienne, donne de très fortes présomptions.

Il est capital de distinguer comme suit. Dans la présente perspective, les causalités deuxième et cinquième forme sont des réalités transcendentes. Le souvenir correspond réellement à des représentations antérieures, et il y a réellement un retour de cas semblables assez fréquent pour que nous parlions d'antécédences constantes. Mais les causalités deuxième et cinquième forme, ont aussi une idéalité transcendente, dans la mesure où les jugements qui les constituent ont été formulés par la conscience objet de notre étude.

La question se pose de savoir si telle forme du principe causal, dans son idéalité transcendente, est ou non un élément phénoménal "a priori" par rapport à telle forme de réalité empirique.

*

Causalité cinquième forme

Si nous avons une réalité du type suivant : la "Koinade" isole un pétale de cette tulipe; ou bien, le bec de la plume posée devant moi; bref, si la "Koinade" groupe un complexe phénoménal ne tranchant pas sur l'entourage de façon nette et indiscutable, l'objectivation régulière et "fatale" de tels complexes ne saurait guère s'expliquer par un pur hasard, et le implique au contraire l'apriorité du principe causal cinquième forme. Parce que je sais qu'en tirant sur le pétale celui-ci se détacherait, qu'il en irait de même pour le bec de plume (je puis d'ailleurs aller acheter des becs et en ouvrant la boîte je les trouverais dépourvus de porte-plumes), pour ces raisons-là, l'objectivation se produit précisément de telle manière. Des milliers d'exemples semblables montreraient que presque tous les "objets courants" de la réalité empirique présupposent de nombreuses interventions du principe causal cinquième forme dans son idéalité transcendente. Dès lors, par rapport à cette réalité empirique évoluée, proche de la perspective quotidienne, le principe causal cinquième forme est "a priori". En ce sens, nous retrouvons ici la thèse de Schopenhauer.

Le fait suivant vient la corroborer. Lorsque nous sommes très fatigués, la mémoire fonctionne mal; les noms propres nous échappent, nous embrouillons les dates, nous citons de travers - l'appareil grince dans ses rouages et, bien entendu, le souvenir de "cas semblables" se fait lentement et imparfaitement; le principe causal cinquième forme, dans son idéalité transcendente se trouve en bonne partie éliminé. Aussi constatons-nous (méthode de variations concomitantes)

que les objectivations usuelles se font mal. Je vois une partie de mon réveil-matin s'unir à un dessin de la tapisserie pour former un être bizarre. L'état d'ivresse est spécialement instructif. Cet état semble se caractériser par une abolition progressive de la volonté et, par suite, de la pensée logique qui s'efface devant la flore monstrueuse de la pensée spontanée. D'où une démolition de la réalité empirique habituelle, allant de pair avec la suppression des composantes logiques (principe d'identité notamment) du principe causal. Il en découle aussi (lorsque les impressions sensorielles en fournissent le prétexte) souvent des objectivations fantastiques, causes de fureurs ou de terreurs propres à certains ivrognes. Ce sont là des points que chacun peut vérifier personnellement - à ses risques et périls...

Tout cela explique en quoi Hume a raison en soutenant l'apostériorité du principe causal; mais, précisons-le bien, il a raison pour une réalité empirique voisine de la fantasmagorie de l'ivresse prononcée, c'est-à-dire accompagnée d'une pensée logique très rudimentaire, presque impuissante contre la croissance tropicale de la pensée spontanée. Alors cette pensée logique, durant la succession d'objectivations faites au hasard de la pensée spontanée, attend le retour des cas semblables; elle y fera correspondre des concepts qui en faciliteront l'objectivation; elle remarquera peu à peu les antécédences et les conséquences constantes et, par une audacieuse extrapolation identifiant passé et avenir, elle décrète que ces antécédences et ces conséquences se reproduiront pour peu que l'un des termes soit donné. Donc, apostériorité de la causalité cinquième forme.

Comme ce principe permet à son tour une élaboration plus poussée des impressions sensorielles, la construction d'une réalité empirique plus fixe et plus différenciée (pourvue de nombreux termes intermédiaires entre l'intuition globale et le "Gignomen-grain de poussière"), il devient a priori pour cette réalité empirique plus évoluée.

Causalité deuxième forme

Semblable considération vaut pour la deuxième forme.

La réalité empirique rudimentaire dont l'observation a permis d'extraire le principe cinquième forme, la fantasmagorie délirante, présupposait encore le principe causal deuxième forme, dont l'idéalité transcendente englobe tous les jugements par lesquels la conscience a transformé certains phantasmes en souvenirs, c'est-à-dire les a considérés comme des survivances de représentations antérieures. A ce moment-là seulement, l'étude des souvenirs et des sensations permet de dégager la causalité cinquième forme.

Mais ce principe causal deuxième forme, à son tour, est a posteriori par rapport à une réalité empirique encore plus rudimentaire, plus confuse, chaotique, mais vaguement en mouvement. En effet, du seul fait du devenir, par le canal de la mémoire immédiate, de larges et massives objectivations se produisent à tout moment, et notamment le sentiment du devenir dont l'intellectualité, bien que difficile à préciser, semble établie. Tout se passe comme si, au bout d'un certain processus, se dégageaient, encore bien primitifs, les concepts d'espace et de temps, celui de temps plus tard, après une première objectivation suivant les grosses oppositions de qualités, oppositions de couleurs par exemple; et une fois l'idée germée de classer les phantasmes ressemblant à telle sensation "suivant une ligne" (par exemple, la boule rouge), alors naît ce qui deviendra le concept temps, et les phantasmes en question constituent ce qui deviendra les souvenirs. Sitôt l'habitude prise de classer sur une ligne ou direction les phantasmes aboutissant à telle sensation se produit notamment l'impression de mouvement. Les jugements accompagnant les premiers souvenirs sont de la nature suivante: "Ce phantasm ou ces phantasmes sont à classer sur une ligne, bien qu'ils n'aboutissent pas à une sensation." Ainsi, le souvenir d'un objet mobile qui a disparu de mon champ visuel... L'échéance de la mémoire s'allonge toujours plus, bientôt elle va présenter des retours de cas semblables.

*

Autres causalités

Laissons-les de côté vu leur forte apostériorité.

147

D'après le même procédé, nous distinguerons divers stades dans la formation des concepts d'espace et de temps, questions d'ailleurs déjà effleurées.

Mais le but ici n'est pas d'être complet.

Nous nous bornons à indiquer une direction, à montrer un peu ce qu'on peut faire dans le genre "métaphysique de combat" avec le moins d'a priori possible, mais avec une claire conscience de ces a priori. Il faut bien laisser au lecteur du pain sur la planche, car le lecteur a horreur des croyances toutes faites. Les autres, nous les avons mis dès le début à la porte de notre livre...

L'essentiel du chapitre est dans la conception relativiste de l'apriorité, qui seule permet de concilier les antinomies psychologiques.

*

C'était la "métaphysique de combat".

Troisième partie

97

Les échecs

Preamble

Mais non, je ne me moque pas de vous !

Sans doute, les apperances sont contre moi. Sous prétexte de vous parler de l'Europe, je commence par vous accabler sous une critique du cogito - une question qui intéresse seulement des esprits brumeux cherchant à masquer du titre de pompeux et injustifié de philosophe leur absence de sens pratique ou leur manque de courage à vivre sur terre, bref des êtres inutiles qui, par l'assurance dont ils tranchent les questions que personne n'entend, sont trop longtemps parvenus à en imposer au reste des hommes. Non content de cela, j'afflige le malheureux lecteur d'une théorie de la connaissance, démontrant par là qu'au XXe siècle, celui de la Civilisation, il se trouve encore des individus assez déshérités pour perdre leur temps à construire une théorie de la connaissance, chose superflue s'il en est. Certes, j'avais promis de l'imprévu pour le troisième livre. Mais quoi, durant deux longues parties, le lecteur, altéré, ne voit pas la moindre oasis, doit même traverser une étude critique de Ziehen et se casser la tête sur des équations phénoménalistes ! Enfin voici l'imprévu : une troisième partie consacrée aux échecs ! Décidément, je veux berner le public ! Outre que chacun ne sait pas "pousser le bois", j'ai l'audace de m'étendre sur une futilité pareille ! Pourquoi pas une dissertation sur le jeu de l'Oie ?

Ces reproches, je le sais bien, sont fondés. Toutefois, je n'y puis répondre qu'en implorant un peu de patience. Ma justification se trouve dans l'ensemble de cet ouvrage et j'ai promis que l'on comprendrait à la dernière page le titre du livre...

Une particularité significative, c'est que le jeu d'échecs peut se contenter de la perspective du perpétuel devenir. Nul besoin de croire à un "monde extérieur". Le Temps et notre espace idéal lui suffisent.

Ce jeu exige évidemment un Temps absolu, réel, pour permettre la succession des coups.

Mais, direz-vous, il faut aussi un échiquier et des pièces donc un espace cosmique où les loger ! - Non, vous pouvez jouer à l'aveugle. Avec un peu d'entraînement, vous voyez en imagination les pièces et les 64 cases aussi nettement que si vous les aviez devant vous. Alékhine jouait plus de 30 parties simultanées sans voir.

Il faut aussi l'espace idéal, celui de la géométrie euclidienne dont les échecs sont une des applications possibles.

A l'espace idéal s'ajoute le temps idéal qui permet aux figures géométriques de se mouvoir. Et dès lors, sur le champ restreint qu'est l'échiquier, les pièces évoluent, apportant la même rigueur que le théorème de Pythagore et les milliards de possibilités offertes par les coups à venir.

Science de l'esprit, les échecs conduisent à des certitudes en raison même de leur idéalité. Le seul type de "vérité" auquel nous puissions prétendre.

Prolongeons les lignes. On aura compris : Puisqu'il n'est pas de pensée sans a priori, pas de science sans a priori, nous allons les admettre au compte-gouttes. Ce sont des actes de foi; examinons au moins à quoi ils nous engagent. Et cela d'autant plus que le grand public en gobe de nombreux sans le remarquer...

A - Le théoricien

149

Sitôt un pied hors du lit, sitôt les yeux essuyés, le voilà déjà absorbé par une importante question. Telle variante de la Caro-Kann est-elle aussi mauvaise qu'on le croit ? Si le renforcement trouvé par notre théoricien - un ingénieux Zwischenzug (coup intermédiaire) - brave les efforts de démolition, la variante devient jouable et toute la défense y gagne en prestige. Il y réfléchit depuis une semaine. Tout en se brossant les dents, il voit en imagination la position critique. (Entre parenthèses, l'espace échiquéen est plus complexe et concret qu'il ne semble; il comporte notamment un net souvenir de l'espace visuel : l'œil intérieur distingue sans effort le champ de bataille des blancs et des noirs.) Et il étudie une sous-variante; les pièces bougent à la moindre injonction, disparaissent sitôt prises, reparaissent s'il faut recommencer. Pour la réflexion courante, il n'a guère besoin d'un échiquier en chair et en os. C'est trop encombrant, trop long. D'ici qu'on ait remis les pièces en place, l'idée a cent fois le temps de s'évanouir. Mais quand une analyse partielle est au point, il contrôle patiemment sur l'échiquier, s'assure qu'il n'a jamais déliré et inscrit les chaînes de coups dans son carnet.

150

Notre homme pourrait fort bien se contenter du perpétuel devenir dogmatique - suffisant à ses préoccupations. La vie quotidienne, le manger, le dormir : uniquement de pâles symboles, tout au plus d'absurdes entraves à son travail de savant.

Oui, de savant.

Etant donné un carré de 64 cases et 32 pièces évoluant selon certaines règles, il s'agit de savoir laquelle des trois formulations suivantes convient à la situation initiale des pièces :

- Les blancs jouent et font mat au plus tard en X coups. Autrement dit, le trait est un avantage décisif.
- Quoi que jouent les blancs, les noirs font mat au plus tard en X coups. Autrement dit, le trait est un désavantage décisif.
- Les blancs jouent et font partie nulle. Autrement dit, le trait est indifférent.

Que le théoricien soit ou non conscient de ces trois possibilités n'est pas essentiel. Recherche le meilleur jeu pour les blancs ou les noirs représente un effort tendant à résoudre le problème posé ci-dessus. Notre homme y parviendra-t-il jamais ? Le nombre prodigieux des combinaisons possibles ne défie-t-il pas l'investigation humaine - nécessairement limitée dans le temps ? Cette réflexion pourrait le décourager, s'il ignorait qu'à chaque moment il y a quelques coups jouables contre nombre de "gaffes" si évidentes qu'elles n'entrent pas en ligne de compte; d'où une réduction considérable des combinaisons à examiner. (L'ordinateur joueur d'échecs, dépourvu de jugement, lui, doit tout envisager.) Et notre homme peut espérer que la théorie aura fait un jour de tels progrès que l'examen portera seulement sur une ou deux ouvertures - tout le reste étant perdant pour qui voudrait sortir du champ d'investigation ainsi limité. Ou bien encore il peut espérer prouver un jour que les meilleures variantes de part et d'autre mènent à la nullité.

Bien entendu, l'heure où l'on aura démontré l'exactitude de l'une des trois hypothèses sera la dernière pour le monde échiquéen. Le moment de la perfection coïncidera avec celui de la mort. En effet, le dernier mot sera dit. Nul ne commencera une partie au résultat connu d'avance. Le théoricien changera alors les règles et lancera ainsi un autre jeu - qu'il ouvrira plusieurs siècles d'étude.

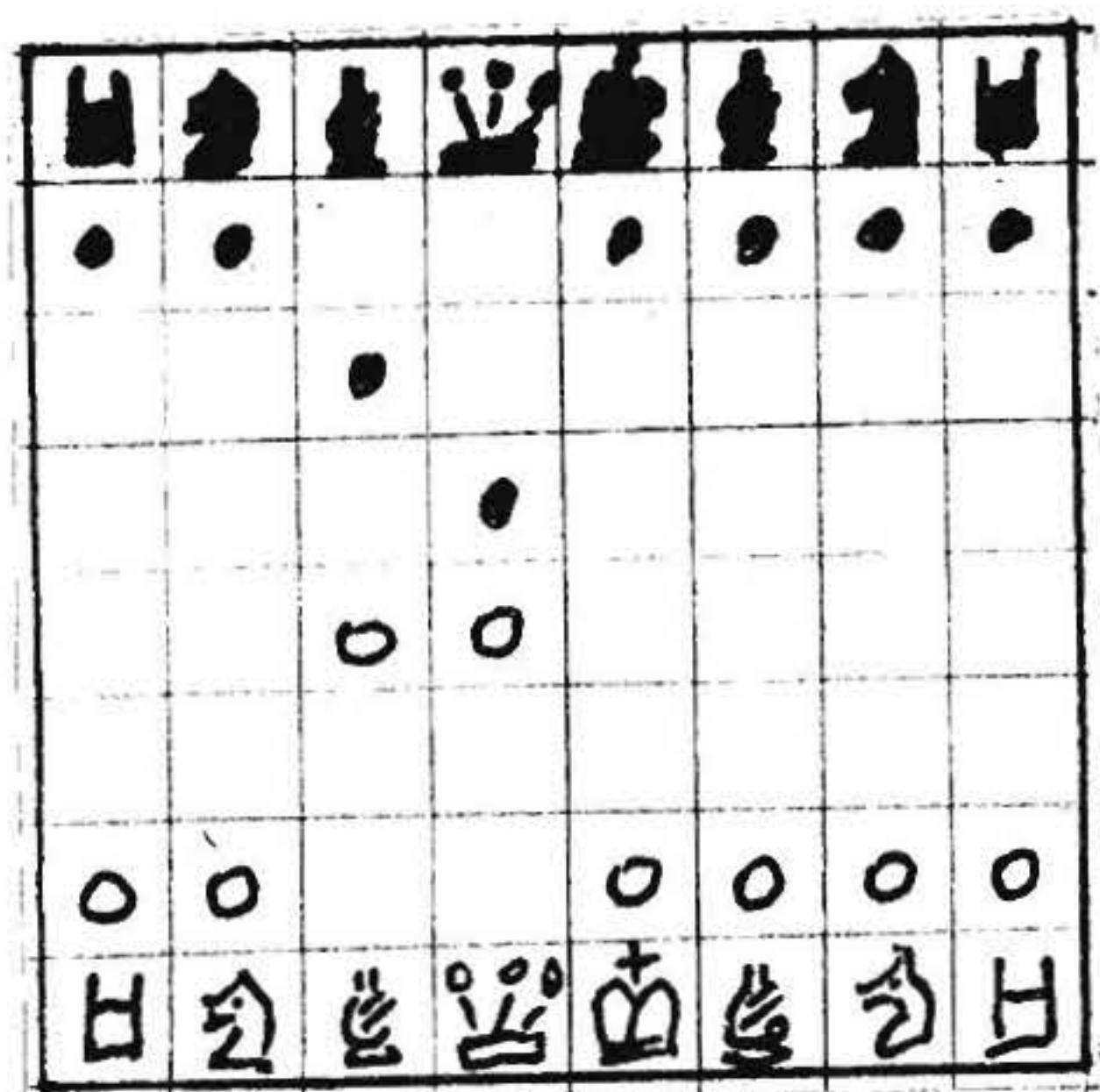
151

D'ailleurs, un moyen d'investigation a été d'admettre, explicitement ou non, l'une des trois hypothèses. Jusqu'au XIX^e siècle, la vogue des gambits - qui ne jouait le gambit du roi ! - montre que l'on considérait le trait comme avantageux et peut-être décisif, puisque les blancs y gagnent encore un second temps.

La théorie ayant découvert peu à peu de fortes ripostes, le gambit roi tomba provisoirement en désuétude... Avec Capablanca et son jeu de simplification, on crut de plus en plus que le trait ne constituait pas un avantage suffisant et que le nul était inévitable avec un jeu correct de part et d'autre.

L'irrationaliste Alekhine remit tout en question, les notions les plus courantes se virent ébranlées. On s'était trop tôt cru près de la solution, le domaine de l'inconnu était plus grand qu'on ne voulait bien le croire... - A la

sixième partie du championnat du monde, en 1937, dans une ouverture jouée mille et mille fois, dans la position suivante, au troisième coup,



Alékhine joue Cb1-c3, ce qui passait jusque-là pour faible, vu la réponse :

- 3) ... d5 x c4
4) e2 - e4 e7 - e5

Mais voici la surprise :

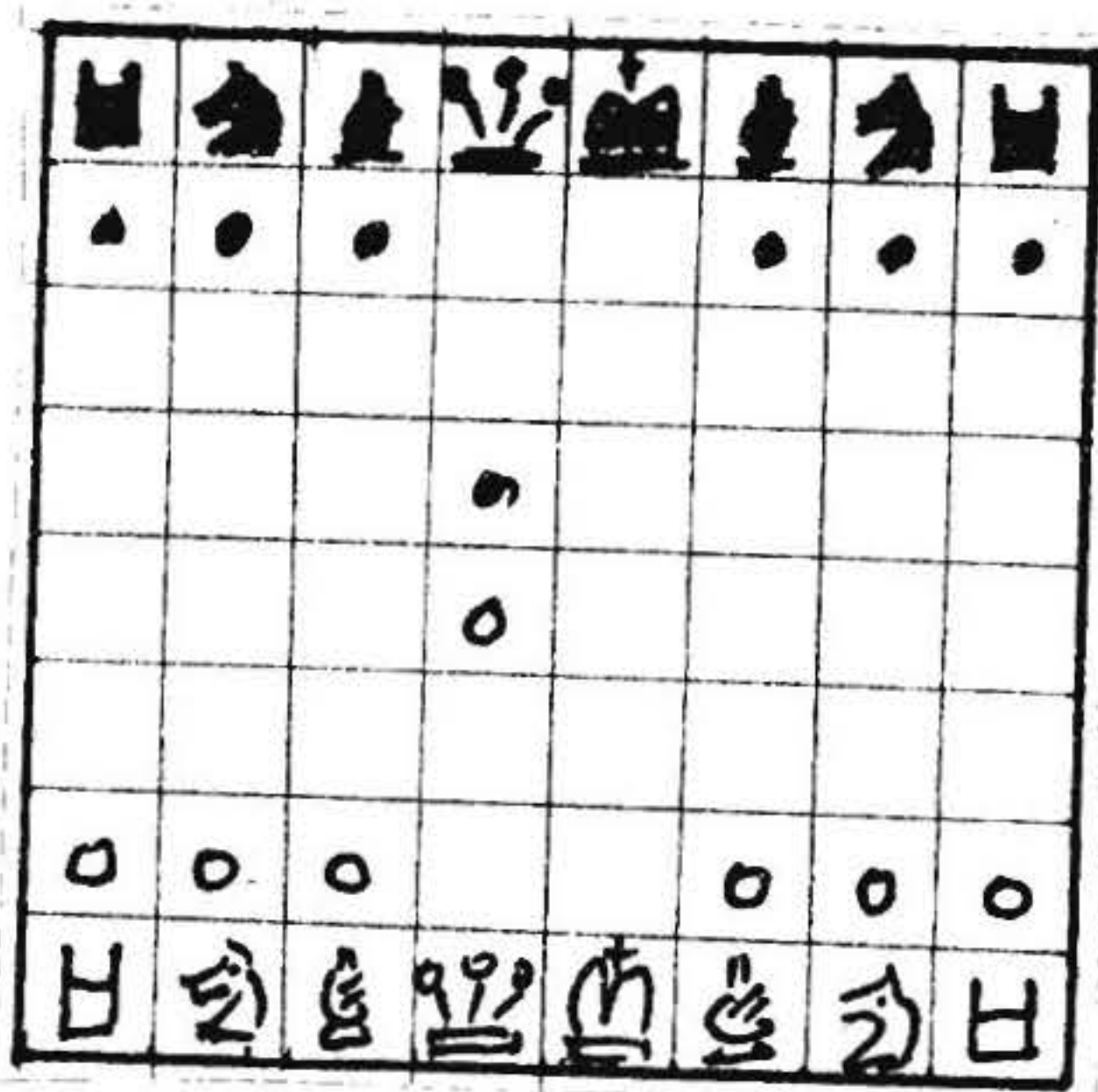
- 5) Ff1 x c4

Un sacrifice de pion !

- 5) ... e5 x d4
6) Cg1 - f3 !

Un sacrifice de pièce ! donnant de belles chances d'attaque !... Bref, le passage du météore Alékhine laissa une incertitude théorique plus grande que jamais.

Quant à la troisième hypothèse, qui considère le trait comme désavantageux, elle imprègne les défenses asymétriques. Et, chose curieuse, le caractère général de ces défenses est très souvent le suivant : un jeu serré pour les noirs, mais, cette phase surmontée, une supériorité en fin de partie grâce à une structure de pions plus solide. Cela, même si les blancs rétablissent momentanément la symétrie. La variante d'échange de la française en fournit un exemple :



Et maintenant, il est une stratégie noire consistant à jouer comme si n'importe quel coup blanc était une faute, comme si la présente position comportait un "Zugzwang" (obligation de jouer désavantageuse) :

- Si 4) Ff1 - d3
5) Cg1 - f3

- Ff8 - d6
Fc8 - g4 !

- Si 4) Ff1 - d3
5) Cg1 - e2

- Ff8 - d6
Dd8 - h4 !

- Si 4) c2 - c4

- Cg8 - f6 !

- Si 4) Fc1 - e3
5) Cg1 - f3
6) Cb1 - d2
7) Ta1 - c1
8) h2 - h3

- Ff8 - d6
Cg8 - f6
Fc8 - e6
Cb8 - c6 !
Cc6 - e7 !

Un autre exemple de cette troisième hypothèse est fourni par la Döry - défense presque inconnue, née à Vienne, qui peut-être retiendra un jour l'attention des théoriciens.

Sur

- 1) d2 - d4 Cg8 - f6
2) Cg1 - f3

elle consiste à jouer comme si ce deuxième coup était faible parce que cédant la case e4 :

- 2) ... Cf6 - e4 !

Cette audacieuse réponse, semblable en cela aux autres défenses asymétriques, vaut un jeu difficile aux noirs, mais belles chances une fois la première réaction des blancs surmontée.

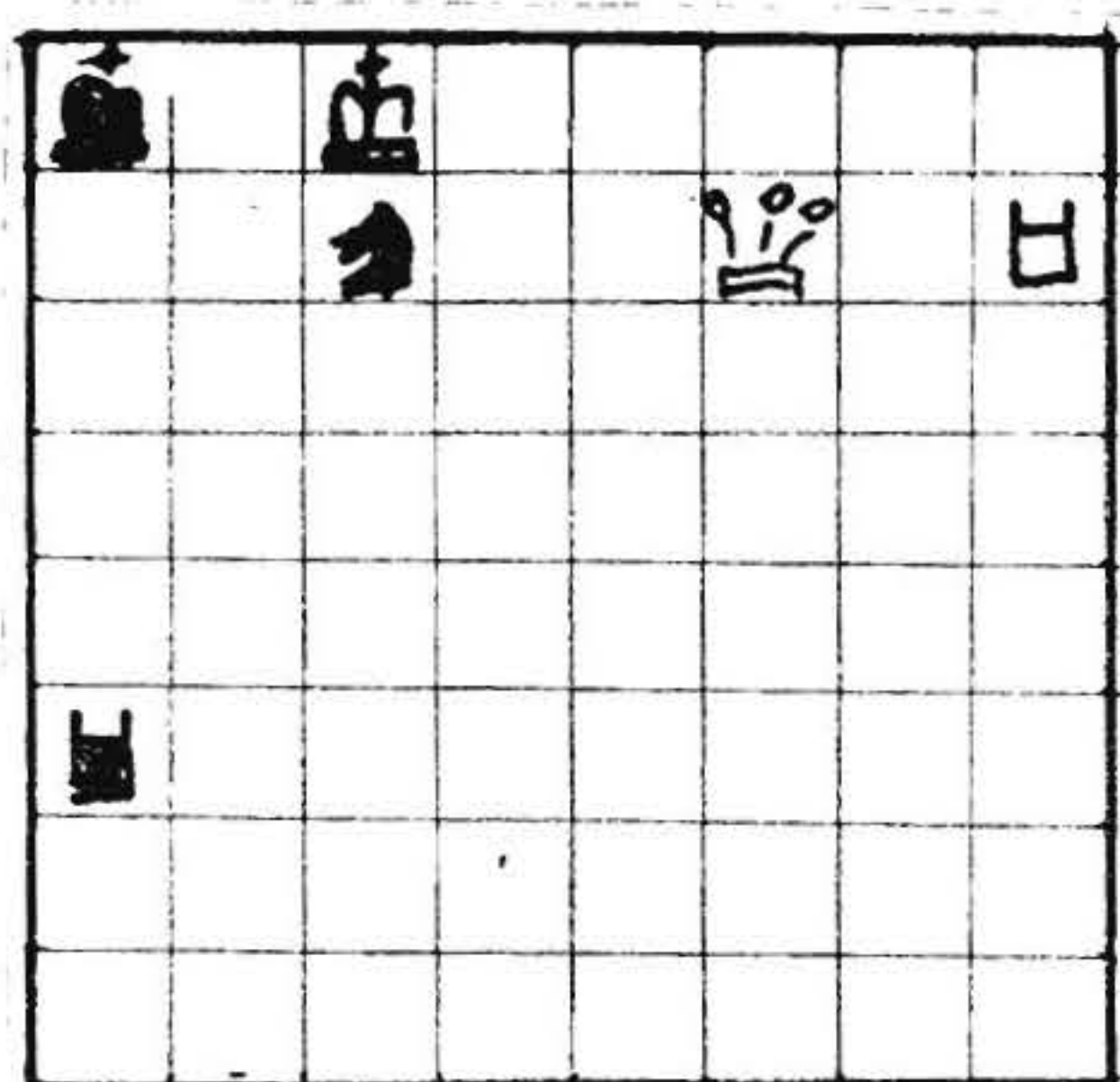
Ainsi, le théoricien, qui peut se passer des a priori liés à un monde extérieur, atteint à des certitudes totales précisément en raison de la totale idéalité des échecs, à l'instar de la géométrie et des mathématiques.

Si de nombreuses erreurs ont coulé le communisme soviétique il faut reconnaître l'aspect positif de la culture échiquéenne russe qui, durant près d'un siècle a dominé le monde. Ce jeu restera avant tout une école de méthode pour la pensée et la recherche.

152

L'amateur de problèmes, à force d'en résoudre, se sent parfois tenté d'en composer. Et si c'est la première fois, il renoncera peut-être après avoir placé la trente-deuxième pièce et constaté qu'il en faudrait encore. Peut-être le succès couronnera-t-il ses efforts à la vingt-troisième déjà, mais son triomphe cessera le jour où il verra la même idée réalisée avec six ou sept pièces par Chéron ou Palatz.

Composer des problèmes représente une tâche assez absorbante. Comme il m'est arrivé de m'y consacrer, je vous soumetts le trois coups suivant :



Mat en 3 coups

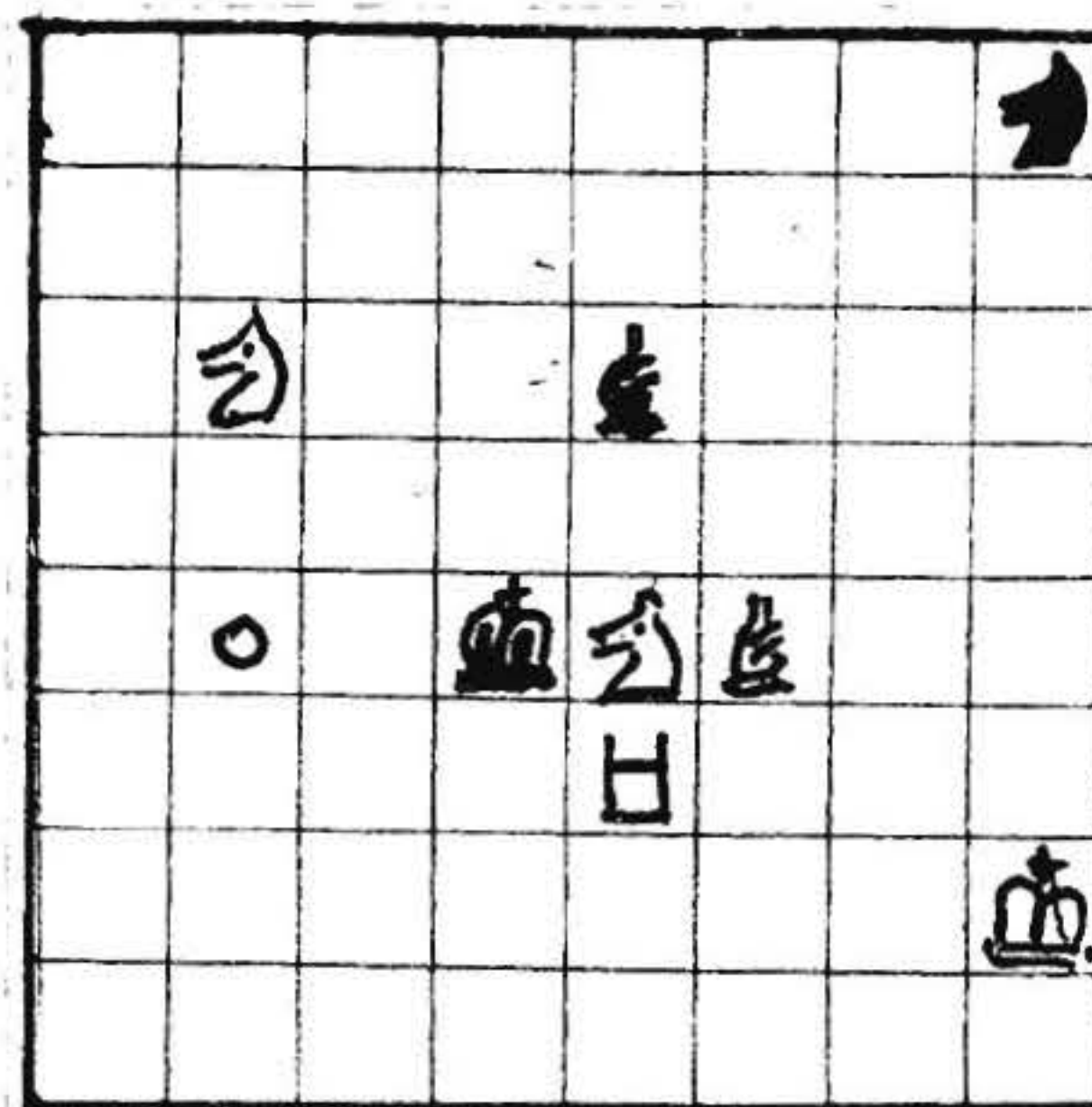
3 blancs + 3 noirs
= 6 pièces

L'intention des blancs, Df7 x Cc7, échoue devant la riposte : Ta3 - c3, et les noirs sont pat si la tour est prise. D'où la solution : 1) Df7 - c4 (menace : Dc4 - c6†, suivi de mat) qui amène la tour noire sur une mauvaise case : 1) Ta3 - a6. Maintenant, les blancs peuvent exécuter leur projet : 2) Dc4 x Cc7 Ta6 - c6, et la dame prend, mais avec mat. Le thème est un Romain de prise. Variantes non thématiques : 1) ... Ra8 - a7 2) Dc4 - b5 Ta3 - b3 3) Db5 - a5 mat. - 1) ... Ta3 - c3 2) Dc4 x c3 Ra8 - a7 3) Dc3 - a5 mat.

Le minimum théorique est ici de cinq pièces. Trois pour les blancs (roi, dame, tour), car un mat diagonal à distance contre roi seul exige au moins trois blancs. Deux pour les noirs : roi et tour (pièce thématique). Le cavalier noir, seule figure supplémentaire, remplit d'importantes fonctions : mettre le roi blanc à l'abri d'échecs immédiats, protéger le roi noir en obstruant la septième traverse, tenir les cases d5 et a6. Les deux variantes non thématiques déterminent en outre les positions de la tour noire et de la dame blanche. Seule la tour blanche pourrait se trouver ailleurs : en g7.

Voilà un exemple des exigences qui se combinent, se cumulent et auxquelles on doit satisfaire si l'on veut aboutir.

Pour finir, un quatre coups dont je vous laisse chercher la solution :



Mat en 4 coups

6 blancs + 3 noirs
= 9 Pièces

153

Tant que notre homme compose, le perpétuel devenir suffit. Mais dès qu'il ouvre une revue échiquéenne à la rubrique des problèmes, la situation se complique. Il admettra difficilement avoir fait lui-même ces problèmes dont il est contraint se chercher la solution - ou bien il devrait admettre une extraordinaire infidélité de sa mémoire. Sachant le temps qu'exige une telle tâche, il devrait formuler l'hypothèse d'une double vie : durant la nuit par exemple, nuit qui durerait des mois, il se lèverait et composerait les problèmes, confectionnerait la revue, et non seulement cette revue, mais les journaux du lendemain, mais tous les livres que de jour il lira comme venant d'un autre; bref, le problémiste éveillerait un démiurge qui s'ignore et qui, de nuit, s'éveillerait à sa vie véritable afin de composer l'immense scénario du lendemain, qu'il traversera dans l'oubli complet de son propre rôle créateur et où, ressouvenance de sa nature divine, il consacre le meilleur de lui-même à refaire en petit ce qu'il vient d'accomplir à l'échelle de l'univers. Evidemment cette perspective inusitée illustre la confortable simplicité d'une transcendance spatiale où loger les auteurs des problèmes de la revue. De même pour le journal quotidien, d'autant plus que celui-ci regorge de crétineries dont on ne voudrait pas s'attribuer la paternité.

Mais, quelle que soit la perspective, le monde du problémiste garde son aspect : une vie de créateur luttant avec la matière. Il atteint certes à une beauté froide, géométrique, comparée à celle du poète ou du musicien qui touchent au plus profond de l'âme mais qui, faute de normes esthétiques indiscutables, peuvent se permettre beaucoup. Un problème d'échecs, lui, est correct ou il ne l'est pas. Il est économique ou il ne l'est pas.

154

Il s'agit ici d'une figure plus connue, ce qui dispense-
ra de nous y attarder. Qui n'a vécu la fièvre d'une partie
indécise et ardemment disputée ?...

Le joueur, davantage que le théoricien ou le problé-
miste, sera enclin à un minimum de réalisme spatial : il lo-
gera son adversaire dans la transcendance. Bien entendu,

ici encore, l'hypothèse du démiurge reste disponible. Après
chacun de ses coups, le joueur se transformerait en son pro-
pre adversaire, méditerait la réponse, mettra en branle un
mécanisme à retardement pour exécuter le coup-réplique, rede-
viendrait le joueur humain, assisterait à la "réplique", cel-
de façon si parfaite qu'aucune coupure ne se pourrait déceler.
Face à une éventualité aussi tarabiscotée, quel gain, quelle
simplification que placer l'adversaire dans le monde exté-
rieur !

Chapitre deuxième

Conséquences affectives et morales -----

155

Les échecs s'offrent à nous comme un monde où il y a pla-
ce pour trois types : celui du philosophe avec le théori-
cien, celui de l'artiste avec le problémiste, celui du lut-
teur avec le joueur. A certains égards, ce monde possède u-
ne nette supériorité sur le monde quotidien : le théoricien
perfectionne les ouvertures, les milieux et les fins de
partie, la découverte de la vérité est une question de
temps, alors que le philosophe cherche encore une réponse à
la célèbre question : Qu'est-ce que la vérité ? Le problé-
miste trouve des normes indiscutables sur lesquelles s'ap-
puyer, alors que les autres arts hésitent et tâtonnent. Le
joueur part au combat avec les mêmes chances que l'adver-
saire, pour peu qu'il joue deux parties : en changeant de
couleur.

Certes, d'un autre point de vue, ces avantages deviennent
des inconvénients : La philosophie, parce qu'incapable de
conclusions définitives, est sûre de jouir de son attrait
jusqu'à la fin des temps, une "mort par perfection" ne la
menace assurément pas. Les autres arts, parce que dépourvus
de normes intangibles, laissent un champ beaucoup plus li-
bre. Enfin, le combat sur l'échiquier, qui ne met pas en
jeu la vie ou la sécurité, ne passionnera jamais autant que
la lutte politique par exemple. A cet égard, la coutume
d'un duel échiquéen - qui trancherait les questions d'hon-
neur par un petit tournoi de deux, quatre ou six parties -
apporterait un net progrès; les antagonistes s'engageraient
au suicide en cas de perte, ou à la mutilation, selon la
gravité du cas; cela donnerait aux parties une résonance
dramatique qu'elles ne possèdent sinon que de façon affai-
blie.

156

Le monde échiquéen apporte des objets à beaucoup de tenda-
ces. La volonté de puissance combative et artistique, la cu-
riosité de l'esprit, la misanthropie même s'y trouvent à
l'aise. Mais on y déshérite d'autres tendances : tout ce qu-
rentre dans les deux grandes tonalités de l'amour et de la
mort, et qui réclame :

LA PERSPECTIVE HUMAINE.

Où l'on esquisse plusieurs livres

157

Ce livre sur le perspectivisme s'est caractérisé par un aspect changeant, trop instable peut-être au gré de certains : On essaie une hypothèse, puis une autre, afin de trouver par approximations successives celle qui nous convient le mieux.

Cela parce que nous avons abandonné, comme un leurre, la recherche d'une "Vérité" métaphysique. Pour nous, le mot "vérité", s'il veut signifier quelque chose, doit passer d'abord par le creuset de l'alchimiste.

Nous pourrions, avec Rosenberg, parler de "vérité organique". Tout se passe comme si nous portions en nous une finalité qui apparaît au contact de propositions métaphysiques. Elle consiste dans la "réaction affective" à telle ou telle hypothèse. Dès lors, la vérité organique grouperait l'ensemble des connaissances possibles quant à notre finalité. En un autre sens, nous pourrions aussi appeler vérité organique les propositions répondant le mieux à notre finalité.

Le perspectivisme a été un moyen de rechercher la nature de cette finalité. Une fois l'esquisse assez poussée, on peut songer à une perspective qui donnerait des objets à nos tendances les plus chères, bref à une perspective organiquement vraie.

Le livre qui s'achève a seulement indiqué les premiers pas, laissant à chacun le soin de poursuivre. Il en faudrait d'autres, certes, et de nombreux, pour découvrir davantage notre finalité. Mais ce travail consciencieux serait monotone. Nous traçons un sentier, qu'on s'en souviene; à d'autres le soin d'en faire une route.

En résumé, nous retrouvons le sens de cette parole de Rosenberg :

"En fin de compte, toute philosophie dépassant la critique formelle est moins une connaissance qu'une profession de foi."

Le livre prochain sera une semblable profession de foi.

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier IV

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Nota bene de 2000 :

Le présent ouvrage comportant un très grand nombre de pages, l'auteur s'est résolu à le publier en plusieurs cahiers, si le temps qui lui reste à vivre le permet.

Dans le cas contraire, il appartiendra à ses amis de faire le nécessaire, dans la mesure du possible.

Pour le reste, il faut prévoir que le présent ouvrage s'adressera surtout aux survivants des grandes catastrophes du XXI^e siècle.

Livre quatrième

La perspective humaine

A tous les condamnés de procès politiques,
 à tous les condamnés pour délits d'opinion,
 à ceux qui ont souffert pour un monde meilleur,
 à ceux qui résistent aux forces de l'argent,
 à ceux qui obéissent à leur conscience et non à des lois contre nature,
 à ceux qui placent les lois éternelles au-dessus de celles du moment,
 à ceux qui refusent le monde moderne, sa décadence et sa pourriture,
 à ceux qui servent la vie, la veulent plus forte et plus belle,
 à ceux qui ont tout perdu par fidélité à la parole donnée,
 aux calnniés, aux proscrits,
 à ceux que lynchent les médias,

une compensation inscrite dans les étoiles et au fond des coeurs :

LE JOUR ARRIVE OÙ CE SERA UN DESHONNEUR DE N'ETRE PAS CRIMINEL.

Ce livre est un livre quatrième. Cela signifie qu'un chemin s'étend derrière nous. Et si l'on se souvient du nombre de lecteurs embarqués au début du voyage, si l'on pense à tous les laissés en cours de route, on saura que bien peu nous accompagnent encore.

Mais ces quelques-uns - et je leur rappelle les phrases où s'achevait le livre trois - connaissent le sens et la portée de la présente profession de foi. Eux seuls peuvent apprécier à leur juste importance les critiques à l'encontre de la "Perspective humaine". Eux seuls enfin critiqueront en connaissance de cause.

Et pourtant, ce livre quatrième s'adresse à un plus grand nombre. J'invite à terminer le voyage tous ceux qui s'y sentent appelés, même s'ils n'ont pas traversé les solitudes des premiers livres. Cependant, une chose est évidente. Ces compagnons de la dernière heure - je les remercie sincèrement de leur venue - qui ne connaissent pas la justification dernière de l'ouvrage, qui ne savent pas d'où je viens, qui voient seulement où je vais, ceux-là doivent comprendre qu'ils ont licence de

de marcher si la promenade leur plaît ou de s'écarter si elle leur déplaît, mais que jamais je ne changerai d'itinéraire sur proposition de leur part.

 Note 2000 :

La même situation se présente devant le texte d'un auteur mort. Le lecteur ne peut plus agir sur le texte, mais tout au plus adopter ce qui lui semble utilisable. L'auteur, né en 1920, avait vingt-six ans quand il a écrit ces lignes. Il ne prévoyait pas qu'il ajouterait une note en l'an 2000. Il constate aujourd'hui que son ouvrage, avec ses irrémédiables imperfections, sera bientôt celui d'un mort. Aussi le lecteur devra-t-il se borner à rechercher ce qui peut encore servir. Mes vœux l'accompagnent.

Retenons encore des trois premiers livres que plus une perspective comporte d'a priori, plus elle se confirme elle-même et plus elle paraît apporter de certitudes. Mais plus elle comporte d'a priori, plus les "certitudes", d'apparence si solides, se fragilisent. D'où la nécessité d'une révision permanente.

Première partie

Les éléments constitutifs

Préambule

Malgré les philosophes, qui mettent leur honneur à ne s'entendre sur aucun point, il est des questions sur lesquelles l'accord quasi unanime des hommes semble acquise. On peut défendre ou pourfendre l'immortalité de l'âme, préférer Platon à Aristote, disputer sur l'origine des hommes et la structure de l'univers, mais chacun conviendra que pour avoir un kilo de pain il faut de l'argent ou que devant une automobile arrivant à grande allure il vaut mieux se retirer. Tout se passe comme si, devant certains impératifs, les individus les moins dociles avaient changé d'idée, à moins que leur entêtement ne les ait conduits au tombeau ou au cabanon. Tout se passe donc comme si certaines croyances s'étaient avérées indispensables. Par exemple : la croyance à la nécessité de manger pour vivre. Il s'agit là d'un savoir pratique que nous appellerons : la perspective quotidienne - parce que groupant des connaissances dont chaque jour nous avons besoin. Certes, les esprits habitués aux envols philosophiques abandonnent parfois cette banale perspective, afin de mieux savourer leur propre subtilité; mais doivent-ils traverser une rue, prendre un train ou se marier, aussitôt les voici revenus à ce point de vue terre à terre qu'ils méprisaient de si haut l'instant d'avant. (1)

L'histoire nous fait admettre que la perspective quotidienne, dans ses grandes lignes, n'a pas varié. Aujourd'hui comme il y a six mille ans, on sait les pré-

(1) 2000 : Cette perspective quotidienne comporte un minimum d'a priori : la foi en un espace cosmique, en un temps réel et en des substances justifiant le principe de causalité (troisième forme). Nous en sommes encore au premier étage du château de cartes cosmologique, le trente-deuxième comprenant les hypothèses des astrophysiciens et notamment leur théorie de la lumière.

cipices dangereux ou la morsure du feu désagréable. Mais nous remarquons autre chose encore : cette sagesse élémentaire, à fond suffisante pour vivre correctement, paraît n'avoir pas suffi, puisque de tout temps et surtout chez l'humanité blanche, la métaphysique, religieuse ou laïque, a prospéré. Et cette métaphysique est parfois allée jusqu'à contredire la perspective quotidienne, traitée d'illusoire... Cette dernière semble bien ne pas satisfaire d'importance tendances. Il n'est que de s'interroger pour reconnaître qu'elle ne répond ni à notre désir de comprendre, ni à nos aspirations mystiques. Précisément la permanence de la religion et de la philosophie, ou mieux : de la métaphysique et de la mystique, nous le prouve. Plusieurs millénaires avant notre ère, l'Inde avait sa pensée et sa religion. Sa philosophie a fouillé certains problèmes avec tant de profondeur que depuis Kant seulement la pensée occidentale peut se mesurer à elle. Ce fait corrige d'ailleurs la thèse simpliste de certains admirateurs de la Grèce, pour qui l'esprit humain a vu le jour en Hellade. Sans doute, la culture grecque a été admirable, mais malgré tout rien de plus qu'une expression d'un sang créateur de cultures. Les exemples de l'Inde et de la Perse sont précieux. Ils révèlent que des peuples différents, s'ignorant à peu près, ont produit des cultures pour nous sublimes, et cela parce qu'ils appartenaient à la même race.

Sans vouloir préciser encore le mot "race", nous pouvons admettre comme établie cette permanence de la mystique et de la métaphysique. Les deux derniers millénaires d'histoire européenne le démontrent assez.

La perspective quotidienne se justifie, nous l'avons vu, par les services rendus, par son rôle pragmatique. La question est maintenant de savoir si nous voulons la laisser là, toute nue, et nous faire une pensée comme une foi qui n'auront rien à voir avec la vie, ou si nous préférons transformer ces banalités, leur donner une résonance et un sens qu'elles ne possèdent pas d'ordinaire. Comme la perspective

quotidienne accapare la majeure partie de notre temps, nous préférons qu'elle ne nous désolle point par son manque d'intérêt. Notre croyance principale devra donc englober cette croyance quotidienne qui recevra par là sens et résonance.

Pour construire la perspective humaine, deux modes s'offrent à nous : le rationaliste et le pragmatique. Le rationalisme construit le monde à partir des notions de temps et d'espace - supposés correspondre à une réalité métaphysique. Ce mode veut satisfaire notre désir de comprendre. Le pragmatisme construit le monde à partir de notre vie intuitive, adoptant les interprétations qui, par leur utilité, ont su prévaloir. Ce mode veut avant tout satisfaire nos besoins vitaux. L'un et l'autre partent chacun d'un extrême de la métaphysique et nous avons à les faire se rejoindre de telle manière que le système obtenu satisfasse nos aspirations les plus chères... Et

il se peut qu'entre les deux modes des contradictions se produisent, dont la conciliation consistera souvent à les laisser paisiblement subsister, chacune valant dans sa sphère. (1)

(1) Comme l'opposition entre liberté et déterminisme.

Note 2000

Comme on le voit, nous partons d'une perspective avec le minimum d'a priori, ceux-ci ne devant s'introduire qu'au compte gouttes. De ce fait, elle apportera moins de "certitudes" que le prêt-à-penser pour le grand public, mais plus solides vu moins grand nombre des hypothèses de base.

Cette méthode de l'introduction prudente et successive de ces hypothèses correspond à la construction du château de cartes cosmologique : les étages inférieurs résisteront mieux à l'effondrement des étages supérieurs. Si l'astrophysique devait échouer à concilier relativité et quantisme, bien des sciences n'en seraient pas touchées.

Chapitre premier

La construction antinomique

A - Rationalisme

158

Il existe un espace absolu, à trois dimensions, infini. Dans cet espace : les substances et le vide (1). Ces substances sont en quantité limitée et semblables de nature (2).

Cela représente la solution la plus économique, celle qu'il faut adopter pour commencer, quitte à admettre plus tard les hypothèses nécessaires à une complexité plus grande.

Ainsi, le monde se compose de vide et d'une quantité limitée de "matière" (ensemble de substances, semblables de nature, bien délimitées et impénétrables). Nous appellerons atomes (au sens non scientifique du terme) les morceaux de matière entourés de vide de toute part mais formant un seul bloc, sans aucune séparation intérieure.

(1) Voir n°s 105-107.

(2) Il faudra revoir ce postulat, s'il devient nécessaire de poser des substances en quantité illimitée ou de natures différentes. Des substances en quantité illimitée sont certes inimaginables, mais pourquoi pas ? Et de natures diverses ? C'est déjà le cas de l'atomisme moderne ; mais quel échafaudage d'hypothèses !

Il n'y a pas l'ombre d'un doute, le matérialisme atomique de Leucippe à Descartes est la forme de rationalisme la plus économique, donc la plus pure. Il suffit à nos premiers pas.

Nous stipulons évidemment la permanence de la matière. Sa quantité reste toujours la même. Une apparition ex nihilo et une disparition in nihilum sont écartées comme irrationnelles.

159

Les atomes, les groupes d'atomes se meuvent.

Ici reparaît la vieille querelle du mouvement "relatif" et "absolu". Selon les uns, un corps ne saurait être en mouvement que par rapport à un autre corps. Un corps "unique au monde" ne pourrait jamais bouger. Selon les autres, un corps se meut ou stationne par rapport à l'espace ambiant. Un corps "unique au monde" pourrait fort bien bouger.

L'une et l'autre théorie partent chacune de sa définition du mouvement. Pour le relativiste, le mouvement consiste dans la modification (position 1 au moment A, position 2 au moment B) des distances entre les corps, entre les atomes. Pour l'absolutiste, il consiste dans le passage d'une région de l'espace à une autre. Ici, l'espace vide est simplement

ignoré ou considéré comme sans influence; là, l'espace est un être concret, comparable à une feuille de papier quadrillé : l'atome est ou bien immobile ou bien il bouge et alors il se dirige d'un carré vers l'autre.

Certains trouveront peut-être la querelle théorique, jugeront qu'en fait cela "revient au même". Eh bien non, il y a de sérieuses différences entre l'une et l'autre position. Si l'on accorde à l'espace cosmique les mêmes qualités que l'espace idéal (infini, tridimensionnel, homogène, infiniment divisible) et uniquement ces qualités, on doit adopter le mouvement relatif. Mais si l'on accorde à l'espace cosmique des qualités supplémentaires, la question change. L'inertie par exemple est un complexe de qualités dont une partie revient à l'espace. En effet, en décrétant qu'un corps, recevant une impulsion, poursuivra à la même allure et en droite ligne jusqu'à l'infini si rien ne vient le contrarier, j'affirme un espace-feuille-quadrillée, car le relativisme ne connaît pas une "même allure" ou un "trajet rectiligne". (1)

En promulguant le principe d'inertie, nous octroyons à l'espace cosmique une réalité plus grande : il possède dès lors la propriété d'emprisonner les mouvements dans des gaines rectilignes, dont un corps ne peut dévier de lui-même.

Le souci d'économie nous fera choisir l'absolutisme.

En effet. Le relativisme donne à tel corps, au même moment, des vitesses et des trajets divers, suivant les corps par rapport auxquels on l'estime bouger. Il pourra se trouver à la fois au repos et en mouvement, décrire à la fois une courbe et une droite... L'absolutisme simplifie tout en ne donnant à chaque complexe matériel qu'une vitesse et qu'une direction. Simplification en tous points semblable à celle qu'apporte la monnaie dans la vie économique. Pour le système du troc, une marchandise a autant de prix qu'il existe de produits contre lesquels l'échanger. Un kilo de pain devra s'évaluer en viande de mouton, en fraction de charrue, et ainsi de suite. Sur un marché de 100 produits, 99 prix pour chacun d'entre eux !

Dès lors, aucune objection à situer quelque part un point fixe "alpha", origine d'un réseau d'abscisses et d'ordonnées, en fonction duquel seront déterminés tous les mouvements. Mieux encore, ce point "alpha" trouve son corrélatif dans notre espace idéal; seulement, les relativistes ont négligé cette caractéristique. Lorsque nous nous représentons une dizaine de mobiles animés de mouvements divers, notre esprit distingué pour chaque mobile une seule vitesse et un seul trajet : ce trajet et cette

(1) L'inertie suscite la force centrifuge même dans l'hypothèse d'une planète "seule au monde" mais douée de rotation, force centrifuge mesurable à l'équateur. Ce qui suppose un chercheur fictif sur une planète invivable car privée de soleil. Mais les fictions ne nous gênent pas. Comme l'a montré Vaihinger, elles sont indispensables à la pensée... A noter encore le désaccord sur la définition de la ligne droite. Nous y reviendrons. (2000.)

vitesse sont évalués par rapport à notre "champ visuel" intérieur. Le point "alpha" et notre oeil intérieur sont d'exact corrélatifs : l'un dans l'idéal, l'autre dans l'absolu.

C'est encore faire preuve de rationalisme que d'adopter le mouvement absolu. On construit par là un espace cosmique ressemblant davantage à notre espace idéal. Du même coup l'inertie et la force centrifuge s'expliquent.

160

Et maintenant, il est clair que nous n'allons pas laisser les mouvements s'accomplir de façon désordonnée. Il s'agit d'introduire dans l'univers une causalité réelle, corrélativité de l'idéale, donc d'énoncer des lois réelles.

A ce titre, chacun connaît le principe d'inertie et la loi de la gravitation, dont la combinaison explique la marche des corps célestes. Vu les services rendus par ces deux principes dont le jeu rend lumineux le fonctionnement, par exemple, du système solaire, nous les adopterons, sachant bien qu'ils demeurent eux-mêmes mystérieux, qu'ils sont de ces "qualitates occultae" dont parlait Schopenhauer. Ce philosophe leur contestait le droit d'explication métaphysique, vu l'illusion qu'il ya à expliquer des x par des y. Les lecteurs qui ont traversé la rocaïlle des premiers livres sauront répondre : toute métaphysique est une explication d'x par des y; on peut de terme en terme, à perte de vue, rejeter l'Absurde, l'Incompréhensible, le Mystérieux, il restera toujours quelque "qualitas occulta" - à moins de recourir au cercle vicieux et d'expliquer les y à leur tour par des x, auquel cas le mystère se répand par parts égales sur tous les termes du système; une métaphysique étant malgré tout nécessaire, il faut se résoudre à se servir de termes eux-mêmes inexpliqués; et le souci d'économie commande de ne pas nous épuiser à une inutile justification des y par des z, de ceux-ci par des v, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps. Expliquons donc d'abord les mouvements par les "qualitates occultae" de l'inertie et de la gravitation.

Cela ne nous dispense pas d'examiner de près la portée de l'un et l'autre principe.

161

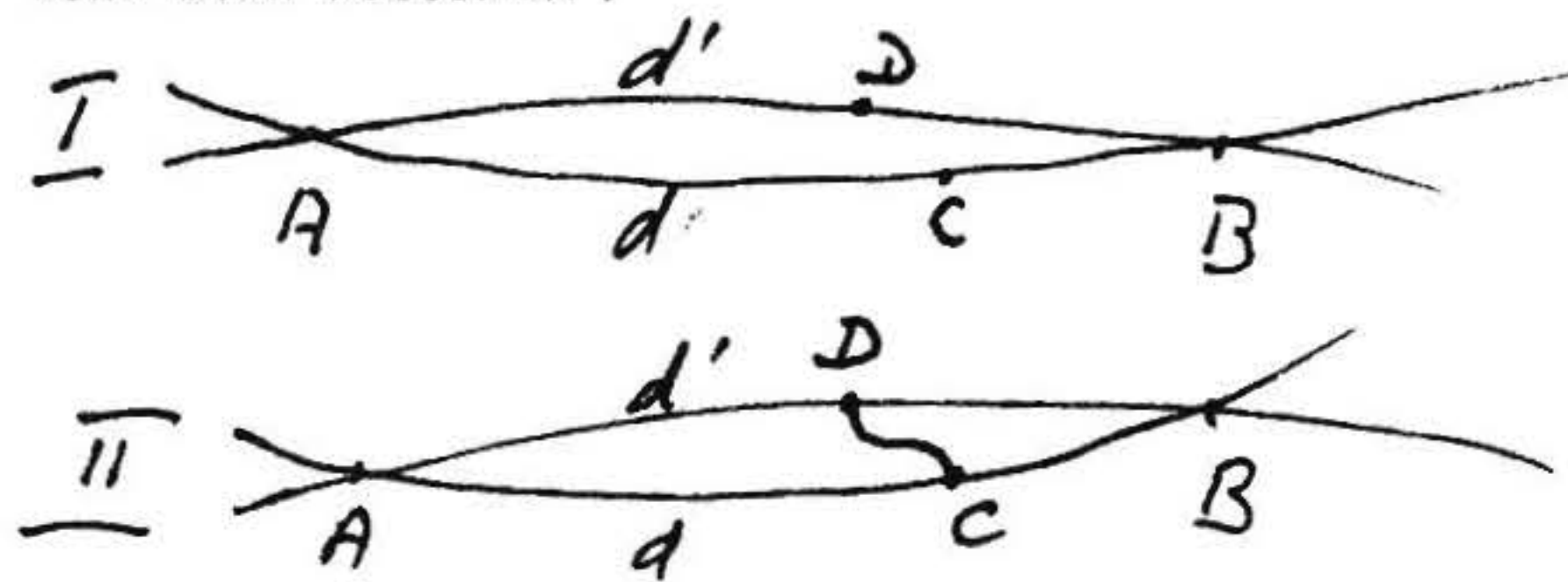
En évoquant les années scolaires, il nous souvient que l'enseignement de la géométrie a paru exprimer des vérités inébranlables. Certes, nous avons peut-être entendu les noms de Riemann et Lobatschewski, peut-être un professeur avait-il dit que ces messieurs avaient fondé d'étranges géométries sur la négation de certain "postulatum" d'Euclide. Mais, malgré leur inquiétante entourant ces deux noms, nous pensions tous que la définition de la droite comme le plus court chemin entre deux points était assez claire, assez bien conçue pour ne souffrir aucune discussion.

Aussi sommes-nous surpris en constatant qu'Euclide, lui, donnait de la droite une tout autre définition, un peu mystérieuse il est vrai : la ligne "également couchée sur elle-même". La surprise continue en lisant chez certains non-confor-

mistes les pertinentes critiques de la définition par le plus court chemin, laquelle est affligée d'une tare : elle présuppose un moyen de mesurer la longueur des lignes, donc un système de mesure. Et ici naissent les difficultés. Une définition par le "caractère unique" peut séduire à première vue : "La droite est la ligne engendrée par un point se déplaçant de telle sorte que cette ligne soit unique, quelque souvent que l'on répète l'opération." On peut en déduire l'autosuperposabilité de la droite (qui avec la définition habituelle doit se postuler) et l'on obtiendra peut-être un système de mesure démontrant que la droite est bien le plus court chemin entre deux points. Mais cette définition manque de clarté et contient un postulat. Elle n'est pas claire : En disant "de telle sorte que", j'indique que le point doit avoir un comportement spécial - et toujours le même si l'on désire une ligne unique. Quel comportement ? Celui de suivre une direction constante ? Mais qu'est-ce qu'une "direction constante" ? L'arc de cercle ou la spirale sont-ils des directions constantes ?... La définition contient un postulat : On pose que le point, en se conformant au mot d'ordre contenu dans le "de telle sorte que", parviendrait à tracer une ligne et une seule. A mon sens, il faut revenir à la définition d'Euclide et définir la droite comme la ligne autosuperposable (également couchée sur elle-même) et présenter l'autosuperposabilité de la façon suivante. Sur une ligne quelconque, choisissez deux points. Ces deux points restant fixes, faites prendre à cette ligne toutes les positions possibles. Par là, vous déplacerez la ligne et engendrez un fuseau plus ou moins régulier avec les deux points pour sommets. Mais la ligne qui, en dépit de la rotation, demeurera ligne, est une droite. A cela viendrait s'ajouter une définition partielle de l'espace : L'espace est ainsi fait qu'entre deux points on peut toujours mener une droite indéfinie et une seule. La géométrie classique, ne pouvant déduire cette propriété de sa définition de la droite, appelle cela un "postulat", soit une proposition à admettre sans démonstration. En réalité c'est une propriété de l'espace idéal, et il suffit de bien ouvrir son oeil intérieur pour s'en rendre compte.

Par exemple, quelle que soit la minceur du fuseau envisagé plus haut, on peut toujours en imaginer un plus mince situé à l'intérieur du premier. D'où il est évident qu'une ligne autosuperposable, une "droite", est toujours traçable entre deux points, sans quoi on devrait imaginer un fuseau si mince qu'un plus mince serait inconcevable - chose impossible.

Quant au caractère unique, les figures I et II le feront bien ressortir.



Supposons un instant qu'entre A et B l'on puisse mener de droites : d et d'. En dépit des rotations, ces lignes n'engendreraient aucun fuseau, elles restent lignes, les points C et D ne bougent pas... A présent relierons C à D par une ligne quelconque et faisons tourner d, posée comme autosuperposable. (Voir figure II.) Le point C reste fixe. Et voici le miracle : Nous ne saurions imaginer que la ligne CD, donc le point D, ne tourne pas autour de d, occupant successivement diverses positions, entraînant dans sa rotation toute la ligne d' qui dès lors décrirait un fuseau et par conséquent n serait pas une droite. Entre deux points, on peut donc toujours mener une droite et une seule.

Contester cela mènera peut-être à une géométrie féerique mais impensable parce qu'irréductible à notre espace idéal. - Après ces démarches, on peut superposer les droites les unes aux autres, donc les mesurer et trouver que la ligne autosuperposable est bien le plus court chemin entre deux points, d'où un jour nouveau sur les métagéométries. Sur le globe terrestre, les géodésiques, plus courts chemins entre deux points, ne sont pas des droites mais des courbes.

L'espace cosmique ayant par hypothèse les caractéristiques de l'espace idéal, la définition qui accorde à la droite des propriétés indépendantes de tout système de mesure donne sens au principe d'inertie. Si une ligne demeure droite quel que soit le système de référence, alors on peut parler de mouvement absolu.

*

Quant à la gravitation, elle est trop connue pour exiger de longs commentaires. Dans l'exemple de la planète "seule au monde", la gravitation maintient ses composantes à leur place tandis que la rotation suscite la force centrifuge qui, sans la gravitation, disperserait les atomes, expédiés en ligne droite dans l'espace. En d'autres termes, les relativistes ne peuvent expliquer la force centrifuge.

162

Notre but n'est pas de construire a priori les sciences, dont la mission principale : découvrir des lois, impose un recours constant à l'expérience - seule à trancher entre thèses antagonistes - mais uniquement de jeter des bases métaphysiques prudentes, de rejoindre les explications de ces sciences en partant d'un espace et d'un temps cosmiques. Que les savants aient souvent tranché ces questions ne nous étonnera pas ; ils ont besoin d'hypothèses de structure, même s'ils se rendent compte qu'elles se trouvent au-delà de toute expérience possible. Le savant n'ayant pas de temps à perdre à ce travail, on comprend l'incohérence théorique des sciences. Il n'en reste pas moins que, pour notre édifice rationaliste, nous tiendrons compte non seulement de la cohérence, de l'économie, des qualités esthétiques, mais aussi de la fécondité des hypothèses de structure à adopter.

C'est pourquoi nous laisserons en suspens tout l'atomisme moderne. Outre qu'on ne s'entend pas sur la structure exacte des microcosmes, les principales théories n'ont pas encore derrière elles le passé suffisant pour révéler leur vraie fé-

condité. En outre, nous rencontrerions les "qualitates occultae" électro-magnétiques sur lesquelles nous préférons laisser encore couler de l'encre. Cela surtout, parce que, pour le premier étage du château de cartes, nous avons davantage besoin de simple bon sens que de considérations scientifiques, si souvent sujettes à révision.

163

Aucune illusion n'est permise. Quelle que soit la superstructure scientifique, elle demeurera toujours un rigoureux déterminisme.

Cela en raison de notre désir de comprendre.

Un mouvement quelconque est ou bien absurde ou bien il ne peut s'expliquer que par un autre mouvement, antérieur, en vertu duquel il est ce qu'il est. Cette causalité troisième forme se généralisera comme suit :

"N'importe quelle modification dans l'univers a pour cause (ne serait pas sans...) une modification antérieure. En d'autres termes, la situation momentanée de l'univers, avec ses vitesses et ses directions, a pour cause, immédiate ou à long terme, n'importe laquelle des situations antérieures."

Ici, notre désir de comprendre ne se donne pas encore satisfait. Cette causalité septième forme éclaire le présent et le passé, mais s'arrête net au seuil de l'avenir. Or notre esprit veut franchir ce seuil. C'est pourquoi nous postulons l'homogénéité du temps : "Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets." Et nous avons la causalité quatrième forme. En vertu de celle-ci, le demiurge qui connaîtrait une situation instantanée de l'univers, y compris les vitesses et les directions, qui connaîtrait aussi les lois régissant le monde, pourrait prévoir les situations ultérieures. Jusqu'à la fin des temps.

Surtout qu'on ne vienne pas gêner nos démarches en essayant d'introduire en contrebande un quelconque libre-arbitre. Celui-ci, s'il est autre chose qu'un mot vide de sens, représente un effet sans cause, c'est-à-dire un mouvement absurde - à écarter comme contraire à notre désir de comprendre. Tous les raisonnements de la terre n'y changeront rien.

Nous ne devons pas tolérer la moindre désobéissance au déterminisme, sinon les impondérables peuvent se conjuguer au point de renverser tous les calculs de notre demiurge.

164

Ce déterminisme total apporte l'alternative suivante.

Ou bien l'évolution du monde ressemble à une fraction non périodique (la division ramène irrégulièrement les mêmes chiffres, mais les restes diffèrent), et alors une situation instantanée ne reviendra jamais.

Ou bien une situation instantanée reparaît après une période aussi longue qu'on voudra, et alors le devenir mon-

dial ressemble à une fraction périodique (la division ramène régulièrement les mêmes chiffres avec les mêmes restes). On reconnaît ici l'éternel retour de Nietzsche : l'univers connaît une grande année, et chaque année répète la précédente jusque dans les moindres détails.

Théoriquement, aucun moyen de trancher. Et il saute aux yeux qu'aucune expérience, qu'aucune recherche scientifique ne résoudra le problème. Ici, les goûts doivent parler - à moins qu'on ne préfère laisser la question ouverte.

B. - Pragmatisme

165

Le savoir pratique communément admis - l'auto, le feu, le précipice à éviter, la manière de se nourrir - se fonde sur une distinction entre le "moi" et le "monde extérieur". Parce que je considère le rocher dévalant cette pente comme différent de moi et capable de me porter préjudice, je bondis de côté...

Il est à croire que cette disjonction s'opère en nous dès la plus tendre enfance, puisque nous ne nous rappelons plus au juste le processus. S'il faut ici une théorie, on reconstruira l'opération ainsi. Les phénomènes autres que notre volonté sont classables suivant qu'ils obéissent ou non à cette volonté. Je puis, plus ou moins, fixer ou refouler mes pensées et mes sentiments, mais je ne puis sans autre modifier cet encier, arrêter le tic-tac de cette montre, empêcher la chute de cet arbre, faire crouler cette montagne. Ces phénomènes-là se moquent de mes désirs; ils leur sont parfois favorables, souvent contraires. Il y a donc eu une évidente utilité à les mettre dans une même classe et à leur vouer une attention soutenue, afin de rechercher, de multiplier les occasions où ils nous sont favorables et de fuir celles où ils nous nuisent. Voilà le premier critère qui, vraisemblablement, a présidé à la distinction monde intérieur-extérieur.

Cette hypothèse est confirmée par la psychopathologie. Celui qui ne règne plus en lui-même, chez qui certains complexes affectifs deviennent si puissants qu'ils se soustraient à l'action de la "volonté" et menacent même celle-ci à la manière du rocher dévalant la pente, du fleuve sorti de son lit ou de l'incendie dévorant la maison, celui-là, s'il a peu de culture, attribue ces perturbations à des forces extérieures, par exemple à des persécuteurs invisibles.

...Cette division pragmatique a sans doute été fixée et précisée par un autre critère, sensoriel. Chez l'homme normal et dans des conditions normales, les impressions visuelles, auditives, tactiles, échappent aux injonctions de notre volonté - à une exception près que nous verrons tout à l'heure. Ici le premier rôle revient à la vue; les sens mineurs du goût et de l'odorat peuvent se négliger. Les cas de rêve ou d'hallucination mis à part, tout le contenu des trois sens

principaux constitue ces phénomènes indépendants, donc redoutables - cela exception faite de notre corps, soumis en une forte mesure à notre vouloir.

Le corps se trouve ainsi à l'intersection du monde extérieur et intérieur. Il représente encore une frontière à un autre point de vue. Je prend une épingle et la plante successivement dans divers objets. Dans le mur, aucun résultat, sauf une minuscule perforation de la tapisserie. Dans le bras, douleur immédiate. Derrière le mur, je ne découvre rien; derrière mon bras, il y a moi.

Parce que frontière de volonté et de sensibilité, le corps a une importance considérable. Il constitue la zone intermédiaire entre monde intérieur et extérieur; il est le moi "vu du dehors". Schopenhauer déjà l'a mis en évidence, pour en faire même le fondement de sa métaphysique. Nous ne le suivons pas lorsqu'il déclare avec insistance que tout "véritable" acte de volonté entraîne nécessairement un mouvement de notre corps. Il cherche à établir par là que le corps est de la volonté devenue représentation, afin d'affirmer plus tard que toute la représentation est volonté. Lorsque je décide de réfléchir une heure à telle question et que j'exécute ce projet, tout peut se passer sans mouvements de mon corps, ou si insignifiants ! Et pourtant, j'ai fait ce que je voulais. Cette raison et bien d'autres - ne serait-ce que le pragmatisme de la présente perspective - déconseillent de mettre le corps humain à la base d'une métaphysique qui ne serait pas une perspective. Pour nous, le corps permet de tracer une frontière assez précise et d'expliquer la quasi-unanimité des hommes dans leur savoir pratique. Le nourrisson occupé à se palper, à compter ses orteils et ses doigts, à regarder d'un air ravi le jeu de ses membres ne cherche-t-il pas en réalité à connaître cette importante frontière ?

D'ailleurs semblable réflexion a dû nous convaincre de l'existence d'autres humains. Voici un corps semblable au mien. Je plante une épingle dans son bras. Cri, réaction vive. D'où je conclus qu'il existe derrière ce bras un moi venant d'éprouver une douleur pareille à celle que je ressens en pareil cas.

Nous retrouvons ici ce que Ziehen appelle "transgresser" et qui permet d'affirmer l'existence d'autres représentations ressemblant à celle qui nous est donnée. Cela ne signifierait pas "transcender" mais se bornerait à une "généralisation scientifique". En réalité, c'est bel et bien transcender, mais de façon légitime dans notre perspective où nous avons prudemment admis les a priori nécessaires à la perspective humaine. Ziehen avait tort dans son stade de la théorie de la connaissance, il aurait raison au stade actuel. Admettre l'existence d'autres représentations, c'est en effet maintenant une généralisation scientifique. Et bien plus solide que les dernières découvertes de l'atomisme moderne.

Nous irons encore plus loin. Les animaux qui ont deux yeux comme nous auront comme nous des impressions visuelles avec - bien sûr - des différences génétiquement programmées. Le regard de la taupe ne vaudra pas celui de

l'aigle. Mais nous savons que les animaux supérieurs voient eux aussi le soleil et la nature, souffrent des mauvais traitements et sont heureux des bons.

Assez tôt, nous voyons mourir autour de nous bêtes et gens. Le cadavre nous frappe d'abord par son immobilité; aucun vouloir ne l'anime. Approchons. Touchons-le. Il est froid. Blessons-le. Aucune réaction. Nul besoin d'attendre la pourriture progressive pour comprendre que derrière ce corps il n'y a plus de moi. Et nous nous demandons naturellement : Ce moi s'est-il envolé ? Poursuit-il ailleurs son existence, ou a-t-il été détruit ? La question est si normale, si nécessaire que toutes les religions s'en sont occupées. Elle est d'autant plus intéressante que chacun, avec un peu d'observation et de réflexion, doit se considérer comme mortel. En d'autres termes, on se demande si le corps - que la vie nous révèle si intimement lié au moi, à l'"âme" - va ou ne va pas entraîner l'âme dans sa ruine; si corps et âme sont deux aspects indissolubles d'un même être ou si le premier n'est que l'enveloppe occasionnelle de la seconde - qui dès lors pourrait être immortelle.

La croyance à la survie doit son immense succès d'abord à la peur de mourir qui, sous son aspect positif, s'appelle instinct de conservation. Il y a aussi, ressort puissant, le désir de revoir des êtres chers et qui anime le spiritisme. Tout revient à savoir, puisque le problème semble de ceux que ni la pensée ni la science ne résoudront (il est vrai, la science actuelle fournit plutôt des présomptions contre l'immortalité), tout revient à savoir quelles sont les tendances dominantes.

L'un tiendra ce langage :

"Mon corps, un jour, sera réduit en poussière. Hélas mille fois ! Mais il serait trop horrible que je fusse anéanti du même coup. J'espère, je crois que je suis immortel. Dès lors l'âme est la partie importante, la seule partie importante, et je dois éviter de nouer des liens trop étroits avec ce mesurable corps, destiné à disparaître."

Un autre dira devant le tombeau de sa mère :

"Plus tu séjournes là-bas, plus tu te trouves ici. Plus tu es absente, plus tu es près de moi. Tu m'es plus nécessaire que le pain quotidien. Et tu es d'autant plus en vie que tu es morte depuis longtemps." (Bref poème de Börries von Münchhausen : "Je länger du dort bist...".)

Un autre encore dira :

"L'immortalité ? Mais ce serait un ennui affreux. Le meilleur des spectacles devient horripilant s'il se prolonge trop. Non seulement la mort est souhaitable pour marquer la fin d'un drame qu'on aura fait aussi beau que possible, mais aussi la croyance à la mort est bonne, car elle confère à chaque seconde de vie un prix inestimable. A quoi bon se donner la moindre peine, si l'on a l'éternité devant soi pour réparer ses erreurs et réaliser ses aspirations suprêmes ?

Si au contraire on se sait mortel, on se gardera de gaspiller son temps. Et le corps, loin d'être méprisable, a droit aux mêmes égards qu'un loyal serviteur. La peur de mourir, entretenue par la certitude de la mort, mais dominée, apportera cette perpétuelle résonance tragique, beauté et sauveur de notre existence. Craindre de mourir, certes, comme tout animal, mais aller au-devant de cette mort, le front haut, le regard clair !"

Le troisième discours me plaît assez, mais le deuxième, le poème de Börries von Münchhausen, me va au fond de l'âme. Peut-être le poète ne croit-il pas à l'immortalité. Mais cela ne l'empêcherait pas de faire revivre l'être cher dont il a besoin comme du pain quotidien.

Bien que l'immortalité pose un problème insoluble en l'état actuel de nos connaissances, soulignons cependant le danger de croire l'âme immortelle : se désintéresser de la vie terrestre. Quand le principal souci est de se ménager une place confortable dans l'Au-Delà, on poursuivra assez mollement la réalisation, disons, du progrès social : qu'importent ces quelques souffrances passagères !...

Cela va sans dire, je m'incline devant les croyants que la foi en l'Au-Delà ne rend pas oublieux de leur rôle et de leur devoir d'hommes.

Je me souviens toujours avec émotion et reconnaissance des pages que Rosenberg a écrites sous le titre "Mystik und Tat" (in "Der Mythos des 20. Jahrhunderts"). Je voudrais que le lecteur s'y reporte, car, venant après Rosenberg, je ne tiens pas à répéter ce qu'il a dit mieux que je ne pourrais le faire. Aussi dirai-je peu, très peu de chose.

Nous qualifierons de vitales les tendances dont la satisfaction contribue au maintien de la vie, individuelle ou des lignées : la faim, le désir sexuel, l'instinct de conservation qui a poussé nos ancêtres à s'armer, à se vêtir, à se loger. À côté de ce premier groupe, il est une foule de tendances dont la non-satisfaction serait à la rigueur compatible avec la survie de l'homme. Nous y distinguerons plusieurs zones. Appelons hédoniste la voisine de la précédente. La satisfaction des tendances vitales évite généralement une souffrance en même temps qu'elle apporte du plaisir; le feu qui nous épargne les morsures du froid nous réchauffe sur un mode bien agréable; le repas le plus simple, abordé avec appétit, est un bon moment, et il nous préserve des tortures de la faim; le coït, tout en empêchant l'extinction des lignées, offre des agréments assez connus, soit par expérience, soit par la littérature. Les tendances hédonistes, elles, cherchent à augmenter ce plaisir par des raffinements. Depuis les mille et une fantaisies érotiques jusqu'aux extravagances gastronomiques et en une certaine mesure jusqu'au "confort moderne"... La zone suivante, appelons-la "esthétique" et par ce mot nous aurons beaucoup suggéré. Mentionnons encore les tendances qui poussent à la lutte et à l'aventure, celles de la curiosité qui alimentent notamment la recherche scientifique... Reste

un dernier groupe qui, pour se faire entendre, a besoin de notre solitude et de notre silence, du silence des appétits vitaux et hédonistes. La mesure précise où l'homme recherche le silence afin de percevoir ces voix magiques, souvent indistinctement douces, parfois impérieuses, mais toujours source de force nouvelle, cette mesure précise est celle de la vie mystique. C'est l'expérience mystique qui permet de rêver un monde comme nous le voudrions, qui permet à notre volonté la plus profonde d'écrire, flamboyant, notre devoir sur le ciel de l'avenir et qui nous accorde la force de lutter. "Mystik und Tat", le recueillement et l'action, telle est la grande polarité de notre existence.

Rien d'étonnant qu'on ait réservé ou associé le nom de Dieu à ces tendances suprêmes, à ces valeurs, ordres mystérieux surgis de l'ombre, qui ne viennent pas en tyrans maîtriser notre volonté, mais qui sont cette volonté, la source de cette volonté. Volonté qui trop souvent oublie d'où elle vient pour tomber à la merci d'impulsions momentanées. Voilà pourquoi, lorsque la vie perd son sens, lorsqu'on ne sait plus que vouloir outre le manger et le dormir, il faut retourner à notre divine solitude. Là, loin du monde, nous retrouverons le sens du monde. Mais aussi l'inexorable "je dois, car je veux" !... Si par Dieu l'on entend ces voix qui s'élèvent quand tout se tait, qui sont avec nous quand nous sommes seuls, alors ce Dieu est amour.

Les idées ne sont pas toujours de ces fantômes falots, vivants dans les brumes de l'abstraction la plus lointaine. Nombre d'entre elles exercent une nette influence sur notre affectivité. L'idée de la mort, par exemple, a une certaine couleur. Chez les faibles ou chez certains malades, elle provoquera même l'épouvante, non que ceux là soient plus près de mourir (tel condamné a gravi l'échafaud la plaisanterie aux lèvres), mais ils n'ont plus la force de maîtriser la peur animale de mourir - qui est bonne, car elle empêche de se sacrifier pour des vétilles, mais qui ne doit pas commander.

Ainsi, les conceptions opposées du déterminisme et du libre-arbitre entraînent d'ordinaire certaines conséquences affectives et morales.

À ce titre, l'action dépressive du déterminisme est indéniable. Le malheureux victime d'une telle croyance traverse un drame en plusieurs actes. Au début, notre homme possède, comme vous et moi, un idéal et de grandes ambitions. Puis il se met à croire au déterminisme. La première et la plus simple conclusion lui fait considérer tous les efforts comme inutiles, puisque ce qui doit arriver arrivera et que le reste ne se produira jamais. D'où découragement. Puis sursaut désespéré d'espoir : mon ambition et mon combat ne seraient-ils par hasard pas précisément un chaînon causal décisif amenant la réalisation souhaitée ? Dernier acte : rechute dans la mélancolie; vu le déterminisme, mon ambition, mon activité, mes espérances et mes illusions, étant des résultantes, sont survenues, surviennent et surviendront nécessairement;

impossible de vouloir autre chose qu'inscrit dans les étoiles; et si je dois vouloir ceci, infailliblement je le voudrai. A ce stade, dont il ne se libérera guère, notre homme considère le monde et lui-même avec une sombre indifférence, teintée d'une pénétrante tristesse de jour de pluie, qui l'accompagnera désormais. Car, dans un coin perdu, bien au fond, bien loin des regards, son âme d'autrefois et sa jeunesse pleurent.

On le conçoit, semblable vision sabote toute combativité. C'est même une catastrophe. Ce regard intérieur morbide, cette rage d'expliquer notre propre volonté par des causes - rage qui n'a rien à voir avec le recueillement mystique où la volonté elle-même remonte à ses sources - exercent une action corrosive effroyable. Pour cette raison, la plupart des intellectuels, tirés de leur agitation cérébrale, sont de pauvres hères et de misérables loques, comparés à n'importe quel manoeuvre. D'ailleurs, tout notre sentiment proteste contre l'attentat de dégrader notre vouloir à n'être que l'aboutissement de chaînes causales. Notre sentiment, en se prononçant pour le libre-arbitre, veut nous interdire de considérer notre propre vouloir autrement que comme surgi du néant, que comme cause et non effet.

Inutile de souligner davantage les bienfaits de la foi en le libre-arbitre. Chacun l'aura déjà saisi : cette croyance irraisonnée témoigne d'une profonde sagesse. Elle favorise la naissance des ambitions et des actions. Autant le déterminisme paralyse, autant le libre-arbitre exalte. D'ailleurs, le pari suivant (le pari, ce raisonnement pragmatique par excellence) nous le confirme assez.

Donc : Ou bien il y a déterminisme (notre volonté est un effet), ou bien il y a libre-arbitre (notre volonté est une cause première). D'autre part, j'ai un idéal à réaliser, et le lecteur se demande si je vais rester inactif ou si je vais bouger. Si j'agis et qu'il y a déterminisme, mon acte est bien entendu déterminé et réussira ou ne réussira pas suivant ce qui est écrit de toute éternité; mais s'il y a libre-arbitre, j'ai peut-être contribué de façon décisive au résultat désiré. Si au contraire je n'agis pas, mon inaction, en cas de déterminisme, déterminée elle-même, importe peu, et Allah aura le dernier mot; mais en cas de libre-arbitre, j'ai peut-être, par ma faute, fait échouer mes projets. Conclusion : En cas de libre-arbitre, j'ai le devoir d'agir - la branche déterministe demeurant totalement indifférente.

Pour conserver nos ambitions, l'âme de notre enfance, nos aspirations suprêmes, notre vitalité, nous devons croire au libre-arbitre. (Ou du moins agir comme si !...)

*

* *

C - Concordances, antinomies et conciliations =====

169

L'âme et le corps

Selon notre perspective rationaliste, le corps serait un agrégat d'atomes. Et comme il n'y aurait rien hors la matière et le vide, l'âme ne saurait être autre chose qu'une fonction corporelle. Par exemple une certaine activité de cellules nerveuses. La mort donc, arrêtant les fonctions physiques, vient anéantir l'âme. En une formule : l'âme n'a plus lieu.

Ceux qui, au cours de notre démarche pragmatique, ont opté pour la mortalité de l'âme, constateront la concordance des deux perspectives.

Ceux qui ont opté pour l'immortalité de l'âme devront récuser le matérialisme antique. Poser que les substances n'ont pas toutes les mêmes propriétés. Descartes disait que le "je" est une "substance pensante", mais sans préciser la portée exacte de ce terme. Poser que certaines substances ont une conscience, c'est-à-dire sont dotées de représentation. Dans "Volonté de Puissance", aphorisme 626, Nietzsche souligne que nous ignorons s'il n'existe pas de telles substances pourvues de conscience. Certains auteurs vont même jusqu'à contester, aujourd'hui encore, la réalité des atomes.

Le rationalisme matérialiste, avec l'atomisme antique, tente d'expliquer le monde avec le moins d'éléments possible. Il suffit pour les premiers pas, pour le premier étage du château de cartes. Mais il faudra le réviser au fur et à mesure de ses insuffisances.

J'ai confessé un faible pour la mortalité de l'âme, mais n'en fais pas un article de foi. Il suffit de regarder autour de soi pour apercevoir que tous les croyants ne sont pas de ces égoïstes timorés tremblant pour leur béatitude. On en voit beaucoup animés d'un véritable esprit de sacrifice et combattre de tout leur cœur et de toutes leurs forces pour un ordre meilleur sur terre. Qu'ils se trompent souvent dans le choix du parti ne diminue en rien leur générosité... Parallèlement, il serait aussi faux de tenir tous les adeptes de la mortalité de l'âme pour des idéalistes prêts à affronter le martyre. Le regard le plus rapide nous convainc que beaucoup tirent argument de la destruction assurée - donc de l'impunité - pour mener une vie de bâtons de chaise (car voilà le danger de cette conception)... En fin de compte, ne l'oublions pas, tout importantes que puissent être les questions de doctrine, la plus pure croyance, adoptée par des lâches ou des égoïstes jouisseurs, n'ennoblira pas ceux-ci, mais deviendra aussi repoussante qu'eux. C'est pourquoi le plus grand danger pour une religion est - - - le succès ! Le succès dégrade la cause triomphante par l'adhésion intéressée et massive de ceux qui n'ont rien fait pour son triomphe. C'est aussi pourquoi, par-dessus les partis, les croyances - par-dessus les perspectives ! - doit s'établir, dans l'estime, l'invisible communauté des sincères et des enthousiastes. On doit

pouvoir estimer un adversaire et le frapper sans le haïr. Pourquoi cette mentalité, possible au temps de la chevalerie, serait-elle une chimère aujourd'hui ? L'homo sapiens serait-il à tel point dégénéré ?... (1)

Poser, à côté de la matière dont est formée le corps, une substance différente qui formera l'âme rendra d'un coup la conception du monde plus complexe, et l'on s'engage dans un rationalisme moins économique. Mais au fond, le rationalisme est-il vraiment indispensable ?...

Nous l'avons adopté pour aller du simple au complexe, pour introduire parcimonieusement les a priori qui, sinon, submergent la pensée.

170

Dieu

Le matérialisme rationaliste ne laisse guère de place à un Dieu transcendant, tel que bien des religions l'enseignent. On imagine mal, en effet, un Dieu matériel, obéissant à l'inertie et à la gravitation.

Nos considérations pragmatiques, en revanche, nous ont présenté un Dieu comme centre de notre vie mystique.

Ceux qui veulent considérer les culminations de leur vie intérieure comme la manifestation d'un Dieu tout puissant, créateur du monde (2), doivent compliquer leur cosmologie en introduisant une divinité substantielle. Et s'ils tiennent à sa toute-puissance, ils ne pourront la soumettre à des lois, donc au déterminisme rationnellement exigé. Le déterminisme n'est pas un dogme, mais une conséquence de la perspective très simple envisagée pour commencer.

Signalons cependant que la foi en un Dieu transcendant peut avoir des conséquences négatives. Il y a d'abord le fait qu'en attribuant le plus précieux de nous-mêmes à un autre, à Dieu, nous nous dévaluons. Nous considérerions à bon droit un règne exclusif des tendances vitales, hédonistes et esthétiques comme une déchéance; nous la réalisons dans notre imagination en considérant notre âme comme uniquement constituée par ces éléments primitifs. Voilà le thème de l'homme-vermisseau. Et si l'on compte dans les attributs divins la toute-puissance (une contradiction, Messieurs, une puissance doit nécessairement être limitée pour pouvoir s'exercer !) ou du moins une puissance écrasante, alors on ouvre entre créateur et créature un abîme que rien ne peut combler, sinon l'obéissance et l'humilité. Car quel intérêt l'Eternel pourrait-il prendre

aux misérables hommes ? Dès lors, plus on se roulera dans la poussière, se frappera la poitrine et s'arrachera les cheveux, plus on aura de chances de se gagner la pitié divine. Cette attitude, ou plutôt ce manque d'attitude, trouve son expression dans le dogme du péché originel... Il est bien compréhensible qu'un individu occupé à faire du repentir, de l'humilité, n'aura guère le temps de se consacrer à une cause terrestre. Logiquement, il doit même s'interdire de tels projets - peut-être pervers et orgueilleux... - Il y a ensuite l'intervention du prêtre. Si Dieu est transcendant, il peut avoir confié ses principales volontés à quelques hommes : aux prêtres, seuls détenteurs de la "révélation". Cela d'autant plus que la voix mystique parle un langage que le fidèle ne se sent pas à même d'interpréter. Alors les prêtres, porte-paroles, expliquent comment Dieu veut que nous agissions : ils enseignent une morale. La même pour tous. Le lit de Procruste ! Heureux les fidèles qui ont exactement la longueur du lit ! Pour les autres, élongation ou amputation !

Si Dieu était celui de l'Ancien Testament, Yaweh, créateur glorieux, exterminateur des peuples ennemis d'Israël, un Dieu qui délègue ses pouvoirs à des prêtres à qui l'on devrait obéissance sous peine d'un sort épouvantable dans l'Au-Delà, si Dieu était un tel tyran, lui désobéir serait un devoir. Il n'en reste pas moins que l'idée de tortures éternelles est capable de plier bien des âmes. Seulement, un tel Dieu comporte de telles contradictions qu'il est presque impossible d'y croire.

Dans la construction rationaliste provisoire : matière-vie, le concept Dieu aura une portée immanente. Il correspondra à nos tendances suprêmes - celles auxquelles nous attachons le plus de prix. Pour Maître Eckehart, Dieu est cette étincelle intérieure, ce "Fünklein" qui est un guide et une récompense.

Dieu - partie de notre âme - ne serait pas sans nous. Mais sans lui, nous ne serions pas grand-chose. - Telle est la différence nous séparant de ces athées qui, ayant refusé le Dieu transcendant, confondent dans une même réprobation le recueillement mystique et ignorent le Dieu qu'ils portent en eux. Ces hommes deviennent très vite plats et superficiels, parce qu'ils se sont coupé le chemin menant à leurs profondeurs.

...Les tendances révélées par la méditation solitaire sont aussi les plus stables : celles qui nous accompagneront jusqu'au tombeau. Elles sont intimement liées à ce qu'on appelle le caractère - à ce qu'il y a de plus profond dans le caractère. Chacun peut vérifier que ces tendances ne naissent ni ne meurent. Nous verrons que, comme le caractère, elles sont essentiellement héritées. Dieu comme voix de notre sang.

171

Déterminisme et libre-arbitre

L'antinomie déterminisme-libre-arbitre est des plus sérieuses. On s'en souvient, lors de la démarche rationaliste, j'ai postulé l'un, et lors de la démarche pragmatique, l'autre.

(1) 2000 : Nous en avons bien peur.

(2) La Bible précise bien qu'il ne s'agit pas d'une création ex nihilo, mais d'une mise en ordre d'un chaos pré-existant. Il y aurait donc, outre la matière (le chaos), un être, Dieu, situé hors de celle-ci. Occupant une région donnée de l'espace ? (Dieu fini.) Ou occupant tout le reste de l'espace ? (Dieu infini.) Des questions ardues...

Certains lecteurs m'attendent probablement à la conciliation.

L'un d'eux, quelque peu doué pour la chicane, pourrait créer ici un incident de procédure :

"Pour étudier le problème du déterminisme, il faut avoir la liberté de le faire. Non seulement une liberté légale, mais réelle, opposée au déterminisme. A défaut, inutile de se donner du mal. La solution, juste ou fautive, interviendra forcément en vertu de la causalité qui régit l'univers. Passons donc au chapitre suivant !"

Le principe de causalité (troisième et quatrième forme) n'apparaît qu'après l'acceptation d'un espace et d'un temps réels, cosmiques, avec des substances en mouvement. Des substances douées d'impénétrabilité, comme la "matière" de l'atomisme antique où toutes les substances sont posées de même nature. Et nous retrouvons le cas de la boule de billard (cause) qui en heurte une autre et la met en mouvement (effet). Le matérialisme atomique ne peut concevoir d'"effet" sans cause : une substance bougera ou modifiera sa course seulement sous l'action d'un choc, de la gravitation ou de quelque autre force. Un tel univers ressemble à un immense jeu de billard avec un fantastique nombre de boules; il exclut le libre-arbitre qui postule un "effet sans cause", impossible dans cette perspective.

L'atomisme moderne, lui, en est au trente-deuxième étage du château de cartes cosmologique. Au prix de multiples hypothèses, il s'écarte beaucoup de la simplicité antique : les substances ne sont plus de même nature; une véritable ménagerie de particules, dotées chacune de propriétés différentes, s'efforce de rendre compte des phénomènes actuellement connus. Il y a désormais des boules de billard de toutes dimensions, de toutes couleurs et de tous comportements. Mais cet atomisme, en fin de compte, maintient un "univers jeu de billard" d'où le libre-arbitre paraît toujours banni. Quelques auteurs, certes, concèdent que dans divers cas la loi de causalité ne fonctionnerait plus... Ouvriraient-ils une petite porte au libre-arbitre ?

Si l'on envisageait, avec Nietzsche et Descartes, la possibilité de substances dotées de conscience, on susciterait des bouleversements qui ouvriraient au libre-arbitre le plus imposant des portails.

En d'autres termes, le déterminisme n'est qu'une possibilité parmi d'autres, donc une "perspective". Il tire sa force du principe de causalité, dérivé lui-même d'un espace cosmique semblable à notre espace idéal et de substances formant un univers "jeu de billard". Le déterminisme s'impose uniquement parce que nous avons adopté, pour commencer mais à titre problématique, une cosmologie qui le contient. Etant problématique, il est évidemment moins redoutable.

Reste cependant qu'une antinomie indiscutable a surgi entre la démarche rationaliste et la pragmatique. La conciliation s'annonce difficile, même en tenant compte de

l'évolution future du problème selon le changement des perspectives.

De quoi s'agit-il ? - Deux complexes de tendances, également chers, menacent de se prendre aux cheveux pour une divergence d'opinion. Que fait-on lorsque deux bons amis vont s'assommer dans un tel cas ? - On leur répète que le motif de la querelle est ridicule et on les prie de se supporter malgré tout.

Nous avons commencé de le faire tout à l'heure en soulignant le caractère problématique de la dispute. Même en acceptant un déterminisme total, universel, le libre-arbitre survrait comme postulat de la raison pratique, pour parler comme Kant, ou comme "fiction pratique" selon Vaihinger. Dans sa "Philosophie des Als-Ob", Vaihinger relève les contradictions inhérentes à l'idée de "liberté" et ajoute : "En dépit de toutes ces contradictions, nous utilisons ce concept non seulement dans la vie quotidienne pour juger moralement les actions, mais ce concept constitue la base de tout droit pénal sans cette présomption, on ne saurait justifier une peine pour un acte commis."

Mais il y a mieux. Le désir de comprendre allié à une cosmologie mécaniste veut le déterminisme; le désir et la nécessité d'agir ont besoin du libre-arbitre. La conciliation serait impossible, si ces deux tendances se manifestaient toujours simultanément. Mais, le plus souvent, nous leur accordons audience à tour de rôle. Et, avec de l'entraînement, nous séparons fort bien les réflexions théorique et pratique. A tel moment, nous tâchons de comprendre; à tel autre, nous nous demandons ce qu'il faut faire. Eh bien, la conciliation - enfin dans sa simplicité - c'est d'adopter pour la pensée théorique le déterminisme le plus rigoureux. Mais dès que s'élève la question "Que faire ?" soyons farouchement pour le libre-arbitre.

Cela va de soi, la séparation des deux domaines ne sera jamais parfaite, toujours subsistera une zone litigieuse. Toutefois, notre conciliation vaut mille fois mieux que le choix exclusif de l'une ou l'autre solution. Je parle ici par expérience... Et il incombera à chacun de résoudre au mieux la question frontalière.

Les solutions radicales présentent en effet des inconvénients - déjà esquissés.

Une croyance totale au libre-arbitre, si elle est un tonique, constitue une véritable calamité intellectuelle. Qui dirait jamais le temps que les stupides partisans du libre-arbitre ont fait perdre aux sciences ! En introduisant la conception absurde d'un effet sans cause, ces pauvres gens sont responsables de l'état embryonnaire de la psychologie. Dans les autres domaines, il a fallu des efforts titanesques pour les vaincre.

En revanche, une croyance totale au déterminisme, si elle permet d'atteindre un maximum d'intelligence, est une catastrophe pour la vie pratique. Il faut ignorer l'impuissance d'action des intellectuels pour en douter, ignorer leur pauvreté souriante à demi ironique quand la situation exige d'eux davantage que des phrases.

En une formule : La foi totale au libre-arbitre jette un soupçon sur les facultés intellectuelles du croyant; la foi totale au déterminisme, sur sa vitalité.

*

Ne croyez surtout pas cette conciliation nouvelle. Rosenberg déjà la présente comme une caractéristique - plus instinctive que réfléchie, il est vrai - de l'humanité nordique. Mais il importe peu de dire des choses nouvelles, pourvu qu'elles paraissent importantes. Nous lisons dans le "Mythe du XXe siècle", 1,8 :

"La religion doit concerner uniquement le royaume de Dieu qui est en nous. La vraie science ne s'occupe que de mécanique, de physique, de chimie, de biologie. Cette séparation, une fois réalisée, jette la première base d'une culture conforme à la nature nordique, elle équivaut aussi à une victoire sur les dogmes judéo-syriens et à une libération de notre vie active, consciente de sa polarité : mystique et liberté d'une part, nature et mécanisme d'autre part - polarité qui seule assure notre vie véritable."

Chapitre second

L'ÉLÉMENT

A - Prolongement scientifique

172

Étant donné que nous transcendons pour expliquer l'immanence, il faut doubler celle-ci autant que possible d'éléments transcendants. Par là, nous construisons un monde pour la causalité quatrième forme, la causalité-déterminisme. Et ici, notre attention se porte naturellement sur la science, occupée à une semblable construction. Certes, la causalité scientifique s'interprète de bien des manières et n'implique pas forcément le déterminisme; mais elle est compatible avec lui.

Et voici la première question : Qu'est-ce que la science ? Car peu de mots sont aussi usités et aussi variables, multiformes, dans leur portée. Suivant l'extension du terme, les mathématiques, l'histoire seront ou ne seront pas des sciences.

Dans le cas de difficultés terminologiques, le plus simple est souvent d'adopter une définition quelconque et de s'y tenir, quitte à ne pas entendre la même chose que telle partie du public. Mais si l'on veut trouver une sorte de moyenne entre les nombreux sens du mots, de manière à serrer d'assez près la signification courante, un travail de comparaison, parfois laborieux, s'impose. Ce procédé se justifie chaque fois que, comme ici, on n'a pas l'ambition de redistribuer à de nouveaux mots le sens des anciens. Je n'ai pas l'ambition ni le pouvoir de m'emparer des sciences admises et de les répartir dans de nouvelles catégories - plus ou moins adéquates.

On m'accordera sans doute qu'un trait distinctif de la "science" est le recours à l'expérience, que ce soit l'ob-

servation ou l'expérimentation. Excluons donc toute discipline traitant d'objets transcendants sans corrélatifs immanents : nous aurions là de la métaphysique pure, c'est-à-dire de la cosmologie. D'autre part, j'affirmerai que la science n'est pas davantage entièrement immanente. Le seul savoir de l'immanence est le phénoménisme qui, esquissé peut-être par Husserl sous le nom de phénoménologie, n'a pas encore acquis pour le grand public le rang d'une science. Savoir d'ailleurs purement descriptif, en l'absence de toute causalité. Dès qu'intervient la perspective temporelle - le perpétuel devenir - on transcende déjà, et pourtant l'on obtiendra seulement le "phénoménalisme", soit les antécédents et les conséquences constantes strictement phénoménales. Mais il n'y a pas là de quoi faire une physique ou une chimie. Qu'on se reporte à la "Métaphysique de combat" pour pressentir les possibilités et les limites du phénoménisme... Les sciences réputées telles, de la minéralogie à l'optique, tablent sur une conception assez poussée de la transcendance; que serait la géographie, je vous en prie, sans la croyance, conventionnelle ou non, à un globe terrestre réel, sis à sa place dans le système solaire ?

Portant à la fois sur l'immanence et la transcendance, la science a comme mission principale ce qui justement fait notre propos : découvrir des lois expliquant les phénomènes. On a voulu séparer métaphysique et science, et borner la seconde au domaine phénoménal. Malgré cela, les diverses disciplines n'ont pas renoncé à leurs hypothèses de structure, toutes métaphysiques puisque construisant une partie de la réalité cosmique, et ces disciplines ont eu raison d'agir ainsi. Le savant s'inquiète assez peu du bien-fondé de ses hypothèses, leur fécondité seule l'intéresse. Jusqu'à nou-

vel avis, les diverses sciences seront composées à la fois d'éléments métaphysiques et d'éléments phénoménistes. La perspective quotidienne, brisée, dissociée en métaphysique et en phénoménisme, se reforme sur le plan scientifique par un soigneux mélange des deux éléments. Notons en passant que cette perspective reconstituée contient davantage d'a priori qu'au départ : tous les a priori supplémentaires de la science. (Alors que la perspective quotidienne pouvait se contenter, par exemple, des atomes de Démocrite, elle inclura désormais les nombreuses hypothèses de l'atomisme moderne et présentera, dès lors, une fragilité dialectique plus grande.

Les divergences métaphysiques, qui de tous temps et à bon droit ont diverti les non-philosophes et qui ont augmenté la confusion théorique des sciences, en ont aussi rendu difficile la seule classification. De nombreux ouvrages, établissant que tous les autres n'ont rien compris, ont paru sur ce sujet... Etant donné qu'une classification, même mauvaise, n'est pas une catastrophe, puisque de toute manière elle est idéale, fictive, ne perdons pas trois cents pages à en établir une nouvelle, même permettant de mépriser définitivement les précédentes. Surtout que les savants, au cours des âges, ont construit leurs disciplines selon leurs besoins, sans se demander si ces disciplines entreraient dans quelque schéma. (De même, les plantes ont produit de nombreuses formes intermédiaires sans le moindre respect pour nos systèmes botaniques.) A cela s'ajoute l'incohérence métaphysique. Auguste Comte, dont l'avis a obtenu un certain succès, propose le critère de la complexité croissante : d'abord les mathématiques, puis la mécanique qui comprend la science précédente en ajoutant des éléments nouveaux, puis la chimie, puis hésitation permise entre la biologie et la psychologie. (En effet, si l'âme est immatérielle, on peut faire de son étude une discipline distincte et assez indépendante; sinon la psychologie devient un chapitre de la biologie. Selon qu'on a choisi ou non la matérialité de l'âme, l'incertitude se trouve levée du seul fait d'une décision métaphysique.

Néanmoins, un rudiment de classification s'impose, singulièrement facilité par nos prémisses. Opérons un premier tri en sciences idéales : les mathématiques plus une partie de la mécanique, et en sciences réelles : le reste. Ces termes ne bravent pas toute critique : Si les mathématiques se construisent à la seule aide de nos notions d'espace, de temps, de point et d'instant, elles s'appliquent néanmoins au réel : le temps et l'espace cosmiques, des substances prises abstraitement... Les sciences réelles, en revanche, ont pour objet les substances meublant l'espace cosmique dans leurs relations avec les phénomènes. Cette première distinction tire son importance du fait que les sciences idéales ne recourent point à l'expérience ordinaire. Comme Schopenhauer l'avait justement relevé, une simple confrontation, par le regard intérieur, entre les prémisses mathématiques et l'espace ou le temps idéal suffit à la vérification (raison pour laquelle les métagéométries, peu éclairantes, n'offriront qu'une inté-

rêt technique). En revanche, les sciences réelles observent et expérimentent... - Ces sciences peuvent encore se subdiviser en organisatrices (elles décrivent et classent) et normatives (elles énoncent des lois). Organisatrices surtout que l'astronomie, la géologie, la botanique, la zoologie, l'histoire... Mais classer et décrire, comme déjà dit, ce n'est pas encore comprendre. Il appartient aux sciences normative grâce à la causalité, d'expliquer le réel. Ce sont, par ordre de complexité croissante, la mécanique appliquée, la chimie, la biologie, la psychologie, la sociologie, les deux derniers termes étant pris au sens large.

170

Le lecteur dispose de tous les traités d'initiation aux sciences s'il désire rafraîchir ses notions. Ne nous y attardons pas davantage.

Remarquons simplement qu'entre chacun des termes : mécanique, chimie, biologie, sociologie, il y a pu il y a eu un hiatus. Il y avait une solution de continuité entre la mécanique et la chimie. Les crochets atomiques de Descartes, puis les électrons planétaires modernes l'ont comblée. Entre ces deux disciplines et la biologie, le hiatus subsiste encore, bien que fortement réduit, hiatus résultant de l'antinomie entre l'organique et l'inorganique... A part ce groupe physico-biologique, il y a le groupe psycho-sociologique avec un certain hiatus entre la psychologie et la sociologie, dû probablement à l'énorme hiatus entre les deux groupes. Un abîme s'ouvre en effet entre la physiologie et la psychologie, abîme que l'occultisme cherche à combler. Ici, le savoir moderne présente une lacune dont il est difficile même de mesurer l'étendue.

Sans doute, celui qui affirme la mortalité de l'âme et la seule existence de la matière affirme aussi que le hiatus doit disparaître. Mais nous ignorons presque tout de la correspondance entre les modifications somatiques (système nerveux) et les phénomènes psychiques. Le spiritisme, la théosophie, l'astrologie s'empressent à offrir leurs réponses. L'astrologie, la plus scientifique des trois, n'est encore parvenue, malgré son passé plusieurs fois millénaires, à aucune clarté sur ses principes et sur sa portée.

Une seule science, la biologie de l'hérédité, jette un premier pont sur le gouffre

Note 2000

Le principe de causalité a le plus de force dans une perspective quotidienne où le grand public double les images de substances qu'il croit voir en voyant les images, classée comme "monde extérieur". Il perd peu à peu de sa force à mesure que les substances supposées se différencient au point de laisser place à des porteurs de conscience... Dans "VdP" aphorisme 545, Nietzsche déclare : "Des phénomènes ne peuvent pas être des causes." Il se place évidemment dans la perspective du perpétuel devenir, ce qui se confirme à l'aphorisme 551 : "Le prévisibilité d'un événement (...) réside dans le retour

de "cas identiques". Et à l'aphorisme 552 : "La nécessité mécanique" n'est pas un fait : c'est nous qui, par interprétation, l'avons introduite dans les événements." Une fois formée la croyance à un univers mécanique dont

les phénomènes seraient seulement les reflets, le principe de causalité s'impose avec toute la force qu'il tire de ses composantes géométriques. Sa rigueur tient en fin de compte à son idéalité.

B- Synthèse

174

En biologie, d'après controverses, exacerbées par d'arrière-pensées philosophiques, voire religieuses - chacun se donnant néanmoins des dehors positivistes - ces controverses, dis-je, peuvent suggérer que la discipline tout entière en est toujours à ses premiers balbutiements. En réalité, d'appréciables résultats sont acquis, et les querelles découlent avant tout de la confusion théorique, de l'incohérence entre les diverses hypothèses. Dans une perspective matérialiste, beaucoup de querelles tombent. Le vitalisme, par exemple, est rejeté, si la vie est apparue sur terre en vertu de seules lois physico-chimiques, sous certaines conditions (chaleur, humidité...) - absentes à l'heure actuelle, semble-t-il, puisqu'on n'observe aucun cas de génération spontanée. Il suffirait cependant de réunir en laboratoire ces conditions inconnues pour synthétiser la vie, et le hiatus entre l'organique et l'inorganique se comblerait... Dans d'autres conceptions métaphysiques, les querelles se résoudraient différemment, mais de façon aussi tranchée.

Cependant, quels que soient les systèmes, on aboutira à de nombreuses conclusions identiques. Notamment quant aux lois de Mendel, quant à l'efficacité de la sélection pratiquée par les éleveurs.

Précisément la biologie de l'hérédité et de l'évolution présente un contraste entre la sûreté des résultats et le déchaînement des passions. Rien d'étonnant, si ces recherches jettent un premier pont sur l'abîme et qu'à première vue leurs résultats semblent lourds de conséquences. A première vue ! En fait, une position métaphysique ne se démontrera ni ne se réfutera jamais. Les disputes scientifiques montrent que chaque camp (par exemple : vitalistes et antivitalistes) peut invoquer les mêmes expériences et les mêmes lois, l'interprétation seule variant. Et là où ils se contredisent sur les faits mêmes, où l'expérience confirme la victoire d'un camp, c'est que l'autre s'était montré téméraire.

Ainsi, les partisans d'un Dieu créateur tombent volontiers dans le "fixisme", affirmant que les espèces, créées depuis le début, n'évoluent pratiquement pas (on ne voit pas pourquoi Dieu n'aurait pas créé les masses protoplasmiques simples dont parlent les transformistes). Ces "fixistes" penchent à accorder une importance écrasante, voire exclusive, à l'hérédité, dans l'idée erronée que cette hérédité vient renforcer leur thèse. Et certains transformistes, tombant dans l'autre excès, croyant on ne

sait pourquoi l'hérédité contraire à leur théorie, chercher à en minimiser le rôle. Je ne suis jamais parvenu à comprendre ce conflit... C'est pourtant l'hérédité qui permet l'évolution des espèces. La grande importance des mutations réside en ce qu'elles deviennent héréditaires !...

Incertitude aussi sur les hypothèses de structure de l'hérédité : disputes entre partisans des théories chromosomique et cytoplasmienne avec avantage pour la première, disputes quant au nombre et à la disposition des gènes. Mais on connaît le comportement de nombreux caractères héréditaires. En outre l'étude de jumeaux a permis d'immenses progrès de notre savoir. (1)

175

Qu'est-ce que l'hérédité ? - Premier élément de définition : Le processus par lequel un organisme ressemble à celui ou à ceux dont il est issu.

Bornée à cela, cette définition serait à la fois trop large et trop étroite. Les ressemblances dues au milieu y seraient comprises : ainsi le père et le fils l'un et l'autre bronzés parce que travaillant en plein air ; il faut donc soustraire les ressemblances que provoque le milieu pour obtenir les héréditaires - opération délicate. Inversement, la présente définition exclurait l'atavisme, la combinaison et aussi les mutations qui, si elles ne sont pas héritées, deviennent héréditaires. Or il importe, du point de vue méthodologique, de préciser les concepts "hérédité" et "milieu" de telle façon qu'ils forment une disjonction parfaite. Il faut que, si l'on désigne par 100 % l'ensemble des causes d'un aspect individuel (phénotype), nous ayons toujours : H (hérédité) + M (milieu) = 100 %. Le problème est de déterminer la valeur de H , sa présence ne pouvant se contester. Un exemple fort simple éclairera notre lanterne. Une jument met bas un mulet. Cet animal diffère d'un poulain, malgré la similitude des milieux utérins. Eh bien, les caractères par

(1) 2000 : Depuis 1946, d'importants progrès ont été accomplis. Le mécanisme de la sélection est connu. Il a permis d'obtenir les nombreuses races de chiens. Les expériences tendant à franchir les limites d'une espèce n'ont donné jusqu'ici que des monstruosités... L'hérédité chromosomique est prépondérante, à côté d'une hérédité cytoplasmienne par les mitochondries... L'étude des jumeaux s'est poursuivie... On annonce le décryptage du génome humain, c'est-à-dire la succession des quatre lettres du code génétique. Reste encore à en découvrir le sens.

lesquels il ressemble à l'âne tout en différant de la jument ne peuvent être que le fait du père et les causes de ces ressemblances devaient se trouver dans le spermatozoïde.

Pour ces raisons, il convient de corriger cette première définition par un second élément : Le processus héréditaire, à l'un de ses stades, se déroule dans l'ovule fécondé et embrasse tous les événements qui s'y déroulent. Le milieu, lui, désigne le processus qui, au même stade, embrasse tous les événements en dehors de l'ovule fécondé. La disjonction est donc ici parfaite, quelles que soient les interférences possibles à des stades ultérieurs.

Appelons "variations" les différences entre l'enfant et ses parents. On en distingue trois formes : la "modification", différence due au milieu où s'est développé l'organisme et qui n'est pas héréditaire; la "combinaison", différence due au fait que certaines caractéristiques des parents s'opposent de telle sorte que l'enfant présente un aspect intermédiaire ou composite (couleur café au lait des mulâtres); la "mutation", différence due à des causes peu connues (rayons cosmiques ? climat ? agressions chimiques ou alimentaires ?), mutation qui sera désormais héréditaire et se distingue de la "combinaison" en ce qu'elle constitue un élément nouveau, jamais vu chez les ascendants; en outre combinaisons et mutations se comportent différemment chez les générations ultérieures.

Dès lors, on comprendra. Comme un caractère dépend de deux facteurs : l'hérédité (le processus causal issu de l'oeuf fécondé) et le milieu (le processus causal venant du dehors), ce qui est héréditaire n'est pas tel aspect, mais tel mode de réaction de l'organisme menant à tel aspect si le milieu ne s'y oppose pas. On parlera néanmoins de caractère héréditaire là où l'influence du milieu est très faible et où le mode de réaction conduit fatalement à l'aspect (par exemple, la pigmentation du Nègre).

...Ces quelques précisions de principe dissiperaient bien des malentendus.

176

Querelle de l'hérédité des caractères acquis

Issue de Lamarck, une théorie a soutenu et soutient encore l'hérédité des "caractères acquis". Que signifient ces termes ? - S'il s'agit simplement d'aspects survenus à un moment donné, il n'y a pas de quoi se prendre aux cheveux. En ce sens, les "mutations" désignent des caractères acquis et héréditaires ! En ce sens, la thèse des lamarckiens ne saurait rencontrer de doutes. Mais tel n'est point leur propos. Ils veulent parler de caractères physiques ou psychiques que l'individu peut provoquer à sa guise, grâce à diverses méthodes, notamment éducatives, caractères qui deviendraient héréditaires. Les partisans de cette thèse se recrutent volontiers parmi les marxistes, hostiles aux privilèges de naissance ! On est anticapita-

liste ou on ne l'est pas ! Foin des conceptions réactionnaire affirmant des différences irrémédiables entre individus et visant à saboter la régénération humaine, inévitable si la doctrine communiste est écoutée !... D'autre part, on a remarqué chez des savants juifs une inclination pour le lamarckisme, et l'on devine pourquoi. De par leur situation unique au monde, les Juifs ont intérêt à se voir considérés comme d'authentiques Français en France, d'incontestables Américains en Amérique, et ainsi de suite. Si Lamarck est dans le vrai, les différences héréditaires entre Juifs et non-Juifs, s'il y en a, se ront vite comblées, pour peu qu'on laisse aux enfants d'Israël le droit de vivre en Français, Américains, etc. Au contraire, penser que les "caractères acquis" sont intransmissibles et que l'aspect français du Juif restera une apparence relève de l'antisémitisme le plus borné.

Les faits et l'expérience se montreraient-ils fâcheusement antisémites et réactionnaires ? On n'a pu établir de manière probante, de façon à exclure le mécanisme d'adaptation par sélection, un seul cas d'hérédité des caractères acquis. Les faits présentés se situent ou bien dans la marge d'erreur normale, ou bien il ressortissent de la mutation ordinaire : ainsi l'action de produits chimiques, de rayons X sur les ovules et les spermatozoïdes. Erwin Baur signale deux sources d'erreur des lamarckiens : le manque d'homogénéité du matériel d'expérience et le fait que l'influence modifiant les parents peut se poursuivre un certain temps sur les enfants ("Nachwirkung"). Et en tout cas, nous sommes à des distances sidérales de pouvoir aujourd'hui influencer dans le sens voulu l'hérédité par l'éducation - qui vraisemblablement n'a aucun effet sur le "germe". Tant pis pour foule de personnes respectables espérant faire bénéficier leur progéniture de leurs efforts de vie pure et vertueuse. Mais qu'elles se rassurent : Si leur vertu résulte de dispositions héréditaires, elle passera à leurs rejetons. Seulement par un mécanisme non lamarckien.

Je me garderai d'empiéter outre mesure sur le domaine du spécialiste et de vouloir être mieux renseigné que lui. Cependant, la lecture d'un auteur aussi favorable à Lamarck qu'Étienne Rabaud montre que, même admis, les cas de transmission de caractères acquis (c'est-à-dire de mutations provoquées et réalisées dans le sens désiré) sont très peu nombreux. A tel point que Rabaud nie la possibilité d'agir utilement sur l'hérédité. Et cela seul nous importe. Une action par voie lamarckienne est impossible pour l'instant. Je le regrette bien sincèrement, car les méthodes éducatives seraient infiniment moins dure que la principale dont nous disposons : la sélection.

Bref, les marxistes devraient revoir sérieusement leur doctrine. D'autant plus que la biologie de l'hérédité a fait des progrès gigantesques ces dernières décennies.

177

Progrès de la biologie de l'hérédité

Il s'agit d'une discipline jeune, née presque par hasard. Pour un peu, les travaux de Mendel restaient ignorés !... Après un immense engouement, la génétique perdit les faveurs

du grand public. De plus en plus, il devint de bon ton de proclamer l'écrasante prépondérance du milieu. L'opinion contraire passait pour une superstition moyenâgeuse. Au lendemain de la première guerre mondiale, cette réaction, renforcée d'un côté par la sociologie naissante posant le milieu social comme tout puissant, renforcée d'un autre côté par le marxisme, atteignait son maximum.

Mais les savants avaient poursuivi leurs travaux en silence, et deux découvertes capitales vinrent confirmer au-delà de toute prévision les thèses des généticiens. Ce furent les chromosomes géants de la drosophile et l'étude des jumeaux ("Zwillingsforschung").

Depuis longtemps, la mouche du vinaigre servait de matériel à l'étude de l'hérédité. De multiples expériences avaient fait connaître le comportement des différents caractères somatiques dans les croisements les plus divers. A tel point que les généticiens situèrent un grand nombre de gènes et établirent des cartes topographiques des chromosomes de la drosophile. Parce que les gènes échappaient au microscope, ces cartes rencontrèrent beaucoup de scepticisme. Soudain, découverte des chromosomes géants, cent cinquante fois plus longs que les autres. On y vit fort nettement des stries transversales approchant du nombre présumé pour le total des gènes. L'étude de ces stries confirme nettement la théorie chromosomique (sans aller jusqu'à exclure le cytoplasme comme porteur d'hérédité).

Plus importante encore s'avéra l'étude des jumeaux. Devant des expériences avec des mouches ou des gueules-de-loup, on pouvait admettre que c'était bien joli, mais douter que cela fût valable pour les hommes, et en particulier en ce qui touche au domaine de l'âme. L'étude méthodique des jumeaux, notamment par les tests, démontra le grand rôle de l'hérédité. Jusque là, on avait tenté de déterminer les facteurs M et H par l'examen d'orphelins du même orphelinat, en partant de l'idée que ces enfants vivaient dans un milieu identique et que, par conséquent, les différences entre eux venaient exclusivement de l'hérédité. Et l'on trouvait pour celle-ci une prépondérance écrasante. Mais le vice de la démonstration résidait en ceci que l'identité du milieu pour chaque enfant n'était nullement démontrée. On pouvait toujours expliquer les différences constatées par de fines différences du milieu : cet enfant-ci est entré quelques mois plus tard à l'orphelinat, cet autre se trouvait au premier banc, tandis que celui-là était assis au fond de la classe, un tel a eu telle déception que le hasard a épargnée aux autres, et ainsi de suite. L'identité absolue du milieu étant irréalisable, on ne parvenait pas à isoler avec certitude le facteur H. Restait donc à étudier les cas d'identité absolue des hérédités, afin d'isoler le facteur M. Restait donc l'étude des jumeaux univitellins, dont les différences ne peuvent que provenir du milieu. Cette méthode, en relation avec l'étude d'orphelins, de frères et soeurs ordinaires, de jumeaux bivitellins, permet de déterminer indirectement et avec rigueur le facteur H pour tout un ensemble de tests. Et si l'on ne sait pas encore interpréter ces résultats dans le détail, la faute en est à la

psychologie restée au stade des vagissements. Lecture longue et décevante que celle des ouvrages de cette discipline : chaque auteur introduit laborieusement son vocabulaire et il faut déjà de nombreux chapitres pour s'orienter un peu dans la pénombre; ensuite, l'exposé est truffé de considérations ressortissant de la théorie ou de la critique de la connaissance, alors qu'en envisageant la psychologie comme une science où l'on admet les données et hypothèses fondamentales physico-biologiques, on peut rayer comme sans intérêt trois pages sur quatre...

On ignore par exemple à quoi correspondent exactement tels tests, mais les méthodes disponibles décèlent l'importance du facteur H dans tel test.

Si l'on connaît nombre de "Merkmale" (caractères héréditaires) physiques, tandis qu'on distingue encore mal le détail des "Merkmale" psychiques, l'existence de ces éléments psychiques héréditaires et leur rôle de premier plan sont hors de doute.

178

Ceci saute aux yeux : l'âme davantage que le corps sépare l'homme du singe. En elles-mêmes, les différences anatomiques autres que celles des encéphales ne portent pas à grandes conséquences. Tout au plus serions-nous avantagés de pouvoir opposer le gros orteil aux autres... Si nous avons vaincu la nature (provisoirement) et produit la civilisation actuelle (peut-être suicidaire), cela vient de la structure de l'âme humaine. Voilà déjà un argument pour l'hérédité d'éléments psychiques. En effet, même les partisans les plus farouches de l'influence du milieu reconnaissent volontiers comme héréditaires les caractères communs à toute une espèce, voire à plusieurs espèces : avoir deux yeux et non trois, avoir cinq doigts par main et non six, avoir une capacité crânienne très supérieure à celle des singes. Il ne peut qu'en être de même de nos facultés psychiques, notamment intellectuelles. Nul n'essaiera d'enseigner le grec à un chimpanzé.

Devant les résultats acquis, surtout par l'étude des jumeaux, l'ancienne idée théologique d'une totale indépendance entre le corps et l'âme est devenue insoutenable. Ceux qui croient à une différence essentielle entre le physique et le psychique n'affirmeront plus que n'importe quelle âme peut choisir n'importe quel corps. Ils admettront une corrélation telle que tout se passe comme s'il y avait hérédité psychique.

Dans la perspective plus simple "matière-vide", on doit considérer l'âme comme dépendante du corps. Héréditaires sont certains caractères somatiques (structure du système nerveux) lesquels déterminent en une forte mesure la forme et le contenu de la conscience. Ici, les éléments psychiques héréditaires sont uniquement le corrélatif immanent de structures somatiques héréditaires. Bien entendu, repérer et décrire ces éléments exigera plusieurs siècles d'études psycho-biologiques, car tout reste à faire dans le domaine psychologique. Décrire ces éléments demandera un travail de séparation d'ensembles en apparence homogènes ou de synthèse de phénomènes en appa-

rence distincts, travail rappelant beaucoup celui de la traduction phénoméniste.

Alors la caractérologie - encore insuffisante, mais précieuse faute de mieux - entrera dans sa phase vraiment scientifique. Si nous connaissons assez les impressions sensorielles, si nous savons les couleurs (respectivement le daltonisme) héréditaires, nous ignorons presque tout des tendances - problème autrement crucial. Freud, dont l'énorme succès vient surtout d'une présentation habile, souligne avec raison l'importance de l'instinct sexuel, bien qu'au fond l'originalité ait consisté à vulgariser ce que beaucoup savaient et pensaient avant lui. Ainsi, la théorie de l'inconscient et le rôle de la sexualité se retrouvent chez Schopenhauer et Nietzsche. Mais Freud - qui ne va pas comme certains de ses disciples jusqu'au pansexualisme et qui reconnaît des "Ichtriebe" (pulsions du moi) à côté de l'instinct sexuel - ne prétend pas avoir résolu le problème des tendances, puisqu'il considère la psychanalyse comme la superstructure d'un édifice biologique encore inexistant, affirmant par là, lui aussi, le hiatus... Le mérite de Freud réside dans une étude très poussée du désir sexuel, étude qui s'arrête, il est vrai, au bord du hiatus; en revanche, les autres tendances, étiquetées "Ichtriebe", sont fort mal mises en lumière.

179

Le problème des tendances

Si nous définissons le caractère comme l'ensemble des aspects psychiques héréditaires relativement stables chez un individu et influant sur son comportement, le caractère est à l'âme ce que la constitution est au corps.

La constitution, elle, est en très grande partie héréditairement déterminée, mais non de façon totale, le milieu pouvant laisser une empreinte durable, surtout lorsqu'il agit tôt. Néanmoins, la plupart des aspects fonctionnels physiques durables dépendent de structures somatiques héréditaires. Cela constitue déjà une présomption par analogie en faveur d'une forte concordance entre caractère et hérédité, en ce sens que le caractère serait formé de nombreux éléments héréditaires - sur l'ordonnance desquels le milieu pourrait exercer une action. On a objecté que certains aspects souvent durables, tels que l'avarice, le courage, peuvent apparaître ou disparaître sur l'intervention d'influences extérieures. Il existe sans aucun doute une éducation au courage... Et l'on se hâte de conclure que ces traits de caractère sont exclusivement fonction du milieu et qu'en fin de compte on peut avoir le caractère que l'on veut. C'est là une fort méchante erreur, fondée sur un raisonnement simpliste étayé d'une observation superficielle - ignorant les très nombreux cas de lâcheté incurables. L'erreur vient de ce que le courage, par exemple, n'est pas un élément caractérolgique simple, mais un complexe d'éléments. Chez le courageux, la volonté se trouve en mesure de surmonter la peur animale de mourir. Or la peur de mourir, toujours présente, est plus ou moins

forte suivant que le comité directeur de l'âme la favorise ou non par une recherche de jouissance et de confort... De même, la force de volonté dépend de nombreux facteurs, tels que l'exercice, le tempérament sexuel (la poltronnerie des eunuques est quasi proverbiale). Le courage, comme résultat d'un complexe de tendances, dont l'étude approfondie ne s'impose pas ici, offre prise à l'éducation, qui soutiendra ou contrariera telles tendances et, par là, renversera éventuellement le rapport des forces entre volonté et peur de mourir. C'est là un beau résultat, mais il n'y a pas intervention d'éléments caractérollogiques nouveaux. Et encore moins la preuve qu'on peut avoir le caractère qu'on veut. Au contraire, cette brève analyse laisse plutôt prévoir les limites à l'éducation. Un tel renversement se pourra seulement si l'écart entre les forces psychiques en présence n'est pas trop grand. Le poltron s'évanouissant à la vue d'une goutte de sang, affligé de coliques au moindre danger sera intransformable.

La forte hérédité du caractère ressort aussi du problème des tendances... Le résultat des tests, notamment dans l'étude des jumeaux, parle pour l'hérédité. En outre, il est bien clair que le milieu ne nous enseigne pas à trouver désagréables les brûlures, morsures et piqûres, qu'aucune éducation ne rendra aimables - et ces impressions agréables ou désagréables sont étroitement liées à de nombreuses tendances...

De plus, nul ne prétendra que la faim ou le désir sexuel s'apprennent à l'école...

Nous rencontrerons l'objection suivante, fondée sur le sens commun : Votre goût vous fait aller au concert ou voyager en Chine... Ces objets ne nous étant connus que par expérience, on considérera difficilement les tendances en jeu comme héréditairement déterminées. - La solution est fournie par les cas simples. Supposons un amnésique. Il n'a plus aucune notion du manger et du boire. Est-ce que cela l'empêchera d'avoir faim et soif ? Evidemment non ! Supposons un enfant élevé dans un désert. Est-ce que cela empêchera l'apparition du désir sexuel à la puberté ? Non, bien entendu ! Dans ces deux cas, il saute à l'esprit que la tendance se manifeste sous forme de tension douloureuse indépendamment de son abjet. Et elle sera satisfaite ou non suivant que l'objet, c'est-à-dire le moyen adéquat de satisfaction sera trouvé ou non. Toute tendance est séparable en une partie irrationnelle : la "poussée", la "tension", l'"aspiration", et la partie rationnelle : connaissance de l'objet. Cette dernière seule dépend du milieu. Un individu portera en lui de nombreuses tendances réclamant obscurément leurs objets; il n'en supprimera jamais la douloureuse nostalgie, à moins de trouver les objets... La partie irrationnelle des tendances, comme tout élément héréditaire, est sans doute apparue un jour par mutation. Son extension dénote qu'elle a été utile ou liée à un élément utile - d'où sa généralisation par sélection (1). Et ainsi, s'il devenait d'un intérêt décisif d'avoir du goût pour l'aviation, il faudrait peu de

(1) Pour le concept d'utilité, voir chiffre 204.

de siècles pour que les hommes aient la passion de l'air. et si l'on élevait un de leurs enfants dans un coin perdu, loin de tout aérodrome, il serait horriblement malheureux.

Voilà qui explique aussi les nombreux cas où, en dépit de tous les efforts, les goûts sont inenseignables : il est des enfants qu'on n'intéressera jamais à la musique.

Précisons encore que le caractère ne groupe pas tous les éléments psychiques héréditaires (de même pour le corps la constitution). Il est des aspects tardifs et pourtant héréditaires. Les dents manquent à la naissance; l'instinct sexuel apparaît plus tard... Et nul ne songe à les considérer comme "acquis". De même probablement toute une partie de l'évolution psychique liée à l'âge.

180

Une question du plus haut intérêt, vu que les âmes échappent au microscope, est de savoir s'il y a corrélation entre certains aspects physiques et psychiques, de telle sorte qu'il suffirait - chose assez facile - de repérer les aspects somatiques révélateurs pour connaître le caractère de la personne à étudier. Tel est le principe de la physiognomonie, de la phrénologie, de la chiropologie... Issue de Caspar Lavater et de François-Joseph Gall, la physiognomonie (1), réunit un important matériel d'observation, et ses premiers pas comme discipline scientifique sont prometteurs. Il en va de même de la graphologie où le graphisme joue le rôle de corrélatif physique d'aspects psychiques. La principale difficulté vient qu'on ne sait pas, dans le détail, quels sont les éléments psychiques héréditaires, alors qu'on en connaît bon nombre de physiques. Cependant de telles corrélations sont pensables, voire probables : on les rencontre bien entre plusieurs aspects somatiques (influence d'un même gène ?). Le gène ou l'ensemble de gènes causant telle structure du système nerveux (ou de l'âme) causerait aussi une structure du corps, donc visible. Dans les corrélations, un seul caractère présente généralement une évidente "utilité", les autres étant plus ou moins indifférents mais sélectionnés à la faveur du premier. Ici, la simple réflexion montre que la généralisation d'une mutation indifférente est difficile à expliquer si on ne la suppose pas liée à une autre hautement utile à la faveur de laquelle elle se répand; on y verra deux aspects d'une même mutation. (D'ailleurs, le caractère aveugle des mutations donne à penser que la mutation avantageuse jusque dans ses moindres détails doit être l'exception. Le plus courant serait la concomitance d'un trait avantageux avec d'autres indifférents; et cela suffira à les généraliser.) Or ce qui a élevé l'homme au-

(1) Au cours des années 1990, les auteurs mondialistes ont reproché à la physiognomonie de procéder comme les "racistes" en recherchant des corrélations entre le corps et l'âme, reproche injustifié dans les deux cas. Une hérédité psychique admise, la recherche de corrélations s'impose...

dessus des animaux (1), ce qui lui a permis de triompher d'eux et de la nature (2), ce qui donc a présenté l'utilité maximum, ce ne sont pas les aspects physiques (les traits du visage), ce ne sont pas la pigmentation, la forme du crâne, la taille, la forme du nez ou de la bouche, mais bien les mutations psychiques. Si les nombreux aspects physiques généralisés aujourd'hui, tel le blond des Nordiques, le nez convexe des Orientaux, étaient surgis seuls, sans corrélatifs utiles, on ne voit pas pourquoi ils auraient été sélectionnés au point de devenir l'apanage de races entières. Si au contraire ils ont un corrélatif psychique utile (intelligence, courage plus grands, etc.), on comprend alors le triomphe du caractère somatique en apparence indifférent.

Il y a donc quasi-certitude que les aspects indifférents généralisés et non liés à d'autres aspects importants, soit la plupart des caractères raciaux, ont des corrélatifs psychiques. Cela aussi pour les traits du visage, indifférents dans la "lutte pour la vie".

La possibilité d'une physiognomonie, en premier lieu raciale, est là. Il appartient à l'avenir de bâtir sur ces fondements.

181

La caractérologie actuelle réunit un important matériel d'observation. Mais, en l'absence de critères biologiques suffisants - et nous pouvons prévoir que la génétique les donnera - les classifications en "types" s'avèrent diverses au possible. Non qu'elles soient plus ou moins "fausses" (une classification n'est jamais "fausse"), mais elles sont certainement plus ou moins adéquates. Aujourd'hui, il n'y a guère moyen de trancher. Quand nous connaîtrons mieux les éléments psychiques héréditaires, nous jugerons mieux des classifications : cyclothymes et schizothymes de Kretschmer, extravertis et introvertis de Jung, I₁, I₂, I₃ et S de Yaensch, le système de Pfahler selon les "Grundfunktionen" (fonctions fondamentales) qui - détail intéressant - seraient héréditaires, soit : 1) l'attention (fixe ou fluctuante); 2) la persévérance (forte ou faible); 3) la sensibilité (forte ou faible; au plaisir ou au déplaisir, ou au changement entre plaisir et déplaisir); l'énergie vitale (forte ou faible). On estimera probablement ces systèmes inadéquats parce que séparant en classes diverses des aspects dus au même gène, ou surtout parce que réunissant sous un même mot des éléments par trop multiples et complexes.

(1) 2000 : Est-ce vraiment une réussite ? Aujourd'hui, il est permis d'en douter, et l'avenir seul nous le dira.

(2) 2000 : Là encore, attendons un siècle ou deux. L'homme sapiens s'est soustrait à la sélection naturelle jugée trop dure. Résultat : augmentation des tares, non éliminées. Cette évolution dangereuse est surtout le fait de la grand-race blanche, et surtout des peuples industrialisés depuis plusieurs siècles et chez qui le niveau de vie élevé (confort toujours plus sophistiqué) remplace la lutte.

Ce jour-là, le hiatus sera passablement comblé. On saura, avec toute la précision voulue, que la majeure partie du caractère est le corrélatif immanent de structures somatiques aujourd'hui ignorées (système nerveux central). Et à mesure que se précisera l'hérédité, on décèlera mieux l'influence du milieu, depuis le milieu utérin, depuis la prétendue action cosmique à la naissance que soutiennent les astrologues, jusqu'à l'influence du climat et de la nourriture. Ainsi disparaîtra le hiatus.

Mais d'ores et déjà nous considérons l'âme (ce mot signifiant ici ce qu'il y a de plus profond et de plus enraciné) comme essentiellement héréditaire. Et voilà l'un des termes permettant de comprendre Rosenberg ("Blut und Ehre" : "Der Kampf um die Weltanschauung") : "...Cette attitude héroïque repose sur une profession de foi décisive. A savoir que le sang et le caractère, la race et l'âme ne sont que des noms différents pour la même chose."

Deuxième partie

Appréciation

Préambule

Tels autrefois les sorciers et les mages, les savants jouissent aujourd'hui d'une craintive considération. Une blouse blanche, des gestes précis - au millimètre ! - le ton glacé de la certitude méprisante, cela suffit souvent pour en imposer.

Pourtant abstraction faite du microscope et des serpentiniformes accessoires de laboratoire, abstraction faite de l'encombrant attirail des hypothèses - des instruments elles aussi - le travail scientifique se ramène à ceci : établir des rapports entre différentes parties de ce que nous avons appelé la "représentation", c'est-à-dire entre les images autour de nous, que ce soient celles de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'esprit ou du souvenir. Ce travail, depuis son stade le plus humble, comme il se rencontre chez le commun des mortels, jusqu'à son stade superbe, hérissé de mathématiques supérieures, produit une vision du monde, construit ce que nous nommons "la réalité".

Cette réalité, regardons-la et voyons si elle nous plaît, si elle nous satisfait entièrement, si nous y souscrivons de manière totale. Celui qui dira oui fera bien, vu les fluctuations du monde et en particulier des organisations humaines, d'ouvrir l'oeil et de se tenir prêt à lutter contre toute modification du paradis terrestre et surtout contre nous qui trouvons la modernité chaque jour plus détestable. Ce que nous sommes permet d'imaginer un monde comme nous le voudrions.

Vu les discordances assez sensibles entre rêve et réalité, nous avons le choix suivant : ou transformer le réel, ou nous en accommoder (tel le pantouflard pot-au-feu), ou encore en tâchant d'ignorer les tares de la réalité (comme l'intellectuel fier de ses oeillères, vaste

esprit estimant contraire à la dignité de se pencher sur des détails méprisables et avilissants).

Ici se séparent les caractères. De façon irrémédiable. Seul restent avec nous ceux qui ont assez d'indignation et d'enthousiasme pour une grande oeuvre.

Cette volonté impérieuse, c'est un aspect de ce que nous nommons l'honneur et qui est à la fois fidélité et sincérité. Fidélité au rêve, sincérité devant le réel. Vouloir ce qu'on veut et voir ce qu'on voit.

Dès lors, le monde intérieur devient négligeable (nous y reviendrons à l'heure du recueillement), il paraît actuellement quatre fois trop perfectionné en regard du monde extérieur : C'est au dehors qu'il importe d'agir. Ce qui nous intéresse n'est point tant le paysage sidéral ou terrestre - sur lequel nous aurions d'ailleurs peu de prise - que le paysage humain, si déplaisant. Deux méthodes s'effrent à nous. La première : agir de l'intérieur sur les hommes, leur prêcher la bonne parole dans l'espoir de les convaincre. La seconde : agir de l'extérieur, s'emparer des leviers de commande, avoir les mitrailleuses avec soi. Vu que les plus beaux discours du monde ne débarrasseront jamais certains intellectuels de leurs oeillères, ni les bourgeois de leurs pantoufles, nous préférons la seconde méthode, plus convainquante, et tiendrons celle du prêche pour un pis-aller ou un complément.

Voilà qui montre l'importance de l'appréciation, jugement porté sur le réel. Un acte étant destiné à obtenir une réalité supérieure, il faut avoir une image, même rudimentaire, d'un monde meilleur. Et comme il est assez exclu, même armé des pieds à la tête, de s'emparer tout seul du pouvoir, l'appréciation des autres nous importe : il s'agit de trouver des camarades de combat.

Chapitre premier

L'individualisme (1)

A - Les valeurs

182

Que le lecteur se reporte au chapitre premier de la "Métaphysique de combat" pour les données du problème. Je m'efforcerai néanmoins de ne rien dire qui ne soit intelligible par soi-même.

Le problème des valeurs - qui a fait couler beaucoup d'encre et parler bien des maîtres à penser - gravite autour des notions de "bien" et de "mal" : depuis les dix commandements jusqu'aux innombrables ouvrages de morale théologique et laïque.

D'abord une remarque importante.

Qu'on affirme le "bien" et le "mal" comme des réalités métaphysiques reposant sur le jugement de Dieu ou sur l'ordre de l'univers, ou bien que l'on considère au contraire ces notions comme des préjugés, on doit reconnaître ceci. Le "bien" et le "mal" sont exclusivement donnés sous forme de concepts (2). Même la voix de la conscience demande à être interprétée et n'est comprise qu'une fois le concept construit. Un tel fait pose un minimum de subjectivité - comme au fond pour tous les éléments de notre vie - car que seraient le "bien" et le "mal", même métaphysiquement réels, s'ils ne se "révélaient" à personne ? - Un spectacle sans spectateur, une loi ignorée, une planète inconnue.

Cette considération est capitale, parce que difficultés et divergences apparaissent à l'instant précis où l'on se demande si nos entités sont, oui ou non, davantage que des concepts.

(1) Dans la seconde moitié des années 1940, le terme "individualisme" n'était pas encore la monstrueuse justification des tendances dégénérées, notamment de l'égoïsme antisocial qui a conduit à la décadence 2000 (stupéfiants, criminalité, avortement, dénatalité des peuples blancs, etc.). Et qui peut conduire à la disparition de la race blanche.

(2) Nous ne faisons ici aucune nuance entre "concept" et "notion". La principale différence dans l'usage généralement pratiqué réside dans le vague, la brumosité plus grande de la notion : le concept table, la notion de liberté... "Notion" a quelque chose d'inachevé, "concept" évoque une définition précise.

Les opinions les plus diverses se heurtent ici, depuis les défenseurs du Bien comme volonté de Dieu, jusqu'à ceux qui, tenant les normes morales pour des préjugés, accordent à l'individu le droit d'agir à sa fantaisie, n'importe comment, d'assassiner père et mère si cela lui chante... La critique enseignera comme toujours que, la transcendance étant inaccessible on ignore si la morale possède un support métaphysique : cette question est insoluble. Mais cela ne signifie pas qu'on puisse assassiner père et mère, pratiquer le brigandage ou l'usure ou manquer à la parole donnée...

183

Le "bien" et le "mal", dans leur rôle conceptuel, correspondent en premier lieu à une série de jugement de valeur où l'on déclare bon ou mauvais d'agir de telle sorte, dans telle circonstance. Ces deux concepts représentent un grand nombre de jugements, qu'on ne saurait avoir tous à la fois présents à l'esprit. Particularité décisive : Tandis que pour un croyant le jugement de valeur justifié est une expression du Bien, donc de la volonté divine, la réalité psychique offre un processus exactement inverse. La norme morale n'est pas extraite du concept "bien", mais c'est le concept "bien" qui est constitué par l'ensemble des normes. Ce simple fait se trouve à la racine des difficultés où s'embarrasse quiconque cherche à fonder une éthique sur une volonté divine ou sur un ordre moral universel (1). Ici encore, comme pour la plupart des opérations psychiques, notre démarche est l'inverse de la réalité supposée (2). Cet inconvénient grave, qui en théorie de la connaissance empêche toute certitude au-delà du phénomène, rend également insoluble la question d'un fondement métaphysique de la morale.

Mais supposons-la résolue. Quel pourrait être alors ce fondement ? Celui-ci : Une réalité métaphysique (la volonté divine, l'ordre moral universel, ou autre chose) est ainsi faite que sous peine de sanctions nous devons formuler tels jugements de valeur et non d'autres - et agir en conséquence. Le concept

(1) Connaître l'oeuvre de Nietzsche est indispensable à qui veut approfondir ce problème.

(2) Ainsi que l'a brillamment établi Vaihinger dans sa "Philosophie des Als-Ob". Autrement dit, l'univers qui nous a fait naître et nous fera mourir, nous devons d'abord le construire en esprit. Garanties d'exactitude ? Aucune.

"bien" formé par l'ensemble de ces normes aura pour corrélatif transcendant la dite réalité métaphysique. Or voici surgir un second inconvénient. Si Dieu exige de moi tel comportement sous peine de marmite infernale, pourquoi obéir ? Pourquoi ne pas braver le tyran ? Qu'importe l'éternité de géhenne si, pour la fuir, je dois trahir mon âme ? Pourquoi me soumettre à cet ordre extérieur et trembler en lâche devant une sanction inique ? Ne vaut-il pas mieux rejoindre la noblesse humaine aux enfers ? Contre cette objection, il n'existe aucun argument, tant que l'on se figure la "sanction" comme extérieure au "coupable", comme une chaudière du diable plus ou moins perfectionnée (qu'il s'agisse de tortures dans l'Au-Delà ou d'un châtement dans cette vie encore). La seule issue est de faire dépendre la sanction de la structure même de la créature, par exemple d'une mauvaise conscience, de remords. Si l'homme est ainsi construit qu'il ne puisse accomplir ou éviter certains actes sans amers regrets, sans honte ou sans deuil, telle conception du "bien" se trouve pour lui justifiée.

Cette considération souligne la subjectivité (qui n'équivaut pas nécessairement à fantaisie, caprice) du "bien" et du "mal", puisque le bien-fondé de ces termes, pour les êtres qui veulent ce qu'ils veulent, dépend de leur structure. Ainsi, la volonté de Dieu devient légitime, si elle se confond avec la voix de la conscience. Sinon, nous aurions l'hypothèse grotesque d'un Dieu se vengeant sur sa créature de l'avoir ratée.

184

Je parle à ceux qui tiennent avant tout à voir ce qu'ils voient et à vouloir ce qu'ils veulent. Que les autres s'inclinent devant les morales extérieures, rampent devant un Yahvé tenant d'une main ce bâton : l'enfer, et de l'autre cette carotte : le paradis - et ne vous y trompez pas, c'est là, aujourd'hui encore, le cas de certains croyants. Nous ne comptons pas outre mesure sur eux pour accomplir des tâches terrestres : A chaque seconde, l'entité métaphysique supposée qui leur donne des ordres peut les pousser à trahir.

L'attitude des immoralistes pour qui tout est permis, y compris tuer père et mère, s'explique par leur demi-décadence. Ils ont assez de fierté pour ne pas ployer l'échine devant des valeurs étrangères, mais pas assez de force pour découvrir leurs propres valeurs. D'où leur caractère instable et capricieux : séduisants, brillants, mais hélas trop faibles pour être autre chose que des plantes décoratives - genre orchidées... Quant à nous, nous savons du fond de nous-mêmes que certains actes égoïstes sont impossibles et que d'autres, souvent des sacrifices, demandent à être accomplis sous peine d'un insupportable sentiment de déchéance. Notre constatation : Il y a pour chacun de nous une morale prédestinée, drapeau sacré pour toutes les forces d'amour et d'enthousiasme.

Bien entendu, ces morales prédestinées - réalisées ou non - se ressembleront seulement pour autant que les individus se ressemblent. Pour cette raison, la généralisation d'un jugement de valeur ne se peut que pour un groupe d'hommes se ressemblant assez.

185

Dans la perspective matérialiste simple de l'atomisme antique, les éléments psychiques relativement stables sont les corrélatifs immanents de structures somatiques. D'autre part, le caractère étant défini comme l'ensemble des aspects psychique irrationnels relativement stables et influant sur le comportement, la morale prédestinée représente, sous forme de jugements de valeur, l'expression intellectuelle d'une partie du caractère, car elle ne saurait se déduire de fonctions strictement intellectuelles, et elle dépend en une forte part de structures somatiques (système nerveux central)... Loin d'être exclusivement intellectuelle, la norme possède une charge affective, un pathos, une majesté souvent considérables. Cette partie irrationnelle, qualifiable à bon droit d'essentielle puisque d'elle dérive en fin de compte notre fidélité à la norme, nous l'appelons "valeur" et la considérons comme partie du caractère, dans la mesure où elle est durable. La valeur désigne donc un ensemble de tendances groupées autour d'une norme. Tout le problème compliqué de la hiérarchie des valeurs se ramène à celui, plus simple, d'une hiérarchie de puissance entre complexes de tendances. Et la question cruciale pour l'équilibre moral d'un homme, c'est de savoir si les tendances les plus fortes sont aussi les plus puissantes. (Chacun saisit la nuance; la force désigne uniquement une qualité propre à la tendance, de même que tel homme sera fort s'il possède telles qualités; mais la puissance désigne l'ensemble des circonstances, externes ou internes, permettant de dominer, tout comme le hasard politique portera un incapable au pouvoir.)

Dans la mesure où la morale prédestinée exprime le caractère elle dépend fortement de facteurs héréditaires. Et comme de nombreux aspects héréditaires sont dépourvus de durée (apparaissent puis disparaissent) et que nous avons des raisons de croire héréditaires la partie irrationnelle des tendances (1), nous présumerons même que le sang détermine, du moins dans les grandes lignes, cette morale prédestinée.

Cela étant, la généralisation d'une norme - qui, nous l'avons dit, exige une ressemblance suffisante entre individus - ne se peut que pour un groupe d'hommes possédant un capital psychique héréditaire suffisamment semblable.

(1) Voir chiffre 178.

Au livre troisième, nous avons appelé "décadence" la prédominance de valeurs excentriques et "épanouissement" la prédominance des valeurs centrales. Nous avons posé les valeurs comme plus ou moins "centrales" selon que plus ou moins liées au "je"-sentiment.

Que devient, dans la perspective humaine, cette vue strictement phénoménaliste ?

L'expérience personnelle et l'observation sur autrui concordent à montrer la synonymie de "décadence" et d'affaiblissement psychique (1). Le décadent est diminué, souvent de façon effroyable, dans son courage et dans sa capacité d'agir. Ce qui s'accompagne d'une montée des valeurs excentriques et d'un crépuscule des valeurs centrales. Chacun peut s'en rendre compte au cours de maladies... Ainsi, d'une manière plus générale, "décadence" signifie affaiblissement d'un organisme. Nous réserverons le terme "déclin" (ou "effondrement") au processus rapide vers la disparition, disposant ainsi d'une nuance importante. En effet, un organisme décadent peut se maintenir au-delà de toute prévision si le milieu le favorise, tandis qu'un autre, nullement décadent, disparaîtra bel et bien si le milieu s'acharne trop sur lui. Cette distinction, capitale comme celle entre force et puissance, suffit à écarter les thèses absurdes selon lesquelles les triomphes et les défaites traduisent la plus ou moins grande aptitude à la vie des intéressés.

Tendances plus ou moins centrales selon que plus ou moins liées au "je". Ce "je"-sentiment, sur la composition duquel nous nous sommes déjà penchés, est relativement stable. Tantôt fort, tantôt faible, il nous accompagne à travers la vie. C'est lui que nous chercherions à traduire par les mots : "Oui, c'est bien moi, je suis là, j'existe..." (2) Cette stabilité suggère un fondement structurel. D'autant plus que, sauf cas exceptionnels, le milieu ne parvient qu'à faire varier l'intensité de ce sentiment. Nous sommes ainsi construits que nous réagissons à la presque totalité des spectacles par un "sentiment du je" plus ou moins prononcé. Voilà donc un phénomène de l'âme, né, comme les autres, de facteurs structurels et de l'action du milieu, mais où le rôle principal revient aux premiers.

Une objection : Si la stabilité d'un élément psychique dénote une base structurelle, comment se fait-il qu'un préjugé, une opinion quelconque, dont l'origine extérieures crève les yeux, puisse montrer souvent une inégalable persistance ?

(1) Voir chiffre 178.

(2) Voir la conclusion du livre premier "La véritable portée du cogito".

De deux manières. D'abord lorsque le préjugé résulte de l'influence constante d'un milieu - cas de la girouette, immobile parce que le vent ne change pas ou a cessé de souffler; aussi parlons-nous seulement de "forte présomption" (présomption d'autant plus forte que le milieu aura varié... Ensuite aussi lorsque le préjugé s'implante chez un obstiné, ne revenant pas sur ses décisions ou ne s'avouant jamais dans son tort. Dans ce deuxième cas, combien fréquent, la stabilité du préjugé est fonction du caractère; non le contenu de l'opinion, qu'un hasard eût pu faire différent, mais la fidélité à cette opinion est l'élément caractérologique. Autrement, la girouette est rouillée.

Cette brève digression souligne la subtilité de ces questions et explique pourquoi la psychologie a tant de peine...

Autre argument. Ce qui accorde au "je" un fondement structurel important, c'est que, à la différence d'autres éléments variables, le "je"-sentiment se retrouve en chacun. Il s'agit là d'un fait héréditaire évident, comme celui d'avoir une capacité crânienne de plus de mille centimètres-cubes.

Tendances plus ou moins centrales selon que plus ou moins liées au "je". Voyons la nature de ce lien.

Comme déjà dit, dans une perspective matérialiste simple, un ensemble de structures somatiques déterminent les phénomènes de l'âme, de même que l'agencement des muscles fixe d'avance les mouvements, c'est-à-dire les réactions possibles. Ces structures ont entre elles les mêmes liens que les divers muscles du bras ou de la jambe, et le fonctionnement de l'organe - le geste ou la vie de l'âme - dépendra de la plus ou moins bonne coopération, de la plus ou moins heureuse disposition des structures.

Ces dernières, substrat de la partie irrationnelle des tendances, échappent jusqu'à ce jour à la connaissance anatomique. Pour nous en faire une idée, force nous est d'étudier leur reflet immanent, soit en particulier nos tendances.

Le meilleur schéma, à mon sens, pour l'examen proposé, schéma dont Nietzsche déjà usait avec bonheur, vient du domaine politique et social. On y compare l'individu à un État et les diverses tendances aux habitants. On y trouve un comité restreint de tendances dominantes : le gouvernement; lui seul détient les leviers de commande et peut faire agir le corps; toutefois, il n'est pas à l'abri des émeutes et, selon le cas il se voit renversé, de façon temporaire ou durable. Au-dessous : la foule des tendances sujettes, qui n'a rien à décider mais qu'un gouvernement sage ne tyranniserait pas - afin d'éviter de les acculer à la révolution. Enfin, dans l'ombre de l'inconscient : les exilés, les condamnés et les conspirateurs. L'intéressant ici, c'est que les lois dont dépend le fonctionnement d'un État - lois qui sont en fait de la dynamique - jouent sans autre sur le plan de l'âme.

L'Etat sera solide, si les hommes au pouvoir se trouvent être les plus forts, les plus capables, et s'il y a entre eux une unité de vue suffisante. Au contraire, si le comité directeur n'arrive pas à s'entendre ou s'il vit dans la crainte de conspirateurs, la force de l'Etat (de l'individu étudié) diminuera. Il faut donc au pouvoir des tendances stables, fortes et capables de collaborer.

Ces tendances "stables", "fortes" et "capables de collaborer", nous les découvrons comme revêtant le caractère "central". Ce caractère, suggéré aussi par le "lien de parenté" avec le "je", est quelque chose d'indicible parce que strictement immanent. C'est un peu comme si, examinant les diverses tendances, nous sentions : "Oui, cela, c'est encore moi; cela, déjà moins..." et ainsi de suite. Bien entendu, ce travail d'investigation, puisqu'il s'agit d'ouvrir tout grands les yeux intérieurs, exige silence et recueillement. Certes, on pourrait rêver quelque chose de plus simple et de plus précis; mais, faute de mieux, il faut bien y recourir si l'on veut former le meilleur gouvernement possible...

Nous voici à une importante conclusion.

Les valeurs centrales correspondant essentiellement à des structures psychosomatiques, il résulte que : LA MORALE "PREDESTINEE" COMPORTE LA PREDOMINANCE DES VALEURS CENTRALES.

Nous revenons ici, par voie indirecte (par la perspective humaine), aux conclusions plutôt intuitives du livre troisième (chiffres 116 à 124).

188

Point d'illusion ! Cette morale prédestinée, parce qu'elle implique de longues méditations, se rencontrera rarement. Beaucoup préféreront vivre au gré d'impulsions momentanées. Mais la plupart auront adopté quelque prêt-à-porter moral. Si un tel système était dû au hasard, ce serait un hasard assez étrange qu'il correspondît à la nature du client. Comme les morales à la mode expriment volontiers les tendances de leurs fondateurs, elles ne conviendront qu'aux individus ressemblant assez aux fondateurs. Vu la diversité des âmes, une généralisation imposera à des nombreux hommes une éthique à la Procuste, les encombrant de valeurs excentriques, donc décadentes.

Ces inconvénients tomberont seulement si les moralistes limitent la généralisation à une catégorie, du moment qu'il faut des moralistes et qu'on ne saurait exiger de chacun les années de réflexion menant à la morale prédestinée.

189

On relèverait de nombreux, très nombreux facteurs de décadence individuelle : universalismes, snobismes, conformismes; bref toute l'action du milieu, depuis la tendre enfance jusqu'à la tombe, peut imposer des valeurs

excentriques.

Distinguons deux types de décadence.

D'abord l'accidentelle, des circonstances défavorables s'étant unies pour imposer telles normes. Cas de la maladie : l'énergie à disposition du gouvernement baisse à tel point que sa volonté ne parvient plus à s'imposer; dès lors, si les tendances sujettes ont des velléités d'indépendance, l'occasion de se soulever est fort belle; mais même sans rébellions, elles suivront facilement des directives extérieures, l'autorité intérieure faisant défaut; d'où le caractère faible, influençable de la plupart des malades - de soi-même lors de maladies - et le peu de signification des conversions sur le lit de mort... Pour la décadence accidentelle durable, il s'agira surtout d'une éducation mal comprise, où des personnes aussi bien intentionnées que maladroites auront déformé la jeune âme, encore malléable. Ce cas des plus courants n'est pas désespéré. Notre livre troisième esquisse une thérapeutique visant à permettre de rejeter les valeurs excentriques comme de retrouver les valeurs centrales...

Ensuite - et voici le cas sans remède - le décadent de nature. Etre ainsi fait que la tyrannie de valeurs excentrique est quasi inévitable, comment cela se peut-il ? - De plusieurs manières. Par exemple, par suite de métissage (ce terme désignant non seulement l'union de grand-races différentes, mais aussi d'individus trop dissemblables); les tendances constituant l'âme divergent trop; elles s'opposent en vastes groupes antagonistes, si forts chacun que, quel que soit le vainqueur, les valeurs victorieuses seront excentriques pour une partie de la personnalité, le "je" se trouvant littéralement déchiré entre les groupes ennemis. Autre cas : l'un des camps remporte une victoire suffisante à proscrire les perdants, lesquels s'en vont comploter dans l'inconscient; maître à la Pyrrhus du champ de bataille, il se sent faible, désemparé et comme en proie à une fatalité hostile; en réalité, il perçoit confusément les anciens ennemis, toujours forts, rôder dans l'ombre, mais il ne les reconnaît pas; le sentiment de misère morale s'accroît alors, un complexe du péché s'y ajoute - lorsque soudain retentissent des voix solennelles, annonciatrices de "lois divines" aussitôt adoptées; qu'est-ce ? un dieu a-t-il parlé ? En fait, ce sont les anciens ennemis, les exilés qui, méconnus, remportent du fond de l'inconscient la victoire qu'ils n'ont pu obtenir d'emblée et qui, camouflés en divinité, imposent les valeurs pour lesquelles ils avaient vainement combattu, valeurs nettement excentriques pour l'âme consciente.

190

La morale prédestinée, soutenant un gouvernement de tendances bien enracinées et déjà vigoureuses, amorce le processus de l'"épanouissement". On constate en effet que, dans l'exercice du pouvoir, ces tendances se développent comme plantes au soleil, (alors qu'un long exil finit par alanguir et démoraliser les exilés). Jour après jour, l'âme se raffermie. Le gouvernement, prince puissant mais débonnaire, ne se heurtant plus à des difficultés de politique intérieure, peut consacrer toute son énergie à la politique extérieure. Autrement

dit, l'âme peut consacrer son temps et sa force à modifier le monde ambiant, à le rendre plus beau, plus digne de son amour. A présent, l'homme agira en connaissance de cause : sachant ce qu'il veut et le prix de son idéal. Le décadent, lui, désorganisé au-dedans, privé d'un semblable enthousiasme, aura la désespérante impression d'agir pour des motifs qu'il n'en valent pas la peine. "A quoi bon ?" - question bien connue du décadent !...

Note 2000 :

Si nous avons ouvert la perspective humaine par un matérialisme rudimentaire, c'était pour obtenir une cosmologie économique, comportant le moins d'a priori possible : un espace infini à trois dimensions, meublé de substances possédant les mêmes qualités, un univers formé de substances et de vide.

Ne nous alarmons pas, si ce premier pas débouche sur un inévitable déterminisme et ne laisse guère de place à un Dieu créateur. Dès que la cosmologie se compliquera de structures supplémentaires (substances de natures diverses), ces déductions perdront beaucoup de leur poids. Et dès l'instant où, avec Nietzsche, l'on envisage des substances pourvues de conscience, le principe de causalité lui-même se transforme. Tout se passe comme si la nature avait donné une conscience (une "représentation") aux êtres vivants pour leur permettre de choisir, puis d'agir. Les actes interféreront alors sur la causalité-boules-de-billard des atomes plus ou moins sophistiqués.

Certes, les atomistes modernes proposent encore un univers-boules-de-billard où règne la causalité mère des sciences. Entre leurs mains, le cosmos se complique et se fragilise. Les hypothèses de structure prolifèrent, et les

certitudes s'affaiblissent. La vision du monde se trouble, et l'on voit surgir problèmes et contradictions. Ainsi, comment se représenter le photon, qui ne posséderait aucune masse mais dévierait sous l'effet de la gravitation ? Qu'est-ce que cet éther inventé pour permettre aux ondes lumineuses de se propager et qui ne freinerait pas les corps célestes ? L'esprit hésite. L'imagination capitule.

Revenons maintenant à quelque paysan, inculte mais avisé assez semblable à son ancêtre de la pierre taillée (la civilisation ne l'a pas encore coupé de la nature).

Il place sans hésiter, derrière l'arbre qu'il voit, un arbre réel transcendant. Son frère, à côté de lui, voit le même arbre sous un angle différent et appréhende un peu de ce que le premier n'aperçoit pas. L'un et l'autre font le tour de l'arbre, ils en discutent et aboutissent à un concept "arbre", simplifié, schématisé, censé correspondre à une structure située dans le "monde extérieur" et qui, par un processus sur lequel aucun des deux ne s'interroge, cause l'image d'arbre. Ce réalisme naïf est un premier pas vers l'atomisme de Leucippe, puisque, rêvant aux substances constituant l'arbre "réel", on en admet la multiplicité, ne fût-ce que pour expliquer le mouvement des branches. Et comme on peut couper l'arbre, l'unité de substance prendra le nom d'insécable (atomos) qui, de nos jours, nullement "insécable", se subdivise en un vertige de particules dont il convient de suivre les vicissitudes ces prochains siècles.

Soulignons pour finir que, selon la cosmologie envisagée, les problèmes se transforment. Ils changent avec la perspective. D'où la nécessité de réviser en permanence tout le savoir humain - jusqu'aux notions de base apparemment si solides. Ce révisionnisme, qu'aujourd'hui des lois interdisent et que l'histoire, est une exigence de méthode. Vouloir rendre intangible une quelconque conclusion, c'est empêcher l'homme de corriger une erreur, peut-être même le vouer aux catastrophes.

C- Considérations esthétiques

191

On se demandera pourquoi j'aborde ici le problème esthétique, d'un intérêt plus restreint à première vue. N'ai-je pas invité à s'embarquer dans mon livre quatrième le plus de monde possible ? M'adresserais-je maintenant aux seuls critiques d'art, espèce souvent rabougrie, acide et impuissante ? Ne vaut-il pas mille fois mieux applaudir ou siffler un spectacle, et de tout son cœur, plutôt qu'examiner à la loupe s'il correspond bien à la brumeuse théorie dont on s'est encombré, et applaudir ensuite ?...

- Tout à fait d'accord. Si je compte effleurer le présent sujet, ce n'est point pour apprendre à quiconque comment il doit priser ou rejeter une œuvre d'art, mais pour d'autres raisons. D'abord, le thème esthétique n'est pas sans relation avec celui que nous quittons - comme nous le

verrons plus loin. Ensuite, parce qu'il permettra de parler d'un groupe de tendances que sinon nous aurions dû étudier tout à l'heure.

L'aspect essentiel du problème esthétique réside dans la question sans cesse renouvelée et sans cesse différemment résolue : Qu'est-ce que le "beau" ? S'agit-il de normes universelles ou bien de l'inexplicable caprice du spectateur ? Comment l'artiste doit-il procéder ? Un jugement sur une œuvre n'a-t-il que la valeur d'une appréciation strictement subjective - dont il n'y a pas lieu de discuter - ou bien demeure-t-il valable pour d'autres ?

Encore une fois la simple mais importante remarque du début du chapitre. Comme le "bien" et le "mal", le "beau" nous est d'abord donné à titre de concept additionnant une série de jugements esthétiques (outre, bien sûr, le sentiment qui fait dire : "Que c'est beau !"). Ceux-ci se fondent ou bien

sur des considérations théoriques ou bien sur un "sentiment de beauté" éprouvé au spectacle d'une oeuvre.

Méditons cela.

On se souvient, la norme morale pouvait ou bien se déduire de considérations intellectuelles (cas des morales universalistes lorsqu'elles ne sont pas acceptées les yeux fermés), ou bien reposer sur des valeurs irrationnelles (la voix de la conscience). Et nous avons préféré la seconde manière, favorable à l'épanouissement.

Aboutissons-nous à une conclusion semblable, à ce détail près que le danger comme l'avantage seront moins grands, s'agissant ici seulement de la plus ou moins bonne évolution de la vie éthétique ?...

192

Voyons en premier lieu, afin de préciser les données, une théorie. Ce sera celle de Schopenhauer.

*

D'abord un rappel du paysage schopenhauerien.

Continueur de Kant, le philosophe soutenait déjà que la vie éveillée ne se distingue en rien du rêve. Sa cohérence dérive de la nature de notre intellect. Les lois que cette cohérence paraît révéler sont celles de la représentation et non d'une réalité extérieure... On sait que le point faible de la pensée kantienne est l'introduction subreptice d'une mystérieuse "chose en soi", disant que le phénomène ne nous renseigne vraisemblablement pas sur la nature de la chose en soi, mais que celle-ci doit s'admettre comme origine du phénomène. Schopenhauer reprend cela, mais avec une nouvelle interprétation fondée sur la proposition kantienne déclarant que les lois du phénomène ne s'appliquent pas à la chose en soi, laquelle se trouve en dehors du temps, de l'espace et de toute causalité. Et ce sera la "volonté".

Considérant que la connaissance, directe ou indirecte, suppose une distinction entre le sujet connaissant et l'objet connu, considérant que l'objet se ramène uniquement à la représentation, le penseur affirme que le sujet doit être extérieur à celle-ci. Par ailleurs, la partie de notre représentation appelée notre corps nous est donnée d'une deuxième manière. Notre corps n'est pas seulement un phénomène comme les autres, obéissant à des lois déterminables par induction, mais chaque mouvement traduit une modification de notre volonté. Le corps, outre qu'il est représentation est volonté. La volonté en est même la nature intime en ce sens que toute connaissance du corps depuis l'extérieur nous renseignerait sur le comment, mais non sur le pourquoi. Qu'en est-il des autres parties de la représentation ? Sont-elles aussi volonté ou le corps est-il seul à posséder cette double nature ? Schopenhauer postule cette double nature, afin d'échapper au scepticisme radical ! La volonté, en elle-même hors du temps et de l'espace, se manifeste dans le sujet et l'objet. Ses différents degrés d'objectivation constituent les différentes catégories de la représentation. Il y a identité entre notre volonté et

les forces de la nature, seul le principe de raison les différencie. De même que notre vouloir est indépendant des motifs, qui jouent le rôle de prétextes, les forces de la nature sont indépendantes des causes qui permettent leur entrée en scène. L'espace seul est source d'individuation, la volonté est une.

Cette volonté, aveugle, absurde, produit en s'objectivant le monde illusoire de la représentation. A l'homme, elle apporte les besoins, donc la douleur, car les besoins sont douloureux à moins d'être satisfaits, ce qui veut dire : à moins de ne plus être. Le bonheur, état négatif caractérisé par l'absence de souffrance, ne contrebalance pas cette dernière, qui dominera la vie.

Deux remèdes possibles : contemplation d'un objet au point d'oublier la volonté individuelle, ou bien renonciation à cette volonté. Ces deux remèdes s'appellent l'art et la morale.

Nous ne critiquerons pas ici le système du philosophe danois. Nous l'avons déjà fait dans la mesure où c'était nécessaire. D'ailleurs, il ne reste aujourd'hui plus pierre sur pierre de cette métaphysique. L'inévitable critique - lisez Nietzsche, Rosenberg - a tout résorbé dans le doute.

Arrêtons-nous simplement quelques secondes à regarder ce paysage.

Sombre et grandiose, voilà la première impression. Sombres, ces horizons fermés à toute espérance; sinistre, cette humanité esclave d'un vouloir absurde, mais grandiose, le courage de broser un tel tableau. Et ce trait de grandiose est si sensible qu'on ne parvient pas à suivre Nietzsche dans la condamnation de Schopenhauer, quelque justifiées qu' soient les critiques. Ici, comme pour Wagner, Nietzsche a mieux aperçu, dans la dernière période de sa pensée, ce qui le séparait des deux maîtres de sa jeunesse que ce qu'il avait de commun avec eux. Certes, le diagnostic de décadence prononcé contre Schopenhauer est inattaquable, les symptômes sont trop visibles pour être contestés et trop clairs pour demeurer incompris. Cette négation de tout idéal terrestre, ce caractère absurde du vouloir, cette hypersensibilité à la souffrance, le manque de courage physique bien connu du penseur concordent trop avec ce que nous savons de la décadence pour laisser le moindre doute. Mais Nietzsche oublie la prodigieuse puissance de la vision schopenhauerienne. Si l'auteur du "Monde comme volonté et représentation" s'était conformé à sa propre morale de renoncement et de négation du vouloir, nous n'aurions jamais connu le - "Monde comme volonté et représentation". Une oeuvre dont le style ne respire pas l'anémique soumission du décadent, mais plutôt le combat du Titan. Il faut reconnaître la décadence partielle du penseur. Son âme ne possédait pas assez d'unité pour être forte au dehors. Mais le véritable Schopenhauer a gagné de justesse la bataille intérieure. Assurément, les tendances vaincues rôdent, menaçantes, dans l'ombre - d'où le caractère sinistre de la vision du monde, avec, derrière chaque chose, cette inquiétante "volonté". La tonalité rappelle même le pessimisme de certains chrétiens chez qui, au plus profond de la nuit, retentissent, telles des voix d'archan-

ges, les révélations et les promesses divines et que se lève resplendissante l'aube de la vie future, le ciel schopenhauerien reste muet. Il reste sombre. Et cela parce que les tendances victorieuses n'admettent pas cette revanche déguisée des anciens vaincus. Il y a la force de continuer la lutte contre l'ombre - contre la "volonté" ! Et ce lutteur qui use des armes de l'ascétisme et du renoncement, c'est le vouloir le plus profond du philosophe. Ne pouvoir guère agir au dehors, soit ! Mais au moins empêcher les obscurs ennemis d'agir à notre place ! Voilà d'ailleurs le principe d'une sorte d'ascétisme : une lutte de ce qu'il y a de non décadent chez un homme. Voilà aussi le pourquoi de cet ascétisme en Inde, trait qui a été s'accroissant avec le métissage progressif, dont le penseur a senti toute l'attraction. Le renoncement de Schopenhauer ne signifie pas encore l'impuissance psychique, mais il évoque le chef d'armée faisant sauter les ponts et les usines avant l'arrivée de l'adversaire. Comme, à un stade plus grave, la catatonie du schizophrène !

193

Voyons la théorie esthétique de ce philosophe. Je la crois fort connue, mais rappellerai néanmoins quelques éléments pour la bonne intelligence des présentes considérations.

La "volonté" offre divers degrés d'objectivation. Ainsi : la pesanteur de la matière ou la volonté humaine, pour prendre le bas et le haut de l'échelle selon Schopenhauer. Ces divers degrés portent le nom d'"idées", en souvenir de Platon... Chaque "idée" est une, bien que se manifestant dans une foule d'individus, et elle diffère de la "volonté" seulement par ceci qu'elle peut être un objet pour un sujet.

La connaissance des idées est possible, mais exceptionnelle. En effet, la connaissance ordinaire, au service de notre volonté, porte uniquement sur les relations entre phénomènes. Toute la science est de cet ordre. Mais pour percevoir les "idées", il faut pouvoir négliger les traits individuels dans les objets contemplés, et cela exige une suppression de l'individualité dans le sujet connaissant. Il faut "se perdre" dans l'objet, s'oublier, comme si l'objet existait seul, sans personne pour le percevoir. Alors, le sujet pur, affranchi du temps, éternel, contemple l'éternelle Idée, objectivation immédiate de la "volonté" : la "volonté" qui se connaît elle-même.

Tel est le but de l'art : connaissance des Idées. Son bienfait réside précisément en cette "contemplation" qui arrache l'homme au service de la "volonté".

*

Pour des raisons indiquées plus haut, ce fondement métaphysique ne nous retiendra guère. Remarquons-le en passant, l'auteur impose à l'art ce seul but : connaissance des Idées. Hors de là, point de salut. Or on pourrait imaginer d'autres buts - qui cadreraient moins bien, il est vrai, avec la doctrine du "renoncement" et de la

"contemplation". Ceux-là sont impitoyablement rejetés comme inférieurs... Mais l'arbitraire d'identifier le "beau" avec la perception des Idées apparaît le mieux dans les conséquences de ces prémisses.

Ainsi, l'artiste doit s'affranchir de sa personnalité pour devenir le clair miroir de l'Idée. Il doit travailler intuitivement, presque inconsciemment, car le "concept" est stérile. - Beaucoup auront senti ce qu'il y a d'exagéré et de dangereux dans cette exigence. Elle favorise le relâchement de la forme et de la construction d'une oeuvre; elle suscite une hostilité à toute intervention de la réflexion. Une telle théorie, alliée au freudisme, a sans doute contribué à l'anarchie esthétique moderne. Or la réalité se venge. Et la réalité, c'est que chaque art comporte une technique à apprendre et à comprendre - effort avant tout intellectuel. Faute de quoi, les arts retombent dans cette enfance dont les cinquante dernières années (1) fournissent assez d'exemples... N'estimera-t-on pas plutôt, à l'encontre des modernes, que la perfection technique devrait être une condition sine qua non de la production, étant bien entendu que cette perfection de forme à elle seule n'a aucune valeur ? - tout comme on exige de savoir lire et écrire, sans que ce soit un mérite ?... En outre, que dire de cet ordre aux artistes de "s'affranchir de leur personnalité" ? Il s'agit évidemment de parvenir à cette contemplation sereine, négation de la "volonté"... Or ne doit-on pas considérer plutôt comme condition favorable à la création artistique la "concentration intérieure", qui est un effort de volonté et qui consomme de l'énergie ? Déjà Rosenberg a montré combien Schopenhauer emploie le mot "volonté" dans un sens inhabituel, puisque ce mot désigne aussi bien le sentiment spécial accompagnant nos actes, intérieurs ou extérieurs que par exemple la faim ou le désir sexuel, négligeant ainsi l'assez forte différence entre ces tendances d'une part et ce que nous nommons notre volonté d'autre part.

Beethoven composait-il vraiment avec le calme somnambulesque prescrit ? Et Wagner ? que serait-il devenu sans son infatigable obstination ?

Autre chose. Si le "beau" résulte de la contemplation de l'Idée dans des objets n'offrant aucun rapport marqué avec notre vouloir, le sublime, lui, se produit lorsque ce rapport est un rapport d'hostilité et qu'on parvient néanmoins à la sérénité voulue. Exemples de sublime par intensité croissante : a) lumière du soleil sur un paysage hivernal (rapport d'hostilité : rayons trop faibles pour apporter la chaleur nécessaire à la vie); b) contrée solitaire, avec seulement des plantes, sous un ciel immobile; c) le désert (sublime beaucoup plus net); d) la tempête...

Cette énumération laisse une impression curieuse, où l'on approuve et rejette à la fois, surtout si d'autres exemples nous montent à l'esprit. Certes, le rapport d'hostilité semble bien, dans la plupart des cas, accompagner le "sublime", mais ce critère ne parvient pas à gagner notre confiance. D'abord, il nous semble trop extérieur; en vertu de quel processus magi-

(1) 2000 : Déjà plus d'un siècle ! Faudra-t-il dire un jour : "plus de deux siècles" ?

que ce rapport produit-il le sentiment du sublime ? L'auteur ne l'explique guère. D'abord, rencontre-t-on toujours cet élément d'hostilité ? Ne semble-t-il pas que le sublime se réalise quand un homme sacrifie une chose chère, son amour, sa vie ? Et le sentiment du sublime ne serait-il notre intense admiration, mêlée d'amour et de douleur, pour le héros ou l'héroïne ? Où serait ici le rapport d'opposition ? Le philosophe rétorquerait peut-être que, par le mécanisme de la pitié, on s'identifie au héros et compatit avec lui, mais tout en conservant la sérénité contemplative... - Franchement, cela n'est-il pas artificiel ? Sérénité contemplative quand le public pleure à une tragédie ? ou que des cris d'admiration s'arrachent de toutes les bouches ?... Ne considérerait-on pas avec plus de fondement le sublime comme lié à l'héroïsme ? Les exemples de Schopenhauer s'expliqueraient par l'héroïsme croissant qu'il y a à contempler ces paysages sans crainte... Le mérite n'étant toutefois pas bien grand, sauf peut-être pour la tempête, dans la mesure où l'imagination la compare à un cataclysme, on comprendrait aussi pourquoi ces exemples exigent beaucoup de bonne volonté pour paraître sublimes... - Ensuite, ce critère de l'antithèse entre objet et volonté se confirme-t-il toujours ? Un dégénéré, un hydrocéphale au regard trouble, un idiot, représentent une sérieuse menace pour l'espèce. Le rapport d'hostilité paraît donné. Pourtant, je ne goûterai jamais les tableaux ou les récits consacrés à de tels exemplaires humains. Sans doute, le philosophe corrige-t-il sa théorie en ajoutant que l'ignoble, source de répulsion, est condamnable. Cependant, cette restriction a eu moins d'écho que la théorie même du sublime, à en juger par le zèle avec lequel l'art moderne s'est occupé de dégénérés de toute sorte. Le succès remporté prouve apparemment que beaucoup surmontent déjà le dit rapport d'opposition, c'est-à-dire que la dégénérescence réelle atteint bien du monde. Aussi une réaction contre l'"art dégénéré" est-elle justifiée. En effet, rendre beaux, par les moyens de l'art, des détraqués et des infirmes, c'est rendre désirable ou du moins indifférent l'abaissement du type.

Cela ne constitue point une prise de position dans le problème de la laideur, voire de la hideur dans l'art. Tout dépend en fin de compte de la portée irrationnelle de l'oeuvre sur le spectateur, donc de la vision créatrice. L'artiste peut fort bien prendre pour sujet des épaves humaines et faire un chef-d'oeuvre, s'il sait voir ces débris avec les yeux de nos tendances dominantes, c'est-à-dire - avec horreur. Mais s'il se penche sur eux avec affection, voire avec admiration - cela s'est vu ! - il suscite en nous un insurmontable malaise, et peut entraîner chez les moins forts d'entre nous une dangereuse falsification des goûts.

Autre chose encore. Si la "volonté" s'objective en divers degrés dont les inférieurs sont la pesanteur et l'impénétrabilité matérielles, et dont le supérieur est la volonté humaine, on voit que la forme suprême du "beau" est la beauté humaine (1) et que l'architecture, dont le seul

(1) Voir Nietzsche, "Le crépuscule des idoles" aph. 19-20.

rôle est d'exprimer la lutte entre la pesanteur et la résistance, Idées inférieures, occupe le bas de l'échelle des art. Voilà pourquoi, pour apprécier un édifice, il faut avoir l'intuition de la matière le composant; il faut en effet connaître les forces en présence pour saisir leur conflit. Nous serions déçus, nous dit le penseur, d'apprendre que tel édifice est bâti en pierre ponce ou en bois avec l'apparence de la pierre - Messieurs, ce point met à nu l'arbitraire des théories schopenhaueriennes. Chacun a sans doute constaté que l'emploi du stuc, pour les bâtiments d'exposition, ne nuit pas au plaisir esthétique et que nous apprécions aussi les maquettes... Certes, on peut admettre que l'architecture illustre le conflit résistance-pesanteur et met en valeur la lumière, chose délectable entre toutes selon le philosophe. Mais ce n'est pas tout. C'est même très peu. Cela revient à définir la musique comme un exercice mathématique - contre quoi Schopenhauer s'élève d'ailleurs. Le conflit matériel de l'architecture peut symboliser la volonté humaine aux prises avec l'univers... Nietzsche à mon sens va plus profond. Il place l'architecture au premier rang - architectural dans sa bouche est un éloge - comme l'art traduisant le mieux la volonté de puissance. Certaines ruines, grandies par le tragique de la décrépitude, ne se dressent-elles pas, défi d'une éphémère humanité à l'adversaire éternel ? Peut-on ramener au seul conflit résistance-pesanteur l'émotion qui nous saisit à la vue de monuments plusieurs fois millénaires ?

194

Ces quelques points auront assez fait voir qu'une théorie esthétique à prétentions universalistes nous heurte à chaque pas par son arbitraire. En outre, elle nous étonne par le caractère superficiel de certaines de ses explications, tel qu'il éclate dans le cas de l'architecture. Nous en venons à soupçonner le péril consistant à mettre au premier plan d'une esthétique l'élément métaphysique...

Pour expliquer une oeuvre, il convient de partir du créateur; pour étudier le "sentiment de beauté", il faut partir du spectateur. Cette distinction paraît anodine; en fait, elle sépare deux importants centres de perspectives.

Commençons par le spectateur. Ici, ne simplifions pas brutalement une réalité complexe et délicate. "Sentiment de beauté", ces mots, suivant l'individu, recouvriront des expériences différentes. Chez l'un, ils s'étendront au domaine du sublime, chez l'autre, ils l'excluront. Bref le "beau" aura une plus ou moins grande extension. Il variera aussi qualitativement... Choisissons donc une première définition assez large pour ne pas fausser d'emblée les données du problème. Chacun y apportera les restrictions voulues. Définition par suggestion, s'entend.

Appelons sentiment de beauté la réaction devant une oeuvre et pour laquelle le spectateur est reconnaissant au créateur. Cela va sans dire, cette réaction peut survenir à la vue d'un paysage. Mais n'envisageons ici que les seules oeuvres d'art. Distinguerons-nous entre la beauté et le message, en disant que le sentiment du beau sera en général la première réaction

le message, la seconde, ou bien en disant que la beauté est liée aux tendances strictement esthétiques, alors que le message s'adresse aux tendances mystiques, avec cette différence que les tendances esthétiques, intermédiaires entre les hédonistes et les mystiques, détermineraient une beauté plutôt formelle ? - Je ne crois pas ici à l'utilité d'une telle coupure. Un livre, dépourvu de qualités "esthétiques" (style sans particularité, rhétorique quelconque) mais qui nous aura bouleversé par son message, désormais inoubliable, n'aura-t-il pas son genre de beauté ?... L'essentiel n'est pas de délimiter rigoureusement la réalité intérieure, mais bien de relever cet aspect général - convenant sans doute aux peuples européens - à savoir la réaction affective à une oeuvre pour laquelle on est redonnaissant au créateur.

Notre perspective humaine a donné des raisons de tenir pour héréditaire la partie irrationnelle des tendances. Et cela de toute façon pour la grande majorité des tendances stables. Voilà pourquoi le sentiment de beauté, en tant qu'éveil et que satisfaction de tendances esthétiques et mystiques, est fonction de structures somatiques en général stables et probablement héréditaires. Il y a donc parfaite ressemblance entre les jugements de valeur moraux et les jugements esthétiques - tout aussi normatifs.

En effet, comme le montre l'expérience quotidienne, un individu ne trouvera pas belle n'importe quelle oeuvre. L'oeuvre devra présenter, pour lui plaire, des caractéristiques objectivement déterminables, si bien que, pour cet individu, on pourrait valablement énoncer une canonique. Notre homme, s'il est critique d'art, le fera souvent et prétendra même - manquant ici de critique ! - imposer ses propres normes aux artistes. Boileau n'est pas le seul dans ce cas...

Cela nous amène tout naturellement à la question de savoir si le jugement esthétique n'a qu'une portée subjective ou s'il vaut pour d'autres. Comme pour les normes morales, la généralisation ne se peut que pour des individus se ressemblant assez, c'est-à-dire ayant un capital psychique héréditaire suffisamment semblable. (1)

195

Comment à présent jeter un pont entre cette perspective du spectateur et celle - à voir - du créateur ? N'y a-t-il pas là deux mondes sans aucun contact possible ?

Prenons un poème. Son aspect : sur une page, un ensemble de hiéroglyphes formant des lignes inégales plus ou moins plaisantes à regarder. C'est là souvent le seul intérêt de certaines élucubrations que la fatalité nous fait lire : des tirets élégants, des points d'exclamation symétriques, une mise en page surprenante... Deuxième phase, commençons

(1) 2000 : En d'autres termes, si le métissage imposé aux peuples européens par l'immigration afro-asiatique se poursuit, Beethoven mourra définitivement au XXI^e siècle.

à lire. Les hiéroglyphes correspondent à des mots, à des concepts, cachent un sens logique. Puis ces concepts, une fois surgis, suscitent des réactions affectives. Au-delà de son sens logique, le poème devient pour un moment le drame de notre univers... Je me trouvais au début en présence d'un ensemble de mots - la forme - je découvrais derrière ces mots une signification les dépassant, une "vision" : le contenu ou la substance.

Pour l'artiste créateur, le processus est inverse. Il part de la vision et cherche pour l'exprimer la forme la plus adéquate ou celle qu'il maîtrise le mieux.

Ainsi, l'artiste a voulu dire quelque chose. Cependant, rien jusqu'ici ne garantit que la vision créatrice ressemble même de loin à celle du spectateur. Toute la critique de la connaissance enseigne que nous ne pouvons appréhender ce qui nous est extérieur ; nous parlons seulement à nous-mêmes, et seulement à des fantômes quand nous croyons parler à autrui. - Dans le bureau d'assurance où j'ai travaillé dans les années 40, il y avait plusieurs téléphones. Un jour, deux appareils fonctionnaient simultanément. Vers la fenêtre, il était question de barrière endommagée par un camion ; vers la porte, il s'agissait d'un entretien avec un médecin. Une bizarre disposition d'esprit me fit écouter ce double téléphone d'une manière étrange. Tout en poursuivant mon travail, n'entendant pas les réponses du médecin ou du propriétaire de la clôture, j'en vins à considérer de façon mi-consciente que mes deux collègues parlaient l'un à l'autre.

- Bonjour, Monsieur le docteur, nous téléphonons au sujet de Mme X., blessée le 6 octobre...

- Oui, je vois le cas dont il s'agit. Eh bien, nous comptons la démolir.

- Nous la recommandons à vos bons soins...

- Oh ce sera vite fait. Nous arrachons le tout et vous en fournissons une nouvelle, toute semblable ; personne ne remarquera la différence. Nous gardons alors les restes récupérables.

- Vous nous indiquerez si le rétablissement est définitif ou si des réserves doivent être accordées.

- Soyez tranquille, le matériel est de premier choix. Il y a même une plus-value dont nous pourrions tenir compte...

Ce dialogue me rendit songeur pour le reste de la journée. Ainsi, lorsque nous rencontrons un ami et que nous conversons, nous ressemblerions à ces deux techniciens. Nous lui parlerions de patiente et lui froidement nous entretiendrait de clôture. Et l'erreur quotidienne serait de croire, comme moi tout à l'heure, que deux personnes se parlent réellement quand aucune ne sort d'elle-même et que toutes les paroles sont peut-être interprétées dans un sens différent de l'intention... Alors je m'amusai à suivre les conversations d'une oreille nouvelle. Je considérai leur sens apparent comme aussi monstrueux que celui du dialogue au bureau et me demandai de quels sujets mystérieux et discordants l'on discutait ; et plusieurs hypothèses ahurissantes paraissaient résister à l'examen.

En résumé, nous trouvons dans une oeuvre d'art la substance que nous y mettons et elle aura la valeur que nous lui accordons. Nous pourrions repousser sans le résoudre le problème esthétique. Pourquoi trouvons-nous belle telle oeuvre plutôt que telle autre ? Et répondre d'un mot : idiosyncrasie. Mais ce mot, en relation avec les considérations précédentes, jette le pont le plus simplement du monde. Il y aura parenté entre la vision du créateur et du spectateur dans la mesure où il y aura parenté de nature entre eux.

Cette proposition, décisive, servira encore à nos réflexions.

196

Pour le point de vue du créateur, je m'appuierai sur la doctrine rosenbergienne qui, à mon sens, va profond. ("Le Mythe du XXe siècle", livre deuxième, III et IV.)

L'espace est donné par la simultanéité; le temps se mesure au mouvement. On peut classer les âmes (en caractérologie, toutes les classifications sont justes, elles se montrent seulement plus ou moins adéquates), on peut classer les âmes en statiques et dynamiques. L'âme statique préférera les arts spatiaux (plastiques) et même dans les autres soulignera la simultanéité. L'âme dynamique préférera les arts du temps : la musique, le drame, et même dans les autres soulignera le devenir.

Rosenberg présente la Grèce antique comme incarnant principalement un art statique, et l'Europe, un art dynamique. Le premier style prend le nom de "style objectif", le second, de "style personnel", lesquels correspondent "à la nature de la création artistique chez certains peuples, et aussi, en un sens plus restreint, chez certains artistes."

L'art européen ne se laisse pas juger selon les critères statiques empruntés à l'Antiquité.

"Le concept du beau doit - s'il veut rester utilisable - élargir son sens. A côté de l'idéal racial nordique, nous n'éprouvons comme le beau que cette radiation intérieure d'une forte volonté, radiation imprégnant et traversant la matière artistique.

"La beauté de la Neuvième Symphonie est tout autre que celle d'un temple grec; le portrait de Titus par Rembrandt à Saint-Petersbourg est une autre belle âme que l'Apollon de Praxitèle.

"La beauté grecque réside dans le modelé du corps, la beauté germanique, dans le modelé de l'âme. L'une signifie équilibre extérieur; l'autre, loi intérieure. L'une découle du style objectif; l'autre, du style personnel."

Et Rosenberg précise son vocabulaire :

"La personnalité (volonté + raison), c'est la puissance opposée à la matière et constituant l'élément métaphysique en l'homme, c'est, en un sens plus é-

troit, cette indicible et infatigable activité de l'être intérieur, le mystère par excellence (le phénomène primordial de l'âme germanique). La personne (instinct + intellect), c'est le corps humain et ses intérêts. L'individualité signifie l'inséparable union sur terre de la personne et de la personnalité. "Manière individuelle" se rapporte à cette unité, "manière personnelle", à la personnalité, "description subjective", aux tendances instinctives participant à la personne.

"L'objet est toujours le monde, y compris l'homme en tant que personne. Le degré d'objectivité de l'art dépend de la force et de la diversité des caractéristiques mentionnées plus haut."

Remarquons ici que Rosenberg a audacieusement posé comme piliers de l'art deux concepts, personnalité et objectivité, qui ne sont pas entre eux dans le rapport de la disjonction parfaite. Le critique logicien aurait immanquablement opposé objectivité à subjectivité, un terme désignant tout ce que n'épuise pas l'autre, et, ce faisant, "subjectif" devenait un mot recouvrant des choses bien disparates : à la fois la littérature pornographique et la mystique de "Zarathoustra" ! "Subjectif" donnait un mélange diffus. Rosenberg, dont le regard ne manque pas d'acuité, voit aussitôt l'inconvénient et choisit comme deuxième pôle une réalité psychique aussi distincte et efficace que le premier.

"La véritable personnalité a d'abord envers l'objet à vaincre une attitude hostile, mais celui-ci est contraint de répondre à une volonté formelle, et alors résulte le style personnel."

Voici quelques mots éclairant soudain ce qu'est au fond le style objectif :

"Toute volonté indépendante sera réprimée, l'irrationnel est ramené à des rapports simples, les plis et les rides se voient effacés et les exagérations, pourchassées. (...) Une mélancolie ignorée emplissait les tréfonds de l'âme grecque, mais n'était par bonheur pas assez puissante pour influencer la création artistique. (...) La lutte contre l'instinct consummait à tel point la volonté du Grec que la raison réfléchie put jouer le premier rôle dans l'art. D'où l'"objectivité" des créations helléniques. D'où également le dogme de la sereine contemplation esthétique."

A propos des "sentiments de l'infini" et "de la solitude", par lesquels on a voulu caractériser l'humanité nordique, le philosophe dit qu'il s'agit là, en fait, de manifestations de cette indicible "personnalité", éprouvée comme une âme immortelle et irremplaçable, comme "une force libre de tout lien terrestre, indépendante du temps et de l'espace, dominatrice cherchant éternellement sa voie". C'est bien là ce principe opposé à la matière artistique, au monde extérieur et qui veut transformer le monde... Immortalité de l'âme... ces mots, ici comme dans le vrai christianisme, n'ont pas un sens eschatologique, mais expriment une expérience : un quelque chose se comportant comme si... Expérience qui est aussi le pourquoi de l'opposition entre le moi et le destin... - L'essentiel

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier V

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEMBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Nota bene de 2000 :

Le présent ouvrage comportant un très grand nombre de pages, l'auteur s'est résolu à le publier en plusieurs cahiers, si le temps qui lui reste à vivre le permet.

Dans le cas contraire, il appartiendra à ses amis de faire le nécessaire, dans la mesure du possible.

Pour le reste, il faut prévoir que le présent ouvrage s'adressera surtout aux survivants des grandes catastrophes du XXI^e siècle.

© Courrier du Continent, C.P. 2428, CH-1002 Lausanne, 2000.

n'est donc pas ce sentiment de l'éternité ou de l'infini, mais bien la personnalité. Le sentiment de l'infini représente une des pulsations du rythme occidental : concentration, puis expansion d'énergie psychique.

Voilà, esquissées, les considérations de Rosenberg, qui sont en même temps un examen de conscience et un message. Peut-être auront-elles déchiré de quelques éclairs la nuit des profondeurs où naît l'oeuvre d'art.

Pour clore, ces quelques mots du penseur :

"La nostalgie de l'âme, qui n'avait pas le droit d'être religieuse (...) transposa son centre de gravité du domaine religieux dans le domaine esthétique. (...) L'Europe seule connut l'art comme un vrai moyen de surmonter le monde, comme une religion."

----- Note 2000

Aujourd'hui, la seule pensée aux chefs-d'oeuvre de l'art européen donne l'impression de pénétrer dans un temple en ruine. Les rêves de nos génies se brisent parce que le sang nourricier disparaît. La vie, pourtant si merveilleuse, apporte l'immense tristesse de prévoir que le déclin des peuples européens fera du globe terrestre une monstrueuse termitière.

La décadence envahit tous les domaines : nihilisme de la jeunesse, qui pousse aux stupéfiants, à la criminalité, au suicide. Ce que les responsables trouvent à dire aux adolescents, c'est la vieille devise du XIXe siècle : "Enrichissez-vous par le travail et l'honnêteté." Mais comme l'honnêteté et le travail ont rarement enrichi quiconque, les arrivistes ont exclusivement retenu la première partie de cette formule. Quant aux jeunes de bonne race, qui es-

péraient connaître le sens de la vie et leur mission sur terre, on leur offre un monde hideux, dominé par l'argent, et où la valeur d'un homme se mesure à la fortune accumulée par n'importe quel moyen.

Voici plusieurs siècles, les plus grands compositeurs écrivaient pour la danse. Pour le bal de la Cour ou le bal au village qui, l'un et l'autre, permettaient aux garçons et filles de se connaître, de se choisir et de s'épouser à bon escient. Menuets et bourrées amorçaient des idylles, puis des unions pour la vie... A présent, une musique inhumaine, toujours plus fabriquée par des machines (boîte à rythme, harmonisation par ordinateur), fait danser sans discontinuer des gosses qui non seulement ne peuvent plus placer un mot mais doivent recourir aux drogues de synthèse pour soutenir ce marathon. Pierre Dudan écrivait dans "Vive le show biz ! bordel !" : "Le DISCO des loisirs ne doit connaître ni trêve ni repos. Le silence est à proscrire absolument."

Semblable décadence ronge tous les arts. Plus besoin d'apprendre le métier de peintre, d'écrivain, de comédien. La publicité lancera les talents les plus minuscules comme on lance une marque de savon ou une candidature présidentielle américaine.

Nous concluons donc ce chapitre par un regard reconnaissant sur l'art européen, par un merci à nos génies qui auraient mérité mieux du XXe siècle, peut-être le dernier de leur "immortalité". Et par ces mots de Pierre Dudan (in "Autodétermination") : "C'est parce qu'il a choisi d'être "contre-nature" que l'homme est dénaturé et qu'il met tout en oeuvre pour s'"autodétruire"."

Chapitre deuxième

L'individualisme et le hiatus

A - L'hérédité

197

Quelques notions figurent déjà dans la première partie du présent livre.

Ajoutons que, discipline d'avant-garde d'abord en Allemagne, puis aux États-Unis et en Angleterre, l'étude des jumeaux a fourni un immense matériel d'expérience, dont l'interprétation n'est pas encore achevée. Des jumeaux

univitellins et bivitellins ont été observés durant des années. Résultat : nette prépondérance de l'hérédité dont l'influence sur le comportement est environ 2,5 fois plus forte que celle du milieu. Et il est certain que si l'on pouvait exclure des tests ce qui est instruction, on obtiendrait pour le caractère une proportion encore plus forte en faveur de l'hérédité.

Comme déjà dit, il incombera à la psychologie et à la caractérologie de déterminer peu à peu à quels éléments psychiques

correspondent dans tel test la prépondérance de l'hérédité et à quels autres, le rôle plus effacé du milieu. On vérifiera, par une autre voie, nos conclusions quant à l'hérédité de la partie irrationnelle des tendances...

198

Y a-t-il des conséquences morales à cette prépondérance et lesquelles ?

On a reproché à l'hérédité son caractère fatal, funeste à l'individu, lequel perd de ce fait valeur et importance - et l'on donne volontiers comme exemples autant le réactionnaire esprit de famille des nobles et patriciens de tout genre que le national-socialisme, accusé de faire li-tière des individus. L'une et l'autre doctrine s'appuient sur la thèse d'une hérédité prépondérante. Et l'on conclut qu'une telle idée tend à rabaisser la "personne humaine" (phrase à prononcer avec un trémolo d'indignation).

La superficialité de ces reproches n'a d'égale que leur succès.

Pour le "nobiliarisme", doit-on signaler cette évidence que cette doctrine-là ne dévalue pas le croyant, mais les non-nobles aux yeux du croyant - la roture étant sans remède ?... Cette foi accroît au contraire la fierté. On sait la valeur des ancêtres, on se sait le pouvoir d'en faire autant sinon mieux; cette idée stimulera l'ambition, la grande ambition.

Certes, essentiellement produit de ses ascendants, l'individu n'est pas maître de se donner des qualités qu'il n'a pas. Mais ce n'est point là nécessairement une déchéance. D'abord, un homme - supposons un pareil monstre possible - venu au monde dépourvu de toute détermination psychique et libre de choisir les qualités qu'il voudrait serait bien emprunté. Dépourvu de caractère, soit de tendances, il se trouverait HORS D'ETAT de choisir. Il faudrait déjà avoir un caractère pour en choisir un ! En d'autres termes, il y a des caractères contents d'eux-mêmes et d'autres qui ne le sont pas. Tant mieux pour les premiers; pour les seconds, il est peu de recours: en tout cas pas l'hostilité contre l'hérédité... Ensuite, celui dont l'héritage psychique est passable ne se plaindra pas de la violence subie par des dons de premier ordre et cela sans être consulté !... Bref, cette conception opposant l'hérédité à l'on ne sait quelle "liberté" individuelle repose sur un sophisme. On sépare comme distinctes la volonté de l'individu et son caractère, alors que la première dépend du second. D'où il résulte que l'antithèse envisagée ne saurait porter sur l'ensemble des dispositions psychiques, mais uniquement sur tel élément isolé et dans la mesure où il entre en conflit avec le vouloir. Ce b'est donc qu'aux âmes déchiquetées de conflits intérieurs que l'hérédité pourra sembler fatale. Les autres - seront eux-mêmes cette fatalité !

Cela dit, reconnaissons qu'aujourd'hui le "nobiliarisme" est inactuel. La noblesse traditionnelle a sombré. Les

plus grands noms sont des étiquettes douteuses pour des produits ressemblant souvent fort peu à ceux d'il y a cinq ou six siècles. Mésalliance et dégénérescence, il a suffi de peu de temps pour engloutir une aristocratie. Mais cet esprit de lignée reparaitra avec une noblesse nouvelle, née, comme la précédente, non de poudreuses traditions, mais d'une hiérarchie politique. Laquelle ? Voilà une des questions les plus graves et les plus décisives pour l'humanité.

Passons au national-socialisme. Le reproche de faire li-tière de l'individu méconnaît totalement cette doctrine. D'où le succès du reproche, évidemment... Ouvrez plutôt "Mein Kampf" et lisez (p. 387 de l'édition 1941) :

"Le mouvement doit lutter pour le respect de la personne; il ne doit pas oublier que dans la personne réside de l'ultime valeur des choses humaines, que toute idée et toute réalisation sont dues à la force créatrice d'un homme et que l'admiration devant la grandeur ne représente pas seulement de la reconnaissance, mais qu'elle unit d'un même lien ceux qui remercient.

"La personne est irremplaçable; surtout si elle n'incarne pas l'élément mécanique, mais l'élément culturel et créateur. De même qu'un maître célèbre ne se peut remplacer et qu'un autre ne saurait finir à sa place une toile à moitié peinte, de même est irremplaçable le grand poète et le penseur, le grand homme d'Etat et le grand général. Car leur activité relève toujours du domaine de l'art; elle n'est pas un dressage mécanique, mais un don inné de la grâce divine.

"Les révolutions et les progrès les plus considérables sur cette terre, les oeuvres culturelles sublimes, les actions immortelles dans l'art de la politique, toutes ces choses sont éternellement et indissolublement liées à un nom. (...)

"Lorsque des coeurs humains se brisent et que des âmes humaines désespèrent, les héros qui ont vaincu la nécessité et les soucis, la honte et la misère, l'esclavage spirituel et physique, ces héros, du fond crépusculaire du passé, posent le regard sur les mortels en détresse et leur tendent leurs immortelles mains !

"Malheur au peuple qui a honte de les saisir !"

De nombreux autres passages de Hitler, Rosenberg et Goebbels illustreraient l'irremplaçable valeur de l'individu - justement parce que ses dons sont innés et que nulle éducation ne peut fabriquer un génie. Le national-socialisme repousse aussi bien le collectivisme pour lequel une somme de zéros (les individus) donne une valeur positive (la société) que l'égoïsme pour lequel une somme de valeurs positives peut être nulle. Le national-socialisme est à mon sens une excellente solution, à la condition de ne pas rester strictement allemand, mais de s'étendre à l'Europe entière (1). Précisément la base raciste y pousse, car les Allemands sont une partie des Européens aryens qu'il y a de par

(1) Ce texte remonte donc au début des années 1940. Il n'y pas d'ordre chronologique : de nombreux textes écrits jusqu'en 1947 sont regroupés selon les besoins de l'exposé.

le monde; notre continent est imprégné d'un même sang (1).

Il n'est donc aucunement évident que la thèse d'une hérédité prépondérante conduise à sous-évaluer l'individu.

D'autant plus que le marxisme (2) qui, lui, fait vraiment litière de l'individu et ne cache pas son hostilité contre tout esprit supérieur est un partisan obstiné d'une influence prépondérante du milieu. Dès lors - l'éducation pouvant tout, le système, la doctrine étant l'essentiel - l'individu se voit vraiment dévalué. Au contraire, une doctrine importe moins que le sang dont elle est née; si le sang subsiste, la doctrine, en dépit des catastrophes, renaîtra, sous d'autres noms peut-être, mais avec la même lumière. (3)

199

D'un autre côté, on entend dire que l'idée d'une hérédité puissante favorise l'égoïsme - un reproche donc assez différent du précédent. En se croyant des qualités innées supérieures, on serait enclin à mépriser la vile tourbe et à la traiter en conséquence.

Voilà un danger, mais non inéluctable. Ainsi, un Nietzsche, malgré son mépris pour le "troupeau", donnera ses oeuvres aux hommes.

Ne l'oublions pas, il y a en beaucoup d'hommes des tendances qui les portent vers leurs prochains et qui, si ces prochains leur ressemblent assez, peuvent garantir une communauté durable. Et cette ressemblance suffisante dépend surtout - de l'hérédité ! Donc, aucune raison de dénoncer ici un égoïsme borné.

A noter : les individualistes extrémistes - qui ne sont vraiment ni individualistes ni extrémistes, parce que leur "individu" libre de toute loi est une chimère - repoussent l'hérédité comme tyrannique, comme ne permettant pas d'être assez capricieux, incalculables...

Alors ...

(1) Voir à ce sujet von Eickstedt qui, soulignant que la dernière glaciation a pris fin il y a environ 16 000 ans, présume que les grandes migrations aryennes du deuxième millénaire avant notre ère ont été précédées d'autres, historiquement inconnues.

(2) 2000 : L'URSS a peut-être trahi Marx. Les Chinois semblent avoir tiré la leçon de l'échec soviétique en révisant la politique agricole.

(3) 2000 : Depuis lors, l'Allemagne écrasée sous les bombes, les vainqueurs ont décidé que leurs bombes réfutaient le national-socialisme. Pourtant celui-ci, comme le fascisme italien et les autres mouvements de rénovation nationale en Europe, représentait une tentative de sauver la race blanche, ce que, par exemple, Pierre-Antoine Cousteau a confirmé sur son lit de mort. Aujourd'hui, les problèmes nouveaux exigent des solutions nouvelles, mais les forces de la vie ne peuvent agir que dans le même esprit.

Et voici la question de l'éducation qui nous attendait.

Certains pensent que, le caractère étant essentiellement héréditaire, on aurait tort de perdre son temps et sa peine à s'en occuper et qu'il faut faire porter tout le poids sur l'instruction.

Cette méchante erreur explique peut-être en partie cette abomination actuelle appelée études secondaires (1), où l'on encombre la mémoire des adolescents de matières indigestes que les malheureux devront s'empresse d'oublier s'ils veulent un jour acquérir des notions valables sur les sujets en question... Au contraire, Messieurs, justement parce que le rationnel est aisément éduicable, il n'est pas nécessaire de lui vouer le meilleur de sa force. Et précisément parce que l'influence du milieu sur le caractère est faible - mais non nulle ! - il importe de la placer en tête du programme pédagogique. Il importe, il est vital de permettre un harmonieux développement des tendances. Que cela exige beaucoup d'art, les jardiniers vous le diront, eux qui savent combien des soins adéquats contribuent à la prospérité de leurs plantes, dont les divers caractères sont pourtant héréditairement déterminés.

Pour un développement harmonieux des tendances, il faut que celles-ci reçoivent toutes de la nourriture. - Cela n'exclut nullement une hiérarchie, laquelle s'établira de la façon la plus naturelle du monde.

Question sexuelle, il est hors de doute qu'à treize ans au plus tard il faut instruire les enfants, à qui l'on aura donné de suffisantes connaissances biologiques (2). Ne pas attendre, comme c'était la mode à mon collège, la seizième année pour une conférence sur les maladies vénériennes. Et encore, notre classe en fut dispensée comme au-dessus de tout soupçon - alors que plusieurs se vantaient de bonnes fortunes dont ils donnaient les détails pour épater leurs camarades.

La conception la plus saine de la sexualité comme indispensable composante de l'amour, considérée à elle seule, consiste à lui attribuer une importance malgré tout secondaire - un peu comme le manger et le boire. Le sexe influe

(1) 2000 : On m'assure qu'aujourd'hui la situation, pour être différente, est encore pire.

(2) 2000 : Je ne prévoyais évidemment pas que, sous prétexte d'éducation sexuelle, on enseignerait l'égalité des droits pour les homosexuels, l'épanouissement sexuel, c'est-à-dire le couchage maximum, qu'on distribuerait des pilules abortives, même sans le consentement des parents. En revanche, on se garde bien de dire que la nature a disposé le plaisir pour assurer la survie de l'espèce et que prendre le plaisir en excluant la fécondation, c'est tromper la nature, qui se venge toujours. La seule chute du taux de fécondité au-dessous de 2,1 enfants par femme amorce le déclin d'un peuple et conduit à sa disparition. Une évidence arithmétique à enseigner.

sur la vie psychique et la nourriture joue un rôle vital dans les destinées humaines, certes. Mais la vie ne se borne pas à cela; il existe d'autres ambitions.

L'éducation ne doit pas séparer la sexualité de l'amour. Garçonnetts de six ou sept ans, chacun de nous avait une "bonne amie". Le souvenir du baiser sur la joue donné dans la classe des tout petits accompagnera encore le vieillard. Ces idylles, forcément innocentes, apportaient déjà les affres de la jalousie... Ici, il ne faut pas se borner à la grise théorie. Il s'agit simplement que filles et garçons aient l'occasion de souvent se rencontrer, pour des jeux, des promenades, des excursions, des bals d'enfants, au cours desquels mille passions juvéniles, innocentes presque toutes, puissent naître, lutter, mourir ou durer.

L'instruction secondaire néglige généralement trop les tendances esthétiques et surtout mystiques, qui forment le noyau de l'âme. La jeunesse doit avoir l'occasion de se passionner pour un art, pour un génie ou pour une idée - chose assez difficile si l'on se livre sur les chefs-d'œuvre à cette hideuse boucherie appelée "explication de textes". Aujourd'hui encore, "Athalie" est pour moi illisible, parce que notre classe a passé plusieurs mois à la disséquer. De grâce, ne faire l'autopsie que des auteurs de second ordre ! (1)

Changeons les programmes des collèges ! Plus d'histoire strictement nationale, ni strictement historique, mais une discipline synthétique embrassant autant les origines humaines que la géographie physique, politique et économique.

Voici le programme hebdomadaire dont je rêve :

1. Culture psysique (exercices, jeux)	6 heures
2. Esthétique	
a) Littérature générale : initiation aux œuvres de tous pays, lecture de traductions	1
b) Auditions musicales	1
c) Projections lumineuses, films, visites d'expositions	1
	3 heures
3. Technique artistique	
a) Lecture, diction, théâtre amateur, rhétorique, versification	
b) Musique, si possible étude d'un instrument, composition	
c) Dessin, peinture, modelage	
	6 heures
4. Histoire	
Géologie et paléontologie; préhistoire, géographie et ethnologie; histoire et géographie politiques et économiques, histoire des institutions, des arts, des sciences, des religions, de la philosophie	
	3 heures

(1) "Athalie" toujours illisible. (2000)

5. Sciences	
Physique, chimique, biologie, psychologie, sociologie. Techniques scientifiques : méthodes et expériences	3 heures
6. Mathématiques	3 heures
7. Une langue étrangère	3 heures
8. Travaux manuels et apprentissage d'un métier manuel, cours de cuisine	2 heures
9. Sténo-dactylographie, comptabilité, correspondance	2 heures
10. Langue maternelle	2 heures
11. Dialectique	1 heure
12. Etymologie	
Etude des langues mortes dans la mesure où cela est utile à la compréhension des langues vivantes étudiées	1 heure
13. Echecs	1 heure
	<hr/>
	36 heures
	=====

Je me réserve de justifier en détail ce plan dans un ouvrage consacré à des problèmes pédagogiques (1). Soulignons toutefois l'heureuse disparition des langues mortes au profit des disciplines esthétiques, lesquelles n'exigent guère d'effort de mémorisation. Dire que l'enseignement secondaire actuel surcharge la mémoire est un lieu commun. Chacun constate et reconnaît le mal, mais personne ne veut en tirer les conclusions et porter une main sacrilège sur le grec et le latin - qui pourtant et de loin n'ont plus l'importance d'il y a deux siècles, où une partie de la connaissance scientifique venait de l'Antiquité. Les élèves désireux de se spécialiser pourront toujours, vers quatorze ans, passer dans une section spéciale où ils recevront à hautes doses leur grec et leur latin. Mais nul besoin, à cause de ces quelques-uns, d'infliger le pensum à tout le monde... Précisons aussi que le présent programme ne prétend pas rivaliser avec ceux de préparation scientifique ou commerciale. Le but n'est pas de faire gagner du temps à de futurs ingénieurs ou hommes d'affaire, mais de réaliser ce miracle : le développement harmonieux de la personnalité.

(1) 2000 : Cet ouvrage ne verra jamais le jour, puisque en 1946-1947, j'ai dû tout lâcher et que le temps me manque aujourd'hui. Quelle importance d'ailleurs, vu le niveau calamiteux de l'instruction actuelle ! On voit des classes comportant la moitié ou même plus d'immigrés qui ne maîtrisent pas la langue du pays et qui paralysent l'enseignement. Au point que les parents "autochtones" fortunés envoient leurs enfants dans des écoles privées. Les "infortunés" verront leurs rejetons perdre leur temps dans les pétaudières "multiculturelles" des écoles publiques. En l'an 2000, le problème pédagogique est remplacé par celui de la survie pure et simple des peuples blancs.

B - La volonté de puissance

201

Les considérations suivantes se confondront souvent avec celles de Nietzsche; et je n'ai pas jugé indispensable de séparer chaque fois le sien du mien. Et qu'importe l'originalité ! La poursuite de l'originalité, le souci d'écrire uniquement du neuf est le meilleur signe qu'on n'a rien à dire. Il y a des choses à répéter, vu leur importance et la place leur revenant de nature dans telle ou telle perspective.

Invitons simplement le lecteur à se replonger dans l'oeuvre nietzschéenne et en particulier dans le chapitre "La volonté de puissance dans la nature".

202

Suggérons provisoirement la volonté de puissance comme la différence entre l'énergie totale dont on dispose et celle qu'on doit consacrer à la vie intérieure. La volonté de puissance comme la quantité d'énergie que l'individu dirige au dehors, par laquelle il agit sur l'univers ambiant.

203

On s'en souvient, nous avons posé l'univers comme exclusivement constitué de matière et de vide (variante rationaliste de la perspective quotidienne), appelant atome l'unité matérielle douée de "qualitates occultae" telles que la gravitation. Nous avons vu les inconvénients du concept "force" mais aussi son caractère indispensable. Une théorie mécaniste désireuse de tout réduire à des poussées et des chocs se heurterait à cette difficulté que les chocs et les poussées restent eux-mêmes inexplicables. L'Absurde occupe encore trop le premier plan : on doit se borner à décrire, si l'on veut éviter une théorie dynamiste (cf. "VdP" aph. 618). Il faut une raison à ces poussées et à ces chocs, d'autant plus que la régularité des effets permet de formuler des "lois", lesquelles demeurent mystérieuses sans l'idée de force. La loi dérive alors du simple fait qu'une force EST CE QU'ELLE EST ($A = A$) et que si les forces restent pareilles, les événements aussi (cf. "VdP" aph. 632). Deux états successifs, appelés cause et effet, signifient en réalité le combat de deux éléments inégaux en puissance, aboutissant à un arrangement nouveau selon les forces en présence, et conférant à chacun de nouveaux "quanta" de puissance (cf. "VdP" aph. 633). L'ennui, le grave ennui, le voici : Nous ne pouvons nous représenter une force; une force ne se constate pas; on conclut seulement à son existence. Or une force que nous ne pouvons nous représenter est un mot vide de sens - une "qualitas occulta" !

On pourrait, au fond, laisser subsister l'inconvénient,

puisque l'Absurde est indestructible et peut seulement reculer d'un terme ou deux. Mais cet absurde est encore assez proche. Voilà pourquoi Nietzsche propose de donner au concept "force" le seul contenu positif possible. Il propose de le définir comme "volonté de puissance".

204

On pourrait voir là une simple définition par suggestion : tout se passe comme si tel atome voulait attirer à lui d'autres corps et comme s'il disposait d'une certaine énergie à cette fin. Ce serait une image, empruntée à la vie psychique quotidienne et qui fournirait un contenu intelligible - mais fictif - au concept "force". On pourrait aussi y voir davantage.

Cela dépend de la question suivante.

Le monde étant composé de matière et de vide, la conscience (l'immanence, l'existence pour soi, la représentation) est ou bien un mouvement (comme la chaleur) ou bien une qualité substantielle (comme l'impénétrabilité et la gravitation). Nietzsche opte pour la seconde hypothèse et considère toute substance comme douée de conscience (cf. "VdP" aph. 626). Ainsi, définir la force comme volonté de puissance affirme quelque chose du réel, chaque substance possédant force et conscience. Et Nietzsche voit cette conscience de l'atome comme étroitement dépendante des résistances rencontrées; chaque centre de force connaît le monde dans la mesure où ce lui-ci lui résiste.

Certains s'étonneront de retrouver chez un moderne une conception du monde que l'histoire de la philosophie donne volontiers pour dépassée - comme si une solution métaphysique pouvait jamais se confirmer ou s'infirmer ! - cette vieille conception du monde : l'animisme. Mais nous autres critiques savons que les grandes questions, les éternelles solutions, ne se confirmeront ni ne s'infirmeront jamais, qu'elles reparaissent d'âge en âge et de penseur en penseur, toujours jeunes. Ainsi l'animisme qui, par un coup de baguette magique, découvre de la vie et de la conscience, découvre une âme derrière les choses apparemment mortes.

La métaphysique de Schopenhauer est un grandiose animisme. Celle de Nietzsche lui ressemble sur ce point à s'y méprendre. Lui aussi découvre dans l'inorganique une volonté - sur la nuance de laquelle, il est vrai, ces penseurs divergent, l'un l'affirmant comme aveugle et absurde, l'autre comme une soif de puissance, un désir de dominer le monde. Relevons toutefois les différences. Nietzsche, lui, est conscient de formuler ici une hypothèse. Il souligne assez que tout est interprétation et que la "Vérité" est un mot. Il n'y a plus chez lui ce conflit entre le criticisme, selon lequel le monde entier dépend de la structure de notre esprit, et le dogmatisme, selon lequel notre esprit lui-même est un épisode dans l'histoire du monde. Pour Nietzsche, tout ce que nous pouvons dire de la transcendance n'offre aucune garantie d'exactitude; mais il se pourrait (perspective !) qu'une transcendance existât et où notre esprit serait un épisode.. Autre différence : Schopenhauer, au nom de valeurs reçues,

condamne la "Volonté". Nietzsche, lui, s'abstient d'abord de condamner et d'approuver, sachant bien que les valeurs dépendent du jeu des forces, fût-ce à l'intérieur d'une âme... Bref, en dépit des ressemblances, la position nietzschéenne est plus circonspecte, cohérente et rigoureuse.

Quoi qu'il en soit, sans trancher ce débat (conscience-mouvement ou conscience-qualité substantielle), il reste acquis que le concept force garde sa valeur, que l'hypothèse animiste donne au mot "force" un contenu positif, et surtout reste acquise la validité d'une réduction des événements à un jeu de forces. Ajoutons que l'animisme refera sans doute parler de lui, puisque son éclipse dure déjà quelque peu.

205

Le problème de la vie a fait couler beaucoup d'encre, déjà pour sa seule définition. En l'absence de connaissances indiscutables et précises, on se voit bon gré mal gré réduit à définir en fonction d'une perspective, voir à créer une perspective spécialement à cet effet, et la formule obtenue ira plus ou moins profond selon la plus ou moins grande fécondité de la perspective choisie. Ainsi, ramenant la vie à un schéma dynamique, Nietzsche la définit comme une pluralité de forces réunies par un processus commun de nutrition, comme une forme durable de processus de fixation de forces, où les divers combattants croissent de façon inégale (cf. aph. 641 et 642). Et il entreprend d'appliquer ce schéma aux divers phénomènes biologiques, dans des considérations auxquelles le lecteur voudra bien se reporter.

L'important, pour notre propos, réside dans les conclusions tirées quant au problème de l'évolution.

Ici, Nietzsche s'attaque à une théorie à laquelle il doit beaucoup, à une théorie qui voit aussi dans la vie un jeu de forces, et il s'élève contre elle dans la mesure où elle semble dangereuse. Il s'agit du darwinisme - dangereux par son optimisme. A son époque, en effet, la "sélection du plus apte", reflet scientifique de la foi au "progrès", passait pour un mécanisme infaillible assurant à chaque espèce une marche ininterrompue vers le ciel de la perfection. Le danger, c'est que, confiants dans ce mécanisme, nous fermions les yeux sur les périls biologiques et disparaissions à l'instant précis où quelque théoricien aura apporté la preuve irréfutable que l'homme sera toujours la meilleure espèce possible. Le seul fait des dinosaures, non pas transformés par évolution, mais anéantis, engloutis jusqu'au dernier, devrait ruiner un tel optimisme. Un optimisme impliquant peut-être la disparition de l'homme afin de mieux permettre l'ascension du chimpanzé paraît une mauvaise plaisanterie, et un mécanisme régulateur capable d'"adaptations" aussi brutales mérite d'être surveillé d'un oeil particulièrement soupçonneux. L'idée de la "sélection du plus apte" soulève de nombreuses suspicions, dont une des moindres concerne le flou, l'extensibilité dans tous les sens du concept "aptitude" et de

son corollaire "utilité". Même en limitant l'idée d'aptitude aux caractères physiques et psychiques avantageant leurs porteurs dans la fameuse "lutte pour la vie", même en éliminant en pensée les hasards stupides mais réels qui viennent fausser les résultats, on se heurte aux nombreux cas où la sélection du plus apte ne joue pas - à moins de distendre la notion d'aptitude aux circonstances causes de succès ! à moins d'aboutir à une plate adoration du succès (ici reparaît la mauvaise plaisanterie du chimpanzé). Le premier fait et le plus important, c'est la SELECTION A REBOURS qui intervient d'autant plus que l'espèce en question est évoluée. Voilà donc une grave menace pour nous autres hommes. Elle résulte de nombreux facteurs dont nous citerons quelques-uns : la coalition des faibles, forts de leur nombre, contre tout individu ou groupe d'individus spécialement doués et de ce fait considérés comme dangereux ; l'autodomestication humaine résultant de la victoire sur la nature qui ne joue plus son rôle sélectif, ce qui abaisse artificiellement la "limite du pire" (au-dessous de laquelle un individu est éliminé) et permet des régimes de sélection à rebours dont les suivants : les guerres, le confort, la charité mal placée, bref toute notre civilisation, qui maintient en vie des êtres qui sans elle disparaîtraient. Notre civilisation est un poison dont nous ne pourrions bientôt plus nous passer. Si quelque accident nous l'enlève, nous risquons la mort pure et simple. Ces arguments, pris au hasard entre beaucoup d'autres, montrent assez le danger d'un optimisme en matière d'évolution et justifient les critiques acérées de Nietzsche à l'encontre du darwinisme.

Et pourtant, il y a quelque chose de juste dans l'idée de Darwin, à condition de ne plus y voir un dogme et de la remplacer dans le cadre d'un jeu de forces - qui peut aussi bien évoluer dans le sens d'une organisation plus grande que dans celui d'une plus grande désagrégation. Voici la chose juste. Des mutations se produisent. Elles peuvent être indifférentes à la reproduction de l'individu. Mais elles peuvent aussi s'avérer "utiles" ou "nuisibles", c'est-à-dire favoriser ou entraver la reproduction. Et alors, évidemment, les caractères héréditaires "utiles" tendront à remplacer les "nuisibles". Seulement, attention ! Cette utilité-là est strictement fonction de la reproduction. Et la sélection à rebours est précisément aggravée du fait que certains caractères, momentanément utiles à la reproduction, présentent des inconvénients majeurs à d'autres points de vue. Le destin peut mener une espèce à la ruine suivant ce mécanisme. Si le manque de volonté et de réflexion deviennent un élément favorable à la reproduction et si, d'autre part, volonté et réflexion seraient indispensables au salut in extremis de l'espèce, eh bien, les générations évolueront en droite ligne vers le manque de réflexion et de volonté - et vers l'anéantissement ! Non Messieurs, la nature ne s'occupe pas des utilités et des aptitudes autres qu'en fonction de la reproduction. Elle assiste avec indifférence aux plus folles courses à l'abîme. Elle se borne, un beau jour, à éliminer le pire, c'est à dire les individus qui ont cessé d'être viables. (L'élimination du pire, formule lancée par Etienne Rabaud, mérite de remplacer celle de la sélection du plus apte.)

Nietzsche consacre, dans presque toutes ses œuvres, de nombreux passages à réduire les phénomènes psychiques à un jeu de forces. Et l'intérêt dépasse celui d'une quelconque schématisation. On assistait à un spectacle aux péripéties multiples. On apprend qu'il s'agit d'un combat et l'on discerne tout à coup quels sont les combattants. Dès ce moment, le spectacle prend un sens.

Ici, encore, le lecteur assoiffé de détails devra se reporter aux ouvrages du philosophe. Ce schéma psychologique - par lequel on ne considère plus l'âme comme une et indissoluble, mais comme formée d'une pluralité de forces antagonistes, et l'individu comme une pluralité d'âmes - ce schéma rend d'excellents services dans l'étude de la décadence. Il montre d'une façon claire et simple comment le remplacement d'une valeur centrale par une valeur excentrique augmente les conflits intérieurs, donc la consommation d'énergie pour la vie intérieure, et par là même diminue la volonté de puissance de l'individu.

Quelques conséquences touchent aux propos de tout à l'heure sur l'élimination du pire et la sélection du plus apte (laquelle sélection peut avoir lieu sous certaines conditions favorables). Nietzsche soutient - et j'ai repris cette idée à une ou deux nuances près - que les évaluations morales (nos premiers jugements sont au fond des évaluations morales) dépendent de la volonté de puissance, c'est-à-dire des forces en présence. Ainsi la croyance au corps, de tout temps l'une des mieux enracinées (cf. aph. 659). Certes, cette croyance repose sur des prémisses telles que la pluralité, l'espace et le temps, le mouvement. Mais attaquer ces prémisses, c'est attaquer l'autorité de l'esprit, qui ne peut s'en défaire. Cela sera de la bonne critique de la connaissance, mais une position intenable dans la vie quotidienne, qui exige ce minimum de confiance en notre esprit, indispensable à des croyances aussi nécessaires que celle à notre corps. Et Nietzsche pense (cf. aph. 678) que peut-être notre "connaissance" a son origine dans des jugements de valeur anciens, déterminant la perspective selon laquelle nous DEVONS voir le monde. Le maintien de l'homme irait de pair avec le maintien d'une catégorie d'interprétations. Plus loin, il ajoute (cf. aph. 715) : "Le point de vue de la valeur est celui des conditions de maintien et d'ascension pour des organismes complexes relativement durables au sein du devenir." D'ailleurs n'a-t-il pas dit (cf. aph. 493) : "La vérité est l'espèce d'erreur sans laquelle une catégorie déterminée d'êtres vivants ne peut pas vivre" ?

Cette dépendance, je l'ai exprimée en posant les évaluations morales comme fonction des tendances qui s'y expriment ou qui s'en servent. A ceci près. L'analyse nietzschéenne pourrait parfois donner à penser que l'élément quantitatif est considéré de façon trop exclusive, que les phénomènes psychiques dépendent uniquement de la grandeur des forces en présence. Cette impression - fautive à un examen attentif - vient du caractère quantitatif du concept "volonté de puissance". Mais, bien sûr, un évé-

ment dépend à la fois de la grandeur des forces et de leur direction, c'est-à-dire aussi de LA NATURE des tendances. Mes propos à ce sujet se sont efforcés de donner à cet élément qualitatif : la direction ou nature des tendances l'importance qui lui revient. En effet, on rencontre des individus formellement semblables, doués d'une même volonté de puissance et néanmoins séparés par un abîme, parce que la nature des tendances - les valeurs, les morales et les idéaux - diffèrent et souvent s'opposent. Inversement, on trouvera de l'affinité entre individus d'énergie vitale très inégale, mais dont les goûts et les aspirations se rencontrent parce que les âmes se ressemblent.

De même, présentation des événements politiques, culturels, économiques comme des résultantes dynamiques. D'où une vue cynique et réaliste de l'histoire. On ne considère plus l'humanité comme marchant vers des lendemains de justice et de fraternité, on ne croit plus guère à un inéluctable "progrès". On voit au contraire la lutte entre différents camps comme le seul moteur de l'histoire, lutte dont le mode variera suivant les âges et les techniques, mais qui marquera toujours n'importe quelle modification des institutions humaines. Les grands idéaux n'ont d'importance que dans la mesure où ils mobilisent des forces.

On a reproché ce cynisme au national-socialisme, en cela héritier de Nietzsche, alors qu'il y a là seulement une vue lucide. Un esprit clairvoyant et sincère reconnaîtra les succès et les revers comme fonction des forces en présence et non comme preuve d'une supériorité ou d'une infériorité morale. Peut-être est-il trop sincère. L'hypocrisie semble en effet un meilleur moyen de propagande, à en juger par l'Angleterre qui, miraculeusement, a toujours combattu pour la "justice", le "bien", la "liberté", les "petites nations", la "personne humaine", la "civilisation" et autres baudruches. Lesquelles entités ont généreusement récompensé leurs défenseurs en leur donnant un empire des plus passables - sauf après 1945 où elles furent d'une scandaleuse ingratitude envers leurs chevaliers. (1)

Cette perspective cynique a surtout le mérite de rendre son innocence au devenir (cf. aph. 708, 709, 788, 789). Si les morales, sociales ou individuelles, expriment uniquement des rapports de forces (la volonté de puissance des tendances, d'individus, de groupes, de nations), si ces morales ne sont qu'un épisode du devenir, il est clair qu'en soi le critère manque pour juger ce devenir. Abstraction faite du sujet, le devenir n'a ni but, ni valeur. Et cela lui rend son innocence. C'est un vrai soulagement de voir en lui un jeu de forces, souvent aveugles. Point de Dieu guidant les destinées humaines ! Sinon, quelle responsabilité pour ce Dieu !...

(1) 2000 : Le rôle de chevalier de la "justice" et autres baudruches est aujourd'hui repris par les Etats-Unis, qui ont prouvé leur supériorité morale en bombardant l'Irak et la Serbie.

Voyons ici un point sur lequel Nietzsche ne serait pas cohérent et prêterait flanc à la critique. Il semble poser la volonté de puissance comme critère objectif du bien.

Ne déclare-t-il pas (cf. aph. 674) : "A quoi mesurer objectivement la valeur ? - Uniquement à la quantité de puissance conquise ou organisée." Et plus loin (cf. aph. 710) : "Il faudrait voir si l'on ne pourrait pas établir un ordre de valeurs d'après une échelle quantitative de la force. (...) La progression sur cette échelle signifierait une augmentation de valeur, la régression, une diminution de valeur."

Certes, ces passages d'une oeuvre inachevée pouvaient se voir retouchés lors d'une rédaction ultérieure. Mais, tels qu'ils sont, on aperçoit mal comment les mettre d'accord avec l'oeuvre entière, consacrée principalement à une impitoyable critique des valeurs absolues (du Bien et du Mal) comme de leurs critères "objectifs". Cette critique aboutirait à la subjectivité et, dans la perspective humaine, à l'idée de morale prédestinée, développée plus haut.

NOUS TENONS A APPRECIER LE MONDE ET L'HISTOIRE EN FONCTION DE NOTRE MORALE PREDESTINEE.

Il est vrai, cette morale, parce que satisfaisant mieux notre finalité - comme l'écrivait Rosenberg - libère le maximum d'énergie pour l'action extérieure et, par suite, porte au maximum la volonté de puissance de l'individu. Nous retrouvons ici, en un sens, par voie subjective, l'éthique nietzschéenne fondée sur la volonté de puissance. Comme lui, nous dirons que la "meilleure" éthique "pour tel individu" est celle exaltant le plus la volonté de puissance. La "meilleure pour lui" en raison de son désir d'augmenter sa puissance, désir qui est le mieux servi par une volonté de puissance maximum. Et si nous arrivons par un autre chemin à un résultat assez semblable à celui de Nietzsche, cela vient de ce que le dit désir d'augmenter son pouvoir est extrêmement répandu. Son absence est même pathologique. C'est donc par voie subjective - ce désir, nous le remarquons en nous - que ressurgissent en partie les appréciations citées plus haut. En partie : car notre démarche même indique la différence essentielle. Si nous proclamons que notre morale doit être celle exaltant le plus notre volonté de puissance, en revanche NOUS N'APPROUVERONS CHEZ LES AUTRES UNE VOLONTE DE PUISSANCE QUE DANS LA MESURE OU ELLE SE METTRA AU SERVICE D'IDEAUX SEMBLABLES. Donc pas question d'y voir un critère objectif des valeurs. D'ailleurs, une éthique reposant exclusivement sur la volonté de puissance serait terriblement indéterminée quant à son contenu précis...

La volonté de puissance est encore liée aux valeurs d'une autre manière. Non comme mesure, mais comme l'une des conditions d'efficacité. Si les autres facteurs du succès demeurent égaux, une cause (système de valeurs) l'emportera s'il a derrière lui la plus grande volonté de

puissance. Or les valeurs triomphantes expulsent leurs antagonistes. Non qu'en soi elles aient "raison", mais elles "ont raison des autres" ! L'histoire sanctifie toujours les vainqueurs (rien d'étonnant puisque écrite par les vainqueurs !) Si l'on écrivait une histoire des valeurs, comme on écrit une histoire de la peinture ou de la philosophie, on verrait des victoires et des disparitions, et certains considéreraient qu'voici le critère objectif des valeurs : l'événement.

En réalité, celui qui apprécie n'est point un être fabuleux domicilié dans les brumes de l'abstraction, telle l'Histoire (avec majuscule), mais l'individu. Or NOUS, nous ne voulons faire qu'en fonction de notre morale prédestinée, dussions-nous condamner l'histoire si celle-ci a maltraité nos valeurs. Nul ne saurait nous dispenser de lutter en tout temps et en toute circonstance pour nos idéaux.

Remarquons finalement que Nietzsche n'approuve pas n'importe quelle volonté de puissance. Il a aussi ses exigences qualitatives poussée jusqu'à un exclusivisme dans les goûts et les préférences qu'il est souvent difficile de suivre !

Le racisme

Le raciste, partisan de la race à laquelle il appartient, a évidemment besoin d'un minimum de connaissances quant à cette race. Certes, se connaissant lui-même, il connaît du même coup ceux qui lui ressemblent assez. Mais pour défendre sa race, il doit encore savoir où la trouver et à quoi la reconnaître. Cette question toute simple conduit au racisme.

Y répondre est impossible du point de vue d'une seule discipline. Les anthropologues, vu les dimensions de votre crâne, la couleur de votre peau et autres critères somatiques, vous classent dans telle ou telle catégorie - de différente dénomination suivant les auteurs, car l'anthropologie offre encore la diversité des premiers systèmes botaniques ou zoologiques. Les psychologues, étudiant vos réactions, vous assimilent à tel ou tel type - variant selon les classifications. Les historiens, les préhistoriens, se disputent sur vos origines. Si bien que, pour finir, vous ne savez plus qui vous êtes.

Il s'agit là d'un domaine excédant la compétence du spécialiste. Le savoir viendra des diverses disciplines, mais le raciste devra réaliser la synthèse lui-même. C'est dire que, ne pouvant posséder le détail des nombreuses sciences le concernant, il devra se fonder sur les résultats les plus généraux, les plus sûrs, et voir si ces résultats lui apportent la réponse désirée.

Pour résoudre le problème, il devra d'abord en préciser la portée puis élaborer avec soin les concepts fondamentaux : ceux de race, de peuple, de nation... D'où l'importance primordiale de la mise au point théorique.

Toute l'anthropologie offrirait un mince intérêt si les différences entre les peuples étaient seulement physiques. Les âmes seraient semblables de race à race, qu'importeraient les races ! Si l'âme d'une Nègresse ressemble suffisamment à celle d'une Blanche, pourquoi ne pas l'épouser ? La couleur de la peau, la forme des cheveux sont des détails sur quoi l'on peut passer. (1)

Et telle est en effet la position des antiracistes qui, niant les différences psychiques, invoquent le bon sens en faveur de nos malheureux frères nègres dont la seule noirceur réside dans l'épiderme.

Mais il y a des différences raciales pour les âmes.

De toute façon, seules les parentés psychiques héréditaires importent au raciste. Et parce qu'il voit une telle parenté entre ressortissants de sa race et des distances jusqu'à l'abîme entre celle-ci et d'autres, il désire défendre sa communauté naturelle.

210

Une haine peu ordinaire a hurlé et hurle encore contre le racisme "national-socialiste". Détail piquant : ces vociférations ont été provoquées, orchestrées et soutenues par des racistes convaincus : les dirigeants extrémistes juifs. Non pas un racisme humanitaire, mais un racisme contre un autre. L'humanitarisme, c'était la ruse pour attiser les haines non juives contre l'Allemagne. Et les peuples européens sont tombés en plein dans le panneau. Israël est une communauté fermée en lutte contre tout ce qui n'est pas elle ; le temps aidant, elle aboutira à la domination du monde ou à la ruine ; il y a là une guerre à mort. Le racisme national-socialiste, lui, restait ouvert aux peuples blancs et admettait un partage de la planète entre les grand-races.

L'antiracisme a usé de nombreux arguments. Bornons-nous à rappeler les tonalités principales de sa propagande.

D'abord, pour le public "bien pensant" et mal dégagé du prêchi-prêcha de l'école du dimanche, on traite le racisme d'égoïsme, de louange de soi-même comme de dénigrement d'autrui et l'on varie à l'infini sur ces thèmes propres à soulever l'indignation contre la "barbarie". Reprocher à un peuple son égoïsme et sa louange de soi-même ! Quelle nation échapperait au reproche ? La plus modeste connaissance historique alliée au moindre atome de lucidité montre que l'égoïsme et l'autoglorification sont des nécessités vitales. Sans eux, une nation disparaîtrait bien vite ! (2) Faut-il sourire d'une argumentation si

(1) 2000 : L'actuelle propagande médiatique pour un métissage généralisé repose sur ces prémisses.

(2) 2000 : "Petit Larousse 1949" : "Racisme. Théorie qui tend à préserver l'unité de la race dans une nation." On veut donc que les nations européennes restent blanches. Légitime défense. Aujourd'hui, "Larousse" criminalise le terme "racisme", suite à des pressions évidentes.

stupide ? Il convient plutôt d'en frémir. Des propagandistes conscients de cette stupidité et capables néanmoins de la soutenir avec une sincérité imitée à la perfection - uniquement parce qu'elle a du poids auprès des naïfs - cela témoigne d'une maîtrise dans l'art de la démagogie. Cette maîtrise juive, sélectionnée par deux millénaires d'hypocrisie forcée

Puis viennent les objections pseudo-scientifiques. Un spécialiste montrera comment sa discipline ne saurait aboutir aux thèses racistes. C'est exactement là ce que nous venons d'écrire. Le raciste ne se fonde pas sur une seule science. Il procède par recoupements. Mais où est l'objection ?

Nous y reviendrons d'ailleurs.

211

Soyons racistes.

Cela pour une raison bien simple.

La parenté psychique entraîne une parenté des morales prédestinées qui, en fait, entraînent volontiers une parenté de idéaux, une direction semblable des volontés, une destination au même combat, une lutte contre les mêmes adversaires.

Comme nous voulons la puissance afin d'embellir le monde et comme l'union fait la force, nous devons lutter pour notre communauté, contre ses adversaires naturels.

212

Reste à fixer les limites du groupe, en tenant compte de deux exigences antithétiques.

Plus le groupe est grand, plus grande est sa force, mais plus faible est la parenté des âmes. Ainsi, il faut un groupe aussi grand et aussi petit que possible.

Puisqu'il y a pour chacun une limite au-delà de laquelle la communion avec autrui - ou même la seule compréhension - devient impossible, il importe de prendre cette limite comme critère de la grandeur maximum du groupe. Rien ne sert de la dépasser à la seule fin d'être plus fort et de triompher plus aisément. Absurde un tel succès qui implique la victoire d'individus si différents de nous qu'ils deviendront fatalement nos ennemis. Du reste, cette limite de parenté psychique coïncide avec la limite de croisements non décadents. Car le problème se pose à peu près de la même manière pour l'enfant que pour les parents. Comment l'enfant établirait-il l'unité intérieure si les âmes des parents diffèrent au point d'exclure toute communion ? D'où l'avantage supplémentaire de ne pas incorporer des éléments abâtardissants dans l'intention de faire nombre.

Encore faut-il aller à la limite et ne pas rechigner à la moindre divergence, avec le résultat de compromettre le succès en restreignant trop le nombre des camarades de combat.

Ainsi, la communauté mystique entre Allemands a été plus forte qu'elle ne le sera entre Européens, mais deux guerres perdues ont démontré l'exiguïté du groupe. D'où la nécessité

pour les peuples européens de se contenter d'une communion un peu moins grande. Un peu plus de distance, un peu plus de tragique, mais au moins un groupe européen capable de se défendre !

Déclin et ascension

213

L'oeuvre de Rosenberg "Le Mythe du XXe siècle" retrace le déclin et l'ascension des peuples. Bornons-nous, sur ce thème à quelques précisions de principe.

Déclin et ascension, cela veut dire : marche vers la disparition ou vers le peuplement de la Terre. Ce processus dépend de façon indissoluble de deux facteurs : action sélective du milieu, aptitudes et inaptitudes du groupe. Tel changement brusque du milieu fera disparaître telle communauté dépourvue des qualités requises, sans lui laisser le loisir de s'adapter par mutation. Pendant ce temps, tel autre groupe, végétant jusque là mais possédant les qualités requises, connaîtra un essor extraordinaire.

Ce processus biologique conduit en droite ligne à l'idée de race. Nous le verrons tout à l'heure.

De nos jours, le milieu agit avant tout sur le terrain social et historique. La nature au sens habituel - climat, épidémies, famines - n'intervient qu'exceptionnellement, par exemple à la suite de troubles qui nous privent soudain de notre "civilisation" (au sens technique). Aujourd'hui, ce sont surtout les événements historiques et les régimes sociaux qui sélectionnent notre espèce.

A première vue, les causes biologiques sembleront secondaires, puisque l'évolution dépend de l'action sélective du milieu. Mais, ne l'oublions pas, les événements et les régimes sociaux, souvent l'oeuvre du hasard, jouent le rôle du milieu et peuvent obéir à la volonté humaine. Ils reflètent aussi les races qu'ils modèlent. Interaction.

Notre vouloir étant en mesure de modifier le milieu sélectif - et même puissamment par des méthodes adéquates - la question nous intéresse.

Car, bien entendu, nous essaierons d'obtenir un milieu qui conduise notre type à l'ascension et non au déclin. Lutte donc contre la sélection à rebours caractérisant notre modernité. Nous n'appartenons pas à cette ignoble modernité où l'honneur et la générosité font figure d'entraves stupides; où des vertus de lèche-pieds conduisent au succès; où la lâcheté s'appelle prudence; la félonie, habileté; la haine et la vengeance, justice; l'enthousiasme, fanatisme; le courage, bêtise, brutalité, barbarie; la magnanimité, faiblesse. Voilà vers quoi se dirige notre Europe, vers notre déclin - vers son déclin, car l'ignoble n'est pas viable, s'il n'a pas la noblesse désintéressée aux dépens de laquelle mener sa vie parasitaire.

214

Le milieu social, à regarder bien, se ramène à un événement historique d'une durée plus grande que les bruyantes catastrophes qu'évoque le mot "événement". Régimes et changements spectaculaires, dans leur nature et dans leur forme, dépendent des forces en présence. La question étant de connaître ces forces.

Sans aucun doute, les tendances hédonistes, celles de l'égoïsme borné, les concupiscences, constituent de loin le complexe le plus puissant. Mais aussi le plus aveugle. Les plaisirs du jouisseur n'excèdent pas la durée historiquement et biologiquement négligeable d'une vie humaine. Au service d'intentions à plus longue échéance, nous trouvons les tendances nobles, capables de pousser au sacrifice. Quantitativement minimes, ces tendances ne compteraient guère, si les forces hédonistes ne détruisaient à chaque seconde leur propre oeuvre par de perpétuels changements de direction. En revanche, les idéalistes tirent leur puissance de leur action continue dans le même sens. Si bien que l'essentiel de la lutte humaine se ramène à l'antagonisme des tendances héroïques - à l'antagonisme des doctrines.

Or la naissance, la vie et la mort des idées (des "mythes" au sens positif du terme) - qu'il s'agisse d'une religion, d'une philosophie, d'une doctrine sociale - dépendent avant tout de ce facteur vital : le sang. Parce qu'une âme est ainsi construite, elle produira tel type de croyance, de culture, aura tels dieux et non d'autres. Précisément les tendances mystiques, si décisives pour toute doctrine, pour tout idéal sont essentiellement biologiques.

Pour ces raisons, le combat entre les idéaux demeurera toujours le plus important. Si vous voulez tuer une race, comme cez par détruire ses idéaux et veillez à ce qu'elle n'en produise pas de nouveaux, c'est-à-dire, pour parler moderne, "rééduquez"-la. Enseignez-lui la calomnie de ses grands hommes, inculquez-lui des valeurs contre nature, démocratiques, humanitaristes. Si vous réussissez, vous avez détruit le lien qui unissait ses ressortissants. Sans foi et sans patrie, l'âme mourante et solitaire, ils s'en iront dans le crépuscule. Pour parler concret, la natalité baissera, la foi nécessaire à la procréation manquant.

Conclusion : Nous devons placer l'idéal au-dessus de tout, car il nourrit les âmes. Le sacrifier pour acheter la survie des corps et des égoïsmes, quel marché de dupes ! Maintenons nos dieux ! A l'heure de la mort, soyons au moins des exemples, car les exemples sont les troupes de choc de l'idée.

"Oui, le drapeau est davantage que la mort." (Chant de la Jeunesse hitlérienne.)

Note 2000 : Entre temps, la dénatalité européenne s'est installée - a été installée ! Parallèlement, nos valeurs ont été calomniées. L'homme d'honneur passe pour un imbécile; la patrie, pour une illusion; l'amour maternel, pour un obstacle professionnel que l'avortement peut écarter; la beauté dans l'art est proscrite; la laiseuse, obligatoire. Les peuples blancs vont à la mort.

Chapitre troisième

L a r a c e

A - Notion

215

Notion ? Pourquoi ce terme dont j'ai médité, l'accusant de se distinguer du concept par sa plus grande brumosité ? - Parce que "race" a réellement eu des sens nombreux et flous. C'est de là qu'il faut partir pour arriver au concept : nettement délimité pour l'esprit.

Pourtant, l'idée de race remonte à la plus haute antiquité... L'admirable institution des castes hindoues, destinée à protéger le sang des conquérants nordiques a si bien joué que malgré les inévitables mélanges les brahmines sont aujourd'hui encore beaucoup moins pigmentés et plus européens d'aspect. Sans les castes, l'absorption définitive s'achevait en quelques siècles... La religion juive, elle aussi, est une institution raciste qui a réussi le prodige de créer de toutes pièces un début de race, là où la nature n'avait donné qu'un mélange... On trouve des pensées racistes chez Platon, Sophocle, Sénèque et beaucoup d'autres.

Toutefois, sous l'influence du christianisme universaliste, l'idée de race se raréfia dans la conscience européenne, se maintenant, il est vrai, dans cette autre institution : la noblesse. Elle sembla définitivement écartée par la Révolution française et son humanitarisme. En fait, elle renaissait dans l'esprit de penseurs isolés... Fabre d'Olivet, dans son "Histoire philosophique de l'humanité", explique la première histoire par la lutte entre une race "boréenne" et "sudéenne". Il paya son audace de sa vie. En 1824, il fut assassiné.

Puis vint Gobineau. Chez lui, le mot "race" avait une acception nette, mais aujourd'hui dépassée. Il y aurait eu, au début, trois races pures, dont la blanche, "supérieure". Depuis lors, les mélanges rongent toujours plus le noyau de cette race, et son crépuscule n'est qu'une question de temps. On connaît cette perspective dont le pessimisme ne manque pas de grandeur. Cette conception n'est plus soutenable, car elle ignore ce fait aujourd'hui établi : la formation de nouvelles races. D'ailleurs, elle laisse dans le mystère la genèse des trois races "pures" du début...

C'est aussi dans ce sens que Chamberlain modifie la doctrine. Il insiste sur les facteurs formateurs de races nouvelles, telle l'isolation d'une communauté, la sélection, le métissage avant l'isolation (étant entendu que tout métissage ne réussit pas). Mais le caractère fragmentaire des connaissances psycho-biologiques à sa disposi-

tion, suffisantes à mettre hors de doute l'importance de la race, l'a contraint à laisser en suspens bien des questions. Loin d'avoir tout résolu, nous disposons d'éléments nouveaux pour passer de la "notion" au "concept".

Rappelons-les :

1. Les biologistes contestent toujours plus l'hérédité de caractères acquis (cf. n° 176).

2. L'étude des jumeaux (Zwillingsforschung) a établi l'énorme importance de l'hérédité en matière psychique (cf. n° 177).

3. Il devient toujours plus probable que les caractères physiques raciaux sans importance pour la "lutte pour la vie" sont liés à des caractères psychiques utiles - d'où la généralisation des uns et des autres. Et d'où, vu le nombre de caractères physiques raciaux indifférents, l'importance de la race et des différences raciales (cf. n° 180).

4. Le matériel d'observation réuni par Günther et von Eickstedt comme la critique des cultures par Rosenberg viennent souligner cette importance.

216

Nous lisons dans "Manuel de préhistoire générale" de Raymond Furon : "Répétons que, l'élément psychique ne pouvant pas intervenir dans une définition zoologique, la race ne peut être définie que par les caractères purement physiques

Voilà une typique affirmation de spécialiste ! Parce que, dans l'état actuel des connaissances, l'anthropologie a raison de s'en tenir aux caractères physiques, il s'ensuivrait que le raciste a tort de penser autrement.

La "race" excède de beaucoup n'importe laquelle des disciplines qui s'en occupent. Et une discipline particulière voudrait confisquer ce terme ?...

Ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est l'élément psychique. Et les races de l'anthropologue nous intéressent dans la mesure où il existe entre elles, outre les différences physiques, des différences psychiques.

En raison de la corrélation, rappelée tout à l'heure, entre des caractères physiques héréditaires et des caractères psychiques héréditaires, nous savons déjà que les races délimitées d'après leur physique auront une importance considérable comme "races psychiques".

Seulement, le spécialiste n'est pas obligé de le savoir.

217

En un sens, le spécialiste a raison.

Devant le fouillis en caractérologie, il a raison de s'en tenir aux aspects physiques, qu'il voit fort bien s'il ouvre les yeux - et non aux aspects moraux, qu'il ne voit pas et que chaque psychologue voit autrement. Sans doute, la psychologie a obtenu des résultats qui pourraient déjà fournir à la "zoologie humaine" des matériaux utilisables. Mais notre malheureux spécialiste devrait s'attaquer à des monceaux de littérature pour en extraire deux ou trois grammes.

218

Deux mots ici sur une objection courante.

Les différences psychiques entre individus d'une même race sont, dit-on, plus grandes que d'une race à l'autre. D'où l'insignifiance des races quant à l'âme.

Examinons un peu. Voici deux Européens du même village. L'un est un minus, l'autre d'intelligence normale. On apercevra un abîme entre eux et une distance moindre entre intelligences semblables de races différentes.

La "différence", la "distance" d'âme à âme n'est pas mesurable en soi, mais dépend d'un système de valeurs. Un tel qui place l'intelligence au premier rang verra davantage de distance entre les deux villageois qu'entre esprits de même force, quel que soit le sang. Il place les fonctions de l'esprit au sommet de l'échelle des valeurs.

Sans méconnaître le rôle du rationnel : un instrument précieux, nous situons ailleurs l'instance suprême. Dans l'"âme". Et comme l'"âme" et la "race" se confondent, nous parvenons à une autre évaluation des "distances".

Sans doute, certaines anomalies - voici un idiot - éloignent leurs porteurs tellement de nous !... Le chef Peau-Rouge dont le courage et la grandeur d'âme ont suscité l'admiration de nos jeunes années nous semblera plus proche.

Ces objections se fondent sur la minorité des cas. Les races comme système de classification ne sont pas réfutées par la présence de types intermédiaires et d'anomalies. On compare des moyennes et non quelques individus spécialement choisis.

219

La classification de l'humanité en races prolonge le travail de la botanique et de la zoologie. C'est dire qu'ici comme là on ne saurait parler d'une classification juste ou fautive - puisque ayant une existence idéa-

le - mais plus ou moins adéquate. La réalité : les différences entre individus, se trouvera, selon le système, plus ou moins bien mise en lumière.

Cette première remarque a sa petite importance., car il s'agit d'éviter le défaut consistant à faire de la race une entité métaphysique telle que Dieu ou l'âme immortelle. En une formule : La race est un concept groupant un certain nombre d'hommes SE RESSEMBLANT ASSEZ par leur capital héréditaire (physique et psychique). On voit donc les éléments constitutifs : certains ont une existence idéale, d'autres une existence réelle. S'en souvenir permet de réfuter des objections. Par exemple celles qui se fondent sur les classifications divergentes des anthropologues pour discréditer leurs résultats. Et aussi celle qui, soulignant les éléments idéaux, dénie toute réalité à la race. On ne se donnerait pas le ridicule de tels arguments si l'on parlait de chiens. Mais parce qu'il s'agit des hommes, on voudrait à force de sophismes contester des concepts appliqués au reste des êtres vivants.

220

Ne pourrait-on pas établir autant de classifications que l'on veut ? - Pas forcément.

On construit le système en posant un certain nombre de types et en répartissant les sujets dans ces casiers suivant qu'ils se rapprochent davantage de tel type. Adéquat sera le système où il y aura le moins d'individus intermédiaires et où le plus grand nombre possible approchera du "type". En outre, il faut que les individus correspondant au type soient purs de race : alliés entre eux, ils doivent engendrer une descendance semblable à eux-mêmes (pas de séparation mendélienne); sinon, le type élaboré disparaîtrait en quelques générations. (Remarquons-le en passant : la pureté de race, contrairement au préjugé courant, n'exclut en aucune manière des mélanges antérieurs; en effet, des races pures peuvent sortir de croisements.)

Ces exigences permettront à la longue de préférer tel système à tel autre.

221

Tout cela est élémentaire, mais je crois utile d'y insister : il se dit tant de sornettes sur ce point, même chez les spécialistes !

La construction de types entraîne quelques conséquences.

D'abord, il n'est pas indispensable qu'un individu présente TOUS les caractères du type. Il peut lui manquer ceci ou cela pourvu qu'il s'en rapproche davantage que des autres.

Ensuite, on cherche à grouper les hommes suivant un GRAND NOMBRE de caractères. On évite l'arbitraire de les grouper selon un seul critère. Faire une race spéciale des hommes à cheveux roux briserait les classifications actuelles, puisqu'on retrouve çà et là des rouquins dans des ethnies diverses. Même inconvenient pour les groupes sanguins, disséminés par to-

te la terre, dessinant des sortes de pôles. Les groupes sanguins auraient-ils appartenus, à l'aurore de l'humanité, à des races bien délimitées ?... De tels caractères, malgré leur intérêt pour le problème de nos origines, ne sont pas exclusivement utilisables pour une classification actuelle.

222

Quelques mises au point très simples mais capitales.

Telle ressemblance interraciale ne signifie pas nécessairement communauté d'origine. Elle peut reposer sur des mutations au sein de branches fort éloignées. Par exemple, le nez convexe "juif" et amérindien. (1)

Plusieurs caractères communs n'établissent pas nécessairement la communauté d'origine. S'il est invraisemblable que, comme tout à l'heure, il s'agisse d'accidentelles convergences de détail, cet ensemble de caractères communs peut venir d'une communauté de destinée. Deux races différentes, soumises plusieurs millénaires à une destinée semblable, finissent par se ressembler, cela en dehors de tout croisement. Ainsi le type "baltique oriental" selon von Eickstedt. (Cette race-type, qui forme une grande partie de ce qu'on a appelé les "Slaves", qu'on trouve notamment en Pologne et en Russie, constitue une population tenace, laborieuse; elle est brachycéphale, blonde et aux yeux bleus.) Certains auteurs expliquent ce type par un mélange entre Nordiques (d'où la chevelure blonde et les yeux bleus) et Mongoloïdes (d'où la brachycéphalie). A cela, von Eickstedt fait observer que, la pigmentation claire étant récessive, les métis ainsi obtenus devraient être en majorité foncés, ce qui n'est pas le cas. Il estime que deux races, différentes d'origine, pigmentées, se sont trouvées enfermées dans les glaces en Asie centrale durant les quelque douze mille ans de la dernière glaciation. Là, elles ont acquis leurs qualités morales, leur force de volonté (esprit d'entreprise chez les Nordiques, ténacité chez les Baltique-Orientaux) et subi parallèlement des mutations dans le sens de la dépigmentation. Dépigmentation indifférente dans une région nordique où la défense contre le soleil n'importait plus.

Ainsi, le problème des origines est subsidiaire. Nous importent au premier chef les races actuelles suivant le système le plus adéquat, donc rendant le mieux compte des similitudes réelles. Y a-t-il ressemblance par communauté de destinée (par sélection semblable) ou par communauté d'origine (même héritage ancestral) ? - Cette question vient ensuite.

(1) Le nez "juif" n'est de loin pas l'apanage de tous les Juifs; il est fréquent en Asie Mineure, même chez des populations non juives. Il s'agit sans doute d'une mutation dominante, telle la lippe des Habsbourgs, qui se maintient au cours de nombreuses générations, généralisée peut-être par quelque corrélation avec un caractère psychique "utile".

Les fines observations de Clauss en psychologie raciale appellent une mise au point.

Il soutient que l'élément racial en l'individu n'est point telle "qualité morale", mais uniquement le style d'expression. Et il montre, par d'ingénieuses analyses, que le Nordique se distingue en toutes choses par un style de "combat contre l'objet". Le Falique, par un style de "persévérance obstinée". Le Méditerranéen, par un style de "jeu perpétuel devant un spectateur", etc.

Relevons ceci : Clauss voit juste. Mais sa position théorique laisse à désirer et induit en erreur. Elle mène à restreindre beaucoup trop l'influence de la race en la bornant au "style" - si tant est que ce mot ait son sens quotidien, assez étroit. Cette opposition de la "qualité morale" et du "style" suivant lequel elle s'exprime présente tous les inconvénients y compris l'obscurité. Car qu'est-ce qu'une "qualité morale", sinon une manière de réagir dans des circonstances données ? Et que représente le "style", sinon la manière de cette manière de réagir ! Non : l'opposition "qualité"-"style" est purement logique, idéale. D'ailleurs, "qualité morale" est un terme approximatif désignant quelque chose de psychique sur quoi l'on n'est pas très au clair, mais avec lequel on opère : un X algébrique.

Voici un passage où Clauss, comme il fallait s'y attendre, élargit le domaine du "style" au point de mettre en péril sa distinction : "Les qualités de l'âme, nous l'avons vu, ne peuvent qu'être dominées par un style racial. Mais chaque loi de style particulière, selon sa nature, favorise certaines dispositions. Ainsi, dans une âme de style A, certaines qualités deviendront plus facilement dominantes que dans une âme de style B."

Là encore, Clauss voit juste. Il veut dire qu'en chacun il y a une qualité dominante ou, pour parler plus exactement, un complexe dominant de tendances. Ces tendances maîtresses imposent aux autres leur comportement, et c'est là l'élément très juste dans le "style" de Clauss. Une même tendance, le désir sexuel par exemple, s'exprimera différemment suivant la composition du "comité directeur" psychique. "Style" désigne alors l'altération d'expression d'une tendance selon la hiérarchie à laquelle elle participe.

Mais restreindre le fait racial à ce "style" est manifestement faux, après ce que nous venons de voir. Ce "style" résulte d'une hiérarchie des tendances. Les tendances, elles, sont héréditaires dans leur partie irrationnelle (cf. n° 179) : raison pour laquelle le style l'est aussi.

L'élément racial comprend donc nombre de tendances et leur force respective, tout comme il comprend nombre de caractères physiques héréditaires.

Après ces considérations préliminaires, passons de la notion au concept.

Définition de la race

Une race est un ensemble d'hommes ayant en commun avec tel type idéal un plus grand nombre de caractères héréditaires qu'avec les autres types du système de classification.

*

Cette définition est normalement constituée. Il suffit de connaître le système de classification pour que tout soit limpide et la discussion, impossible. Les types idéaux sont pourvus chacun d'une liste de caractères servant de critère. Les individus réels tombent dans le casier avec lequel ils ont le plus d'éléments communs.

Reste donc à préciser le système de classification. Rappelons les conditions à remplir et qui excluent une typologie fantaisiste.

1) Les types doivent être construits (la liste des critères, établie) de manière que les ressortissants des différentes races ainsi obtenues se rapprochent le plus possible du type, autrement dit, qu'il y ait le moins possible d'individus aberrants ou intermédiaires. Cette exigence est aussi celle du raciste qui veut au sein de sa race une parenté psychique effective et non seulement esquissée.

2) Les types doivent être construits de manière que la majorité des individus y répondant soient "purs" (il ne doit pas y avoir de séparation mendélienne chez les descendants). Cela, afin que le concept soit valable pour plus d'une génération.

3) Les caractères psychiques nous importent avant tout. S'ils étaient facilement décelables, nous ne nous occuperions guère des aspects physiques. Mais l'âme reste invisible. Peu sûres et longues sont les méthodes d'investigation - et il s'agit d'étudier des millions d'individus. Voilà pourquoi les types raciaux comprendront en premier lieu les caractères physiques. Et il faudra mettre l'accent, vu la corrélation déjà mentionnée, sur ceux qui ont dû être indifférents dans la lutte pour la vie.

*

A ceux qui jugeront les présentes pages trop élémentaires, rappelons les innombrables attaques contre l'idée de race. C'est pourquoi il vaut mieux s'étendre un peu sur des évidences que de laisser subsister des équivoques.

Note 2000

Les antiracistes d'à présent se divisent en deux catégories : ceux pour qui les races n'existent pas et ceux pour qui elles existent mais n'ont aucune importance. Les premiers proclament la toute-puissance du milieu; les seconds concluent qu'il faut mélanger les races. Mais tous réclament le châtement des "racistes" et des subsides.

Les catastrophes bouleversant notre continent par des mouvements ethniques rendent illusoire une étude minutieuse de la répartition raciale actuelle. Quant à la carte publiée par von Eickstedt durant l'entre-deux-guerres, il va sans dire qu'il faut s'attacher seulement à la situation générale.

Première subdivision de l'humanité : les grand-races. Le grand public distingue les Blancs, les Jaunes et les Noirs, approximation qui lui suffit pour l'usage pratique.

La réalité est moins simple. Ainsi, l'observation enseigne qu'un Cafre et un Tamoul ont en commun la couleur de la peau mais diffèrent presque en tout : le premier a les cheveux crépus; le second, les cheveux plats; leur seul faciès interdit de les confondre. Les Pygmées (Pygmées, Bochimans et Hottentots) s'écartent des Nègres, même par la couleur de la peau.

Montandon distingue neuf grand-races par ordre d'ancienneté dans le détachement du tronc commun : Pygmoïde, Tasmanoïde, Négroïde, Vedd-Australoïde, Amérindoïde, Esquimoïde, Mongoloïde, Laponnoïde, Europeoïde. Cependant, pour la pratique, il préconise la subdivision en cinq grand-races : pygmoïde, négroïde (Océanie et Afrique), vedd-australoides, mongoloïde (Peaux-Rouges compris) et europeoïde (Lapon compris). Et il conclut judicieusement : "Cette affaire de classification, qui paraît si importante au débutant, le devient beaucoup moins à celui qui se rend compte qu'en tournant autour d'une seule et même montagne, il peut en contempler une infinité d'aspects."

Nous croyons aussi ces cinq grand-races un système assez simple, mais moins sommaire que le Blanc-Jaune-Noir des profanes. Avantages : deux grand-races noires tenant compte de la différence essentielle entre Africains et Tamouls qui se pressent aux portes de l'immigration en Europe (peut-être en faudrait-il une troisième pour les Noirs de type Papou); un casier à part pour les Pygmées inassimilables aux Nègres. Ici, les Mongoloïdes englobent les Peaux-Rouges (Amérindiens dont certains auteurs font une grand-race à part; les Europeoïdes ont détaché d'importants rameaux, sinon des branches : Sémites, Turco-Tatares, Lapons, Aïnous.

Si nous considérons les peuples européens, noyau de la race blanche, nous apercevons des différences, mais moindres que d'une grand-race à l'autre, et discernons, en simplifiant un peu, cinq types principaux ou races-types.

1) Le type nordique (au sens large) : dolichocéphale, grand blond aux yeux bleus, énergique, entreprenant. Il comprend deux sous-types : a) le sous-type nordique au sens restreint svelte, l'esprit d'entreprise frise la témérité (type des Vikings); b) le sous-type falciforme, squelette plus lourd, aspect trapu malgré la haute taille, l'esprit d'entreprise vire à l'entêtement (type du paysan de Westphalie).

2) Le type baltique oriental : brachycéphale, de taille

moyenne, blond aux yeux bleus, tenace, sait se contenter de peu.

3) Le type dinarique : brachycéphale, yeux et cheveux foncés, grand de taille, nez souvent convexe; l'arrière de la tête, vu de profil, semble tranché à la hache; l'histoire le montre comme indépendant et belliqueux.

4) Le type alpin : brachycéphale, yeux et cheveux foncés, taille moyenne à petite, doué pour l'agriculture et le commerce.

5) Le type sud-occidental, souvent appelé méditerranéen, comporte de nombreux sous-types. Le terme "méditerranéen" laisse à désirer, puisque un rameau important de ce type peuple le nord de la péninsule ibérique et sa côte atlantique. Signalement : dolichocéphale à mésocéphale, yeux et cheveux foncés, taille petite à moyenne; caractères psychiques variant avec les nombreux sous-types.

La carte de von Eickstedt indique par des couleurs les zones où chacun des types domine. Autrement dit, la carte ne révèle pas si la zone dominée contient ou non des minorités importantes d'autres types. Ainsi, les bords de la Méditerranée abritent des minorités nordiques, alors que la réciproque n'est pas vraie pour le nord de l'Europe. Ce qui s'explique par l'expansion et la migration

L'invasion afro-asiatique en Europe après 1945 bouleversera évidemment les données. Des quartiers africains ont surgi dans des villes de France, puis d'ailleurs. En 1995, année où nous mettons ces lignes au net, l'invasion de couleur se poursuit et s'accélère sous la pression d'un "lobby" qui veut mélanger les races afin d'établir un gouvernement mondial.

226

A la vue de cette carte, certains se demanderont si, vu les cinq groupes, un racisme européen se justifie. L'objection serait valable, s'il y avait entre ces types des différences telles que les croisements susciteraient l'abâtardissement, tel qu'Eugen Fischer l'a observé chez les métis de Hollandais et de Hottentots. Or ce n'est pas le cas. Les types européens diffèrent assez pour produire chez les individus issus de croisements une tension psychique certaine - due à des tendances divergentes - mais l'unité intérieure est encore réalisable au prix d'une lutte intérieure qui, victorieuse, se montre souvent féconde (comme dans le cas de Goethe).

La situation change si l'on sort de la famille européenne. Déjà en Asie Mineure, dans ces multiples ethnies que von Eickstedt classe en races arménide et orientale, les différences par rapport aux peuples européens prennent de l'ampleur, les croisements produisent en général des instables spirituellement stériles. Le phénomène franchement désastreux, si l'on aborde les peuples de couleur. (Voir à ce sujet les œuvres d'Eugen Fischer et de Davenport.)

*

Le problème des origines

227

Quant à l'origine des races-types européennes et comme il faut s'y attendre, on se perd, à mesure qu'on remonte les millénaires, dans une forêt toujours plus épaisse d'hypothèses toujours plus incertaines. Toutefois, au cours de ce voyage, l'incertitude n'intervient pas également tôt pour chacun des types.

L'ombre demeure particulièrement épaisse sur le passé des Sud-Occidentaux (Méditerranéens), des Alpains et des Dinariques. Constituent-ils un type homogène et pur, recouvert en partie par des vagues nordiques ? Faut-il considérer certaines ethnies comme des mélanges entre autochtones et Nordiques d'une ou plusieurs vagues ? Autant de questions dont on peut demander si elles trouveront jamais une réponse. Toutefois, pour le Sud de l'Europe, une certitude demeure : la présence d'une composante nordique. Constamment, vous voyez la résurgence ménélienne de blonds aux yeux bleus. Et si l'histoire témoigne des grandes invasions, dites aryennes, du deuxième millénaire avant notre ère, il est logique de supposer que de puis la fin de la période glaciaire, voici quelque seize mill ans, d'autres vagues ont déferlé.

Les Baltiques-Orientales posent eux aussi un problème. Les arguments de von Eickstedt (cf. n° 222) plaident pour la pureté de leur type : Ils auraient une autre origine que les Nordiques, mais auraient passé comme eux (et peut-être à leurs côtés) une vingtaine de millénaires dans un réduit d'Asie centrale, isolé par les glaces, d'où la dépigmentation et les nombreuses convergences psychiques, au point que le croisement de ces deux types est satisfaisant.

228

Pour les Nordiques, la lumière se fait déjà plus vive, en raison de l'homogénéité de cette famille comme du soin apporté à son étude.

Leurs traces les plus anciennes remontent à au moins 7000 ans avant notre ère et révèlent leur présence sur les bords de la Baltique. A propos de la célèbre vague "aryenne" (IIe millénaire a. J.-C.) qui a déferlé sur le monde, ne perdons pas de vue que les autochtones peuvent être en partie des Nordiques de vagues antérieures. Ainsi, la présence en Afrique du Nord de populations blondes avant les invasions "aryennes" - comme l'établissent des documents égyptiens - demeure un mystère sans l'hypothèse de migrations antérieures. La préhistoire égyptienne montre, avant les cultures du Nagada, l'arrivée par bateaux d'étrangers et ouvre la porte à une hypothèse nordique... Le type plus européens de certains Chinois et Japonais par rapport aux Mongols ainsi que la présence des Aï-nous parlent pour une très ancienne arrivée blanche. Von Eickstedt, qui emprisonne des peuples blancs ou en voie de blanchiment dans les glaces d'Asie centrale, dirige un rameau vers l'Extrême-Orient dès l'ouverture du verrou de l'Est...

En conclusion, limiter le concept "Nordique" au concept "Aryen" donnerait une Europe moins nordique qu'elle ne l'est réellement. L'Aryen est seulement le Nordique du troisième millénaire avant notre ère.

229

Non seulement la préhistoire aboutit à une Europe plus nordique que ne le pense le public cultivé, mais l'histoire à elle seule montre une Europe plus aryenne que ne croit le grand public. Nul ne devrait ignorer aujourd'hui

1) que les Grecs et les Romains sont nés d'immigrations aryennes;

2) que les Gaulois, comme tous les Celtes, constituaient une mixovariation entre des autochtones déjà nordisés et des conquérants aryens;

3) que l'Asie Mineure et l'Inde ont absorbé, dans une masse beaucoup plus foncée que ne l'étaient les pré-Aryens d'Europe, une quantité considérable de sang aryen, et que cet exemple montre le mieux, par comparaison, l'importance de vagues nordiques préalables en Europe, sans doute plus fortes et plus nombreuses qu'en Orient.

Quant aux invasions germaniques du début de notre ère, elles sont trop connues dans leurs détails et dans leur ampleur pour exiger de longs commentaires. Jusqu'en Afrique du Nord, elles augmentèrent l'importance de la composante nordique.

230

Assez longtemps, les théoriciens "fixistes" et "évolutionnistes" se sont empoignés à la crinière, les premiers prétendant les races humaines immuables et invoquant à preuve que ces races n'ont pas évolué depuis la fin de la dernière glaciation, les seconds soutenant l'évolution constante, régulière ou par à-coups, et envisagent surtout des périodes plus longues. La querelle n'aurait guère surgi, si ces messieurs s'étaient penchés sur la pratique des éleveurs. Ils auraient vu les races canines ou félines rester fixes en l'absence de sélection ou au contraire évoluer en quelques générations sous la main de l'éleveur. Les expériences avec les drosophiles et les gueules-de-loup parlent un même langage : suivant que le milieu exerce ou non une action sélective, une espèce évoluera ou restera fixe. Cette querelle appartient au passé.

Dès lors, devant une évolution possible, notre destin mérite la plus grande attention.

Les glaciations, en rendant incomparablement plus dures les conditions de vie, ont éliminé les moins doués. D'où le fait significatif qu'après chaque période glaciaire, l'homo europeus accomplit de brusques progrès. La sélection par les glaces représente le facteur principal dans la genèse des races-types de notre continent.

Rien d'étonnant, dès lors, que depuis une dizaine de millénaires, les races semblent stables. Rien d'étonnant

que depuis quelques siècles une évolution nouvelle semble s'émorcer sous l'influence du progrès technique et des guerres de plus en plus meurtrières.

Le progrès technique - le confort, l'hygiène - préserve les faibles, qui eussent péri quelques siècles plus tôt. La guerre fauche l'élite de la vigueur, du courage, de la générosité. D'autre part, les ploutocraties éliminent comme à dessein les âmes aristocratiques, pour qui l'argent ne compte pas, qui méprisent les actes intéressés et ont le culte de la parole d'honneur. Les signes avertisseurs se multiplient du reste : nous allons vers une humanité malingre, névrosée, lâche, égoïste, âpre au gain et dissimulée.

Nous n'hésitons pas à considérer cette humanité future, qui est déjà en partie celle d'aujourd'hui, comme une répugnante vermine à écraser au plus tôt. En d'autres termes, il faut prendre les mesures propres à annuler la sélection à rebours qui se dessine.

231

Une autre circonstance assombrit encore l'avenir des Européens : le métissage avec les Noirs et les Jaunes. (1)

Ici, les distances d'âme à âme sont trop grandes pour que le croisement donne des êtres capables de réaliser l'unité intérieure. De plus, l'abîme d'avec les Noirs crève les yeux.

232

Le cas des Juifs mérite une mention spéciale.

Issus du brassage ethnique d'Asie Mineure, ils présentent deux branches principales : les Séphardim et les Ashkénazim. Les premiers, passés par l'Afrique du Nord pour aboutir en Espagne, ont probablement mieux conservé le type initial, puis-que le sang récolté sur leur passage était sémite. Les seconds, traversant le sud de la Russie actuelle pour atteindre l'Occident, se sont chargés d'une considérable composante turco-tatare en convertissant les Khazars au judaïsme, sans compter les inclusions d'Europe orientale. Les Ashkénazim ne rappellent que de loin le type sémite d'origine.

Ce qu'on a trop négligé, c'est que le peuple juif, comme tous les peuples, est une race en voie de formation, certes à partir d'éléments ethniques composites, mais sous l'action sélective d'une communauté destinée depuis quelque cinq millénaires et surtout depuis la dispersion par Titus. Une sélection les rend toujours plus aptes à leur rôle. Tel est le fait fondamental du problème juif. D'où une séparation biologique progressive entre les Juifs et les peuples au sein desquels ils vivent. De nombreux auteurs ont préconisé leur assimilation. Des Juifs célèbres y ont cru. A tort, semble-t-il.

(1) 2000 : Il ne s'agit plus de l'avenir. Le métissage, installé, fonctionne à plein rendement dans une Europe désormais promise au chaos racial. Le seul espoir, c'est que des catastrophes y mettent fin avant l'irréparable.

(Supplément à B)

Si les différences maximales entre grand-races ne dépassaient guère celles entre les races-types européennes, une lutte contre le métissage serait superflue. Et il n'y aurait aucune objection à des structures politico-sociales internationales ou mondiales.

Mais parce que, sitôt hors d'Europe, on franchit rapidement la limite de croisement acceptable - des différences psychiques s'opposant alors à une synthèse harmonieuse chez les descendants - un programme internationaliste est pernicieux.

Voilà le point nous séparant irrémédiablement du communisme comme du mondialisme néo-libéral.

Troisième partie

Buts suprêmes

Préambule

Brusque tournant. Le sentier, devenu chemin, se transforme en une large avenue. Que chacun s'y engage, car cela concerne chacun.

Autre avantage : les propos se feront toujours plus limpides. En effet, il n'y a plus à jeter des bases, à justifier des principes, à rechercher le point de vue de la science et celui de l'honnête homme. C'est chose faite. Il suffit désormais de tirer les conséquences.

Nous posons le pied sur le sol de la politique - car nous appelons ainsi ce qui a trait à la lutte pour instaurer ou maintenir un ordre humain donné, et nous tenons à un ordre humain conforme à nos aspirations.

Nous évoquerons d'abord la réalité actuelle. Non pas l'événement du jour, les parlotes nationales et internationales. Mais la situation d'ensemble, de 1945 à cette fin de siècle. Valable jusqu'à quand ? On ne sait. Voici le problème : Allons-nous au déclin ou trouverons-nous le chemin de l'ascension ?

Quelle que soit la durée du marécage d'à présent, nous devons nous en faire une petite idée, pour mieux énoncer ensuite nos buts suprêmes.

Notre position, déjà prise, permet de juger à coup sûr.

Nous nous sommes prononcés pour un individualisme raciste, en ce sens que le vrai fondement du bien et du mal se trouve dans le cœur. Nous avons repoussé l'individualisme vulgaire, égoïste, asocial, en disant que ce bien et ce mal - loin de dépendre du bon plaisir - obéissent à la structure même de l'âme. D'une âme essentiellement héréditaire. Par là, nous avons replacé l'homme dans la suite des générations - dont l'individualisme vulgaire le tire arbitrairement - et trouvé la communauté héréditaire dans la race. Telle est la véritable synthèse entre individualisme et collectivisme. La race vaut ce que valent ses individus. L'individu doit tout à sa race. Le déclin ou l'ascension

de la race ne peut laisser indifférents que ceux qui ne sentent pas cette interdépendance.

Nous avons accepté le devoir de défendre notre race.

Puis nous avons esquissé la composition ethnique de l'Europe et affirmé la parenté suffisante des cinq types principaux, notamment en raison de la composante nordique.

1945 : hors d'Europe, le métissage est à l'œuvre. 1995 : il gagne l'Europe occidentale. Le sang noir désagrège les Etats-Unis. Cet empire croulera sous nos yeux, si nous savons éviter les mésalliances qui le rongent (1). Et peut-être sauverons-nous les Blancs d'Amérique en les aidant à renvoyer leurs allogènes en Afrique et en Asie.

L'Europe, dernier rempart de l'humanité blanche, de notre humanité, de notre culture, doit devenir notre patrie. Ceux qui tiennent à leur propre âme, qui connaissent ce chant intérieur, ce miracle lié au sang, ceux-là ne voudront pas que cette âme périsse, que ce sang se dissolve. Ils ne capituleront pas devant les monstres grimaçants qui nous encerclent. L'honneur et l'amour commandent le combat et, s'il le faut, le sacrifice.

Autrement dit, nous ne voulons pas que nos petits-enfants soient des métis lâches et perfides.

Pour défendre notre race, aspect concret de notre âme, nous devons former une entité politique.

En 1945, on pouvait croire que cette entité serait l'Europe. Elle seule ignorait encore les massives infiltrations de couleur. Elle n'avait pas, comme les Etats-Unis, dix pour-cent de Nègres. En outre, géographiquement et économiquement les conditions de l'unité politique étaient là. Avec ses ressources, ses industries, son chiffre de population, une Europe unie pouvait devenir la première puissance du monde.

(1) 2000 : Si !...

En 1995, nous mesurons l'effrayante course à l'abîme. Des millions d'Afro-Asiatiques ont pénétré en Occident, et l'invasion continue, elle s'accélère. Nous n'avons pas encore rattrapé les Etats-Unis qui, entre temps, ont "amélioré" leur performance en réalisant un 15 % de Nègres. Mais nos "responsables" rivalisent d'ardeur pour rejoindre les Yankees. Y parviendront-ils ?...

Le pire, au cours de ces cinquante ans, a été l'intoxication des esprits. Par le noyautage de l'éducation, du jardin d'enfants où s'enseigne l'amour du Nègre à l'université mondialiste, par l'insidieux et avilissant conditionnement médiatique, l'honneur, la patrie, la famille, le devoir, le dévouement, la générosité, pratiquement tout a été balayé. Le procédé le plus pervers, le plus efficace, a consisté à promouvoir par tous les moyens un individualisme vulgaire, c'est-à-dire basement jouisseur et limité aux intérêts dérisoires d'une vie humaine. En bornant les volontés aux buts éphémères des égoïsmes, on obtient un troupeau d'une stupidité à toute épreuve. L'intelligence naturelle subsiste sans doute au fond du peuple. Mais les imbéciles cultivés et néfastes se poussent aux honneurs. Et s'ils sont bardés de diplômes universitaires, ils deviennent une calamité.

Cela par la faute des Européens. Croyez-vous que, sans les stupides guerres civiles de 1914 et de 1939, l'Amérique serait entrée en ligne de compte ? La cause profonde est que nos peuples n'ont pas encore reconnu leur parenté raciale. Le message d'Alfred Rosenberg n'est pas encore compris. Au contraire, on accable le racisme de calomnie et de haine, alors qu'il apporte le salut. Que cette haine et cette calomnie partent des extrémistes juifs, rien de surprenant. Mais que la plupart donnent dans le piège, voilà le phénomène lamentable.

Autre chose : deux mots pour les élites.

L'Europe a besoin de chefs qui sachent lui donner la force indispensable aux luttes intercontinentales des siècles futurs.

Ces chefs, en général, se rencontreront parmi les natures "faustiennes", porteuses de nostalgies, de perpétuelle insatisfaction. Le Nordique pur, sans problèmes ni nostalgie, ignorera souvent le drame européen, parce que ne le ressentant pas en lui-même. Un Goethe (Nordico-Alpin) sera faustien et capable de synthèse.

Le danger est que ces nostalgies ne se consomment intempestivement en productions culturelles. Voici donc quelques remarques sur cette déviation.

Préliminairement : l'Europe a donné assez de preuves de son génie. Elle ne déchoira pas pour s'interrompre durant quelques générations. Rien ne s'oppose à une mise en veilleuse de l'activité culturelle, à moins que celle-ci ne devienne une arme. Tel est le criticisme, dont l'utilité publique consiste à démolir les dogmes sans cesse renouvelés par lesquels le lobby mondialiste s'efforce d'asservir les esprits. On devrait enfin se rendre compte qu'aucune

métaphysique possible n'échappera au dilemme : ou bien elle est un cercle vicieux, ou bien elle part d'un point arbitraire et indémontrable. Conclusion : éviter les élucubrations condamnées d'avance. Autre conclusion : à part le criticisme se justifie l'oeuvre où le politicien expose son programme sans recourir à d'impossibles béquilles cosmologiques.

Voilà des considérations que le "faustien" ne devra pas perdre de vue, afin de ne pas délaisser le terrain où sa présence est requise.

Autre danger : se consacrer beaucoup trop à la "vie intérieure". Certes, nous ne serons jamais ce que nous voudrions être, la synthèse laissera toujours à désirer. Mais il faut, à un moment donné, savoir négliger, parce que négligeables, certains manques, certains défauts dans la structure de notre âme, et se tourner vers le monde extérieur où la situation des peuples blancs est autrement compromise.

D'ailleurs, psychiquement et, de façon générale, intellectuellement, nous sommes bien assez évolués, bien assez compliqués pour le présent stade de la vie sociale. A l'heure actuelle, le plus grand mérite reviendrait même, non pas à celui qui raffinerait sur les nuances, mais au génie simplificateur qui ramènerait notre complexité au jeu de quelques éléments et relèguerait les problèmes psychologiques au second rang. De façon plus générale encore, toute simplification doit être saluée comme une grande découverte. Elle permet d'agir davantage.

----- Note 2000 -----

Dès le chapitre troisième de la deuxième partie, les textes de 1946-1947 se présentent à l'état de brouillon, en désordre. Il a fallu les relier en 1995 et les placer dans le plan de l'ouvrage. Dès ce moment, on ne peut séparer l'ancien du nouveau. Des notes "2000" se chargent parfois de corriger ce qui doit l'être.

A la veille de l'an 2001, nous assistons à la domination de l'Europe occidentale par le lobby mondialiste, métisseur, niveleur et organisateur de la décadence et du déclin. Les détenteurs du pouvoir dans les démocraties dites libérales, en réalité ploutocratiques, trahissent les peuples.

En 1995, nous espérons encore que les forces saines feraient en temps utile une révolution européenne. Aujourd'hui, les chances d'éviter les catastrophes diminuent à vue d'oeil. Dès lors, tout dépendra de la qualité des survivants, à qui nous voudrions laisser un message :

"Vous êtes les premiers d'un monde nouveau. En toute chose, écoutez d'abord la voix de votre conscience !"

A - Dangers biologiques et culturels

234

Nous avons vu la menace de dégénérescence peser sur l'humanité moderne. Nous avons vu qu'en raison du progrès technique, des guerres, des structures sociales, une sélection à rebours a remplacé la sélection naturelle. Les tares physiques et morales s'accumulent.

Pour les tares physiques, ce ne sont pas les graves infirmités - ces enfants nés sans pieds ni mains, aveugles, sourds-muets, idiots - qui représentent le vrai danger, car ces infirmes-là ne trouvent guère l'occasion de se reproduire, mais plutôt les tares légères, qui n'empêchent pas l'homme de trouver femme et dont l'addition diminue la résistance physique de l'espèce. Et aussi cette faiblesse constitutionnelle toujours plus répandue, autrefois éliminée par la mortalité infantile. Cette mortalité ayant baissé dans des proportions dont on se réjouit un peu vite, la contrepartie : le maintien d'organisme délicats, pèse toujours plus. Les guerres modernes, en fauchant les plus vigoureux, accentuent le phénomène. On ne saurait continuer indéfiniment dans cette voie sans mettre l'humanité à la merci du premier hasard venu. Anticipons un instant. Supposons que grâce à des pilules X, Y et Z on puisse maintenant en parfaite santé des individus qui sinon périraient. L'albuminurie, le diabète, par exemple, tomberaient au rang de bagatelles, pourvu qu'on ingurgite le remède. Peut-être même ces infirmités se répandraient-elles à la faveur de mutations favorables auxquelles elles seraient liées. Et si une bombe pulvérise les fabriques de pilules X, Y ou Z, on verra les gens mourir en masse.

Les tares morales, sous leurs divers aspects, se ramènent pour l'essentiel à une hypertrophie de l'instinct de conservation ou, si l'on préfère, à une atrophie des tendances héroïques. L'instinct de conservation, qui nous fait fuir un danger imminent et nous fait songer au pain quotidien, a incontestablement raison, puisque, sans lui, nous nous suiciderions ou nous laisserions mourir de faim à la première contrariété. Cet instinct a raison, tant que notre volonté reste capable, au besoin, de sacrifier la sécurité et les intérêts alimentaires à un but plus élevé, donc tant que l'instinct de conservation ne dépasse pas certaines limites. Ces limites franchies, il devient lâcheté et égoïsme.

La lâcheté. Elle se caractérise par l'impossibilité,

malgré tous les efforts, d'affronter un danger sérieux. La peur devant le péril, qu'un homme courageux peut dominer s'il accepte ce péril, se montre plus forte que tout, et le lâche s'enfuit en dépit de ses promesses, de son devoir, de ses intentions initiales.

L'égoïsme. Il se caractérise par le fait que le souci du pain et du plaisir quotidiens priment au point de ne laisser aucune place aux tendances héroïques. Ici point de peur, point de combat intérieur ni de fuite : l'égoïste n'a aucun sens du sacrifice. Il ne comprend pas ceux qui agissent contre leur intérêt, il y voit de la stupidité.

Lâcheté et égoïsme se combinent d'ailleurs le mieux du monde.

Il n'est que de jeter quelques regards autour de soi pour se rassasier d'ignominie. Voici des gens affairés, courant, sautant, trépignant, s'insultant, se mentant, se trompant pour de misérables questions de gros sous. Chaque jour, des millions de paroles d'honneur sont brisées afin de gagner quelque argent. Jouisseurs, avides et vaniteux, voilà ce qui grouille dans nos villes. Et le soleil a le courage d'éclairer cela !

Ce qui manque, c'est l'orgueil véritable. Ces gens, au fond d'eux-mêmes, doivent avoir d'eux-mêmes une pauvre opinion pour consentir, par exemple, que leur parole soit sans valeur. Prométhée, debout devant les dieux, se laisserait mettre en pièces plutôt que de démentir le moindre mot ou le moindre geste. La modernité sue le reniement continu.

235

Encore les tares morales.

Les dégénérés se distinguent aussi par leur haine automatique et fondamentale contre tout ce qui reste de probité, de droiture, contre ceux qui marchent la tête haute et le regard clair. Ils les ressentent comme un reproche, car leur âme infirme ne parvient pas à étouffer entièrement la voix de la conscience, et comme une menace, car ils savent leur infériorité dans toute lutte à armes égales.

Ainsi la haine rencontrée par l'Italie fasciste et plus encore par l'Allemagne nationale-socialiste. Face à un programme social, trop de ploutocrates, et face à un programme raciste, trop de tarés se sentaient visés. Ici encore, l'égoïsme et la lâcheté, sous l'habile conduite d'ambitieux sans scrupules, ont cimenté la coalition. Cette haine s'est traduite dans les propagandes "alliées" durant et après la deuxième guerre mondiale. Cette méthode : ne jamais reconnaître à l'adversaire la

moindre qualité, dénigrer chacun de ses actes, quoi qu'il fasse, glorifier l'assassinat, la trahison et le parjure s'ils frappent l'adversaire, cette méthode est incompatible avec cette voix du sang qui s'appelle l'honneur.

Et qui interdit d'accabler un ennemi tombé, comme on l'a fait à ces infâmes procès de Nuremberg.

236

Outre la sélection à rebours, le métissage se réalise, comme déjà signalé.

En 1945, certaines régions d'Europe, notamment les côtes de la Méditerranée, présentent des infiltrations de couleur, par la composante noire des Sémites nord-africains. Ces infiltrations portaient peut-être sur quatre millions de personnes allogènes partielles.

En 1995, après une immigration afro-asiatique mise en place par le lobby mondialiste, l'Europe compte quelque 15 à 20 millions d'allogènes complets (1), les statistiques officielles se taisant toujours sur l'appartenance raciale des envahisseurs.

Si, jusqu'ici, l'immigration jaune est plus faible que la noire (Africains et Tamouls), le péril jaune est potentiellement plus grand, vu les masses humaines d'Extrême-Orient. Différence : la vague noire déferle déjà, la jaune se prépare.

237

Les cultures expriment l'âme, donc la race.

S'il se peut, comme l'affirmait Gobineau, qu'une très légère trace de sang noir stimule l'activité artistique, cela cesse dès que ce sang dépasse la dose critique. Dans le premier cas, les conflits intérieurs, résolus, mettent mieux en lumière le comportement de l'âme aryenne. Dans le second cas, les conflits intérieurs restent sans solution, et le talent de l'artiste ne peut qu'exprimer cette défaite continuelle. Formule de l'art décadent.

De son côté, la sélection du plus lâche et du plus égoïste favorise l'artiste charlatan, poseur, soucieux de ses effets. Du brillant, mais sans cette profondeur qui demande courage, discipline, dureté envers soi-même. D'ailleurs, l'hypertrophie des tendances vitales nuit aux autres. D'où l'absence croissante de "message" dans l'art moderne. D'où aussi son industrialisation, sa production quantitative.

Que chacun regarde autour de lui, il verra cette maladie, en dépit de la séduction des apparences.

Le mal étant progressif comme sa cause, la dégénérescence, il importe de lutter contre celle-ci avant qu'il ne soit trop tard.

Et si vous observez bien, vous verrez que le mal est déjà fort avancé.

(1) 2000 : Chiffre dépassé.

B - Dangers politiques et économiques

238

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'Europe s'est trouvée dépourvue de toute force militaire opposable aux Soviétiques ou aux Américains. Sa puissance était donc nulle, car toute puissance repose en fin de compte sur le glaive.

Les apparences selon lesquelles quelques Etats européens (France, Espagne, Suisse, Angleterre, etc.) n'étaient pas à bout de ressources venaient de l'opposition entre les deux Grands et du fait que nous étions à la limite de deux champs de forces. Cette circonstance propageait une fausse sécurité augmentant le danger qu'elle empêchait de voir.

La menace était encore plus grande qu'il ne semblait, car il se pouvait que l'antagonisme entre Moscou et Washington fût plus faible qu'on ne le pensait. Cela en raison de l'influence juive dans les deux camps. Peut-être des dirigeants juifs ont-ils estimé, dans un premier temps, qu'il convenait de maintenir une situation somme toute favorable.

En 1995, changement de décor : plus de communisme soviétique. La Russie quitte la scène mondiale. Les Etats-Unis bénéficient en fait de la dictature sur deux tiers de la planète. De 1990 à 1995 se multiplient en Europe les lois "antirévissionnistes" contre la mise en question de l'"holocauste", c'est-à-dire d'un prétendu génocide juif dans les camps de concentration allemands durant la deuxième guerre mondiale. On constate ici l'emprise des maximalistes juifs sur la diplomatie américaine.

En 1945, le grand public voyait la présence des forces russe et américaine. A la réflexion, il admettait même la faiblesse de l'Europe. Mais presque personne ne croyait à une force juive active chez les deux Grands. Quiconque en parlait passait pour antisémite, atteint d'une sorte de délire. Cette cécité, alors généralement répandue, n'avait rien d'étrange, puisque systématiquement entretenue par les bénéficiaires. Peu à peu seulement, à l'expérience de la vie, à l'étude attentive de l'histoire contemporaine, à l'observation de détails révélant la puissance des extrémistes juifs, quelques-uns ont commencé à comprendre des événements qui, de plus en plus, présentaient un aspect irrationnel obligeant à admettre l'intervention d'impondérables.

L'un des impondérables, c'est Israël et les maximalistes.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui ouvrent les yeux mais qui, sous l'effet de la peur, les referment aussitôt. Cependant, ils ont vu. Pour en engager d'autres à la réflexion et à l'observation, voici quelques points.

Pourquoi l'indignation mondiale contre l'expulsion de Juifs à l'avènement du national-socialisme, alors qu'en 1945 l'expulsion de millions d'Allemands de l'Est a passé sans protestation ? - Parce que les Juifs, en 1933, avaient en main une organisation mondiale de propagande et que les Allemands, en 1945, ne contrôlaient même pas leur propres journaux.

Pourquoi l'Angleterre a-t-elle poursuivi la guerre, alors que son intérêt eût été, au lendemain d'El Alamein, une paix de compromis empêchant la prépondérance américano-russe ? - Parce que les maximalistes voulaient la capitulation totale.

Pourquoi les Etats-Unis, à Yalta, ont-ils cédé la moitié de l'Europe à l'URSS ? - Parce que les maximalistes voulaient une capitulation totale.

Pourquoi Washington et Moscou, toujours à se quereller, ont-ils, dans l'espace de quelques heures, reconnu l'Etat d'Israël ? - Parce que...

Pourquoi l'écrivain français Maurice Bardèche, sitôt après avoir critiqué "Nuremberg", a-t-il été emprisonné ? Pourquoi le Français René Binet, après avoir parlé de l'influence juive, a-t-il subi le même sort ? - Parce que...

On multiplierait aisément les exemples. Le signe le plus sûr de la puissance juive, c'est que presque partout il est difficile, même impossible d'en parler. Les lois antirévisionnistes de 1990 à 1995 (1) en apportent une preuve supplémentaire.

239

En 1945, et jusqu'à la fin des années 60, on s'interrogeait sur le risque d'une guerre entre les Etats-Unis et l'URSS. Le système soviétique donnant de plus en plus des signes de faiblesse, l'Europe occidentale n'a plus bénéficié de la limite entre les champs de forces, et a basculé sous le contrôle américain. D'où une répression croissante contre les forces nationales européennes, en Italie, en France et pour finir dans toute l'Europe.

Vue de 1995, la chance la plus proche pour l'Europe serait la rentrée de la Russie sur la scène mondiale, rentrée qui s'esquisse (2) et pourrait rétablir un certain champ de forces. D'autre part, les tensions internes des Etats-Unis s'aggravent et apportent une raison d'espérer.

240

Durant une quarantaine d'années, les augures ont mis en garde contre le danger soviétique. Comme nous le voyons aujourd'hui, l'URSS était un tigre en papier. Les "démocraties libérales" d'obédience américaine sont pires. Certes, les Soviétiques ont massacré; ils n'ont pas métissé leurs peuples. Les survivants sont encore de bonne race. Mais les responsables d'Occident ont systématiquement installé l'Afrique dans les villes et parfois même dans les campagnes. En comparaison, le coup de pistolet dans la nu-

(1) De 1989 à 1999.

(2) 2000 : Timidement, mais quand même. Eltsine écarté, Poutine s'appuie sur l'Iran, aide l'Irak et reprend pied au Proche-Orient.

que avait quelque chose de loyal et de presque sympathique. Le génocide racial de l'Occident se pratique avec plus d'hy-pocrisie, au nom des "droits de l'homme" (1).

241

Autre mal : les injustices sociales néo-libérales.

Au jeu de "Monopoly", les joueurs reçoivent la même somme au départ, les dés menant ensuite à la fortune ou à la ruine. Dans la vie, les "dés" jouent aussi un grand rôle, mais les joueurs débutent avec des ressources très inégales : les uns disposent de millions, d'autres d'une agréable aisance, d'autres sont sans le sou quand ils ne partent pas avec des dettes. De telles différences, déjà injustes en période prospère (le plus défavorisé subsiste quand même), deviennent révoltantes lors de disette ou de crise. Voici deux hommes de la même race, doués de mêmes qualités. Le hasard les a fait naître l'un dans l'opulence (il entre nanti dans la vie). L'autre a son âme pour tout bien. Marié, père de famille, chômeur, il se prive pour les siens. Et voici : le premier sort d'un lieu de plaisir, en joyeuse compagnie et, légèrement pris de champagne, fait signe à son chauffeur d'approcher puis, voyant le second maigre et pâle, se sent une impulsion généreuse et lui donne quelque argent. L'autre accepte ou refuse suivant le cas, mais il serre les poings et pense : "Salaud !"

Une société fondée sur la communauté raciale ne doit pas connaître de ces inégalités qui appellent la haine.

242

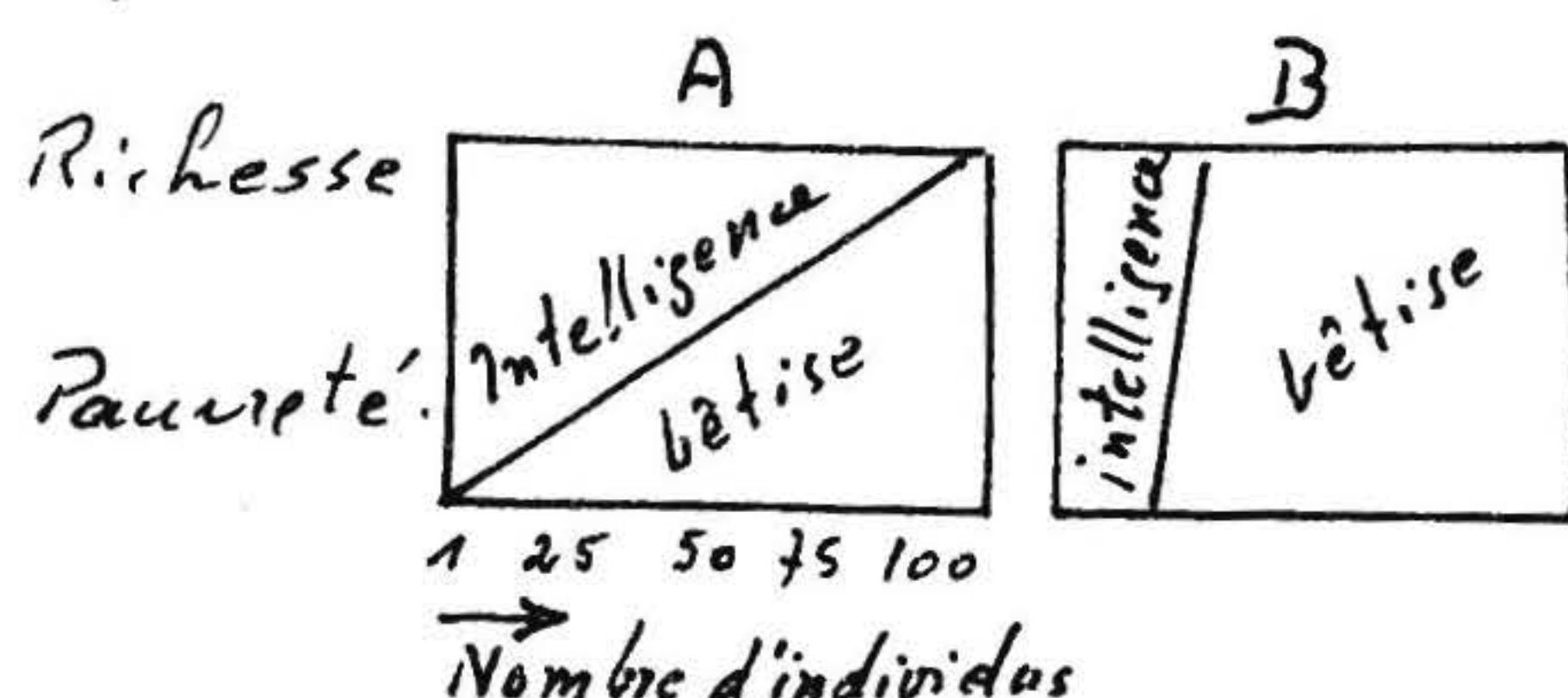
Les inégalités sociales des ploutocraties suscitent par nature une formation défectueuse des élites.

Cela contrairement à la thèse stupide ou de mauvaise foi soutenue par les larbins du régime. Selon eux, l'ascension sociale, c'est-à-dire le fait de se hisser aux plus gros revenus proviendrait du mérite, dont la fortune est seulement le signe extérieur, tandis que les misérables n'ont que ce qui convient à leur nullité.

Cette thèse de parvenus repose sur une idée fausse : le désir d'ascension sociale dominerait chez tous, les différences de caractère n'interviendraient pas, si bien que la montée dépendrait uniquement de l'intelligence. En réalité, et heureusement pour notre Europe, il existe encore des hommes qui placent d'autres choses, par exemple l'honneur, le goût, le dévouement, l'enthousiasme, le devoir, avant l'argent. Ceux-là se trouveront évincés par des individus en tout plus médiocres mais soucieux de réussir. De plus, la manque de scrupules et le savoir-ramper favorisent puissamment leurs porteurs. C'est exclusivement dans le cas irréal d'hommes semblables de caractère et désireux au même degré de parvenir, disposés de moyens semblables et abstraction faite des coups de chan-

(1) 2000 : Ou au nom de la "dignité humaine", dernière baudruche à la mode.

ce, que l'ascension suivra l'intelligence. Ainsi, au lieu du schéma A, la réalité correspondrait au schéma B, avec une différence modérée entre le haut et le bas, largement compensée par le manque de scrupules, la lâcheté, l'égoïsme, bref autant de traits qu'une élite véritable ne devrait pas posséder.



Le tableau B donne des intelligents une proportion plausible par rapport à la masse, peut-être encore optimiste.

En conclusion, le recrutement de l'élite en régime ploutocratique est parfaitement détestable.

L'élite devrait se recruter, non seulement selon l'intelligence, mais aussi et surtout suivant le courage, le sens de l'honneur, du devoir et du dévouement.

Quant aux conséquences d'une antisélection caractérielle, inutile d'en parler : il s'agit de toute la décadence moderne.

Note 2000

Sur l'antisélection sociale, citons néanmoins Hermann Oberth, le "père des fusées", qui écrit dans "Kakokratie" (Uni-Verlag Dr. Roth-Oberth, D-8501 Feucht, Pfinzingerstrasse 10a) : "Dans la vie, une certain nombre de voies s'ouvrent devant l'honnête homme pour faire carrière. A intelligence et énergie égales et dans le même environnement, ces mêmes voies s'ouvrent aussi devant une canaille, mais en outre d'autres voies s'ouvrent qu'un honnête homme n'empruntera jamais. Les chances de succès sont donc plus grandes et, par suite de cette antisélection caractérielle, les couches supérieures de la société s'enrichissent de canailles."

Ce texte, d'un seul coup, ouvre d'immenses horizons. Il explique la pourriture moderne et pourquoi les gouvernements "démocratiques" ne représentent pas les peuples.

243

La lutte des classes n'est pas une fable communiste, mais une réalité structurelle de la société ploutocratique. De là découle aussi la doctrine communiste tout entière - beaucoup plus capitaliste et réactionnaire qu'elle ne le croit elle-même.

Or la lutte des classes est une des choses les plus affligeantes et les plus avilissantes. Entre hommes d'honneur, l'argent ne devrait pas commander, et l'on ne de-

vrait jamais être réduit à entrer en conflit pour raisons d'argent avec des hommes appartenant à la même communauté. On ne répétera jamais assez toute l'abjection d'une telle nécessité et toute la responsabilité - l'écrasante responsabilité - des privilégiés qui consentent, dans de telles circonstances, à jouir de leurs privilèges ainsi que la culpabilité sans excuse de ceux qui cherchent à maintenir le système... Qu'on ne nous objecte pas ces "oeuvres de bienfaisance" où des dames distinguées, compatissantes, octueuses, viennent vêtir et nourrir un ou deux protégés, à condition que ceux-ci se montrent reconnaissants; ici, on ne saura jamais où cesse l'inconscience et où commence l'hypocrisie.

Non seulement la lutte des classes affaiblit une entité politique, mais elle la prive de sa raison d'être.

245

La ploutocratie contribue, pour sa large part, à la décadence des arts.

Le fait que la clientèle soit aujourd'hui constituée par des oisifs, snobs ou parvenus, oblige l'artiste, qui doit gagner sa vie, à flatter les goûts de son public. Finie l'époque où des princes amis des arts assuraient, souvent en dépit de leur entourage, l'existence d'hommes en lesquels ils avaient reconnu du génie.

Les inégalités sociales croissantes (laminage des classes moyennes) font que les petits revenus n'ont ni le temps ni les moyens de s'intéresser aux arts - ni d'ailleurs aux sciences ou à la pensée. On évite soigneusement d'initier les masses. L'enseignement populaire de base, dit primaire, n'en porte plus trace. Et pourtant beaucoup s'y intéresseraient. Quel préjugé ou quelle mauvaise foi d'estimer que seuls les nantis goûteront les chef-d'oeuvres de notre culture ! Quel égoïsme, quel crime même de ne rien entreprendre pour que ces trésors deviennent et demeurent la propriété d'un peuple tout entier !

Etonnez-vous désormais que de vrais artistes ne rencontrent plus leur vrai public et se voient contraints de servir des fainéants qu'au fond d'eux-mêmes ils méprisent. Etonnez-vous qu'un ramassis de cabotins pervers se hisse au sommet du Parnasse contemporain !

245

Un autre inconvénient - capital - de la ploutocratie est l'impuissance devant les crises.

Laisser totalement la production à la libre initiative conduit à la surproduction. Des entrepreneurs s'ignorant les uns les autres construisent des usines. Lorsque celles-ci fonctionnent, on s'aperçoit qu'il y en a trop. Résultat : faillites, chômage, misère. Bien entendu, il ne faut pas tout planifier. Loin de là. Seulement le strict nécessaire.

En 1995, le chômage sévit de manière chronique en Europe : 10 % et plus de la population active dans les pays de l'UE.

(Espagne : plus de 20 % !). Ce ne sont pas encore les proportions des années 30, mais il ne faut pas désespérer...

Dans une société bien construite, le chômage ne devrait pas exister. Moralement inacceptable, il est absurde : On paie des gens à ne rien faire. Et quand vient la fin des droits, le fardeau tombe sur l'assistance publique, continuant à obérer l'économie. Les remèdes, évidemment, sont

proscrits comme contraires aux "droits de l'homme" : renvoi des Africains et des Asiatiques, service du travail pour le jeunes, autarcie européenne, réduction des horaires de travail - pour ne mentionner que les plus importants.

Un jour, peut-être, les millions de chômeurs balaieront la ploutocratie.

Chapitre second

Ce pourquoi il faut lutter

A - La race et la culture

246

Alfred Rosenberg a laissé un message tel qu'on en rencontre peut-être un par siècle. Un livre magique dont chaque mot déchire notre nuit spirituelle ou raconte l'épopée de notre race : la race du soleil intérieur. Cette réalité indicible et inoubliable, qui permet d'affronter ténèbres et tempêtes, s'exprimait il y a trois mille ans comme hier. Aujourd'hui les nains triomphent, proscrivent la croix solaire; mais la bave rageuse et venimeuse n'a pas encore éteint la lumière des âmes. Le combat décisif commence seulement.

Sans doute, plus que jamais, la situation paraît désespérée. La citadelle Europe est assiégée par des ennemis sans nombre qui déjà pénètrent dans les murs. Le lobby mondialiste pousse de toutes ses forces à l'invasion de couleur. Un sang toujours plus mêlé va couler dans les veines des générations prochaines, et peu à peu s'éteindra la voix intérieure. Les âmes, asservies, ne trouveront plus le ressort indispensable à la révolte. Muet, le clairon de la conscience; brisée, l'épée de la volonté.

Et alors ? Les maximalistes juifs auraient-ils gagné la partie ? Installeraient-ils un gouvernement mondial pour toujours ? Erreur ! La grand-race jaune renverserait bientôt un ordre mondial fondé sur une race blanche abâtardie. Les maximalistes auraient bonnement conduit le peuple juif tout entier au suicide.

247

1995 : le génocide par métissage des peuples européens se poursuit et s'accroît. Au nom des droits de l'homme, le lobby mondialiste injecte en Europe des populations

entières d'Afrique noire. Des prêtres catholiques et protestants approuvent cet assassinat racial au nom de la charité et de l'amour du prochain. Des lois criminelles interdisent de s'opposer à l'invasion.

Tout serait-il perdu ? Non, car les racistes savent. Le dieu de la race parle, lui qui mourrait avec nous. Il a parlé en l'un de nous. Et cet homme a répété le message. Aussitôt la haine s'est concentrée sur lui. Il fut pris, condamné par un tribunal monstrueux, la potence, supplice réputé infamant, fut ennoblie par la mort d'Alfred Rosenberg.

Les maximalistes triomphent trop tôt. Rosenberg, dans d'innombrables coeurs, a laissé son message. Que les maîtres de l'heure ne rient pas trop fort : ce message est une arme. Il est le salut.

248

La race doit être sauvée. Autant du métissage que de la dégénérescence. Nous ne devons pas admettre que la vie moderne, et notamment la hideuse compétition économique, sélectionne un type âpre au gain et sans scrupules. Pour cela, la ploutocratie - qui oblige chacun à lutter pour de l'argent - doit disparaître. Que le travail à accomplir et les biens disponibles se répartissent équitablement, sans discussion possible, et alors l'agitation consistant à rejeter le travail sur autrui et à accaparer les biens de ce monde cessera. Que l'homme d'honneur, fidèle à la parole donnée, serve de modèle.

249

La vraie culture exprime les préoccupations les plus graves. Du même coup, elle exprime la race. En effet, douleur et nostalgie naissent du contraste entre une situation de fait et nos aspirations - qui, dans leur partie irrationnelle, sont

héréditaires. Nostalgie et douleur, si elles ne concernent pas une situation exceptionnellement individuelle, révèlent un grave problème pour la race. De telles créations culturelles éveilleront les plus profondes résonances.

Le reste n'est qu'amusement, parodie, jeu de l'esprit ou hermétisme.

Là gît la différence entre l'oeuvre brillante et l'oeuvre géniale. L'oeuvre brillante passe avec la situation à laquelle elle s'attache. L'oeuvre géniale peut durer autant que la race, car elle est faite avec du sang.

Voilà qui donne au mot "culture" son rayonnement magique. Voilà pourquoi la culture européenne, qui exprime la race, est une religion.

250

Il est limpide que, si la race blanche d'Europe se dissolvait dans les infâmes mélanges qu'on lui impose déjà ou s'enlisait dans la dégénérescence, la compréhension des oeuvres géniales s'éteindrait du même coup. Un livre "écrit avec du sang" ne sera compris que du lecteur de même sang.

La menace biologique, réalisée, anéantirait notre culture. Les Européens déchus de demain trouveraient Beethoven incompréhensible et ennuyeux, pour retourner au plus vite aux lamentables productions dont l'art contemporain donne déjà une faible idée. Les quelques isolés en qui le Sang se rassemblerait encore de loin en loin fouilleraient en vain la nuit spirituelle : un nouveau Wagner ne viendrait pas; l'ère des Titans serait passée.

Le soleil intérieur, de plus en plus pâle, sombrerait pour ne jamais revenir.

Or nous ne voulons pas cela.

B -

L'indépendance et le pain quotidien

251

Sous notre ciel ploutocratique, l'indépendance se réduit souvent à un mot, et le pain quotidien devient incertain. Cependant, jusqu'ici, on pouvait espérer, à force de travail et d'économie, consacrer quelques instants à son activité préférée qui, comme on sait, nourrit rarement son homme. Même en période mauvaise, on parvenait - certains cas tragiques mis à part - à manger, sinon à sa faim, du moins assez pour vivre.

Si l'invasion de notre continent par des populations venues du Tiers-Monde se poursuit et si la dictature planétaire américaine se maintient, ces pauvres avantages même nous seront ravies. Démantèlement de l'industrie européenne en raison de la concurrence d'outre-mer fondée sur des bas

salaires. Elimination progressive de l'agriculteur européen (1), les principaux produits alimentaires étant importés. Refoulement des Européens dans un prolétariat misérable. Salaires d'esclaves interdisant tout répit et famine meurtrières à chaque panne de la mécanique mondialiste.

252

Certains plunitifs présentent les crises économiques comme une phase inévitable de la vie moderne - procédé dialectique pour masquer l'impuissance à y porter remède. En cas d'aggravation comme dans les années 30, il est douteux que cette dialectique ait grand succès auprès des chômeurs - qui auront raison.

En effet, le remède aux crises est connu. Il consiste à remplacer la ploutocratie néo-libérale par une économie autarcique imposant à chacun (à commencer par les chefs d'entreprise) les sacrifices nécessaires à l'intérêt général et notamment à l'instauration de prestations sociales suffisantes.

Seulement, les ploutocrates trouvent le remède pire que le mal. Et les plunitifs de service décrètent le mal sans remède. Le résultat, c'est que plunitifs et ploutocrates risquent fort de se faire casser la figure.

Ils l'auront voulu.

253

Même problème pour l'indépendance.

Pour sauver les bribes d'indépendance qui lui restent et recouvrer celle qu'elle a perdue, l'Europe doit s'unir. De cela les ploutocrates conviennent. Ils vont même jusqu'à préconiser l'union, mais l'union d'une Europe mercantile et américaine. Il n'y a pas plus Européens qu'eux. Ils traitent leurs adversaires d'"ennemis de l'Europe". Leur prétention au monopole du patriotisme européen est non seulement ridicule, mais hypocrite. En 1995, une guerre civile s'éternise en ex-Yougoslavie. Si les "grandes puissances" du continent l'avaient voulu, elles y auraient mis fin en quelques jours. C'était l'affaire de quelques divisions aéroportées suivies de blindés. (A remarquer en passant : Le principal créateur de cet Etat yougoslave contre nature, l'Angleterre, s'est opposé à toute intervention. Des peuples européens s'entr'égorgent avec la bénédiction de soi-disant superpatriotes européens !)

De plus, nos ploutocrates ne tirent pas la conséquence principale.

Pour qu'une union européenne soit forte, durable, viable, cohérente, elle doit pouvoir compter sur l'appui des peuples

(1) 2000 : Cette élimination est en "bonne voie". Bientôt l'Europe ne pourra plus se nourrir elle-même, et le lobby mondialiste pourra dicter sa volonté en menaçant de couper les vivres.

Et cet appui sera mou, en fin de compte inefficace, si cette Europe ne leur apporte pas les institutions sociales sans lesquelles tout se ramène à une entreprise d'épiciers. Il faut donc abolir la ploutocratie.

Remède pire que le mal pour les bénéficiaires de l'"ordre" actuel.

Alors, on multipliera les parlotes internationales, les banquets et les cérémonies.

Tout cela restera d'une stérilité parfaite.

C -

L'épanouissement culturel

254

Aussi vrai que l'âme justifie la vie et la transfigure, lui donnant sens, importance, grandeur, les artistes véritables, en permettant à un peuple d'entendre sa propre âme, contribuent à transfigurer et à justifier l'existence. Il est dès lors clair comme le cristal que plus une époque compte de génies, plus les hommes de cette époque vivront une vie qui en vaut la peine.

A cet égard, notre modernité, avec sa surproduction artistique commercialisée, médiocre ou décadente, étouffe les oeuvres supérieures, à supposer qu'il y en ait encore, à supposer que devant le spectacle de tant de stupidité triomphante, les génies ne renoncent pas à travailler pour un public abruti et hors d'état de comprendre.

Déjà pour cette raison, des mesures s'imposent.

255

Nous ne pouvons pas, dans notre marécage, imaginer l'épanouissement possible et qui dépasserait la Renaissance ou les siècles de Pisistrate et de Périclès.

Qu'on ne soutienne pas ici que les génies se révèlent en dépit de tous les obstacles (théorie des metteurs d'obstacles). Rien de plus faux que cette formule facile, oreiller de paresse dispensant de tout souci. Les biographies de certains grands écrivains, compositeurs, philosophes montrent le rôle énorme de la lutte stupidement matérielle. Triomphe final pourtant, rétorqueront les imbéciles, et ils n'aperçoivent pas que, sans ce triomphe final, souvent fortuit, nous ne connaîtrions pas le grand homme en question ni son échec. Qui dira le nombre, la grandeur et les inestimables trésors engloutis par la nuit de l'indifférence !... Ensuite, considérez qu'à l'heure des grandes détresses, où les peuples courent à l'abîme, beaucoup ne se vouent pas à l'art, mais à la politique. Hitler architecte, Rosenberg nouveau Kant, Goebbels historien et moraliste ?...

*

256

Ne l'oublions pas : Notre siècle sera jugé, non d'après notre bien-être, guère d'après nos progrès techniques, mais avant tout d'après notre apport culturel.

Pour les cinquante premières années, le regard découvre encore de brillantes étoiles. Cependant même un Richard Strauss, même un Debussy n'ont pas cette étincelle des géants d'autrefois. Etincelle qui reparaît dans "Mein Kampf" et dans le "Mythe du XXe siècle". Ces deux oeuvres suffiraient déjà à immortaliser notre époque et peuvent se citer à côté de "Faust" et de "Zarathoustra". Mais où sont notre Wagner, notre Nietzsche, notre Molière ?

L'avenir les attend de nous.

D - La sélection

257

Il ne suffira pas de supprimer les circonstances poussant à la dégénérescence par métissage et par sélection à rebours. L'humanité européenne est déjà trop malade pour que son état actuel se tolère. Malade, moralement surtout. Si cinquante ans après la guerre, qui a livré le monde à la décadence (d'abord américano-soviétique, puis toujours plus américaine), les forces qui veulent une Europe indépendante, bastion de la race blanche et de la justice sociale n'ont pas dépassé un stade très modeste, c'est signe d'un mal particulièrement grave. Trop de lâcheté, trop d'égoïsme s'opposent à une réflexion lucide. On ne voit pas, parce qu'on ne veut pas voir. Et on ne veut pas voir pour éviter de porter remède, ce qui exigerait trop de sacrifices. - Non. L'homme actuel doit être dépassé.

La sélection que durant 25 000 ans nous avons subie dans les glaces, par une lutte quotidienne contre une nature avare, sélection de ténacité et de sobriété chez le cultivateur, de rapidité et de hardiesse chez le chasseur, du courage chez tous, cette sélection qui a forgé le meilleur de nous-mêmes doit se poursuivre. La nature n'élimine-t-elle plus ceux qui ne satisfont pas à de tels critères, c'est à nous d'y suppléer par une politique biologique, afin de continuer notre ascension interrompue depuis 8000 ans.

E - La justice sociale

258

Nous ne voulons pas d'une sélection par la lutte économique, car la lutte économique sélectionne le rapace dénué de scrupules. Dans cette lutte, l'égoïsme asocial représente un avantage; la fidélité à la parole donnée, un handicap.

Nous voulons une sélection selon d'autres critères : courage, endurance, sobriété, volonté, ténacité, dévouement, générosité, sens de la camaraderie. Nous voulons un ordre social où pour chacun l'argent puisse jouer un rôle secondaire.

A cette fin, il faut diminuer les inégalités dans les revenus; que le salaire le plus bas permette non seulement de vivre, mais d'avoir du temps libre. Il faut une économie construite de telle sorte que les crises soient impossibles. Il faut des institutions remplaçant l'assistance privée.

259

A cet égard, les réalisations des régimes décrits comme "totalitaires" avant guerre demeurent un exemple lumineux.

En Allemagne, l'assurance vieillesse, instaurée sous Bismarck, a été développée, répartissant sur toutes les épaules un fardeau qui pesait trop sur certaines.

Dans les grandes entreprises, où domine pour le travailleur le péril de tomber au rang d'une machine, participation au bénéfice. A cela s'ajoutent les nombreuses mesures de protection de l'ouvrier. L'admirable KdF qui amenait les travailleurs en croisière : fjords de Norvège ou ciel de la Méditerranée.

Service du travail obligatoire pour tous, cordonnier ou juriste, effaçant la vanité de classe. Le fils du médecin découvrirait dans le fils du menuisier un camarade et un ami.

Dans la même ligne, les mesures visant à mettre l'art à la portée du peuple; les opéras à prix réduits. les expositions itinérantes, les concerts populaires à la radio - des chefs-d'oeuvre de goût et d'audace où l'on parvenait à grouper sans heurt mais avec un contraste émouvant (parce que révélant une identité d'inspiration) la simple chanson du paysan, du soldat ou du marin, avec les plus grandes oeuvres de la musique classique ou contemporaine. Dans le même ordre d'idées, des conférences de vulgarisation scientifique - claires, intelligibles et apportant chaque fois du nouveau.

Voilà quelques points pris au hasard.

F - L'honneur

260

L'honneur ne s'enseigne pas. Il est la voix du dieu intérieur. Il vient du sang, de la race.

Mais il exige de nous un comportement, une attitude.

Il est l'instance dernière. Car, au moment de mourir, l'homme est seul. Seul avec sa conscience qui lui demande

compte de ses actes. Celui qui sera demeuré fidèle à l'âme de son enfance, aux rêves de son adolescence, aux ambitions de sa jeunesse, celui qui n'aura pas trahi le dieu intérieur, qui n'aura pas abandonné ses idéaux pour un morceau de pain mais qui, jusqu'au bout, aura agi de l'unique manière possible, celle dictée par la voix, celui-là mourra le regard clair et saluant d'un sourire le monde où il a pu vivre en homme de bonne volonté.

261

Pour que l'honneur ne meure pas, il faut un ordre social où il ne constitue pas un handicap.

Car il en est un dans notre ignoble modernité. Un monde où, sous peine de misère, sous peine de ne pouvoir fonder une famille, vous devez tout sacrifier à la conquête de la croûte quotidienne, un monde où la bassesse, le savoir-rampier sont des avantages décisifs, un tel monde suscite la vermine humaine et élimine les hommes d'honneur.

Or nous voulons précisément le contraire

Note 2000

Les diverses références au national-socialisme allemand datent de 1946-1947. L'auteur connaissait mal à cette époque les autres régimes par lesquels les forces saines des peuples avaient tenté à la fois de surmonter la ploutocratie et le communisme. Il va sans dire que toutes ces expériences devront être prises en considération, lorsqu'il s'agira de mettre en place les structures sociales d'une renaissance européenne.

Ainsi, le corporatisme italien, qui a fonctionné pendant plus de vingt ans, fournit un matériel expérimental unique. Nous voyons aujourd'hui ses points forts, ce qui a été corrigé et ce qui peut encore l'être. Son idée maîtresse, c'est d'introduire un automatisme dans le règlement des conflits du travail, ce qui dispense les dirigeants d'intervenir, sauf nécessité. En effet, employés et employeurs ont intérêt aux solutions amiables, négociées paritairement et évitant l'arbitrage de l'Etat réservé aux cas graves. Il y a là un mécanisme ingénieux, économe d'énergie.

Aujourd'hui encore, l'auteur connaît mal les doctrines de José Antonio Primo de Rivera et de Cornéliu Codreanu. Elles aussi méritent l'étude lors de la structuration d'une Europe régénérée. Car ces mouvements de renouveau national, dénigrés comme "nazi-fascistes" étaient des réponses de la race à la décadence moderne.

Il est toujours intelligent de reprendre les éléments valables du passé : on abrège la nécessaire mise au point des solutions.

En cette fin de l'an 2000 règne en Occident une pensée unique, seule "correcte", appuyées sur des lois-muselières, une police et des tribunaux de la pensée. La répression vise la mise en doute de l'"holocauste" (prétendu génocide des Juifs durant la deuxième guerre mondiale), l'opposition au métissa-

ge et la reprise de postulats "nazi-fascistes". Il est entendu pour toujours que certains régimes incarnent le "mal absolu". En eux, rien de bon. Ce qui mène à des conséquences d'une rare imbécillité. Ainsi, l'on condamnera un tel pour avoir dit que "l'intérêt général passe avant l'intérêt particulier" (point du programme NS). Autrement dit, on est tenu de penser que l'intérêt particulier passe avant l'intérêt général !... Ainsi, l'on combattra une loi de défense des animaux en arguant qu'une loi semblable (donc mauvaise) existait sous Hitler !... Et ainsi de sui-

te à perte de vue.

L'honnêteté intellectuelle consiste à examiner une proposition pour elle-même : Est-elle juste ou fausse, judicieuse ou inadéquate, bénéfique ou désastreuse ? Cela sans s'occuper de savoir de qui elle émane. Aujourd'hui, au contraire, on s'inquiète : Qui a dit cela ? Ah, c'est un tel ? Horrible ! lapidez-le !... Ah, c'est tel autre ? Bravo ! Et l'on applaudit même une ineptie.

Reprenons donc le vrai et le juste d'où qu'ils viennent !

EUROPE

*Les fondements de la renaissance européenne
en théorie de la connaissance*

Cahier VI

Du même auteur :

UBU JUSTICIER AU PREMIER PROCES DE NUREMBERG, Paris 1949

NOUS AUTRES RACISTES, Editions celtiques, Montréal 1971

LES PEUPLES BLANCS SURVIVRONT-ILS ? Editions celtiques, Montréal 1987

IST RASSEBEWUSSTSEIN VERWERFLICH ? (Version allemande de "Nous autres racistes")
Kritik-Verlag, Kälberhagen 1975.

Inédits :

Poèmes, nouvelles et divers.

Edition limitée pour les amis de l'auteur, au Courrier du Continent, Lausanne :

CATHERINE OU LA FORCE DE LA NATURE, comédie en quatre actes, 1995

JONATHAN OU L'EDUCATION SEXUELLE, comédie en un acte, 1996

THOMAS OU L'IDIOT UTILE, pièce en deux actes, 1997

COMMENT SURMONTER LA DECADENCE, 1998

CREPUSCULE, drame en cinq actes, 1999

Quatrième partie

161

Moyens et conditions de réalisation

Preamble

A l'heure où la décomposition moderne parvient à une punte que des siècles passés eussent tenue pour impossible, certains se demanderont, désabusés, si les rêveurs d'un monde plus beau, plus noble, plus franc, ne délirent pas. On imaginerait difficilement un plus grand contraste entre rêve et réalité. A tel point que la question se pose de savoir si un effort a la moindre chance d'aboutir. Et parfois, comme une sombre et amère lassitude pèse sur notre âme et la paralyse. L'âme referme ses ailes et regarde, immobile dans son deuil, l'abjection présente. Fermant les yeux, elle revoit le rêve, merveilleux et douloureusement lointain; et elle pleure, tel un enfant désemparé.

Néanmoins, tant qu'il restera sur terre une parcelle de rêve, d'enthousiasme, d'honneur, de générosité, d'amour, l'esprit le plus pénétrant ne pourra jamais dire : "Ceci est impossible". Et s'il demeure une chance sur un million, il faut tenter cette chance.

Conditions de réalisation détestables, voilà le fait. Un globe transfiguré par nos aspirations, voilà ce qui doit arriver.

S'agissant en premier lieu de modifier la réalité sociale, la condition première est la prise du pouvoir. Les moyens à utiliser, objets des chapitres suivants, esquissent un programme. Ils peuvent, suivant le temps et le lieu, connaître des variantes, des différences de formulation et d'application, mais, dans l'ensemble, ils sont inéluctables. On discutera, par exemple, sur les mesures à prendre pour donner au travailleur un minimum de temps libre, on discutera l'opportunité d'une réalisation immédiate, mais le principe est inattaquable.

Divers chemins mènent au pouvoir.

Il y a d'abord la large voie du mouvement politique luttant à visage découvert et conquérant les masses. C'est in-

contestablement la meilleure, lorsqu'elle est praticable. Elle met les fidèles à l'épreuve durant les années militantes et réunit peu à peu une élite de qualité. L'ordre nouveau, appuyé par les masses, est plus solide que s'il résulte d'une révolution de palais. L'inconvénient est d'abord le temps qu'elle exige. Il y a ensuite la difficulté des premiers pas. Pauvre, réunissant une poignée convaincus, sans moyens de propagande, obligé cependant d'affronter la presse tout entière - qui obéit aux puissances de l'heure - le mouvement battra longtemps de l'aile. Déjà dans l'Europe de 1945, encore plus dans celle de 1995, les conditions sont défavorables au possible. Jamais presse aussi corrompue et aussi mondialiste ne s'est vue. En outre, en raison des saignées par deux guerres mondiales, les plus courageux et les plus généreux nous manquent. Espérons qu'en cette année 1995, la substance de nos peuples aura commencé à se régénérer. Mais l'empoisonnement des esprits, sous prétexte de "libération" dans tous les domaines aboutit à la lâcheté et à l'égoïsme d'aujourd'hui. Peut-être les foules ne retrouveront-elles plus le ressort nécessaire à un redressement. (1)

Un autre chemin du pouvoir est le coup d'Etat, exécuté par une minorité décidée s'emparant par la violence des leviers de commande. L'avantage : gagner du temps, comporte des inconvénients. Sans les années héroïques, l'élite s'avère trop étroite. Contraints de la compléter, les triomphateurs doivent choisir parmi les solliciteurs dont les nonante-neuf centièmes accourent par opportunisme. Ceux-là trahiront au premier revers. En outre, venus

(1) 2000 : De surcroît, les détenteurs du pouvoir dans les "démocraties" occidentales ne respectent plus leurs propres règles du jeu. Elles suppriment la libre parole par des lois-muselières et interdisent les partis devenus trop puissants ou estimés dangereux.

par intérêt, soucieux de se remplir les poches, ils pourrissent le régime, contribuant par là à son discrédit et à sa chute. Une vigilance accrue devient indispensable de manière à corriger sans retard les choix malheureux. Le temps gagné par rapport à la période militante reparaît, décuplé, lors de la consolidation... Encore faut-il, pour que s'ouvre le chemin du putsch, réunir assez de forces et rassembler une minorité suffisante et suffisamment décidée. Et si, par suite du mal européen, trop évolué, on n'arrive même plus à réunir cette phalange ?...

Les deux premières voies ne sont aisées qu'aux pays souverains, dont les modifications internes échappent à l'emprise étrangère. Or les nations européennes, en fait, ont perdu leur souveraineté. Est souverain qui porte les armes. Or seules l'Amérique, la Russie et la Chine, bientôt peut-être l'Inde, portent un glaive digne de ce nom. Dès lors, un mouvement révolutionnaire européen pourra se voir brisé par l'intervention étrangère. Encore une condition défavorable de plus ! - et durable...

Au cas où ces obstacles se révéleraient insurmontables, les forces saines auraient un dernier moyen : s'infiltrer, en jouant le jeu de l'adversaire, dans les équipes dirigeantes et dans l'administration. Et là, en marge des ordres reçus, parer au plus urgent. Un ministre peut, sous tous les régimes, prendre des mesures discrètes pour protéger la race. Il peut soutenir l'effort de savants à la recherche d'armes nouvelles...

Les temps de la dernière chance sont arrivés. Il ne sera pas dit que nous aurons toléré le règne de l'abject.

Note 2001

Cette 4e partie, très lacunaire, a été complétée et remaniée en 1995. Certains développements périmés, relatifs à une époque où la décadence, légère, ne faisait que commencer, ont disparu. En revacnhe, des "notes 2001" chercheront à tenir compte de la descente dans le maelström.

Entreprise problématique, puisque l'année 2001 peut changer encore plus vite que les précédentes. Les responsables des ploutocraties occidentales ont choisi de réprimer les oppositions sérieuses; ils ont promulgué des lois "antiracistes" et souvent "antirévissionnistes" qui, par voie d'interprétation, criminaliseront les gêneurs. Ils ne supporteront plus la critique. Ils ne veulent plus corriger les erreurs de gouvernement. Les catastrophes approchent. Mieux, elles ont déjà commencé : des millions d'immigrés de couleur ont envahi l'Occident, et l'invasion se poursuit.

Dans ces conditions, tout programme politique ressemblera à un rêve de science-fiction, dès lors que la réalité fuira comme une machine affolée et hors contrôle. Qu'en restera-t-il de valable après la grande catastrophe ?...

De toute façon, pour examiner et résoudre les problèmes sociaux, nous trouverons un avantage à l'hypothèse simplifiée d'une île déserte avec deux ou trois mille descendants de naufragés où, par la force des choses, le travail et les revenus se répartiront mieux que dans une mégapole moderne. D'où cette évidence : Dans un Etat comptant des millions, dans un monde comptant des milliards d'individus, il faut réintroduire de petites unités autonomes (comme notre île déserte !)

Chapitre premier

Les mesures de sélection

262

La nature, qui agit proprement, tue les organismes trop tarés. Ainsi se maintient la santé d'une espèce.

L'homme, mal inspiré, a voulu, par sa civilisation, se soustraire à cette règle salubre. Il a notamment abaissé la mortalité infantile, permettant aux plus malingres de vivre et de se reproduire. Beaucoup plus grave, il a conservé les porteurs de tares morales et abouti à l'effroyable pourriture des sociétés modernes.

Si nous voulions imiter la nature et tuer bonement ceux dont nous jugeons la reproduction indésirable, nous soulèverions de belles clameurs dans les rangs des humanitaires. Les Eglises lanceraient leurs foudres. Bref, rétablir sans changement les conditions de santé d'une espèce sauvage est une impossibilité psychologique.

Il faut donc se borner à des mesures douces et seulement au strict nécessaire.

263

Par égard à cette sensibilité moderne à fleur de peau, il vaut mieux renoncer à éliminer les tarés graves à la naissance. Ils ne sont pas une menace biologique, car leurs tares éclatantes les empêcheront presque certainement de procréer. Nous conserverons donc ces fardeaux, cette clientèle des asiles spécialisés.

La pitié larmoyante des bonnes âmes trouvera là des objets en suffisance.

On se contentera d'hospitaliser les épaves, épargnant ainsi aux normaux le spectacle de la déchéance.

Une mesure simple et efficace consiste en une législation du droit au mariage.

A seize ans, tout citoyen passerait un examen. Celui qui serait trouvé en bonne santé et ne présenterait aucune tare, aurait le minimum d'intelligence requis recevrait un "diplôme A", attestant son droit au mariage. Celui qui échouerait de peu recevrait un diplôme conditionnel "B". Il pourrait sans autre épouser une personne de la catégorie "A"; mais pour une personne de la catégorie "B" - la même que lui - des experts statueraient, et repousseraient la demande en cas de tares récessives semblables. Celui qui échouerait nettement ne recevrait aucune "autorisation". Il lui serait impossible de se marier et interdit de procréer. S'il consent à la stérilisation, l'union avec un partenaire dans le même cas serait permise : aucun inconvénient, le couple étant stérile. Enfin, pour certains types de délinquants (crimes sexuels, délits sexuels répétés), la stérilisation serait ordonnée en plus des peines ordinaires.

Un semblable programme, ferme et modéré, offre en outre l'avantage d'une réalisation facile. L'examen se combinera naturellement avec celui du recrutement militaire. Programme susceptible aussi d'une application nuancée, tenant compte des cas particuliers.

Ce minimum - l'essentiel - réalisé, on aura loisir de songer à mieux, à condition que certains préjugés aient disparu jusque-là. Ainsi, au lendemain d'une guerre, le droit à la bigamie, selon l'exemple personnel de Mahomet. Mais on examinera plus tard de tels projets. Les inscrire dans un programme politique conduirait à l'échec dans les conditions présentes. Cela révolterait les bien-pensants et paraîtrait hautement comique aux autres. (1)

265

L'histoire montre que les mélanges se produisent inévitablement partout où deux peuples sont en contact et où l'on permet les mariages de l'un à l'autre.

Nous voulons préserver la race blanche tout d'abord dans sa réserve européenne. (2)

(1) 2001 : Entre temps, les progrès en biologie de l'hérédité, en particulier les travaux sur le génome humain, font prévoir qu'il suffira de prélever une cellule cutanée quelconque et qu'un ordinateur décèlera les tares éventuelles. Simplification et sûreté.

(2) 2001 : Aujourd'hui, la massive invasion allogène en Europe occidentale pose un grave problème. Il faudra ramener les Africains et les Asiatiques dans leurs continents. Cela ne se peut que de force, comme opération militaire à exécuter malgré l'opposition des "bonnes âmes" et à titre de réalisation indispensable de la révolution européenne. Il faudra notamment annuler les naturalisations que les ploutocraties ont octroyées à des ressortissants de couleur.

A cet effet, une seule mesure a un sens : interdire en principe aux Européens le mariage avec les non-Européens. S'il s'agit de Blancs extra-européens, on autorisera le mariage aux conditions habituelles.

Les lois de Nuremberg interdisaient les unions entre Juifs et Aryens. Les rabbins orthodoxes condamnent ces unions. Il y avait là matière à une entente...

Note 2001 :

Ce premier chapitre, inachevé, concerne la sélection directe. Il devait aborder encore la sélection indirecte, celle qu'exercent les structures sociales, les valeurs dominantes, les morales enseignées, les religions. Et il ne s'agit point de leur action "éducative" mais biologique.

Comme nous l'avons vu, les structures sociales ploutocratiques favorisent l'ascension des rapaces et des fourbes et pénalisent la droiture et l'honnêteté. Ce phénomène ne se borne pas à une "antihiérarchie", mais favorisent les naissances issues de ces fourbes et de ces rapaces tout en freinant ou même en empêchant les naissances de valeur. Une anti-sélection, phénomène biologique, règne depuis plusieurs siècles dans les ploutocraties.

Comment, dès lors, réaliser une sélection positive ?

D'abord en maintenant et en renforçant la paysannerie. Le paysan ne garantit pas seulement l'indépendance alimentaire d'une nation, il en renouvelle la substance. De tout temps, les campagnes aux familles nombreuses ont produit les élites urbaines. D'où le péril mortel d'à présent : la "mondialisation" supprime la paysannerie européenne au profit d'industries agro-alimentaires d'outre-mer. Mais il est d'autres groupes sociaux de valeur : tous ceux qui produisent des biens utiles à une société saine, conforme à la nature. Une politique d'allocation familiales et pour enfants produirait un effet rapide sur les naissances, comme l'histoire en fournit de nombreux exemples.

Quant aux valeurs dominantes, prenons d'abord le cas de l'humanitarisme bêtant enseigné au troupeau des imbéciles. Il favorise les roublards exploiters de la bêtise humaine, il suscite l'aide matérielle au Tiers-Monde, aide qui se transforme aussitôt en une explosion démographique et dont les peuples d'Europe sont privés. Inversement, la valeur impérative de la solidarité nationale aiguillerait cette même aide vers des groupes méritants de race blanche.

Pour les morales, il faut enseigner de nouveau la joie du sacrifice, du devoir accompli, de l'obstacle surmonté, de l'œuvre réalisée. Un code d'honneur retrouvé récompenserait ou disqualifierait ceux qui doivent l'être, et son incidence biologique serait indéniable.

Il appartiendra aux générations futures de redécouvrir la voie menant à l'ascension biologique des peuples.

La question sociale
-----A - Considérations générales

266

Dans une collectivité, un certain travail doit se faire. Un certain nombre de besoins demandent satisfaction.

Nous voulons que ce travail soit honnêtement réparti; ainsi le fardeau pèsera moins aux épaules de chacun. Ce qui est évident entre camarades à l'armée doit l'être dans la vie civile. Nous voulons aussi que les ressources soient honnêtement réparties; ainsi chacun aura sa part des biens de ce monde. (1)

Inutile de souligner ici combien la réalité diffère. Nous en dirons deux mots en envisageant les mesures à prendre.

267

Comme la réalisation implique la fin d'un grand nombre de privilèges - plus de revenus pour la fainéantise et plus de rétribution exagérée pour peu de travail - il faut compter avec une résistance intéressée et puissante. Voilà pourquoi le marxiste avait raison de s'appuyer sur une classe révolutionnaire. Il croyait l'avoir trouvée dans le "prolétariat". (2)

Mais comme nous ne voulons pas remplacer un privilège par un autre, comme nous voulons l'union et non la lutte des classes, nous ne souscrirons pas à la formule sonore de dictature du prolétariat.

Si nous voyons dans les salariés l'agent principal d'une révolution européenne, nous n'y voyons pas le seul. Nous en appelons à toutes les forces généreuses. Mais le bon sens nous apprend que le nombre viendra des salariés et des désavantagés de toute sorte, car, outre la générosité, l'intérêt les poussera.

(1) 2001 : Quelle que soit la grandeur de la communauté envisagée, il faut toujours recourir au schéma de la petite communauté : les deux ou trois mille descendants de naufragés sur une île déserte. Il devient clair que tout fainéant ou profiteur constitue une charge pour tous.

(2) Le prolétariat dans le sens des "ouvriers d'industrie" a été à un moment donné le déshérité par excellence. Mais il n'y a pas là une nécessité logique. Généralisons : Tout revenu sans contrepartie utile est usuraire et pèse sur les épaules de ceux qui créent des valeurs véritables. (2001.)

Notre propos : ne pas entrer dans les détails où se complaisent économistes et sociologues et qui varieront d'un système à l'autre - car il est divers moyens d'assurer la justice sociale - mais de tracer les grandes lignes. Les mesures essentielles, les postulats durables. (1)

Ce sera l'affaire des mouvements militants d'achever les choix.

B - La stabilité des prix

268

Comme l'expliquent les économistes sensés, la stabilité des prix est un aspect décisif de tout ordre social satisfaisant. Cela aussi bien pour le niveau général des prix que pour celui des divers secteurs.

(1) 2001 : Une option controversée : Faut-il maintenir ou supprimer la propriété privée ? La maintenir, solution capitaliste ? La supprimer, solution communiste ?

Le problème est déjà mal posé, puisque les partisans du maintien reconnaissent volontiers qu'il faut en limiter les abus, et puisque les partisans de la suppression doivent souvent la réintroduire pour ranimer l'esprit d'entreprise.

Légitime, socialement utile, la propriété des biens que l'individu a créés; elle récompense et stimule l'initiative, le travail et l'invention.

Illégitime et socialement nuisible est la propriété privée des biens fournis par la nature : le sol, l'eau, l'air, les ressources minières; ces biens, s'il leur faut un propriétaire, doivent appartenir à l'Etat, c'est-à-dire à tous les citoyens.

Il y aura évidemment des cas limite. Ainsi, le paysan, qui ne possédait pas sa terre mais paiera une juste redevance pour location de longue durée, sera propriétaire de sa récolte, véritable récompense du travail fourni. (Voilà d'ailleurs la correction apportée, après de cuisants échecs, au système communiste chinois.)

Il reste cependant nécessaire de combattre les abus de la propriété privée légitime, abus qui se ramènent à l'usure au sens large, dépassant le prêt d'argent à des taux excessifs.

Ces économistes vous diront en détail et faits à l'appui que les variations du niveau général des prix lèsent d'importantes parties de la communauté et en favorisent d'autres. De même elle provoquent le déséquilibre des contrats.

Si les prix baissent, seront lésés : les débiteurs qui devront vendre ou travailler davantage pour rembourser; les commerçants qui ont constitué des stocks à présent dévalués. Si le niveau monte, seront lésés : les créanciers recouvrant une somme procurant moins de biens qu'au moment du prêt; toutes les catégories d'épargnants en raison du même fait.

Beaucoup de contrats aussi seront déséquilibrés si, entre la prestation et la contre-prestation, de tels mouvements interviennent.

A côté des lésés, il y a les gagnants. Gagnants par hasard ou par spéculation. Gagnants de toute manière sans mérite - car la spéculation est un art de parasite, variante de l'usure comme tous les moyens de gagner beaucoup avec peu de peine. Et soulignons encore que les fréquents changements du niveau général des prix font le paradis des spéculateurs.

Lorsque les mouvements concernent un seul secteur, des déséquilibres (lésés et gagnants) se produisent qui, pour être plus limités, demeurent nuisibles.

L'Etat doit donc pourvoir à la stabilité des prix.

269

Le moyen d'action le plus simple et le plus efficace sur le niveau général des prix est l'action sur la circulation monétaire. Pour neutraliser une hausse, il faut diminuer la circulation monétaire; pour neutraliser la baisse, il faut l'augmenter.

Comme la monnaie, au point de vue fonctionnel, comprend, outre la matérielle (pièces ou billets), une monnaie immatérielle appelée aussi scripturale, soit principalement les crédits accordés par les banques, un contrôle des crédits s'impose. L'Etat doit fixer périodiquement non seulement l'ampleur des crédits à accorder - afin de stabiliser le niveau général - mais aussi leur destination sectorielle afin d'éviter les déséquilibres partiels. (1)

Ce contrôle est plus simple et plus sûr qu'une manipulation incessante et laborieuse de la monnaie matérielle, qui, de loin en loin s'adaptera aux besoins, l'action immédiate s'exerçant au travers de la beaucoup plus souple monnaie scripturale. (1)

(1) 2001 : Ici, l'intervention des banques d'Etat sera généralement suffisante, à condition de donner à ces banques une dimension assez grande. Nationaliser toutes les banques serait superflu et illusoire, car comment empêcher un commerçant expérimenté de placer l'argent de ses amis, donc de jouer le rôle d'un banquier? La coexistence de banques privées et de banques d'Etat est une solution élégante.

C - L'adaptation de la production aux besoins

270

Les économistes "classiques" ont considéré de façon trop exclusive les besoins individuels : la nourriture, le logement, l'habillement, les dépenses de luxe, laissant dans l'ombre les besoins de la collectivité, tels que la puissance militaire, les institutions sociales (en faveur de la famille notamment) et culturelles. Le danger de cette optique est de faire passer l'intérêt particulier avant l'intérêt général. En effet, l'économiste classique, postulant que la production doit satisfaire au mieux les besoins et ayant surtout en vue les besoins individuels, aboutit naturellement à la société néo-libérale.

Entre les différents besoins de l'individu et de la collectivité, nous estimons une hiérarchie nécessaire. En d'autres termes, l'Etat doit diriger la production de manière à satisfaire d'abord et en tout cas les besoins les plus importants : la défense nationale, la nourriture et le logement, les institutions sociales. Viennent ensuite les besoins supportant l'attente. Et en dernier lieu, les besoins de luxe.

Un ordre social tolérant des industries de luxe, alors que les familles souffrent de la faim ou logent dans des taudis, un tel ordre est condamnable - et condamné.

271

L'économie libérale et néo-libérale offre en outre l'ennui d'aboutir périodiquement à une surproduction sectorielle. En raison de l'allongement du cycle de production, c'est-à-dire en raison du délai plus long séparant l'instant où un entrepreneur commence à construire une usine de l'instant où le produit fini est mis en vente, il arrive que, pour un article très demandé, plusieurs industriels, s'ignorant les uns les autres, créent des fabriques et, soudain, une fois le mal irréparable, la surproduction crève les yeux.

Hiérarchie dans les besoins, élimination de la surproduction par secteur, ces buts appellent un minimum de planification de la production et aussi une publicité suffisante dans les investissements à long terme. Les plans quinquennaux soviétiques, trop lourds, auraient dû se borner à l'essentiel pour éviter de gonfler l'appareil bureaucratique. (Mais c'est la désastreuse politique agricole qui a démolie l'URSS.)

272

Autre défaut ploutocratique : le gaspillage des forces par le trop grand nombre d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur : hypertrophie du commerce, de la publicité, multiplication des concurrences entre vendeurs.

Trop d'employés de bureau ! Et quelle profession déshéritée ! Le petit artisan trouve plaisir à son travail loyal.

Mais le malheureux qui classe des fiches par ordre numérique ?... Mais le comptable qui aligne des chiffres ?... Mais la dactylo qui tape des adresses ?... Cela durant vingt, trente ou quarante ans !...

Il faut réduire au minimum ces activités démoralisantes ! (1)

Comment supprimer les intermédiaires inutiles ? L'Etat peut y contribuer en créant de grands organes de distribution remplaçant une quantité d'entreprises privées et utilisant, grâce à la rationalisation, un nombre relativement bien inférieur d'employés. La différence représenterait la quantité de forces libérées, désormais à disposition de la production et augmentant la puissance de la communauté... Secteurs prédestinés à de telles initiatives : l'alimentation, les articles de ménage, les assurances, le commerce d'import-export. Inutile d'étatiser tout le secteur. Un organisme performant oblige les autres, pour rester concurrentiels, aux mêmes prestations, donc à la même rationalisation.

D - La sécurité sociale

273

Un bon fonctionnement de l'économie ne suffirait toutefois pas à répartir équitablement les ressources. En vertu de l'offre et de la demande, c'est-à-dire en vertu de la concurrence entre travailleurs et du désir patronal de comprimer les prix de revient, les salaires tendent au minimum vital. A moins d'un mécanisme correcteur, le salarié est défavorisé. Il faut qu'une disposition légale donne au salarié, outre le salaire, une partie du bénéfice de l'entreprise. L'abus ploutocratique consiste précisément dans le fait que le patron s'empare de la totalité du bénéfice.

Du moment que nous maintenons la propriété privée (2), nous devons tirer les conséquences et corriger les défauts naturels de cette institution.

274

De même, la machine économique, laissée à elle-même, ne tient aucun compte des circonstances particulières. Le père de famille devrait recevoir davantage que l'homme sans enfants; le malade doit être couvert et pouvoir vivre; les enfants doués de n'importe quel milieu devraient accéder aux études; le chômage ne doit pas exister ou, s'il se

(1) 2001 : L'informatique a déjà notablement amélioré cette situation, bien qu'il reste encore à faire.

(2) 2001 : Théoriquement, on atteindrait le même résultat en supprimant la propriété privée tout en la rétablissant en fait quand c'est nécessaire. Inconvénient : on commencerait par désresponsabiliser les travailleurs.

produit de manière passagère, donner droit à une indemnité; le vieillard doit toucher une rente et ne pas rester à la charge d'un fils ou d'une fille qui ne pourra pas se marier.

Tous ces impératifs appellent des mesures : allocations familiales (aujourd'hui insuffisantes), assurance maladie et accidents, bourses d'étude, assurance chômage, assurance vieillesse.

275

Le statut du paysan demande aussi révision. Le paysan doit, en fait mais non en droit, posséder la terre qu'il cultive. (Non en droit : la terre, don de la nature, lui est confiée pour qu'il la cultive.) Alors son travail se fera plus consciencieux, plus prévoyant, ce qui est dans l'intérêt de tous. (1)

Une réforme agraire rendra la terre au cultivateur. En outre, la loi déclarera le domaine indivisible et insaisissable. D'autre part, il coule de source que les importations agricoles se borneront à compléter la production autochtone.

Dans un monde industrialisé si sensible aux perturbations, chaque catégorie sociale peut se voir menacée par des circonstances indépendantes de sa volonté. Telle invention mettra partiellement ou totalement au chômage telle classe de travailleurs spécialisés. L'Etat pourvoira donc à recycler celui dont la spécialité est frappée, puisque l'individu ne peut assumer une ou deux années de nouvel apprentissage.

Depuis la disparition des princes-mécènes, l'artiste est condamné à la démagogie. Flatter les bas instincts du public, voilà aujourd'hui le moyen de parvenir. Résultat : la qualité des oeuvres s'en ressent; l'artiste probe doit lutter avec le mal d'argent et parfois avec la misère. L'Etat doit reprendre le rôle des princes d'autrefois, et cela non par des aumônes, mais en recourant au service des artistes. Des fêtes culturelles seront créées ou développées, pour lesquelles on commandera de la musique. On construira des musées ou des bâtiments administratifs que les sculpteurs et les peintres embelliront; l'habitude aidant, on ne verra plus une salle de village sans une ou deux statues à l'entrée, un bas relief ou des fresques. La subvention de concerts, d'opéras à prix réduit augmentera rapidement le nombre des représentations et fera vivre les interprètes, et le compositeur ou l'auteur dramatique y trouveront leur compte. De même, la situation présente du journaliste et de l'écrivain laisse beaucoup à désirer et appelle des solutions.

(1) 2001 : La terre appartenant à l'Etat, le paysan paiera une modeste redevance, mais aura l'obligation de cultiver son domaine dans les règles de l'art. S'il en est incapable, la terre lui sera retirée et attribuée à un autre. Il ne pourra évidemment pas changer la destination du domaine. Les redevances et les charges seraient tout autres pour du terrain à bâtir. Le domaine passera au fils aîné, qui aura des charges envers ses frères et soeurs.

Nous voulons non seulement que l'individu puisse vivre, mais encore qu'il ait le temps de s'occuper de son âme.

En d'autres termes, notre révolution ne sera terminée que le jour où chacun disposera du temps libre nécessaire à une vie intérieure normale. Nous voulons libérer l'homme de race blanche des misérables nécessités matérielles. Nous voulons qu'il puisse redresser la tête et regarder au loin.

Les économistes, partant de l'idée de "besoin", mettent souvent l'accent sur les besoins économiques, c'est-à-dire sur ceux dont la satisfaction est coûteuse, laissant de côté ceux qui coûtent seulement du temps : lire, se promener, réfléchir, exercer un art, et bien d'autres. Considérant d'autre part qu'une satisfaction maximum des besoins (coûteux) est souhaitable, ils rêvent d'un accroissement maximum de la production. Ils rêvent d'enchaîner l'ouvrier à sa machine, à la seule fin d'aboutir à un progrès technique toujours plus insensé, toujours plus décadent. On inventera un jour la machine à se brosser les dents (1995 : c'est fait !). Mais qu'importent ici les économistes !

La réalité aussi se montre radicalement hostile au désir de temps libre. Beaucoup voudraient travailler quatre ou cinq heures par jour et consacrer le reste à leur activité préférée, laquelle presque toujours ne rapporte rien. Hélas, les salaires n'y suffisent pas. Et cela parce que le chef d'entreprise, sous peine de ruine, doit comprimer les prix de revient; sinon, il ne pourrait produire aux mêmes conditions que ses concurrents. D'autre part, diminuer le temps de travail affaiblirait la puissance économique et militaire de la communauté. Peut-on se le permettre ? Pas tout de suite, sans doute... Mais la réalité doit être surmontée.

La conquête du temps libre présuppose un Etat disposant d'une supériorité militaire écrasante. Tout autre préparerait sa défaite en réduisant les heures de travail. La conquête du temps libre n'est pas à la portée d'un quelconque pays d'Europe, mais bien d'une Europe unifiée. Noyau de la race blanche, l'Europe obtiendrait la suprématie et, par là, le moyen de réalisations sociales uniques dans l'histoire.

La première condition est donc une Europe unie et indépendante.

Le reste va de soi.

Afin que la hausse des salaires ne désavantage pas tel patron au profit de ses rivaux, il faut imposer cette hausse simultanément à tous.

Outre l'inconvénient militaire, une hausse des salaires dans un petit pays se heurte à divers obstacles. Si le pays a des accords de libre-échange, il souffrira par rapport aux pays à salaires bas. Ses produits ne trouveront point de débouchés à l'étranger et subiront même au dedans la concurrence étrangère... Il peut recourir au protectionnisme - qui revient à interdire l'importation ou taxer l'importation et à subventionner l'exportation. Mais le volume des transactions diminue, et l'on a fait un pas vers l'autarcie. Le pays étant petit, les inconvénients se font durement sentir.

Pour l'Europe, tout change. Terre à salaires élevés, elle érigerait les barrières du protectionnisme. Mais avec ses ressources et celles de l'Afrique (1), elle subviendrait aisément à la plupart de ses besoins. La nécessité d'importer se limiterait à quelques matières premières. Autrement dit, en raison de la grandeur de l'entité envisagée, l'autarcie ne présente plus rien de redoutable.

Alors sera possible la conquête du temps libre, alors prendra fin l'esclavage des peuples européens.

(1) Ecrit à un moment où l'Europe possédait encore ses colonies africaines.

Chapitre troisième

La question religieuse

A - Le christianisme

Depuis l'apparition du christianisme, nos terres ont vu la question religieuse devenir un douloureux problème politique.

Auparavant, les mythologies, traditions déjà quelque peu poussiéreuses, n'entraient guère en conflit avec les âmes. Le christianisme, lui, imposant à tous la même foi, devait susciter des oppositions que la mythologie germanique ou gréco-romaine ignorait. Le déchirement européen s'en est trouvé accru; le déclin, accéléré.

Tels sont les faits.

En quoi consiste socialement le principal mérite d'une religion ? - A renforcer les impératifs sans lesquels une communauté doit s'effondrer ou du moins dépérir. Le christianisme, notamment l'Eglise catholique, a repris à son compte nombre de valeurs dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui ont permis aux sociétés humaines de subsister.

Bien sûr : le "Tu ne tueras point" n'est pas une invention du décalogue, mais une nécessité vitale depuis que les hommes s'organisent en tribus ou en Etats. Il en va de même des postulats exprimant les lois de la nature et exigeant de protéger la famille, les enfants (non à l'avortement), bref, une politique biologique pour le maintien d'une communauté et son ascension vers un niveau d'aptitude supérieur.

Or, depuis la mort de Pie XII, le Vatican, avec le Concile, a cultivé un principe démocratique démolisseur de l'héritage positif. Le gros du clergé a rejoint le mondialisme métisseur, tandis que Mgr Lefebvre et quelques autres sauvaient l'honneur. Tardivement, Jean-Paul II tente de renverser la vapeur par son encyclique sur l'avortement. Voilà un beau geste, mais à un moment où, en France, la "loi Veil" a déjà permis de tuer des millions dans le ventre de leurs mères.

En tout état de cause, les hiérarchies ecclésiastiques, pour une grande part, ont trahi leurs peuples. Mgr Mamie, évêque de Fribourg, a poussé ouvertement à l'immigration africaine et placé son canton à l'avant-garde de la négrification en Suisse. Chez les protestants, la décadence bat les records. Du 8.7.95 : A Berne, un pasteur unit un couple homosexuel. Et là, pas un seul mouvement intégriste pour sauver l'honneur.

280

Rien d'étonnant, dès lors, que le nombre des fidèles fonde comme neige au soleil. Toutes sortes de sectes, jusqu'aux plus délirantes, s'installent dans le vide moral laissé par les grandes Eglises. Mais surtout une indifférence religieuse se répand dans les masses, toujours plus déboussolées.

Le christianisme de 1995 n'est plus capable d'unir les peuples européens autour des valeurs qu'il défendait encore au début du XXe siècle. Cette union sera le fait d'éléments sains issus des peuples et venus de tous les horizons religieux et philosophiques. Ainsi se rencontrent déjà sur un même créneau, tout surpris, néo-païens et intégristes catholiques.

En cette fin de siècle (1), les forces positives se grouperont donc autour des impératifs naturels, sans ré-

(1) Texte de 1995. Voir aussi "Conclusion générale de 2001".

férence aux diverses conceptions cosmologiques des individus. Autrement dit, les convictions religieuses et philosophiques relèveront de la conscience individuelle et disparaîtront des programmes politiques, désormais métaphysiquement neutres. L'important n'est plus l'infrastructure idéologique, mais que les mesures de salut public soient prises.

281

Les religions, comme beaucoup d'autres manifestations de l'âme ou de l'esprit, se ressentent des dégénérés. La présence de ceux-ci gangrène les activités. Une seule et même religion change de valeur selon celui qui la professe. Un taré projettera sa tare sur sa croyance. L'égoïste y verra un moyen de gagner une place au paradis. Il accomplira une "bonne action", non par sens du devoir ou de l'honneur, mais par intérêt.

B - Renaissance européenne

282

Supposons un régime conforme aux lois de la nature (retour des Africains et des Asiatiques dans leurs continents d'origine; politique biologique éliminant progressivement les tares et protégeant la famille). Alors les religions se purifieront automatiquement et reviendront à la défense des races, des peuples, des familles. Les religions à venir, même si elles s'appellent encore ou de nouveau "chrétiennes" ressembleront aussi peu au christianisme d'aujourd'hui qu'une humanité saine à notre Europe malade.

Certes, une religion malade exprime la maladie, mais elle l'aggrave aussi. Ainsi, lorsque le Concile fait basculer plusieurs papes dans le camp mondialiste, la décadence accomplit un pas de géant dans les pays catholiques, naguère épaugnés grâce à la poigne de Pie XII.

Mais le fait premier reste une dégénérescence des peuples blancs.

283

Donc : la convalescence européenne sera longue.

Il est indispensable que s'éteignent les lignées décadentes. Tout d'abord et par nature, les homosexuels et les toxomanes, mais aussi les égoïstes pathologiques qui renâclent au sacrifice de fonder une famille. Les "libérés sexuels" rentrent dans cette catégorie, puisqu'ils recherchent le plaisir sans fécondation. En revanche les lignées saines, aidées par des allocations normales, auront beaucoup d'enfants. Et ici, le rôle des femmes est décisif : l'amour maternel doit prendre l'amour à son service en vue de la procréation. Les lignées de bonne race voudront de nombreux enfants comme soldats contre la décadence.

Nos espérances visent le XXII^e siècle. A voir comment il s'annonce, nous pouvons tracer une croix sur le XXI^e, qui devra laisser le temps aux dégénérés de crever dans les bas-fonds des mégapoles ou dans l'absurdité des hautes sphères.

284

Un autre facteur positif interviendra. Les décadents qui dominent nos sociétés engendreront parfois, par un atavisme proche de la justice immanente, des enfants moralement sains, affligés d'une honnêteté qui fera la honte de la famille. De même qu'au chef d'entreprise génial le caprice de l'hérédité donne un fils incapable, le phénomène inverse se produit aussi. Les décadents ne peuvent rien contre l'apparition de hautes vertus et de hautes capacités chez leurs enfants. Certes, ce n'est pas fréquent, mais suffit à ébranler les structures parasitaires.

Qu'un honnête homme ressurgisse dans une lignée de crapules et qu'il dispose soudain de millions ou de milliards pour combattre les siens, cela peut préparer de bons coups de théâtre...

La culture

285

On ne fabrique pas des artistes et encore moins des génies à coup de subventions et de décisions administratives. Les princes-mécènes avaient du goût. Mais nos hauts fonctionnaires ?...

Ce qu'on peut organiser, en revanche, ce sont les professions artistiques. Comme n'importe quelle profession. L'honnête artiste (musicien d'orchestre, portraitiste, auteur de romans d'aventures ou journaliste) doit pouvoir vivre sans avoir faim, au même titre qu'un brave menuisier. Mais il serait ridicule, inutile et même malfaisant qu'un rond-de-cuir vienne établir la hiérarchie du talent au génie. Cette hiérarchie existe, elle est l'oeuvre de la nature. La révéler au peuple comportera toujours un risque d'erreur. D'une part, le peuple n'est pas un juge infallible, encore qu'il se trompe rarement de façon totale. D'autre part, le haut fonctionnaire, même de bonne foi, peut devenir une véritable catastrophe.

Le rôle des mécènes d'autrefois reviendra aussi aux amis de tel créateur sortant du lot, sans négliger les pouvoirs publics qui, par des concours et des commandes, stimuleront la vie culturelle.

Il appartient aux éducateurs d'initier la jeunesse aux techniques artistiques. Cela permettra de déceler des dons naturels et surtout d'élargir le public connaisseur.

286

Mais les génies se révéleront envers et contre tous. La seule mesure utile est de veiller à un haut niveau culturel dans les écoles. Si chaque enfant apprend à jouer d'un instrument il ne supportera plus la hideuse musique dont on abrutit la jeunesse de 1995. S'il apprend à rédiger proprement de simples lettres ou un journal, il rira de certaines bandes dessinées où le dialogue se borne à des onomatopées.

Et ainsi de suite dans tous les domaines.

Alors le peuple comprendra le langage du génie, et le génie parlera le langage du peuple. Alors renaîtront les merveilleuses chansons populaires, aux paroles simples et vraies et à la mélodie qui ne nous lâche plus.

287

Dans la Grèce antique, les poètes avaient pour mission de chanter les héros. Les héros, de sauver le peuple. Et le peuple, de produire héros et poètes.

Il est vital de rétablir cette interdépendance organique.

Pour cela, il faut maintenir ou rétablir l'unité de la race dans la nation : nécessité du racisme (1). En outre, il faut réamorcer l'ascension biologique des peuples : nécessité de l'eugénisme. Enfin, il faut rétablir la cohésion du peuple, aujourd'hui divisé en groupes et classes : nécessité de la justice sociale.

Un peuple sain, dirigé par son élite naturelle, produira les héros et les poètes, c'est-à-dire ses défenseurs matériels et spirituels.

(1) 2001. Le Petit Larousse de 1947 définit ainsi le racisme.

Note générale 2001 pour ce chapitre :

On n'invente pas une religion comme une machine, on ne la lance pas comme une marque de savon. L'une des fonctions principales est d'unir la volonté d'un peuple autour de valeurs essentielles. Il arrive un moment où le peuple, ressentant le besoin d'unité morale, adopte une foi nouvelle. Et cela de façon foudroyante.

La religion sera positive si ses valeurs, conformes à la nature, permettent au peuple de survivre aussi harmonieusement que possible. Le fondateur d'une religion doit non seulement surgir à un moment de détresse morale, mais avoir le sens aigu de ce qui manque aux âmes. Vu la sévérité de ces deux conditions, les fondateurs de religions seront peu nombreux.

La culture se différencie déjà de la religion par le plus grand nombre des créateurs. Dès qu'un peuple a gagné la bataille pour sa survie, les forces inemployées s'expriment dans les arts. Voilà pourquoi une haute culture coïncide parfois avec une incontestable décadence : siècle de Périclès, de Louis XIV...

L a q u e s t i o n j u i v e

A - Qui est Juif ?

288

Selon les rabbins orthodoxes, est Juif quiconque est né de mère juive. même si le père est "goy". Dès lors ne sont pas Juifs les enfants de père juif et de mère "goye".

Cette règle, biologiquement absurde, datant d'une époque où l'on ignorait l'apport génétique du père, a douloureusement surpris quantité de ressortissants de l'ex-URSS, de père juif seulement, émigrés en Israël, à qui l'on a fait comprendre qu'ils n'étaient pas des "vrais" et qu'ils auraient avantage à s'en aller. Il existe cependant en Israël et dans la diaspora une tendance plus libérale, qui accorde une meilleure place, ou du moins une moins mauvaise, aux "faux".

Ainsi, le peuple juif se définit selon un curieux critère biologique, étranger à la foi religieuse, laquelle n'est pas indispensable au Juif - qui peut être athée, agnostique ou, comble de l'horreur, chrétien, sans perdre sa judaïté.

289

Comme nous l'avons vu, ce peuple n'est pas homogène, le mélange s'étant produit au hasard de l'histoire. Il représente néanmoins une race en voie de formation, forgée par la vie au sein d'autres peuples et par les errances continuelles. Il y a là un incontestable phénomène de sélection : les plus aptes à résoudre les problèmes d'une telle vie fonderont une famille.

D'où une grande résistance à l'assimilation par les peuples hôtes, assimilation d'ailleurs condamnée par le rabbinat comme le péril majeur.

Cette volonté farouche de maintenir une identité contraste étrangement avec l'insistance à se prétendre citoyens comme les autres et à revendiquer des lois instaurant des privilèges, telles les lois "antirévisionnistes" destinées à imposer aux "goyim" le dogme de l'holocauste, c'est-à-dire la croyance au gazage de six millions dans les camps de concentration allemands durant la deuxième guerre mondiale. Que le chiffre de six millions soit impossible et que l'existence même d'une seule chambre à gaz soit indémontrée n'empêche pas les extrémistes juifs d'utiliser l'"holocauste" comme moyen de chantage, non seulement contre le peuple allemand, mais à l'échelle mondiale.

B - Le problème

290

Tout au long de leur histoire, les Juifs ont subi de nombreux revers - depuis la dispersion sous Titus, en passant par les nombreux pogromes, jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Chaque fois, le "pauvre petit peuple" (pas si pauvre !) se proclame injustement persécuté - ce que nous n'examinerons pas ici.

Aujourd'hui, le problème se complique avec la fondation de l'Etat d'Israël.

D'une part, l'Etat juif a été géographiquement mal placé. Herzl, qui préconisait les hauts plateaux d'Afrique orientale, n'a pas été suivi. L'implantation au Proche-Orient à la manière d'un coin dans la chair arabe ne se maintiendra que par l'appui des Etats-Unis, voués à la fonction de chien de garde d'Israël. D'où la nécessité pour la diaspora de maintenir son emprise sur la politique américaine. D'où aussi la fragilité d'un Etat juif situé en Palestine.

D'autre part, les Juifs du monde entier acquièrent la double nationalité, puisque la "loi du retour" les transforme en citoyens israéliens dès l'instant où ils posent le pied sur la "terre promise". Ainsi, des escrocs notoires se sont soustraits à la justice des deux mondes en se réfugiant en Israël. Ce statut juridique va pousser les diasporas à servir l'Etat juif, fût-ce aux dépens du pays d'accueil.

291

Sans doute, la solidarité est belle et bonne. Mais quand la solidarité consiste non seulement à soustraire des malfrats à la justice, mais à conquérir un quasi-monopole dans certains secteurs : pierres précieuses, fourrure, textile, à infiltrer jusqu'à les contrôler les grands journaux, la radio et la télévision, et aussi, finalement, à briguer toujours plus ouvertement de hautes charges administratives ou des places au gouvernement, alors la réaction séculaire des autochtones devient violente. Et voici venir le contre-coup qui, à l'image de la dispersion et des pogromes, menace le "petit peuple qui a tant souffert".

292

Nous en sommes persuadés : Il existe une minorité (peut-être même une "majorité silencieuse") de Juifs qui réprouvent la ligne mégalomane et suicidaire de leurs responsables.

Mais cette opposition n'est pas organisée, donc inefficace. Elle devrait viser, renonçant aux exigences maximalistes et aux rêves hégémoniaux, à ramener le peuple hébreu à côté des autres peuples dans un esprit de partage pacifique de la planète. Ici, la malheureuse implantation d'Israël au Proche-Orient dresse un obstacle de taille et complique le problème.

293

Le problème juif n'est ni racial, ni religieux, ni politique. Il est à la fois tout cela dans une pondération qui défie l'analyse. Et qui met en péril la survie même des peuples blancs.

En effet, par le jeu de la démocratie parlementaire, les groupes de pression (lobbies) exercent un pouvoir supérieur à ce qui correspondrait à leurs effectifs. Le lobby juif aux Etats-Unis, pourtant minoritaire, est parvenu à une efficacité inouïe. Arbitrant les forces en présence, il se rend indispensable : pas d'élection présidentielle sans la bénédiction de la synagogue.

Résultat le plus sensible : La politique extérieure des Etats-Unis sert souvent davantage les intérêts juifs que ceux des Aryens d'Amérique. En 1995, la dictature mondiale de fait que l'effacement russe octroie au gouvernement de Washington est indirectement une dictature mondiale juive.

C - La ou les solutions

294

Entre Juifs et Allemands, plus précisément entre responsables sionistes et nationaux-socialistes, se sont déroulés des entretiens à la recherche de solutions acceptables, et cela même pendant la deuxième guerre mondiale. Dans l'ensemble, ils ont échoué, même s'ils ont abouti sur quelques points particuliers. Des connaisseurs nous diront peut-être que de semblables négociations ont souvent eu lieu au cours de l'histoire. Sans succès, puisque le problème se pose toujours.

Une solution amiable ? Pourquoi pas ! Encore faut-il des pourparlers entre racistes juifs et racistes aryens. Seuls les racistes, qui veulent maintenir la vie sur terre, préserver les races humaines et donner à chaque peuple un territoire ou vivre selon son génie, eux seuls peuvent comprendre leurs homologues et s'entendre avec eux. (1)

En d'autres termes, les racistes doivent accéder au pouvoir, aussi bien côté juif que côté aryen. Voilà donc une perspective à long terme.

(1) 2001 : Voir notamment l'oeuvre de Martin Buber, qui préconisait les négociations et la paix.

Dans l'immédiat et pour contrecarrer la dictature juive mondiale, indirecte parce que portée par la puissance américaine, il est vital de résister à l'emprise des Etats-Unis.

L'individu isolé, grain de sable sur la grève, ignoré, faible, ne saurait entreprendre grand-chose. Néanmoins, il peut dire ce qu'il pense. Les lois-muselières actuelles - "antiracistes" et "antirévisionnistes" - prouvent que la pensée inquiète le lobby américano-mondialiste. Il faut dénoncer la pourriture morale et culturelle d'outre-Atlantique, réfuter inlassablement les postulats des "droits de l'homme", instruments de tous les attentats contre la nature et contre les races humaines, expliquer que la démocratie parlementaire est nécessairement une ploutocratie mère de la décadence et du déclin. Pensée dangereuse pour le "lobby", qui se voit contraint de tirer du canon sur des moineaux et n'empêchera jamais une idée de sauter d'un porteur à l'autre.

A plus forte raison, l'écrivain, le journaliste, l'artiste renommé préoccuperont le pouvoir s'ils s'engagent sur des sentiers interdits. A leur rencontre, tout un mécanisme répressif entre en jeu, officieux par les multiples formes de boycott et d'ostracisme, officiel par les procès en vertu des muselières.

Le péril majeur pour le "système" viendra des mouvements d'opposition dont l'audience progressera. Plusieurs gouvernements ou tribunaux ont interdit des partis "pour défendre la démocratie". Seulement, l'interdiction éveille la curiosité et n'annule pas le travail de critique accompli.

296

Quant à la malheureuse implantation d'Israël au Proche-Orient, la solution consiste évidemment en une restitution des territoires occupés aux Palestiniens, en une limitation aux régions juives et en une renonciation à l'immigration en provenance de la diaspora. En outre, l'évacuation des colonies juives en Cisjordanie et dans la bande de Gaza va de soi.

Afin d'accueillir les Juifs de la diaspora désireux de prendre racine, il faut prévoir d'autres "Israëls", là où il y a de la place. La Russie a déjà disposé le Birobidjan à cet effet (mais trop extrême-oriental). Une autre terre dans la région de la mer Noire serait indiquée. De même en Amérique.

Ces territoires feraient partie de l'Etat d'Israël qui, dès lors, ne serait plus d'un seul tenant, inconvénient mineur cependant à l'âge de l'avion et des communications par satellite.

297

Reste à régler le sort des "faux Juifs", c'est-à-dire nés de père juif et de mère "goye". Héritant d'un patronyme juif, ils encaisseraient les coups lors de pogromes sans bénéficier des avantages réservés aux "vrais" !...

Les enfants de couples mixtes sont biologiquement des demi-Juifs. Une révision de la loi mosaïque à la lumière de la science moderne constituerait un pas en avant. Cela d'autant plus que les "faux", après les rebuffades, deviennent souvent des "antisémites" agressifs.

Certes, réviser un détail, même infime, d'une religion peut faire crouler la religion tout entière. Mais à qui la faute ? A ceux qui, voici des siècles ou des millénaires, ont placé sous l'autorité de Dieu des comportements étrangers à la foi, comme l'abattage rituel ou la judaïté par la mère qui nous occupe ici. Il faut donc éviter d'introduire dans une religion des impératifs liés au moment et dont il sera difficile de se débarrasser plus tard. Il faut aussi avoir le courage de réviser ce qui doit l'être.

298

Ainsi, le problème juif, inexistant nous dit-on, présente en fait une extraordinaire complexité. On ne rendra service à personne en l'occultant ou en l'entourant de tabous.

Toute solution partira de l'appartenance des Juifs à la grand-race blanche, mais, pour les Séphardim, comme branche détachée du tronc européen, au même titre que les Turco-Tatares ou les autres Sémites (Arabes). Pour les Askénazim, la composante khazare, baltique orientale puis nordique situe cette ethnie quelque part entre les Sémites et les Européides.

Dès lors, pousser au métissage des peuples européens, comme le font les extrémistes juifs, équivaut au suicide.

En tout état de cause, la double nationalité pour la diaspora est inacceptable.

D - Adjonction de 2001

299

De 1995 à 2001, après la mise en place de lois "antiracistes" et "antirévisionnistes", Edgar Bronfman, président du Congrès Juif Mondial, soutenu par le maître du monde Clinton, a lancé une campagne médiatique assortie d'une menace de boycott, qui a obligé les trois grandes banques suisses à payer une rançon de 1,25 milliard de dollars. L'Autriche, la République fédérale d'Allemagne et d'autres pays ont eu leur tour. Tout cela au nom de l'"holocauste", dont il est interdit même de douter et dont le monde entier se serait rendu coupable pour ne pas l'avoir empêché.

En 1894, Bernard Lazare, dans "L'Antisémitisme, son Histoire, ses Causes", s'interrogeant sur l'antisémitisme présent dans divers pays et à diverses époques, conclut que les causes résidaient "en Israël même". Et il se li-

vre à diverses conjectures à ce sujet. Aujourd'hui, nous prenons enfin : A ces diverses époques et dans ces divers pays, il y a sans doute eu des Bronfman qui se sont rendus insupportables.

Comme toujours dans ces cas-là, les petits prennent les coups, et les grands se mettent en sûreté.

Ce qui met en lumière un autre aspect du problème.

Comme les diasporas constituent la majeure partie du peuple juif, les grosses fortunes, tout naturellement les guideront. Celui qui peut offrir la forte somme pour rénover la synagogue ou soutenir une école juive aura plus d'influence que les détenteurs de fortunes modestes ou les sans-fortune. Là intervient le facteur ploutocratique, corrupteur du monde moderne : Le ploutocrate juif fera passer l'accroissement de sa propre fortune avant l'intérêt véritable de son peuple.

Ainsi, Edgar Bronfman, ayant mis en place ce que Norman Finkelstein appelle une "industrie de l'holocauste", a pu prendre appui sur les diasporas pour ses opérations de chantage mondial. Et quand il déclare qu'une partie des fonds ex-torqués servira à rénover les synagogues dans les pays ex-communistes, il confirme son ambition de guider les diasporas, même si c'est au prochain pogrome.

Aussi serait-il souhaitable qu'au sein des communautés juives s'organise une résistance aux ploutocrates-guides.

300

Logiquement, les rabbins auraient intérêt à une telle résistance. En effet, le ploutocrate-guide leur enlève une partie importante du pouvoir. Or pour les prêtres de toutes les religions, maintenir le peuple dans le devoir et la vertu n'est pas une mince affaire. Prenant appui sur les fortunes moyennes, le rabbin pourrait, au besoin, signifier au ploutocrate qu'on n'a pas nécessairement besoin de lui.

Rétablir une autonomie réelle des diverses diasporas permettrait de résister aux Bronfman et de résoudre la question juive par une entente entre racistes juifs et aryens. Il y a là une tâche de longue haleine.

On comprendra pourquoi le présent chapitre reste inachevé. Il appartiendra aux générations futures d'écrire les mots "suite et fin".

Ce qui subsiste

Ce livre quatrième s'attache, plus que les précédents, à notre époque. Il en étudie les problèmes et propose des solutions.

Commencé dans les années 40, il s'achève en 2001. Il reflète le déclin des peuples blancs d'Europe jusqu'au point où leur survie pure et simple devient incertaine.

Nous avons procédé comme procèdent les humains aux prises avec les dangers menaçant leur communauté naturelle : par une cosmologie aussi rationnelle que possible, mais constamment ramenée aux périls imminents. Il s'agit d'une pensée inachevée qui court au plus pressé. Au moment de poser la plume, je crois et j'espère que d'autres continueront le cheminement interrompu. Car notre devoir ne se discute pas : laisser aux générations futures quelques pierres spirituelles pour reconstruire.

Nous avons cherché, au fond de nous-mêmes, les éléments d'appréciation et les avons confrontés aux résultats actuels des diverses sciences. Comme nous l'avons compris, le racisme, au sens positif du terme, n'est autre chose que l'application des lois de l'hérédité aux phénomènes sociaux. Il tient compte des différences et, pour cette raison, s'oppose au mélange des grand-races, c'est-à-dire au métissage.

Examinant la réalité politique, nous avons esquissé les buts suprêmes face aux multiples dangers et envisagé les moyens et conditions de réalisation. Comme cette réalité change chaque jour, il va sans dire qu'une révision constante sera nécessaire. J'appelle les esprits de bonne volonté à poursuivre la tâche.

Conclusion générale de 1995

Les catastrophes, ou du moins leur imminence aveuglante, contraindront les peuples à des mesures de survie. Des mesures qui, espérons-le, n'arriveront pas trop tard. Au pire, d'ailleurs, quelques survivants suffiront à un nouveau départ.

Selon Nietzsche, si Dieu n'a pas recouru à un nouveau déluge, c'est en raison de l'échec du premier... En ce cas, Dieu ne se serait-il pas découragé trop vite ? L'intéressante méthode du déluge méritait peut-être une expérimentation plus poussée : Cinq ou six déluges à des moments judicieusement choisis débarrasseraient-ils le "sapiens" de son déchet biologique ?

Vu l'effectif des survivants, le nombre et la grandeur de leurs difficultés, le peu de moyens de ces pauvres diables et la raréfaction des doctrines utiles, nous voudrions les aider en leur transmettant quelques solutions valables. Mais lesquelles ?

Nous ignorons combien ils seront. Le cas de nouveaux "Adam et Eve" dans quelque Eden, des millénaires avant la première possibilité d'erreur grave, ce cas serait trop favorable et inespéré pour être envisagé prioritairement. Imaginons donc un effectif moyen - un petit pays ou une grande région - disons de 500 000 à un million. Il y aura de la campagne, quelques bourgs et une ville de 50 000 à 80 000 habitants.

Nous ignorons si ces survivants se trouveront dans le borbier jusqu'au cou ou jusqu'aux oreilles; et s'ils auront le temps de penser à autre chose qu'au lendemain.

Mais le point capital : Ils devraient trouver, si possible chaque jour, le temps de la réflexion critique. Cela non seulement sur le plan individuel. Maître Eckehart voulait que chacun se ménage des moments de "séparation du monde" pour le dialogue intérieur : "Suis-je toujours sur la bonne voie et d'accord avec moi-même ?" Alors, il faudra peut-être réviser les décisions antérieures et leurs raisons. La même démarche s'imposerait aussi aux responsables des sociétés survivantes et porterait sur le résultat des mesures d'intérêt général.

Ne pouvant prévoir la nature des difficultés ni celle des dangers - car notre imagination n'a que l'embarras du choix - nous devons mettre l'accent sur les méthodes de la critique. En d'autres termes sur la théorie de la connaissance.

La pensée humaine des derniers millénaires a trop ignoré ses propres limites, ses propres faiblesses et aussi ce qui fait sa force. Comme un gosse jouant aux plots, elle a meublé l'espace de constructions audacieuses, telles les cosmologies de nombreuses religions connues - et sans doute aussi de religions inconnues. Et elle y a cru. Mordicus. Elle en a tiré des conséquences, heureuses parfois, désastreuses souvent. Les Grecs anciens ont remarquablement anticipé sur toutes les variantes métaphysiques. Ainsi l'atomisme de Démocrite et ce lui de nos physiciens relèvent du même principe, malgré la formidable complexité chez les modernes - qui construisent de vertigineux châteaux de cartes, alors que Démocrite posait les premières.

Et nos savants y croient tout aussi mordicus que leurs ancêtres spirituels.

L'homme a construit des ordinateurs de plus en plus sophistiqués. Il les a construits à son image. L'ordinateur présente les défauts du cerveau humain. L'un et l'autre ne peuvent fournir davantage que ce qu'on y a introduit sous forme de prémisses ou de programme. Voilà d'ailleurs pourquoi les médias injectent systématiquement, dans des millions de cerveaux, des données appelées "informations", choisies afin d'obtenir un certain comportement de la part des populations et voilà aussi pourquoi nous devons considérer les apports de la presse, de la radio et de la télévision comme des men songes possibles.

Mais une différence subsistera sans doute toujours : Le cerveau peut se critiquer; un ordinateur mal programmé répétera inlassablement la même faute; l'homme, sous le coup de revers attirés par une erreur de jugement, révisera les principes de son comportement. Et les revers les plus cuisants seront les plus salutaires.

Au cours des premiers livres, un examen attentif a montré que le cerveau ne peut appréhender la Vérité (dans le sens d'une concordance entre un jugement et une réalité cosmique). En effet, il n'y a de connaissance que de soi et non de l'autre que soi.

Faible dans sa chasse à la vérité, le cerveau est très fort à résoudre les problèmes de survie. A l'aide d'hypothèses de structure, de cosmologies parfois très élaborées, notre cerveau cherchera le meilleur comportement - comme le joueur d'échecs cherche le meilleur coup. Dès lors, l'import

tant ne réside pas dans les chemins aboutissant à tel comportement, mais dans la qualité du comportement quant à la survie ou dans la force du coup quant au sort de la partie.

Voilà les conclusions des penseurs auxquels nous nous rallions et qui, de Kant à Nietzsche, de Schopenhauer à Vaihinger, se sont penchés sur la connaissance, sur la plus ou moins grande solidité de nos "certitudes" (ou plutôt sur la plus ou moins grande efficacité de nos lignes de comportement).

En critiquant le "cogito", nous avons à plusieurs reprises procédé à un examen général de la connaissance. Revenons à l'essentiel.

On appelle phénomène l'immédiatement donné, point de départ de la pensée inductive.

Reste à préciser ce qui est phénomène et ce qui est déjà interprétation. Il y a là un travail préalable dont dépend l'énoncé correct des problèmes et la compréhension des notions de base.

L'espace se présente d'abord comme un ensemble - tiré du phénomène ("représentation" chez Schopenhauer) - par exemple un champ visuel avec sa profondeur.

Cet espace phénoménal apparaît fini dans ses trois dimensions, ses limites étant celles des données.

Or nous constatons que l'espace cosmique, meublé d'objets supposés, est infini dans les trois dimensions. Nous ne pouvons imaginer une quelconque fin de l'espace, quelle que soit la cosmologie construite. Des philosophes anciens entouraient l'univers terrestre de sphères transparentes qui offraient deux avantages : expliquer le mouvement apparent des planètes et décourager les curieux. "Qu'y a-t-il derrière la sphère ?" - "Du vide." - "Et puis ?" - "Une autre sphère." - "Et après ?" - "Du vide." - "Et puis ?" - "Une autre sphère." - On renoncera probablement avant la septième.

Ainsi, contrairement à l'espace phénoménal, l'espace idéal est infini. Tout se passe comme si ce cadre de la pensée dépendait de structures propres à l'homme (et peut-être aux animaux supérieurs). D'où son caractère obligatoire. D'où aussi les certitudes inébranlables de la géométrie.

Dès lors se pose la question de savoir si, en dehors du phénomène (de la "représentation"), il existe autre chose. Et là, nous avons l'embarras du choix entre les multiples cosmologies passées - et à venir. Celles-ci meublent un espace cosmique, c'est-à-dire extérieur à l'immanence (phénomène, représentation), au moyen de substances pourvues de diverses propriétés. Cet espace cosmique, nous le pensons sur le modèle de l'espace idéal si familier, sans savoir toutefois si le premier ressemble vraiment au second. Il y a même de sérieuses raisons de croire que nous ne le saurons jamais.

Le temps donne lieu à des réflexions similaires.

L'expérience du mouvement et du souvenir constitue la racine principale du temps phénoménal (ou subjectif). A cela s'ajoute le sentiment spécial qui accompagne, par exemple, la modification d'une image et qu'on pourrait appeler sentiment du devenir.

Si vous fixez un mur devant lequel passe une auto, le véhicule sera déformé, allongé et flou. Mais si vous suivez l'auto du regard, son image restera parfaite, tandis que le mur deviendra flou et se déplacera en sens contraire.

Dans la perspective scientifique moderne, cette perception du mouvement résulte de toute une série d'interventions du cerveau. Son "intellectualité" est indiscutable.

Mais à son tour, la perception du mouvement pose un problème : Comment expliquer qu'un seul objet (l'auto, le mur) occupe plusieurs positions différentes ? D'autre part, le souvenir soulève un problème semblable. L'image affaiblie d'un phénomène autre que le donné suscite un temps subjectif comme moyen d'expliquer le mouvement et de classer les souvenirs.

Dépassant le temps subjectif, notre esprit travaille avec un temps idéal qui, comme l'espace idéal, est infini : vers le passé et vers l'avenir. Nous ne pouvons imaginer un début ou une fin du temps, seulement un début ou une fin des événements.

Cela soulève d'intéressantes difficultés pour les religions affirmant une création du monde. Ainsi, l'Ancien Testament n parle pas d'une création ex nihilo, mais d'une mise en ordre d'un chaos préexistant. D'où deux questions gênantes : 1) De puis combien de temps le chaos croupissait-il dans son coin ? 2) Que faisait Dieu avant la création ? - Luther a, paraît-il, répondu un jour à la seconde question : "Dieu cueillait des verges pour fouetter les curieux." - Eluder la difficulté par un mot d'esprit, il n'y avait sans doute rien de mieux à faire.

L'embarras se retrouve après n'importe quelle "fin du monde". Le point final, notre esprit ne l'accepte que comme point de suspension.

Si notre esprit, ayant construit un cosmos - c'est-à-dire disposé des substances dans un espace déclaré réel - met ces substances en mouvement (les planètes autour du soleil, etc.) il recourt à un temps réel qu'il est contraint de poser comme semblable au temps idéal. Mais cette ressemblance est tout aussi invérifiable que pour les espaces idéal et réel.

Nous voyons une boule de billard s'ébranler et heurter l'autre après l'autre deux boules. Le joueur a propulsé la première d'une certaine façon, parce qu'il croit à la nécessité du processus.

Cette nécessité surgit dès que nous supposons, derrière chaque boule - dans un espace cosmique - une table et des boules réelles, pourvues de propriétés spécifiques permettant de calculer le coup.

La causalité s'explique donc par l'action de diverses substances, logées dans l'espace cosmique, des "noumènes", sur

d'autres noumènes. Cette action part d'une position A des boules pour aboutir à une position B ensuite d'un choc exercé sur l'une d'elles. La nécessité découle alors de la géométrie, de la gravitation, de l'élasticité, de l'inertie, des frottements, etc.

D'autre part, on a supposé qu'à chaque image correspond un noumène. Ainsi, le coup joué devant mes yeux est le "reflet" du coup véritable joué "dans les coulisses". Ce "reflet", sous forme de phénomène, d'un événement cosmique ou "extérieur" s'expliquera par les théories physiques à la mode, notamment par celle de la lumière, encore confuse. Autrement dit, la lumière n'est pas près d'être faite.

Nous venons de voir comment le coup de billard, survenu dans notre espace et notre temps subjectifs, entraîne la construction d'une "réalité extérieure". Cette construction correspond-elle à la réalité ? Rien ne nous le garantit. Existe-t-il même une réalité extérieure ? L'affirmer sera toujours un acte de foi.

Mais cela est secondaire. L'important, c'est qu'on a expliqué les phénomènes par un processus causal. Ce qui, par exemple, permet de calculer et de réussir le coup. Ce qui, de la même manière, permet de construire les fusées spatiales.

Le mérite principal des cosmologies consiste donc à rendre compte des phénomènes. Ces cosmologies ne garantissent aucune "Vérité", elles sont des hypothèses de structure. Nous retrouvons ici le "réalisme hypothétique" de Konrad Lorenz; encore que Lorenz, à notre gré, appuie trop sur le réalisme et pas assez sur le caractère hypothétique. L'expression "réalisme problématique" me semble préférable, puisque identifiable à "idéisme problématique".

Remarquons-le en passant : les cosmologies qui postulent un début ou une fin du temps, ou un espace fini, telles les théories issues d'Einstein, n'éclairent en rien notre esprit puisque réfractaires à la nature même de celui-ci. Certes, elles peuvent servir comme artifices de calcul en attendant qu'une cosmologie révisée rende compte des phénomènes encore inexpliqués. A ce moment seulement, notre esprit sera satisfait.

Et nous en arrivons à la critique de la connaissance.

Pourquoi mettre en question nos "certitudes" ? - Pour la simple raison que, si elles sont erronées, elles peuvent conduire à de fâcheuses surprises, à des revers terribles ou même à la catastrophe.

Les certitudes modernes ressemblent aussi à un château de cartes édifié sur une table branlante. Ça tiendra une heure ou une minute... En cas d'effondrement, on fera bien, avant de reconstruire, de caler la table. Or de nombreuses doctrines sociales ou politiques ne supportent plus l'épreuve des faits. - Le communisme, dans sa variante soviétique, aura fonctionné, et mal, pendant 75 ans pour déboucher sur un chaos qui fait presque regret-

ter Staline. - Le néo-libéralisme, dont le château de cartes penche de plus en plus, va tomber. De quel côté ? voilà le problème.

Communisme et néo-libéralisme ont en commun la foi en l'"égalité" des hommes, en la puissance de l'éducation et du milieu, et l'ignorance volontaire des lois de la nature. Après le résultat négatif des applications récentes des deux doctrines, il semble judicieux de soumettre la prétendue "égalité" à un examen critique. On constatera, entre autres choses curieuses, une belle confusion dans l'acception du terme "égalité" et, pour le terme "homme", une vision bornée à l'individu et l'espèce "sapiens". Les termes intermédiaires (races, nations) étant ou ignorés ou jugés indésirables. Cette polarisation si le sapiens et l'individu, accompagnée d'un flou artistique si le reste, vise à promouvoir une conception "égalitaire". Cette table branlante ne promet rien de bon pour le château de cartes.

De la même manière et dans tous les domaines, la critique de la connaissance remet constamment en question ce qu'on tenait pour acquis. Et par là elle rend service; elle signale les erreurs d'aiguillage avant que le train n'aboutisse à l'abîme.

La critique s'inquiétera du nombre d'"a priori" impliqués dans une assertion, c'est-à-dire du nombre d'hypothèses de structure qui la sous-tendent. En effet, plus cette assertion comporte d'hypothèses de structure, plus son caractère problématique augmente. Si elle repose sur les dernières finesses de l'atomisme moderne, elle sera plus fragile que si elle se borne aux bons vieux acquis des siècles derniers. Et la plus solide sera celle d'un paysan fondé sur une cosmologie rudimentaire.

Par nature, la critique de la connaissance conduit à une révision permanente de toutes les certitudes, et de préférence à une révision des certitudes à forte influence sur les comportements, vu le danger d'erreurs graves.

Elle conduit notamment au révisionnisme d'un Rassinier et d'un Faurisson.

L'histoire est écrite par les vainqueurs, non point par goût de la vérité, non seulement pour chanter victoire, mais surtout pour accréditer les thèses qui justifient le traitement réservé aux vaincus et leur situation désormais inférieure, notamment quant à des "réparations", à un tribut et au maintien des diktats imposés par la force des armes. La condition première pour être criminel de guerre, c'est d'appartenir à une nation vaincue. Le président américain Truman, qui a ordonné de larguer des bombes A sur Hiroshima et Nagasaki, n'a pas été inquiété.

Aussi comprend-on que ces mêmes vainqueurs n'apprécient pas du tout le travail des révisionnistes et cherchent à les réduire au silence : par la terreur, par des lois ad hoc (Gaysot, etc.), au besoin même par des attentats.

Lorsque la critique de la connaissance porte sur la logique elle constate la parenté de celle-ci avec la géométrie.

Si, dessinant une figure, nous déclarons qu'elle ne peut se trouver à deux endroits à la fois, nous énonçons un principe

de logique et une évidence géométrique.

Si, dessinant un cercle et une droite, nous disons que celle-ci sera extérieure, tangente ou sécante, nous posons un autre principe de logique et une autre évidence géométrique.

Si, dessinant deux triangles, nous parvenons à les superposer, nous déclarerons ces figures identiques et affirmerons le principe d'identité.

L'illustration des syllogismes par des cercles est bien connue et souligne la connexion de la géométrie et de la logique, toutes deux rigoureuses parce que liées à notre esprit indépendamment de toute expérience. Quant à savoir si le cosmos va obéir aux lois de notre esprit, voilà qui restera problématique. Seulement, nous ne pourrions nous représenter un cosmos n'y obéissant pas. Ce qui ne prouve rien, si ce n'est notre impuissance. Mais qui montre que seules les cosmologies euclidiennes nous éclaireront.

En d'autres termes, la logique, comme la géométrie, tire sa rigueur de notre esprit. Son adéquation au monde extérieur reste incertaine, mais obligatoire sous peine de n'y rien comprendre.

Les cosmologies constitueront des "perspectives", indispensables à l'explication scientifique, puisque expliquer c'est dire les causes : les choses en soi qui provoquent le phénomène. Une des particularités des perspectives : elles finissent par se confirmer elles-mêmes lors d'expériences ultérieures.

Nombre d'esprits ont recherché le point de départ valable de la pensée, le roc auquel attacher les amarres. Descartes estimait l'avoir trouvé avec son "cogito". Nous avons montré que l'"ego" cartésien offre tous les inconvénients y compris l'obscurité.

Ainsi, le savant ne peut se passer d'un point de départ quant à la structure du réel, mais aucun point de départ ne pourra se prouver, puisqu'il sert de préalable à toute preuve. Et le choix n'est nullement indifférent. Le savant devra donc considérer attentivement les a priori de sa discipline et en établir la hiérarchie selon le degré de certitude.

Soulignons encore que le premier a priori scientifique consiste dans la foi en la réalité du temps. On admet que les images du souvenir correspondent à des états de conscience, à des phénomènes antérieurs. Ce qui permet d'objectiver le trajet des boules, d'en déduire les lois et de jouer correctement au billard. D'ailleurs "voir le mouvement" est une opération aussi intellectuelle que "voir un objet". En effet, si par hasard - et non intentionnellement - vous consultez votre montre pourvue d'une petite aiguille des secondes (l'expérience échoue avec la seconde au centre, vu la trop grande vitesse tangentielle), vous verrez parfois l'aiguille immobile, et vous penserez en un éclair : "Zut, ma montre est arrêtée". Puis tout soudain, l'aiguille des secondes se met en mouvement. Dans la perspective d'un temps réel, il vous a simplement

fallu un peu plus de temps que d'habitude pour objectiver le mouvement. Du reste, l'expérience ne réussit qu'avec l'effet de surprise. En la répétant intentionnellement, vous diminuez le temps d'objectivation et vous voyez toujours moins l'immobilité première de l'aiguille.

La deuxième démarche consiste à construire le "monde extérieur", de manière à expliquer causalement les phénomènes par des mouvements de "choses en soi". Voilà le domaine de ce que Lorenz appelle l'"envers du miroir". Ainsi, la perspective du social-racisme comporte les données élémentaires sur notre planète, sur la vie, sur la biologie de l'hérédité et sur l'homo sapiens. Mais non les hypothèses d'extrême avant-garde, comme les particules nouveau-nées des physiciens, les théories de la lumière - qu'on gardera en suspens jusqu'à confirmation suffisante.

Dans cette perspective, nous comprenons bientôt que la conscience et le cerveau ont été donnés aux êtres vivants supérieurs pour résoudre les problèmes de survie. L'étude des êtres inférieurs oblige à reconnaître une conscience au niveau des ganglions et peut-être même à celui des cellules. Pour l'instant, on ne saurait tracer de limite inférieure.

La merveilleuse finalité qui règne dans la nature s'explique en grande partie par un mécanisme bien connu : la sélection. E effet, par la micromutation, on obtient ce qu'on veut d'une espèce - du pékinois au saint-bernard. Mais ce sera toujours un chien. Pour franchir les limites d'une espèce, pour en expliquer l'apparition, il faudra autre chose que la micromutation. La science a encore du pain sur la planche.

La micromutation, cependant, reste décisive à l'intérieur d'une espèce. Pour l'homme, elle explique la dégénérescence et justifie l'eugénisme.

Nous rejoignons ici notre livre sur la perspective humaine. Ni pessimiste, ni optimiste. Une vision des dangers, le devoir de la lutte. Au moment où tout semble perdu, l'homme de bonne race recensera froidement les moyens disponibles et les jettera dans la bataille. C'est ainsi qu'il s'est élevé au cours de milliers de millénaires, et ainsi se poursuivra son ascension.

Aujourd'hui, en 1995, les forces de la décadence semblent triompher.

Reparlons-en dans un siècle ou deux.

Conclusion générale de 2001

L'accélération des événements nous oblige à compléter la conclusion générale de 1995.

La décadence, soulignons-le, s'étend à tous les domaines de la vie. Elle a pour cause première la dégénérescence de l'homo sapiens de race blanche, surtout chez les nations hautement industrialisées. Amorcée voici plusieurs millénaires, la décadence s'est aggravée les deux derniers siècles par l'accession progressive du déchet biologique aux leviers de commande en Europe occidentale.

Déjà Molière voyait s'affaiblir le sens de l'honneur et s'installer la course au profit. Nietzsche déplorait le remplacement des valeurs naturelles par celles d'une humanité malade. En 1973, Konrad Lorenz dénonce les "huit péchés capitaux de notre civilisation".

A la fin des années 80, à un moment où le progrès technique (les ordinateurs) va de pair avec une effrayante régression morale (individualisme asocial, avortement, déviances sexuelles), l'implosion de l'URSS instaure une dictature des Etats-Unis sur les deux tiers de la planète, alors qu'Israël et le Congrès Juif Mondial contrôlent le gouvernement américain.

Parallèlement aux bombes sur l'Irak et la Serbie, toute une série de lois "antiracistes" voient le jour : en Argentine, en France, en Autriche, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Belgique et en Pologne. Pendant un demi-siècle, les parlements de ces pays se sont penchés sur d'autres questions, puis en quelques années, saisis d'une ardeur miraculeuse, il élaborent des lois "antiracistes". De toute évidence, les Etats-Unis, incurablement rongés par les oppositions raciales, ont usé du poids de leur diplomatie pour imposer - le contrepois russe disparu - des lois obligeant les peuples blancs à ouvrir leurs frontières à l'invasion allogène. Ils veulent ainsi généraliser leurs tares afin de rétablir l'égalité. La plupart de ces lois s'agrémentent d'une disposition interdisant de nier l'"holocauste", ce qui montre bien le rôle joué par les organisations extrémistes juives.

Ces lois-muselières en place, le Congrès Juif Mondial, commençant par la Suisse, extorque des rançons et instaure l'"industrie de l'holocauste", selon l'expression de Norman Finkelstein. D'autre part, protester contre l'immigration tombant sous le coup de la loi, l'invasion en

provenance du Tiers-Monde s'accroît en Occident, et massivement en Italie, en France et en Espagne. L'ONU recommande même à l'Europe d'importer 159 millions (!) d'immigrés jusqu'en 2050.

La répression judiciaire des pensées hérétiques s'accompagne d'un lavage de cerveaux par les médias. La télévision, le radio et la presse ne se limitent pas à seriner ce que doivent répéter les masses, elles s'appliquent à filtrer et parfois à falsifier les informations. En outre, quantité d'activités (sport, divertissement, danse...) sont apprêtées de manière à empêcher les individus de penser.

A cela s'ajoutent les stupéfiants, la permissivité en faveur de l'individualisme asocial, la promotion de l'homosexualité comme attentat contre la famille.

La dénatalité assombrit encore ce tableau. En Europe, le taux de fécondité moyen est tombé à 1,5 enfant par femme. (Probablement plus bas encore, puisque les statisticiens se gardent de donner les chiffres par race !) L'Italie avec 1,2 et l'Espagne avec 1,1 tiennent la tête dans la course à la mort. Seule l'Islande dépasse le taux de 2,1 nécessaire au renouvellement des générations.

Fait remarquable : Dans les pays de l'Est européen, l'avènement de la démocratie libérale entraîne aussitôt une chute verticale des naissances. Le système communiste qui, par nature, fonctionnait mal défendait au moins la famille. Maintenant il n'y a même plus cela, et certains en viennent à regretter Staline.

La dénatalité, euthanasie des peuples européens, crée un vide que l'invasion va combler.

Après un début sournois de 1945 aux années 60, la décadence s'accélère. Mai 68, oeuvre de quelques étudiants chahuteurs, sert de prétexte à un chambardement moral préparé de longue date et qui ne correspond à aucune aspiration des peuples. Des médias noyautés ont fabriqué de toutes pièces cette prétendue révolution permissive.

Il fallait d'abord la dénatalité pour faire de la place, puis l'invasion de couleur pour métisser les peuples européens. Le hasard n'y est pour rien. C'est un complot.

Arrivés à l'année 2001, nous voyons poindre les sombres nuages des tempêtes : - le président américain Bush confirme l'aide inconditionnelle à Israël, qui en profite pour écraser

le soulèvement palestinien; - un front de résistance aux Etats-Unis s'esquisse avec la Russie, la Chine, l'Iran et l'Inde; - le chantage du Congrès Juif Mondial continue, mais suscite le mécontentement des peuples rançonnés; - la répression judiciaire des "hérésies", d'abord contre les révisionnistes, frappe toujours plus les opposants à l'invasion; - la globalisation par le libre-échange menace l'industrie et ruine l'agriculture des pays européens; - la pourriture morale et culturelle bat tous les records.

Les possibilités d'aggravation rapide se multiplient :

- Les Etats-Unis pourraient profiter de leur avantage momentané pour une guerre préventive contre la Chine.
- Israël de même, pour ligoter les Palestiniens ou les chasser des territoires occupés.
- Le libre-échangisme mondial, appelé "globalisation", tiers-mondisera l'Europe sans améliorer le sort du Tiers-Monde.
- L'"aide au développement", loin d'élever les niveaux de vie, se traduit par une explosion démographique fournissant les effectifs de l'invasion.
- Les structures antinatalistes (insuffisance des allocations familiales, avortement, appui à l'homosexualité) appellent l'invasion.
- Le déclin culturel et moral suite à un individualisme asocial met en péril le fonctionnement même de la société.

Dans "L'Archéofuturisme", Guillaume Faye prévoit pour 2010 à 2020 une convergence des catastrophes : invasion, criminalité, crise économique, le "chaos du Sud", guerres de religion, affrontement "Nord-Sud", pollution généralisée de la planète. Que l'échéance 2010-2020 soit exacte ou non, la pourriture ploutocratique n'apporte que la mort.

Le pire, c'est l'inconscience des braves gens. L'euthanasie se pratique sous narcose.

La masse ne réagit qu'aux périls évidents, immédiats, et peut-être trop tard. Aussi faut-il compter avec les catastrophes, même les plus grandes.

Dans un monde voué à tous les désastres possibles, quel rôle jouera la critique de la connaissance pour la survie des peuples blancs ?

Résumons en quelques mots un point essentiel.

Dans sa première antinomie (Critique de la Raison pure, dialectique transcendentale), Kant montre que les thèses contraires "Le monde a un commencement dans le temps" et "Le monde n'a pas de commencement" disposent d'arguments équivalents et symétriques. Situées au-delà de toute expérience possible, elles sont aussi indémonstrables qu'irréfutables.

Comme nous le remarquons, cette première antinomie admet la réalité du temps - probablement le plus important acte de foi de l'esprit humain. En outre, elle admet, au moins à titre hypothétique, un espace abritant l'univers. Le réalisme naïf de l'homme inculte, lui, accepte cet espace et cet univers telle une évidence. C'est le criticisme qui permet d'y voir une hypothèse. Chez Kant,

comme chez beaucoup d'autres, la révision des idées ne touche pas à la réalité du temps.

L'espace et l'univers posés, les événements qui s'y déroulent ne nous sont pas donnés, mais reconstruits par notre esprit sur le témoignage de nos sens, lequel, élaboré, constitue l'expérience. L'expérience représenterait un "coup de téléphone" du cosmos. Mais que dit le "téléphone" ? Il dit ou bien : "Votre hypothèse est possible" ou bien : "Elle ne tient pas, observez ceci". Le "téléphone" ne dira jamais : "Votre hypothèse est juste". Mais il apporte une certitude quand il dit : "Impossible !" Les scientifiques le savent bien, eux qui ont souvent dû abandonner des hypothèses longtemps fécondes en raison d'une seule expérience négative. Dès lors, l'expérience ne peut vous renseigner que sur les impossibilités du cosmos, jamais sur sa réalité.

A noter en passant que le "téléphone" fonctionne une fois un espace posé comme ressemblant à notre espace idéal : intini dans ses trois dimensions, et meublé de substances pourvues d'un certain nombre de propriétés. Son installation est liée à ces hypothèses de base, sans lesquelles ses messages n'auraient aucun sens.

Dès lors est immense le domaine du possible quant à la structure du monde et à ses mouvements. Seules des impossibilités logiques ou matérielles excluront telle conception. Aussi la plupart des cosmologies, liées ou non à une religion, partageront le sort de l'antinomie kantienne : elles seront des croyances, aussi irréfutables qu'indémonstrables. Et il n'y aura pas matière à dispute entre leurs partisans.

D'autre part, ces diverses croyances quant au cosmos sont moralement neutres : elles affirment des faits, non des valeurs. En effet, les valeurs sont inscrites dans les âmes et ne dépendent point des péripéties extérieures. Certes, elles se révèlent en présence d'un événement cru cosmique interprété dans une perspective donnée. Mais leurs racines plongent au fond de l'âme.

Les beaux esprits du XVIII^e siècle se sont penchés sur un cas d'école : Supposons qu'on puisse tuer à distance un marquis riche et hériter de lui, quelles raisons aurait-on de s'en abstenir ? En un mot : le crime parfait. On envisagea de nombreuses solutions. C'est pourtant simple. Un honnête homme ne pourra pas exécuter le geste meurtrier. Si le point de tuer quelqu'un qui ne lui a rien fait, il ressentira un blocage, comme celui du loup vainqueur d'un combat pour le commandement de la meute et qui, au lieu de mettre mort son rival malheureux, mordra dans le vide. Le "Tu ne tueras point" ne résulte pas d'un raisonnement, c'est une impossibilité. Il n'est pas l'invention du décalogue, il s'impose même aux animaux sociables supérieurs. Les sociétés qui l'auraient ignoré ont disparu... Notre honnête homme sera tout aussi incapable de déclencher une guillotine. Voir d'ailleurs pourquoi le bourreau, indispensable dans les pays où existe la peine de mort, nous fait horreur. Dépourvu de ce blocage, il nous apparaît comme un monstre.

Aujourd'hui, face au chaos, au danger dans la rue, à l'invasion de l'Europe par des populations de couleur, une résistance regroupe des hommes de toute orientation religieuse.

ou philosophique. Voici des néo-païens aux côtés de catholiques intégristes. Voici d'anciens communistes aux côtés de néofascistes. Les uns et les autres imaginent peut-être que leur engagement découle de leur option philosophique ou religieuse. Illusion, erreur ! Ils se retrouvent dans un même combat, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Ils verront avec surprise leurs anciens adversaires au même créneau, ils en seront parfois choqués.

Et cela jusqu'à ce qu'ils aient compris, les uns et les autres, que le combat leur est imposé, non par leurs convictions cosmologiques, mais par la structure même de leurs âmes. S'ils s'opposent à l'invasion allogène, c'est qu'en eux la race ne veut pas mourir. Et s'ils combattent l'avortement, c'est que la vie leur demande protection.

En prolongeant la première antinomie de Kant, en expliquant pourquoi les convictions cosmologiques sont indémontrables mais également irréfutables, pourquoi ces convictions s'avèrent moralement neutres, pourquoi les valeurs prennent en réalité racine dans les âmes, la critique de la connaissance fera comprendre aux nouveaux camarades de combat qu'un même devoir, inscrit de toute éternité dans les étoiles, les réunit et que les débats théoriques gagneront à s'ajourner jusqu'après les premières victoires.

L'insuffisance d'esprit critique a causé bien des maux, depuis les guerres de religion jusqu'aux affrontements au nom de doctrines politiques. Et des combattants se sont trouvés face à face, qui, par nature, devaient se trouver côte à côte. Ce fait a divisé les forces positives tandis que le parasitisme unissait les forces de la décadence. Comme on peut le soutenir avec raison, la renaissance européenne exige notamment un effort en critique de la connaissance. Dès l'instant où l'on a reconnu que l'essentiel ne réside pas dans les constructions de l'esprit, mais dans les âmes, la voie s'ouvre, car les âmes sont la race vue de l'intérieur.

En cette année 2001, essayons d'imaginer le pire. Un lendemain de guerre atomique. Une poignée de survivants, confinés dans une zone non radioactive, recommencent à cultiver le sol; toutes forces réunies, ils ont repoussé les bandes pillardes et, patiemment, fondent une communauté nouvelle. Un paysan apportera son savoir, un ingénieur construira un moulin qui, outre la farine, produira un peu d'électricité. Restaurer la "civilisation" ne prendra guère qu'un siècle ou deux. Mais comment trouver un équilibre moral après des millénaires de décadence ?

Peut-être l'un de ces "naufragés" futurs trouvera-t-il dans quelque ruine, un livre sur les anciens Grecs : ses compagnons et lui verront que les principaux problèmes pour l'esprit humain, les anciens les avaient déjà posés. S'ils mettent la main sur Kant, ils redécouvriront, au prix d'un effort certain, la critique de la connaissance. S'ils tombent sur Konrad Lorenz, ils comprendront le langage des animaux et les valeurs de la nature. Et si, par miracle, un Friedrich Ritter, déjà introuvable aujourd'hui, émerge de la poussière, ils sauront le pourquoi de la décadence et des désastres. Ces voix d'outre-tombe, et

beaucoup d'autres, parleront en eux, car elles s'adressaient déjà aux générations futures. Des livres jaunis contiendront l'or des messages.

Et si rien ne subsiste, si toutes les bibliothèques sont réduites en cendre et tous les livres tombés en poussière ? Eh bien, les hommes en retrouveront le contenu par la force de leurs âmes, par la force de leur race. S'ils ont eu le courage d'un recommencement, une voix - la voix de la conscience - leur dira comment recréer ce qui a disparu.

Et comment créer quelque chose qui subsistera toujours.

BIBLIOGRAPHIE (1985)

Nous ne donnons que le nom pour les auteurs dont l'ensemble de l'œuvre touche en quelque manière aux questions abordées. Souvent, nous indiquons un seul titre, particulièrement important, bien que d'autres soient entrés en ligne de compte: ils figureront, en général, dans le livre mentionné.

Nous ne nous sommes pas bornés aux seuls ouvrages traitant l'ensemble de notre sujet, mais avons cité des auteurs rencontrés sur un point particulier. Ainsi, le lecteur pourra élargir son champ d'investigation à tous les problèmes connexes.

Social-racisme

ANONYMES français, *Propositions d'Uppsala*, 1959.

BINET René, *Théorie du racisme*, Paris 1950.

Contribution à une éthique raciste, 1975.

Socialisme national contre marxisme, Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales, Lausanne et Montréal.

CLÉMENTI Pierre, *La Troisième Paix*, édité par l'auteur, le Courrier du Continent, Case Ville 2428, CH 1002 Lausanne, renseignera.

CHAMBERLAIN Houston Stuart, *Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*.

DARRÉ Walther, œuvres. En français: *La Race, nouvelle noblesse du Sang et du Sol*, Sorlot, Paris 1939.

EVOLA Julius, œuvres. En français: *Les Hommes au milieu des Ruines*, Les Sept Couleurs, Paris 1972; *Le fascisme vu de droite*, Totalité, Paris 1981.

FABRE D'OLIVET, *Histoire philosophique de l'humanité*.

GOBINEAU comte de, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Pléiade, Paris 1982.

GOLLNER Heinz, *Was ist biologische Weltanschauung?*, Arndt-Verlag, D-8011 Vaterstetten.

GREGOR A. James, *Saggi sulle teorie etiche e sociali dell'Italia fascista*, Ed. La Legione, Via Andrea Verga 5, Milan.

HAUSER Otto, *Rasse und Kultur*, G. Westermann, Braunschweig 1924.

HITLER Adolf, *Mein Kampf*, Eher-Verlag, Munich. En français chez Sorlot.

KETELS Robert, *Le Culte de la Race blanche*, 1935, *Révision des Idées*, 1953, Le Courrier du Continent, Lausanne, renseignera.

MAHIEU Jacques de, *Précis de Biopolitique*, Institut sup. des sc., Lausanne et Montréal 1969.

RAUTI Pino, articles in *Ordine Nuovo*, Via degli Scipioni 268 A, Rome.

RIEGER Jürgen, *Rasse, ein Problem auch für uns*, chez l'auteur, Isfeldstr. 7, D-2 Hambourg.

RITTER Friedrich, *Das offenbarte Leben*, 3 vol., chez l'auteur, Paz del Sancho, Puerta de la Cruz, Tenerife.

ROSENBERG Alfred, *Der Mythos des 20. Jahrhundert*, Hoheneichen-Verlag, München 1937. En français: *Le Mythe du XXe Siècle*, Avalon, Paris 1986.

SANDEN Heinrich L., *Was muss geschehen? Weisse Welt am Wendepunkt*, Druffel-Verlag, D-8131 Leoni.

VACHER DE LAPOUGE, *L'Aryen, Les Sélections sociales*.

CARREL Alexis, *L'homme cet inconnu, Réflexions sur la Conduite de la vie*, Plon 1935 et 1950, Paris.

CATTEL et al., "The inheritance of personality" in *American Journal of Human Genetic*, vol. 7, 1955, pp. 122-46.

CAULLERY Maurice, *Biologie des jumeaux*, Presses Universitaires de France, Paris 1945.

CHAUNU Pierre et SUFFERT Georges, *La Peste blanche*, Gallimard, Paris 1976.

CHOISEL Jean, *Le Grand Virage*, chez l'auteur, F-34 Le Bousquet-d'Orb, 1971.

CLAUSS Friedrich, *Rasse und Seele*.

CLEMENT G., *Le droit de l'enfant à naître*, Ed. Mariage et Famille, Paris 1935.

LE DANTEC Félix, *Les influences ancestrales*, Flammarion, Paris 1907.

DARLINGTON C. D., *The Facts of Life*, Londres 1953. En allemand: *Die Gesetze des Lebens*, F. A. Brockhaus, Wiesbaden.

DARWIN Ch.

DEPRAZ André, *Les nouveaux dinosaures*, chez l'auteur, F-Annecy.

DIVERS, "Resolution in scientific freedom regarding human behaviour and heredity", signée par 50 scientifiques, in *Homo*, vol. XXIV, cahier 1, Göttingen 1972.

DÜRR Karl, *Die Blutgruppen*, Verlag Wirtschaft und Recht, Berne 1947.

EICKSTEDT E. v., *Rassenkunde und Rassengeschichte der Menschheit*, Stuttgart 1933, *Die Forschung am Menschen*, F. Enke, Stuttgart.

EYSENCK Hans J., *L'Inégalité de l'Homme*, Ed. Copernic, Paris 1977.

FISCHER E., "Anthropologie", in *Kultur der Gegenwart*, 3e partie, 5e section, 1923.

FLAD-SCHNORRENBERG Beatrice, "Die Biologie des Geistes und der Geist der Biologie", in *Scheidewege* 10e année, pp. 361-366.

FURON Raymond, *Manuel de pré-histoire générale*.

GALTON Francis, *Hereditary Genius*, 1869.

GARRETT H. E.

GATES R. R.

GAYRE OF GAYRE Robert.

GEORGE W. C., *Race, Heredity and Civilization, The Biology of the Race Problem*, 1962.

GESELL A., *The Embryology of Behavior*, Harper & Bros., 1945.

GRAF Jakob, *Vererbungslehre, Rassenkunde und Erbgesundheitspflege*, Lehmann, München, 1935.

GRANT Madison, *The Passing of the Great Race*. Auf französisch: *Le Déclin de la Grand Race*, Payot, Paris 1926.

GÜNTHER H., *Rassenkunde des deutschen Volkes*, 1933.

GUTTENBERG A.-Ch., *La Manifestation de L'Occident*, Ed. Florus, 1952.

HAECKEL E., *Generelle Morphologie der Organismen*, 1866, *Unsere Ahnenreihe*, 1908.

HALDANE I.

HANNART E., "Über 27 Sippen mit infantiler amaurotischer Idiotie", in *Acta Genetica Medica*, vol. 3, 1954, pp. 331-64.

HEBERER G., *Die Evolution der Organismen*, 1959, *Anthropologie*, Fischer Bücherei KG, Frankfurt am Main 1959.

HEBERT Jean-Pierre, *Race et intelligence*, Ed. Copernic, Paris 1977.

HOFMEYER I.

HUNTINGTON Ellsworth, *Mainspring of Civilization*, John Wiley, New York 1945.

JENSEN Arthur Robert, in *Harvard Educational Review* février 1969: "Dans quelle mesure pouvons-nous améliorer le quotient intellectuel des étudiants et leurs résultats scolaires?". En outre: *Educational differences*, London, Methuen 1973.

KALLMANN Franz J., "The genetic theory of schizophrenia", in *American Journal of Psychiatry*, vol. 103, 1946, pp. 309-22.

KOSSINA Gustav, *Ursprung und Verbreitung der Germanen in vor- und frühgeschichtlicher Zeit*, Kabitssch, Leipzig 1930.

KRANZ H., "Criminality in twins", in *Journal of Medicine Association*, vol. 103, 1934, p. 1080.

KUTTNER Robert.

LAHOVARY N., *Les peuples européens*, Ed. de la Baconnière, Neuchâtel (Suisse) 1946.

LANDMANN Salcia, *Die Juden als Rasse*, Olten et Freiburg i.Br. 1967.

LANGE Johannes, "Studies of criminal tendencies in twins", in *Journal of American Medicine Association*, vol. 102, 1934, p. 1098.

LAUTIE Raymond, *Les grandes pollutions: l'air, l'eau*, Ed. La Vie Claire, Montreuil 1970.

LAVILLE Charles, *L'Homme, son origine, ses moyens et ses fins*.

LORENZ Konrad, *Das sogenannte Böse, Die acht Todsünden der Menschheit*. Divers titres traduits en français, dont *L'Agression*.

Biologie, anthropologie, écologie

ARDREY Robert, *Les enfants de Caïn*, Ed. Stock, Paris 1963.

BAKER John R., *Die Rassen der Menschheit*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart 1976.

BAUGÉ-PRÉVOST Jacques, *La Politique de l'Avenir, Le Celtisme, l'Éthique biologique de l'homme blanc, Précis de Naturothérapie*, Ed. Celtiques, 6655 r. St-Denis, Montréal.

BAUR E., FISCHER E., LENZ F., *Menschliche Erblehre und Rassenhygiene*, 1936.

BIASUTTI R., *Razze e Popoli della Terra*, 1953-57.

BIOT René, *Le Corps et l'Âme*.

LE BON Gustave, *Lois de l'évolution des peuples*, Flammarion, Paris 1913. Divers titres ont été réédités récemment par les "Amis de G. Le Bon", 34 rue Gabrielle, 75018 Paris.

BOYD W. C., *Genetics and the Races of Man*, 1950.

BURT Sir Cyril, "The Inheritance of Mental Ability", in *American Psychologist*, Vol. XIII, n° 1, 1958.

LWOFF A., *L'ordre biologique*, Laffont, Paris 1970.

MADISON Grant, *The Conquest of a Continent*, Noontide Press, Torrance Ca, USA. *Der Untergang der grossen Rasse*, Lehmann, München 1925 et autres titres.

MANAS John, *The Race Problem*, Truth Seeker, 38, Park Row, New York 8.

MARTIN R., *Lehrbuch der Anthropologie in systematischer Darstellung*, K. Saller 1957.

MILLOT Jacques, *Biologie des races humaines*, Armand Colin, 1952.

MONTANDON Georges, *œuvres*, notamment *La Race*, *L'Ethnie française*.

MOSCA G., *Die herrschende Klasse*, 1923.

NEWMANN H. H., *Multiple Human Bi.ths*, Doubleday, Doran & Co., 1940.

OSBORNE R. Travis et al., *Human Variation. The Biopsychology of Age, Race and Sex*, Academic Press, New York 1978.

PIPON Jean, *Le Suicide collectif des Paysans*, S.E.I.A.L.A., Nantes 1983.

PITTARD E., *Les Races et l'Histoire*, Bibl. de synthèse hist., Paris 1924.

RABAUD Etienne.

RECHE Otto, *Rasse und Heimat der Indogermanen*, Lehmann, Munich 1936.

REITHLINGER A., *Le suicide biologique de la France*.

RIBOT Th., *L'hérédité psychologique*, Alcan, Paris 1906.

ROSA Daniel, *L'ologénèse*.

ROSTAND Jean, voir aussi nos notes, *L'Homme*, Gallimard, *Au-delà du Surhumain*, Plon, *Esquisse d'une histoire de la biologie*, Gallimard, et autres œuvres.

RUSCH Hans Peter, *Bodenfruchtbarkeit*, Haug-Verlag, Heidelberg.

SCHEIDT Walter, *Rassenkunde*, Reclam, Berlin 1930.

SCHEMANN Ludwig, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Lehmann, Munich 1938.

SCHWAB Günther, *Der Tanz mit dem Teufel*, Verl. Bergland-Buch, Salzbourg 1958. En français: *La Danse avec le Diable*.

SCHWIDETZKI Ilse, *Das Problem des Völkertodes*, Enke-Verlag, Stuttgart 1954. *Anthropologie-lexikon von A-Z*, Fischer. *Rassengeschichte der Menschheit*, Oldenburg-Verlag, Munich, Vienne 1978-79.

SHOCKLEY William, *Heredity, Environment, Race, I.Q.*, Phi Delta Kappan, Stanford, USA, 1972.

SPENCER H., *Principles of Biology*.

STENGEL Hans, *Grundriss der menschlichen Erblehre*, Wissenschaftl. Verlagsgesellschaft, Stuttgart 1980.

STOCKARD Charles R., *The Genetic and Endocrine Basis for Differences in Form of Behaviour*, The Wistar Institute of Anatomy and Biology, Philadelphie 1941.

STODDARD Lothrop, *Racial realities in Europe, The rising Tide of Color*, Historical Review Press, Brighton 1981, et autres titres.

SWAN Donald A., "Genetics and Psychology", in *Genus*, vol. XX, n° 1-4, Rom 1964.

THUMS Karl, *Gesundes Erbe - Gesundes Volk*, Österreichische Landsmannschaft, Wien 1968.

TYBAK Boris, *Psyche-Soma-Germen*, Gallimard, Paris 1968.

UNGER Eckhard, *Altindogermanisches Kulturgut in Nordmesopotamien*, Harrassowitz, Leipzig 1938.

VALLOIS Henri-V., *Les Races humaines*, Presses Universitaires de France, Paris 1948.

VENZMER Gerhard, *Vererbung*.

VERSCHUER O. v., *Genetik des Menschen*, 1959.

WATSON J. D., en français: *La double hélice*, Laffont, Paris 1968, *Biologie moléculaire du gène*, Ediscience, 1969.

WEINERT H., *Ursprung der Menschheit*, Stuttgart 1932. En français: *L'Homme préhistorique* (préface de Montandon), Payot.

WILLIAMS Roger, *Free and unequal*, University of Texas Press, 1953.

WINTER Ludwig, *Der Begabungsschwund in Europa*, Verlag Hohe Warte, Pähl 1959.

WOLDSTEDT, *Das Eiszeitalter*, 1959.

WOLTMANN Ludwig, *Die Germanen in Frankreich*, Diederichs, Jena 1907.

Révisionnisme historique

AITKEN J., *Épilogue judiciaire de l'affaire Faurisson*, La Vieille Taupe, B.P. 9805, Paris 1983.

BARDECHE Maurice, *Nuremberg ou La Terre promise*, Les Sept Couleurs, Paris 1948, et autres titres.

BRENNECKE Gerhard, *Die Nürnberger Geschichtsentscheidung*.

BURG J. G., *Schuld und Schicksal, Maidanek in alle Ewigkeit* et autres titres, Ederer-Verlag, Munich.

BUTZ Arthur R., *The Hoax of the twentieth century*, Historical Review Press, Brighton 1976. En allemand: *Der Jahrhundert-Betrug*. Une traduction française est prévue.

ASCHENAUER R., *Landsberg, ein dokumentarischer Bericht von deutscher Seite*, Stachus-Verlag, Munich 1951; *Zur Frage der Revision der Kriegsverbrecherprozesse*, Nuremberg 1949; *Um Recht und Wahrheit im Malmedy-Fall*, Nuremberg 1950.

CHELAIN André, *Faut-il fusiller Henri Roques?*, Ogmios Diffusion, Paris 1986.

CHRISTOPHERSEN Thies, *Die Auschwitz-Lüge*. En français: *Le Mensonge d'Auschwitz*, Courrier du Continent, Case Ville 2428, Lausanne.

Le CITOYEN, *L'affaire Papie-Barbon et l'arrêt du 26 avril 1983*, La Vieille Taupe, Paris 1983.

DEGRELE Léon, *Lettre au Pape à propos d'Auschwitz*, Ed. Europe réelle, B.P. 754, Bruxelles 1979; *Folie de la répression belge*, 1980.

DIVERS, *Intolérable intolérance*, Ed. de la Différence, Paris 1981.

FAURISSON Robert, *Mémoire en défense*, 1980; *Réponse à Pierre Vidal-Naquet*, 1982, La Vieille Taupe, Paris.

GREIL Lothar, *Die Lüge von Marzabotto*, Schild-Verlag, Munich.

GUILLAUME Pierre, *Droit et Histoire*, La Vieille Taupe, Paris 1986.

HÄRTLE H., *Amerikas Krieg gegen Deutschland*, Schütz KG, D-4994 Preuss. Oldendorf.

HARWOOD Richard E., *Six millions de morts le sont-ils réellement?*, Hist. Rev. Press, Brighton.

HEWINS Ralph, *Quisling - Verräter oder Patriot?*, Druffel, D-8131 Leoni 1973.

HOGGAN David L., *Der Erzwungene Krieg* et autres titres, Grabert-Verlag, Tübingen.

INTERNES DU CAMP 91, *Alliée Kriegsverbrechen*, préface de H.-U. Rudel, Samisdat Publ., 206 Carlton Street, Toronto (Canada).

MACKIEWICZ Josef, *Katyn, ungesühntes Verbrechen*, Thomas-Verlag, Zurich 1949.

PONSONBY Arthur, *Vorsätzliche Lügen in Kriegszeiten*, Grabert-Verlag, Tübingen.

RASSINIER Paul, *Le Mensonge d'Ulysse*, rééd. 1979 La Vieille Taupe; *Ulysse trahi par les siens*, rééd. 1980 Vieille T.; *Le drame des Juifs européens*, rééd. Vieille T. 1985; *Le véritable procès Eichmann*, Les Sept Couleurs, Paris 1962; *L'Opération Vicaire*, La Table Ronde; *Les responsables de la seconde guerre mondiale*, Nouvelles Editions Latines, Paris 1967.

REGRAS João das, *Um novo direito internacional*, Nuremberg, A Nação, Lisbonne 1947.

RIBBENTROP Annelies, *Die Kriegsschuld des Widerstandes*, Grabert-Verlag, Tübingen.

ROTHE Wolf Dieter, *Endlösung der Judenfrage*, Bierbaum-Verlag, Frankfurt 1974.

RUSSEL GRENFELL R. N., *Bedingungsloser Hass?* Ed. Schlichtenmayer, Tübingen 1954.

SANNING Walter N., *Die Auflösung*, Grabert-Verlag, Tübingen 1983.

SCHEIDL Franz J., *Geschichte der Verfeinerung Deutschlands - Die Millionenvergassungen*, chez l'auteur, Postfach 61, A-1020 Vienne.

STÄGLICH Wilhelm, *Der Auschwitz-Mythos* et autres titres. En français: *Le Mythe d'Auschwitz*, La Vieille Taupe, Paris 1986.

THION Serge, *Vérité historique ou vérité politique?*, La Vieille Taupe, Paris 1980.

WALENDY Udo, *Europa in Flammen*, 1966; *cahiers révisionnistes Historische Tatsachen*; En français: *La rééducation d'un peuple*, *Des documents photographiques historiques*, Verlag für Volkstum, D-4973 Vlotho.

Sociologie, histoire, littérature, philosophie, politique

ABETZ Otto, *Das offene Problem*, Greven Verlag, Cologne 1951.

AMIGUET Philippe.

ARNDT H. von, *Bismarck, Mensch, Staatsmann*, Arndt-Verlag, D-9011 Vaterstetten.

ANONYME, *Untergang des Abendlandes*, NKE, P.O.B. 259, Reykjavik.

BANZERUS Georg, *Deutschland ruft Dich*, chez l'auteur, D-374 Höxter.

BARDECHE Maurice, *Qu'est-ce que le fascisme?* Les Sept Couleurs, Paris 1961; *Sparte et les Sudistes*, id., 1969, et nombreux autres titres.

BARENYI Olga von, *Der Prager Totentanz*, Kismet-Verlag, Munich.

BENOIST-MECHIN, *Histoire de l'Armée allemande* et autres titres, Albin Michel, Paris.

BENOIST Alain de, *Vu de droite* et autres titres, Ed. Copernic, Paris.

BÖHME Herbert, *Vermächtnis und Auftrag*, Tümmel-Verlag, D-8032 Lochham.

BRASILLACH Robert, articles de *Je suis partout*. Œuvres complètes éditées par le Club de l'Honnête Homme, Paris.

BREKER Arno, *Im Strahlungsfeld der Ereignisse 1925-1965*, Schütz KG, D-4994 Preuss. Oldendorf.

BRÜDERLIN Kurt, *Freiheit ohne Geldherrschaft, Gerechtigkeit ohne Staatswirtschaft*, Uwe Berg Verlag, D-21442 Toppenstedt.

BRÜHLMANN Otto, *Das andere Licht*, édité par l'auteur, Kreuzlingen (Suisse) 1942, *Vom einen, alleinigen Leben*, id., 1949, et autres titres.

BUBER Martin.

CARSON Rachel, *Der stumme Frühling*, Verlag Biderstein, München 1962.

CÉLINE Louis-Ferdinand.

CHATEAUBRIANT A. de, *La Gerbe des Forces*.

CODREANU Corneliu Z., *La Garde de Fer*, Ed. Prométhée, Paris 1938.

COSTANTINI Pierre, *Nietzsche et le Cosmos*, Imbert-Nicolas SA, Niort 1984.

COSTON Henry, *L'Europe des Banquiers* et nombreux autres titres, chez l'auteur, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris 6e.

COUSTEAU P. A., *Les Lois de l'Hospitalité* et autres titres.

DAMI Aldo, *Dernier des Gibelins*, Ed. Connaissance, Genève 1960.

DAYE Pierre, *Léon Degrelle et le rexisme*, Fayard, Paris 1937.

DÉAT Marcel.

DECURTINS Carl, *Kleines Philosophen-Lexikon*, Aehren-Verlag, Affoltern am Albis 1952.

DEGRELLE Léon, *La Révolution des Âmes*, 1936, *La Guerre en prison*, 1941, *Feldpost*, 1943, *La Campagne de Russie*, 1949, *La Cohue*, 1940, 1950, *Les Âmes qui brûlent*, À la Feuille de Chêne, Paris 1964, *Hitler pour 1000 ans*, La Table Ronde, Paris 1969.

DEVI Savitri, *Souvenirs et réflexions d'une Aryenne* (quelques exemplaires d'occasion au Courrier du Continent); *Gold im Schmelztiegel*, Edizioni di Ar, Padoue.

DORIO Jacques.

DRIEU LA ROCHELLE, "Notes pour comprendre le siècle", articles de la *Révolution Nationale* et autres titres.

DRUMONT Edouard.

DUDAN Pierre, *Autodétermination*, 1973; *Antoine et Robert*, 1981; *L'Écume des Passions*, 1982, Ed. Antagnes, C.P. 2465, CH-1002 Lausanne.

DUN Robert, *Le Message du Verseau*, chez l'auteur, B.P. 110, F-43003 Le Puy.

ENGDAHL Per, *Aufbruch der Menschen*, Verlag W. Landig, Vienne 1971.

FABRE-LUCE Alfred, *Journal de l'Europe*, Ed. Cheval Ailé, Genève 1947.

FAYE Guillaume, *Contre l'économisme*, Le Labyrinthe, Paris 1983.

FAÏ Bernard, *La Franc-Maçonnerie*, La Librairie Française, Paris 1961.

FEDER Gottfried.

FORD Henry.

FOUQUÉ Charles, *Défense et Illustration de la Race Blanche*.

FONJALLAZ Arthur, *Un chef. Mussolini*, Ed. La Revue Mondiale, Paris 1933.

FRANZ-WILLING Georg, *Der zweite Weltkrieg*, Druffel, Leoni 1980.

FREDA Giorgio, *La Disintegrazione del Sistema*, Ed. di Ar, Padoue 1969.

FRITSCH Theodor.

GADOLIN Axel von, *Von den Tarnen zu den Sowjets*, Grabert, Tübingen 1971.

GALERA K.S. von, *Adolf Hitlers Weg zur Macht*, Nationale Verlags-Gesellschaft, Leipzig 1933.

GAUTIER Philippe, *La Toussaint blanche*, Ed. La Pensée universelle, Paris 1981.

GENTILE Giovanni, *Genesi e struttura della società* et autres titres.

GENTIZON Paul, *Défense de l'Italie* et autres titres. Le Courrier du Continent, Case Ville 2428, Lausanne, renseignera.

GOEBBELS Josef, "Reden" in *Das Reich*, 1933-45.

GRIMM Hans, *Volk ohne Raum* et autres titres.

GRIMM Friedrich, *Mit offenem Visier*, Druffel, Leoni 1971.

HAISER Franz, *Freimaurer und Gegenmaurer im Ringen um die Weltmacht*, Munich 1924.

HARDY René, *La Route des Cygnes*.

HAUPT Jean, *Procès de la Démocratie*, Ed. Chiré, F-86190 Vouillé 1977.

HERING-ARIBACH Alfred, *Atlantis ging unter — Europa du auch?*, Ramon F. Keller Verlag, Genf, 1973.

HEROLD-PAQUIS Jean.

HESS Ilse, *Ein Schicksal in Briefen*, Druffel, D-8131 Leoni, 1971.

HOFSTETTER Pierre, *Où vont les USA?*, Ed. Saint-Just, Paris.

JENKE Martin, *Verheimlichte Tatsachen*, Angerer, Munich.

JOSEPH Roger, *L'Union nationale 1932-1939*, Ed. Bâconnière, Neuchâtel 1975.

JOURDAN Bernard, *Confidences de Loups-Garous*.

KELLER Werner, *Est moins Ouest = Zéro*, Ed. Le Livre Contemporain, Paris.

KERN Erich, en français: *Les Cosaques de Hitler*, Collection Action, Paris.

KLAGGES Dietrich, *An alle Völker der Erde*, Grabert, Tübingen.

KLEIST Peter, *Auch Du warst dabei*, Vowinkel, Heidelberg 1952.

KOLBENHEYER E. G., Œuvres complètes éditées par la Kolbenheyer-Gesellschaft, Nuremberg 1972.

KOSIEK R., *Marxismus? Ein Abergläub!*, Vowinkel, Neckargemünd.

KRÄMER Willi, *Vom Stab Hess zu Dr. Goebbels*, Verlag für Volkstum, Vlotho 1979.

KREBS Pierre, *Das unvergängliche Erbe*, Grabert, Tübingen 1981.

KUBIZEK August, *Adolf Hitler — mein Jugendfreund*, Leopold Stocker Verlag, Graz et Stuttgart 1953.

KUSSEROW Wilhelm, *Vermächtnis*, Ahlbrecht, Göttingen 1972.

LAON Rémy de, *Occident, réveille-toi*.

LAROCHE Fabrice et d'ORCIVAL François, *Le Courage est leur Patrie*, Collection Action, Paris.

LAWRENCE David-H., *Le Serpent à Plumes*, Guilde du Livre, Lausanne 1957.

LAZARE Bernard, *L'Antisémitisme, son Histoire, ses Causes*, Paris 1894.

LECOMTE DU NOÛY, *L'Avenir de l'Esprit*.

LEEMANN A. C., *Die Wiedergeburt des Abendlandes*, Welsermühl, Wels 1958.

LEERS Johann von, *Deutschland, die geistige Wiedergeburt einer Nation* et autres titres.

LESDEMA RAMOS Ramiro.

LINDBERGH Charles A.

LONDON Jack, *Filles des Neiges, La Peste écarlate* et autres titres.

MABIRE Jean, *Drieu parmi nous*, Ed. Table Ronde, Paris, et autres titres.

MALER Juan, *Die sieben Säulen der Hölle*, Selbstverlag, Belgrano 165, Bariloche (Argentinien), 1974, et autres titres.

MALLEBREIN Wolfram, *Konstantin Hierl — Schöpfer und Gestalter des RAD*, National-Verlag, D-82 Rosenheim.

MAROT Jean, *Face au Soleil*, Librairie Française, Paris.

MATHEZ J.-A., *Le passé, les temps présents et la question juive*, édité par l'auteur, Vevey 1965. Détruit par ordre de justice, cet ouvrage ne se trouve plus qu'en antiquariat.

MAUGER Gilles, *José Antonio, Chef et Martyr*, Nouvelle Éditions Latines, Paris 1955.

MAURRAS Charles.

MEYER Werner, *Der Wiederaufbau Europas* et autres titres.

MOREAU Henri, *Votre avenir*, chez l'auteur, rue H. Maubel 12, Bruxelles 1962.

MOSLEY Sir Oswald, œuvres; en allemand: *Die europäische Revolution*, Ed. Union, 302, Vauxhall Bridges Road, Londres 1950.

MOTA Jorge, *Hacia un socialismo europeo*, Ed. Bau, Barcelone 1974.

MUSSOLINI Benito, œuvres, en français: *Je parle avec Bruno, Histoire d'une Année* et autres titres.

NECK Karl, *Deutschland, Tod und Auferstehung*, Turmwart-Verlag, Zurich 1948.

NIETZSCHE Friedrich.

OLTRAMARE Georges, *Les Souvenirs nous vengent* et autres titres.

OTT Konrad, *Leviathan*, Ledermüller, Munich 1974; *Terrorist contra Grossmeister*, Volkstum-Verlag, Vienne-Winterthur 1983.

OVEN Wilfred von, *Mit Goebbels bis zum Ende*, Dürer-Verlag, Buenos Aires 1949.

PARETO Vilfredo.

PERON Eva, *La raison de ma vie*.

PERON Juan.

PEYREBONNE Micheline, *Éditoriaux d'Europe Notre Patrie*, B.P. 512-02, 75066 Paris Cedex 02.

PIMENTA Alfredo.

PINI Giorgio, *Mussolini* (en français), Ed. Cappelli, Bologne 1939.

PLONCARD D'ASSAC Jacques, *Doctrines du nationalisme* et autres titres.

PONCINS Léon de, *La Franc-Maçonnerie d'après ses documents secrets*, Ed. Beauchesne, Paris 1934, *Espions soviétiques dans le monde*, Nouvelles Éditions Latines, Paris 1961.

PORT Kurt, *Sexdiktatur*, Port-Verlag, Esslingen 1972.

POULET R., *Contre la Plèbe*, Denoël, Paris 1967.

POUND Ezra, *œuvres*, En français: *Le Travail et l'Usure*, Âge d'Homme, Lausanne.

PREZIOSI Giovanni.

PRIMO DE REVERA José Antonio, *Obras Completas*, Publicaciones Españolas, Madrid 1949.

RASPAIL Jean, *Le Camp des Saints*, Laffont, Paris.

REDONDO Onesimo.

REED Douglas, *Der grosse Plan der Anonymen*, Thomas-Verlag, Zurich.

REMER Otto Ernst, 20. Juli 1944, Ed. Hans Siep, Hambourg 1951; *Verschörung und Verrat um Hi-*

ttler, Schütz-Verlag, Preuss. Oldendorf 1982.

RENAN Ernest.

ROEDER Manfred, *Ein Kampf um's Reich*, chez l'auteur, D-3579 Schwarzenborn/Knüll.

ROUGIER Louis, *La Mystique démocratique*, Flammarion, Paris 1929, et autres titres.

RÜDIGER Jutta, *Die Hitlerjugend und ihr Selbstverständnis im Spiegel ihrer Aufgabengebiete*, Askania-Verl., D-3067 Lindhorst.

SACCUCCI Sandro, *Rodesia: La Verità*, Difesa dell'Occidente, Rome 1979.

SAINT-LOUP, *Les Hérétiques*, Presses de la Cité, Paris 1965 et autres titres.

SALAZAR Oliveira, *Une révolution dans la paix*, Flammarion, Paris 1937.

SANTORO Cesare, *Quatre années d'Allemagne d'Hitler*.

SCHROEDER Leopold von, *Arische Religion*.

SCRONN Alexander, *General Psychologus*, Kritik-Verl., D-2341 Mohrkirch.

SENGER Alexander von, *Mord an Apollo*, Thomas-Verlag, Zurich 1964.

SIMA Horia, *Destinée du Nationalisme*, P.E.G., 17, rue Las Cases, Paris 7e.

SKORZENI Otto. En français: *Les Commandos du Reich*, Collection Action, Paris 1964.

SLUYSE Willem, *Die Jünger und die Dirnen*, Dürer-Verlag, Buenos Aires 1954.

SOMBART Werner. En français: *Le socialisme allemand*.

SOREL Georges.

SOUCEK Theodor, *Wir rufen Europa*, Verlag Welsermühl, Wels 1956.

STÜBER Fritz, *Programm Europa*, Arndt-Verlag, Vaterstetten (BRD), 1972.

SÜNDERMANN Helmut, *Das Dritte Reich*, Druffel, D-8131 Leoni.

SPANNUTH Jürgen, *Atlantis*, Grabert-Verlag, Tübingen, 1965.

VAIHINGER Hans, *Die Philosophie des Als-Ob*.

VARANGE Ulik (alias F.P. Yockey), *Imperium, Der Feind Europas*.

VENATIER Hans.

VOLLENWEIDER Erwin.

VOLLMER, Dieter, *Nordwind*, 1973, *Politisches Lexikon*, beide Schütz KG, 4994 Preub. Oldendorf.

WAGNER Richard.

WAHL Karl, *Patrioten oder Verbrecher*, Orion Heimreiter-Verlag, D-6056 Heusenstamm.

WERNER Eric, *Le système de trahison*, L'Âge d'Homme, Lausanne 1986.

WINDISCH Konrad.

ZIEGLER H.-S., *Adolf Hitler aus dem Erleben dargestellt*, Schütz KG, D-4994 Preub. Oldendorf, 1965.

Bibliographie (adjonctions de 1998)

185

S O C I A L - R A C I S M E

- EVOLA Julius, "La dottrina ariana di lotta e di vittoria", Ed. Ar, Padoue 1986.
- HOWARD Robert Erwin, "L'ultimo uomo bianco", Ed. Ar, 1992.
- LONGO Edoardo, "Conflitto razziale", Ed. Mario Borsa, Rome 1994.
- RAUTI Pino, "I Giorni e le idee", Ed. Arno, Rome 1987;
- "Benito Mussolini", Ed. Il Settimo Sigillo, Rome 1989.

BIOLOGIE, ANTHROPOLOGIE, ECOLOGIE

- COSTON Henry, "Non ! l'écologie n'est pas de gauche", chez l'auteur, Paris.
- XANTON Xavier, "Les Aryens", Ed. Saeta, Angoulême 1990.

REVISIONNISME HISTORIQUE

- ANNALES D'HISTOIRE REVISIONNISTE, 8 n°s parus, Paris 1987-1990.
- BACQUES James, "Over Loses", Canada 1990.
- BENZ et SANNING, "Combien de Juifs ont effectivement disparu ?" Ed. VHO, Berchem 1997.
- BOISDEFU J.-M., "La controverse sur l'extermination des Juifs par les Allemands", Ed. Roseau pensant, Bruxelles 1994.
- CHELAIN André, "Le procès Barbie ou le shoah-business à Lyon", Ed. Polémiques, Paris 1988.
- DELCROIX Eric, "Description, analyse et critique de la loi du 1er juillet 1972 dite antiraciste", Ed. La Libre Parole, Paris 1989; "La Francophobie", Ed. Libres Opinions, Paris 1993; "La police de la pensée contre le révisionnisme", Ed. RHR, Colombes 1994.
- FAURISSON Robert, "Réponse à Jean-Claude Pressac", Ed. RHR, Colombes 1994.
- GAUSS Ernst, "Vorlesungen über Zeitgeschichte", Ed. Grabert, Tübingen 1993; "Grundlagen zur Zeitgeschichte", idem 1994.
- GRABERT Wigbert, "Geschichtsbetrachtung als Wagnis", Grabert-Verlag, Tübingen 1990.
- GRAF Jürgen, "Das Narrenschiff", Ed. Presdok, Zurich 1990; "Der Holocaust auf dem Prüfstand", Ed. Guideon Burg, Bâle 1993; "Der Holocaust-Schwindel", Ed. Guideon Burg, Bâle 1993; "Auschwitz. Tätergeständnisse und Augenzeugen des Holocaust", Ed. Neue Visionen, Würenlos 1994; "Todesursache Zeitgeschichtsforschung", Neue Visionen, 1997; "KL Majdanek. Eine historische und technische Studie". (Avec Carlo Mattogno), Ed. VHO, Berchem 1998; "L'holocauste au scanner", Ed. Guideon Burg, Bâle 1993.
- GARAUDY Roger, "Les mythes fondateurs de la politique israélienne", Ed. La Vieille Taupe, Paris 1996; "Droit de réponse", Librairie du Savoir, Paris 1996; "Les Etats-Unis avant-garde de la décadence", Ed. Vent du Large, Paris 1997; "Le procès de la liberté", Ed. Vent du Large, Paris 1998.
- HESS Wolf Rüdiger, "Mord an Rudolf Hess", Ed. Druffel, Leon 1989; en français : "La mort de Rudolf Hess... un meurtre exemplaire !" Ed. Camelot et Joyeuse Garde, Paris 1995.
- KOSIEK Rolf, "Historikerstreit und Geschichtsrevision", Ed. Grabert, Tübingen 1992.
- LENSKI Robert, "Der Holocaust vor Gericht", Ed. Samisdat Pub. Toronto 1995.
- LEUCHTER F.A., "Der Leuchter-Bericht", Ed. Eidgenoss, Winterthur 1990.
- MATTOGNO Carlo, "Auschwitz : la prima Gasazione", Ed. Ar, Padoue 1993.
- PORTER Carlos Whitlock, "Non coupable à Nuremberg", Ed. ANEC Honfleur 1997.
- RAMI Ahmed, "Ein moderner Hexenprozess", chez l'auteur, Box 316, Stockholm 1.
- RAUM H., "Wer hat den zweiten Weltkrieg wirklich entfesselt ?" Ed. Samisdat Pub., Toronto 1995.
- REYNOUARD Vincent, "Le massacre d'Oradour", Ed. VHO, Berchem 1997.
- REVUE D'HISTOIRE REVISIONNISTE, 6 n°s parus, Paris 1990-1992
- RUDOLF Germar, "Le rapport Rudolf", Ed. VHO, Berchem 1996.
- VOGT Arthur, "Der Revisionismusstreit", Ed. M. Koll, Remagen 1991.
- WENDIG Heinrich, "Richtigstellungen zur Zeitgeschichte", Ed. Grabert, Tübingen 1990.
- WÜTHRICH Roger, "Das Antirassismus-Gesetz, Anwendung und Folgen", chez l'auteur, Worblaufen 1997.

SOCIOLOGIE, HISTOIRE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE

- AUTANT-LARA Claude, "Le Coq et le Rat", Ed. Le Flambeau, Châtillon s/Chalaronne 1991; "Le Bateau coule", Ed. Libertés, Paris 1989; "Europaramount", Ed. Flambeau.
- BEAU DE LOMENIE, "Edouard Drumond ou l'anticapitalisme national.
- BRETSCHER Roger, "Carnet d'un fasciste non repent", chez l'auteur, El Escorial.

- BIRD K., "Rudolf Hess" (en langue italienne), Ed. Ar, Padoue 1986.
- BRIGNEAU François, "La mort en face" et de nombreux cahiers de brillante polémique. Publications FB, Paris.
- BUBER Martin, "Der Jude und sein Judentum", Ed. Josef Melzer, Cologne.
- BUGNON-MORDRANT Michel, "L'Amérique totalitaire", Ed. Favre Lausanne 1998.
- CODREANU, "Die eiserne Garde", Ed. Ion Marii, Karlsfeld 1987
- CASTAMAGNA Carlo, "Dottrina del fascismo", Ed. Ar, 1993.
- DECKERT Günter, "Asyl... gestern und heute", Deutschland den Deutschen, Weinheim 1989.
- DEGRELLE Léon, "Le traquenard de Serajevo", "Les tricheurs de Versailles" (1988), "La pseudo-guerre du droit" (1987), Ed. Art et Histoire d'Europe, Paris.
- DEPRAZ André, "Les nouveaux dinosaures", chez l'auteur, Annecy.
- DUN Robert, "Le Grand Suicide", chez l'auteur, B.P. 110, F-43003 Le Puy.
- GAUTIER Philippe, "Une nuit blanche à Honfleur", Ed. Cinq Léopards, Fourqueux 1989.
- GLAGAU Erich, "Der babylonische Talmud" - Ein Querschnitt aus dem grossen Sammelwerk, Verlag Neue Visionen, Postfach, CH-8116 Würenlos, 1996.
- GRIFFIN Des, "Wer regiert die Welt ?", Ed. Memopress, Hailau 1992.
- KREBS Pierre, "Im Kampf um das Wesen", Ed. Thule-Seminar, Kassel 1996.
- LUGAN Bernard, "Afrique, bilan de la décolonisation", Ed. Librairie Académique Perrin, 1996, et nombreux autres titres.
- MONCOMBLE Yann, "Les professionnels de l'antiracisme", Ed. D.P.F., Chiré-en-Montreuil 1988.
- OHQUIST Johannes, "Le national-socialisme des origines à la guerre", Mercure Diffusion, Paris 1991.
- RANDA Philippe, "Poitiers demain", "Apocalypse Yankee", Ed. Flambeau, Paris 1989.
- RALLO Michele, "I fascismi della Mitteleuropa", Ed. Europa, Rome. (S'obtient c/ Ed. All'insegna del Veltro, Viale Osacca 13, I-43100 Parma.)
- RATIER E., "Les Guerriers d'Israël", Ed. FACTA, Paris 1995.
- RICCI V.R., "Le Costituzioni della Repubblica sociale italiana", Ed. Sugarco, Milan 1987.
- ROBINSON Harold Cecil, "Verdammt Antisemitismus", Verlag Neue Visionen, Postfach, CH-8116 Würenlos 1995.
- ROTHKRANZ Johannes, "Die kommende Diktatur der Humanität", Ed. Pro Fide Catholica, Durach 1991.
- SACK John, "An Eye for An Eye" (The Untold Story of Jewish Revenge against Germans in 1945), Basic Books, Harper Collins, New York 1993.
- SHAHAK Israel, "Jewish History - Jewish Religion", Pluto Press, 345 Archway Road, London 1994.
- SICHELSCHMIDT, "Amerikanismus Weltfeind Nr. 1", Ed. Türeme Berg 1994.
- SORATROI Erwin, "Attilas Enkel auf Davids Thron" - Chasaren, Ostjuden, Israeliten, Grabert Verlag, Tübingen 1994.
- SÖRENSEN Brian, "Die Diktatur der Demokraten", Ed. Nordwind, Kollund 1994.
- TONNINGEN F.S. Van, "Auf der Suche nach meinem Ehering", Ed. Lebensbaum, Velp 1992.
- VALLI Gianantonio, "Dietro il sogno americano", Ed. Barba rossa, Milan 1992.
- WEITÉ Pierre, "Propos d'un rétrograde", Duquesne Diffusion Paris 1986.
- WERNER Eric, "L'immigration en face" (1987), "De l'extermination", chez l'auteur, Lausanne, "Vous avez dit guerre civile ?", Ed. Thael, Lausanne 1990.
- ZIKELI Gerd, "Corneliu Z. Codreanu, Rumänien 1938 und 1988", Ed. Ion Marii, Karlsfeld 1990.

Bibliographie (adjonctions de 2001)

187

"Akribeiā" (revue), 45/3 rte de Vourles, F-69230 Saint-Denis-Laval.

BERCLAZ René-Louis, "La Suisse et les fonds juifs en dés-hérence", Vérité et Justice, CP 355, CH-1618 Châtel-Saint-Denis.

BLANCHARD Jean-Pierre, "Aux sources du national-populisme" Ed. Aencres, 12 r. de la Sourdière, F-75001 Paris. "La Faim justifie les moyens", "Mythes et races", Ed. Déterna, Paris 1999.

BUGNON-MORDANT Michel, "Sauver l'Europe", Ed. Age d'Homme, Lausanne 2000.

CONSOLI Mario, "Contra il dio denaro", Uomo libero, CP 1658, I-20123 Milano.

COOGAN Gertrude Margaret, "I creatori di Moneta", Ed. Ar, via Fallopio 83, Padoue 1998.

COSTE, "La Francie", Ed. v.d. Bossche, B-9330 Dendermonde.

COSTON Henry, "Les Francs-Maçons sous la Francisque", "Dictionnaire politique" édition 2000. Publ. H. Coston, BP 92-18, F-75862 Paris Cedex.

DIVERS, "Le Contre-Rapport Bergier", "Le procès Amaudruz" Vérité et Justice, CP 355, CH-1618 Châtel-Saint-Denis. "Les victoires intellectuelles du révisionnisme", VHO, CP 60, B-2600 Berchem 2. "Réponse à Valérie Igounet" + "L'interview censurée du professeur Faurisson", VHO.

ELEMENTE (revue) Pf. 410347, D-34065 Kassel

FAYE Guillaume, "L'Archéofuturisme", "Nouveau discours à la nation européenne", "La Colonisation de l'Europe", "Pourquoi nous combattons", Ed. Aencres, 12 r. de la Sourdière, F-75001 Paris.

FINKELSTEIN Norman, "L'Industrie de l'Holocauste", Ed. La Fabrique, 2001.

GARAUDY Roger, "Le procès du sionisme israélien", Ed. Vent du large, Paris 1998.

GRAF Jürgen, "Das Konzentrationslager Stutthof", "Riese auf tönerne Füßen", Castle Hill Publishers, P.O.Box 118, Hastings TN34 3ZQ, G.-B.

KEELING Ralf Franklin, "Cruelles Moissons", Ed. Akribeiā (cf. "Akribeiā").

KOHLER Hubert, "Présence germanique en France", chez l'auteur, 66 quai de Jemmapes, F-75010 Paris.

de LASSUS Arnaud, "Connaissance élémentaire de la démocratie", "Connaissance élémentaire de la franc-maçonnerie", Ed. DPF, BP 1, F-86190 Chiré-en-Montreuil.

LÜSCHER Ernst F., "Adieu Schweiz", Rothenhäusler Verlag, CH-8712 Stäfa.

PLANTIN Jean, "Le déshonneur de trois magistrats lyonnais", Ed. Akribeiā (cf. "Akribeiā").

REYNOUARD V., "Les camps de concentration allemands 1941-1945", VHO, BP 60, B-2600 Berchem 2.

ROQUES Henri, "Quand Alain Decaux raconte l'histoire du SS Kurt Gerstein", Ed. ANEC, CP 21, F-44530 St-Gildas-des-Bois.

RUSHTON J. Philippe, "Race, Evolution and Behavior", Ch. Darwin Institute, P.O.Box 611305, Port Huron, MI 48061-1305, USA.

SCHAUB Bernhard, "Reich-Europa", Verl. Zeitenwende, Pf. 170753, D-01242 Dresden.

SCHÖNHUBER Franz, "Europas Patrioten. Woher- Wohin ?", Ed. Sudholt, Pf., D-82328 Berg.

SUDHOLT Gert, "In Haft", Druffel-Verl., D-82328 Berg.

VERBEKE Herbert, "L'Histoire, la vraie, sera écrite par les révisionnistes", VHO, BP 60, B-2600 Berchem 2.

VOLKOFF Vladimir, "Désinformation flagrant délit", Ed. Rocher, Monaco 1999.

WEBER Mark, "La face cachée de Nuremberg", Ed. L'Autre Histoire, BP 3, F-35134 Coësmes.

Bibliographie (adjonctions de 2003)

- BERGMANN Konrad, "Einsichten und Ansichten eines Schweizer Freiwilligen", Ed. MIHAG, Postfach, CH-3032 Hinterkapelen.
- BLAGA Lucian, Oeuvres, Librairie du Savoir, 5 r. Malebranche, FR-75005 Paris
- BUELA Alberto, "Metapolitica y Filosofia", Ed. Theoria, Rivadavia 1255, Buenos Aires, Argentine.
- DELCROIX Eric, "Le Théâtre de Satan", Ed. Aencre, 12 r. de la Sourdière, FR-75001 Paris.
- DIVERS, "Les Conditions de la survie", Ed. Renaissance vauchoise, C.P. 142, CH-1814 La Tour-de-Peilz.
- DUBREUIL Gilbert, "Un cas d'insoumission - Comment on devient révisionniste", Librairie du Savoir, 5 rue Mala-branche, FR-75005 Paris.
- DUVERGER + MENARD, "La censure des bien-pensants", Albin Michel, Paris.
- FAURISSON Robert, "Le révisionnisme de Pie XII", Ed. Graphos, Campetta 4, IT-16123 Genova.
- de FERSAN Henri, "L'Imposture antiraciste", Publ. HdF, B.P. 18, FR-63670 Le Cendre.
- GALLOIS + VERGES, "L'apartheid judiciaire", Ed. L'Age d'Homme, Lausanne.
- HUGG Jean-Jacques, "Biopolitik", Ed. Hans Erpf, Berne 2001.
- KREBS Pierre, "Combat pour l'essentiel", Ed. Aencre, 12 rue de la Sourdière, FR-75001 Paris.
- LANGENDORF J.-J., "La Suisse dans les tempêtes du XXe siècle", Ed. Georg, CH-1225 Chêne-Bourg.
- LONGO Edoardo, "Il coltello di Shylock", Ed. La Rocca d'Europa, Trieste.
- MELISCH Richard, "Kriesengebiet Nahost", Ed. AFP, Pf. 543, AT-1171 Wien.
- PHILIPPE David, "Arcand ou la vérité retrouvée", Ed. Ser-viam, 7341 ch. Parkinson, Rawdon, Qué., Canada.
- "Le Révisionniste" (revue), V.H.O., B.P. 256, BE-1050 Bruxelles 5.
- ROUTHIER Pierre, "Pour flinguer Big Brother", Ed. Godefroy de Bouillon, Paris 2000.
- SIDOS F.-X., "Les soldats libres, la grande aventure des mercenaires", Librairie Nationale, Paris.
- VALLA Jean-Claude, "Le Pacte germano-sioniste", "La France sous les bombes américaines 1942-1945", "La Milice", "Ledesma Ramos et la Phalange espagnole 1931-1936", Ed. Aencre, 12 r. de la Sourdière, FR-75001 Paris.
- VENNER Dominique, "Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité"

Examen de l'ouvrage

A un moment où le condominium mondial israélo-américain prend, avec Bush et Sharon, des formes où le grotesque rivalise avec l'horreur, l'auteur sent bien tout le caractère inactuel de son propos. Sa démarche critique part d'une mise en question des opinions reçues, des "dogmes", ce qui l'amène à ce curieux "cogito", arbitraire quand il construit une réalité "extérieure", mais digne d'intérêt quand il touche à la réalité "intérieure". Signalons d'emblée que la division "intérieur"- "extérieur", claire au premier regard, se révèle délicate et de longue haleine. La seule notion d'existence revêt, sous la loupe, des sens différents mais longtemps confondus.

J'ai renoncé à étudier les nombreuses variantes d'un "cogito" plus ou moins révisé, épargnant ainsi au lecteur autant de redites. Ceux qui ont lu Hegel, dégusté les premiers chapitres de la "Phénoménologie de l'Esprit", et survécu, sauront à quoi ils ont échappé.

Le premier livre s'efforce, tout en illustrant Descartes et ses avatars, de préciser peu à peu la notion de "représentation" et, du même coup, celles de temps et d'espace subjectifs, idéaux et cosmiques. Ce faisant, il tente de fournir la matière première à une théorie de la connaissance. Bien entendu, cette matière première peut et doit subir une élaboration plus poussée que la nôtre, condamnée, elle, à s'attacher au "cogito". Aussi ai-je le plaisir de laisser à de plus jeunes une tâche qui en vaut la peine et leur souhaite d'oeuvrer dans une Europe renaissant à une culture digne d'Homère, de Platon, de Molière et de Beethoven.

La critique du "cogito" conclut, non par une moisson de certitudes, mais par une grave mise en question de la pensée humaine.

La "représentation", évoquée au livre premier, réunit les meilleures conditions pour servir de point de départ à une théorie de la connaissance, et cela malgré les inconvénients de tout "point de départ". De même qu'une science se fonde sur des a priori de base où construire son château de cartes, une théorie de la connaissance a besoin d'une table où poser ses premières cartes. Chez Kant, ce sont les "phénomènes", chez Schopenhauer, la "représentation" - que j'adopte moyennant d'importantes relouches.

Comme nous le voyons ensuite, les principes logiques exigent, pour s'appliquer, que le réel possède des frontières. D'où la nécessité d'apprêter le réel pour pouvoir le penser; d'où aussi une idéalité croissante du monde au contact de la pensée. Voilà d'ailleurs pourquoi la critique des principes logiques conduit à l'arrêt de la pensée et à l'impasse solipsiste. En sortir relève d'une décision mystique. Et le premier a priori, condition de notre théorie

de la connaissance, est de décider la représentation pensable tout en sachant qu'il y a là un acte de foi.

Cette première partie du livre deuxième mériterait sans doute de plus amples développements. Nous croyons cependant avoir dit l'essentiel. De longues considérations sur les principes logiques ne changeraient pas grand-chose. La "représentation point de départ" ramènerait toujours à notre premier pas, obligatoire pour sortir de l'impasse.

Avant le deuxième pas, jetons un regard sur le sol et sur l'horizon. Et nous apercevons la "division sujet-objet", une sorte de précipice où sont tombés de nombreux voyageurs et nous aurons soin d'éviter. Arrivés au terme d'un itinéraire critique dépassant de beaucoup le doute méthodique trop tôt abandonné par Descartes, nous devons reconstruire. La théorie de la connaissance s'emploiera d'abord à caler la table avant de bâtir le château.

Dès lors s'impose le phénoménisme pur, soit l'étude de la représentation instantanée, sans recours à une quelconque Transcendance. Sa constante comparaison avec la psychologie (qui admet le Temps) mettra en lumière et renforcera les éléments communs. Et comme nous nous bornons à l'indispensable nous laissons ici un champ de recherche à une génération future (s'il y en a une après les grandes catastrophes et si ce message lui parvient), tout en rappelant que le phénoménisme pur est un solipsisme problématique et que la reconstruction c'est-à-dire la mise en ordre et l'évaluation du savoir humain n'a pas encore commencé. Cette reconstruction exigera de ténacité, mais une critique vigilante devra présider aux travaux.

Nous nous trouvons alors au carrefour des perspectives.

Ces perspectives, ou hypothèses problématiques, constituent les seules options cosmologiques par rapport à la représentation. Les envisager tour à tour révélera les a priori nécessaires à la reconstruction et leur ordre d'entrée en scène. D'abord le vide et les substances doules d'imperméabilité pourvues de forces diverses.

Dès cet instant, les variantes se multiplient au point de rendre une étude systématique impossible, du moins dans des délais normaux. Ce qui conduit à la construction provisoire "métaphysique de combat". Car si les analyses et les spéculations peuvent attendre, le combat, lui, ne laisse aucun répit.

Bien évidemment, c'est à cette phase-ci que s'ouvre le vaste champ de recherche pour d'éventuels continuateurs. Mais des arguments au service d'une cause, voilà qui restera le jour d'actualité.

Revenant à la théorie de la connaissance en admettant l'a priori d'un temps réel, nous faisons du même coup confier notre mémoire, peut-être l'une des premières démarches fondamentales de notre esprit. Nous plaçant dès lors dans la position

pective du perpétuel devenir (qui admet un temps réel), nous quittons le phénoménisme pur et poursuivons une étude de la représentation relevant déjà des disciplines psychologiques. Ici encore, comme "premiers jalons", nous bricolons une reconstruction qui gagnerait à se voir complétée par des travaux plus fouillés.

La scène change avec la "perspective humaine". La reconstruction décidée aura lieu, non plus sur la table branlante des dogmes cahotiques, non plus sur une impossible "table rase", mais sur une table débarrassée du fatras poussiéreux de mille systèmes évanouis : sur la table de jeu d'un enfant. Une reconstruction en contact avec l'âme à exprimer.

L'âme, la fameuse réalité que le chirurgien ne trouve pas sous le scalpel, que le microbiologiste traque au fond des cerveaux !... L'âme, indéfinissable à partir d'une matière même aussisophistiquée que l'atomisme moderne, peut-être la démasquerons-nous un jour dans tels neurones - et nous n'en saurons pas plus qu'avant. Mais en nous, immanente, nous la sentons aussi présente que la lumière du jour, elle qui lutte, triomphe ou souffre avec nous, elle qui chante avec Beethoven dans le deuxième mouvement de la "cinquième", page écrite, semble-t-il, de toute éternité dans les étoiles. A son contact permanent s'édifiera de nouveau le château de notre enfance, dont le hideux monde moderne nous a chassés.

Autrement dit, la prudente reconstruction perspectiviste, dans une transcendance déblayée par notre critique, comportera le refus du monde moderne, un refus dont Evola a donné l'exemple, un refus qui inclut une connaissance précise de la décadence et la volonté de la combattre.

D'autres avant nous ont cru devoir bâtir compliqué. Nous irons d'abord au plus simple, puisque les idées simples permettent aux êtres vivants de survivre. Les discussions byzantines peuvent sans inconvénient attendre des temps meilleurs.

Après avoir exploré la "perspective quotidienne", nous essayons d'aborder les diverses sciences, toujours avec la méthode du simple au complexe, ce qui fait apparaître le hiatus majeur entre les sciences exactes et la biologie.

Ce hiatus est partiellement comblé par la biologie de l'hérédité. Nos pages à ce sujet, principalement des années 1940, restent valables, et les grandes découvertes ultérieures, telles que la "double hélice" et le décryptage du génome, les confirment sans rien y changer.

Remarquons en passant que certains généticiens américains, "politiquement corrects", se sont à plusieurs reprises couverts de ridicule en tranchant les questions, non seulement de leur discipline, mais des disciplines connexes. Ainsi leur fameuse bourde. "Lucy", voici 100 000 ou 200 000 ans, serait notre grand-mère. Tout d'abord, leurs datations fondées sur un taux de mutations arbitrairement supposé invariable (alors que ce taux a pu fluctuer au cours des âges) aboutissent à des énormités. Mais les paléanthropologues, qui disposent de méthodes plus sûres,

notamment par les isotopes radioactifs, s'accordent à estimer l'âge de "Lucy" à 3,5 millions d'années. Il s'agirait, non de notre grand-mère, mais d'une cousine, une australopitèque dont la lignée s'est éteinte. Evidemment, ces généticiens farceurs états-uniens voulaient faire plaisir à la forte minorité nègre (ce sont de bons électeurs !); alors on accorde "Lucy", grand-mère de l'humanité; c'est flatteur et ça ne coûte rien.

Reste que l'hérédité psychique, confirmée par l'étude des jumeaux, constitue un domaine de recherche biopsychologique.

La partie "appréciation" du livre quatrième, que nous recommandons à la réflexion, montre comment les valeurs morales et esthétiques ne peuvent se généraliser que pour des âmes se ressemblant assez. Le lecteur multipliera facilement nos exemples.

Les pages sur la volonté de puissance illustrent Nietzsche dans ce secteur d'investigation psychologique, tout en critiquant l'interprétation quantitative qu'en donnent parfois le philosophe et souvent les imitateurs et disciples. Il faut toujours considérer la fin poursuivie par une volonté de puissance, les valeurs qu'elle entend servir. Sans quoi vous vous exposez aux coups d'une volonté de puissance qui vous trouverait gênants. Certes, vous pouvez admirer un ennemi, mais il est exagéré de pousser la grandeur d'âme jusqu'au suicide.

Le "racisme" fournit l'exemple d'une méthode de matraquage intellectuel à l'intention des masses - qui n'ont jamais brillé par la lucidité. On leur dit : "Six millions de Juifs ont été gazés par le racisme, les racistes sont des criminels à mettre hors la loi." Le sophisme apparaît si l'on remplace un seul terme : "Tant de huguenots ont été massacrés par le catholicisme, les catholiques sont donc des criminels, etc." Et pourtant, c'est avec un argument aussi débile qu'on impressionne les foules.

Nos lecteurs auront compris. Si l'on considère que le racisme signifie défendre la communauté naturelle à laquelle on appartient, alors l'esprit de famille, la solidarité du clan, de la province, de la nation sont du racisme. Et en effet, le lobby mondialiste combat les nations, les régions, les clans et la famille. Il abomine tout ce qui fait la force des peuples. Il veut gouverner le monde; il veut une humanité homogène, grise et sans visage; il veut une planète termitière.

Pour cela, il a commencé par changer le sens du terme "racisme", comme on le voit en comparant les éditions successives des divers dictionnaires. De légitime défense, "racisme" devient, sous une alchimie falsificatrice, synonyme d'exploitation ou de génocide. (Alors que le "lobby" a déjà commencé l'exploitation de nombreux peuples et le génocide des Européens.) "Racisme", décrété "mal absolu", sert désormais à mettre hors la loi quiconque ne se soumet pas.

Bien évidemment, à ce niveau, la décision ne relève plus d'une discussion loyale, mais du combat pur et simple, au besoin sur la champ de bataille.

Le chapitre sur la race n'a pas pu rendre compte de l'immigration massive afro-asiatique de 1945 à 2003. Il faudra le récrire à chaque génération pour noter la progression du mal ou, espérons-le, pour signaler le rapatriement des populations allogènes dans leurs continents d'origine. Déjà se dessine la pire de toutes les éventualités, la termitière humaine : des États, satrapies d'un empire mondial, submergés par le chaos racial. Serait-ce la fin de toute espérance ? Non. Nous savons que, si des races se défont, d'autres se forment en 20 000 ou 30 000 ans, peut-être plus vite sous les grandes catastrophes. Car la termitière, vivable pour les termites, ne l'est probablement pas pour les humains. Les famines, les épidémies, les massacres forgeront-ils, avec les débris du chaos racial, une humanité régénérée qui, après une nuit spirituelle de nombreux millénaires, connaîtra une renaissance qui aurait pu être la nôtre ?

Bien évidemment, le chapitre "la réalité politique" est à compléter, sinon à récrire, année par année, car les changements s'accroissent, la machine s'emballe. En revanche, "ce pourquoi il faut lutter" demeure intangible dans la mesure où il exprime notre âme.

Le chapitre sur la question sociale se présente comme l'une des solutions possibles. Il en est d'autres pour assurer un ordre juste. Mais quelles qu'en soient les modalités, on retrouvera toujours les impératifs :

- stabilité des prix;
- si la propriété privée est choisie, en empêcher les abus (pas de destruction de récoltes pour soutenir les prix);
- rationaliser le système fiscal;
- assurances sociales (maladie, accidents, vieillesse, etc.) simplifiées par le progrès technique (informatique);
- politique familiale;
- autarcie européenne;
- maintien des paysanneries;
- planification de la production là où c'est nécessaire.

Le chapitre sur les religions, simple esquisse fugitive dans un monde instable, exige des développements que seule l'histoire à venir fournira.

Quant à la question juive, qui rappelle toujours plus l'inexorable déroulement d'une tragédie grecque, on ignore encore le sens des mots "suite et fin".

Il nous reste ici à compléter les livres II et III sur un point précis. Que devient la "représentation" en fonction des premières perspectives métaphysiques ?

Irrationalisme transcendant

La "chose en soi" existe, inconnaissable. Une relation ignorée la relie à la représentation.

Ce que nous voyons, sentons ou pensons dépend d'une "chose" inconnue. On pourrait parler ici de causalité forme zéro, en vertu de laquelle la représentation est ce qu'elle est. Son "existence pour soi" se doublerait d'une "existence en soi" dont nous ne saurons jamais rien.

Envisageons maintenant la "perspective humaine" (livre I). La représentation, placée à tel endroit du cosmos, se saurait en relation avec lui, mais ne le connaîtrait jamais. Toutes les propositions se rapportant à une réalité transcendante (voir la première antinomie de Kant) demeureront problématiques.

Cela dit, tout est dit, et nous passons à la perspective suivante.

Solipsisme dogmatique

La transcendance est niée. Il n'existe aucune explication de l'immanence, qui prend un aspect "absurde" ou "divin".

Placé dans la "perspective humaine", le solipsisme dogmatique se croit seul au monde. Mais on ne peut le déjouer, car il y a toujours une explication des phénomènes sans recours aux noumènes. La représentation, activité de substances ou qualité de substances (substances correspondant aux atomes modernes) se trouverait dans l'erreur mais sans pouvoir le découvrir.

Instant éternel

Le cosmos est admis, non le temps. Le mouvement est expliqué comme une déformation des objets par rapport à l'idée que nous nous en faisons.

Placé dans la "perspective humaine", l'instant éternel résulterait d'un groupe de substances immobiles ou de substances en mouvement répétant inlassablement le même dessin. L'observateur fictif y verrait un "arrêt sur l'image".

Perpétuel devenir

Le temps est admis, non le cosmos. La représentation se modifie, soit de manière continue, soit comme succession d'images immobiles.

Placée dans la "perspective humaine", la foi au perpétuel devenir, désormais erronée, pose le problème suivant. Si la représentation est formée de substances conscientes, son "instant présent" coïncide avec l'instant présent de l'Univers. En revanche, si la représentation est formée de substances en mouvement (activité de cellules cérébrales), alors l'"instant présent" de la représentation correspond à une certaine durée cosmique, ne fût-ce qu'une fraction de seconde. Comment cela se passe-t-il ? Les microbiologistes nous le diront peut-être dans quelques siècles - s'il existe encore des microbiologistes...

Quant aux deux "conclusions générales", en partie dépassées par l'accélération de l'histoire, l'auteur n'entreprendra pas d'en écrire une troisième, périme sous peu. Il se bornera plutôt à quelques remarques : un continuateur pourrait y accrocher une suite - sans doute provisoire.

Le 20 mars 2003, les États-Unis entrent en guerre contre l'Irak. Dans la longue liste des agressions américaines, celle-ci présente des aspects nouveaux. Le président Bush l'a déclenchée malgré le Conseil de sécurité de l'ONU, malgré l'opposition des peuples (y compris des ethnies états-uniciennes). Bush a-t-il obéi aux lobbies qui l'ont porté au

pouvoir ou à un coup de folie ? Peu importe. Le geste équivaut à un défi à ceux qui seraient tentés de lui résister. A l'implosion de l'URSS a succédé l'installation, d'abord furtive, d'un empire américain. Le 20 mars 2003 en est la proclamation de fait. Désormais, le président Bush revendique le droit de commander au monde entier.

Un front de résistance à cet empire va nécessairement se former. Et comme un empire ne peut pas tolérer d'insoumis, les prévisions restent sombres. Une troisième guerre mondiale ?

Les peuples ont bien réagi : par des manifestations massives contre la guerre, même chez les trois bellicistes, États-Unis, Grande-Bretagne et Espagne. (comme quoi les élus ne représentent plus les électeurs). D'autre part, les marxistes - surtout socialistes - sautent dans le train anti-guerre en marche. Ces "camarades prolétaires" semblent avoir enfin compris quel rôle ils ont joué pendant un demi-siècle au sein du lobby mondialiste : celui d'"idiots utiles" pour permettre aux ploutocrates yankees de mettre la main sur le pétrole d'Irak.

La décadence progresse comme prévu. L'immigration afro-asiatique en Europe s'intensifie. Le taux de fécondité baisse. La criminalité, les stupéfiants et la destruction de la nature ont trouvé leur vitesse de croisière. Les médias s'efforcent de poursuivre le lavage de cerveaux, non sans difficultés. On distingue toujours plus nettement l'entrée de la termitière humaine.

Les catastrophes s'annoncent, à moins qu'en un sursaut les peuples ne se révoltent, guidés par de nouveaux hommes providentiels.

Dans l'immédiat, l'Empire américain représente le péril majeur pour tous les peuples de la planète. Mais à long terme, la décision dépendra du combat entre les éléments sains et malades des peuples européens eux-mêmes.

Schröder, Chirac et Poutine ont esquissé un axe Paris-Berlin-Moscou (prolongeable jusqu'à Téhéran et New Delhi). Peut être pour des raisons sordides. Peut-être ont-ils sans le vouloir amorcé le déclin de l'Empire...

Notes à ajouter aux endroits indiqués

193

Page 23, colonne 1, § 3, in fine : "...univers".

(1) Si, dans un univers immobile, le temps cosmique "n'existe pas", il n'en va pas de même pour le temps idéal. Celui-ci, de par la structure de notre esprit, sans début ni fin, ne saurait s'arrêter. Face à un univers immobile (avant le "big-bang" d'une théorie à la mode), le temps idéal appartiendrait à un spectateur fictif qui, devant le monde figé, assisterait à un "arrêt sur l'image". Mais son temps, à lui, continuerait à s'écouler.

Nous avons là une différence possible entre temps cosmique et temps idéal. Y en aurait-il d'autres ? Peut-être... Les astrophysiciens partisans du "big-bang" ne s'embarrassent pas de semblables finesses et parlent d'un "début du temps" - une absurdité pour l'esprit humain.

Question délicate pour ces messieurs : Qu'est-ce qui a mis en marche l'univers au moment du "big-bang" ?

Page 50, col. 2, dernier §, ligne 1, après "connaissance".

(1) Nous pourrions en évoquer d'autres, y chercher une matière utilisable, mais au risque de lasser le lecteur qui, déjà peut-être, nous trouve trop long. Cependant, nous ne voudrions pas décourager ceux qui, nous ayant accompagné jusqu'ici, aimeraient se pencher sur d'autres théories de la connaissance. Ils y découvriraient sans doute d'intéressantes perspectives.

Page 89, col. 2, § 3 (fin du chapitre).

(1) 2003. Les considérations de Zichen, jointes aux nôtres jusqu'ici, montrent en tout cas que le principe de causalité revêt des formes différentes selon la perspective où il intervient. Sa force persuasive maximale se déploie dans un monde évoluant dans un espace réel semblable à notre espace idéal. L'exemple des boules de billard l'illustre et montre comment le joueur peut calculer et réussir son coup. La causalité tire, comme la géométrie, sa rigueur de son idéalité. Mais vu qu'il s'applique aux réalités du cosmos, il a besoin de l'expérience. C'est lui qui établit la ligne de téléphone par laquelle le cosmos répond à telle de nos hypothèses : "Possible, impossible." (Jamais : "juste" ou "faux".)

Page 118, col. 1, § 3 in fine.

(1) 2003. Des généticiens américains annoncent, triomphants, avoir décrypté le génome humain. Leurs travaux, hâtivement achevés avant une échéance électorale, couvriraient des pages des quatre lettres de l'alphabet ADN, pages finalement truffées d'erreurs... On peut cependant déjà dire que le décryptage est seulement le premier pas et que l'essentiel, le sens du message génétique, occupera des générations de scientifiques.

Page 163, in fine.

Note 2003

Comme sélection positive, rappelons qu'Alexis Carrel voulait que les lignées saines aient beaucoup d'enfants, ce qui remplacerait peu à peu les lignées dégénérées qui s'éliminent elles-mêmes par la contraception et l'avortement. L'aide aux lignées saines, très simple (et même réalisée par l'ex-Allemagne de l'Est, communiste), consiste en des allocations familiales et des primes à la naissance couvrant de quoi élever un enfant : un encouragement efficace, sans aller jusqu'à faire du père de famille un rentier. Encore faut-il que ce soutien soit réservé aux ressortissants de race blanche, condition qui, en ce moment, déclencherait les hurlements antiracistes et conduirait en prison les auteurs de propositions aussi saugrenues. (Voir le cas de Catherine Mégret, ex-maire de Vitrolles, condamnée pour avoir accordé des primes à la naissance à des parents français ou de l'Union européenne.

D'où, comme toujours, priorité au combat politique.

Page 170, col.1, in fine.

(1) 2003. Texte écrit avant la promulgation de l'article 261 bis du Code pénal suisse, mais qui, diffusé aujourd'hui en Suisse, tomberait sous le coup de la loi. Nous conseillons donc au lecteur d'éviter le territoire suisse avec le présent livre dans ses bagages.

Page 191, col. 2, § 8 in fine : "microbiologistes"...

(1) 2005. Exemple : Le cinéma montre des mouvements que nous voyons fluides. En réalité, l'écran présente tel nombre d'images par seconde. Mais le spectateur reconstruit le mouvement, et il le voit. Cet instant présent correspond donc à une fraction de seconde (cosmique). La caméra, incapable de capter le mouvement, le décompose en images successives qui perçues, donnent l'illusion du mouvement réel. - Autre exemple : Un son (la = 870 vibrations par seconde) exige, lui aussi, une fraction de seconde pour être perçue. - Autrement dit, votre instant présent, oeuvre de votre système nerveux central et périphérique, s'étend sur une durée réelle (cosmique).

Page 192 in fine.

(1) 2005. Mai 2003 : Bush proclame la fin des hostilités en Irak. Il apporte démocratie, paix et liberté. En réalité, le chaos s'installe, les attentats se multiplient. Washington, abandonnant son arrogance, implore l'aide internationale. La faiblesse et l'incompétence des Etats-Unis éclatent aux yeux du monde. L'armée américaine s'enlise. De graves tensions déchirent le lobby mondialiste. Faute d'orchestration, les médias patagent. Les braves gens ne savent plus que penser... Les forces saines des peuples sauront-elles saisir cette nouvelle chance - la dernière peut-être ?

Reflexions 2005

En 2003, l'auteur terminait son "Examen de l'ouvrage" par une mise en garde contre l'Empire américain. Deux ans plus tard, les forces américaines pataugent en Irak, aux prises avec des attentats quotidiens. A tel point que les plans de domination mondiale subissent un coup d'arrêt.

Jusqu'à quand ? Voilà le problème. Le gouvernement états-unien reprendra ses conquêtes dès qu'il se sentira assez fort. Mais en deux ans, un front de résistance semble se constituer. La Russie augmente son budget militaire, les échanges avec la France et l'Allemagne et livre à l'Iran des réacteurs nucléaires.

Voici qu'en ce début de février 2005 le président Bush accuse une nouvelle fois l'Iran de préparer la bombe atomique et le menace d'une intervention militaire. Certes, au moment où les Etats-Unis s'embourbent en Irak, une guerre en Iran semble téméraire. Il s'agit sans doute d'en maintenir le principe, afin d'y revenir en temps opportun.

L'ambition états-unienne et son impuissance à se réaliser plongent le monde dans une phase d'incertitude qui rend les projets problématiques. A la différence de la "guerre froide" durant laquelle l'"équilibre de la terreur" autorisait les projets à long terme, l'instabilité actuelle les renvoie à des temps meilleurs. En revanche, elle rend prioritaire la résistance à l'hégémonie américaine; et la nécessité géopolitique prescrit un axe Paris-Berlin-Moscou, même si les responsables actuels ne le veulent pas encore consciemment.

Revenons à notre "Examen de l'ouvrage".

Dans son livre "Aubade dans les nues", Roger Minne pose une question fondamentale pour toute théorie de la connaissance :

"Lorsqu'un arbre tombe dans une forêt et qu'il n'y a pas un être vivant pour l'entendre tomber à mille lieues à la ronde, fait-il du bruit ? Et dans une pièce sans porte et sans fenêtre, c'est-à-dire quatre murs épais et un toit, et dans laquelle il n'y a personne pour voir, la flamme de la bougie donne-t-elle de la lumière ?"

L'arbre qui tombe ébranle l'air d'une manière que les physiciens caractériseront; s'ils enregistrent le phénomène, un haut-parleur suscitera en nous le "bruit". Le bruit du physicien se présente comme abstrait; le nôtre fait partie de la "représentation". La flamme de la bougie modifiera des substances à l'intérieur de la chambre close; si nos physiciens disposent une caméra, celle-ci, plus tard, nous montrera l'intérieur de la chambre. Le phénomène, c'est la lumière en soi. Ce n'est pas notre lumière.

Le second exemple illustre la différence entre les deux lumières. L'une, selon une théorie fragile, consis-

te en un mouvement (de quoi ?) à la fois ondulatoire et corpusculaire. L'autre est notre lumière, composante de toutes nos impressions visuelles. La première est une hypothèse (le trente-deuxième étage du château de cartes cosmologique). La seconde est ce qu'il y a de plus sûr et solide pour nous. D'une part, une théorie scientifique sujette à révision. D'autre part, la donnée la plus concrète dont nous disposons.

Autrement dit, la séparation représentation / monde extérieur (cosmos) subsistera toujours. L'une est source de certitude, mais indicible (comment expliquer les impressions visuelles à un aveugle-né ?); l'autre restera problématique, donc sujet à révision.

Le révisionnisme historique, de Rassinier à Faurisson, si important pour le salut des peuples européens et même de tous les peuples de la planète, n'est qu'un cas particulier du révisionnisme général portant sur l'ensemble des sciences, mieux, sur tout le savoir humain. Cette révision constante s'impose d'autant plus que notre savoir amène des décisions - peut-être catastrophiques. Aujourd'hui surtout : Les signes alarmants se multiplient. La démocratie "avancée" fait crever les peuples européens par dénatalité. A voir comment le XXI^e siècle a commencé, il paraît prudent de placer ses espérances sur le XXII^e...

Rendre obligatoire la croyance à l'"holocauste", comme l'imposent les lois dans presque tous les pays d'Occident, est non seulement absurde et ridicule, mais dangereux. Ce privilège concédé aux Juifs sionistes est lourd de menaces pour nos peuples.

Jetons un dernier regard à notre ouvrage "Europe". L'auteur avait espéré faire œuvre utile. En 1946, à l'âge de vingt-six ans, il a interrompu son travail pour partir en guerre contre le procès de Nuremberg, qui annonçait déjà la dictature de la pensée unique. Il ne prévoyait pas qu'en 2005 cette guerre durerait toujours, alimentées par des lois liberticides. Les générations futures devront poursuivre le combat, car tout se passe comme si le révisionnisme devenait pour l'Europe le seul moyen de salut et de renaissance.

Cet ouvrage prend de plus en plus l'aspect d'une bouteille jetée à la mer et qui a mille chances de se fracasser contre une de parvenir à destination.

Bibliographie (adjonctions 2005)

- ADINOLFI Gabriele, "Nos belles années de plomb", Ed. de l'Aencre, Paris 2004.
- ALLEN Martin, "Churchills Friedensfalle", Druffel Verlag, Stegen-Ammersee 2003.
- BUTZ Arthur Robert, "La mystification du XXe siècle", La Sfinge, Rome 2002. Préface du professeur Faurisson.
- CHENAUX J.-Ph., "On ne pactise pas avec la drogue", L'Age d'Homme, Lausanne 2003.
- FINKELSTEIN Norman G., "Der Konflikt zwischen Israel und den Palästinensern", Heinrich Hugendubel Verlag, München 2002.
- INCARDONA Giuseppe, "La dittatura del capitalismo contro la civiltà". Ed. Fiamma Tricolore, Rome 2003.
- KÖRNER Wieland, "Die neue Sicht von Auschwitz", Durchblick-Bücher, Bremen 2003.
- MAHNERT Jan, "Démocratie et homocratie", chez l'auteur, Berne 2004.
- MINNE Roger, "Aubade dans les nues", Ed. Dominique Guéniot, Langres 2004.
- POLACCO DE MENASCE, Roger D., "Vérité et Synthèse", Ed. "Vérité & Justice" (www.verite-justice.com) 2004.
- SHAHAK Israël, "Histoire juive - Religion juive, le poids de trois millénaires", La Vieille Taupe, Paris 1996.
- TOUSSENEL Alphonse, "Les Juifs rois de l'époque", Ed. Serp, Paris 2003. Réédition conforme à la 3e édition revue et corrigée par l'éditeur en 1886.
- WERNER Eric, "Pensées sur un G8", chez l'auteur, Lausanne 2003.